

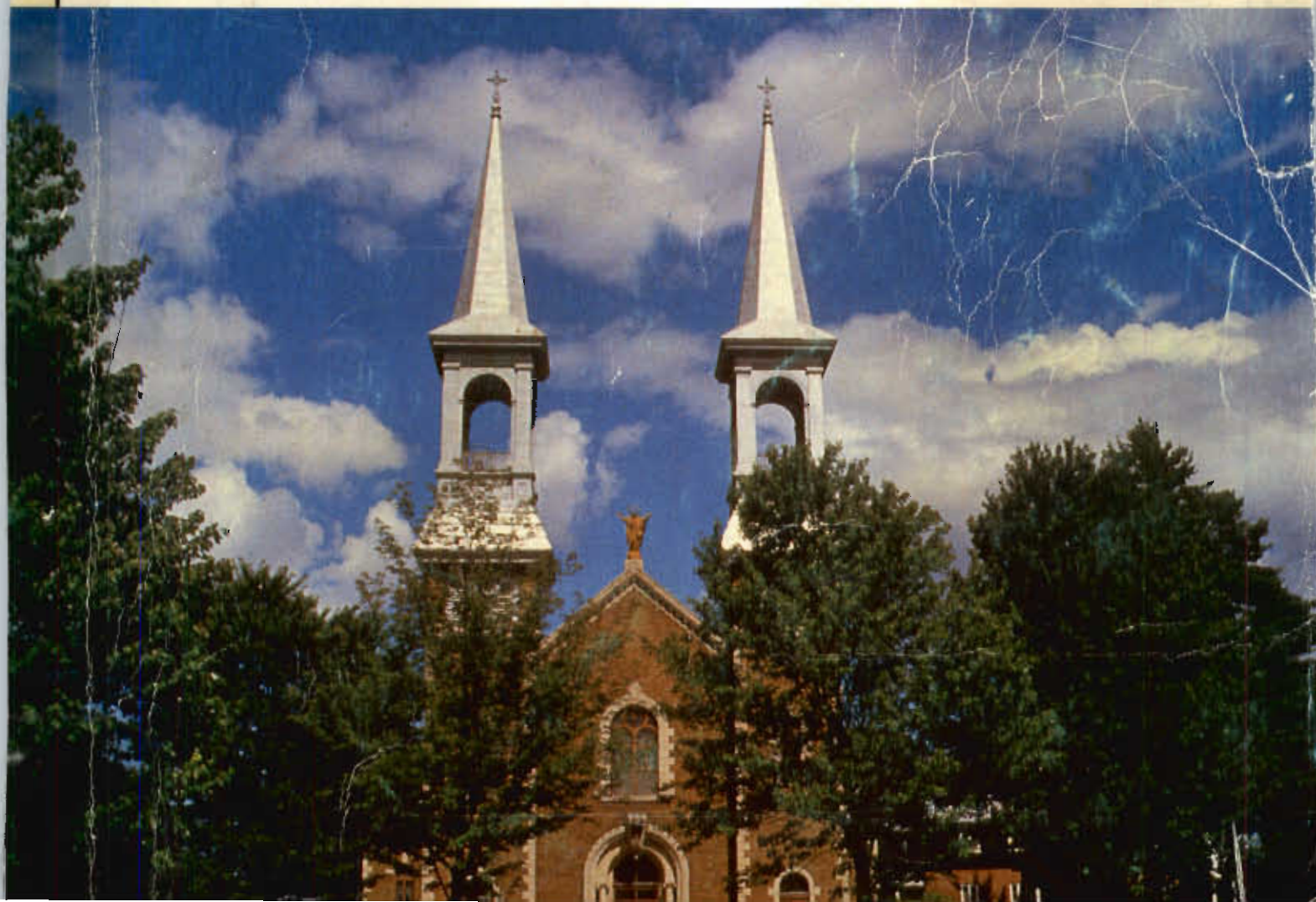
Livre-souvenir

BOURGET CENTENAIRE

PAROISSE SACRÉ-CŒUR

THE BROOK
1885-1910

BOURGET
1910-1985



D'où vient «Bourget Centenaire»?

Cette publication a été réalisée, à l'occasion du centenaire de Bourget, par le Comité du livre-souvenir parrainé par le Club Lapointe, organisme à but non lucratif qui œuvre en notre paroisse depuis une quarantaine d'années.

Il convient de signaler l'aide précieuse apportée par le Comité de Recherches historiques de Bourget, formé d'une dizaine de personnes dont la moyenne d'âge dépasse soixante-quinze ans, et qui s'est particulièrement appliqué à lui obtenir des subventions.

Résultant surtout de l'effort collectif de personnes retraitées âgées, cette publication n'aurait jamais pu être réalisée aussi magnifiquement ni être offerte à un prix aussi abordable sans une subvention qui lui a généreusement été versée par le Bureau du coordonnateur provincial des services en français. Les responsables de Nouveaux Horizons nous font aussi prévoir que nous bénéficierons bientôt d'une importante subvention accordée en vertu d'un de leurs programmes.

Nous avons beaucoup puisé dans les albums-souvenirs du cinquanteaire et du soixanteaire pour réaliser la présente publication. Comme on pourra le constater, nombreux sont les paroissiens, anciens et présents, qui nous ont permis de publier leur biographie et celles de leurs défunts, non par orgueil, mais pour nous aider à faire œuvre historique qui servira les Bourgetains de l'avenir; ce faisant, ils ont fait montre d'un civisme obligeant qui a assuré le succès de notre entreprise.

À tous ceux et celles qui ont contribué à la merveilleuse réussite de «Bourget Centenaire», nous disons un reconnaissant merci.

Le Comité du livre-souvenir

N.B. - Permettez-nous de signaler que la magnifique photographie présentée en couverture est l'œuvre d'un Bourgetain: Charles-Auguste Hurtubise.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Pèlerinage dans le passé	4
Allo! Bienvenu!	5
Points de repère historiques	6
Préface	9
Limites de la paroisse	10
Préambule	12
Ch. 1 Historique des débuts de la paroisse	13
Ch. 2 La fabrique du Sacré-Cœur de Bourget	16
Ch. 3 L'éducation, maître souci des Bourgetains	24
Ch. 4 Oeuvres et organisations	42
Ch. 5 Galerie biographique paroissiale	
A- Les curés de Bourget	57
B- Les vocations religieuses de Bourget	61
1) Vocations religieuses masculines	62
2) Vocations religieuses féminines	68
C- Les laïcs aussi sont la paroisse	83
Ch. 6 Miettes du passé (anecdotes et récits)	284
Ch. 7 Pages d'album familial et paroissial	327
Ch. 8 Nos petits gouvernements	353
Ch. 9 Perturbations écologiques et environnementales du milieu bourgetain	361
Ch. 10 L'Initiative bourgetaine	368
Ch. 11 Cent ans de loisirs et de sports à Bourget	420
Ch. 12 Éphémérides	435
Ch. 13 Grande finale — Apothéose: Cent ans, ça se fête!	442

Don de Yvette Leroux
22-5-1985

BOURGET CENTENAIRE



PROPRIÉTÉ DE LA
SOCIÉTÉ FRANCO-ONTARIENNE
D'HISTOIRE ET DE GÉNÉALOGIE

1885-1985

Livre-souvenir publié à l'occasion du
Centième anniversaire
de la
Paroisse du Sacré-Cœur de Bourget (Ontario)

Réalisé aux ateliers de
l'Imprimerie Le Droit-Leclerc
375, rue Rideau
Ottawa (Ontario) Canada
Avril 1985



Vieilleseries de notre grenier

(Photo: G. O. L.)

Pèlerinage dans le Passé

Comme en un vieux grenier

Nos vieux greniers contiennent parfois des trésors dont l'on réalise la valeur longtemps seulement après les avoir rangés comme choses inutiles et passées de mode. Tout à coup, l'on se rend compte que ces objets mis de côté, ces vieilleseries, ont acquis une importance imprévue. Il suffira par exemple de l'intérêt manifesté par un brocanteur à la recherche d'antiquités pour vous faire constater les richesses de votre coin à débarras, ou encore, vous en prendrez conscience en voyant le prix que certains antiquaires exigent pour des vieux meubles, d'anciens cadres et des porcelaines ébréchées, ce qui vous fait constater: «J'ai mieux que cela dans mon vieux grenier!»

Ainsi, il vous semblera peut-être que, dans les pages qui suivent, nous avons accumulé beaucoup de vieilleseries, de choses passées de mode, de faits plus ou moins pertinents. S'ils vous semblent rien que

vaguement intéressants, vos descendants, eux, y trouveront peut-être la valeur d'un patrimoine qu'ils ne voudraient pas avoir perdu. Il est même possible que vous vous disiez déjà en terminant la lecture de ce livre: «Vraiment, il n'aurait pas fallu jeter l'oubli sur tout cela.»

Comme on le fait trop souvent pour des objets jugés inutiles et encombrants que l'on abandonne n'importe où, il ne faut donc pas reléguer dans le dépotoir de l'oubli des souvenirs qui méritent d'être conservés. C'est dans cet esprit que nous avons accumulé la kyrielle des remembrances qui suivent; nous vous les présentons en souhaitant que vous soit agréable cet inventaire de notre grenier à souvenirs. Pnissiez-vous même être attendris par le pèlerinage que nous vous invitons à faire dans le passé bourgetain!

Antal

Nos Artistes

Photographes

Charles-Auguste Hurtubise (Ch.-A. H.)

Christian Lalonde (C. E. L.)

Guillaume Lalonde (G. O. L.)

Dessinateur

Étienne Lalonde (E. P. L.)



Pièce de musée abandonnée dans un bosquet

(Photo: G. O. L.)

Allô!

B ienvenue parmi nous
O ù chacun vous attend.
U n(e) ami(e) comme vous
R eviendra bien souvent.
G ardez du «Brook» un doux
E t fort bon sentiment,
T rès, oui, très, très longtemps!

Antal



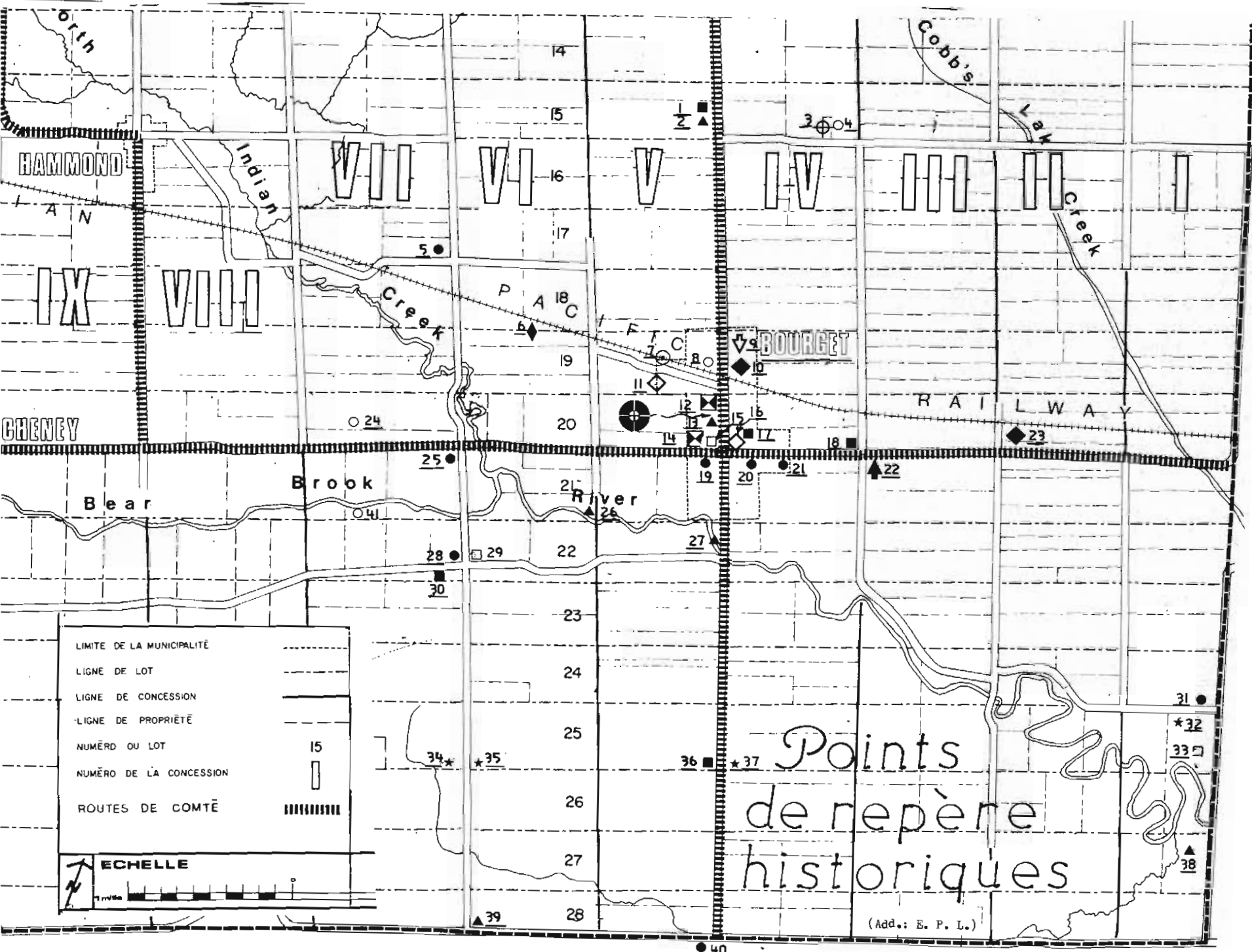
[Photo: Ch.-A. H.]



La rue Champlain, toujours la principale — Tôt dans la journée, alors qu'une forte proportion de la population est rendue en ville pour y travailler, la rue Champlain-sud devient quelque peu déserte.

Ici, on voit en tricycle, Georges Lefebvre, notre ancien bedeau, qui revient probablement de faire un tour à «sa Fabrique» puis s'en retourne chez lui.

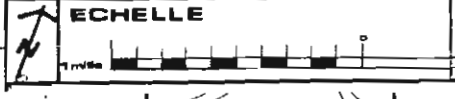
[Photo: Le Droit]



Points
de repère
historiques

(Add.: E. P. L.)

- LIMITE DE LA MUNICIPALITÉ
- LIGNE DE LOT
- LIGNE DE CONCESSION
- LIGNE DE PROPRIÉTÉ
- NUMÉRO DU LOT 15
- NUMÉRO DE LA CONCESSION
- ROUTES DE COMTÉ





Centre du village de Bourget vu à vol d'oiseau à bord d'un ballon (1984).

(Photo: Bernard Valiquette)

Points de repère historiques



La vieille école polyvalente
(entre les n° 12 et 13)

Écoles séparées

- 1 — E.S. n° 13 des «Landry»
- 17 — E.S. n° 6 du village
- 18 — E.S. n° 21 du «Trois»
- 30 — E.S. n° 18 «St-Félix»
- 36 — E.S. n° 17 de la «Quatre»

★ Écoles publiques

- 32 — E.P. d'Ettyville
- 34 — E.P. reconstruite n° 18
- 35 — Ancienne E.P. n° 18
- 37 — E.P. n° 17 de la «Quatre»

▲ Moulins à scie

- 2 — M. à S. Langevin
- 13 — M. à S. Bélanger, Potvin, Laroche et Lortie
- 26 — M. à S. Empey
- 27 — M. à S. Spearman
- 38 — M. à S. McAuley
- 39 — M. à S. Shering Brown (Jos Gagnon), Hunter et Bissonnette

● Fromageries

- 5 — Fr. Cardiff
- 19 — Fr. de patrons
- 20 — Fr. Gendron, Hébert et Potvin
- 21 — Fr. Coopérative Laitière
- 25 — Fr. Gélinau
- 28 — Fr. Gélinau, Villemaire
- 31 — Fr. Robillard
- 40 — Ancienne fromagerie démenagée chez Cardiff

□ Bureaux de poste

- 15 — B. de P. du village
- 29 — B. de P. de St-Félix
- 33 — B. de P. d'Ettyville

○ Sablières et carrières

- 4 — Sabl. Brazeau
- 8 — Sabl. Lemery
- 24 — Car. Gagnier
- 41 — Car. Lavoie

⊕ Dépotoirs

- 3 — Dépotoir municipal actuel
- En outre, il y eut deux dépotoirs aux confins du village:
 - Dép. Venance Lemery
 - Dép. Albini Parent



Fabriques d'eaux gazeuses

- 10 — F. Deneault, Excel-Gagné
- 23 — Russell Lithia



Gare

- 7 — G. du Pacifique Canadien



Hôtels

- 11 — H. de la gare
- 16 — H. du village (Bourgetel)



Stations du Service des incendies

- 12 — Ancienne
- 14 — Présente



Tannerie

- 9 — Tan. Duchesneau



Beurrerie

- 22 — Beur. Bellefeuille



Briquetterie

- 6 — «Briquade» de Bourget



1885

Centenaire



*M^{gr} Thomas Duhamel
évêque d'Ottawa*

Paroisse



*M^{gr} Angelo Palmas
Nonce apostolique
(1985)*

Sacré-Cœur



*M^{gr} Aurèle Plourde
Archevêque d'Ottawa*

Bourget

1985



S. S. Jean-Paul II



(Photo: C. E. L.)

Paroisse du Sacré-Cœur de Bourget

Préface

Il y a cent ans, la paroisse du Sacré-cœur était fondée. Le Seigneur s'installait sur notre territoire à la grande joie des fidèles chrétiens de 1885. Une chapelle, suivie d'une magnifique église, proclamait la présence du Sacré-Cœur dans notre milieu. Elle était et elle demeure le point central de notre ralliement: lieu de rencontre, lieu vivant de notre vie chrétienne.

De cette présence ont jailli de merveilleuses réalisations qui, encore aujourd'hui, nous font honneur: une école chrétienne qui grandit toujours; des religieuses qui pendant tant d'années ont été ici des priantes et des travaillantes, des laïcs, hommes et femmes qui ont mis tant de cœur et de labeur dans les organisations paroissiales et sociales.

Hommage à nos anciens et anciennes qui aujourd'hui reposent dans la paix, et qui jadis dans des temps bien difficiles ont bâti les structures de notre vie chrétienne, qui ont construit et réparé l'église et qui l'ont payée avec tant de générosité, qui ont participé à des mouvements chrétiens aujourd'hui disparus.

Hommage à nos curés d'autrefois, si différents les uns des autres, mais qui ont donné à la paroisse le meilleur de leur cœur.

Hommage à tous ces paroissiens plus ou moins anonymes qui, dans le calme de leur foyer ont tissé par mille et mille fils, une tapisserie merveilleuse de vie chrétienne. Le livre-souvenir les remet à notre mémoire.

Hommage aussi à nos nouveaux paroissiens qui sont partis de l'extérieur et qui sont venus nous rejoindre pour partager une joie commune.

C'est cela une paroisse: des centaines de personnes qui n'oublient pas le passé et qui vivent des espoirs nouveaux. Ils sont à l'ombre du double clocher qui les appelle vers le Seigneur.

Roland Délisle,
prêtre, curé.



Souvent appelé le deuxième fondateur de Montréal, M^{re} Ignace Bourget, archevêque, est décédé le 8 juin 1885, alors que notre paroisse a été érigée canoniquement le 26 juillet suivant. Ci-dessus, la statue de celui qui a donné son nom à l'ancien The Brook. Cette œuvre du célèbre sculpteur canadien, Philippe Hébert, domine la place de la Cathédrale de Montréal.

PAROISSE DU SACRÉ-COEUR
BOURGET, ONTARIO

LIMITES

NORTH
PLANTAGENET
NORD

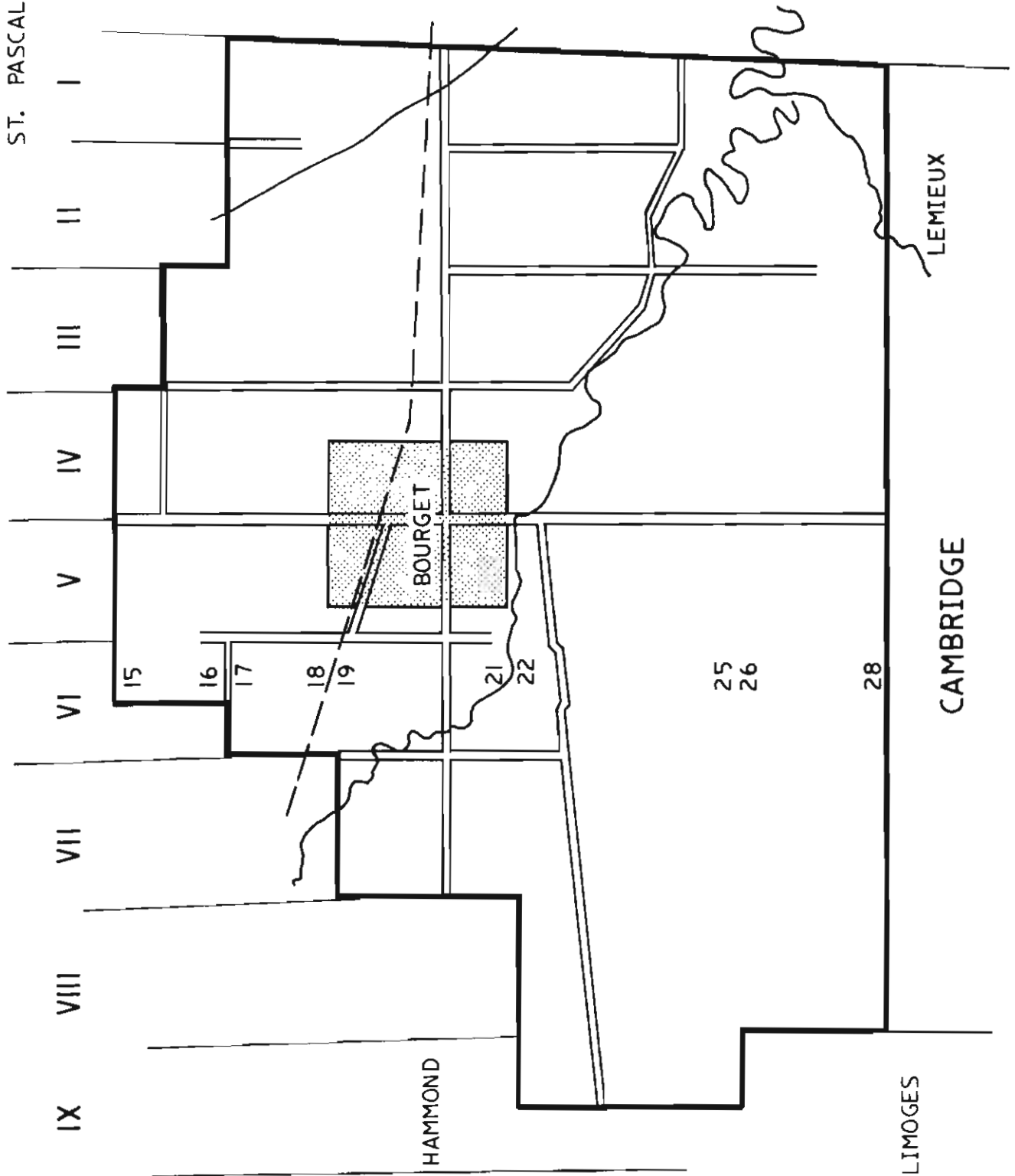
PRESCOTT

PENDLETON

E.ienne Falande

CLARENCE CREEK

ST. PASCAL



Paroisse du Sacré-Cœur Bourget, Ontario

Limites

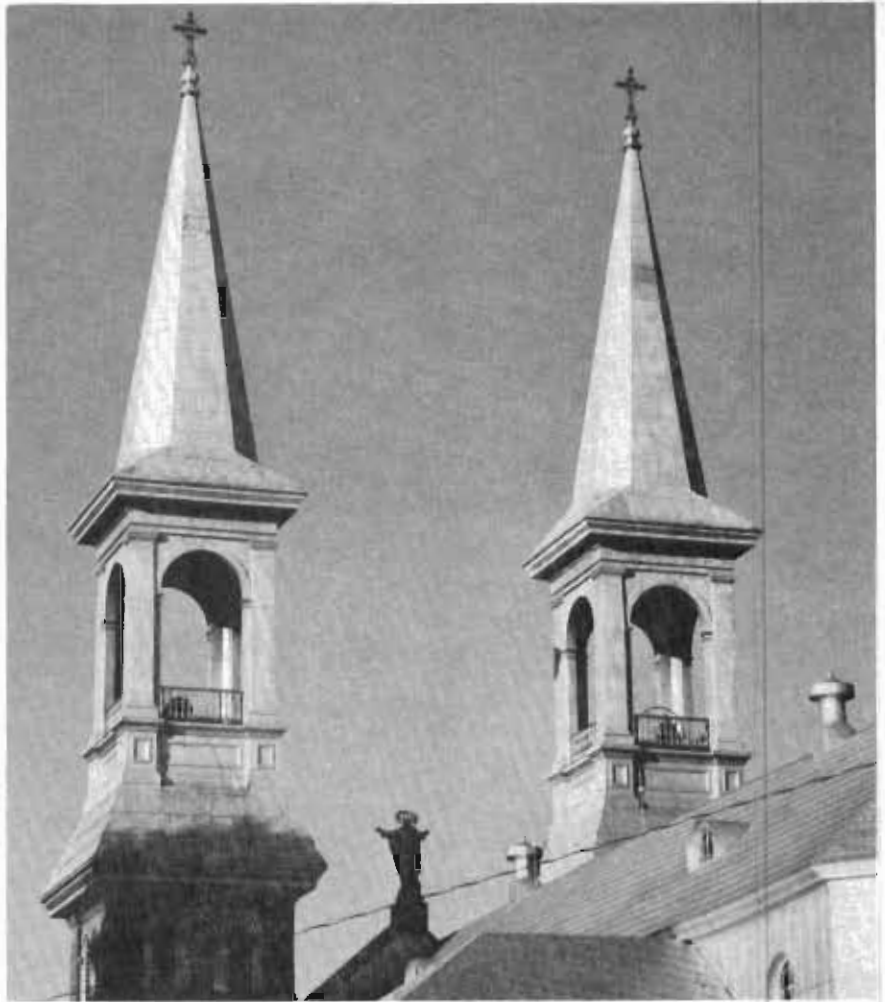
(non officielles)

Les limites de la paroisse de Bourget sont les suivantes:

Au Nord: La ligne qui sépare les lots 14 et 15 à partir du milieu de la Concession VI, canton de Clarence, jusqu'à celle qui sépare les Concessions IV et III; puis vers le sud sur cette dernière ligne jusqu'à celle qui sépare les lots 15 et 16; puis vers l'est sur cette dernière ligne jusqu'à celle qui sépare les Concessions III et II; puis vers le sud sur cette dernière ligne jusqu'à celle qui sépare les lots 16 et 17; puis vers l'est sur cette dernière ligne jusqu'à celle qui divise les cantons de Clarence et de Plantagenet Nord, ainsi que les comtés de Prescott et Russell.

À l'Est: La ligne qui divise lesdits cantons et comtés à partir de celle qui sépare les lots 16 et 17, canton de Clarence jusqu'à la ligne qui divise les cantons de Clarence et de Cambridge, au sud du lot 28 du canton de Clarence:

Au Sud: La ligne qui divise lesdits cantons de Clarence et Cambridge à partir de la ligne qui divise les comtés ci-haut mentionnés jusqu'à celle qui sépare les concessions VIII et IX:



Nos clochers, des paratannerres pour la paroisse
(Photo: Ch.-A. H.)



À l'Ouest: La ligne qui sépare les concessions VIII et IX à partir de celle qui sépare les cantons de Cambridge et de Clarence vers le nord jusqu'à celle qui sépare les lots 26 et 25; puis vers l'ouest sur cette dernière ligne jusqu'au milieu de la concession IX; puis vers le nord au milieu de ladite concession jusqu'à la ligne qui sépare les lots 22 et 21; puis vers l'est sur cette dernière ligne jusqu'à celle qui sépare les concessions VIII et VII; puis vers le nord sur cette dernière ligne jusqu'à celle qui sépare les lots 19 et 18; puis vers l'est sur cette dernière ligne jusqu'à celle qui sépare les concessions VII et VI; puis vers le nord sur cette dernière ligne jusqu'à celle qui sépare les lots 17 et 16; puis vers l'est sur cette dernière ligne jusqu'au milieu de la concession VI; puis vers le nord au milieu de ladite concession jusqu'au point de départ sur la ligne qui sépare les lots 15 et 14.

L'église à l'heure du crépuscule

(Photo: Ch.-A. H.)

Préambule

Bourget en est à sa troisième publication-souvenir. Nous voulons ici vous rappeler ce qu'ont été les deux premières, puis vous dire ce qu'entend être celle-ci, la dernière du trio à voir le jour.

Album-souvenir du cinquantenaire — Cette publication était une humble brochure de 5" x 8" comptant quatre-vingt pages et qui a été publiée, en 1935, lors des «noces d'or» de la paroisse de Bourget. Elle contenait beaucoup d'annonces. Les textes qui s'y trouvent ont été rédigés, en 1934, sous la direction de Sœur Berthe-Hélène, par ses élèves du cinquième cours (IX^e et X^e années). Les réalisateurs ont beaucoup emprunté, entre autres, à des articles déjà parus dans «Le Droit» et dont les renseignements avaient probablement été fournis par M. le curé Raymond.

L'album-souvenir du cinquantenaire est un beau et précieux document qui contient cependant certaines inexactitudes dont les responsables sont sans doute des informateurs ne s'étant pas suffisamment rendus aux sources.

Nous nous efforcerons donc de faire les corrections qui s'imposent dans le présent livre.

Album-souvenir du soixantenaire — Bourget-Diamantaire était une publication du même format que la présente. Mesurant 9" x 12" et comptant soixante-huit pages, elle contenait plusieurs réclames et était du type «magazine». On en fit imprimer 1515 exemplaires.



Sœur Berthe-Hélène a quitté Bourget, en juillet 1951, après s'être dévouée pendant huit ans comme institutrice de la dixième année et de l'École Secondaire Privée. — Lors d'un stage précédent, elle avait inauguré le chant des élèves à l'église, en 1930. — Elle a dirigé, en 1934, les élèves qui ont rédigé l'Album-souvenir du cinquantenaire de Bourget.

Forcés de préparer ce documentaire en très peu de temps, ses auteurs ont pris pour acquis que tous les faits et dates contenus dans l'album du cinquantenaire avaient été parfaitement contrôlés; ils en ont donc reproduit le contenu sans pratiquement rien y changer, puis ils ajoutèrent beaucoup de matériels inédits qui ont assuré au nouvel album un accueil très favorable de la part des Bourgetains, anciens et présents.

En 1965, M^{re} Charette en trouva une couple de cents exemplaires qui avaient été relégués aux «oubliettes» du presbytère; il fit donc imprimer une couverture de circonstance pour les vendre au cours des fêtes du quatre-vingtième anniversaire.

Livre-souvenir du centenaire — Bourget Centenaire, comme vous pouvez en juger, est du même format, mais beaucoup plus volumineux que l'album du soixantenaire. Fortement augmenté dans ses textes et abondamment illustré, il plaira sûrement aux lecteurs pour qui nous avons développé davantage les sections qu'ils avaient accueillies avec le plus de faveur en 1945.

Dépourvu de toute publicité, Bourget-Centenaire se veut un documentaire exclusivement évocateur du cher passé de notre vénéré patelin. Nous espérons donc que vous y savourerez les riches souvenirs de l'histoire de notre merveilleuse petite patrie.

Nous avons profité de la publication du présent livre-souvenir pour rectifier des erreurs portant surtout sur la vocation de l'ancienne chapelle comme école séparée. Nous rendons compte aussi du résultat de nos recherches pour éclaircir le mystère de la supposée primitive chapelle de The Brook que l'on a prétendu avoir servi à construire la première église de Sarsfield. Il nous a fallu nous rendre à l'évidence que le R.P. Alexis de Barbezieux, auteur de l'Histoire de la Province Ecclésiastique d'Ottawa, a candidement confondu The Brook et Bear Brook, puis a magistralement induit en erreur d'autres auteurs. par exemple, l'historien anglais de la capitale nationale. Courtney C. J. Bond.





Église et presbytère de Bourget, vers 1910

La paroisse célèbre en 1985 le centième anniversaire de sa fondation religieuse. Avant de décrire son rapide développement, il serait utile de faire connaître ses débuts quasi-héroïques. Nous en extrayons les détails d'un article paru dans *Le Droit* vers 1920.

«En l'année 1885 quelques courageux colons des comtés de Beauharnois et des Deux-Montagnes quittèrent leurs belles paroisses pour s'établir dans les forêts incultes du comté de Russell. Quelques rares habitations s'échelonnaient le long de la route de Pendleton au sud-est, de Casselman au sud, et de Chrysler, au sud-ouest. Au nord, quelques-unes longeaient la rivière Ottawa jusqu'à Cumberland. Et encore ces petites colonies se composaient-elles de gens de langue anglaise et de religion protestante. De Plantagenet à Calédonia, la route était déserte. À ce dernier endroit, un poste d'approvisionnement servait les colons du strict nécessaire. Partout ailleurs, c'était la

forêt épaisse, infestée de loups, de chevreuils et de lièvres. De chemin, il n'y en avait point. On ne pouvait guère compter sur les consolations du service religieux, puisqu'il fallait parcourir douze milles et plus pour trouver une église.

De 1855 à 1863, les colons se rendaient à Curran pour les cérémonies du culte; les baptêmes, les sépultures et les mariages avaient lieu à cet endroit. M. l'abbé P. Bertrand était alors curé de Curran.

Les premières familles qui s'attachèrent à la paroisse de Curran furent celles de MM. Clément Potvin, Eusèbe Lavoie et Jos Potvin. Les colons de la partie nord de la paroisse naissante durent s'attacher à la mission de Thurso. Ils avaient le bonheur de recevoir les missionnaires suivants: F. Michel, L. Almeras, L. Jouvant et E. Ebrard, tous prêtres français. Les familles qui habitaient alors cette partie de la

paroisse étaient celles de MM. F.-X. Ménard, Moïse Ménard, Jos Marion, Jos Labonté, F. Thivierge, H. Diotle, Jacques Lavictoire, E. Lavictoire, Antoine Desjardins, Jérôme Bergeron, L. Lacasse et Antoine Meloche.

À la fin de mai 1858, les colons réussirent à construire une chapelle sur l'emplacement actuel de l'église de Clarence. Dès 1870, ils se virent obligés ou d'agrandir ou de construire. Cette dernière idée parut plus pratique. Des difficultés s'élevèrent entre la partie nord et la partie sud de la paroisse au sujet du site. Le sage M^r Guiges trancha la question et décida en faveur de Clarence, prophétisant que la partie du sud se développerait rapidement et exigerait bientôt un nouveau temple.

Tout arriva comme le saint évêque l'avait prédit. Voici ce que dit à ce sujet le R. P. Alexis, capucin, dans son histoire de la province ecclésiastique d'Ottawa: «La première fois que

Chapitre 1

Historique des Débuts de la Paroisse



l'histoire mentionne cette mission de The Brook, ce fut le 14 juillet 1876, lorsque les gens de la partie sud du canton demandèrent à fonder une paroisse séparée.»

M^{re} Duhamel, les trouvant encore trop peu nombreux, renvoya la requête à plus tard. Deux ans après, le 9 juillet 1878, l'évêque d'Ottawa, cédant à leurs instances, leur promit, s'ils souscrivaient la somme nécessaire à la construction d'une église, de leur envoyer un délégué qui ferait le choix d'un site convenable. Les choses se firent comme l'évêque le désirait, et M^{re} Duhamel détacha de Clarence les concessions appelées à former la paroisse du Brook. Le 9 septembre 1882, on élargit encore le territoire, comme l'indiquent les lignes suivantes extraites de l'acte de visite épiscopale à Clarence-Creek: «Nous avons ajouté à la nouvelle paroisse du Brook, dont nous avons fait connaître les limites, les lots N^{os} 16 dans toutes les concessions. Tous les catholiques de la nouvelle paroisse ont semblé accepter avec soumission tout ce que nous avons dit à l'assemblée que nous avons tenue ce jour, dans la sacristie, après les exercices de la visite et nous ont paru avoir la même confiance que nous de faire les exercices de la prochaine visite épiscopale dans la chapelle qu'ils doivent se mettre en frais de bâtir.»

Les gens du Brook ne commencèrent leur chapelle qu'en juin 1885. Un mois plus tard (17



Intérieur de l'ancienne église décorée pour le vingt-cinquième anniversaire. (1910)

juillet 1885), M^{re} Duhamel, en cours de tournée pastorale, alla visiter les travaux, encouragea les catholiques, et leur promit un curé. Voici en quels termes il leur parlait dans son acte de visite à Clarence le 18 juillet 1885: «La nouvelle paroisse a commencé à construire une

maison qui servira de presbytère et de chapelle, en attendant que l'église soit bâtie. Nous avons raison de croire que les paroissiens continueront de faire les sacrifices que nécessite un premier établissement religieux.»

Quatre jours plus tard, M. G. Talbot, ancien prêtre du diocèse de Québec, vœut s'établir au Brook en qualité de premier curé. Donc en 1885, le Brook possédait aussi son humble sanctuaire. Depuis cette date, la paroisse est entrée dans une période de progrès, toujours croissant.

Le développement d'une paroisse est intimement lié au travail apostolique de ses pasteurs; nous retrouverons donc en lisant la biographie des curés de Bourget, des notes historiques intéressantes qui concernent les progrès matériel et spirituel de «Chez-Nous».

Maintenant, le beau nom de Bourget a remplacé celui de The Brook, mais parmi les paroissiens actuels de Bourget, on retrouve un grand nombre de descendants de pionniers du «Brook».

Nous relevons ici quelques noms de nos plus anciens colons, avec la date de leur arrivée ainsi que les noms de leur paroisse d'origine.

De St-Louis de Gonzague, comté de Beauharnois, P.Q.

Ensèbe Lavoie, Clément Potvin et Joseph Potvin, vers le 15 mars 1855.

Damase Potvin, en 1855.

Paul Gagné et J.-B. Auger, en 1858.

J.-B. Hogue, en 1861.



Quelques participants aux fêtes du vingt-cinquième anniversaire — De gauche à droite: assis: M. l'abbé Cousineau, curé de Sarsfield, M. l'abbé L.-C. Raymond, M^{re} Routhier, p.a., M. l'abbé Anthime Constantineau et M. l'abbé F. X. Brunel. Deuxième rangée: R. P. Audran, s.m.m., M. l'abbé Lortie, curé de Curran, M. l'abbé J. C. Poulin, curé de Clarence-Creek, M. le juge Albert Constantineau, M. l'abbé P. S. Hudon, curé de Rockland et M. l'abbé Barrette, curé de St-Pascal-Baylon. Troisième rangée: M. l'abbé J.-O. Allard, M. l'abbé Onésime Lalonde, M. l'abbé Alphonse Génier et M. l'abbé J.-A. Laflamme, curé de Lemieux.

Joseph Lefebvre, en 1862.

Gédéon Mantha dit Culeau, en 1864.

J.-B. Labrecque et Francis Longtin, en 1865.

Louis de Gonzague Longtin, en 1868.

Michel Pilon, en 1869.

Cyprien Lamarre, en 1872. Jean-Baptiste Lortie, aîné, en 1873.

Joachim Bellefeuille, Francis, Michel et O. Dumas, Francis Touchet, J.-B. Brazeau et frères, en 1875.

J. Martial, en 1880.

De St-Timothée, P.Q.

Antoine et Pierre Leduc, en 1856.

Louis-Paul, Pierre Hurlubise et fils, Antoine et Joseph Tessier, en 1857.

Pierre Sicard, en 1858.

Augustin Schryer, en 1866.

Pierre Labelle et frères, E. Trépanier, Francis Délisle, Timothée et André Lefebvre, en 1870.

Pierre Plante, en 1872.

Alphonse Frappier, en 1875.

De St-Augustin, P.Q.

Anselme Bélanger, en 1859.

Ferrier Gratton et Pierre Jérôme, en 1872.

De Vaudreuil, P.Q.

Adolphe Séguin. Augustin Houle et frères. J.-B. Lalonde et frères, en 1872.

De St-Hermas, P.Q.

Toussaint Charette, en 1856.

J.-B. Chénier et Benjamin Pagé, en 1857.

Maxime Parent et Isidore Charbonneau, en 1858.

Léon Raymond, en 1860.

De Pendleton, Ont.

John McPhee (angl. prot.), en 1861.

W. McKay (angl. prot.), en 1862.

Alex McLean et frères, en 1860.

Mentionnons aussi les quelques anciens dont les noms suivent: Jos Marcil, en 1880, de Ste-Martine; Moïse Gendron, en 1870, de Beauharnois; Amable Yelle et J.-B. Lefebvre, en 1880, de St-Urbain; Jos. Richer et frères, en 1880, de St-Benoît; Anthime Lemery, en 1875, et Pierre Primeau, en 1880, de Montréal; B. Ménard et Bisson frères, de Ste-Scholastique; F. Martel, en 1875, de Ripon; Jos Lagrois et frères, d'Alfred, Ont.; Louis Plante, de Grande-Île, P.Q.; Stephen Clark (angl. prot.), en 1858, de Rigaud, P.Q.; John Windsor et fils (angl. prot.), de Plantagenet, Ont.; James McAuley, en 1861, de Curran, Ont.; James Butler et frères, en 1875, de Cornwall, Ont.; Anthime Dicaire, en 1874, de Ste-Scholastique et Étienne Bouvier, en 1874, de St-Jean Chrysostome.



Intérieur de l'église après les rénovations majeures de 1921

La Fabrique du Sacré-Cœur de Bourget

L'église

La sacristie

Le presbytère

La salle paroissiale

Le couvent

Le cimetière

- Historique
- Évolution physique
- Aménagement paysager
- Charniers
- Souvenez-vous!

L'administration de la fabrique

LA FABRIQUE DE BOURGET

Parmi les vieilles expressions françaises que l'on a laissé tomber en France mais que nous avons conservées au Canada, il y en a une qui est encore populairement employée dans la vie paroissiale, chez nous, pour désigner les biens d'une église ou le conseil qui les administre, c'est le mot «Fabrique». On appelle syndics les paroissiens désignés pour administrer la fabrique.

La fabrique de Bourget débutait bien humblement en 1885 mais aujourd'hui elle a beaucoup progressé et les paroissiens ont raison d'en être fiers. Le développement de la fabrique constitue en lui-même un intéressant chapitre de notre histoire paroissiale; voilà pourquoi nous nous y arrêtons.

L'église

En tête de nos annales religieuses figure la célébration de la première messe célébrée par M. Georges Talbot, le 26 juillet 1885. M. Cyprien Lamarre faisait les fonctions de bedeau et de servent de messe. C'est de ce jour que date l'érection canonique de notre paroisse. L'émotion des assistants était si grande qu'ils en pleuraient de joie. La petite chapelle de bois occupait l'endroit où s'élève actuellement l'édifice qui loge la Banque Nationale du Canada; tout était bien rudimentaire: une boîte à marchandise recouverte de papier teint servait



L'église, après rénovation, en 1921. À remarquer qu'il n'y avait pas encore de statue au pignon: on se rendra compte aussi qu'une clôture entourait les parterres de l'église et du presbytère

d'autel qu'ornaient des chandeliers en bois blanchi et tournés dans la boutique de M. Lamarre. C'était la pauvreté de Bethléem. Rien ne laissait prévoir que trente-cinq ans plus tard, cette chapelle serait remplacée par une vaste église aux fins clochers et aux autels, balustrade, chaire en simili-marbre.

Quatre ans après l'inauguration de cette chapelle rustique, elle était devenue insuffisante pour la population catholique et fut dans la suite convertie en école séparée. Plus tard, en

1902, M. Edmond Langlois l'acheta des syndics et la transporta sur les fondations de son magasin qui venait d'être détruit par un incendie: la vieille chapelle est donc devenue maintenant l'édifice qui loge la Salle funéraire Pax au 11-est de la rue Laval.

La population augmentant chaque année en nombre et en moyens pécuniaires, il fallut donc songer à bâtir une église plus grande et plus confortable. M. l'abbé A. Constantineau, jeune prêtre nouvellement ordonné, fut en-

voyé pour remplacer M. Talbot. Il arriva en septembre 1886 et s'occupa aussitôt à préparer les paroissiens à bâtir une église convenable. À sa demande, M^{re} Duhamel, pendant sa visite pastorale, convoqua une assemblée des paroissiens pour voir s'il était possible de se mettre en frais d'une nouvelle construction. Tous les assistants furent unanimes à commencer les travaux dès que le curé et les syndics auraient pu faire signer des billets promissoires pour couvrir en partie la dette à contracter. On se mit à l'œuvre, et en octobre 1889, l'église était livrée au culte.

L'acte de la bénédiction se lit ainsi dans le registre de la paroisse: «Le 24 octobre 1889, nous avons béni la nouvelle église du Sacré-Cœur de Jésus du Brook au milieu d'un grand concours de peuple et de prêtres qui ont signé avec nous. Cette église dont les plans ont été faits par M. Victor Roy, architecte de Montréal, mesure cent dix pieds de longueur et cinquante-neuf de largeur. Les travaux ont été exécutés par Boileau et Frères de l'île Bizard, au prix de \$9,500.00.

Signé: J. Thomas, archevêque d'Ottawa, MM. Lombard, Francœur, Croteau, Larose, Dacier, A. Constantineau, curé.»

L'église était en bois, revêtu de brique rouge avec un seul clocher. Commencée en 1888 par M. Constantineau et mise en état convenable pour le culte, elle fut terminée en 1889. À quatre-vingt-quinze ans (1984), M^{lle} Cyprienne Langlois se rappelle, entre autres choses, que la charpente en bois brut des colonnes est longtemps restée à découvert, et c'est seulement longtemps après la construction qu'un y a posé le beau fini qui se voit sur la photo du vingtcinquième anniversaire. L'intérieur fut donc complété et décoré plus tard par le peintre-décorateur Renaud de Montréal, sous la direc-



Détails du grand portail

(Photo. Ch.-A. H.)



Intérieur de l'église en regardant vers le jubé

(Photo Ch.-A. H.)

tion de M. le curé Brunet, futur évêque de Mont-Laurier. Mais les grandes réparations et les belles décorations qui se voyaient de 1921 à 1965: autel, balustrade, chaire, orgue et verrières ornant notre église, ont été faites par M. le curé Raymond et terminées en 1921.

L'électrification de l'église se fit sous la direction de M. le curé Landry et, en 1944, M. le curé Lapointe fit installer un souffleur d'orgue mû par l'électricité.

En 1965, pour les fêtes du quatre-vingtième anniversaire de la paroisse, M. le curé Gérard Charette a fait faire d'importantes rénovations à l'église. Notre temple a pris alors ce que l'on pourrait appeler la physionomie œcuménique qui le caractérise aujourd'hui.

Soit en réalisant l'œuvre elle-même, soit en honorant les dettes encourues à cet effet, chacun de nos curés a donc fait sa part dans l'édification et l'entretien du joli temple qui fait notre orgueil: il restera le monument qui portera aux générations montantes le souvenir de leur zèle et de leur esprit apostolique.

La sacristie

Le rajout, en rez-de-chaussée qui est accolé sur le mur est du corps principal de l'église, a logé pendant de nombreuses années ce que l'on appelait la «Sacristie». En plus des armoires qui servaient à ranger les vêtements sacerdotaux et le matériel des parures de fêtes et de funérailles, on y trouvait l'ancien autel de l'église, deux confessionnaux, des statues, un chemin de croix, un harmonium et des bancs.

M. l'abbé J. O. Allard, qui fit jadis office de vicaire, à Bourget, pendant quelque temps, disait que c'était un véritable bijou et qu'il se plaisait beaucoup à dire la messe dans une atmosphère aussi pieuse.

Autrefois, «pour ménager», on ne chauffait pas l'église sur semaine et la messe était alors célébrée à la sacristie. Souvent aux messes du carême et lors des chemins de la croix, la foule des fidèles y débordait dans le couloir d'entrée.



Chœur de l'église, après la rénovation de 1965

(Photo: C. E. L.)



Ci-dessus: ancienne chapelle de la sacristie

Aux «temps forts» de l'année (Pâques, Quarante-heures, la Toussaint, Noël, les retraites paroissiales, etc.) la foule s'y pressait, chacun attendant son tour pour se confesser.

Les baptêmes avaient toujours lieu dans la sacristie qui, en outre, servait de décor à des mariages que l'on voulait célébrer dans la plus stricte intimité.

C'est sous M. le curé Paquette que cette chapelle disparut, et quelques années plus tard (1971) le Club d'âge d'or obtint d'en faire son local.

Le presbytère

Le presbytère actuel, bâti en 1895 par M. le curé Larose, est une large construction de style presque monastique avec des fenêtres an-



À droite: le presbytère tel qu'il apparaît depuis qu'on l'a amputé de la large galerie qui l'entourait
(Photo Ch.-A. H.)



La salle paroissiale telle qu'elle était jusqu'en 1970

ciennes et trapues, puis une véranda qui l'entoure comme un ancien cloître trappiste. Il est pourtant imposant au fond d'un parterre ombragé de nombreux arbres et situé au chevet de l'église. M. Philias Labelle, l'un des plus anciens paroissiens a fait tous les travaux de construction pour la somme de \$2.300.00. Quel contraste tout de même entre cette confortable et spacieuse demeure et celle des premiers curés! Les temps héroïques! ou l'âge de fer! Le P. Talbot, logé dans un grenier, au-dessus de la sellerie de M. Hébert, dans la maison basse et misérable de M^{lle} Mathilde Martel! Le temps a marché depuis cet âge de fer et il faut marcher avec lui. Le deuxième curé, M. Constantineau, après deux mois passés dans la bicoque de M. Joseph Ménard, put entrer enfin dans la jolie maison neuve que ce bon paroissien était à se bâtir et qui fut longtemps le bureau de poste de Madame Adélarde Ménard. Aujourd'hui c'est la résidence de M. Omer Cheff au n° 5 de la rue Champlain Nord. Après un an de séjour comme hôte de M. Ménard, il déménagea dans la belle demeure que M. Stanislas Chénier lui céda à raison de \$80.00 par année. Cette maison bien agrandie et enjolivée est celle qui a été longtemps occupée par la famille du docteur Auguste Bourque, puis celles de MM. Joseph Morin et Albert Lortie. Aujourd'hui, elle abrite le restaurant «Le Chatel». C'était un réel progrès. Les syndics du temps avaient à cœur de loger leur jeune curé confortablement. Il convient de raviver leur souvenir: MM. Pierre Schnupp, Charles Bazinet, J. B. Chénier, François Dumas et Joachin Bellefeuille.

M. François Dumas eu la grande générosité de donner à la paroisse tout le terrain de la Fabrique et n'accepter en retour qu'un simple lot dans le cimetière pour lui-même et pour sa femme. Ce bon paroissien, mort depuis plusieurs années, y repose en paix. Prions pour son âme.

La salle paroissiale

La salle paroissiale, qui a longtemps été reconnue nécessaire dans toutes les paroisses considérables, manquait à Bourget. N'ayant pas de local pour les réunions de la paroisse, M. Raymond, après avoir consulté les syndics de l'église, se mit en frais d'en construire une qui a déjà rendu de grands services pour les diverses organisations indispensables, et surtout fut convertie en chapelle pendant les grandes réparations de l'église terminées en 1921. Elle était vaste, bien éclairée, confortable et pouvait contenir une assistance de 300 à 400 personnes. Une petite salle, adossée à la grande a aussi été d'une grande utilité à tous les points de vue.

Depuis 1970, cet édifice a été vendu à M. Gilbert Labelle qui y loge la Banque Nationale du Canada et la boutique Coucoune, tandis que la «petite salle» est occupée par la Bibliothèque publique.



Le couvent des Sœurs Grises de la Craix, construit en deux étapes (1904 et 1918)

On se rappellera aussi que l'ancienne salle paroissiale a hébergé l'École secondaire privée pendant de nombreuses années.

Le couvent

Les Sœurs Grises de la Croix d'Ottawa arrivèrent à The Brook, le 15 août 1903, et furent logées dans la maison appartenant maintenant à M. Gilbert Labelle et qui est occupée par des bureaux en face de l'église. Mais M. le curé Brunet, voulant leur procurer une habitation plus éloignée des bruits du village, obtint de MM. les syndics de la fabrique que la paroisse leur bâtisse, auprès de l'école, une résidence qui leur conviendrait mieux. Et le 16 septembre 1904, elles prenaient possession d'une partie du couvent actuel. Mais le nombre des religieuses ayant augmenté avec celui des classes à diriger, M. le curé Raymond le fit agrandir et réparer en 1918.

C'est du temps de M. le curé Lapointe que les religieuses devinrent propriétaires de leur couvent.

Signalons que la quiétude de l'environnement, désirée par M. Brunet pour les religieuses, s'est assez bien conservée pendant de nombreuses années. La rue Dollard finissait en cul-de-sac non loin du couvent; on s'y aventurerait donc rarement. Même, durant les années «trente», les conseillers du village avaient fait construire, tout près des «sœurs», et en plein milieu de ce qui est aujourd'hui la rue Dollard, un haut hangar noir qui abritait un immense réservoir où s'accumulaient, durant la nuit, plusieurs milliers de gallons d'eau permettant de régulariser le débit et la pression de l'aqueduc durant le jour. Mais, faute de circulation suffisante, cette réserve se pollua et il fallut cesser de l'utiliser. La bâtisse en question fut donc vendue à la coopérative agricole qui la déménagea pour en faire un entrepôt.

Bientôt, dans la suite, la rue Dollard se prolongea, puis on ouvrit les rues Cartier et La-pointe pour établir un beau secteur résidentiel sur l'ancienne ferme Bougie-Gauthier. En outre, un chemin, ouvert depuis la rue Champlain et passant derrière le presbytère, vint aboutir en face du couvent. La circulation des voitures automobiles et des piétons est devenue si considérable que la tranquillité qui enveloppait jadis le couvent n'est plus qu'un souvenir du passé.

Le cimetière

Historique

Au début de la colonisation de notre territoire, il a fallu inhumér quelques uns de nos défunts à Curran mais, avant la fondation de la paroisse du Sacré-Cœur, en 1885, c'est surtout à Clarence-Creek que l'on devait se rendre pour déposer en terre bénite les restes de nos défunts. Dès après cette date, la paroisse eut son cimetière, à elle, en arrière de son église où il est facile pour les paroissiens d'aller, quand ils le désirent, prier sur la tombe de leurs parents qui ne sont plus. La dévotion aux âmes du purgatoire est traditionnelle chez nous et c'est un grand avantage que d'avoir le champ où reposent nos morts tout près de la maison de Dieu.

Rappelons que c'est M. François Dumas qui fit don du terrain occupé par notre cimetière, n'exigeant en retour qu'un lot pour lui et son épouse.

On fit d'abord plusieurs sépultures d'enfants dans le nouveau cimetière, puis le premier paroissien adulte à y être inhumé, fut M. Olivier Hurtubise, en 1886.



Calvaire du cimetière

(Photo: Ch.-A. H.)



Vue du cimetière en regardant vers l'est

(Photo: Ch.-A. H.)

Maintenant, le «village» de nos morts est beaucoup plus «peuplé» que celui de leurs survivants. Fasse le Ciel que tous nos anciens reposent en paix!

Les magnifiques monuments de notre cimetière indiquent que les paroissiens de Bourget ont un culte tout particulier pour les morts et qu'ils chérissent leurs tombes.

Le cimetière de Bourget a déjà été l'objet d'une évocation émouvante que nous croyons digne de rapporter ici. En 1938, S. E. M^{gr} Ubald Langlois, o.m.i., évêque de Grouard et ancien de Bourget, prononçait le sermon de circonstance au sacre de S. E. M^{gr} Réginald Duprat, o.p., évêque de Prince-Albert, et lui aussi, un de nos anciens. Le prédicateur disait, en s'adressant au nouvel évêque:

«Et maintenant, cher M^{gr} Duprat, après avoir rempli, avec toute cette assistance qui vous aime, le grand devoir de la prière, me permet-



Plus tard (nous en ignorons la date) il fut reculé à peu près en ligne avec le présent charnier. On y déménagea en autant que possible les restes mortels récupérables, mais, en 1921, lorsque l'on creusa le «grand canal» pour installer les tuyaux en terre cuite devant drainer le sol autour des fondations de l'église, on découvrit encore quelques débris de cercueils avec fragments d'os et restes de chevelures ayant appartenus aux premiers paroissiens inhumés dans notre cimelière.

M. le curé Paquette repoussa, lui aussi, les limites du cimetière vers l'est en enlevant quelques rangées de monuments qu'il relocalisa plus loin, mais sans déranger les corps qui reposaient dans cette section.

Une superficie d'environ deux acres de terrain reste encore disponible pour vendre des lots aux paroissiens de demain.

Aménagement paysager

Le terrain du cimetière est sourceux et son égouttement a toujours été difficile. Autrefois, on avait partiellement résolu le problème



trez-vous de m'acquitter des devoirs qu'une vieille amitié m'impose.

«C'est plus qu'une amitié de la terre que la nôtre; elle a pris racine au cœur même de ceux qui nous ont donné le jour: votre père et votre mère ont aimé mon père et ma mère d'une amitié qui ne vieillit pas, d'une amitié que la vie a éprouvée et que la mort a consacrée. Nos bien-aimés disparus reposent côte à côte dans cet humble cimetière de campagne que vous savez; les tertres d'où ils se lèveront au jour de la résurrection générale se touchent presque, s'embrassent pour ainsi dire de ce doux baiser de paix que la sépulture chrétienne dépose sur la dépouille des croyants. Je me demande si aujourd'hui Dieu ne leur accorde pas de se parler d'une tombe à l'autre pour se raconter, à 50 et 60 ans de distance, les beaux rêves d'avenir qu'ils formaient sur nos berceaux à tous deux. Et il me semble entendre sortir de leurs bouches que cet excès de joie ranime, nutant que de leurs âmes qui jubilent dans la gloire à l'occasion de notre commun épiscopat, une voix qui s'amplifie de toutes les voix qui vous sont chères, voix de la terre et voix du ciel, et qui chante à votre adresse les vœux dont nos cœurs, à tous ici présents, sont le laintain écho.»

Évolution physique

Au tout début, le cimetière commençait à l'arrière de la sacristie actuelle, à peu près à la limite du jeu de croquet de l'Âge d'or.

À l'ombre de ce monument, repase M. l'abbé Constantineau, éminent bienfaiteur de la paroisse.

(Photo Ch -A. H.)



d'excès d'humidité en creusant les allées et en rejetant la terre ainsi obtenue sur les rangées de tombes, ce qui créait une différence de niveaux d'une couple de pieds.

L'entretien du cimetière était laissé à la discrétion de chaque famille: c'est dire qu'il y avait très peu de lots qui n'étaient pas négligés. Certains étaient entourés de clôtures basses en fer avec festons de chaînes. mais la plupart des monuments se perdaient dans les fardoches.

Les jeunes du village allaient aux fraises, aux framboises, même aux bleuets et aux mûres dans le cimetière. Au temps de la maturité, les nombreux cerisiers qui poussaient tout le tour de notre champ de morts étaient fréquentés par autant de marmots que d'oiseaux.

Un jour, la population se réveilla et ouvrit les yeux puis, dans un mouvement de légitime fierté, décida d'honorer ses disparus en améliorant le lieu de leur sépulture. Les tranchées, broussailles et mauvaises herbes disparurent; on procéda au nivellement, on installa des fondations solides sous les monuments chancelants et, enfin, on érigea, sur une butte créée à cette fin, un beau calvaire. Cette grande amélioration se produisit sous M. le curé Lapointe.

Avec le temps, la croix du calvaire, qui était faite de grosses pièces en cèdre, menaça de s'écraser et la jeune génération, s'inspirant de notre ère de progrès, ntilisa le matériel d'une tour de télévision pour la remplacer de façon permanente.

Maintenant, le Comité du cimetière voit à maintenir convenablement l'aspect du champ de repos de nos morts, grâce à un programme d'entretien perpétuel.



Charnier actuel du cimetière

(Photo: Ch.-A. H.)

Charniers

Autrefois, la paroisse possédait un charnier un peu plus spacieux que celui dont elle dispose présentement. Il était bâti de briques mais ses fondations insuffisantes firent «écartiller» les murs de façon si dangereuse qu'il fallut le démolir. Cette petite bâtisse se trouvait à peu près vis-à-vis l'entrée actuelle du cimetière sur le côté gauche de la route centrale qui conduit au calvaire.

Après avoir fait démolir le vieux charnier, M. le curé Lapointe en fit construire un nouveau qui sert encore à entreposer les cercneils en hiver, en attendant la corvée des inhumations au printemps. Cette petite bâtisse, qui a l'appa-



rence extérieure d'un humble oratoire, peut contenir une douzaine de cercneils d'adultes.

Souvenez-vous!

Pour vous aider à ne pas oublier ceux que vous avez tant aimés et qui ne sont plus, chaque année à l'automne, la paroisse organise, au cimetière, une cérémonie des défunts qui se déroule pieusement avec le concours d'un grand nombre de Bourgetains, anciens et actuels.

Rappelez-vous-en!



Cérémonie annuelle du cimetière — sept. 1984

(Photo: Ch.-A. H.)

L'administration de la fabrique

Jusqu'ici, nous avons parlé des biens de la fabrique; maintenant, parlons un peu de leur administration.

Dans le passé, le curé désigné par l'ordinaire administrait les biens de la fabrique avec l'assistance de trois marguilliers ou syndics. À chaque année, l'un d'eux sortait de charge et était remplacé par un nouveau paroissien élu pour trois ans.

Depuis plusieurs années, on a cherché à donner plus de responsabilités aux fidèles car, comme le dit si bien le titre d'un livre: «Les laïcs aussi sont l'Église». À une réunion des paroissiens tenue le 23 février 1969, M. le curé Eduard Ladouceur propose donc l'abolition du système des marguilliers pour le remplacer par celui d'un conseil paroissial formé de divers comités. Cette mesure est adoptée à l'unanimité.

Ensuite, on procède d'abord à l'élection d'un comité de finances (comité d'administration temporelle) composé de trois personnes. Suit alors l'élection d'un comité des organisations et la formation de cinq sous-comités. Puis l'on procède à l'élection d'un comité de liturgie ainsi qu'à la formation de six sous-comités. Enfin on choisit un comptable, un coordonnateur et un secrétaire. Pour terminer, l'assemblée demande que l'on procède à la rédaction d'une constitution, ce qui fut fait.

Ainsi, une constitution adoptée par les francs tenanciers de Bourget, et approuvée par l'autorité diocésaine, prescrit qu'à chaque année des élections doivent être tenues, selon les formes indiquées, pour désigner les officiers et membres du Conseil, ainsi que ceux des comités et des sous-comités mentionnés plus haut. Cette élection doit se faire le premier dimanche de février à chaque année.

Signalons qu'un comité spécial est chargé de l'administration du cimetière.



L'église et le presbytère vus du cimetière

L'éducation, maître souci des Bourgetains

Nos écoles

- École commune
- Écoles publiques
- Écoles séparées du village
- Écoles séparées en campagne
- École centralisée (consolidated)
- Cinquième cours
- École de continuation
- École Secondaire Privée
- Écoles secondaires publiques

Nos administrations scolaires

- Commissions scolaires locales
- École centralisée
- École Secondaire Privée
- Conseils scolaires de comté

Nos instituteurs

Notre part dans l'épopée scolaire franco-ontarienne

- Des débuts à 1910 (Au temps de The Brook)
- De 1910 à nos jours (L'ère de Bourget)
 - Le Règlement XVII et ses aboutissements
 - Enquête du D^r James Hughes à Bourget
 - Hors texte: Rapport du D^r Hughes

Le Couvent Notre-Dame de l'Assomption

Notre bibliothèque

L'ÉDUCATION, MAÎTRE SOUCI DES BOURGETAINS

Nos écoles

Nous ne possédons pratiquement pas de documentation concernant l'origine de l'enseignement sur le territoire de The Brook; nous devons donc procéder par déductions pour y imaginer les débuts de nos écoles.

École commune

En vertu de la Loi des écoles communes de 1816, les maîtres d'école qui se trouvaient dans le présent territoire de l'Ontario, même s'ils ignoraient tout de l'anglais, recevaient leur quote-part des subventions gouvernementales versées aux instituteurs des écoles populaires.



La vieille école de 1860 rendue à 1947 (Photo: Gérald Cousineau)

Lorsque furent unies les provinces du Bas et du Haut Canada, le droit aux écoles séparées fut reconnu par une loi votée à la première session (à Kingston); cette législation reçut l'assentiment royal en septembre 1841.

En 1843, il fut décidé de donner à chaque province sa propre législation scolaire. La loi du Haut-Canada garde les écoles confession-

nelles et le mot «séparé» appliqué à des écoles y apparaît pour la première fois. Les protestants pouvaient, aussi bien que les catholiques, se séparer de l'école commune si l'instituteur de celle-ci n'était pas de leur religion. L'aide accordée à l'école séparée devenait proportionnée au nombre d'enfants qui la fréquentaient.



Encore l'école commune de 1860, mais en 1984

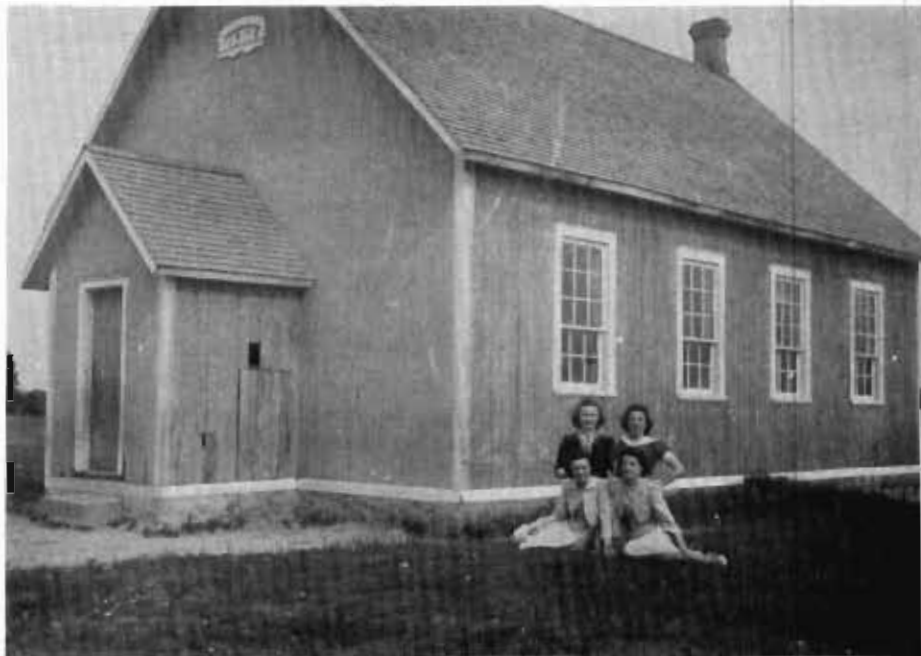
(Photo: Ch.-A. H.)

La loi des écoles communes de 1850 contient elle aussi un article (19) qui «en reconnaissant l'existence des écoles séparées», selon Sir John Macdonald, «élargit la base du système scolaire», mais il s'agit d'un drôle d'élargissement puisque l'école séparée n'y a droit au fonds scolaire que pour le salaire de l'instituteur; elle doit donc être construite, meublée, chauffée et pourvue de livres par ses supporteurs qui, par contre, ne sont exempts d'aucune évaluation locale ni d'aucune taxe en faveur des écoles communes.

En 1853, les supporteurs d'écoles séparées obtenaient la suppression de la taxe aux écoles communes et la faculté d'élire des commissaires; enfin, en 1855, la Loi Taché sur les écoles séparées assurait quelques autres améliorations en faveur de ce secteur scolaire.

Pourtant, c'est en vertu de la Loi des écoles communes de 1850 qu'aurait été fondée, vers 1860, la première école de The Brook. Elle n'eut pas à être séparée puisque ses instituteurs seraient évidemment catholiques comme sa population. C'est en 1885 seulement que l'Ontario a commencé à exiger des enseignants une certaine connaissance de la langue anglaise, et c'est depuis ce temps aussi que les écoles communes sont désignées sous le nom de publiques dans la législation et la réglementation officielle de l'Ontario.

L'album-souvenir du cinquantenaire de Bourget signalait comme suit l'existence de la première école de The Brook: «Sans instruction, point de civilisation» a dit Lacordaire. Les anciens avaient compris cette grande vérité puisque vers 1860, malgré leur pauvreté, ils avaient déjà construit une petite école.



La deuxième école publique n° 18 dans la «Sept»

Cette bâtisse qui était faite en bois équarri à la grand'hache et blanchie à la chaux, pouvait contenir vingt-cinq à trente enfants. Les bancs y étaient rudimentaires: des madriers cloués sur des bûches servaient de sièges et, pour pupitres, on utilisait des boîtes renversées. Plus tard, il fallut agrandir l'école, ce qui était déjà une grande amélioration.

Écoles publiques

Quelques années plus tard après l'agrandissement de l'école commune du village, pour répondre aux exigences du gouvernement, elle

devint automatiquement école publique (vers 1885) mais, comme telle, survécut à peine à cette métamorphose car, après l'ouverture d'une école séparée dans l'ancienne chapelle (il semble que celle-ci n'a accueilli des élèves que durant une période limitée d'un à quatre ans, quelque part durant les années 1890-1895) elle dut elle-même prendre le statut d'école séparée pour obtenir la fermeture de l'autre et accueillir tous les écoliers du village sous son toit.

Au cours des années, le territoire de The Brook-Bourget a été desservi par au moins trois autres écoles publiques: d'abord l'école publique n° 17 située au sud du lot 25 de la concession IV, et l'école n° 18 située également au sud du lot 25, au début en concession VI, puis plus tard en concession VII; ces deux premières étaient fréquentées par des enfants de langue française, tandis que la troisième, celle d'Ettyville qui était essentiellement anglaise, avait été érigée au nord du lot 25 dans la concession I. Toutes les bâtisses qui abritèrent ces écoles sont maintenant disparues, sauf celle d'Ettyville et, bien entendu, la «vieille école» du village.

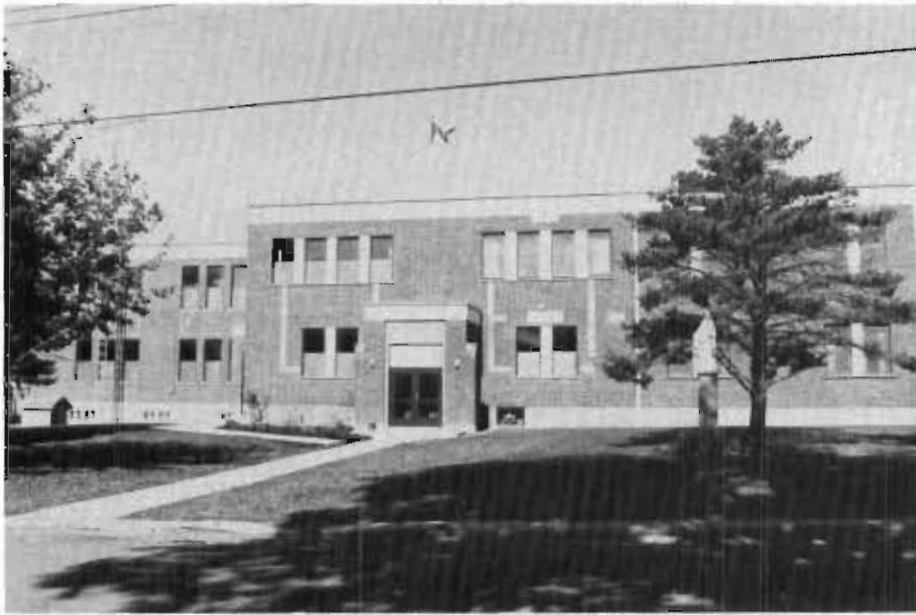
Écoles séparées du village

Lorsque commença le régime des écoles publiques (vers 1885), nos curés dont le patriotisme devait être encore avivé par les pénibles souvenirs de la révolte des patriotes de 1837, paraissent s'être généralement opposés à ce régime scolaire qui, à leurs yeux, devait constituer une menace pour la langue et la foi de notre peuple.

Il semble que M. le curé Constantineau, dès son arrivée en 1886, se soit mis à la tâche afin de changer le statut de notre école publique du



École du Sacré-Cœur (Sep. n° 6) peu après sa construction en 1905.



École du village après rénovations (1984)

(Photo: Ch.-A. H.)

village pour celui d'une école séparée. Selon ce que nous racontait jadis, M. Napoléon Longtin fils, il réussit même à se faire élire commissaire pour tenter de réaliser son projet, mais les gens craignant le coût plus élevé de l'institution non officielle, lui firent la vie dure et en vinrent même à lui infliger la défaite lors d'une élection.

M. le curé Larose arrivé en 1890 aurait alors continué la lutte de son prédécesseur. Comme la vieille chapelle était inoccupée à la suite de la construction de l'église en 1889, il réussit à y installer une école séparée qui fut ouverte pendant un certain temps (période dont la durée a probablement été d'une à quatre années quelque part entre 1891 et 1895) puis, comme le maintien de deux écoles devait être onéreux pour les deux clans, il semble qu'on en soit venu à un compromis et que l'école de la vieille chapelle ait été fermée tandis que l'école publique adoptait le statut d'école séparée pour recevoir tous les élèves.

La première école séparée du village occupa donc d'abord la vieille chapelle de The Brook. M^{lle} Cyprienne Langlois, née en janvier 1889, se rappelle avoir accompagné sa sœur aînée, Ubaldine, au moins une fois à l'école séparée dans la chapelle désaffectée. Elle-même doit avoir commencé à fréquenter l'école en 1895 ou 1896; pourtant elle n'a toujours été qu'à la vieille école qui était alors une école séparée; c'est donc que la vieille chapelle n'était plus utilisée comme école.

Quand à l'automne de 1902, la vieille chapelle fut vendue à Edmond Langlois pour remplacer son magasin récemment détruit par le feu, les enfants fréquentaient donc la vieille école qui était séparée, et c'est là que les Sœurs ont commencé à enseigner à leur arrivée en 1903.

Ce fut seulement le 24 mai 1905 que l'on commença à maçonner, près de l'église, les fondations d'une école neuve que l'on termina le 28 août suivant. Construite en brique, elle fut divisée en quatre classes, avec fenêtres nombreuses, et possédait un système de chauffage central à air chaud. Aux deux étages, un large corridor s'étirait, depuis la façade jusqu'à l'arrière, avec un escalier entre le premier et le deuxième planchers, puis un autre conduisant au sous-sol.

L'école de 1905 constitue encore une partie de la façade de l'édifice actuel et contient l'entrée principale sur la rue Dollard.

Dès le début de la nouvelle année scolaire,

en septembre 1905, elle était donc prête à recevoir toute la jeune génération désireuse de s'instruire. La bénédiction solennelle de l'École Sacré-Cœur, qui eut lieu le 25 septembre, fut présidée par M^{re} Duhamel, accompagné d'un nombreux clergé.

Signalons ici que l'école de 1860 servit dans la suite comme salle publique que l'on continua à appeler «la vieille école» puis, quand Bourget eut sa salle paroissiale, l'autre devint une boutique de menuisier jusqu'à ce que M. Ovila Boudreau l'améliore par une toilette nouvelle pour en faire sa résidence et un restaurant.

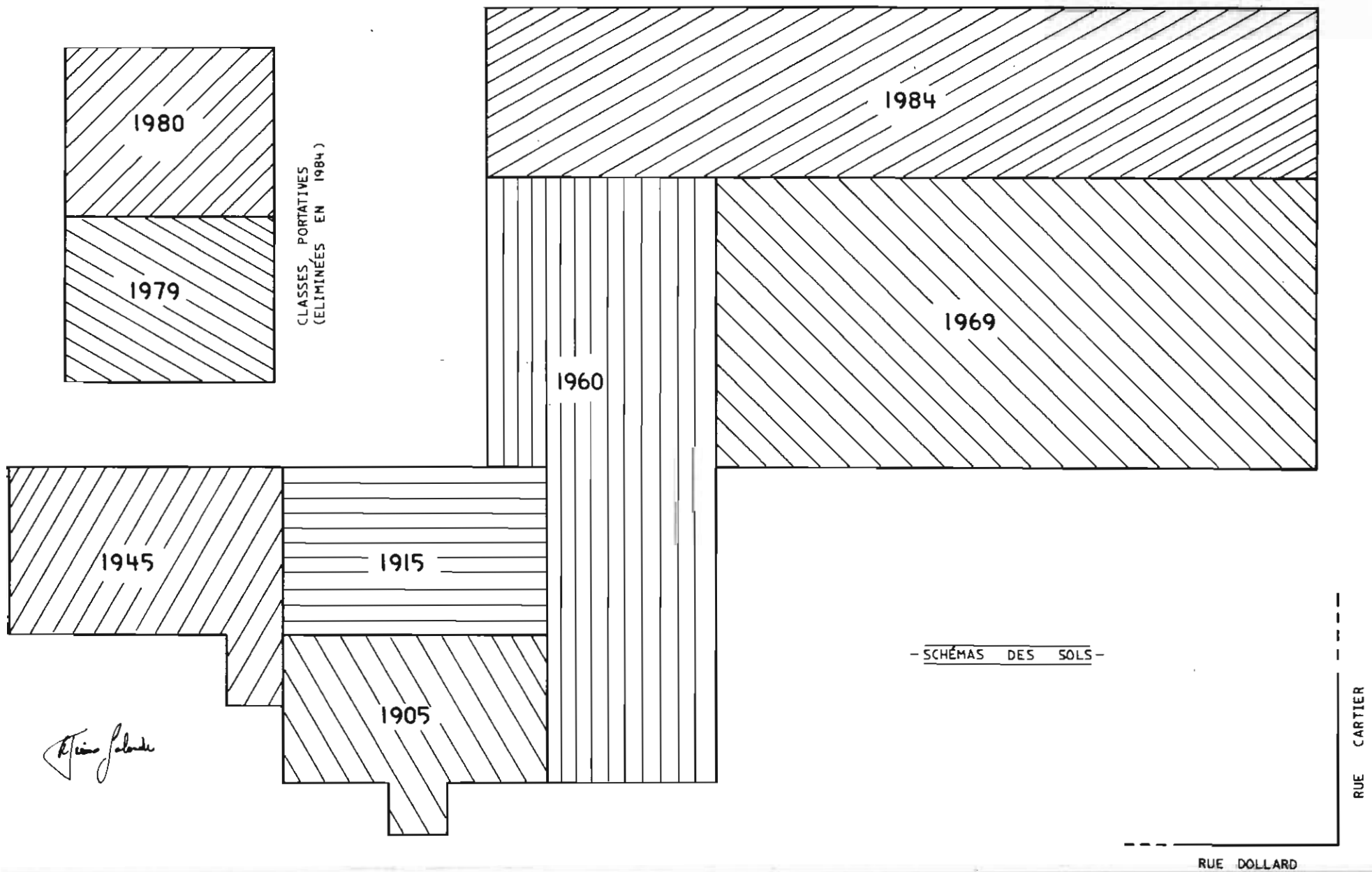
À l'école du village, le nombre toujours croissant des élèves en vint à exiger un local plus spacieux: aussi septembre 1915 vit-il s'ouvrir deux nouvelles classes dans une annexe reliée à l'ancienne partie; cet agrandissement était adossé sur le mur nord de l'école de 1905. On y trouvait encore un corridor à chaque étage; comme dans la partie avant, celui du bas était relié à celui du haut par un escalier. L'une des nouvelles classes était destinée à un «cinqième cours».

L'école séparée (n^o 6) du village ne fut plus agrandie jusqu'en 1944 alors que l'on commença à construire l'annexe ouest qui, dans le temps, logea l'atelier des travaux manuels (au sous-sol), le jardin d'enfants (au rez-de-chaussée) et la salle des arts domestiques à l'étage. Ces travaux furent terminés en 1945. En 1960, virent s'ajouter au corps principal de la bâtisse, un auditorium avec scène et quatre classes dont deux en façade et les autres au-dessus de la salle de spectacles. Puis en 1969, l'expansion prit la forme d'un vaste gymnase avec deux salles de douches.



Classe de maternelle (1984)

(Photo: Ch.-A. H.)



Alain Jolande

JALONS DES ETAPES DE CONSTRUCTION ET D'AGRANDISSEMENT
DE L'ÉCOLE SACRÉ - COEUR DE BOURGET

Une dizaine d'années plus tard, étant encore à court d'espace, on installa, à titre temporaire dans la cour de l'école, deux classes portatives: l'une en 1979 et l'autre en 1980.

Pour couronner ces développements, en 1984, on a rajouté un vaste apprentis que l'on a accoté au mur nord du gymnase et qui contient cinq salles de classe dont une pour handicapés et deux jardins d'enfants. On a aussi profité de cette mise en chantier pour faire d'importantes améliorations et des changements en d'autres sections de l'école. Ainsi, on a ramené l'entrée principale, en façade, à l'endroit où elle se trouvait de 1905 à 1944. Maintenant, elle donne immédiatement accès aux bureaux de l'administration, tandis que la bibliothèque qui logeait là depuis une quarantaine d'années occupe désormais le rez-de-chaussée de l'aile ouest.

Écoles séparées en campagne

Dans le passé, alors que les moyens de communication étaient insuffisants pour amener quotidiennement tous les enfants de la paroisse étudier au village, on organisa aussi d'autres écoles séparées à des points stratégiques dans le territoire rural.

Il y eut l'école séparée n° 18 dans la «Sept» que les gens appelaient souvent l'école St-Félix à cause du bureau de poste de ce nom qui se trouvait au coin opposé à la croisée des chemins. Construite en brique de Bonrget, elle dominait, sur une butte, au coin sud-est du lot 22 dans la septième concession.

Il y avait encore l'école séparée n° 17. Construite en 1922, on l'appelait parfois l'é-



Classe de cinquième année (1984)

(Photo: Ch -A. H.)

cole des Délisle en raison des nombreux enfants de ce nom qui la fréquentaient. Située en réalité dans la cinquième concession, par habitude, on continua à l'appeler «école de la quatre» à cause de la «publique» voisine qui avait toujours été désignée ainsi parce que construite sur le coin sud-est du même lot 25 de la quatrième concession.

Rappelons, en outre, l'établissement de l'école séparée n° 21 au coin sud-est du lot 20 dans la quatrième concession mais que l'on appelait l'école du «Trois» parce que la presque totalité de ses élèves provenaient de ladite troisième concession. Les Révérendes Sœurs

Grises de la Croix lui donnèrent le nom d'École St-Joseph.

Enfin, même si elle n'était pas dans les limites de notre paroisse, il convient de mentionner l'école séparée n° 13 dite «École des Landry» qui se trouvait sur le territoire de la paroisse de Clarence-Creek mais que fréquentaient les enfants de quelques-unes de nos familles parce qu'ils en étaient plus rapprochés que de celle de notre village.

École centralisée (Consolidated)

Il est évident qu'à certains temps, il y eut pléthore d'écoles en notre milieu. Pour question de quelques gros sous, certains contribuables s'étaient obstinés à soutenir des écoles publiques tandis que les curés, épaulés par des paroissiens bien pensant avaient milité en faveur d'écoles séparées. Si, en 1922, les gens de la «Quatre» avaient fermé une publique pour ériger une séparée de l'autre côté du chemin n° 8 sur le lot 25, il n'en était pas de même dans la septième concession où, lorsque la vieille école rouge (publique) fut fermée pour construire une séparée au coin St-Félix, un groupe de contribuables se rebella et construisit une nouvelle école publique sur le même lot que la précédente mais du côté ouest de la route.

Avec le temps, les divergences disparurent et les écoles aussi, au point que, le 7 septembre 1948, la directrice de l'école du village signale, dans son registre, que la centralisation d'une école rurale (St-Félix) avec celle du village cause une forte augmentation de la population scolaire dont elle assume la responsabilité. Rappelons que nos trois écoles rurales ne se sont pas unies simultanément à celle du Sacré-Cœur; les contribuables de St-Félix ont été les premiers à s'y rallier en 1948; ceux de l'école n° 17 ont fait de même peu après, mais les payeurs



Bibliothèque de l'école après rénovation (1984) — Ici, Madeleine Poupart-Demers, élève, et David Rose, instituteur au secondaire, se rencontrant dans le cadre de l'école alternative.

(Photo: Ch -A. H.)

de taxe du «Trois» ne les ont imités qu'une dizaine d'années plus tard, de sorte que la «consolidation» à l'échelle paroissiale était chose accomplie à la rentrée des classes en septembre 1959.

Cinquième cours

À mesure que le nombre des élèves persévérant jusqu'à la fin de la huitième année se faisait plus élevé, les parents et les instituteurs rêvaient de prolonger leur scolarité. L'agrandissement de l'école, en 1915, permit bientôt d'y organiser un cinquième cours (neuvième et dixième années). En juin 1921, M. le curé Raymond fit organiser une solennelle cérémonie de graduation pour les trois premières finissantes ayant réussi ce que l'on appelait alors le «District Examination».

École de continuation

En 1927 et 1928, une première tentative d'implantation d'un cours de continuation (onzième et douzième années) prit aussitôt fin, faute d'élèves à s'y inscrire. Signalons cependant que deux Bourgetaines y réussirent alors l'exameu de douzième; ce furent Gabrielle Denault et Géraldine Pilon.

École Secondaire Privée

Après 1921, le nombre des élèves recevant leur diplôme de dixième année augmentait de façon presque soutenue. Avec le temps, aussi, on devint conscient que notre jeunesse avait besoin de pousser davantage sa scolarité pour réussir dans la vie. Vers 1945, le Club Lapointe, fondé pour promouvoir l'éducation à Bourget,



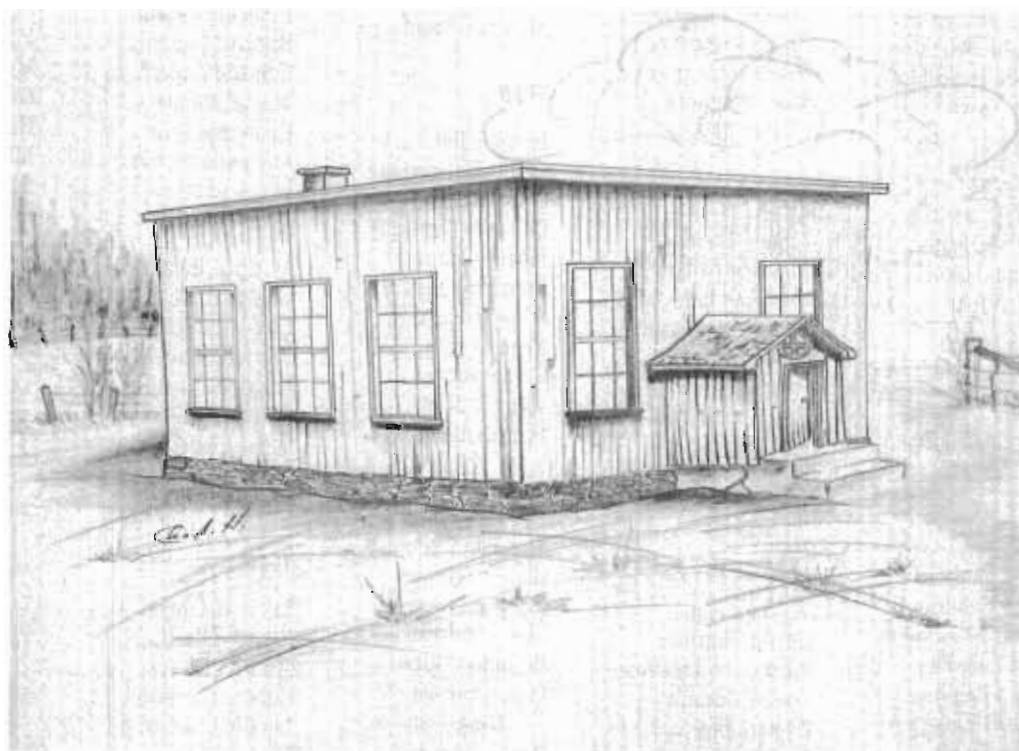
École Séparée n° 17 de la «Quatre» (Collection: Fernand Laporte)

tenta en vain d'obtenir une école de continuation (années XI et XII), mais le gouvernement ne permettait plus d'en organiser. Les membres du Club, encouragés par les autorités religieuses et l'Association d'Éducation, décidèrent alors de fonder une école secondaire privée qui ouvrit ses portes, en 1946, avec l'inscription de huit élèves en onzième année. Rappelons que cette institution a été fréquentée par des élèves des quatre paroisses du Canton de Clarence.

Le tableau souvenir publié en d'autres colonnes est par lui-même un historique de cette institution qui a rendu d'éminents services aux étudiants du temps et à leurs parents.

L'école Secondaire Privée ouvrit donc, en septembre 1946, dans ce qui ensuite, pendant de nombreuses années (jusqu'en 1984), fut le bureau du directeur de l'école du vilalge. Dès l'automne 1947, elle déménageait (près de la voie ferrée) à l'étage de la résidence de Robert Lalonde, aujourd'hui propriété de Raymond Gadouas (71 Champlain-nord).

De septembre 1956 à juin 1959, elle a occupé, au 37 Champlain-nord, l'historique «Vieille École» qui venait d'être utilisée pendant quelques années, comme épicerie-restaurant, par Lorenzo Cousineau. En septembre 1959, on la trouve installée, cette fois-ci, dans la petite salle à l'arrière de la salle



École du «Trois» (n° 21)

(Croquis d'un ancien)

École Secondaire Privée Bourget, Ont.

Fondateurs — Septembre 1946

M. Philippe Lefebvre, prés.
M. Ubald Parent
M. Robert S. Lalonde

M. Alphonse Lapointe — Curé

M. Alfred Goulet
M. Donat Goulet
M. Antonin Lalonde

Professeurs

S. St-Hilaire, s.g.c.	1946-1950	S. Albert de Marie, s.g.c.	1954-1958
S. Berthe-Hélène, s.g.c.	1950-1951	S. Marie-Hervé, s.g.c.	1957-1958
S. Gabriel de Nazareth, s.g.c.	1951-1954	S. Rivet, s.g.c.	1958-1964
M. Albert Marcil		1946-1964	

Gradués

1948

Marcelle Daoust
Huguette Gauthier
Laurent Gagné
Georgette Hébert
Charles-A. Hurtubise
Lauriette Lavigne
Carmen Wolfe

1949

Annette Chartrand
Maurice Chaloux
Jeannette Dubord
Françoise Gendron
Marcelle Hurlubise
Thérèse Hurtubise
Gisèle Tassé

1950

Rhéal Chartrand
Aline Marleau
Bibiane Parent
Gilles Pilon

1951

Gilberte Deneault
Marcelle Goudreau
Yvette Leroux

1952

Gérard Chartrand
Arlette Gendron
Carmen Lapalme
Ernest Lapalme
Pauline Lalonde
Réjeanne Lepage
Mathias Pagé
Fleurette St-Pierre

1953

Jean-Paul Dubord
Jeannine Leroux

1954

Jacqueline Gauthier
Fernand Lefebvre
Roger Marcil

1955

Henriette Hurtubise
Vincente Lalonde
Thérèse Lefebvre
Gisèle Legault
Denis Leguerrier
Rémi Saumure
Claude Tassé

1956

Lionel Chénier
Maurice Laflamme
Monique Lavictoire
Raymonde Leroux
Jean-Claude Marcil
André Marcil
Gaston Saumure
Jean-Paul Scott
Armand Tassé
Thérèse Wolfe

1957

William Auger
Cécile Gauthier
Jacqueline Lefebvre
Louise Legault
Gaëtan Pagé
Jeannine Poupart
Marcel Richer

1958

Suzanne Drouin
Hélène Gauthier
Gaëtane Labonté
Odette Lavoie
Nicole Potvin
Madeleine Poupart
Odette Yelle

1959

Suzanne Goudreau
Kenneth Labrosse
Marina Poirier
Suzanne Tassé

1960

Jacques Bélanger
Gisèle Castonguay
Gilles Dubé
Pierrette Gendron
Jacques Hupé
Françoise Legault
Aimé A. Lepage
René Lortie
Carole Richer
Vincent Scott
Jean-Denis Yelle

1961

Suzanne Bisson
Claude Gagnier
Jeannine Gagnier
Lise Goudreau
Réjeanne Hupé
Marie-Andrée
Hurlubise
Pierre Hurtubise
Micheline Marcil

Paule Rochon
Marcelle Thivierge
Monique Wolfe
Carol Yelle

1962

Gisèle Bélanger
Robert Brazeau
Adèle Gendron
Mance Gendron
Laurent Lacoursière
Ghislaine Lavigne
Robert Lefebvre
François Legault
Richard Longtin
Louise Poupart
Marcel Richer
Georgette Scott
Lucienne St-Jean

1963

Maurice Bélanger
Denise Boileau
Ghislaine Boileau
Pierrette Castonguay
Huguette Goudreau
Françoise Lefebvre
Gérard Lefebvre
Marie-Claire Lefebvre
Marie-Andrée Parent

1964

Lucie Bélanger
Richard Boileau
André Carrière
Colette Carrière
Lucille Chartrand
Charles Gélinas
Francine Goudreau

Lise Lavigne
Carmel Marcil
Danielle Marcil
Roger Piché
Jules Saumure

Sous-gradués

1964

Monique Bélanger
André Chartrand
Pierre Godin
Robert Hupé
Suzanne Hurtubise
Yollande Lagrois
Monique Landry
Denise Lavigne
Hélène Lefebvre
Michelle Lefebvre
Suzanne Lefebvre
Robert Legault
Lise Lortie
Léo Piché
Evelyne Potvin
Ginette Thivierge
Pierrette Thivierge
Michel Yelle

Locaux

École Sacré-Cœur
(1946-1947)
Résidence R. S. Lalonde
(1947-1956)
La «Vieille École»
(1956-1959)
La «Petite Salle»
(1959-1961)
Salle Paroissiale
(1962-1964)



S. St-Hilaire, s.g.c., institutrice (1946-1950)



S. Albert de Marie, s.g.c., institutrice (1954-1958)

paroissiale. là où est actuellement logée la Bibliothèque Publique de Bourget.

Le 25 novembre 1960, les commissaires de l'école Sacré-Cœur offrent de louer, au Club Lapointe, la bâtisse de l'école du «Trois» (n° 21) devenue vacante, l'année précédente, lorsque ses contribuables ont opté pour la centralisation au village. Pour tout loyer, l'école secondaire privée n'aura qu'à se charger des frais de

réparation, d'entretien, de chauffage et d'éclairage.

Mais aussitôt se présente une alternative beaucoup plus intéressante; en effet, à la fin de 1961, grâce à une subvention diocésaine d'une dizaine de mille dollars, la salle paroissiale a été entièrement renouée pour servir de nouveau local à l'école secondaire privée. Désormais, elle est bien éclairée et confortablement chauffée: on y trouve même un beau laboratoire pour l'enseignement des sciences. Les élèves d'onzième et de douzième années s'y installent le 3 janvier 1962.

Malheureusement, c'était trop beau pour durer. Suite à la nouvelle législation scolaire, en



Troisième local — En septembre 1956, l'École Secondaire Privée emménageait dans l'ancien restaurant de Lorenzo Cousineau, originairement la première école commune de The Brook (1860). Ci-dessus, photo prise après la bénédiction. — Rang de l'avant: M. le curé Léopold Paquette, André Diate, Cécile Gauthier, Madeleine Poupart, Claudette Richer, Gaétane Labonté, Jacqueline Lefebvre, Marcel Richer, Albert Marcil (professeur). — Rang de l'arrière: Denise Hurtubise, Gaëton Pagé, Jeannine Poupart, Hélène Gauthier, Louise Legault, Micheline Tassé, Odette Houle, Suzanne Drouin, Nicole Potvin, Odette Yelle, Odette Lavoie, Jeannette Gélino, William Auger.

(Collection: Eva Marcil)



S. Rivet, s.g.c., institutrice (1958-1964)



Personnel enseignant (1946) — Au centre à l'avant: Gabrielle Tassé. — Assis sur des fauteuils: Albert Marcil, S. Ste-Amélie, S. Louis-Bertrand. — Debout: S. Jeanne des Anges, Thérèse Morin, S. St-Hilaire, Éliane Perrault, S. Marie-Élisée, Française Guindon et S. Rose-Marguerite.

(Gracieuseté: F.C.L.)

août 1964, trois élèves seulement s'inscrivent à la onzième année du cours privé, les autres préférant fréquenter le High School de Casselman avec transport mis gratuitement à leur disposition. Désormais, forcés de payer des impôts aux écoles secondaires publiques, même avec la meilleure volonté possible, on ne pouvait pas soutenir un deuxième système parallèle. Il fallut donc mettre fin à la glorieuse aventure de l'École Secondaire Privée et laisser même ses élèves de douzième aller finir leurs études à l'étranger.

Cette débâcle a emporté non seulement notre École Secondaire Privée mais aussi, deux ans plus tard, le cinquième cours (années IX et X) de l'école séparée n° 6 (Sacré-Cœur).

Écoles secondaires publiques

Dès lors, notre jeunesse n'eut d'autre issue que le secteur public neutre, seul, les enfants de familles fortunées pouvant se payer le luxe de fréquenter des institutions catholiques privées à coûts de scolarité très élevés; la masse de nos étudiants se dirigea donc surtout vers le Public High School de Casselman, mais quelques-uns aussi vers Plantagenet.

Nos administrations scolaires

Commissions scolaires locales

Dans le passé, les écoles locales, tant communes que publiques et séparées, étaient

administrées par un bureau de commissaires (commission scolaire) composé de trois membres élus par les contribuables payant leurs impôts à l'école en question.

École centralisée

Le 28 décembre 1960, la commission scolaire «Consolidée n° 1» du Canton de Clarence (École du Sacré-Cœur) élisait pour la première fois cinq commissaires, et elle devait continuer à être administrée ainsi par cinq de nos contribuables jusqu'au 31 décembre 1968, alors que nos biens scolaires et leur administration passaient aux mains du Conseil des Écoles Catholiques de Prescott-Russell.

École Secondaire Privée

Le Club Lapointe désignait trois de ses membres pour agir comme commissaires de cette institution privée, son œuvre de prédilection.

Conseils scolaires de comté

Quand se fit la centralisation à l'échelle des comtés unis de Prescott et Russell, la représentation au Conseil des écoles catholiques (primaires) et au Conseil d'éducation (secondaire) a été assurée à des groupes de population d'importances numériques à peu près égales, mais parfois de provenance disparate. Ainsi, un conseiller peut être élu par deux ou trois petites municipalités qui ne sont même pas voisines.

Nos institutrices

Même avant la construction de la première école, le catéchisme avait déjà été enseigné par une dévouée et charitable dame Boudreau, dans sa maison tout près du «Brook».

M^{me} T. H. Plante fut la première institutrice attirée à The Brook vers 1860. Nous ne possédons pas les noms de ceux qui lui succédèrent. Nous savons cependant que M. Napoléon Longtin fils a déjà enseigné dans notre paroisse, de même que M. Athanase Lavoie (fils d'Eusèbe) et M. Albini Lalonde (époux d'Angéline Martel).

On a déjà mentionné que M^{me} Francis Touchette et Moïse Lortie ont jadis été institutrices à la vieille école «rouge» publique n° 18.

Il est certain qu'au temps des pionniers les salaires des institutrices n'étaient pas élevés. Ainsi, Eugénie Ménard, devenue dans la suite M^{me} Edmond Langlois, faisait les deux entrées suivantes dans son journal alors qu'elle était enseignante ailleurs dans notre comté:

— «Je suis entrée en pension chez M. A. Guindon, le 18 août 1880. Je donne \$45.00 pour l'année scolaire. Mon salaire est de \$140.00 par année.»

— 19 février 1881 — «Ai reçu le Government Grant: \$33.86.»

Ce devait être à peu près la même chose pour les enseignants de The Brook à ce temps-là.



S. St-Anselme, première supérieure du couvent et première directrice de l'école après l'arrivée des Sœurs Grises de la Croix à The Brook en 1903.



Personnel de l'école de Bourget (1984-1985) — Rang du bas: Carole Gauthier, Colette Leblanc, Bernard Boulerice. (directeur), Jeannine Poupart, S. Thérèse Clément. — Rang du milieu: Claire Richard, Éliane Chartrand, Diane P. Legault, Yvonne Goudreau, Carole Martineau, Annette Cousineau, Claire Lortie. — Rang du haut: Marguerite Rose, Danielle Paquette, Sylvie Wolfe, Louise Poupart, Maryse Thibodeau, Rachelle Chretien-Roy. — Absents: Lucille Pilon, secr., Raymond Saunier et Jean-Eudes Dicaire, préparés à l'entretien. (Gracieuseté: Personnel de l'école)

En 1903, lorsque les religieuses arrivèrent à Bourget, ce furent les RR. SS. St-Anselme et Ste-Pulchérie qui prirent charge de la « vieille école ».

De 1918 à 1930, des religieuses ont aussi pris la direction de l'école du « Trois ». Elles allaient tous les matins y faire la classe et revenaient le soir au couvent du village.

Nombreuses ont été les religieuses qui sont venues enseigner à Bourget mais, avec les ans, petit à petit le nombre des instituteurs laïcs a augmenté et celui des Sœurs a diminué. Toujours, cependant, le personnel enseignant a compté des personnes d'élite qui ont considéré leur travail comme une vocation plutôt que comme une source de revenus. Nous leur devons la formation d'un grand nombre de citoyens estimables qui ont fait honneur à leur famille et à leur paroisse.

Signalons, en outre, que Bourget est devenu une véritable pépinière d'enseignants: parfois, on en compte même jusqu'à quatre dans la même famille. C'est ainsi que plusieurs Bour-

getains ont contribué et aident encore à former, dans l'est de l'Ontario, un grand nombre des citoyens de demain.

Notre part dans l'épopée scolaire franco-ontarienne

Des débuts à 1910 (Au temps de The Brook)

Les historiens de l'Ontario signalent qu'avant 1875, en notre province, il n'y eut pas d'opposition aux écoles françaises. En 1876 fut créé un ministère de l'Éducation puis, en 1885, la connaissance de l'anglais devint obligatoire pour les enseignants même dans les milieux de langue française.

C'est alors que commença, à The Brook, sous le pastorat de M. Constantineau (devenu notre curé en 1886), la lutte contre les écoles publiques et en faveur des écoles séparées. Nous

mentionnons ailleurs les tribulations que ce prêtre généreux eut à souffrir à ce sujet de la part de certains de ses paroissiens.

La lutte se continua avec le curé Larose que son rigorisme (et surtout sa rigidité) a dû aider à résoudre, en faveur de la cause « séparée », au moins le conflit de l'école du village.

M. le curé Brunet, lui, semble avoir été épargné par de tels problèmes scolaires, peut-être parce qu'il s'est appliqué à les éviter; toutefois, il a indirectement assuré la permanence de l'école séparée du village en établissant de façon définitive les religieuses enseignantes dans un couvent construit à proximité et spécialement pour elles. Les gens tenant à garder la communauté à Bourget se devaient de garder aussi leur école séparée car il aurait été inconcevable que des Sœurs enseignent dans une école publique.

Arrivé en 1904, le curé Raymond prit le temps de bien s'installer dans son nouveau milieu et de se faire estimer par ses ouailles, puis il se mit à la tâche.

Eu 1910, à l'occasiou du vingt-cinquième anniversaire de notre paroisse, sa deuxième tentative en ce sens, à cinq ans d'intervalle, lui permit de faire changer le nom banal de The Brook pour celui de Bourget: c'était là doter d'une physionomie francophone notre patelin auquel il s'était rapidement et profondément attaché.

De 1910 à nos jours (L'ère de Bourget)

Le Règlement XVII et ses aboutissements

Bientôt, soit en 1912, devait se produire la grave injustice du Règlement XVII qui susciterait une lutte de tous les jours où les énergies du pasteur de Bourget seraient grandement mises à contribution afin de contrecarrer des mesures qui condamnaient les français à disparaître à assez brève échéance.

On sait qu'en 1910, le fougueux patriote qu'était ce prêtre a ardemment milité lors de la fondation de l'Association Canadienne-Française d'Éducation de l'Ontario (devenue aujourd'hui l'ACFO), dont il devait devenir le président général en 1933-1934 après en avoir été le vice-président pendant plusieurs années. Aussi, il a été l'un des fondateurs du journal *Le Droit* en 1913. Il a toujours épaulé généreusement et même financièrement ces deux moyens de lutte que les Franco-ontariens s'étaient donné à l'heure du danger.

Le véritable danger était avant tout celui que constituait le Règlement XVII et M. Raymond encourageait les commissions scolaires à résister à son application.

Mais, si beaucoup mentionnent encore le Règlement XVII, peu savent exactement ce qu'il était. Citons ici ce que le sénateur Belcourt, alors président de l'Association d'Éducation, en disait lors d'une conférence qu'il présentait à Toronto: «Le Règlement XVII décrie l'abolition du français dans toutes les écoles que nous avons fondées depuis 1912 et pourvoit à son élimination graduelle dans toutes celles qui existaient avant cette date. Nous serions indignes de notre passé, indignes de nos ancêtres, de nos traditions, indignes de notre titre de citoyens britanniques, de notre condition d'hommes libres, si nous acceptions une aussi déshonorante servitude. Les citoyens de langue anglaise de cette province seraient les premiers à nous couvrir de mépris et ils ouvroient raison.»

La lutte francement ouverte que M. Raymond a menée sur le front scolaire ontarien lui valut l'hostilité d'une partie du clergé irlandais



Élèves de l'école St-Félix (Vers 1916) — Rang du bas: Alice Leroux, Yvonne Leroux, Rose-Alice Gagnier, Dorina Yelle, Clarisse Gagnier, (?), Rolund Villemaire, Annette Villemaire, (?), Elmer Bouvier. — Rang du milieu: Victorine Goyer, Noella Goyer, Ida Lavigne, Cécile Villemaire, Aurore Auger, Arthur Yelle, Edmond Bélanger, Xiste Gagnier, Donal Lavoie. — Rang du haut: Irène Leroux, Ozéline Bélanger, Alice Auger, Malvina Bélanger, Béatrice Auger, Aurore Lavoie, Éva Gagnier, Mathias Lavoie, Napoléon Goyer. — À l'extrême droite: Yvonne Labelle, institutrice.

(Collection: Béatrice Lefebvre)

du diocèse et même la défaveur de son archevêque, M^r Gauthier d'Ottawa qui, née de mère irlandaise, était plutôt froid à l'égard des droits et revendications des Franco-ontariens.

Sur le front paroissial, sa lutte contre les écoles publiques, même si elles étaient françaises, ne connut pas tout le succès auquel il espérait. En 1922, il réussit à faire fermer l'école publique n^o 17 pour ouvrir une n^o 17 séparée de l'autre côté de la route, mais il fut moins heureux dans la septième concession où il rencontra des problèmes assez graves. En effet, après avoir obtenu la fermeture de la petite école publique rouge (n^o 18), il ne réussit pas à gagner tous ses contribuables à supporter l'école séparée n^o 18 érigée au coin de St-Félix. Une partie de la population décida de construire une autre école publique n^o 18 au coin sud-ouest du lot 25, soit de l'autre côté de la route où se trouvait la précédente.

Nous croyons que ces gens se sont rebellés plutôt pour ne question de distances qu'on voulait leur imposer que pour une question de coûts. Outré, leur pasteur aurait menacé ces insoumis de leur refuser le droit de faire leurs pâques, mais, en ayant appelé à l'autorité diocésaine, l'archevêque leur permit de s'approcher de la sainte table parce que tous les contribuables de l'école publique en question étaient des catholiques et, probablement, surtout parce que sympathisant des menées fanatiques de M^r Michael Fallon, il ne lui déplaisait pas trop d'humilier le zélé patriote qu'était le curé Raymond.

Le curé Raymond débordait de zèle pour toutes les questions d'éducation et d'instruction. Il encouragea de toute la force de ses convictions l'organisation d'un cinquième cours et même d'une école de continuation à Bourget. Il a sans doute participé à la préparation de la stratégie et retentissante enquête faite à Bourget par l'inspecteur Hughes, événement dont il sera bientôt question.

Il était encore à Bourget et son cœur de patriote a du jubiler lorsque, en 1927, le rapport de l'enquête Scott-Merchant-Côté donna suite à la circulaire 46 du Ministère de l'Éducation qui, sans l'abolir, rendait le Règlement XVII inopérant pour le laisser mourir naturellement le 31 décembre 1944 faute d'avoir été enregistré dans les statuts révisés de la province.

Une quarantaine d'années après la circulaire 46, soit en juillet 1968, l'honorable John Roberts faisait adopter les bills 140 et 141 qui reconnaissent le droit au français dans les écoles secondaires officielles. Enfin, le 12 juin 1984, le gouvernement ontarien annonçait la parité jusqu'en treizième année pour les écoles catholiques de notre province. Que de chemin parcouru depuis 1912! Vive les Raymond et autres Franco-ontariens clairvoyants et opiniâtres qui ont réussi leur combat pour nous obtenir justice! Il reste encore aux Franco-ontariens à arracher clairement et définitivement la reconnaissance de leur droit à administrer leurs écoles (conseils homogènes); espérons que ça se réalisera très bientôt!

Enquête du Dr James Hughes à Bourget

En 1922, un fanatique du nom de H. C. Hocken, député à Toronto, grand-maître orangiste et propriétaire du journal Orange Sentinel, s'acharnait à porter d'odieuses accusations contre nos écoles séparées, prétendant que la qualité de l'enseignement qu'on y offrait était misérable.

Or, dans le temps, avait été fondé une association, la «Unity League», qui cherchait à faire disparaître les dissensions entre citoyens des deux langues et à rétablir l'unité en prêchant la justice pour rétablir l'harmonie nationale. Le vice-président de ce groupe était un docteur James Hughes, anglo-protestant, ex-grand-maître orangiste et franc-maçon de renom, qui fut longtemps inspecteur en chef des écoles publiques de l'Ontario. C'était un homme d'une parfaite intégrité et hautement réputé

pour son esprit de justice.

Afin de confondre le député Hocken, la Unity League envoya donc le Dr James Hughes à Ottawa pour y enquêter sur la qualité de l'enseignement qui se donnait dans les écoles séparées. Son rapport fit éclat et tua toute controverse sur la valeur des écoles séparées de la capitale nationale. Alors Hocken, ne pouvant faire autrement que d'admettre les conclusions du rapport Hughes, détourna son ire francophone vers les écoles bilingues rurales.

La Unity League demanda donc encore à M. Hughes de visiter des écoles bilingues rurales pour évaluer l'enseignement qu'on y donnait. Trois écoles du canton de Clarence furent désignées à cette fin: celles de Bourget, Clarence-Creek et Hammond.

Le distingué visiteur vint en période de jours

courts et arriva si tard à Bourget que les petites lampes à l'huile étaient allumées pour permettre aux instituteurs de surveiller leurs écoliers rendus nerveux en raison de l'heure tardive à laquelle ils étaient retenus à l'école. Ayant traversé rapidement toutes les basses classes, M. Hughes se rendit au cinquième cours pour faire un examen minutieux des connaissances et du comportement des élèves les plus avancés. Nous nous permettons de publier in extenso, en hors texte, la section de son rapport qui concerne l'école de Bourget. Comme cette inspection faisait évidemment partie de la stratégie visant l'abolition du Règlement XVII, nous croyons que le souvenir doit en être perpétué pour nos générations à venir; ainsi, elles n'oublieront jamais que l'une des plus belles pages de l'épopée scolaire franco-ontarienne a été écrite chez eux, à l'école du village de Bourget même.

Rapport de l'inspecteur Hughes



Le Dr James Hughes qui fut longtemps inspecteur en chef des écoles publiques de l'Ontario.

L'ÉCOLE DE BOURGET

«Il y a six maîtres à l'école de Bourget. Cette école est un bel édifice en briques. L'école est bien située et les conditions générales y sont bonnes. J'ai trouvé excellent le degré d'instruction des élèves de la classe supérieure. Pour ce qui est de la conversation et de la composition anglaises cette classe est sur un pied d'égalité avec les meilleures écoles des districts de lan-

gue anglaise de l'Ontario. Les devoirs des élèves étaient remarquables et par le fond, et par la forme, et par la calligraphie et par l'orthographe. Je les envoie avec mon rapport pour les conserver comme preuves à l'appui.»

«Je ne me suis pas beaucoup occupé de la lecture à haute voix parce que je voulais avant tout me rendre compte des qualités intellectuelles des élèves, de la personnalité de leur pensée, de leur promptitude à l'exprimer couramment et d'une manière précise et complète.

Une épreuve

J'ai demandé d'abord aux élèves de se lever et de me dire quel était le sujet d'étude qu'ils préféraient. Le premier interrogé m'a répondu: c'est l'histoire. Et j'ai dit aux autres: que ceux qui ne préfèrent pas l'histoire, s'assoient. Près de la moitié de la classe est restée debout. J'ai demandé ensuite à plusieurs les raisons de cette préférence. Ils m'en ont donné plusieurs et d'une façon intelligente. J'ai demandé à ceux qui pouvaient ajouter d'autres raisons de lever la main. Ce qui fut fait.

Ceux qui étaient en faveur de l'histoire s'assirent et les autres à ma demande, se levèrent. Ils ont choisi les uns un sujet, les autres un autre, avec raison à l'appui, tout comme pour l'histoire. Mais une petite fille demeura debout. Elle, préférait l'étude de la nature.»

«Après l'avoir félicitée de son courage je lui demandai les raisons de sa préférence.»

«Elle mit à me répondre en excellent anglais, beaucoup d'enthousiasme, de réflexion et de facilité. Ma satisfaction a été telle que je lui avonai aimer, moi aussi, les sanctuaires de

la nature et lui offris, si elle voulait l'accepter, un exemplaire d'un de mes volumes de vers qui a pour titre «In Nature's Temple Shrines». Elle accepta avec amabilité. Pour moi sa lettre de remerciements est un modèle de courtoisie et de reconnaissance vraiment remarquable chez une enfant de quatrième ou de cinquième cours. Pour moi qui avais lu les compositions de sa classe je n'ai pas été surpris de recevoir une lettre si bien écrite dans une langue qui lui



Héroïne en son genre, Aimée Schnupp, la petite fille qui aimait la nature, est, dans la suite, devenue religieuse de la Congrégation des Sœurs Grises de la Croix, aujourd'hui, les Sœurs de la Charité d'Ottawa



Sœur Ste Valentine, s.g.c., née Marie Lemieux et originaire d'Embrun, était titulaire du cinquième cours lors de la visite de l'inspecteur Hughes.

était étrangère. J'ai demandé aux élèves qui préféraient l'histoire de se lever et de me raconter l'épisode de l'histoire du Canada qu'ils aimaient le mieux. Les petites filles m'ont raconté l'histoire de Madeleine de Verchères et celle de Laura Secord, et cela dans un anglais correct et facile. Les garçons, eux, préféraient

Dollard des Ormeaux qui, lui et ses seize compagnons, remontèrent l'Ottawa à la rencontre des sauvages, et se battirent jusqu'à la mort.»

«J'ai demandé à chaque élève quelles leçons pratiques se dégagent de ces faits historiques, et les réponses me plurent. Nous avons repassé ainsi plusieurs matières. Bien que mes questions fussent inattendues les élèves les comprirent facilement et y répondirent librement et en très bon anglais. J'ai la conviction que ce n'est pas dans la quantité de connaissances emmagasinées dans la mémoire que consiste la meilleure preuve d'une bonne formation scolaire mais dans la qualité du développement intellectuel, c'est-à-dire dans l'initiative, la vivacité, la curiosité, la clarté, la sûreté, la faculté d'application aux problèmes de l'heure, et le jugement.»

Bon jugement

«Si on prend ces qualités comme règle de jugement les enfants de la classe supérieure de l'école de Bourget occupent une position très avantageuse. Ils saisissent parfaitement les nouvelles questions, leur pensée est rapide et ils argumentent clairement et en bon anglais, pour eux une langue étrangère, ils arrivent à ce but sans que l'intérêt qu'ils portent à leur langue ou la faculté de s'en servir en soient amoindries. J'ai mis de plusieurs façons leur capacité

intellectuelle à l'épreuve. Des treize plus avancés des élèves il y en a neuf qui veulent devenir instituteurs.

God Save the King

«À la fin de mon inspection ayant demandé aux élèves de chanter «God Save the King» j'ai été heureux d'entendre professeurs et enfants chanter cet hymne avec autant d'enthousiasme et de conviction que je n'en ai constaté dans aucune autre classe. C'était vraiment consolant de les voir et de les entendre.»

«J'ai visité les cinq autres classes où les élèves sont restés assez longtemps après quatre heures pour me permettre de les voir.

Bon esprit

«L'esprit qui règne dans toute l'école est excellent. Il y a une vraie camaraderie entre les élèves et leurs professeurs. On n'y remarque ni crainte ni contrainte. Les élèves sont libres, courtois, gais, alertes, réfléchis, et pleins de vie. S'ils sont ainsi c'est que leurs maîtres leur donnent l'exemple. Cette camaraderie fera plus pour le développement des facultés intellectuelles chez les enfants et pour la formation civique des élèves que tout autre influence.

En vérité, ma visite à l'école de Bourget m'a causé beaucoup de plaisir.

LE COUVENT NOTRE-DAME DE L'ASSOMPTION

Tous les paroissiens connaissent bien le couvent de Bourget, mais rares sont ceux qui savent qu'il a été mis sous le vocable de Notre-Dame de l'Assomption. Cette institution a joué un rôle tellement remarquable dans notre vie paroissiale, et surtout dans le domaine scolaire, qu'il convient au moins d'en ébaucher l'historique dans Bourget Centenaire.

À la suite d'une demande faite par M. le curé F.-X. Brunet et ses paroissiens, une petite colonie de religieuses quitta la maison-mère des Sœurs Grises de la Croix pour venir se fixer à Bourget, en la fête de l'Assomption, le 15 août 1903. La mère Kirby, supérieure générale, accompagnait les trois fondatrices: les Sœurs Saint-Anselme, Sainte-Pulchérie et Saint-Athanase.

L'ouverture des classes a lieu le surlendemain. Comme leurs parents, les cent douze élèves qui se présentent à la «vieux école» semblent heureux d'avoir enfin les sœurs.

Les religieuses installent leur résidence d'abord dans la petite maison qui se trouve encore

juste en face de l'église, de l'autre côté de la rue; au cours des ans, elle a été occupée par MM. Alfred Auger, Albert Lalonde et autres; maintenant, son propriétaire, M. Gilbert Labelle, en a fait une maison de rapport.

Mais, M. Brunet, trouvant que les sœurs sont trop au centre du village, leur voudrait plus de réclusion. Il obtient donc des syndics de la fabrique la permission de leur construire «à l'ombre de l'église» une résidence plus conve-



Le couvent des Sœurs de la Charité d'Ottawa, au coin des rues Dollard et Cartier



Notre-Dame de Grâces veille sur les écoliers et leurs enseignants. (Photo: C. E. L.)

nable que celles qu'elles occupent déjà. Le 16 septembre 1904, les sœurs entraient dans le couvent neuf. À cause de son exigüité et de sa forme, la bonne Mère Kirby, dont la langue maternelle était l'anglais, l'appelait, en «casant» un peu le français: «le petit cage de M. Brunet». Le nom lui en est resté.

Le 24 mai 1905, à la grande joie de tout le monde et surtout des religieuses, on commence, à côté du couvent, les fondations d'une école neuve. Cette bâtisse en brique est terminée le 28 août suivant puis bénie solennellement un mois plus tard par M^r J. T. Duhamel.

En juillet 1906, le chef spirituel du diocèse, en tournée pastorale, visite les religieuses. Grande est leur surprise de ce qu'il ne tienne pas à leur accorder une chapelle. Il trouve le local trop étroit et déjà bien proche de l'église. La faveur désirée leur est cependant octroyée le 31 octobre 1908. N'ayant pu trouver d'ouvrier disponible dans la localité, la bonne sœur Saint-Anselme se met à l'œuvre et construit elle-même un solide autel avec vestiaire. Les dépenses, décorations comprises, ne se montent pas à deux piastres! M. le curé fait l'érection du chemin de la Croix sur des croix de bois préparées par les garçons.

La population scolaire toujours croissante exige un local plus spacieux; aussi septembre 1915 voit ouvrir deux nouvelles classes dans une annexe contiguë à l'école.

De cent-douze qu'il était en 1905, le nombre des élèves était donc passé à deux cent vingt-cinq en 1915. Vers ce temps, M. Gaboury, inspecteur d'écoles, insérait dans son rapport sur Bourget les paroles élogieuses qui suivent: «Cette école est devenue une des meilleures écoles des comtés de l'Est d'Ontario. Chaque

année, les élèves se présentent avec succès aux examens du ministère de l'Éducation.»

Le nombre de religieuses augmentant avec celui des classes, M. le curé Léon Calixte Raymond fera agrandir le couvent en 1918 pour l'amener à sa taille actuelle. La même année, les Sœurs prennent la direction de l'école du troisième rang qu'elles gardent jusqu'en 1930. Le nécessaire manque. Qu'importe! Les élèves sont bons et studieux. Il n'en faut pas davantage pour le bonheur de leurs maîtresses.

Novembre 1923. Pour la première fois, les religieuses ont les Quarante-Heures dans leur couvent. Le soir, elles montent la garde devant le Saint-Sacrement. À minuit, des cris les font sursauter: «Au feu! Au feu!» C'est la maison voisine qui pétille déjà. Laisant là le bon Dieu,

les Sœurs courent à travers l'obscurité sonner le tocsin à l'église. M. le curé sort en toute hâte. Une femme conjure d'arrêter le feu. Miracle ou non, malgré le grand vent, l'incendie ne dévore qu'une seule proie: le village est sauvé.

En juillet 1932, Sœur Marie-Élie, supérieure depuis quatre ans, quitte Bourget avec Sœur Marie-Luména pour la mission grise d'Albany, Baie James. En témoignage d'estime et de gratitude, M. le curé Calixte Landry et plusieurs notables de la paroisse accompagnent les partantes jusqu'à Ottawa.

Les développements de l'école comme les progrès de la paroisse sont toujours accueillis avec joie par la petite communauté. Chaque fois qu'elles le peuvent les religieuses fournissent le personnel enseignant pour l'inauguration de nouveaux cours: neuvième et dixième années (même onzième et douzième années en 1927 et 1928), cours de chant, de solfège, de musique et d'arts domestiques, cours secondaire privé, etc.

Le zèle de ces éducatrices dans la paroisse de Bourget ne se borne pas à l'enseignement: elles adoptent le rôle de sacristines puis, toujours, elles prêtent une main aussi habile que généreuse aux œuvres paroissiales: catéchisme, chant, concerts, bazars, parures d'église, repasoirs, décorations de fête, expositions scolaires, travaux à l'aiguille et au pinceau; chaque fois que leur concours est réclamé, que l'on fait appel à leur ingéniosité, à leur talent, il n'est plus question pour elles de loisirs restreints, de travail déjà surabondant; sans cesse, les bonnes Sœurs s'oublient elles-mêmes pour servir la chère population de Bourget qui s'est continuellement montrée très sympathique à leur égard. À un certain temps, (1959) elles ont même dirigé un ouvroir réparant des vêtements pour les familles indigentes.



La chapelle moderne du Couvent Notre-Dame de l'Assomption. (1984) —

(Photo Ch.-A. H.)



Achetée, en 1954, avec les dons des élèves, cette statue de Notre-Dame de Grâces veille sur leur école et sur le couvent Notre-Dame de l'Assomption que nous voyons au fond de cette photo.

(Photo: Ch.-A. H.)

Lorsque les circonstances l'exigeaient, elles ont même accepté d'enseigner dans des conditions pénibles: en 1944, par exemple, lors de la rénovation et de l'agrandissement de l'école, avec les autres institutrices, il leur fallut occuper des locaux d'occasion dans la salle paroissiale, dans la salle du Cercle Agricole, au haut de la fromagerie, et même dans un hangar de M. Alfred Goulet où les meubles étaient des sacs de grains, des caisses à clous et des mardiers: on utilisait là des morceaux de tableaux noirs installés sur des barils. Des cours se donnaient aux quatre coins de la salle paroissiale et la classe d'arts ménagers de Sœur Louis Bertrand occupait la scène du théâtre où deux belles machines à coudre neuves attendaient d'être installées dans leurs locaux définitifs. Le retour triomphal à l'école se fit le 9 octobre.

Les mérites de nos dévouées religieuses ne sont pas toujours reconnus manifestement par ceux qui en bénéficient, mais il doit certainement leur faire chaud au cœur lorsque, en certaines circonstances, on se donne la peine de les signaler publiquement, par exemple, quand en mai 1950, un délégué officiel de l'Association d'Éducation vint remettre aux Révérendes Sœurs Marie-Immaculée et Berthe-Hélène les diplômes et médailles du mérite scolaire.

En octobre 1954, pour commémorer l'année mariale, une statue de Notre-Dame-de-Grâces a été érigée sur la pelouse adjacente au couvent. On l'a achetée avec des dons souscrits par les élèves à même leurs économies. Le soir, quand les réflecteurs l'illuminent, l'ombre de la Madone couvre toute la partie ouest du couvent qui lui a été consacré.

La direction de l'école a été assurée par des religieuses pendant soixante ans (1903-1963); cette année-là, on en confia la charge à M. Albert Marcil.

En juillet 1967, le Couvent de Bourget accordait les services d'une de ses religieuses, S^r Marie du Bon-Pasteur (Élisabeth Schnupp) au Nursing Home Gendron.

Les temps nouveaux ont apporté beaucoup de changements, même «révolutionnaires» dans les instituts religieux comme dans tout le monde d'ailleurs. Depuis plusieurs années, le

recrutement des vocations a connu une décroissance incroyable, si bien que les congrégations ont été forcées d'abandonner beaucoup de leurs œuvres et missions. En 1964, le Couvent de Bourget ne compte plus qu'une seule enseignante, Sœur Thérèse Clément (huitième année). On trouve en résidence avec elle: Sœur Marie Grondin, supérieure qui est aussi sacristine à l'église paroissiale, Sœur Rose Cécile qui enseigne la musique (vingt-quatre élèves) tout en étant organiste aux églises de Bourget et de Clarence-Creek, puis Sœur Irène Daoust qui, en plus de ses occupations au couvent, fait de la pastorale au Nursing Home de Bourget.

À l'occasion de son centenaire, la paroisse de Bourget, reconnaissant l'apport inestimable qu'elle doit aux religieuses du Couvent Notre-Dame-de-l'Assomption, dans les domaines de vie scolaire, religieuse et communautaire, veut leur en exprimer une impérissable gratitude.

Aux dignes filles de Mère Bruyère et à leur méritante congrégation, les paroissiens de Bourget offrent leur tribut de vénération, d'estime et de reconnaissance ainsi que leurs vœux pour un fécond apostolat, dans quelque sphère qu'il s'exerce: que ce soit auprès des malades, des vieillards, des orphelins ou des écoliers, que ce soit au vicariat de Grouard ou à la Baie d'Hudson, en Ontario ou au Québec, aux États-Unis ou au Brésil, dans la plaine, la montagne ou la brousse africaines!

Comme preuve que leur ministère d'apôtres-éducatrices a été fructueux à Bourget, on n'a qu'à considérer les nombreuses vocations religieuses que leur exemple et leur enseignement ont fait germer en notre milieu; aussi la réussite dans la vie et la bonne conduite démontrée par la multitude de leurs anciens élèves qui, selon l'expression populaire, «ont bien tourné».



Personnel du couvent (1984): S. Rose-Cécile (Decelles), S. Thérèse Clément, S. Marie Grondin, supérieure, S. Irène Daoust.

(Photo: Ch.-A. H.)



Notre bibliothèque

C'était en 1950. Après avoir soigneusement étudié la situation pendant plusieurs mois, un groupe de citoyens de Bourget en était venu à la conclusion que, ce qui manquait le plus pour favoriser l'éducation et l'essor culturel en notre milieu, c'était une bibliothèque.

Ayant obtenu les renseignements voulus auprès du ministère de l'Éducation de l'Ontario, qui était alors responsable en ce domaine, on fonda donc, cette année-là, l'Association de la Bibliothèque publique de Bourget. Ce faisant on jetait la base d'une entreprise éminemment utile qui s'est graduellement développée pour toujours servir de plus en plus la population de la communauté bourgetaine.

Comme point de départ, on fit une cueillette de livres qui rapporta quelques centaines de volumes dont certains étaient assez mal en point. Des gens qui n'avaient pas donné de bouquins souscrivirent un peu de fonds avec lesquels on se procura quelques parutions récentes et du matériel pour réparer les livres endommagés. Il y eut ensuite des corvées de réparation, de mise en rayon et de classement, puis la bibliothèque ouvrit humblement ses portes dans un local exigu que lui fournissait gratuitement l'école primaire du village.



Sur présentation d'un rapport annuel, la province nous versait de maigres subventions dont la moyenne a été d'environ \$215 par année tant que cela a duré. De leur côté, les comtés unis de Prescott et Russell nous octroyaient \$50 annuellement. Les lecteurs, pour leur part, payaient un abonnement d'un dollar.

Une quinzaine d'années après sa fondation, notre bibliothèque fut sommée, comme toutes les autres d'ailleurs, de remettre tous ses biens à la régionale nouvellement instituée par la province si elle voulait continuer de recevoir des subventions. Bourget, qui venait d'être échaudé par la centralisation des écoles (perte de son école secondaire privée, de ses huitième et neuvième années, de sa classe d'arts ménagers et de son atelier de travaux manuels) refusa le nouveau risque et décida de conserver ses livres en les confiant au Club Lapointe, organisme à but non lucratif muni d'une charte provinciale et qui, naguère, avait été fondé pour soutenir notre école secondaire privée devenue chose du passé.

Grâce au même bénévolat qui l'avait animée depuis ses débuts et aux généreux dons de ses citoyens, des anciens de la paroisse ainsi que ses nombreux amis, notre bibliothèque continua à survivre et à progresser jusqu'en 1975 alors que sa collection s'élevait à plus de 25,000 volumes. C'est cette année-là que le conseil municipal adoptait un règlement créant le Comité des bibliothèques du Canton de Clarence, mesure que nous devons surtout à deux édiles (MM. Conrad Lortie et Téléphore Lavictoire) qui, dans le passé, s'étaient obstinément opposés à la formation d'un comité «pro-

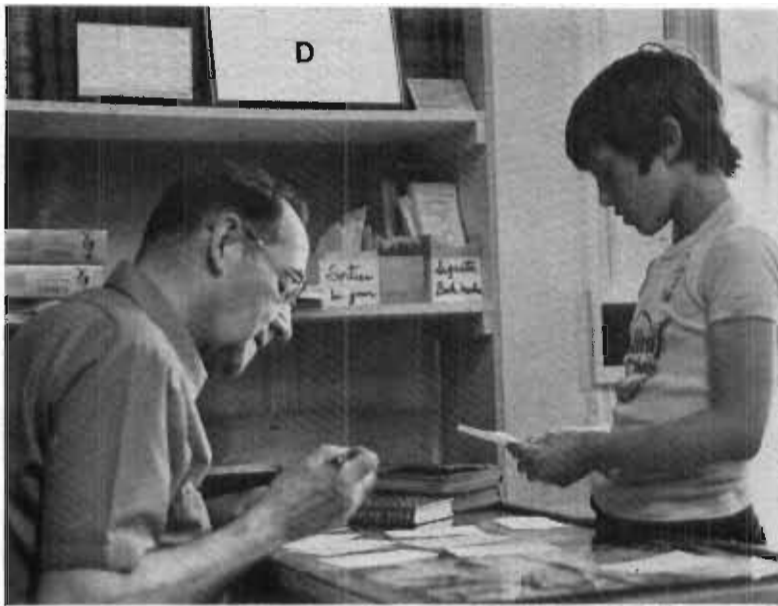
N.B. — Toutes les photos insérées dans ce texte sont une gracieuseté de la Bibliothèque Publique de Bourget.

Légendes des photos

A - On se presse au contrôle de sortie des livres

B - France Boileau «rayonne»

C - Chantal Delarme se documente



Toutes les photos insérées
dans cet article sur la
**Bibliothèque Publique
de Bourget**
sont de Manon Pincince
à l'exception de celle
ci-dessous



forma» qui aurait fait du canton de Clarence le satellite et même le parent pauvre d'une autre municipalité à bibliothèque normalement organisée.

Profitant de l'expérience acquise par Bourget, on put brûler les étapes pour établir rapidement de nouvelles bibliothèques à Clarence-Creek, Hammond et St-Pascal-Baylon. Nos quatre «succursales» autonomes offrent présentement à leurs lecteurs environ soixante milles volumes.

Photos de la page 40

- D - Le bibliothécaire contrôle les livres empruntés par Stéphane Chartrand
- E - Pendant que le bibliothécaire s'occupe des «sorties», son assistante vérifie les «rentrées»
- F - Le président de la «biblio», Aimé A. Le-page, fait des recherches
- C - Chacun à sa portée, Bernard et Frédéric Pincince cherchent des «livres-choc»
- H - Pour la «biblio», un humble local en attendant mieux

Pour sa part, la Bibliothèque de Bourget, qui possède plus de 40.000 titres, ne peut pas les placer tous en étagères dans son local, une salle d'environ 22' x 40' située à l'arrière de la banque. Près de la moitié des livres sont rudimentairement classés dans un sous-sol où le bibliothécaire doit au besoin aller fouiller pour répondre aux demandes des lecteurs en quête de documentation. Lorsque quelqu'un désire des livres que nous n'avons pas dans nos collections, nous les lui procurons grâce à un système de prêts entre bibliothèques. Les responsables de la bibliothèque relient aussi de deux à trois milles livres par année.

Notre local manque des commodités les plus essentielles: sans eau, pas de toilettes, chauffage inadéquat, éclairage insuffisant, manque d'espace, etc.; même, il y a quelques années, il subsistait occasionnellement des inondations dont la base des étagères garde encore les traces. Considérant le loyer qu'elle paye, notre bibliothèque ne peut exiger mieux de son proprio.

Jusqu'ici, toutes nos énergies ont été concentrées sur la «substance» d'une bonne bibliothèque; notre objectif, maintenant, est de bientôt la loger convenablement. Pour leur part, nos lecteurs préféreraient subir encore longtemps l'inconfort de nos locaux plutôt que de voir leur bibliothèque fermer ses portes; ils n'accepteraient pas d'aller chercher au loin ce que,

présentement, ils trouvent commodément chez eux.

Satisfaits des services que nous rendons déjà, en attendant mieux, nous sommes encore prêts à endurer pendant quelque temps les désagréments de notre situation car, partis de rien en 1950, nous avons fait tant de chemin jusqu'à ce jour que nous persévérons avec la ferme volonté d'aller toujours plus loin, étant confiants d'aboutir bientôt dans un confortable édifice qui répondra à tous nos besoins, ceux d'un Bourget qui lit et se cultive.

Nous croyons même que ce n'est pas rêver en rose que d'espérer pouvoir offrir un catalogue informatisé à nos lecteurs peu après que le problème d'un local convenable aura été réglé.

Si 1985 est le centième anniversaire de Bourget, il est aussi le trente-cinquième de notre bibliothèque. Nous avons déjà lancé l'idée qu'un édifice convenable pour la bibliothèque devrait être construit comme projet du centenaire, ce qui a généralement été accueilli très favorablement; nous espérons donc que ledit projet entrera dans la voie de la réalisation par l'inauguration, dès cette année, d'un fonds de construction à cet effet.

Notons, pour terminer, que les bibliothèques de l'Ontario dépendent maintenant du ministère des Affaires culturelles.



Exposition d'artisanat — Au temps où Bourget avait sa classe d'arts domestiques. Voici les noms des élèves qui «montrent» leur savoir-faire. — Debout: Hélène Gauthier, Odette Houle, Juliette Langevin, Colette Gagnier, Suzanne Tassé, Odette Yelle, Odette Lavoie, Marino Poirier. Assis: Nicole Gélinas, Micheline Tassé, Denise Hurtubise, Suzanne Drouin.

Oeuvres et Organisations

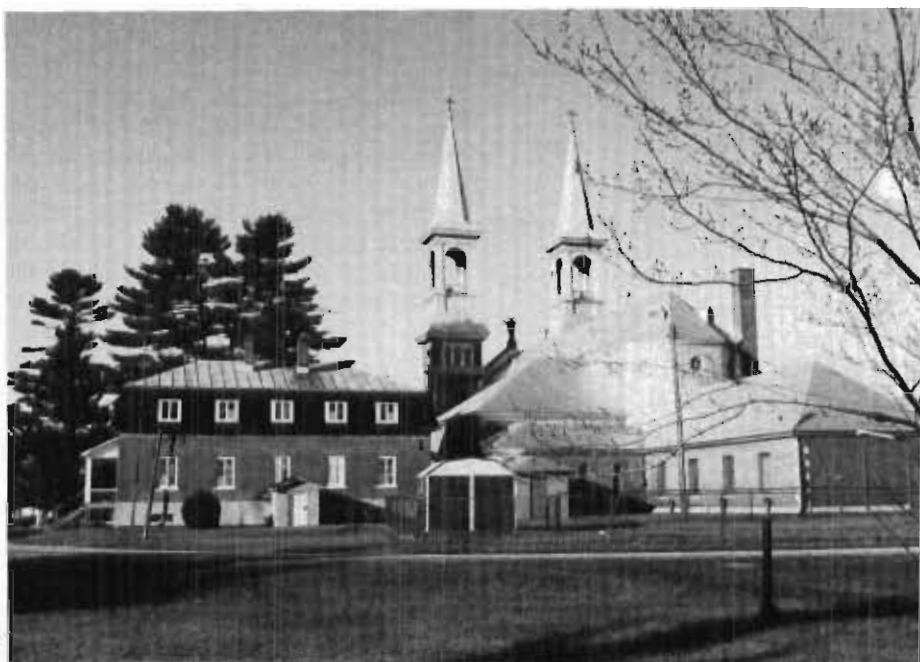
Oeuvres et organisations

Nos paroisses doivent très souvent leur développement remarquable à l'action de leurs organisations religieuses, sociales et autres.

Si, comme ailleurs, la physionomie de notre paroisse a grandement changé avec le temps, le comportement religieux de notre communauté chrétienne a aussi beaucoup évolué surtout depuis le concile Vatican II. Nombreuses sont les pratiques religieuses qui ont disparu: bénédictions du Saint-Sacrement et heures saintes sont devenues rarissimes; les confessionnaux sont pratiquement désertés; on ne voit à peu près plus de fidèles faisant le Chemin de la Croix; il n'est plus question de visites au Saint-Sacrement; quantité de gens semblent même croire que l'assistance à la messe dominicale n'est plus exigée; etc., etc.

La plupart des œuvres qui se sont jadis implantées dans les paroisses canadiennes-françaises du Québec ont trouvé, à Bourget, des apôtres pour les y introduire et de bons chrétiens pour les continuer. Cependant, elles ont été en grande partie emportées par le courant du changement post-conciliaire. Après avoir connu la faveur des anciens, même si maintenant elles sont presque toutes choses du passé, il convient cependant de les évoquer car elles constituent un élément de notre patrimoine religieux, méritant ainsi une place à côté de celles qui ont résisté à l'usure du temps ou des nouvelles qui commencent à s'affirmer. Nous les mentionnons donc en les décrivant brièvement pour que la jeune génération puisse se faire une idée du climat où vivaient celles qui l'ont précédée.

Nous n'avons donc pas l'intention de faire un historique détaillé de chacune des œuvres qui ont germé chez nous, mais nous croyons que ce livre-souvenir serait incomplet si nous ne signalions pas au moins les plus importantes. Nous mentionnerons d'abord nos œuvres franchement religieuses qui comprennent surtout certaines congrégations, diverses associations pieuses et des confréries, puis nous aborderons les organisations à caractère social, ce qui ne veut pas nécessairement dire neutres, puisque, parmi elles, il s'en trouve plusieurs qui consacrent une partie de leurs activités à promouvoir nos intérêts religieux.



Le presbytère et l'église vus de l'arrière

(Photo: Ch.-A. H.)

Domaine religieux

Dames de Sainte-Anne

Quand M. Constantineau arriva à The Brook pour succéder à M. le curé Talbot, il ne s'y trouvait que quelques dames de Sainte-Anne; elles avaient fort probablement été admises dans la congrégation à Clarence-Creek. Il encouragea le recrutement et le nouveau groupe de The Brook se fit octroyer un diplôme par M^{gr} Duhamel, archevêque d'Ottawa, le 17 janvier 1887.

Grâce au zèle de notre deuxième curé et de tous ceux qui l'ont suivi, la Congrégation s'est développée au point qu'elle en vint à comprendre la majeure partie des dames de la paroisse.

Lors des processions solennelles, la belle bannière des Dames de Sainte-Anne précédait les officières décorées de leur écharpe en bandouillère, tandis que suivaient les autres membres portant leur médaille enrubannée. La couleur officielle de la congrégation était le violet et les inscriptions étaient d'or. À leurs funérailles, le cercueil de ces dames était escorté de la même manière, avec bannière en tête.

Il est intéressant de noter que l'ancien autel de saint Joseph était un don que les dames de Sainte-Anne firent à l'église lors de la rénovation en 1921. Cette congrégation a maintenant cessé toutes ses activités.

Enfants de Marie

Nombreuses sont les mamans d'aujourd'hui qui peuvent se vanter d'avoir reçu les «honneurs de la Congrégation» à leur mariage. En effet, en plus de nombreuses indulgences et faveurs spéciales attachées à l'adhésion et aux pratiques de cette pieuse société, l'avantage le plus apprécié pour un grand nombre était de recevoir les «Honneurs» qui rehaussaient un peu la pompe de leur mariage: cet éclat si apprécié était fourni par l'apport de décorations spéciales, coussins, fauteuils, tapis, lumières, fleurs et surtout le riche voile de mariée exclusif aux Enfants de Marie.

Comme les Dames de Sainte-Anne, les enfants de Marie avaient leur bannière, leurs écharpes et leurs médailles de membre. Le tissu moiré en était blanc, le lettrage et la frange étaient d'or.

Les Enfants de Marie ont longtemps fait preuve d'une activité très estimable dans la

paroisse; les temps anormaux que nous vivons ont causé l'exode de presque toute la jeunesse féminine d'âge post-scolaire et amené la suspension des activités de ce corps organisé. Mais, avec le renouveau religieux et le retour à la normale, la reprise pourrait bien se faire un jour, et cela pour le plus grand bien de notre jeunesse féminine.

Rappelons que l'autel de la Sainte Vierge, installé lors de la rénovation de 1921, était un don de notre Congrégation des Enfants de Marie.

Union de Prières

Établie par M. le curé Constantineau, en 1886, l'Union de Prières, qui offrait aux fidèles une double assurance spirituelle et de frais funéraires, est depuis longtemps déjà, disparue de la paroisse.

Tiers-Ordre de St-François

En 1942, à la suite d'un triduum prêché par le R.P. Fabien, o.m.c.p., une fraternité du Tiers-Ordre de St-François fut fondée à Bourget; elle comprenait une soixantaine de membres qui s'entraînaient à être de fidèles disciples de leur saint patron, François d'Assise. La première vêture eut lieu le 5 mai 1942.

Comme les autres organisations de genre semblable, le Tiers-Ordre a capitulé devant le renouveau.

Ligue du Sacré-Cœur

Fondée en 1943, à la suite du Congrès eucharistique de Hawkesbury, la Ligue du Sacré-Cœur a réalisé beaucoup en peu d'années. La communion mensuelle et l'heure-sainte du premier dimanche du mois ne manquaient pas de rallier la plupart des membres; ceux-ci entreprirent une campagne contre le blasphème et furent responsables de beaucoup d'autres mouvements qui leur ont fait honneur.

La ligue, elle-même a suspendu ses activités depuis plusieurs années.

Anciens retraitants

Pendant de nombreuses années, les anciens retraitants ont été conscients de leurs devoirs et surtout de la responsabilité qui leur incombait d'assurer le succès du recrutement pour la retraite fermée annuelle. Ils avaient instauré la coutume du Chemin-de-la-Croix mensuel des anciens retraitants qui se faisait immédiatement après la grand-messe.

Mais, il n'est plus question de retraite fermée annuelle et le groupe des anciens retraitants ne se manifeste plus.

Heure mariale

À la suite de prédications faites par des révérends pères Dominicains, on organisa à Bour-



Groupe de Croisés de Bourget en grande tenue.
(Collection Pauline Hurbutise)

get la pieuse habitude de l'Heure Mariale. Un dimanche par mois, nous avions une heure-sainte consacrée à la Vierge; en outre, le treize de chaque mois, pendant vingt-quatre heures, les paroissiens se relayaient pour faire monter les louanges du Rosaire vers la Reine de la Paix. Ces pratiques ont duré une dizaine d'années pour culminer en 1950 lors de la proclamation du dogme de l'Assomption par Pie XII.



Cette belle réplique de La Pietà de Michel-Ange, que les anciens appelaient Notre-Dame de Pitié ou Marie Désolée, languit maintenant à l'étage d'un de nos clochers.
(Photo: Ch.-A. H.)

Chapelet à la radio

Il fut un temps où vous trouviez tout le monde en train de réciter le chapelet si vous entriez dans n'importe quelle maison à sept heures du soir. Cette pratique avait été lancée par le Cardinal Léger qui, aussi souvent qu'il le pouvait, conduisait lui-même cette dévotion à la radio. Mais vint un jour où l'écoute avait trop faibli; on a commencé alors par changer l'heure de ce programme marial pour le faire disparaître définitivement avec le temps.

Croisés

Vers 1940, les RR SS Grises de la Croix implantèrent la Croisade Eucharistique à l'école. Cette œuvre nouvelle a stimulé grandement la piété de la jeunesse scolaire, multipliant ses communions et l'assistance à la messe sur semaine.

La phalange des Croisés, joliment costumés, rehaussait la splendeur de maintes manifestations religieuses d'alors. Mais, l'ère de la Croisade est maintenant chose du passé; les capes et les bérêts de cette fervente jeunesse ont probablement été rongés par les mites depuis longtemps déjà.

Confréries, etc.

Il est encore plusieurs confréries ou associations pieuses qui ont enrégimenté les catholiques de Bourget: Apostolat de la Prière, Archiconfrérie du Chemin de la Croix, Oeuvre de la Propagation de la Croix, Dévotion à Marie Désolée, etc. La foi des anciens chrétiens se



Flore Sirois-Goulet, zélatrice de l'Oeuvre des Fleurs eucharistiques (Gracienseté: F.C.L.)

complaisait aux diverses pratiques de piété qui leur étaient offertes avec l'approbation des autorités.

Action Catholique

Toutes nos œuvres et organisations s'inspiraient des principes chrétiens et cherchaient à utiliser les méthodes de réalisation mises de l'avant par les groupes spécialisés d'action catholique. À l'occasion, certains comités paroissiaux ont été désignés par l'autorité pour réaliser un objectif déterminé d'action catholique.

Jeunesse Étudiante Catholique

La J.E.C. a eu son noyau à l'école du village; son principal travail consistait à faire passer les mots d'ordre de la Centrale dans notre monde écolier. Celui-ci s'est appliqué à introduire de saines lectures dans la paroisse et il a organisé, en 1944, une mémorable Semaine de la Coopération. Nos jeunes ont aussi envoyé une délégation importante au grand congrès jéciste tenu à Montréal, en juin de la même année.

Jeunesse Rurale Catholique

D'abord appelée Jeunesse Agricole Catholique, cette association, qui enrégimentait les jeunes cultivateurs, s'efforçait d'en faire de bons agriculteurs en même temps que d'excellents chrétiens. S'adressant, au début, uniquement aux fils d'agriculteurs (Jeunesse Agricole Catholique — J.A.C.), dans la suite elle élargit ses cadres pour inclure tous les jeunes ruraux (Jeunesse Rurale Catholique — J.R.C.).

Fleurs eucharistiques

C'était une pieuse coutume: quand le Saint-Sacrement devait être exposé toute la journée, aux Quarante-Heures, le Jeudi-Saint ou en toute autre circonstance, les dames de la paroisse se cotisaient pour acheter des fleurs et en

parer le trône d'exposition. C'est M^{me} Flore Goulet qui avait pris l'initiative de cette admirable pratique.

Collecte paroissiale

Nous avons un beau temple qu'il nous fallait dégrever le plus tôt possible de la dette dont il était accablé. Inspiré par un comité d'action catholique convoqué pour étudier cette question, on organisa, vers 1942, un système de collecte paroissiale qui éprouvait peut-être la foi et la générosité de nos gens mais qui, en retour, leur a certainement valu de grandes faveurs. Sans sollicitation directe, chacun était appelé à déposer son offrande mensuelle dans un tronc spécial installé à l'arrière de l'église. L'œuvre de la collecte paroissiale a rapporté plusieurs milliers de dollars et nous a permis de réduire considérablement la dette de la fabrique.

Oeuvre des vocations

Pour répondre au grand besoin de prêtres de notre diocèse, fut organisée l'Oeuvre des Vocations, chère au cœur de l'archevêque du temps, M^r Vachon. Elle permettait à tous les fidèles de l'archidiocèse de contribuer à l'érection d'un séminaire pour la formation du clergé.

Chaque mois, des zélatrices dévouées allaient de porte en porte recueillir les offrandes des paroissiens. Le diocèse a eu son séminaire mais la crise des vocations a forcé l'autorité diocésaine à s'en défaire.

Chorales

La paroisse a continuellement eu une chorale régulière avec ses «maîtres-chantres (maîtres de chapelle) dont certains sont dispa-

rus mais non oubliés. Le plain-chant et le grégorien y ont eu droit de cité à tour de rôle.

À l'occasion des grandes fêtes (Noël, Pâques, etc.) il y a toujours eu mobilisation de renforts pour assurer plus d'éclats aux cérémonies. Ah! qu'il est doux de se rappeler les belles messes en parties ou à plusieurs voix d'autrefois!

Les chantres d'aujourd'hui assument dignement la succession de leurs prédécesseurs. Depuis quelques années, nous avons même une «Petite chorale des funérailles» formée par des gens qui, étant toujours sur les lieux, peuvent prendre la relève de ceux qui, aux jours non fériés, s'absentent de Bourget pour leur travail.

Jadis, il y eut même des chorales d'enfants, dirigées par les religieuses, et qui, diminuaient notablement la charge de la grande chorale.

Organistes

Toucher l'orgue à l'église, c'est accomplir une œuvre pie très importante car la musique sacrée est une prière par elle-même et elle favorise la ferveur des fidèles.

Nos grandes orgues ne se jouent pas aussi facilement qu'un piano: il faut donc une formation spéciale et beaucoup de pratique pour les maîtriser.

Nous aimerions bien pouvoir mentionner, sans en oublier, les noms de tous nos organistes du passé mais, cela nous semble impossible; nous nous contenterons donc de signaler ceux dont nous nous souvenons en priant les autres de ne pas tenir compte de nos oublis. Au tout début, lors de l'installation des grandes orgues, il y eut M^{me} Cécile Parent, qui était de Casselman mais qui donnait des leçons de musique à Bourget; ensuite, il y eut Rose-Alba Gagné, Emma Lefebvre, Alexina Landry, M^{me}



L'orgue Cosavont de Bourget date de 1921

(Photo: Ch.-A. H.)

Anatole Tassé, Elianne Perrault, Gilberte, Henriette, Madeleine et Rodrigue Hurtubise, Noëlla Bisson, Sœur Louis-Raphaël, Sœur Rose Cécile et Francine Cousineau-Lalonde.

Il fait aussi ajouter, à ceux qui précèdent, les noms d'Estelle Lalonde, de M^{me} Marie-Louise Auger et de Morie Bonhomme

Groupe de prière

Il y a déjà cinq ans que, fruit de l'esprit de renouveau, naissait le groupe de prière Sacré-Cœur de Bourget. Malgré le petit nombre de paroissiens qui le composent, il persévère à puiser dans la prière au Dieu «un» et «trine», ainsi qu'à la très Sainte Vierge Marie, l'essence de la foi qui aide chacun à vivre fidèlement dans le monde d'aujourd'hui, selon les principes de l'Évangile de Jésus-Christ.

Ceux qui participent à ses rencontres y trouvent force et courage pour supporter les épreuves de leur vie

Lors de la retraite des prêtres de Rome, en octobre 1984, Jean-Paul II, vicaire de Jésus-



Vente annuelle de plants (1975) — Rose B. Legault, Thérèse et Antonin Lalonde



Fonts baptismaux de l'église de Bourget

(Photo: C.-A. H.)

Christ, les exhortait à encourager et supporter les groupes de prière, souhaitant même qu'on puisse en organiser au moins un dans chaque communauté chrétienne.

Fort d'un tel encouragement, le Groupe de prière Sacré-Cœur de Bourget invite instamment ceux et celles qui y sont disposés ou qui en sentent le besoin à joindre librement ses rangs.

Les rencontres de notre groupe de prière ont lieu le mardi soir. Elles débutent par la messe et se continuent par des prières orales spontanées.

Nos apôtres de la prière ne sont pas isolés dans leur apostolat: ils participent à des réunions régionales occasionnelles sous la direction de M. l'abbé Jean-Louis Gosselin, nommé responsable diocésain par l'ordinaire.

Vos priants du mardi soir demandent au Seigneur Tout-Puissant de bénir notre paroisse dans la prière, surtout en cette année du centenaire.

Vente annuelle de plants

Le 3 juin 1972, avait lieu une première vente de plants de fleurs et de légumes en caissettes (flats) au profit de la paroisse. Des bénévoles y recevaient la clientèle depuis le matin jusqu'en soirée. On se procurait les caissettes chez de gros producteurs maraîchers de la banlieue d'Ottawa, puis on installait l'étal dans le garage du presbytère et à ses abords. La première année, les plants se vendaient un dollar la dou-



«Le Bon Pasteur», un des magnifiques tableaux de la voûte de notre église
(Photo: Ch.-A. H.)

zaine ou \$1.75 le contenant de deux douzaines. Ce fut un succès.

On répéta cet événement à chaque année pendant trois ou quatre ans, mais en avançant sa date autour de la Fête de Dollard (24 mai), pour mieux accommoder les gens. La tâche n'était pas toujours agréable car, parfois, il faisait froid, il ventait, il pleuvait même; mais chacune de ces ventes rapportait de deux à trois cents dollars de profits que l'on versait au «trésor» de la fabrique.

Bientôt, des citoyens entreprenants construisirent des serres et offrirent directement le même service aux paroissiens qui faisaient des jardins. Pour leur éviter une concurrence nuisible, il fut dès lors décidé de mettre fin à la vente annuelle de plants faite au profit de la paroisse. Il n'en reste que d'agréables souvenirs.

Domaine profane

L'ambiance religieuse n'est certes pas la même aujourd'hui qu'autrefois. De même l'atmosphère où se déroule notre train de vie a également beaucoup changé. Vous verrez dans la brève description des organismes qui suivent plusieurs vestiges des temps anciens que nous vous rappelons avec nostalgie; à côté de ceux-là, se trouvent d'anciens mouvements qui font encore surface et des nouveaux qui s'efforcent de répondre aux besoins présents.

Assurances mutuelles catholiques

Autrefois, les Forestiers Catholiques, et ensuite l'Union St-Joseph du Canada avaient des cours bien organisées à Bourget: tenues régulières, avec officiers et étioles dans les deux cas, initiation chez les Forestiers, bannières, etc.



Participants à une séance montée à The Brook en 1901. On peut encore identifier quatre des personnes du premier rang. De gauche à droite: debout J. Adélarde Ménard; deuxième dame, Ubaldine Langlois; troisième dame, Léonie Ménard; son voisin, Arthur O. Lalonde.

Aujourd'hui, ces deux sociétés d'assurance ont encore des adhérents, mais leurs extériorisations sont restées choses du passé.

A.C.J.C.

Bourget a déjà eu son noyau de l'Association Canadienne de la Jeunesse Catholique, le Cercle St-Léon, ainsi nommé en hommage au curé du temps, M. Léon-C. Raymond. Cette organisation, qui cherchait à stimuler la fierté nationale des jeunes, a fait du beau et bon travail parce que des apôtres s'en occupaient. On se souvient que le docteur Anatole Bohémier avait pris à cœur d'en faire une réussite.

Signalons qu'en 1921, le Cercle St-Léon de l'A.C.J.C. a fait don à l'église d'un de ses riches vitraux.

Cercles dramatiques

Plusieurs de ces cercles ont contribué, dans le passé, à occuper les loisirs de la jeunesse et à agrémenter la vie paroissiale. La Vieille École a été le premier théâtre de leurs réalisations; puis s'éleva la salle paroissiale où les artistes locaux ont souvent fait salle comble.

Qui oubliera le temps où le bon M. Allard, vicaire, exerçait sa patience en montant «À la grâce de Dieu» ou «Les Cousins du député»? Les frères Bohémier, entre les heures consacrées à leurs patients, avaient réussi quelque chose de très bien; Charlie Goudreau, au temps où il mangeait des bananes avec la pelure, créait un Frésimus irrésistible. Le Singe, Les Piastres Rouges, Le Mystère de Kéavel, l'Expiation et combien d'autres spectacles encore



Croix de Cartier installée en 1940 sur la rue Lévis, en face de la cour de la gare. C'est la section juvénile de l'École Sacré-Cœur de Bourget qui a vu à son érection sous la surveillance d'Albert Marcil, directeur, que l'on voit ici sur la photo. Lors de la bénédiction de cette croix, l'Oncle Jean (Victor Barrette) fit un vibrant discours patriotique du haut de la plateforme de la gare. (Collection: Eva Marcil)

restent un souvenir très cher à ceux qui y ont figuré comme aux autres qui en ont joui.

Les religieuses à l'école faisaient, auprès des écoliers, un travail culturel et artistique semblable qui nous valait de belles séances à tous les ans. Ah! que nous trouvions belles, par exemple, les évolutions callisthéniques (drills) qu'elles présentaient à ces occasions. L'école présente encore des spectacles très intéressants même s'ils sont beaucoup moins élaborés qu'autrefois.

Cercle Constantineau

Dont même d'un rite d'initiation, ce groupe était ainsi nommé pour rendre hommage à la mémoire d'un ancien curé bienfaiteur de la paroisse. Fondé vers 1942, il donnait beaucoup d'espoirs au début, mais après quelques réalisations il diminua graduellement ses activités avant de disparaître pour de bon. L'exode constant de la jeunesse et la grande occupation de ceux qui restaient expliquent ce relâchement. Nos jeunes en viendront probablement à se ressaisir et à montrer encore des réalisations; La collaboration qu'ils ont apportée dans l'organisation des fêtes du soixantenaire est un indice qu'ils peuvent, quand ils le veulent, se mettre au travail, étudier, se recréer et surtout se préparer pour l'avenir.

Société Saint-Jean-Baptiste

Il y a un quart de siècle, sous l'impulsion de la Fédération des Sociétés Saint-Jean-Baptiste

de l'Ontario, se fondait à Bourget un noyau local de ce qui est considéré comme l'organisme national des Canadiens-Français.

L'enthousiasme du début ne dura guère, et les activités ont été en dépérissant au point que ce qui en restait a été liquidé au début des années «80». La dernière et unique activité du groupe, durant ses dernières années d'existence, semble avoir été de participer à l'organisation de la célébration annuelle de la Saint-Jean-Baptiste dans la région. Mais aujourd'hui, on s'adresse à d'autres organisations actives pour participer aux défilés de la Saint-Jean.

Sections juvéniles

On doit cette œuvre magnifique à l'Oncle Jean (Victor Barrette) alors directeur de la page des enfants au journal «Le Droit», qui voulait qu'elle devienne une pépinière de chefs pour l'Ontario français. Cet apôtre et patriote trouva un «sol» fertile dans les limites de Bourget pour y jeter sa semence d'élite. À son école de fierté pour la jeunesse scolaire franco-ontarienne, nos enfants se trempèrent d'idéal sain en vue des luttes à venir. Dans le temps, ces écoliers plantaient des croix de Cartier avec la ferme volonté de combattre plus tard pour les principes qu'elles représentaient... mais les sections juvéniles ne sont plus!...

La «patente»

Un soir d'octobre 1926, dans un accueillant presbytère de la ville d'Ottawa, était lancé le projet d'une société secrète pour veiller sur les intérêts des Canadiens-Français. Ce dessein fut vite réalisé mais, archi-rare sont les secrets qui ne viennent pas à transpirer; même celui de l'existence de l'Ordre de Jacques-Cartier finit donc par faire l'objet de soupçons, et c'est probablement de ceux qui l'ont pressenti qu'est venu l'original surnom de «La Patente».

Ayant pris pour devise «Dieu et Patrie», cet ordre secret voulait donc, dans la justice, se mettre au service des Canadiens-Français et de leur religion; à cette fin, il se servirait alors de la même méthode que les Francs-maçons et les Chevaliers de Colomb: l'action secrète.

L'ordre de Jacques-Cartier a rapidement pris un essor considérable à travers tout le pays, enrégimentant des membres parmi toutes les couches sociales de la population canadienne-française; on y rencontrait des ouvriers et des agriculteurs aussi bien que de nombreux évêques et archevêques, des politiciens, des hommes d'affaires, des professionnels, des scientifiques, etc.

On doit à l'Ordre de Jacques Cartier des réalisations remarquables dans maints domaines. Il semble admis, par contre, que certaines per-



Armairies de l'Ordre de Jacques Cartier.

sonnes ont réussi à se hisser aux hauts postes pour en tirer des avantages personnels; mais il est évident aussi que les accusations les plus perfides lui ont été décochées par d'anciens membres rendus amers parce qu'ils n'étaient pas parvenus à mettre la main sur le gouvernail qu'ils ambitionnaient de contrôler afin d'orienter la Patente vers des objectifs qui ne concordaient pas avec ceux de l'Ordre.

Même si les ennemis de l'O.J.C. l'ont calomnié en raison de certaines erreurs de parcours, comme en connaissent toutes les organisations du genre, son action globale est loin de s'être soldée par un passif; au contraire; il a été responsable d'un virage inespéré dans la réalité binationale canadienne. N'eut été l'entraînement de l'élite franco-ontarienne dans les rangs de cette société secrète, l'amélioration du statut du français dans nos écoles serait beaucoup moins avancée qu'elle l'est aujourd'hui. En outre, si l'influence des nôtres à la grandeur du Canada s'est tellement accrue durant le demi-siècle qui a suivi la fondation de l'Ordre de Jacques-Cartier, on le doit pour une très grande part à l'action de cette mystérieuse «Patente». Même si tous n'accordent pas une béate admiration au fameux «French Power» des dernières années, il faut reconnaître qu'il dénotait une puissance acquise par nos compatriotes de langue française qui ne se serait probablement jamais réalisée sans la fondation de 1926.

Dès le début des années «quarante», Bourget a bénéficié d'une cellule de l'O.J.C. Appelée «commanderie», cet organisme local observa fidèlement les façons de procéder que la hiérarchie lui recommandait: pas de recrutement massif, mais un enrôlement progressif. Au fur et à mesure des besoins, pour faire rayonner les mots d'ordre de la chancellerie (direction suprême) et initier l'action collective nécessaire en vue d'assurer le succès de ses programmes. Signalons que des citoyens des paroisses voisines ont fait partie de notre groupe.

La commanderie de Bourget n'a jamais cherché à contrôler quoi que ce soit; elle s'appliquait cependant à noyauter les autres organisations: le ou les commandeurs, qui faisaient partie des dites organisations, après avoir bien étudié, en commanderie, toutes les orientations valables, arrivait bien «ferré» pour faire prendre la meilleure décision possible lorsque d'importants projets étaient à l'étude. La commanderie locale constituait donc, en quelque sorte, une «éminence grise» (Power behind the Throne); cependant, elle n'exerçait pas un pouvoir despotique mais s'affirmait plutôt une puissance réalisatrice, comme se plaisaient à le reconnaître les curés du temps.

Même s'il lui est dû, il n'est pas nécessaire de vouloir ramener à un groupe qui n'existe plus, l'immense crédit qui lui revient à l'égard de maintes réalisations extraordinaires qui ont marqué le développement et les progrès de



Club d'âge d'or — Bureau de direction (1984) — Assises: Laurette Ethier, Laura Lortie, Fernonde Perron et Èva Marciil (secrétaire). — Debout: Rosaire Dubé, Conrad Lortie (président), Gaston Lortie et Edmond Bélanger.
(Photo Ch.-A. H.)

Bourget pendant un quart de siècle. Contentons-nous donc de clamer, comme on le faisait à la mort des grands rois: «La Patente est morte, vive la Patente!»

Le Club d'Âge d'Or

Il n'y a plus de vieux comme autrefois. Après avoir éliminé l'ancienne désignation peu flatteuse, on a commencé par les classer dans le troisième âge, puis on en est venu à les ennoblir davantage en reconnaissant qu'ils étaient les privilégiés de l'Âge d'Or. Même les gouver-

nements se sont penchés sur leur situation et leurs problèmes, prenant à l'occasion des mesures pour leur venir en aide et rendre plus agréable leur vie de retraités et de pensionnés.

Partout ont surgi des Clubs d'Âge d'Or qui permettent aux anciens jeunes de se rencontrer, d'organiser leurs loisirs, de se distraire, de voyager ensemble, etc.

C'est le 12 octobre 1972 que le Comité des organisations, élu en vertu de la constitution de la fabrique du Sacré-Cœur de Bourget, tenait une première rencontre avec vingt et un paroissiens âgés qui affirmaient être intéressés à établir un Club et un Centre d'accueil.



Le billard est très populaire chez nos aînés.

(Photo: Ch.-A. H.)

Après avoir pris des décisions se rapportant à l'administration et au financement, il fut décidé que l'ancienne sacristie servirait pour les activités du Club et les rencontres d'intérêt paroissial telles que des réceptions après certaines cérémonies, etc.

Le premier comité se composait de Ludger Leroux, président; Blanche Tassé, vice-présidente; Fernand Ouellette, Émérentienne Leroux et Donat Paul, directeurs. M. le curé Édouard Ladouceur acceptait le rôle d'aumônier et M^{me} Raoul Bélanger (Maria), le poste de secrétaire. Les effectifs de la première année s'élevèrent à quarante-six membres.

Photo à droite — Au Centre d'accueil: détente après un copieux repas. (Photo: Ch.-A. H.)



Ci-dessus — Encore souples ou troisième âge. (Photo: Ch.-A. H.)

Dans la suite, grâce à de substantielles subventions obtenues du programme «Nouveaux horizons», l'on transforma la sacristie de fond en comble, la divisant en trois pièces attractives: cuisine, salon et salle d'activités. Un contrat de location assure aux membres la jouissance du local tant qu'il sera utilisé par l'Âge d'Or.

Quelques années plus tard, un terrain de jeu fut organisé à l'arrière de l'église où on installa un golf miniature et un croquet. Dernièrement, le golf a été démantibulé et remplacé par un jeu de fers et un jeu de fléchettes.

Le Club d'Âge d'Or organise toutes sortes d'activités: soupers, soirées récréatives privées à son local ou publiques au Centre communautaire, ralliements de cercles d'Âge d'Or, environnants, tournois de cartes, etc.



À droite — L'otout ne manque pas chez nos anciens jeunes. (Photo: Ch.-A. H.)



En avant la musique! — Quond «Ti Blanc» Sicard, Eva Marciel et Rosaire Bernard s'y mettent, presque malgré soi, on entre dans la danse, oubliant tout, même les rhumatismes, le lumbago ou l'arthrite.

(Photo: Ch.-A. H.)

Au local, les membres ont à leur disposition une table de billard, un jeu de galets (shuffle board), des jeux de sacs de sable et de dards. On y dispose aussi de plusieurs tables pour les joueurs de cartes.

Depuis son existence, le Club d'Âge d'Or de Bourget a organisé de nombreux voyages, entre autres, dans les Maritimes, l'Ouest canadien, la Floride et la Californie.

Notre Club d'Âge d'Or Bourgetain a plus que démontré sa nécessité; nous lui souhaitons longue vie.

Réveil Culturel

En 1968, la Fédération des Sociétés St-Jean-Baptiste de l'Ontario, en marge d'une vaste campagne en faveur du Club d'Entraide (société d'assurance mutuelle pour ses membres), pria les cercles de Prescott et de Russell d'organiser une grande manifestation culturelle pour la fin de l'année.

Les intéressés, qui répondirent à l'invitation, provenaient surtout de Bourget et de Rockland; ils formèrent alors un organisme auquel ils donnèrent le nom de Réveil Culturel et qui décida d'organiser un bal viennois. Cette manifestation eut lieu au Club de Golf Outaouais (Rockland), le 9 novembre 1968.

Ce fut un tel succès que d'autres organisations semblables se répétèrent d'année en année; en tout, il y eut cinq bals: en 1968, au Club de Golf Outaouais (Rockland); en 1969, au Motel Normandie (Orléans); en 1970 et 1971, à l'auberge Bourgetel (Bourget) et en 1972, au

Normandie (Orléans). Chaque fois, il y avait concours de valse où des couples bien entraînés donnaient une exhibition très appréciée. Des trophées étaient attribués aux meilleurs danseurs.

Le Réveil Culturel a aussi organisé un festival d'art dramatique régional en 1972; après des compétitions éliminatoires dans les paroisses, le concours final fut tenu, en mai, à Rockland. Là encore, il y eut distribution de trophées.

Lorsque le Réveil Culturel suspendit ses activités (année 1972-1973), quatre-vingts pour cent de ses membres en règle étaient des Bourgetains.

Rappelons que lors du bal d'octobre 1970 à Bourget, la nouvelle de la découverte du cadavre du ministre Pierre Laporte et des «mesures de guerre» antifélicistes, annoncée en fin de soirée à la télévision, eut le don de refroidir considérablement l'enthousiasme des participants.

Nombreux sont ceux qui qualifient de «Belle Époque», les années de manifestations du Réveil Culturel.

L'Union Culturelle des Franco-Ontariennes

Cette association fut fondée le 27 octobre 1937 lors d'un congrès tenu à Rockland par l'Union des Cultivateurs Franco-Ontariens. Elle avait été connue d'abord sous le nom d'Union Catholique des Fermières de l'Ontario lorsque, le 13 septembre 1969, on décida de la désigner dorénavant par celui d'Union Culturelle des Franco-Ontariennes.

Peu après avoir été fondée, cette association eut son bulletin officiel «Le Foyer Rural Chrétien». Depuis quelques années, c'est «La Ruche» qui sert de moyen de communications entre le bureau central, les cercles et les membres.

L'U.C.F.O. a toujours fait preuve de beaucoup d'esprit d'initiative pour servir ses membres et accroître leur développement culturel. Par exemple, elle met à leur disposition un plan d'assurance-groupe; elle organise



Ancienne classe portative de Casselman, cette bâtisse a été démenagée à Bourget pour devenir le Centre culturel du cercle local de l'Union Culturelle des Franco-ontariennes.

(Photo: Yves Caissie)



Comité de l'U.C.F.O. (1983-1984) — Assises: Jacqueline Caissie, Fernande Potvin (présidente), Marthe Boileau, Cécile Marcil. — Debout: Hélène Boileau, Carole Cauthier (secrétaire), Thérèse D. Lalonde, Gisèle Chartrand et Diane Gamache
 (Photo: Yves Caissie)

construit, près de leur local, un parc d'amusement de plus de vingt mille dollars qui fait la joie des jeunes et la satisfaction de leurs parents.

L'U.C.F.O. est une école féconde de bénévolat. Puisse-t-elle toujours continuer le travail positif qu'elle accomplit présentement!

«S'aimer
 S'unir
 Se cultiver»
 Donne, donne, donne ton temps
 Profite donc du présent
 Implique-toi maintenant.
 Donne, donne, donne ton temps
 Aujourd'hui pour demain
 Allons main dans la main

Patricia Thauvette

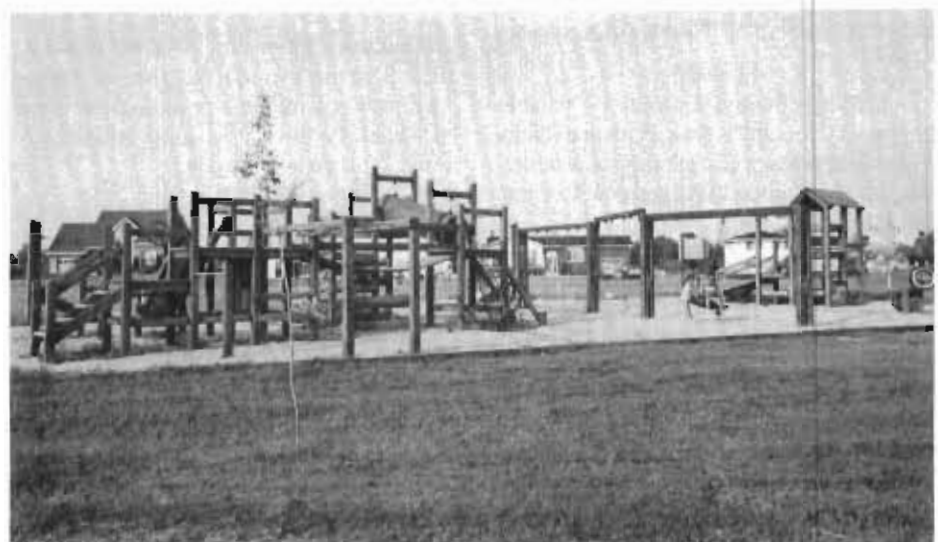
des expositions et des cours touchant de nombreuses disciplines artistiques et pratiques qui rendent de grands services à celles qui s'en prévalent. Elle fait aussi jouer la force du nombre quand, au nom de cette collectivité alerte, elle appuie des interventions louables ou combat certains mouvements pernecieux et des pratiques néfastes.

Le Cercle de Bourget fut fondé en 1938. Les archives de son premier quart de siècle d'existence ayant été perdues, on ne peut repertorier, que de mémoire, les activités qui ont marqué cette époque. On sait cependant que M^{lle} Clémentine Longlin en fut la première présidente.

Vers 1950, il se produisit, chez nos dames, un «schisme» qui donna naissance à une organisation parallèle désignée «Cercle de l'Artisanat» mais, dix ans plus tard, une rencontre des deux clans, sous la bienveillante direction de conseillers avisés, permit un rapprochement qui ramena l'harmonie dans l'unité.

Signalons qu'en 1976, le cercle local de l'U.C.F.O. fit l'acquisition d'une classe portative qui a été installée sur le terrain du Centre Récréatif et qui, appelée Centre Culturel, est devenue le foyer d'où rayonnent les activités de ces dames.

Depuis plusieurs années, les «Dames Culturelles», comme on les appelle familièrement à Bourget, ont organisé un bingo hebdomadaire qui leur fournit d'abondantes ressources qu'elles partagent avec le Centre Récréatif pour lui permettre de boucler son budget. Avec leur quote-part, nos dames ont généreusement aidé beaucoup d'œuvres, et surtout elles ont



Notre parc d'amusement est un don que l'U.C.F.O. a fait en faveur des enfants de la communauté bourgetaine. Son coût dépasse les vingt mille dollars.
 (Photo: Yves Caissie)

Le Club Lapointe

Le Club Lapointe de Bourget est une organisation sociale privée, à but non lucratif, qui a été fondée en 1946 et a obtenu une charte provinciale le 8 mai de cette année là. En réalité, il existait depuis le 11 juin 1943 et était connu sous le nom de Comité des œuvres paroissiales.

Destiné à œuvrer surtout dans le domaine de l'éducation, ce Club, fort des encouragements de l'autorité diocésaine et de l'Association Canadienne-Française d'Éducation de l'Ontario, s'est évertué d'abord à fonder une école secondaire privée qui ouvrit ses portes en septembre 1946.

N'exigeant qu'une minime contribution de ses élèves, le Club Lapointe a soutenu leur institution pendant près de vingt ans, soit jusqu'à ce que la nouvelle législation scolaire force tous les contribuables à payer des impôts aux écoles secondaires publiques. Ce jour là (1964), ne pouvant supporter le double fardeau des secteurs privés et publics, il nous fallut donc fermer les portes de notre école secondaire locale en laissant les jeunes s'orienter vers l'instruction officielle neutre.

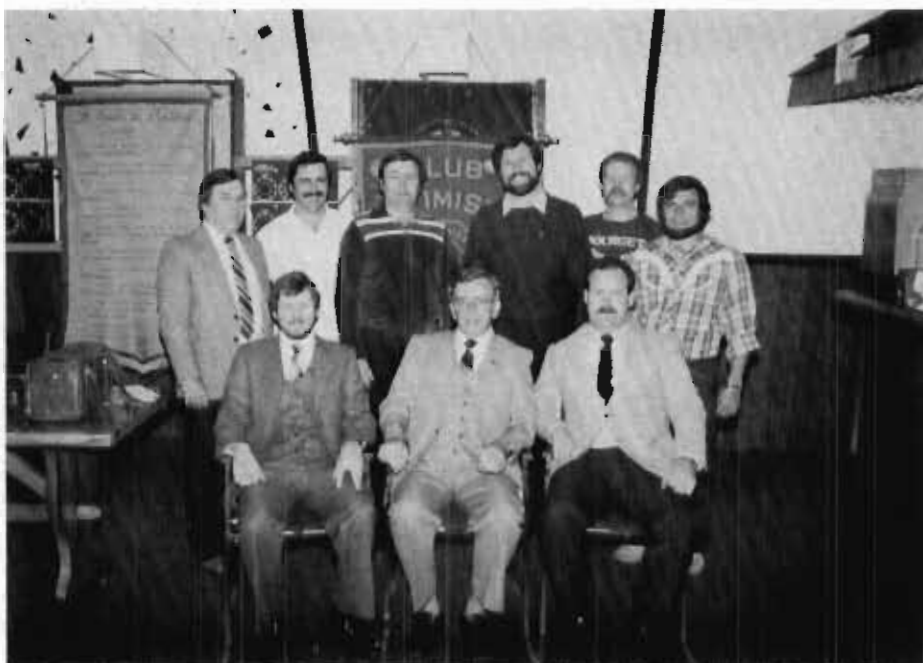
D'autres paroisses de l'est ontarien, qui avaient suivi l'exemple de Bourget, durent se résigner à faire comme nous.

Loin de se faire hara-kiri, notre club trouva immédiatement un autre champ d'action pour y exercer son mécénat. Il adopta la bibliothèque de Bourget et lui versa périodiquement des dons qui lui ont permis de croître et de s'améliorer alors qu'il lui était impossible de retirer des subventions officielles. Maintenant, il nourrit l'espoir de pouvoir la loger, un jour pas trop lointain, dans un édifice convenable où elle pourra cataloguer et mettre en circulation tous les livres qui lui appartiennent et dont près de la moitié n'attendent qu'un espace suffisant pour bien servir la population bourgeoise.

Le Club Lapointe, qui a débuté ses activités en réalisant des profits par spéculation immobilière, possède encore suffisamment de terrain, dans les limites du village, pour y vendre huit lots.

Il ne faut pas se forcer les méninges pour «trouver» que le Club a adopté la désignation de Lapointe afin d'honorer l'ancien curé de ce nom qui s'est dépensé avec un zèle remarquable en vue d'assurer le prolongement des études chez nos jeunes.

Remarquons ici, qu'à tous ses autres mérites, le Club Lapointe peut ajouter celui d'avoir parainé le livre-souvenir de notre paroisse: «Bourget Centenaire».



Comité exécutif du Club Optimiste (1984-1985) — Assis: Henri Goudreault, secr.-trés., Gérard Cousineau, prés., Gary Edwards, vice-prés. — Debout: Jean-Luc Rozon, Gérard Chartrand, Jean-Pierre Lalonde, Robert Leclerc, Christian Leroux, Pierre Chartrand, directeurs. Absent: Jacques Potvin, vice-prés.
(Gracieuseté: Club Optimiste)

Mouvement Optimiste



«Optimiste International» a été fondé en 1919 par une dizaine de clubs composés d'hommes qui avaient tous un seul but: aider les jeunes. De là vient le slogan: «Club Optimiste, l'ami de la jeunesse».

Aujourd'hui, le mouvement qui s'étend à toute l'Amérique du Nord est une fédération de 3,900 clubs et de plus de 160,000 membres. Le rôle de la direction centrale est d'aider les clubs locaux à réaliser les buts du mouvement dans leur communauté.

Le Club Optimiste de Bourget fêtera ses dix ans d'existence le 30 septembre 1985. La direction du club local se compose comme suit: Gérard Cousineau, président; Gary E. Edwards et Jacques Potvin, vice-présidents; Henri Goudreault, secrétaire-trésorier; Gérard Chartrand, Robert Leclerc, Pierre Chartrand, Jean-Luc Rozon et Christian Leroux, directeurs.

Tous les membres participent aussi aux activités de divers comités chargés d'assurer la réalisation des activités prévues au cours de l'année.

Les réunions se tiennent à tous les deux dimanches, lors d'un déjeuner où l'on discute des activités à venir tout en fraternisant entre membres. Une fois le mois, les épouses participent au déjeuner.

Voici le rôle des comités permanents du Club:

- 1 — Aide à la jeunesse: voit à organiser les loisirs de la jeunesse et à valoriser ce secteur de notre communauté.
- 2 — Service communautaire: vise à rendre service à l'ensemble de la population en étudiant les besoins de la communauté.
- 3 — Accueil et fraternité: se charge d'organiser des activités sociales pour la communauté.
- 4 — Finances: amasse des fonds pour défrayer les coûts de tout projet destiné à aider la jeunesse.
- 5 — Recrutement: cherche à intéresser des candidats susceptibles de faire de bons Optimistes.
- 6 — Programme: organise les déjeuners mixtes et des événements récréatifs.
- 7 — Publicité: voit à faire connaître le Club et ses réalisations à la communauté.

Suit le programme des activités prévues pour l'année 1984-1985:

- a) Soirée d'Hallowe'en.
- b) Semaine de l'appréciation de la jeunesse.
- c) Concours d'art oratoire.
- d) Semaine de sécurité à bicyclette.
- e) Semaine du respect de la loi.
- f) Hockey «Trois étoiles».
- g) Parents-secours.
- h) Projet spécial du centenaire: épanouissement communautaire.
- i) Maintien du Club Octogone [Optimiste junior].
- j) Dons à certains mouvements qui concernent les jeunes.



Les clubs Octogone offrent aux jeunes l'occasion de devenir actifs et engagés à résoudre certains problèmes de la communauté et de la société.

La participation aux activités du Club Octogone permet aux membres de réaliser les objectifs de leur association. Aux réunions régulières, ils décident des mesures à prendre et du genre d'activités qu'ils entreprendront.

Le Club Optimiste local joue le rôle d'un grand frère auprès de celui des Octogone; ce dernier a été fondé au début de 1980. Comme projet du centenaire, il s'est engagé à réaliser une maquette du village de Bourget, en collaboration avec le Club Optimiste.

L'École des Parents

Fondée en 1943, l'École des Parents a certainement fait du bien en notre milieu. Des pédagogues expérimentés s'en sont servi pour venir apporter à Bourget des solutions à une foule de problèmes d'éducation qui laissaient les parents perplexes.



A.P.I. — Conseils de 1984 et 1985 — Assises: Claudette Chartrand, Joanne Méthot et Ghislaine Saumure. — Debout: Cécile Jérôme, Suzanne Boyer, Marguerite Rose, Denise Charboaneau, Carolle Lavigne, Brenda Peever, Claudette Lalonde, Denise Goudreault et Bernard Boulerice (directeur de l'école).

(Photo Ch -A H.)

A.P.I.

Après avoir connu une certaine période d'inactivité, l'A.P.I. Sacré-Cœur de Bourget reprend vie le 14 janvier 1981.

Lors d'une réunion publique tenue à cette date et, suite à la demande du directeur général du Conseil des écoles catholiques de Prescott-Russell, huit objectifs furent élaborés.

1. voir au projet de construction de l'école;
2. s'occuper de la surveillance de la patinoire;
3. mettre sur pied, avec le directeur de l'école, des cours d'éducation permanente;
4. défrayer le coût de certains spectacles pour les enfants;
5. travailler en collaboration avec les autres associations paroissiales;
6. organiser, à l'intention des parents, des cours sur les mathématiques nouvelles;
7. organiser des sessions d'information sur les droits des parents;
8. rédiger des bulletins sur les activités de l'école.

Trois dames ont jusqu'à aujourd'hui assumé la présidence de cette association: M^{mes} Ghislaine Saumure, Joanne Méthot et Claudette Chartrand.

On ne peut nier aujourd'hui la contribution importante qu'a fournie l'A.P.I. au projet de

construction de l'école Sacré-Cœur. Elle peut également se dire satisfaite car, des huit objectifs fixés, tous ont été atteints.

L'A.P.I. a pour buts premiers de collaborer avec l'école afin d'assurer à tous les élèves une éducation de qualité et également de fournir des activités enrichissantes.

Cercle agricole et équipes d'étude

Avant de devenir pratiquement un «centredortoir» pour des travailleurs de la ville, Bourget a déjà été une paroisse essentiellement agricole. L'Union des Cultivateurs Franco-Ontariens y avait un cercle qui, à certains temps, fut très actif. Dès ses débuts (vers 1929), cet organisme fut doté d'un épandeur à chaux grâce à la générosité du curé d'alors, M. l'abbé C. Landry, et du député (fédéral) M. Alfred Goulet.

Le Cercle agricole de Bourget a été un important facteur de progrès pour nos cultivateurs. Il créa, par exemple, des équipes d'étude qui furent à l'origine de plusieurs organisations coopératives ayant, dans le temps, grandement servi nos «habitants».

Quelques jeunes terriens doivent aussi à leur cercle d'avoir fait un cours à des écoles d'agriculture de la province de Québec. Il n'y en avait pas alors, en langue française, dans l'Ontario, même pas à Alfred.

Le scoutisme à Bourget

Dans Bourget Diamantaire (1945), nous écrivions: «Le projet de l'établissement d'une compagnie de Scouts est présentement à l'étude. Les jeunes attendent avec impatience la réalisation d'un tel événement. Un jour prochain verra peut-être leur désir se réaliser. En attendant, mes jeunes amis, Soyez prêts!»

Si les jeunes étaient prêts depuis longtemps, les circonstances ne l'ont été qu'en juin 1978 alors qu'un groupe d'éclaireurs a été fondé par les bénévoles suivants: Guy et Louise Hurtubise, René Scott, Colombe Dicaire, Germain Pilon, Raymond Gadouas, Gérard Cousineau et Maurice Lortie. Dès le mois de septembre suivant, s'organisaient des groupes de Guides, Jeannettes et Louveteaux.

Les personnes suivantes prirent la responsabilité des divers groupes: Audré Roussel, Éclaireurs: Pierrette Roussel, Louveteaux: Monique Marci, Guides et Suzanne Dubé, Jeannettes.

Voici, pour chaque groupe, les événements les plus marquants de leur brève histoire: les Éclaireurs ont participé à une Jamborée internationale qui s'est tenue à Low (Québec) en 1978. Les Guides ont procédé à des échanges avec les Cousines de France: celles-ci sont venues à Bourget en 1980, et nos fillettes leur ont rendu visite en France en 1981. Les Jeannettes ont fait du camping au Lac Vert de Montpellier (Québec) à tous les étés, tandis que les Louveteaux en faisaient autant à Low (Québec) durant les grandes vacances.



Éclaireurs — Rang du bas: Pierre Lepage, Pierre Lortie, Benoit Gadouas. — Rang du milieu: Robert Roussel, Luc Pilon, René Ouellette, Sylvain Lefebvre, Robert Labelle. — Rang du haut: Jean Lortie, Jean Hurtubise, Denis Gadouas, Serge Dicaire, Jacques Newberry. À l'arrière: Denis Scott.
(Graciuseite: Scoutisme-Bourget)



Éclaireurs — Camp d'hiver au Lac Trinité.
(Graciuseite: Scoutisme-Bourget)

Alors que le mouvement était bien en vie, chaque chef d'équipe réunissait ses membres une fois par semaine; le grand comité, lui, se réunissait mensuellement.

Une bonne partie des fonds provenaient de la cueillette de bouteilles vides, de la vente de calendriers et de tablettes de chocolat ainsi que de déjeuners aux crêpes. Les Scouts ont aussi planté des pins pour se faire quelques revenus. En plus d'encans et de tirages, le comité direc-



Groupe de guides — Rang du bas: Brigitte Lemay, Johanne Chabot, Manon Dicaire, Julie Labrosse, Ginette Sicard. — Rang du milieu: Nathalie Côté, Jasée Lortie, France Lavoie, Josée Ethier. — Rang du haut: Monique Marci (monitrice), Nicole Lavoie, Hélène Cardinal, Guylaine Lavoie, Guylaine Lepage, Johanne Goudreau, Lisa O'Heare, Ginette Bouvier, Jacqueline Lepage.

(Graciuseite: Scoutisme-Bourget)



Jeannettes (1981) — Camp au lac Viceroy — Rang du bas: Nadine Saumure, Chantal Boileau, France Marcil, Julie Sicard, Cécile Bisson, Michèle Houle, Lyne Boileau, Carole Marcil, France Careau, Julie Marion. — Rang du milieu: Josée Maisonneuve, Dominique Lemay, Isabelle Demers, Nadine Lepage, Sylvie Lavoie, Roxanne Lofontaine, Josée Dubé, Lyne Maisonneuve. — Rang du haut: Aline Hébert (cuisinière Chantal (assistante), Linda Meier (chefaine), Hélène Boileau (cuisinière), Pierrette Boileau, photographe et cuisinière, n'apparait pas dans la photo.

(Gracieuseté: Scoutisme-Bourget)



Jeannette

poste était composé de Gilles Gagné, Yollande Therrien, Gisèle Valiquette et Pierrette Roussel.

leur organisa même une soirée bavaroise (Oktoberfest) bien réussie pour renflouer ses finances.

Mais, face à un manque de bénévoles et à une apathie manifeste, surtout de la part des parents, la direction du scoutisme à Bourget plia bagages le 9 février 1982. Le dernier comité en



Louveteaux — Au Lac des Plages (été 1980) — Rang de l'avant: Luc Duval, Stéphane Hébert, Jason Potvin, Michel Charbonneau, Pierre Sicard, Sylvain Roussel. — Rang de l'arrière: Madeleine Demers, Jean Demers, Pierrette Roussel.

(Gracieuseté: Scoutisme-Bourget)



Camp des cousines — À la faveur d'un programme d'échange de visites, les «Cousines de France» sont venues visiter les Guides de Bourget, en 1980, et nos jeunes leur ont rendu leur politesse en 1981. Ci-dessus, photo prise lors de la venue des jeunes Françaises en notre pays.

(Gracieuseté: Scoutisme-Bourget)



Chevaliers de Colomb

Bourget n'a jamais eu son propre conseil de la chevalerie colombienne. Il y a une soixantaine d'années, cependant, on entendait déjà chuchoter qu'Alfred Auger (fils), son frère, Ernest et Josephat Boudreau ainsi que quelques autres faisaient partie de ladite société secrète, mais on ne le criait pas par dessus les toits car ce n'était pas supposé se savoir.

Vers 1945, cette organisation eut, semble-t-il, un regain de vie et on se répétait alors que plusieurs Bourgetains y avaient été initiés, entre autres: Donat Goulet, Alcide Perron, Paul Gauthier, Athanase Lavoie, Rodolphe et Roger Lavigne, Raynald Lortie, Elias Gagné, etc.

On dit que les effectifs bourgetains se sont naguère élevés à plusieurs douzaines de membres et que l'on songe présentement à former un conseil local. S'il faut en croire notre informateur, cette fondation pnurrait se produire en 1985.

Filles d'Isabelle

Cette association serait la section féminine de la chevalerie colombienne. Plusieurs dames

de Bourget y auraient été initiées et leur groupe a déjà été passablement actif. Nous leur avons demandé de nous fournir quelques notes sur leur histoire et leurs réalisations, ce que l'on nous avait promis de faire; malheureusement, à l'heure de tombée fixée pour l'impression de cette publication, nous n'avons encore rien reçu.

Chambre de commerce de Bourget

Les chambres de commerce sont hautement considérées au Canada et en retirent beaucoup d'influence. Se rendant compte qu'il serait utile de pouvoir faire intervenir un organisme aussi généralement reconnu lorsque vient le temps d'épauler certaines démarches importantes, un groupe de Bourgetains décida d'en fonder une au début des années «quarante».

C'est dans le sous-sol de la résidence du docteur Moïse Gendron que la Chambre de Commerce de Bourget vit le jour. L'orateur invité pour la circonstance était Oswald Parent qui, plus tard, devint député de Hull et même ministre dans le gouvernement Bourassa à Québec.

Notre «Chambre» a connu des périodes d'activités intenses et des calmes plats mais, quand nous en avons besoin pour certaines interventions ou réclamations, elle était disponible et nous pouvions nous en servir avec avantage.

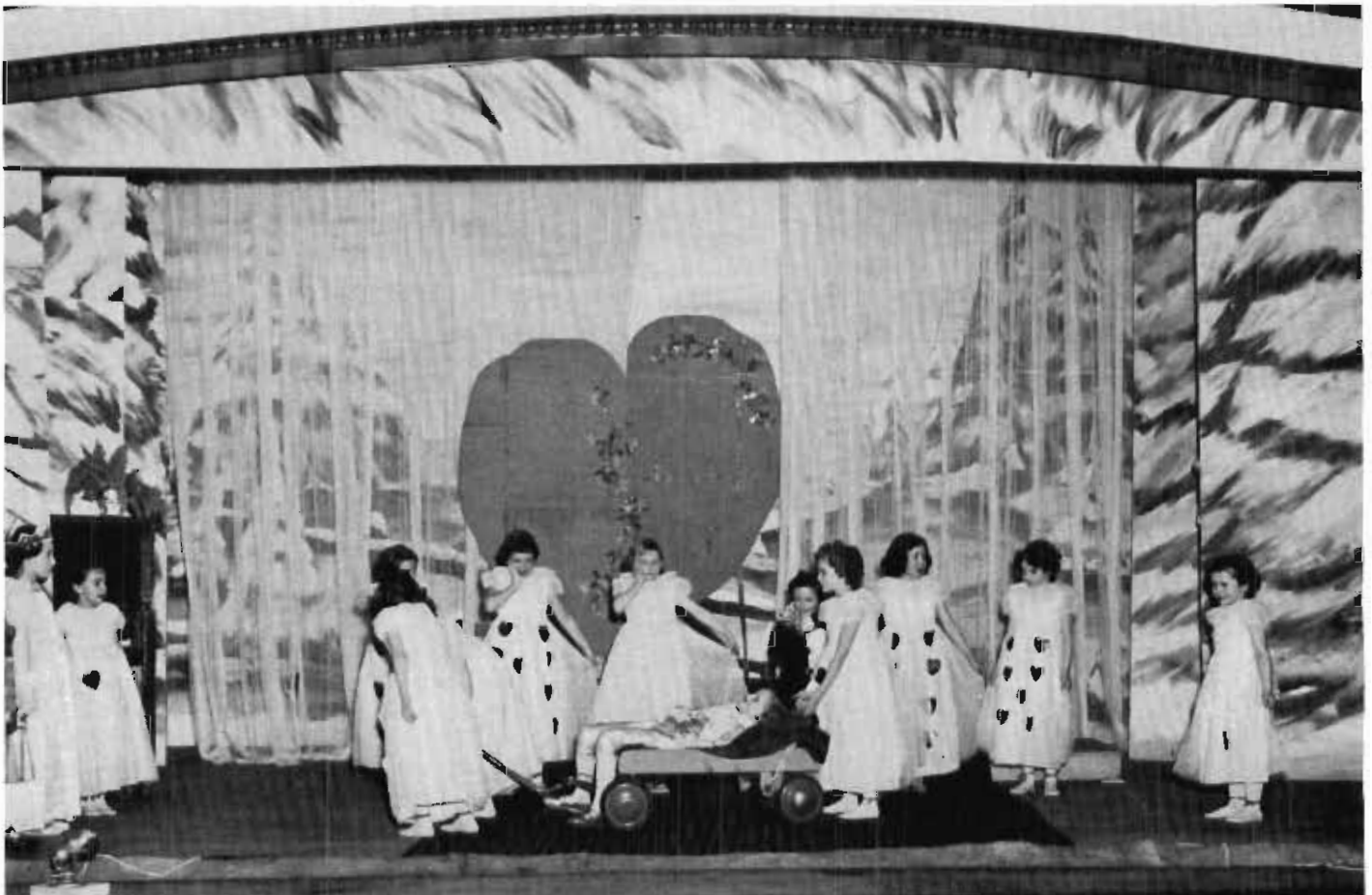
Vint un jour où au cours d'une des nombreuses accalmies, certains crurent régler la situation en s'en dépossédant; ils lui confèrent donc un statut cantonal mais la même situation prévaut encore: rares périodes d'activité et longs stades d'inertie. C'est à croire qu'on a sacrifié un droit d'aînesse en négligeant même d'obtenir en retour au moins un plat de lentilles.

Concours de labour

Les concours de labour sont comme qui dirait la manifestation professionnelle par excellence des agriculteurs. Ils y participent ou y assistent avec fierté.

Au temps du labour avec chevaux, surtout, les champions y gagnaient un renom qui n'était pas à dégaigner.

Dans notre canton de Clarence, le concours annuel de labour se tient successivement dans chacune des paroisses lorsqu'un terrain y est disponible.



Artistes en herbe — Autrefois, l'organisation de nombreuses séances, souvent très élaborées, tout en initiant les enfants à l'art dramatique, leur permettait de s'affirmer et de se défaire de nombreux complexes dont celui de la gêne qui constitue un handicap dans la lutte pour la vie. Ce spectacle a été présenté dans notre ancienne salle paroissiale du temps de M. le curé Paquette.

Galerie Biographique Paroissiale

- A - Les curés de Bourget**
- B - Les vocations religieuses de Bourget**
 - 1) Vocations religieuses masculines**
 - 2) Vocations religieuses féminines**
- C - Les laïcs aussi sont la paroisse**

A - Les curés de Bourget

M. le curé Georges Talbot

M. Georges Talbot, prêtre du diocèse de Québec, faisait du ministère aux États-Unis depuis plusieurs années, lorsqu'il nous fut envoyé par M^{re} Duhamel. Âgé de plus de 70 ans, il montra un grand zèle pour achever la chapelle temporaire commencée quelques mois auparavant par les paroissiens sous la direction de M. Clément Potvin, vieux pionnier plein de dévouement. Cependant, le Père Talbot — comme tous l'appelaient — voyant sa santé décliner sans cesse, demanda à l'évêque de desservir la paroisse de Casselman plus organisée. M^{re} l'évêque consentit et le nomma curé à Ste-Euphémie de Casselman. Mais sa santé s'affaiblissant toujours, il prit sa retraite à Limoges

pendant 2 ou 3 ans; Limoges qu'on appelait alors South Indian n'était pas encore organisé en paroisse. Il quitta notre région, peu après et se retira aux Trois-Rivières où il finit ses jours. Les paroissiens de Bourget se rappelleront toujours sa tendre piété envers la Ste Vierge et sa dévotion au chapelet qu'il égrenait sans cesse.

M. le curé Anthime Constantineau

M. l'abbé Anthime Constantineau fut le deuxième curé de la paroisse. Il était né à St-Philippe d'Argenteuil en 1859. Après ses études classiques au séminaire de Ste-Thérèse et à l'Université d'Ottawa, il entra au Grand Séminaire. Ordonné prêtre le 13 décembre 1885 à St-André Avellan, il arrivait quelques mois après à The Brook. D'une santé robuste, M. Constantineau s'employa surtout à édifier l'église qui remplaça la chapelle primitive. Il travailla aussi à établir des écoles séparées. Malgré les difficultés de toutes sortes, il réussit à établir une école séparée dans la chapelle rendue vacante. M. Constantineau n'était avec nous que depuis quatre ans lorsque M^{re} Duhamel le nomma curé d'Osgoode en 1890; cependant ces quelques années avaient suffi pour attacher notre jeune curé à sa première paroisse d'un amour que le temps ne pourra jamais diminuer. Il sera là à nos grandes fêtes paroissiales de 1910 et 1921; en 1935, ce sera lui qui prononcera un émouvant sermon de circonstance lors des fêtes du cinquantenaire de la paroisse. M. Constantineau est décédé le 7 juin 1942 à St-Hyacinthe et a été inhumé à Bourget. Nos paroissiens se souviendront toujours avec émotion de la lecture de son testament spirituel faite par M^{re} l'archevêque lors de



deuxième curé de la paroisse
(1886-1890)

ses funérailles. Dans le partage de ses biens matériels, M. Constantineau n'oublia pas Bourget, loin de là. Aussi, à l'occasion du centenaire, nos paroissiens se doivent de prier d'une manière spéciale pour le bon et généreux M. Constantineau.

M. le curé Charles Larose

M. Charles Larose fut le troisième curé de Bourget. Il nous arrivait en fin de septembre 1890, déjà vétéran dans l'armée du Christ. Depuis sa venue dans le diocèse d'Ottawa, il avait occupé les paroisses de St-Philippe d'Argenteuil, de Wendover et de St-Isidore de Prescott. Il fut curé de Bourget dix années, jusqu'à 1900, et s'efforça de combattre le monde et ses



premier curé de la paroisse
(1885-1886)

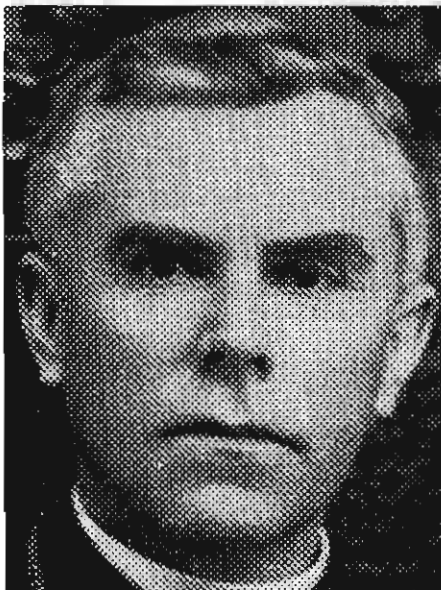


troisième curé de la paroisse
(1890-1900)

maximes. Prêtre d'une grande piété et d'une charité exemplaire, austère de vie et de doctrine, il mettait un grand zèle à l'enseignement du catéchisme aux enfants et de l'Évangile, en chaire. C'est lui qui bâtit le presbytère actuel. Rappelé dans son diocèse de Montréal, il y vécut encore quelques années et mourut chez son frère, dans sa paroisse natale à St-Jacques de l'Achigan, dans la région de St-Lin.

M. le curé F.-X. Brunet

Le quatrième curé a été M. l'abbé François-Xavier Brunet. Né à St-André d'Argenteuil en 1868; après son cours d'étude à l'Université d'Ottawa où il obtint son grade de bachelier-ès-arts, il fit son séminaire théologique et fut ordonné à la prêtrise en 1893 par M^r Duhamel.



quatrième curé de la paroisse
(1900-1904)

Après avoir été vicaire à la cathédrale, il fut envoyé curé à Mayo, y bâtit la nouvelle église et établit la mission de N.-D. des Lumières à Mulgrave, dans les montagnes en arrière de Buckingham. Il nous arriva en 1900. Son séjour de quatre ans parmi nous marque une ère de prospérité spirituelle et temporelle. Aussi sut-il se gagner les cœurs de tous ses paroissiens. Il termina l'intérieur de l'église et s'occupa avec un zèle constant à fonder des écoles séparées, bâtit le premier couvent et réussit à s'assurer la venue des SS. Grises de la Croix d'Ottawa pour prendre soin des enfants et les instruire dans les sciences religieuses et profanes. Au grand regret de tous les paroissiens, en 1904, M^r l'archevêque Duhamel le rappelait à Ottawa et lui offrit le secrétariat du diocèse. Sa haute piété et son caractère doux et persuasif lui gagnaient tous les cœurs. Sous le pontificat de M^r Gauthier, il était nommé évêque fondateur du diocèse de Mont-Laurier qu'il organisa avec grande sagesse. On y vit fleurir les hôpitaux, les orphelinats, les écoles, l'évêché, la cathédrale, etc. Mais en janvier 1922, miné par la maladie et le travail, il mourut âgé de 54 ans seulement, regretté de tous ses diocésains et de ses anciens paroissiens de Bourget. À l'automne de 1921, il était à Bourget aux fêtes de l'embellissement de notre église actuelle, où tous les anciens paroissiens étaient très heureux de le voir.

M. le curé L.-C. Raymond

Le cinquième curé de Bourget fut M. l'abbé Léon-Calixte Raymond. Né à St-Eugène le 11 avril 1871, formé à l'Université et au Séminaire des PP. Oblats d'Ottawa, il reçut le sacerdoce des mains de M^r Duhamel le 12 juin 1897, et après quatre ans de vicariat fut nommé curé de Luskville où il resta jusqu'en 1904, quand il fut transféré à la paroisse de Bourget pour remplacer M. Brunet. Successeur d'un prêtre pieux, il se mit à l'œuvre pour continuer l'organisation de ses prédécesseurs. Il bâtit l'école actuelle; il l'agrandit quelques années plus tard, de même que la résidence des Religieuses, et s'occupa avec un soin tout particulier de l'éducation des enfants. Il fut un des fondateurs des plus actifs de l'Association C.-F. d'Éducation d'Ontario.

En 1918, il bâtit notre salle paroissiale qui nous a été si utile depuis; il entreprit ensuite la restauration de l'église, et en 1921, le temple agrandi, embelli et complètement rénové, fut béni et rendu au culte dans des solennités grandioses. Ses noces d'argent sacerdotales furent une belle occasion donnée à ses paroissiens de lui prouver leur estime et leur attachement.

M. Raymond fut avec nous vingt-cinq ans. En 1929, M^r Forbes le nomma curé à St-Eugène. Il fut ensuite curé à Aylmer. Finalement, l'importante paroisse de St-Joseph de Wrightville lui fut confiée. En 1942, M^r l'archevêque l'élevait au rang de chanoine. M. le



cinquième curé de la paroisse
(1904-1929)

chanoine Raymond devait mourir le 22 septembre 1944 à l'âge de soixante-treize ans.

M. Raymond fut le chef spirituel de notre paroisse pendant un quart de siècle et a contribué plus que tout autre à donner à notre paroisse son caractère actuel. Il aimait profondément notre paroisse et malgré son départ, il a toujours gardé une grande place dans son cœur à ses anciens paroissiens de Bourget.

M. le curé C. Landry

Le sixième curé de Bourget, M. l'abbé Calixte Landry était né à Buckingham le 31 juillet 1884. Il fit ses études classiques à Rigaud et ses études théologiques au Grand Séminaire d'Ottawa. Ordonné prêtre le 19 avril 1914, il fut successivement vicaire à St-Rédempteur de



sixième curé de la paroisse
(1929-1940)

Hull et à Hawkesbury. Nommé curé de Hammond en 1921, M. Landry y demeura jusqu'en 1929, date de son arrivée à Bourget.

M. Landry est resté avec nous jusqu'en 1940. Son terme a coïncidé avec la période de crise économique. M. Landry a eu le grand mérite de réussir à maintenir les finances paroissiales durant un temps aussi difficile. Il a continué l'œuvre de ses prédécesseurs tant dans le domaine spirituel que dans le domaine de l'éducation. M. l'abbé Landry, en septembre 1940, a été nommé par M^{gr} l'archevêque, à l'administration du cimetière Notre-Dame à Eastview.

Le 8 mars 1948, il devint curé d'Angers puis, le 28 mars 1950, il accédait à la cure du Christ-Roi à Ottawa. Enfin, le 5 septembre 1957, il retournait à l'administration du Cimetière Notre-Dame d'Ottawa. De 1941 à 1949, il a aussi été chapelain de la Chapelle de la rue Murray dans la capitale nationale.

En 1939, M. Landry faisait un voyage en Europe avec pèlerinages à Rome et à Lourdes. Quelques mois plus tard, les Bourgetains le fêtaient à l'occasion de ses vingt-cinq ans de prêtrise.

Notre ancien curé fut nommé chanoine honoraire le premier octobre 1956. Il décédait le 17 février 1964 à l'hôpital du Sacré-Cœur de Hull, âgé de soixante-dix-neuf ans.

M. le curé Alphonse Lapointe

D'origine montréalaise, Alphonse est né à Pointe St-Charles le 3 décembre 1895. Son père, qui portait le même nom que lui, est décédé en août 1916, et sa mère, Adéline Bougie, en juin 1925.

Il fit son cours primaire à Ste-Marthe et à Ste Justine de Newton, deux centres québécois.



septième curé de la paroisse
(1940-1956)

continuant ensuite aux paliers secondaire et classique chez les Clercs St-Viateur, au Collège de Rigaud. En septembre 1917, il entreprenait ses études théologiques au Grand Séminaire d'Ottawa. Le 19 février 1921, il était ordonné prêtre, en la Cathédrale d'Ottawa, par Son Excellence M^{gr} Charles Hugues Gauthier.

Il a été nommé vicaire à St-Isidore de Prescott (3 mars 1921), à St-Rédempteur de Hull (août 1924), à Monte-Bello (novembre 1927), à Aylmer (septembre 1929) et, de nouveau, à St-Rédempteur (décembre 1929).

Nommé curé à St-Guillaume de Vars, en juin 1930, il va occuper le même poste à Ste-Thérèse d'Avila de Marionville en août 1934. Ensuite, il devient curé du Sacré-Cœur de Bourget, en août 1940, et nous quitte pour Notre-Dame-de-la-Paix de Monte-Bello le 8 juillet 1956. Il prend sa retraite en 1968. Son décès survient le 24 avril 1976.

Bon financier, M. Lapointe a grandement réduit la dette de notre paroisse tout en se préoccupant du bien-être spirituel et temporel de ses ouailles. Comme nos autres curés, il s'est vivement intéressé aux problèmes scolaires de Bourget. C'est sous son pastorat qu'a été fondée l'École Secondaire Privée de Bourget, et que nous avons solennellement célébré le soixantenaire de notre paroisse du Sacré-Cœur.

M. le curé J.-Léopold Paquette

Né et baptisé en la paroisse Notre-Dame d'Ottawa, Joseph-Léopold Paquette fit ses études primaires à l'École Brébeuf, ses études secondaires à l'Université d'Ottawa et au Séminaire de Joliette, puis ses études théologiques au Grand Séminaire d'Ottawa.

En la Basilique Notre-Dame d'Ottawa, le 13 novembre 1921, il fut ordonné prêtre par M^{gr} Charles-Hugues Gauthier, archevêque d'Ottawa.

De 1921 à 1933, il fut successivement nommé vicaire à Lefavre, L'Original, Pointe-Gatineau, Hawkesbury, Buckingham et St-Eugène. En 1931-1933, il a été curé de Marionville puis, de 1934 à 1936, vicaire à Ste-Anne d'Ottawa, à Masson et à St-Eugène de Prescott. De 1937 à 1946, il occupa la cure de Notre-Dame de La Salette.

Après avoir été aumônier à l'Hôpital Général, de 1946 à 1952, il fut chargé de la cure de St-Albert (1952-1956) puis de celle de Bourget, devenant ainsi notre huitième curé (1956-1963). Le 21 juin 1963, il devenait administrateur du Cimetière Notre-Dame d'Ottawa.

Ce prêtre était impulsif et croyait qu'il ne fallait pas remuer mer et monde pour prendre des décisions. Sous des apparences brusques,



huitième curé de la paroisse
(1956-1963)

il savait cependant être généreux. Son décès survint le 21 juin 1966 à l'âge de soixante-onze ans.

M. le curé D. Lascelles

Né à Hawkesbury, le 1^{er} juillet 1902, l'abbé Donat Lascelles, notre neuvième curé, était le fils de Donat Lascelles et de Mary Larivière. Il avait huit frères et quatre sœurs.

Après ses études primaires à Hawkesbury et au Collège St-Laurent (Montréal), il fit son cours classique au Collège Bourget (Rigaud) et au Collège Ste-Marie (Montréal). Il reçut sa formation théologique au Séminaire Immaculée Conception (Jésuites) de Montréal et au Grand Séminaire d'Ottawa.



neuvième curé de la paroisse
(1963)

M^{re} Andréas Casulo, délégué apostolique au Canada, l'ordonna prêtre en la Cathédrale d'Ottawa, le 14 juin 1930. Dès après, il fut nommé successivement vicaire aux paroisses suivantes: St-Rédempteur (Hull), St-Joseph (Hull), Buckingham, Alfred, St-Eugène, Aylmer, Rockland et Brownsburg.

Désigné curé de Val-des-Bois, le 30 octobre 1944, il démissionna de son poste le 15 juillet 1946 et fit un stage à New-York de 1946 à 1957.

Revenu dans le diocèse, il est nommé vicaire à Ste-Anne d'Ottawa le 30 novembre 1957. Le 5 décembre 1959, il est chargé de la cure de Carlsbad Springs puis, le 29 juin 1963, l'autorité diocésaine lui confie celle de Bourget dont il prend possession le 4 août suivant.

En 1932, l'abbé Lascelles fit un pèlerinage à Lourdes. Sans en connaître le temps ni la durée, on sait aussi qu'il a fait un séjour au Noviciat des Pères du St-Esprit à Chevilly, en France.

Le ministère de notre neuvième curé fut de courte durée; moins de cinq mois après son arrivée parmi nous, soit le 28 décembre 1963, il décédait subitement à l'âge de soixante-un ans. Ses funérailles eurent lieu à Hawkesbury.

M. Lascelles n'eut pas le temps de laisser beaucoup de marques de son passage à Bourget. On se souviendra cependant qu'il se hâta de coussiner les agenouilloirs des bancs de l'église, amélioration qui ne fut guère utilisée puisque deux ans plus tard, lesdits bancs étaient remplacés par des neufs.

M^{re} Gérard Charette, curé

Notre dixième curé, M^{re} Gérard Charette était natif de Bourget même, où il a vu le jour le 3 décembre 1911.



dixième curé de la paroisse
(1964-1967)

Après ses études secondaires au Juniorat du Sacré-Cœur et à l'Université d'Ottawa, il reçut sa formation théologique au grand séminaire d'Ottawa.

M^{re} Guillaume Forbes, archevêque d'Ottawa, l'ordonna prêtre en sa basilique Notre-Dame, le 24 juin 1937.

De 1937 à 1944, il fut successivement vicaire à Casselman, St-Rédempteur de Hull et St-Charles de Vanier. En 1944-1945, il fut administrateur à St-Émile de Suffolk (Québec). De 1945 à 1952, il redevenait vicaire successivement à Plantagenet, Sarsfield et St-Rédempteur. Il a ensuite été nommé curé (1952-1954) de St-Émile de Suffolk et de Boileau (Québec), avant de devenir principal de l'École Normale Sacré-Cœur de St-André Avelin en 1954.

En juin 1960, l'abbé Charette fut désigné supérieur-fondateur de la mission du Vicariat St-Dominique à Marillia (Brésil). Le 24 juillet suivant, on l'investissait à Bourget comme prélat domestique de Sa Sainteté.

Le 17 février 1964, il revenait en sa paroisse natale de Bourget pour y occuper officiellement la cure, puis il la quittait en juillet 1967 pour prendre charge de celle de St-Dominique à Hawkesbury.

Durant les trois ans où il a été curé à Bourget, M^{re} Charette a dirigé les importantes transformations qui ont été faites à notre église à l'occasion du quatre-vingtième anniversaire (1965) de la paroisse. À cette occasion, il a aussi organisé de grandes fêtes qui ont attiré beaucoup d'amis et d'anciens de Bourget.

Ce fils natif et ancien curé de Bourget est décédé accidentellement, le 2 octobre 1973, à l'âge de soixante-un an. Ses restes mortels reposent dans notre cimetière paroissial.

On trouvera d'autres détails à son sujet dans les notes biographiques concernant les vocations religieuses bourgetaines.

M. le curé E. Ladouceur

À Buckingham (Québec), le 14 mars 1920, naissait Édouard, fils de Denis Ladouceur et de Lydia Legault. Il était le dernier d'une famille de douze enfants.

Après avoir fréquenté l'école primaire de sa paroisse, il fit ses études secondaires au Collège Bourget de Rigaud. Il reçut sa formation théologique au Grand Séminaire diocésain d'Ottawa, puis accéda à la prêtrise le 15 juin 1956.

Dans la suite, l'abbé Ladouceur fit l'objet de six nominations vicariales successives, soit à Alfred, à St-Raymond, à Notre-Dame-de-Lorette, à Ste-Rose-de-Lima, à la cathédrale Notre-Dame et à Casselman.



onzième curé de la paroisse
(1967-1973)

Après un stage comme curé de St-Dominique, il échangea sa paroisse pour celle de Bourget, permettant ainsi à M^{re} Charette d'aller le remplacer à Hawkesbury. Il a occupé la cure du Sacré-Cœur de Bourget de juillet 1967 à juillet 1973. Cette année là, il muta à Ste-Trinité de Rockland pour laisser l'abbé Roland Délisle venir se charger de notre paroisse. Enfin, après un terme à Rockland, il fut nommé curé de St-Pie X à Ottawa. Maintenant, il est aumônier à l'Hôpital Montfort.

Doué de beaucoup d'entregent, notre onzième curé s'est fait quantité d'amis à Bourget. Il savait mettre tous ses paroissiens à l'aise, même les plus humbles.

Conscient, comme ses paroissiens, de l'état minable de notre presbytère, il eut tôt fait d'entreprendre un grand ménage et une restauration qui, grâce à beaucoup de bénévoles, en firent à peu de frais une résidence convenable pour les curés de la paroisse.

M. le curé Roland Délisle

Monsieur le chanoine Roland Délisle, notre curé, a été baptisé à l'église St-Paul d'Aylmer (Québec) où il a commencé ses études primaires pour les continuer au Collège Notre-Dame à Hull. En 1931, il entra au Petit Séminaire pour entreprendre le cours classique et, en 1939, il se préparait à son rôle de prêtre au Grand Séminaire.

Après son ordination, en décembre 1944, on le nomma vicaire à Châte à Blondeau et, en septembre 1945, il commençait son travail d'éducateur au Petit Séminaire d'Ottawa.

Il a étudié la psychologie pendant trois ans. Si on excepte trois ans d'étude à l'Université



douzième curé de la paroisse
(1973-...)

Laval de Québec où il a obtenu une Licence ès sciences, il occupa des postes de professeur, de préfet des études et de supérieur successivement jusqu'en 1966.

Il fut curé de St-Paul à Plantagenet (trois ans) puis de Ste-Trinité à Rockland (4 ans) avant d'occuper la cure du Sacré-Cœur à Bourget, en juillet 1973. Il dessert aussi la paroisse St-Pascal-Baylon depuis juin 1979.

Notre curé est chanoine et fait partie du chapitre diocésain depuis une demi-douzaine d'années. Les paroissiens apprécient beaucoup la doctrine sûre qu'il leur offre en de courtes homélies, à la fois intéressantes et substantielles.

Il a deux frères: Jean-Paul et Jacques ainsi qu'une sœur, Thérèse (M^{me} Desjardins).

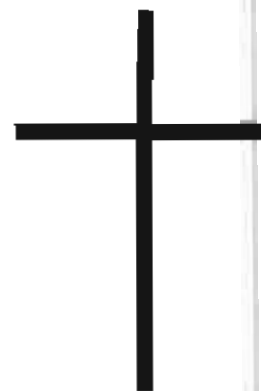


Ancien crucifix du Cercle Constantineau, maintenant au rez-de-chaussée du clacher nord.
(Photo: Ch.-A. H.)

B - Les vocations religieuses de Bourget



Religieux et Religieuses de la Famille Schnupp. Assis: S^r Marie du Bon Pasteur, s.g.c. (Élisabeth); Fr. Maurice Schnupp, o.m.i.; S^r Marie-Agnès, s.g.c. (Agnès). Debout: S^r Rita de la Croix, s.g.c. (Rose-Hélène); S^r St-Jean, s.g.c. (Aimée); S^r Rose-Élisabeth, s.g.c. (Marie-Jeanne), Cette dernière est décédée en 1977.



Les curés de Bourget ont toujours travaillé avec zèle au développement de l'éducation et au progrès de l'instruction dans notre paroisse. L'attention toute spéciale qu'ils ont portée aux écoles a produit des fruits: nous avons plusieurs anciens qui fréquentaient nos écoles et qui sont maintenant établis dans la paroisse ou ailleurs pour y mener une bonne vie chrétienne; d'autres se distinguent dans d'excellents métiers ou des professions libérales; quelques-uns ont cependant choisi la meilleure part et se sont faits prêtres séculiers ou réguliers, frères enseignants et religieuses dans diverses congrégations.

La famille Adélarde Schnupp mérite une mention spéciale: elle a donné à Dieu un frère convers dans la Congrégation des Oblats de Marie-Immaculée et cinq religieuses dans la Communauté des RR. Sœurs Grises de la Croix (aujourd'hui, Sœurs de la Charité d'Ottawa).

Dans les pages qui suivent, on trouvera une courte biographie des anciens de la paroisse qui sont devenus prêtres ou membres d'un ordre religieux.

1) Vocations religieuses masculines

M. l'abbé Cyprien Bélanger

Né du mariage d'Anselme Bélanger, fils, et de Maria Laroche, Cyprien a vu le jour à Bourget le 3 juin 1912. Il eut deux frères, Julien et Aurélien, puis une sœur, Cyprienne.



M. l'abbé Cyprien Bélanger

Il fréquenta, au niveau primaire, l'école St-Félix de Bourget, puis commença son cours secondaire à l'Académie de la Salle d'Ottawa (1927-1928). Il fit ensuite ses études classiques (éléments à rhétorique, incl.) au Petit Séminaire d'Ottawa, puis sa philosophie au Collège Brébeuf de Montréal. Il a obtenu son instruction théologique au Grand Séminaire d'Ottawa.

Cyprien a été ordonné prêtre, le 2 février 1943, en la Cathédrale d'Ottawa. Son archevê-



M. l'abbé Auguste Chénier

que, M^{re} Alexandre Vachon, officiait à la cérémonie.

Il a aussitôt été nommé vicaire à St-Rédempteur de Hull pour le rester jusqu'en mai 1945. Il va ensuite occuper les mêmes fonctions à St-Jacques d'Embrun (1945 à février 1946), puis à Notre-Dame-des-Neiges de Masson (1946 à juin 1958). Il obtient à ce temps sa première cure à St-Léon de Suffolk (Québec) où il reste jusqu'à juillet 1961, puis est désigné curé de la paroisse Ange Gardien d'Angers où il demeure en poste jusqu'à février 1973, alors qu'il prend sa retraite pour résider à l'Accueil Élisabeth Bruyère de Hull.

M^{re} Gérard Charette

Fils d'Eugène Charette et d'Odile Gour, Gérard est né à Bourget le 3 décembre 1911 et y a été baptisé en l'église Sacré-Cœur.

Il fit ses études primaires à l'école du village puis, après ses études secondaires et théologiques, fut ordonné prêtre en 1937.

En plus de ses nombreuses nominations comme vicaire et curé, en 1951, il a été désigné aumônier diocésain de la I.C.F. et assistant aumônier diocésain des Ligues du Sacré-Cœur. Le 20 novembre 1967, il remplaçait M^{re} René Denis au poste d'examineur pro-synodal et de curé consultant. Son incardination au diocèse d'Ottawa se fit le 19 mars 1964, puis il devint vicaire épiscopal de la zone 6 en 1971. Il fut fait prélat domestique de Sa Sainteté le 24 juillet 1960.

En 1952, l'abbé Charette a fait un pèlerinage à Rome, à Lourdes et en Terre-Sainte.

À l'âge de soixante-un ans, soit le 2 octobre 1973, il décédait accidentellement à Gowansville (Québec). Trois autres personnes qui l'accompagnaient perdirent la vie avec lui, dont deux anciennes Bourgetaises: Sœur Solange Chénier, (s.c.o.) et M^{re} Rose Yelle.

(Voir autres notes biographiques dans la section des anciens curés de Bourget où il a été le dixième prêtre à occuper ce poste.

M. l'abbé Auguste Chénier

Auguste Chénier vit le jour à Papineauville, comté de Labelle, le 25 juillet 1880. Son père était Antoine Chénier, tanneur, et sa mère Henriette Racine. Il vécut sa jeunesse surtout à Plantagenet mais passa également plusieurs années à The Brook chez son oncle Augustin Chénier, lui aussi un tanneur, dont il était le protégé.



M. l'abbé Auguste Chénier

Ses études le conduisirent au collège de Rigaud, au Séminaire de philosophie de Montréal et au Grand Séminaire d'Ottawa où il fut ordonné prêtre par M^{re} Duhamel, le 17 juin 1905.

Au début, il exerça son apostolat comme vicaire à Buckingham et Rockland, puis on le retrouve curé à Farrelton, à St-Albert et à Plantagenet. En 1953, il se retire au Cénacle St-Pierre de la Fraternité sacerdotale à Pointe-du-Lac, où il mourut le 9 septembre 1965.

M. l'abbé Auguste Chénier est toujours resté un ami fidèle de Bourget.

R.P. Napoléon Denault s.d.b.

À Montréal, le 28 juillet 1909 (probablement à la paroisse St-Vincent-de-Paul), est né Napoléon, fils d'Emery Deneault et de Rebecca Gagné. Son père, natif de Bourget, y fut propriétaire d'une ferme. Pendant de nombreuses années, les enfants venaient passer leurs vacances d'été et d'hiver au pays natal mais, en saison estivale, leur papa, retenu dans la métropole par l'exercice de son métier de forgeron, ne pouvait pas les accompagner.

Après des études chez les Frères de Ste-Croix, Napoléon y fit sa profession religieuse et devint professeur de mathématiques surtout aux niveaux des huitième, neuvième et dixième années. C'était un bon chanteur à formidable voix de basse; on lui a fait enseigner le chant partout où il est passé. Il a aussi laissé la réputation d'excellent acteur et de remarquable comédien. Il était réputé pour sa jovialité.



R. P. Napoléon Denault, s.d.b.

En 1935, il partit pour Chittagong aux Indes. Après quelques années, il songea sérieusement à la prêtrise: il fit donc des études théologiques et fut ordonné, le 7 août 1949, chez les Salésiens de Don Bosco. Dans la suite, il fut malade durant plusieurs des dix-huit années où il a été missionnaire et ne revint jamais au pays pendant cette période.

Ce talentueux missionnaire a été l'architecte d'une église en forme de croix que l'on pouvait apercevoir de très loin sur les pentes de l'Himalaya. D'ailleurs, la résidence salésienne se trouvait aux abords de cette montagne.

Revenu au Canada en 1953, il a d'abord visité ses parents, puis on lui a confié un poste au Nouveau-Brunswick où il subit un grave accident. Après plusieurs interventions chirurgicales, de nombreux traitements et une longue convalescence, il revint à Montréal en 1960 où on le nomma à la paroisse Ste-Claire. Il y resta



M. l'abbé Théobald Deneault

vingt ans dont quinze à titre de vicaire. Bien qu'handicapé, il y fut toujours très actif.

Le père Napoléon Denault décéda le 26 décembre 1980. Lorsque séjournant au pays, il manquait rarement de venir à Bourget réconforter les familles Denault et Yelle dans leurs deuils et partager leurs joies lors d'événements heureux. Il se faisait aussi un devoir d'assister aux grandes fêtes de la paroisse du Sacré-Cœur de Bourget.

M. l'abbé Théobald Deneault

Issu du mariage de Ferrier Deneault et de Delphine Lavictoire. Théobald vit le jour à Bourget le 4 novembre 1908 et fut baptisé en notre église du Sacré-Cœur.

Il a fait ses premières classes à l'école du village de sa paroisse natale, son cours classique à l'Université d'Ottawa et ses études théologiques au Grand Séminaire d'Ottawa.

Le 24 juin 1936, il a été ordonné prêtre en la cathédrale d'Ottawa par Son Excellence M^{re} l'archevêque Guillaume Forbes.

Dès le 3 septembre suivant et jusqu'au 6 mai 1945, Théobald a fait office de vicaire à St-Joseph de Wrightville. De mai à septembre 1945, il est au repos. À ce moment là, il devient vicaire à Papineauville mais, immédiatement après, d'octobre à novembre, il est encore malade. De décembre 1945 à octobre 1952, pendant une longue période de convalescence, il aide les curés de La Salette, Rockland et Deschênes. Du 4 octobre 1952 au 3 décembre 1953, il est aumônier au couvent d'Aylmer, puis, du 23 novembre 1953 au 17 juillet 1955, curé de Pollimore. Le 20 juin 1955, il est nommé curé de Curran et le reste jusqu'à juin 1962. Enfin, le 18 septembre 1962, il est nommé administrateur de Saint Pie X à Ottawa, mais la maladie le force à se retirer à Hull aussitôt après.

L'abbé Théobald Deneault est décédé à sa résidence, le 22 mars 1983, il était âgé de soixante-quatorze ans.

S. E. M^{re} Réginald Dupart, o.p.

Né à Beauharnois (Québec), le 27 août 1877, Zénon était le fils de Louis Dupart et de Rachel Lamarre. Il avait une douzaine d'années lorsque ses parents moururent, laissant huit enfants orphelins dont, entre autres, le futur cbanoiné Aimé-Bernard Duprat qui fut autrefois curé de St-Pascal-Baylon et de St-Eugène.

Après la mort de ses parents, Zénon fut recueilli par son oncle maternel, M. Cyprien Lamarre alors bedeau à The Brook. En raison des graves événements qui ont tôt bouleversé sa vie, il fit ses études primaires à divers endroits,



S. E. M^{re} Réginald Duprat, o.p.

soit à Beauharnois, à Montréal et à Bourget. Ensuite, il fréquenta l'Académie La Salle à Ottawa.

M. l'abbé Constantineau le dirigea alors vers le Petit Séminaire de Sainte-Thérèse-de-Blainville, puis il fit ses études philosophiques chez les Sulpiciens à Montréal.

Zénon entra chez les Dominicains le 3 août 1899; on lui fit aussitôt adopter le prénom de Réginald. Le futur cardinal Raymond-Marie Rouleau reçut ses vœux solennels en 1902 puis, le 14 février 1904, il était ordonné prêtre par Son Excellence M^{re} Gabriel, évêque d'Ogdensburg, dans l'église paroissiale de Tupper Lake, N.Y. alors desservie par son bienfaiteur, M. l'abbé Anthime Constantineau, deuxième curé de The Brook.

Dans sa communauté, il fut tour à tour sacristain, procureur, bibliothécaire, prieur et supérieur de divers couvents dominicains; dans chacune de ces charges, il se fit remarquer par son esprit consciencieux et son solide bon sens.

Après avoir été nommé administrateur du diocèse de Prince Albert (Sask.) en février 1937, il en devanait l'évêque le 17 mars 1938 et, quelques semaines plus tard, soit le 31 mai, il était sacré en sa cathédrale par M^{re} Peter Monahan tandis que son ami d'enfance, M^{re} Ubald Langlois prononçait le sermon de circonstance.

Les quinze années qu'il servit comme évêque de Prince-Albert furent très fructueuses pour le diocèse. Ce moine-évêque sut y restaurer les finances, mettre de l'ordre dans l'administration et faire l'unité dans son diocèse composite.

M^{re} Dupart démissionna de son poste à la fin de juin 1952. Il revint vivre comme un simple moine au Monastère Notre-Dame de Grâce à Montréal.

La mort imprévue de M^{re} Réginald Duprat survint le samedi 13 février 1954. Son inhumation eut lieu dans le cimetière de Saint-Hyacinthe.

M^{re} Bernard Guindon

Bernard Guindon n'est pas né à Bourget, mais il a passé la majeure partie de sa jeunesse dans notre paroisse. Ayant vu le jour à Clarence-Creek, le 3 avril 1918, il était fils de Pascal Guindon et de Joséphine Lalonde. Son père a exploité un magasin général à Bourget pendant plusieurs années.



M^{re} Bernard Guindon, p.d.

Après ses études primaires à notre école, Bernard Guindon fit ses études classiques au Petit Séminaire d'Ottawa, puis ses études théologiques au Grand Séminaire diocésain et au Séminaire Universitaire.

Il avait été citoyen d'Apple Hill pendant quelques années avant d'être ordonné prêtre à Alexandria le 2 février 1943. C'était la première ordination que conférait M^{re} Brodeur après sa nomination à la tête du diocèse.

L'abbé Guindon fit un an de service vicarial à La Nativité (Cornwall) puis compléta trois années d'études en droit canonique à l'Université St-Paul. À son retour dans le diocèse, il œuvra pendant trois ans à St-Félix-de-Valois à titre de vicaire. Après avoir aussi été vicaire à La Nativité, en 1950, il occupa sa première cure à Maxville, de 1950 à 1954; puis, on le retrouva curé à Crysler (1954-1960), à La Nativité (1960-1970) et encore à Crysler (1970-1975); enfin, à la paroisse du Précieux-Sang de Glen Water (1975-1979). À titre de vicaire général, il fut «l'ombre de l'évêque» pendant deux périodes: 1969-1972 (sous M^{re} Proulx) et 1975-1979 (sous M^{re} Larocque).

Depuis 1979, il est vicaire judiciaire à plein temps, étant chargé du tribunal ecclésiastique qui étudie les questions d'annulation de mariage. En marge de ces fonctions, il fait bénévolement du service dominical dans les paroisses du diocèse... et même en Floride.

M^{re} Bernard Guindon a célébré son vingt-cinquième anniversaire d'ordination en 1968, à Cornwall. Signalons qu'il a été, avec l'inspecteur Laurier Carrière, le fondateur de l'école séparée de Maxville que l'on a baptisée «École St-Bernard» en son honneur. À Crysler, il a participé aux activités du Club d'Âge d'Or. Il a eu la consolation de «qualifier» l'église de cette paroisse pour la cérémonie de consécration en éteignant ses deltes.

Cet ancien Bourgetain est prêtre d'honneur de Sa Sainteté depuis 1981. Il est licencié en théologie et docteur en droit canon. Son frère aîné, Fernand, a été pendant plusieurs années ministre dans le gouvernement ontarien.

S. E. M^{re} Langlois, O.M.I.

Ubaldo Langlois est né à Bourget, alors The Brook, le 24 janvier 1887 et fut baptisé par M. le curé Constantineau. Son père était M. Joseph-Edmond Langlois, marchand, et sa mère Eugénie Ménard.

Le jeune Langlois passa toute sa jeunesse dans notre paroisse où il fit ses études primaires. Il fit ensuite son cours classique au Collège de Montréal. Après une année d'étude au Collège de l'Assomption à Sandwich, il entra, en 1907, chez les Oblats de Marie-Immaculée. Il étudia à Rome, puis fut ordonné prêtre, le 6 juin 1914, dans la Cathédrale d'Ottawa; il venait célébrer sa première grand-messe, le 14 suivant, à Bourget.

Sa première obédience fut pour la province de l'Alberta-Saskatchewan où il est toujours resté. Vicaire à St-Joachim d'Edmonton, puis professeur, pendant huit ans, au Juniorat St-Jean, dans la même ville, il devint, en 1923, rédacteur du Patriote de l'Ouest. Après quatre ans à ce poste, il fut nommé, en 1927, curé de St-Joachim d'Edmonton et, enfin, le 6 janvier 1930, il était choisi comme supérieur provincial de tous les missionnaires oblates de l'Alberta-Saskatchewan.

Durant huit ans, le Père Langlois occupa ce poste important dans la direction de sa communauté jusqu'au jour où Sa Sainteté le Pape Pie XI le choisira pour être Vicaire Apostolique de Grouard. C'était en 1938. M^{re} Langlois fut sacré évêque à Québec par son Éminence le Cardinal Villeneuve, le 20 juin 1938. Le 3 juillet suivant, Bourget le recevait triomphalement lors de sa première messe pontificale publique.



S. E. M^{re} Ubald Langlois, o.m.i.

Rendu dans son vicariat apostolique, M^{re} Langlois se multiplia. En 1942, il déplaça le siège épiscopal, de Grouard qui était devenu presque «désert», à McLennan, centre bien peuplé et servi par de bonnes communications. Il construisait un évêché à ce nouvel endroit mais les soucis d'un pareil travail, auquel parfois il travaillait lui-même comme ouvrier, eurent raison de ses forces... pourtant, il voulut se servir du peu de santé qui lui restait pour continuer et achever son œuvre, c'est à dire pour construire aussi une cathédrale.

Le nouveau chantier de construction fut donc ouvert au printemps de 1945 et, malgré des difficultés sans nombre, il eut la satisfaction d'inaugurer sa cathédrale le 25 décembre 1946 en y chantant la messe de minuit. Le premier octobre 1947, on procédait à la consécration de ce temple mais M^{re} Langlois n'ayant plus les forces requises pour accomplir une aussi grande cérémonie. M^{re} Joseph Guy fut l'heureux consécrateur.

Pendant tout le temps où M^{re} Langlois a pu veiller activement sur son vicariat apostolique, il s'est toujours préoccupé des nécessités de toutes les missions petites ou grandes: son épiscopat a été marqué par la construction d'un grand nombre d'églises, d'écoles, de pensionnats et d'autres édifices.

Miné par la maladie, il se retira à la maison oblate pour pères malades, à Ste-Agathe des Monts, puis fit un long séjour à l'hôpital N.-D. de l'Espérance à St-Laurent où il s'éteignit le 18 septembre 1953.

Ses restes mortels ont été transportés au cimetière de Grouard où ils furent inhumés auprès de ceux de nos Seigneurs Clut, Grouard et Jousard.

Frère Eugène Malette f.e.c.

Né à Wendover, le 19 juin 1894, du mariage de Johu Malette et d'Agnès Villeneuve. Eugène appartenait à une famille qui compta onze enfants dont trois moururent jeunes, emportés par les fièvres typhoïdes. Le père était un rude forgeron, la mère, une femme vaillante et profondément chrétienne qui vivra jusqu'à quatre-vingt dix ans, passant sa vieillesse à Ottawa où elle priera et fera des visites à la Basilique tant qu'elle pourra marcher.



Fr. Eugène Malette, f.e.c.

Le père d'Eugène meurt d'une crise cardiaque, le 8 janvier 1907, sans laisser aucune fortune à sa famille. Celle-ci vient s'installer à The Brook où des parents promettent de lui aider.

Lors de la visite d'un recruteur pour les Frères des Écoles Chrétiennes, Eugène manifeste de l'attrait pour cette congrégation, mais il avertit le frère Sigebert qu'il ne pourra pas suivre cette voie parce que, étant l'aîné de la famille, il doit aider sa mère, veuve, à élever les autres enfants. Mais, la grande chrétienne qu'était M^{me} Malette lui laisse toute liberté de suivre ses désirs, ce qu'encourage également M. le curé Raymond. Eugène sollicite donc son entrée au Mont-de-la-Salle où il arrivera le 12 janvier 1909.

Très ardent au travail et réussissant bien, surtout en mathématiques, Eugène était exubérant, se méritant de sérieux reproches et des punitions fréquentes. À un confrère qui l'avertit qu'il pourrait être expulsé, il répond: «Non, je ne m'en irai pas: je veux faire un frère et j'en ferai un! Si le directeur m'envoie par la porte d'en avant, je rentrerai par la cour. Je ne veux pas faire de peine à maman qui prie pour ma vacation.»

Avec le temps, il se rangea et devint docile. Il

prit l'habit religieux, le 28 août 1910, sous le nom de Frère Mathieu-Jean.

Au cours de sa carrière religieuse, il fut professeur (vingt-six ans) à Montréal, Longueuil et Hull; principal (1 an) à Hull; sous-directeur (cinq ans) à Hull, Montréal et Varennes; directeur (cinq ans) à Montréal; inspecteur (quatre ans) à Montréal; économiste (un an) à Compton; servant (deux ans) à Montréal; aide (douze ans) à Val-Morin; puis retraité (sept ans) à Ste-Angèle et à Laval.

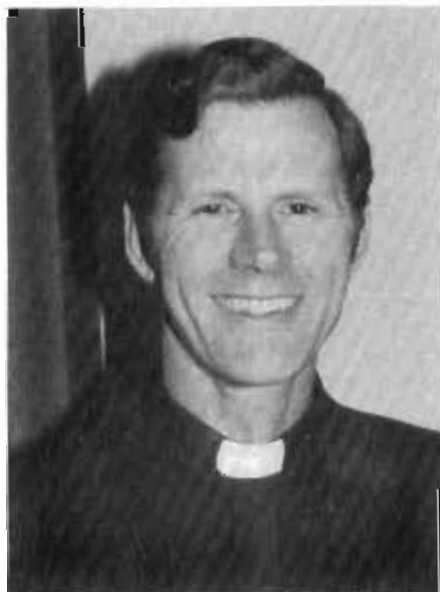
Le dossier médical du Frère Mathieu-Jean est volumineux. Il a fait de nombreux séjours (jusqu'à cent-vingt-six jours à la fois) dans les hôpitaux. Une circulation cérébrale défectueuse se traduisait par des maux de tête, des chutes et un manque d'équilibre qui l'empêchait de se diriger où il voulait. Il souffrit horriblement d'urticaire et de maladies de peau causés par des allergies. À la fin, le système digestif, les voies urinaires, l'intestin, tout était défectueux. Il souffrait de cataractes et du glaucome, au point qu'on devait tenir sa chambre dans la noirceur. Au cours des ans, il fut administré sept ou huit fois.

Chrétien soumis et religieux sans calculs, il a tout accepté, même sa décrépitude progressive. Un infarctus et un œdème du poumon eurent finalement raison de son extraordinaire énergie, le matin du 9 septembre 1976. Jusqu'à la fin, il garda sous ses yeux un carton portant ces mots: «Mou Dieu, je veux, j'accepte votre sainte volonté, et je m'y soumetts de tout cœur!»

M. l'abbé Gilles Marcil

Gilles est né à Bourget le 28 août 1942. Il est le fils d'Albert Marcil et d'Éva Martel.

Il fit ses études primaires à Bourget puis ses secondaires au petit Séminaire d'Ottawa de



M. l'abbé Gilles Marcil

1955 à 1962. Ordonné prêtre le 12 juin 1966, à Bourget, pour le diocèse d'Ottawa, il continua ses études afin d'obtenir une Licence en Théologie. En 1967, il fut invité par l'autorité diocésaine à se joindre aux missionnaires canadiens qui travaillent au Brésil en Amérique du Sud.

Le 10 janvier 1968, Gilles arrivait à Sao Paulo, au Brésil. Il a travaillé six ans dans le diocèse de Marilia, à Tupi Paulista, dans une région rurale, et maintenant, il œuvre dans une immense paroisse ouvrière du diocèse de Guarulhos depuis plus de dix ans.

Chaque fois que Gilles revient au pays natal, soit à peu près à tous les trois ans, c'est une grande joie non seulement pour sa famille mais aussi pour toute la paroisse.

M. l'abbé Pierre Martel

Petit-fils de Ferdinand Martel, père, un pionnier de notre paroisse, et né de Ferdinand Martel, fils, un natif de The Brook, Pierre n'a pas vu le jour chez nous mais à Lemieux, soit le 23 juillet 1917. Sa mère était Georgiana Benson.



M. l'abbé Pierre Martel

Son père décédait le 8 mars 1920 et sa mère le 15 février 1926. Après la mort de ses parents, il a passé quelques années à Bourget avec d'autres membres de sa famille. Il comptait trois frères et sept sœurs; trois de celles-ci sont religieuses de la Congrégation des Sœurs de la Charité d'Ottawa.

Pierre fit ses premières classes à Lemieux et à Bourget, puis son secondaire au Petit Séminaire d'Ottawa. Il alla poursuivre les années de rhétorique et de philosophie à l'Université d'Ottawa où il obtint un baccalauréat ès Arts. Ensuite, il fit ses études théologiques au Grand Séminaire d'Ottawa.

La cérémonie de son ordination fut célébrée, le 2 février 1943, en la Cathédrale d'Ottawa,

par M^{re} Alexandre Vachon, archevêque du temps.

En février 1943, l'abbé Pierre Martel est nommé vicaire à Notre-Dame de Lorette, de Val Tétréau. En juillet 1945, il devient vicaire à Ste-Anne d'Ottawa, puis en juin 1949, à Saint-Raymond de Hull. Le 9 août 1951, il va occuper les mêmes fonctions à St-Grégoire de Nazianze, à Buckingham, puis le premier juillet 1957, à St-Isidore de Prescott. Enfin, le premier juillet 1958, il est nommé curé de Sainte-Catherine de Metcalfe où il mourra sept ans plus tard, soit le 16 octobre 1965. Il était âgé de quarante-huit ans; son inhumation se fit à Lemieux.

L'abbé Pierre Martel a été aumônier général de l'Union des Cultivateurs Franco-Ontarien pendant quelques années à partir de 1958.

Frère Ubald Paul f.e.c.

Frère Ubald est né le 13 juin 1916 du mariage d'Adrien Paul et de Bernadette Lacrois. Ce couple de terriens était aussi bon chrétien que bon travailleur.

À quatorze ans, ayant cessé de fréquenter l'école primaire, la saine formation qu'il avait reçue l'incita à entrer au Noviciat des Frères des Écoles Chrétiennes à Laval-des-Rapides. Il prit l'habit en 1932 sous le nom de Frère Mardennien-Ubald.

Après son scholasticat, sa première obédience le conduisit à l'école Gauvin de Hull, ville où il reviendra vingt-six ans plus tard occuper le poste de directeur d'une communauté, ce qui sera sa dernière charge car, peu après il mourra tragiquement à l'âge de quarante-cinq ans.

Au cours de sa carrière, le frère Ubald enseigna à Montréal (St-Jacques), à Hull (Collège



Frère Ubald Paul, f.e.c.

Notre-Dame et École secondaire en 1937-1943), puis à l'école industrielle St-Joseph d'Alfred où il fut second préfet. Après quatre ans à Varennes, au même titre, il arrivait en 1947 au Mont-Saint-Louis pour une période de treize ans d'intense activité.

Nommé directeur à St-Rédempteur de Hull, en juin 1960, humblement, se croyant inapte à occuper ce poste, il pria ses supérieurs de lui en épargner l'épreuve, mais il dut se soumettre à leur décision.

Quelques mois plus tard, soit le premier janvier 1961, après un joyeux dîner en communauté, il empruntait la voiture d'un ami pour venir à Bourget présenter ses vœux à son père et à sa mère, alors âgés respectivement de soixante-seize et de soixante-douze ans. Vers cinq heures de l'après-midi, il les ramenait avec lui, pour prendre le souper chez une de ses sœurs près de Hull, lorsque, à quelques milles de notre village, une terrible collision blessa tous ses passagers. Malgré ses propres blessures, la vieille maman se glissa auprès de son fils coïncé sous le volant pour n'en recevoir qu'un dernier regard, un dernier soupir, mais pas une seule parole.

M. l'abbé Raoul Rouleau

Né du mariage d'Euclide Rouleau de d'Elda Beaudry, Raoul vit le jour à The Brook le 24 avril 1898. Il fit son cours primaire à l'école du village de Bourget, puis ses études secondaires et classiques à l'Université d'Ottawa. Il fréquenta ensuite les grands séminaires d'Ottawa et de St-Augustin à Toronto.



M. l'abbé Raoul Rouleau

Ordonné prêtre par M^{re} Couturier, à Alexandria, le 30 novembre 1923, il a toujours exercé son ministère dans le diocèse où il a accédé à la prêtrise. D'abord vicaire à la Nativité de Cornwall, il fut ensuite administrateur de la pa-

roisse de Crysler, puis devint curé à St-Joseph de Lancaster et à Moose-Creek. En juin 1942, il fut nommé à St-François de Sales où il continua les démarches de son prédécesseur, M. l'abbé Brunelle, pour réussir, le 29 août 1944, à faire prendre la direction de l'école St-François par les Sœurs du Sacré-Cœur. Il organisa la première procession extérieure de la Fête-Dieu, en 1946.

L'abbé Raoul Rouleau était consultant au conseil diocésain lors de sa mort accidentelle survenue le 17 septembre 1954.



M. l'abbé Roland Rouleau

M. l'abbé Roland Rouleau

Fils d'Euclide Rouleau et d'Elda Beaudry, Roland est né à The Brook le 27 septembre 1907. Il débuta ses études élémentaires à l'École Sacré-Cœur de Bourget pour les finir à Alexandria quand sa famille y déménagea. Ayant fait son cours classique à l'Université d'Ottawa, il entra au grand séminaire de notre diocèse puis alla faire sa théologie au Séminaire St-Augustin de Toronto.

M^{re} Couturier l'ordonna prêtre à Alexandria, le 11 juin 1936. D'abord nommé vicaire à St-Raphaël, il desservait aussi Curry Hill, puis fonda la paroisse de Masville. L'autorité diocésaine le nomma ensuite curé de Glen Robertson d'où il alla remplacer l'abbé Thomas Villeneuve à St-François de Sales où on lui conseillait en même temps de rétablir sa santé.

M. l'abbé Roland Rouleau mourut curé de cette dernière paroisse le 7 juin 1961.

Frère Jacques Saumure O.M.I.

Le frère Jacques Saumure, fils de Joseph Saumure et de Lucienne Lortie, est né à Bourget le 22 mai 1932. Il y demeura jusqu'en 1933. Par la



Frère Jacques Saumure, o.m.i.

suite, il suivit sa famille qui déménagea à Li-moges (1933), Maxville (1939) et Valleyfield (1943).

En 1950, Jacques entra chez les Oblats de Marie Immaculée où il prononça ses vœux en 1952. Ayant été affecté à l'Imprimerie Notre-Dame de Richelieu, il en devint le directeur en 1968. En 1975, il était désigné secrétaire particulier du Supérieur général des Oblats à Rome. En 1978, il revenait à Richelieu comme directeur de la revue des oblats intitulée «Apostolat».

Frère Maurice Schnupp, O.M.I.

En la paroisse Sacré-Cœur de Bourget, le 18 juillet 1902, naissait Maurice, fils d'Adé-lard Schnupp et de Rose McAuley.

Il fréquenta l'école primaire de Bourget et



Frère Maurice Schnupp, a.m.i.

s'initia aux travaux de la ferme avec son père et ses frères.

Le 8 juillet 1928, il faisait son entrée au noviciat des révérends Pères Oblats de Marie-Immaculée et il prononçait ses vœux perpétuels en 1934.

Frère Maurice est un créateur de beauté. Il a passé sa vie à embellir le vaste emplacement du sanctuaire du Cap-de-la-Madeleine. Il est jardinier et fleuriste de la Madone depuis 1931, soit pendant plus d'un demi siècle. Il traite les plantes de son domaine avec assiduité, application et bonté.

De tous métiers, et surtout fleuriste décorateur, notre ancien concitoyen méritait le témoignage suivant de son supérieur lors d'un jubilé: «Frère Maurice su fleurir Notre-Dame et c'est un vieux chrétien qui nous édifie par sa foi et son inlassable dévouement; il est aussi un grand priant!»

Frère Théobald Villeneuve, f.s.c.

Théobald est né à The Brook, le 2 décembre 1901, du mariage d'Albert Villeneuve et de Lousianna Tassé.

Il entra au Juuiorat des Frères du Sacré-Cœur, à St-Hyacinthe, en 1915. Il y fit sa première profession religieuse en 1917, prenant alors le nom de Frère Martial. La cérémonie de sa profession religieuse se déroula, en 1923, à la Pointe-aux-Trembles.

Le frère Martial enseigna quelques années au Canada, soit à Notre-Dame-des-Victoires, à Granby, à St-Pie et à l'Académie Girouard de St-Hyacinthe. Il fut ensuite envoyé aux États-Unis où il est resté tout le temps depuis, à l'exception d'un an passé à Lasalle, en 1937.



Superbe ostensor offert, par ses paroissiens, à M. le curé L. C. Raymond, lors du vingt-cinquième anniversaire de la paroisse du Sacré-Cœur de Bourget.

(Photo: Ch - A. H.)



Fr. Théobald Villeneuve, f.s.c.

Il enseigna quelques années dans les écoles tenues par les Frères du Sacré-Cœur en Nouvelle-Angleterre puis, en 1940, il commença une seconde carrière dans les emplois manuels: à la ferme d'Harrisville, au pensionnat d'Andover et à la Maison provinciale.

Le frère Martial est un homme humble, compagnon aimable et très dévoué pour ses frères. Toujours un dur travaillant qui acceptait souvent des tâches très ingrates, il aimait profiter de ses quelques loisirs pour pêcher sur le lac de sa communauté en fumant la pipe pour chasser les maringouins.

Est-ce que ce sont ses travaux ou l'âge qui ont affaibli sa santé? Toujours est-il que depuis

quelques mois il souffre de dépression mentale et physique, ce qui réduit de beaucoup son activité. Même pendant les dix années de sa retraite, il a rendu de précieux services. En bon religieux qu'il est, il fait ce qu'il peut et ne se plaint jamais.

On se souviendra que le frère Théobald Villeneuve était le neveu de Philippe Tassé, donc le cousin germain de notre concitoyen, Zénon Tassé.

M. l'abbé Marcel Wolfe

Issu du mariage de Stanislas Wolfe et d'Éva Galant, Marcel est né à Bourget le 17 décembre 1931.

Après avoir fréquenté d'abord l'école primaire du «Trois», il finit son élémentaire à l'école du village. Ensuite, il fit ses études classiques au Petite Séminaire d'Ottawa (1946-1954) et obtint un Baccalauréat ès Arts de l'Université d'Ottawa.

Il entreprit alors ses études théologiques au Grand Séminaire d'Ottawa (1954-1957) et les continua à l'Université St-Paul (1957-1958) où il obtint un Baccalauréat en Théologie.

Marcel a été ordonné prêtre, le 11 juin 1958, en l'église du Sacré-Cœur de Bourget, par M^{re} Marie-Joseph Lemieux, O.P., archevêque d'Ottawa.

De 1958 jusqu'en 1965, il a été professeur de français et de latin au Collège Marie-Médiatrice de Hull. Il a aussi été bibliothécaire, de 1963 à 1965. Au cours de cette période (1960-1962), il a en outre fait des études qui lui



M. l'abbé Marcel Wolfe

ont valu une Licence ès Lettres de l'Université de Montréal.

De septembre 1965 jusqu'en 1967, il a été professeur de littérature au Consortium Marguerite d'Youville (cours classique au niveau collégial).

De septembre 1967 jusqu'à ce jour, il est professeur de langue et de littérature au Collège d'enseignement général et professionnel de l'Outaouais. Il a aussi été chef du département des langues et lettres, de 1969 à 1980.

M. l'abbé Wolfe a été responsable de la paroisse Saint-Clément de Farn Point, depuis septembre 1979 jusqu'en juin 1983.

2) Vocations religieuses féminines

Sœur Alexina Bélanger, s.c.o.

Native de The Brook, Alexina y vit le jour le 15 septembre 1887. Ses parents étaient Anselme Bélanger et Caroline Bourdeau. Elle a été confirmée le 25 juillet 1897.

Élevée par une mère et un père vertueux, elle eut une enfance d'autant plus heureuse qu'elle-même, par son caractère joyeux, faisait la joie du foyer.

Admise au noviciat des Sœurs Grises de la Croix, le 7 mars 1908, elle s'y fit remarquer par sa grande douceur, sa délicatesse exquise et son ardente charité. Douée d'un jugement droit et d'une fermeté d'âme peu commune, elle en donna une preuve convaincante dans sa persistance à devenir religieuse malgré tous les obstacles dressés devant elle.

La cérémonie de sa vêtue se déroula le 5 juillet 1908, puis elle eut le bonheur de faire



Sr. Alexina Bélanger, s.c.o.

profession le 12 juillet 1910. L'obéissance la plaça au Couvent de Maniwaki, à la Ferme St-Louis et finalement, après qu'elle eut prononcé ses vœux, à l'Orphelinat St-Joseph d'Ottawa où, comme une douce victime, elle devait consommer son sacrifice.

Une maladie soudaine, sous forme de péritonite aiguë, la réduisit en quelques heures à l'extrémité. Elle fit une fin admirable. Après une journée et demie de véritables tortures, elle décéda pieusement le 17 mai 1911, munie de tous les secours de la religion.

Sœur Alexina qui n'avait pas encore vingt-quatre ans comptait un peu plus de trois années de vie religieuse.

Sœur Léontine Boudreault, s.c.o.

Léontine, fille d'Alphonse Boudreault (natif de Rigaud) et d'Éveline Villeneuve, est née à



S' Léontine Boudreault, s.c.o.

Wendover le 2 septembre 1888; elle y a été baptisée le lendemain. Elle reçut le sacrement de confirmation le 21 août 1900. Une couple d'années plus tard, elle venait résider à Bourget avec ses parents.

À l'âge de vingt ans, elle entra au noviciat des Sœurs Grises de la Croix, le 9 janvier 1909. C'était la deuxième fois qu'elle sollicitait son admission dans la congrégation, ayant au premier essai été obligée de retourner au foyer paternel pour y refaire sa santé.

Léontine Boudreault eut le bonheur de faire profession, le 11 juillet 1911, sous le nom de Sœur St-Léonidas.

Nommée à l'Orphelinat St-Joseph, elle s'y rendit avec empressement, heureuse de se dévouer au service de la communauté qu'elle aimait d'une tendresse toute filiale. Quelques mois seulement d'un travail assidu épuisèrent ses forces.



S' Gabrielle Bourque, c.n.d.

À son grand regret, elle quitta ses chers orphelins pour aller prendre un peu de repos à la maison mère. Les soins d'une excellente infirmière réussirent à la remettre sur pieds, et une classe facile lui fut confiée. À peine s'était-elle mise à l'œuvre, que la faiblesse de sa constitution trahit encore sa bonne volonté. Elle revint donc à l'infirmerie qu'elle ne devait plus quitter malgré son grand désir de travailler à l'éducation de l'enfance.

La débilité fut donc la grande croix de sa vie religieuse. Son état habituel de souffrance n'altéra nullement l'aménité de son caractère, et son infirmière ne put qu'être touchée de son affectueuse gratitude. C'est avec regret qu'elle voyait sa jeune malade s'éteindre ainsi à l'aurore de sa carrière religieuse.

Sœur St-Léonidas rendit son âme à Dieu, le 29 décembre 1914, après avoir vécu près de cinq ans et demi dans la communauté.

Sœur Gabrielle Bourque, c.n.d.

Le 17 mars 1903, naissait à The Brook, Gabrielle, fille du docteur Auguste Bourque et de Berthe Lahrosse.

Le 13 août 1922, elle entra dans la Congrégation de Notre-Dame où elle prononça ses premiers vœux le 19 août 1924. Sous le nom de Sœur Sainte-Marie du Thabor, elle faisait ses vœux perpétuels le 12 août 1930.

De 1925 à 1949, elle a été professeur dans les cours supérieurs à Arthabaska, Ottawa et Bellevue. De 1949 à 1953, elle fut chargée de l'enseignement des sciences et de la direction au Collège Notre-Dame d'Ottawa.

Depuis 1953, on lui a confié diverses missions: supérieure et directrice, supérieure locale ou provinciale, secrétaire au conseil local à Arthabaska, Notre-Dame-du-Saint-Rosaire (Côte-Saint-Paul), Notre-Dame-des-Bois (Terrebonne), Bellevue (Québec), Villa-Maria (Montréal), Sainte-Adèle et Dorval.

Sœur Dorine Charlebois, s.c.o.

Fille d'Anthime Charlebois et de Marie-Jeanne Dupont, Dorine est née à The Brook le 26 mars 1903.

Elle a été élève à l'École du Sacré-Cœur de Bourget, dirigée par les Sœurs Grises, depuis la première année jusqu'à la dixième, alors qu'elle réunissait l'examen de «District» qui couronnait le cinquième cours.

En 1919-1920, Dorine fit son cours à l'École Modèle, pensionnant à la Maison mère des Sœurs Grises, puis, elle a enseigné deux ans avant de devenir religieuse.



S' Dorine Charlebois, s.c.o.

Entrée au noviciat des Sœurs Grises de la Croix (aujourd'hui Sœurs de la Charité d'Ottawa), le 15 août 1922, elle fit ses premiers vœux le 15 juillet 1924 et prit le nom de Sœur Marie-Gisèle. Elle prononça ses vœux perpétuels le 15 juillet 1927.

Sœur Dorine Charlebois a fait de l'enseignement pendant quarante-six ans, dont huit au primaire et trente-huit au secondaire. Elle a été institutrice à Ottawa pendant vingt ans, à Sudbury pendant onze ans, et dans le sud de la province durant quelques années.

Bien qu'à sa retraite, notre ancienne Bourgetaine en est à sa seconde carrière: en effet, elle travaille encore au secrétariat et à la pastorale missionnaire.

Sœur Anna Chénier, s.c.o.

À The Brook, le 26 juillet 1904, naissait Anna, fille de Napoléon Chénier (que ses proches et ses amis appelaient familièrement «Paul») et de Rose Anne Montreuil.

Elle fréquenta l'École du Sacré-Cœur de Bourget puis, sans doute édifée par le comportement de ses institutrices, elle fit son entrée en religion, le premier août 1923, chez les Sœurs Grises de la Croix. Lors de ses premiers vœux, en 1925, elle prenait le nom de Sœur Marie-Solange. Ses vœux perpétuels ont été prononcés le 16 juillet 1928.

Ses missions se sont surtout rapportées à l'enseignement pour lequel elle a reçu des obédiences l'envoyant aux endroits suivants: Écoles Duhamel et Primerose (Ottawa); Buckingham; Pointe-du-Lac; École Labelle (Aylmer); Papineauville et Maniwaki. Elle a aussi fait du service communautaire au Couvent Notre-Dame, 39, rue Amherst, Hull.



S' Anna Chénier, s.c.o.

Sœur Anna Chénier est maintenant retraitée à Aylmer depuis quatre ans. Elle était une aînée de Sœur Solange Chénier de la même Congrégation des Sœurs de la Charité d'Ottawa.

Sœur Gilberte Chénier, f.d.l.s.

Fille de Josaphat Chénier et de Rose-Emma Parent, Gilberte a vu le jour à Bourget le 12 septembre 1926.

Elle a commencé son postulat chez les Filles de la Sagesse le 24 juillet 1944 et a fait ses premiers vœux le 2 février 1946. Sous le nom de Sœur Rose de la Visitation, elle prononça ses vœux perpétuels en août 1951.

Voici sa feuille de route: Sturgeon Falls (1947); Elliot Lake (1958); Maison mère en France (1962); Retour comme supérieure à El-



S' Gilberte Chénier, f.d.l.s.

liot Lake (1962); À Ottawa, au poste d'Assistante-Provinciale (1964); Maîtresse des Juniores à Ottawa (1966); Supérieure de la Résidence Nelson à Ottawa (1969); Secrétaire et suppléante à Dubreuilville (1975); Conseillère en catéchèse à Blud River (1983).

Sœur Solange Chénier, s.c.o.

Le ciel bénissait l'union de Napoléon Chénier et de son épouse, Rose-Anne Montreuil lorsqu'il laissa naître leur petite Solange, le 15 août 1909 à The Brook. Baptisée le même jour, elle était la cinquième d'une famille de dix enfants.

Au cours de ses dix années de scolarité à l'École Sacré-Cœur de Bourget, elle a toujours mérité les éloges de ses institutrices.

Solange devint postulante, chez les Sœurs Grises de la Croix, le 2 août 1937. Sa riche nature, sa simplicité et sa douceur marquèrent tous les actes de la vie de religieuse de Sœur Paul-Germain, nom choisi en religion lors de sa vêtue, le 14 juillet 1938.

Après un cours en soins infirmiers suivi à l'Hôpital St-Vincent, elle voulut se perfectionner et demanda d'entreprendre les études d'infirmière licenciée à l'Hôpital St-Joseph de Sudbury. Elle prouva dans la suite n'avoir cherché que les moyens de mieux servir son prochain préféré, les grands malades.

En 1954, Sœur Paul-Germain revenait à l'Hôpital St-Vincent comme directrice des soins infirmiers. Cinq ans plus tard, connaissant son esprit missionnaire, on la nomma directrice de l'Hôpital Notre-Dame de l'Assomption de Moosonee.

Après un mandat de neuf ans bien servi, en 1968, elle fit du recyclage parmi les sœurs malades ainsi qu'aux hôpitaux de Sudbury et de Hawkesbury. En 1971, elle revint à l'Hôpital St-Vincent, comme directrice des soins infirmiers, jusqu'à sa nomination (août 1972) au poste de supérieure au Foyer Prescott et Russell. À ce dernier endroit, en quelques mois, elle fit une «œuvre joyeusement caritative» qui fit cruellement regretter sa perte.

C'est le 2 octobre 1973 qu'elle perdit la vie dans un accident de la route avec quatre autres compagnons, dont M^{re} Gérard Charette et M^{lle} Rose Yelle, deux Bourgetains de naissance comme elle. Ce fut un grand deuil pour les Sœurs de la Charité d'Ottawa et pour tout le diocèse.

Sœur Blanche Denaault, p.s.s.f.

Blanche était fille d'Emery Denaault, forgeron, et de Rebecca Gagné. Elle naquit le 7 fé-



S Solange Chénier, s.c.o.

vrier 1907 à Gilbert, Minnesota (U.S.A.), et y fut baptisée en l'église paroissiale St-Joseph.

Ses parents, qui sont demeurés à cet endroit pendant deux ans, au temps de la «course à l'or», la ramenèrent au Canada alors qu'elle était âgée de quatre mois.

Le père de Blanche a déjà été propriétaire d'une ferme à Bourget et toute la famille est restée profondément attachée à notre paroisse. Même après l'établissement des Denaault à Montréal, ils revenaient pratiquement à toutes les vacances se retremper dans l'atmosphère bourgetaine. Pour sa part la petite Blanche dont les souvenirs à ce sujet remontent au temps où elle n'avait que trois à quatre ans, se rappelle même qu'on leur laissait faire un petit jardin dans le grand jardin. Elle n'a pas oublié non plus les dîners de Noël chez l'oncle Jos Denaault et les Fêtes des Rois chez la tante Clara Yelle.



S' Blanche Denaault, p.s.s.f.

Après avoir fait sa douzième année, Blanche resta à la maison pendant deux ans, puis entra chez les petites Sœurs de la Ste-Famille à l'âge de dix-huit ans, soit le 9 janvier 1926. Après les années préparatoires, elle a prononcé ses vœux perpétuels le 5 août 1933.

Au couvent, elle a été secrétaire et chroniqueuse. Recueillant et classant les documents se rapportant aux débuts de son institut religieux, elle a commencé la rédaction de son histoire: quatorze chapitres en sont terminés, les autres sont à venir.

Sœur Blanche Denault, qui a fêté ses «noces d'or» de profession religieuse, le 15 août 1978, est maintenant à sa retraite depuis trois ans.

Sœur Sara Dicaire, c.n.d.

Née à Bourget, le 22 avril 1911, Sara était la fille d'Auguste Dicaire et de Marie-Louise Déglise.



Sr Sara Dicaire, c.n.d.

Entrée en religion, le 21 janvier 1934, chez les Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame, elle fit ses premiers vœux le 24 janvier 1936 et ses vœux perpétuels, le 11 août 1941, sous le nom de Sœur Sainte-Claire-du-Saint-Sacrement.

De 1936 à 1971, elle a été cuisinière dans les missions suivantes: Institut Pédagogique, Villa-Maria, Saint-Pierre de Sorel, Chateauguay et Maison mère. De 1971 à 1984, elle a été employée aux cafétérias de la Maison mère, de Sainte-Adèle et de Sainte-Dorothée.

Notre ancienne concitoyenne porte actuellement le nom de Sœur Marie-Ange Dicaire.

Sœur Colette Gagné, s.c.o.

Colette, membre d'une famille de dix-sept enfants, naît le 31 juillet 1932 à Bourget. Bons



Sr Colette Gagné, s.c.o.

chrétiens, ses parents, Ernest Gagné et Thérèse Ménard sont heureux d'accueillir la petite Colette, comme tous leurs autres enfants d'ailleurs. C'est là leur richesse disent-ils. Dès l'après-midi de sa naissance, on mène la nouvelle venue au baptême qui est célébré en l'église du Sacré-Cœur. Monsieur et Madame Ubald Parent, oncle et tante de l'enfant, acceptent les responsabilités de parrain et de marraine; Bientôt, ils surnommeront affectueusement leur fille spirituelle «Colerette». Toujours ils seront là pour seconder les parents dans son éducation religieuse et même pourvoir à ses besoins matériels à l'occasion.

Après un tel apprentissage et, en outre, bien formée par la direction spirituelle reçue à l'école du village, il est tout naturel que Colette se dirige vers le noviciat des Sœurs de la Charité d'Ottawa, le 2 août 1948. À ce moment là, la famille Gagné est déménagée à Montréal où les enfants les plus âgés peuvent trouver du travail, au moins à temps partiel, et ainsi contribuer à la bourse familiale.

Le 15 juillet 1950, Colette prononce ses vœux temporaires puis, ses vœux perpétuels le 4 janvier 1954. Elle est maintenant connue sous le nom de Sœur Ste-Clémentine en l'honneur de sa grand-mère maternelle, M^{me} Clémentine Ménard.

Après sa profession, elle reçoit une obédience pour Lowell (Mass.) où elle se dévoue à l'enseignement. En plus, elle passe plusieurs années en Louisiane à éduquer les enfants du peuple d'Évangéline. Elle continue ses études à New Orleans et à Lowell.

Sœur Marcelle Hurtubise, s.c.o.

À Bourget, le 31 octobre 1932, naissait Marcelle, fille d'Ernest Hurtubise et d'Élise Martel.

Après avoir fréquenté l'école primaire de la troisième concession, elle poursuit ses études à l'École du Sacré-Cœur et à l'École Secondaire Privée de Bourget.

Marcelle étudia ensuite à l'École Normale d'Ottawa puis enseigna quatre ans avant d'embrasser la vie religieuse. Le 14 août 1954, elle entra donc dans la Congrégation des Sœurs de la Charité d'Ottawa et elle y prononça ses premiers vœux le 16 juillet 1956, puis, trois ans plus tard, soit le 15 juillet 1959, ses vœux perpétuels sous le nom de Sœur Pierre-Auguste.

Pendant cinq ans, elle enseigna comme religieuse à l'École de la Nativité à Ottawa avant d'aller compléter ses études pour l'obtention d'un Baccalauréat ès Arts à l'Université Laurentienne de Sudbury. Dans la suite, elle a enseigné quatre ans au Collège Notre-Dame de Sudbury, puis quinze ans au Malawi et en Zambie (Afrique) où elle est arrivée en 1966.

Sœur Marcelle Hurtubise a célébré ses noces



Sr Marcelle Hurtubise, s.c.o.

d'argent de vie religieuse, en 1981, à Chipita, en Zambie, pays de l'Afrique Centrale.

Sœur Clara Labelle, s.n.d.d.

Clara est née à The Brook, le 23 novembre 1902, du mariage de Treflé Labelle et de Joséphine Lebrun.

Rendue sourde à l'âge de deux ans, par la méningite, elle entra à l'Institution des Sourdes-Muettes de Montréal, sise au 3725 de la rue St-Denis, le 5 septembre 1911. Elle fut confirmée le 26 mars 1916.

Pensionnaire à l'I.S.M., de septembre 1911 à juin 1924, elle fit de bonnes études, après quoi elle passa un an dans sa famille.

Étant orpheline de mère, et ne se sentant pas capable de tenir la maison de son père, à cause



Sr Clara Labelle, s.n.d.d.

de sa surdité et de sa faible santé, elle demanda et obtint de revenir aux classes, en septembre 1925, comme sous-maitresse pour aider la religieuse qui lui avait enseigné durant ses dernières années d'études. Puis, sentant l'appel à la vie religieuse, elle passa un an au département des sourdes-muettes que les Sœurs de la Providence gardaient, comme en un foyer, dans des locaux aménagés pour elles.

Entrée, le 8 septembre 1927, au postulat de la Congrégation des Sœurs Notre-Dame-des-Sept-Donleurs, elle prit le saint habit le 20 septembre 1928, puis fit profession le 21 septembre 1930. Elle est décédée le 3 septembre 1943.

Bien douée mais de santé délicate, elle rendit de bons services à la Communauté, même durant les quatre dernières années de sa vie qu'elle passa à l'infirmerie, à cause de la faiblesse de son cœur.

Quelques mois avant sa mort, elle fut frappée de paralysie et devint incapable de parler. Ses derniers mois furent douloureux. Elle manifesta une grande soumission à la Volonté de Dieu, édifiant tontes les personnes qui avaient des contacts avec elle.

Sœur Léontine Labrosse, s.c.o.

Enfant de Delphis Labrosse et d' loise Chénier, Léontine vit le jour à The Brook le 25 mars 1903. Elle a été baptisée à l' glise paroissiale.

Léontine fréquenta l' cole du Sacré-Cœur, dirigée par les Sœurs Grises de la Croix puis, après quelques années passées dans le monde, elle demanda à être admise dans leur congrégation. Elle y fit son entrée en août 1923 et prononça ses premiers vœux le 25 juillet 1925 en

prenant le nom de Sœur Telmon. Elle s'engagea définitivement en religion par des vœux perpétuels le 25 juillet 1928.

Au début, elle enseigna   Kapuskasing et à Hawkesbury. Puis on décida d'utiliser à bon escient ses dispositions pour tenir les écritures; elle fut donc successivement nommée secrétaire et comptable aux Hôpitaux de Mattawa, Hawkesbury, Lowell et St-Vincent.

Dans la suite, elle fut désignée supérieure à l'Hôpital de Mont-Laurier, au Pensionnat d'Ayimer et à l'Hôpital de Hawkesbury.



Sr Léontine Labrosse, s.c.o.

Actuellement, Sœur Léontine Labrosse est chargée de faire de la pastorale au Centre de Santé Elisabeth Bruyère.

Sœur Rose-Alma Labrosse, s.c.o.

Le 8 février 1890, naissait à The Brook, Rose-Alma, fille de Delphis Labrosse et d' loise Chénier. La cérémonie du bap me se déroula en l' glise Sacré-Cœur.

Elle fit ses études primaires à l' cole du village puis entra au noviciat des Sœurs Grises de la Croix (maintenant Sœurs de la Charité d'Ottawa) le 7 janvier 1907. Sous le nom de Sœur St-Fabius, elle prononça ses vœux perpétuels en 1910.

Au cours de sa carrière apostolique, on la retrouve, s'occupant de di te et de couture, à l'Hôpital Général d'Ottawa d'abord, puis à l'Orphelinat St-Joseph, à l' cole Normale de Hnll et à St-Rédempteur.

Pr sentelement, Sœur Rose-Alma Labrosse réside sur la rue Bruyère, à la Maison mère de sa communauté.



Sr Rose-Alma Labrosse, s.c.o.

Sœur Joséphine Lacroix, s.c.o.

Bourget s'appelait The Brook lorsque Joséphine naquit le 23 octobre 1887. Elle fut baptisée le même jour. Ses parents étaient Moïse Lacroix et Célina Michaud. Le père de Joséphine était travailleur sur la voie ferrée du Pacifique Canadien; sa petite fille était la deuxième d'une famille qui en compta treize.

De cinq à treize ans, la fillette, tout en rendant service à ses parents, fréquenta l' cole primaire du village située à proximité de la maison paternelle.

Lorsque les Sœurs Grises de la Croix arrivèrent à Bourget, en 1903, Joséphine se sentit incitée à embrasser la vie religieuse. En attendant que Dieu lui indique clairement ses desirs sur son avenir, elle servit le Christ dans ses



Sr Joséphine Lacroix, s.c.o.

prêtres, au presbytère de sa paroisse d'abord, puis à Ottawa. L'appel de la vocation persistant, elle confia son projet à son ancien curé. M. l'abbé Brunet, qu'elle se plut dans la suite à appeler « mon ange conducteur ». Un mois après, tout était réglé et l'aspirante faisait son entrée au noviciat des Sœurs Grises de la Croix, le 20 août 1905.

Éprouvée par la maladie au cours des trois derniers jours de la retraite préparatoire et craignant ne pouvoir participer à la cérémonie de vêtue, elle fut rassurée par M^r Duhamel, archevêque d'Ottawa, qui téléphona: « Dites à Sœur Lacroix et à ses compagnes que j'irai moi-même leur donner le saint Habit, demain. C'était le 3 janvier 1906 et Joséphine Lacroix reçut alors le nom de Sœur Ange-Gardien. Deux ans plus tard, elle prononce, selon l'usage du temps, ses vœux quinquennaux de religion; enfin, le 4 janvier 1913, elle se lie à Dieu par des vœux perpétuels.

Dans la suite, l'Hôpital Général, la Ferme d'Youville, Albany, Fort George et Ville-Marie bénéficièrent de son dévouement inlassable. Toutefois, c'est à Albany qu'elle donne le meilleur d'elle-même, quinze années durant. Le récit de ses activités dans le Grand Nord pourrait servir de thème à une véritable épopée. Mais, en 1931, sa santé, minée malgré sa forte constitution, l'oblige à dire adieu à ses chers Cris et à revenir à la Maison mère.

Après s'être reposée durant plusieurs mois, elle essaye à nouveau ses forces à la Ferme d'Youville mais elle ne peut tenir que six mois car de nouveau sa santé trahit sa bonne volonté. Désormais, la souffrance est son lot; l'infirmerie, son gîte et la maladie, son emploi. À côté du monde où l'on besogne et du monde où l'on s'amuse, il y a aussi le monde où la souffrance est un travail de rachat des âmes.

Atteinte de pression artérielle, Sœur Ange-Gardien doit s'aliter; elle continue cependant à occuper ses doigts en crocheting de fines dentelles et en montant des chapelets. Elle donne même volontiers de son sang pour trois transfusions.

Le 7 novembre 1947, sentant que la fin arrive, elle réclame elle-même les suprêmes onctions puis, une heure après, la mort moissonne son âme pour les greniers éternels. Elle était âgée de soixante ans dont un peu plus de quarante-deux avaient été voués à l'apostolat religieux.

Sœur Estelle Lalonde, s.c.o.

La troisième d'une famille de dix-huit enfants nés d'Arthur-Omer Lalonde et d'Ubalde Langlois, Estelle, naquit à The Brook, l'ancien nom de Bourget, un mercredi, le 26 dé-



S^r Estelle Lalonde, s.c.o.

cembre 1906. Elle fut baptisée le dimanche suivant par M. le curé L. C. Raymond qui fut son parrain; elle est aussi la filleule (décédée) M^{re} Cyprienne Langlois.

Elle fut admise au banquet eucharistique pour la première fois, le 16 février 1913, et reçut la confirmation le 14 septembre de la même année, des mains de M^r Charles-Hughes Gauthier, archevêque d'Ottawa. Pour ses dix premières années d'études, elle fréquenta l'École du Sacré-Cœur de Bourget puis fit deux années, dans le Québec, qui la conduisirent au «Brevet Académique».

Ses études terminées, elle travailla pendant quatre ans au magasin général de son père et, à la mort de celui-ci, survenue subitement le 2 septembre 1927, elle le remplaça comme chef de famille, jusqu'à son entrée au Noviciat des Sœurs Grises de la Croix (aujourd'hui, Sœurs de la Charité d'Ottawa), le 2 février 1936.

Durant ce laps de temps (1927-1936), elle prit une part active aux organisations paroissiales: chorale, parties de cartes et bazars. Avait-elle un talent pour l'art dramatique? En tout cas, nous la trouvons sur la scène de l'ancienne salle paroissiale dans «Cœur de Mère», «Zélie», La «Chaumière Bretonne» et «Cyclamen».

Estelle fit ses premiers vœux de religion, le 3 janvier 1938, et fut admise à la profession perpétuelle, le 3 janvier 1941, sous le nom de Sœur Marie-Roberte. La majeure partie de ses années de travail fut employée dans les bureaux des institutions de la communauté: soit à la perception et à l'admission, soit à la comptabilité ou aux archives médicales. Elle fut économiste à l'Hôpital St-Joseph de Lowell, Mass., pendant quatre ans et le fut, pendant six ans, au Sanatorium St-Laurent de Hull. L'Hôpital Général d'Ottawa, l'Hôpital St-Joseph de Sudbu-

ry et le Foyer Ste-Anne de Mont-Laurier bénéficièrent aussi de ses services. De même l'École Notre-Dame de Lourdes de Lowell où elle fut supérieure et directrice pendant trois ans.

Depuis 1974, elle passe ses années de retraite à la Maison-Béthanie de Pointe-du-Lac dans le calme et la beauté de ce coin du Québec.

Sœur Léona Laroche, s.c.o.

Fille de Napoléon Laroche et d'Odile Lortie, Léona est née, le 3 mai 1911, à Sparta, Minnesota (U.S.A.). Elle était jeune encore lorsque ses parents revinrent s'établir à Bourget.

Léona fréquenta l'École du Sacré-Cœur de Bourget où, dans le temps, l'enseignement était dispensé par les Sœurs Grises de la Croix (aujourd'hui Sœurs de la Charité d'Ottawa).

Le premier août 1933, elle faisait son entrée dans la même communauté que les religieuses



S^r Léona Laroche, s.c.o.

qui lui avaient enseigné à Bourget. Cinq ans plus tard, soit le 16 juillet 1938, elle prononçait ses vœux perpétuels sous le nom de Sœur St-Calixte.

Ses premières missions l'ont conduite à l'Orphelinat St-Joseph et au Foyer St-Charles d'Ottawa. Ensuite, elle fut mutée aux États-Unis où elle s'est consacrée à l'enseignement: d'abord à Lowell, au Couvent Notre-Dame de Lourdes (quatorze ans), puis à celui de St-Joseph (onze ans au cours élémentaire et 13 ans au cours supérieur). Ensuite, elle enseigna quatre ans au Couvent Ste-Jeanne d'Arc et deux ans au Couvent St-Joseph d'Haverhill.

Maintenant à sa retraite, Sœur Léona Laroche fait de la pastorale à l'Hôpital St-Joseph de Lowell ainsi que des visites aux prisonniers.

Sœur Léonie Lavigne, s.c.o.

Alphonse Lavigne, le père de Léonie, était natif de Pendleton et sa mère était native de The Brook. Née dans notre paroisse, le 10 juillet 1909, cette future religieuse était l'aînée d'une famille de trois enfants, ses deux frères ayant noms: Ronald et Bruno.

Léonie commença l'école chez les Sœurs de Ste-Anne à Montréal où elle fit sa première communion et reçut le sacrement de confirmation. À la suite d'un accident, elle était restée voutée et elle souffrait beaucoup des moqueries cruelles que lui infligeaient les autres enfants.

Grande pour son âge, mais plutôt maigre et frêle, elle cessa l'école à treize ans et commença à travailler. Souffrant physiquement et moralement, jamais on ne l'entendait se plaindre. Elle avait cependant une consolation: une amie à laquelle elle était très attachée; ce fut une véritable épreuve quand cette compagne



Sr Léonie Lavigne, s.c.o.

se consacra au Seigneur dans la Communauté des Sœurs du Précieux-Sang; mais bientôt, elle même sentit une forte poussée en faveur de la vie religieuse.

Sa famille résidait à Plantagenet lorsqu'elle fit son entrée chez les Sœurs Grises de la Croix en 1930. La cérémonie de vêtue eut lieu le 2 janvier 1931. Lors de ses premiers vœux, elle reçut le nom de Sœur Saint-Pierre et, comme première obédience, on la désigna «cordon-bleu», travail dans lequel elle excellait. Elle prononça ses vœux perpétuels le 3 janvier 1935.

Les pérégrinations de sa carrière religieuse la conduisirent successivement aux endroits suivants: Maison mère; Ferme d'Youville; Refuge de L'Orignal; Hospice St-Charles; Smooth Rock Falls; Paincourt; Chelmsford; Fauquier;

Noelville; Foyer d'Youville (Sudbury); et Résidence Ste-Marie.

Vint un temps où sa santé laissant sérieusement à désirer, elle consulta un médecin de Kapuskasing qui conseilla un repos à Moonbeam. Malade et se sachant condamnée, elle ne pouvait rester inactive.

Mais un jour, elle ne put se lever et, comme elle déclinait rapidement, on la transporta à l'Hôpital St-Joseph. Un peu avant deux heures de l'après-midi, dans un sourire céleste, elle exhala le dernier soupir. C'était le 9 octobre 1972.

Sœur Clara Leduc, s.c.o.

«Faire le bien! Réjouir!» semble avoir été le mot d'ordre de Sœur St-Léonce qui a passé comme un sourire du bon Dieu à travers les rangs des gens âgés aussi bien que dans les groupements de jeunes.

Sa petite patrie d'origine fut The Brook. Elle y vit le jour, le 22 septembre 1889, et fut baptisée le surlendemain. Ses parents, Étienne Leduc et Emma Boudreau, lui donnèrent le nom de Clara. Cette famille compta en tout sept enfants dont la cadette, Marie-Luce, qui fut le bâton de vieillesse de son père, possédait un joyeux tempérament que n'ont pas oublié ses contemporains.

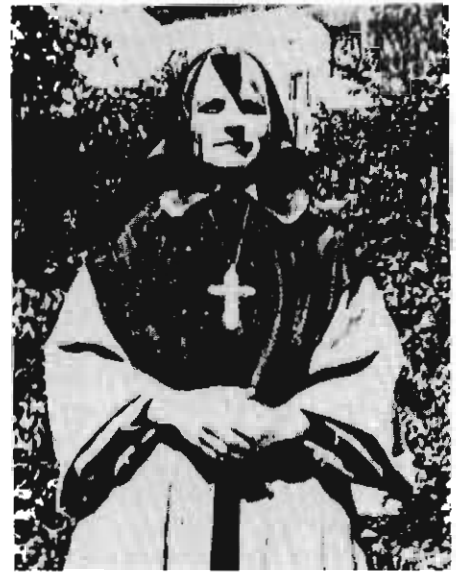
À l'âge de cinq ans, Clara s'achemine vers la petite école que nos pionniers avaient bâtie vers 1860. C'est là qu'elle apprit à lire, à écrire et à compter, mais surtout à connaître et à aimer Dieu davantage.

Le 18 juillet 1898, elle avait la douleur de perdre sa mère accidentellement brûlée par des flammes originant d'une lampe à pétrole qu'elle transportait. Clara fit sa première communion en 1899 et reçut la confirmation en 1900.

Très impressionnée par l'arrivée, en 1903, des Sœurs Grises de la Croix à The Brook, elle obtient d'être admise dans cette congrégation le 7 janvier 1908. La cérémonie de sa vêtue se déroula le 5 juillet 1908, et elle prit le nom de Sœur St-Léonce. Elle prononça ses vœux perpétuels le 12 juillet 1910.

Après avoir été pendant dix ans au service des enfants de l'Orphelinat St-Joseph, elle fut pendant six ans (l'une des fondatrices) à celui des orphelins de Mont-Laurier. Institutrice durant douze ans à l'Académie St-Michel de Montebello, elle a ensuite passé vingt ans à l'Hospice St-Charles d'Ottawa.

Lors de son séjour à Montebello, en octobre 1918, Sœur St-Léonce eut l'occasion de prêter son cœur et ses bras au soin de huit religieuses



Sr Clara Leduc, s.c.o.

et de trente-deux élèves pensionnaires atteintes de la «grippe espagnole». Puis le 14 avril 1920, elle est témoin de l'incendie du couvent et, peu de temps après, de sa reconstruction.

Cette femme incroyablement joyeuse était pourtant une cardiaque, ce qui l'obligea à faire plusieurs stages, brefs mais répétés, aux infirmeries. Elle faisait quotidiennement le Chemin de la Croix.

Le 6 février 1958, on dut l'emmener en ambulance à l'infirmerie de la Maison mère. Le 13 suivant, une embolie cérébrale l'emportait. Elle comptait un peu plus de cinquante ans de vie religieuse.

Sœur Mélina Leduc, s.c.o.

(Photo non disponible)

Mélina naquit à The Brook, le 12 juin 1891, du mariage d'Étienne Leduc et d'Emma Boudreau.

Lorsqu'elle commença à fréquenter l'école du village, cette institution était sous la direction d'enseignants laïques mais, en 1903, M. le curé F. X. Brunet réussissait à amener les Sœurs Grises de la Croix pour en prendre charge. C'est au contact des Sœurs Fondatrices de notre Couvent Notre-Dame de l'Assomption que parurent les germes de sa vocation religieuse.

Orpheline à six ans, elle conservait un souvenir touchant de sa défunte mère. À mesure qu'elle prenait de l'âge, elle s'ingéniait à faire le bonheur de ses frères et de ses sœurs en les entourant de toutes sortes d'attentions délicates.

À dix-huit ans, l'appel divin se fait pressant et se manifeste plus clairement au cours d'une retraite prêchée par les RR. PP. Rédemptoristes, M. le curé Raymond l'encourage dans ses bonnes dispositions et, le 8 janvier 1910, elle est reçue dans la congrégation de ses aînées institutrices.

Admise à la profession, le 11 juillet 1912, elle y prend le nom de Sœur St-Longin et, immédiatement, on lui assigne comme premier champ d'apostolat, le soin des petits pupilles de l'Orphelinat St-Joseph.

Après six années de dévouement assidu, un changement d'office s'imposait; on lui confia donc une classe d'une soixantaine de fillettes à l'école Reboul de Hull, en plus de la charger de la sacristie de l'École Normale.

En 1922, elle est rappelée à l'Orphelinat St-Joseph pour prendre charge de la salle des garçons. Comprenant leur besoin d'activité, elle leur organisait des pique-niques, des excursions dans les parcs, des visites à la Ferme Expérimentale et à l'Exposition, aux églises, etc.

Comme sa santé déclinait sensiblement, en 1929, on la muta au poste de portière à l'Hospice St-Charles. Elle ne bornera pas son dévouement à cet office mais s'occupera aussi d'organiser les réunions, les parties de cartes et les kermesses des Dames patronesses; elle se chargera aussi du parterre, du magasin, du téléphone, etc. Après avoir subi une grave opération, elle revint à l'hospice pour s'y dévouer encore pendant trois ans.

De retour à l'hôpital, le 14 février 1936, elle supplie son médecin: «Docteur, sauvez-moi!... je puis travailler encore.» Mais elle dut endurer des souffrances inouïes. Le premier avril, vers onze heures du soir, juste avant de tomber dans le coma, elle put adresser quelques paroles à sa Sœur St-Longin qui arrivait de Mont-Laurier. Deux heures et demi plus tard, elle rendait le dernier soupir. C'était le 2 avril 1936. Elle partait riche des abondants mérites accumulés durant sa carrière apostolique et surtout des faveurs spirituelles reçues au cours de sa dernière maladie.

Sœur Marie-Claire Lefebvre, s.c.o.

Sœur Marie-Claire Lefebvre, s.c.o., fille de Georges Lefebvre, sacristain, et d'Alberta Marcil, est née le 23 septembre 1945. Elle était la cinquième d'une famille de dix enfants dont six garçons et quatre filles. Native de la paroisse du Sacré-Cœur de Bourget, elle y fut baptisée le jour même de sa naissance par M. le curé Alphonse Lapointe.

La jeune Marie-Claire fréquenta l'École du Sacré-Cœur, de 1951 à 1961, puis l'École Se-



Sr Marie-Claire Lefebvre, s.c.o.

condaire Privée de Bourget, de 1961 à 1963, ayant Sr. River, s.c.o., comme professeur.

Entrée chez les Sœurs de la Charité d'Ottawa, le 5 août 1963, elle fit ses premiers vœux temporaires le 3 août 1965. Elle eut le bonheur de prononcer ses vœux perpétuels le 29 août 1971 dans sa paroisse natale.

Elle a œuvré comme enseignante à l'élémentaire pour le Conseil Scolaire d'Ottawa-Carleton. Présentement, elle enseigne pour le Conseil des Écoles Catholiques de Prescott-Russell à l'École Ste-Trinité de Rockland.

Sœur Jeannine Leroux, s.c.o.

Née à Lemieux, le 24 octobre 1935, Jeannine y fut baptisée en l'église Saint-Joseph. Elle était la fille de Ludger Leroux et d'Émérentienne Lussier.



Sr Jeannine Leroux, s.c.o.

Elle était encore jeune lorsque sa famille déménagea à Bourget où elle fréquenta l'école primaire puis l'École Secondaire Privée.

Entrée en religion chez les Sœurs de la Charité d'Ottawa, le 15 juillet 1953, Jeannine y fit ses premiers vœux le 15 août 1955 et prononça ses vœux perpétuels le 15 août 1958.

Pendant deux ans, son premier apostolat fut voué à l'enseignement, puis les vingt-trois années suivantes ont été consacrées aux soins des malades comme infirmière licenciée; elle en a passé neuf à l'Hôpital Spellman au Japon, cinq à l'Hôpital Général d'Ottawa et neuf à l'Hôpital Saint-Vincent d'Ottawa où elle se dévoue encore présentement.

Sœur Bernadette Lortie, p.s.d.p.

Bernadette LORTIE, mieux connue sous le nom de Sœur Germaine du Bon Pasteur, se raconte à nous.

Je naquis en 1907, la septième d'une famille catholique de neufs enfants. Mes parents, Jean-



Sr Bernadette Lortie, p.s.d.p.

Baptiste Lortie et Marie-Laure Paul, étaient de courageux fermiers sur ce qui est maintenant le chemin Russell près du ruisseau North Indian. Ma mère avait une foi remarquable et m'apprit très jeune à prier. Sans doute que le Sacré-Cœur, patron de notre belle paroisse, me vit en 1913 faire ma première communion et le même jour ma confirmation. J'ai eu une jeunesse heureuse et gaie. Est-ce à cause des Sœurs Grises de la Croix à Bourget que la vie religieuse m'intéressait? Pourtant, à vingt-et-un ans, après avoir lu une annonce de journal, je choisis la communauté des Petites Sœurs des Pauvres à Montréal. Je fis mon noviciat à Long Island et en France de 1929 à 1933. En 1935-36 je me

retrouve successivement à Sheffield et à Londres en Angleterre. Le 15 octobre 1937, je fais mes vœux perpétuels et je reviens au pays. Je soigne les vieillards et je fais la quête de porte à porte et dans les magasins: à Montréal (1938-44); Somerville, Mass. (1944-53); Montréal (1953-69); Louisville, Kentucky (1969-74); Wilmington, Del. (1974-78) et finalement Détroit où je suis présentement.

J'ai vécu loin de mon village et des miens mais mon bonheur fut à son comble lors de la célébration de mon Jubilé d'Or lorsque tous les membres de ma famille m'ont entourée.

Je crois que ma vie a été un témoignage à la vérité de l'évangile où Notre Seigneur promet la vie éternelle à ceux qui quittent maison, femmes, enfants, frères, à cause du Royaume de Dieu.

Sœur Alida Maisonneuve, S.C.O.

Le 12 mai 1899, M. Théophile Maisonneuve et son épouse, Juvénile Parent, devinrent les heureux parents d'une fille nommée Alida. Elle vit le jour à Curran et fut baptisée le qua-



S' Alida Maisonneuve, s.c.o.

torze mai de la même année à l'église de la paroisse St-Luc.

Quelques années plus tard, ses parents vinrent s'établir à The Brook. Alida y fit sa première communion en juillet 1909, et elle y fut confirmée en l'église Sacré-Cœur.

Son frère Stanislas et sa sœur M^{me} Rosario Chartrand sont encore vivants. Les autres membres de la famille, Adouilda, Hermas, Béatrice et Eugène sont décédés.

Alida fréquenta l'école du village de Bonrgel pendant six années; ensuite, elle alla rester à

l'Orphelinat St-Joseph d'Ottawa après la mort de ses parents.

Elle entra au noviciat des Sœurs Grises de la Croix (Sœurs de la Charité d'Ottawa) en 1920, au mois d'août. Elle fit sa profession temporaire le 16 juillet 1922 en prenant le nom de Sœur Joseph-Hermas. Elle prononça ses vœux perpétuels le 16 juillet 1925, à la Maison mère de la rue Bruyère, Ottawa.

Après sa profession en 1922, elle enseigna dans les écoles d'Ottawa et à St-François-du-Lac. Elle fut maîtresse, de pensionnaires dans plusieurs missions de la province de Québec.

On la nomma supérieure, de 1954 à 1971, dans les missions de la Province du Christ-Roi.

Depuis 1973, elle est retraitée à la Résidence des Sœurs anciennes et malades au Mont-St-Joseph, 50, rue Maple Lane, Ottawa.

Sœur Béatrice Maisonneuve, S.C.O.

Dernière née d'une famille de neuf enfants, Béatrice vit le jour à The Brook, le 19 mars 1906. Ses parents étaient Théophile Maisonneuve et Juvénile Parent, couple de cultivateurs chrétiens, honnêtes et laborieux. La ferme des Maisonneuve était au nord de la troisième concession et, chaque printemps y ramenait l'inondation, par le débordement du Lac Cobb, alors que les enfants prenaient plaisir à se promener en chaloupe aux alentours.

Le père et la mère furent rappelés à Dieu, coup sur coup, et l'aînée, Adouilda, qui avait remplacé la maman durant les quatre années de sa maladie, eut la triste charge de faire les valises de ses petites sœurs, dont celle de Béatrice, pour les acheminer à l'Orphelinat d'Ottawa. La petite y demeura jusqu'à l'âge de douze ans puis alla habiter avec sa sœur aînée à Rockland. Là, elle continue son éducation en fréquentant l'école paroissiale pendant deux ans. À quatorze ans, Béatrice retourne à l'orphelinat où elle se dévouera jusqu'à l'âge de vingt et un ans.

Accueillie au postulat d'Hurdman's Bridge, le premier août 1927, elle se gagne rapidement l'estime de ses compagnons et la confiance de ses supérieures; aussi, fut-elle admise sans encombre à la prise d'habit, le 15 juillet 1928, alors qu'elle prit le nom de Sœur St-Stanislas. À cette époque, on lui fit cultiver sa voix qui était très harmonieuse. Le 16 juillet 1932, elle fit sa profession perpétuelle dans sa chère communauté des Sœurs Grises de la Croix.

Ses diverses obédiences l'ont conduite d'abord à Saint-François-du-Lac puis, successivement à l'Orphelinat St-Joseph, à St-Jérôme, à Rouyn et à Sudbury. Enfin, on lui confia le rôle de portière à l'École Normale de Hull.



S' Béatrice Maisonneuve, s.c.o.

À la fin de juillet 1948, un mal étrange la saisit. L'intervention chirurgicale révèle un cancer, avec comme verdict: «C'est une question de mois...»

Le 21 décembre, on lui administra les derniers sacrements. Or tandis que la vie corporelle penchait vers son déclin, la vie spirituelle grandissait dans cette âme complètement résignée à la volonté de Dieu qui la mettait face à la mort.

Le 6 janvier 1949, jour des Rois et Fête de la foi, cette admirable croyante expirait aux premières heures du jour. Sœur Béatrice Maisonneuve, s.c.o. était âgée de quarante deux ans et avait passé la moitié de sa vie en religion.

Sœur Marie-Alberta Marcil, S.C.O.

Née à St-Chrysostome (Québec), le premier janvier 1883, Marie-Alberta fut baptisée deux jours plus tard. Son père, Joseph Marcil, né à Saint-Urbain (Québec) était le fils de Pierre Marcil. L'épouse de Joseph était Angèle Richer dit Lafliche; elle avait vu le jour à St-Isidore de Laprairie (Québec).

Quatrième enfant d'une famille de six filles et de trois garçons, la jeune Alberta reçut au foyer paternel une formation tellement imprégnée de foi et de charité que, durant toute sa vie, ses efforts tendront tout spécialement à la pratique de ces vertus. Un jour, elle sollicitera d'une compagne la faveur de polycopier, pour ses frères agriculteurs, des prières à saint Isidore, patron des cultivateurs.

La famille Marcil vint, en mars 1899, établir domicile à The Brook sur une bonne terre de cent-cinquante arpents. Âgée de quatorze ans, notre future religieuse cessa alors de fréquen-



S^r Marie-Alberta Marcil, s.c.o.

ter l'école. Lorsque parvenue à un âge où la jeunesse sérieuse pense à son avenir, Alberta obtint de ses parents la permission d'aller visiter un couvent de son choix. En revenant chez elle, elle leur annonça sa détermination d'entrer au noviciat des Sœurs Grises de la Croix.

Conseillée par M. le curé Raymond et Sœur Saint-Anselme, supérieure du couvent de The Brook, elle entra au noviciat le 8 décembre 1905, puis revêtit le saint habit le 17 juillet 1906. Au cours de ses années de probation, elle fut employée à la couture du noviciat et au soin des malades à l'Hôpital Général d'Ottawa. Immédiatement après sa profession (15 août 1908), Sœur St-Isidore fut désignée pour l'Orphelinat St-Joseph.

En août 1914, elle alla prendre un repos prescrit par le médecin à la Ferme St-Louis de Hurdman's Bridge. Dès qu'elle se sentit assez bien, elle sollicita un emploi et on la nomma



S^r Cécile Martel, s.c.o.

portière et téléphoniste, poste qu'elle occupera durant vingt-huit ans.

Lorsque, en 1940, fut déménagé le noviciat à la Maison mère, elle vint partager, avec d'autres compagnes, le travail de portière à la porte 9 de la rue Water.

En octobre 1944, son cœur lui causant du trouble, elle fit un stage à l'hôpital puis retourna vivre au ralenti avec sa famille religieuse mais, le 4 décembre suivant, une syncope mit fin à ses jours.

Sœur Cécile Martel, s.c.o.

Le 9 avril 1912, monsieur Ferdinand Martel, fils (ancien Bourgetain) et son épouse, Georgianna Benson, accueillèrent avec joie une petite fille fruit de leur union. Née à Martel Corners, Cécile a reçu le baptême des mains du curé de la paroisse St-Joseph de Lemieux.

Entrée en religion, le 16 juillet 1931, chez les Sœurs Grises de la Croix, elle fit ses premiers vœux après les deux années du noviciat.

Sous le nom de Sœur St-Léonard, elle prononça ses vœux perpétuels le 16 juillet 1936. Sœur Cécile Martel a fait ses études à Ottawa et elle fut pensionnaire à la Maison mère, 9 rue Brnyère, Ottawa.

Après ses études, elle enseigna pour le conseil scolaire d'Ottawa et dans les paroisses d'Alfred, Châte-à-Blondeau, Embrun et Limoges.

Actuellement, elle se dévoue dans la Pension Notre-Dame, rue Parent, Ottawa. Cette maison reçoit des jeunes filles qui travaillent à l'extérieur ou qui sont des étudiantes.

Devenue orpheline dès sa tendre jeunesse, Cécile Martel demeurait à Bourget pendant les vacances d'été.

Sœur Marie-Anne Martel, S.C.O.

Marie-Anne est née le 2 juillet 1908 à Martel Corners, non loin du village de Lemieux. Son père et sa mère, M. Ferdinand Martel, fils (Bourgetain de naissance) et Georgianna Benson furent les heureux parents d'onze enfants. Marie-Anne a été baptisée à l'église St-Joseph de Lemieux.

Après la mort de ses parents, elle a vécu pendant quelque temps à Bourget. Avant son entrée au noviciat des Sœurs de la Charité d'Ottawa, Marie-Anne a enseigné durant quelques années à la campagne.



S^r Morie-Anne Martel, s.c.o.

Elle fit son entrée en religion le 16 juillet 1934. Sœur Marie-Anne prononça ses premiers vœux le 3 janvier 1936, sous le nom de Sœur St-Félicien, et ses vœux perpétuels le 3 janvier 1939.

Suite à ses vœux temporaires, elle fut enseignante pour le Conseil scolaire d'Ottawa. En 1966, elle fut nommée, dès l'ouverture, à la Résidence St-Louis d'Orléans.

Après quelques années, elle fut nommée directrice du personnel à l'Hôpital Général de la rue Bruyère. Maintenant, elle est économiste générale pour la communauté des Sœurs de la Charité d'Ottawa depuis seize ans.

Sœur Yvonne Martel, s.c.o.

Yvonne Martel voit le jour, le vingt-cinq mai 1903, à Martel Corners. Elle est baptisée à la paroisse St-Joseph de Lemieux. L'union sacramentelle de Ferdinand Martel, fils (originaire de Bourget) et de Georgianna Benson fut bénie par la naissance d'onze enfants dont cinq filles et un garçon sont encore vivants.

La famille d'Yvonne vécut trois ans à Bourget. Après avoir été la gardienne du foyer, à la suite de la mort de son père et de sa mère, Yvonne entre en religion dans la communauté des Sœurs de la Charité d'Ottawa où ses deux sœurs, Marie-Anne et Cécile étaient déjà religieuses.

Le 15 août 1942, Yvonne prononça ses premiers vœux et prit le nom de Sœur Ste-Georgianna; elle fit profession perpétuelle le 15 août 1945.

Sœur Martel s'est dévouée dans les missions suivantes: Hôpital général de la rue Bruyère, Couvent de Hawkesbury, Couvent d'Embrun et Couvent de Limoges.



S^r Yvonne Mortel, s.c.o.

Présentement retirée au Mont-Saint-Joseph, Sœur Yvonne Martel s'affaire à rendre des services aux religieuses de la maison.

Sœur Rose Plante, c.n.d.

Photo non disponible

À The Brook, naissait, le 8 octobre 1898, Rose, fille de Vital Plante et de Marie Girard. Elle fut baptisée le lendemain à l'église Sacré-Cœur.

Elle avait à peine quinze ans lorsqu'elle dût quitter l'école pour remplacer sa maman décédée prématurément à la tête d'une famille de neuf enfants dont le bébé avait quinze mois. Rose avait déjà été hospitalisée et, sous le fardeau trop lourd pour ses jeunes épaules, elle fit une rechute qui la força à abandonner sa tâche. Une tante maternelle l'accueillit à Montréal où elle prit contact avec les Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame.

Entrée à leur Maison mère, le 27 avril 1917, elle y prit le saint habit le 21 août de la même année. Sa profession se fit le 26 août 1919, puis elle prononça ses vœux perpétuels, sous le nom de Sœur Marie-Vital, le 10 août 1925.

Elle termina une longue et fructueuse carrière de vie religieuse par six années de réclusion à l'infirmerie où elle mourut le 12 avril 1983. Ses funérailles eurent lieu à la Maison mère de Montréal le 15 avril suivant, et sa sépulture s'est faite au cimetière Notre-Dame-des-Neiges.

Voici ses principales mutations: Saint-Jean, Québec (1919); Arthabaska (1929); École paroissiale de St-Jean (1936); Saint-Eusèbe, Mon-

tréal (1941); M.N.D. St-Michel, Sh. (1942); Sherbrooke-Sud (1943); Pensionnat de Joliette (1946); Maison mère (1947); École Normale, Sherbrooke (1957); École Normale, Montréal (1963); Maison mère (1971) et Infirmerie Notre-Dame-du-Bon-Secours (1977).

Sœur Béatrice Potvin, s.c.o.

Son idéal formulé dans ses notes personnelles se lit comme suit: «Devenir une sainte religieuse et une apôtre pour le prochain.»

Sœur Béatrice naquit dans la paroisse de The Brook, le 6 août 1903. Elle était la quatrième enfant de M. Joseph Potvin et d'Anna Leduc. Elle fut baptisée le lendemain, sous le nom de Béatrice, Marie. Après elle, ses parents accueillirent encore sept autres enfants.

À six ans, elle fréquenta l'école du village tenue par les Sœurs Grises de la Croix. Sa jolie frimousse et son air enjoué lui gagnaient la sympathie de tous.

Durant ses études, elle obtint beaucoup de succès. À l'école, elle rendait des services aux religieuses, même après les heures de classe.

Béatrice ne négligeait pas d'aider sa mère aux travaux de la maison. Toute dévouée à sa famille et à ses études, elle entendit l'appel à la vie religieuse. Sur le conseil de Sœur Joseph-du-Sacré-Cœur, supérieure du Couvent et sa bien-aimée maîtresse, après sa dixième année, elle fréquenta le pensionnat de Plattsburg (É.-U.) afin de se perfectionner en anglais.

C'est le 31 janvier 1922, après une retraite fermée, qu'elle quitta les siens pour entrer au Noviciat des Sœurs Grises. Les premiers jours de son entrée, elle subit une haute température, mais les bons soins de l'infirmière lui permirent de guérir et de ne pas renoncer à sa vocation.

Le 3 janvier 1923, elle prononça ses vœux temporaires. Sous le nom de Sœur Raymond du Sacré-Cœur, elle exercera son apostolat auprès des élèves à l'intermédiaire et au secondaire pendant plus de trente ans, dans les conseils scolaires d'Ottawa, de North-Bay et de Prescott-Russell. Elle suivit des cours à l'Université d'Ottawa et à Toronto après ses études à l'École Normale d'Ottawa.

Les six dernières années de sa carrière, elle fut directrice et supérieure à Clarence-Creek. En 1957, elle dut mettre bas les armes car elle ployait sous le poids de la fatigue et de la maladie.

Elle vécut huit années de réclusion dans la souffrance physique et les peines morales, dont la plus grande fut une inactivité forcée. Elle passa ces années à l'Hôpital St-Vincent, résignée à son impuissance qu'alourdissaient la surdité et la cécité.



S^r Béatrice Potvin, s.c.o.

Jusqu'à la fin de sa vie, elle garda son optimisme, et se réjouit lorsqu'on lui annonça l'extraction de sa cataracte. Mais le Seigneur lui préparait la grande clarté de l'au-delà. L'extrême faiblesse et le choc opératoire lui furent fatals. Au bout de quelques heures, elle rendit son âme au Créateur.

Sœur Raymond du Sacré-Cœur était âgée de soixante-deux ans, dont 43 ans 7 mois et 23 jours ont été passés dans la Congrégation connue maintenant sous le nom de Sœurs de la Charité d'Ottawa. Son décès survint le 24 septembre 1965.

Sœur Bernadette-de-la-Croix l'avait précédée dans la tombe. Elle laissait une autre sœur dans la communauté, Sr. Élianne Potvin, et, actuellement, un frère et deux sœurs mariées sont encore vivants.

Sœur Bernadette Potvin, s.c.o.

C'est à Bourget, Ontario, que Bernadette vit le jour, au matin radieux du 18 juin 1913. Baptisée le lendemain, elle reçut les noms de Marie-Estelle-Bernadette. Mais à peine au seuil de la vie, elle semblait vouloir rendre le dernier soupir. À onze mois, elle avait subi neuf interventions chirurgicales. Avec les prières à Marie, la petite reprit vigueur.

À six ans, Bernadette entre en classe et, à sept ans, elle est admise à la première communion. Entre ses heures d'études jusqu'à la dixième année à l'école du Sacré-Cœur de Bourget, elle se dévoue aux soins du ménage, prépare les repas et se fait la maman de ses trois petites sœurs.

Enfin, sa grande piété lui fait franchir le seuil du Noviciat des Sœurs Grises de la Croix à Ottawa. C'était le 15 janvier 1932.



Sr Bernadette Potvin, s.c.o.

À l'âge de vingt ans, elle est admise à la profession le 4 janvier 1934. Après ses vœux, elle ira suivre le cours d'infirmière à Sudbury. Après quelques mois de stage, on l'avertit que sa santé est trop frêle pour se vouer aux soins des malades. Alors les autorités l'envoyèrent à Mattawa pour aider. Mais le médecin la condamne au repos, car un poumon est devenu complètement inutile.

Donc, à partir de 1935, Bernadette-de-la-Croix passera ses jours à l'infirmierie du sixième de la Maison mère jusqu'à sa mort le 28 septembre 1942.

Huit jours avant sa mort, Bernadette se sent mortellement atteinte et demande à recevoir les derniers sacrements. D'une voix forte, elle demande pardon des peines qu'elle aurait pu causer à ses compagnes.



Sr Elianne Potvin, s.c.o.

Deux sœurs religieuses lui survivaient. Âgée de 29 ans, Bernadette avait passé 10 ans 8 mois et 13 jours en religion dans la Congrégation des Sœurs de la Charité d'Ottawa.

Sœur Élianne Potvin, s.c.o.

Dès son enfance, Sœur Élianne eut une poussée décisive vers la vie religieuse.

«Il y eut un soir, il y eut un matin», et ce jour-là, un beau samedi, le 25 novembre 1916, naît une petite fille que l'on nommera Élianne, nom choisi par la grande sœur Béatrice. C'est la neuvième enfant du mariage d'Anna Leduc et de Joseph D. Potvin. Dès le lendemain, elle recevait la grâce baptismale, sous les noms de Berthe, Catherine, Élianne, par M. l'abbé Raymond, curé de la paroisse. Le parrain et la marraine ont été l'oncle Camille et son épouse tante Éva.

Pendant quatre années, elle est demeurée sur la ferme de son grand-père, Damase Potvin, située près de la voie ferrée. À l'âge de cinq ans, son père vendit la ferme pour aller demeurer au centre du village et il devint fromager. À ce moment, ses frères Olida et Leduc allèrent travailler dans le nord d'Ontario, et sa sœur, Béatrice entra au noviciat des Sœurs Grises de la Croix.

De la première à la dixième année, Élianne fréquenta l'école du Sacré-Cœur de la paroisse. À dix-neuf ans, le premier août 1936, elle entra au noviciat dans la même congrégation où ses sœurs, Béatrice et Bernadette étaient déjà religieuses (aujourd'hui, les Sœurs de la Charité d'Ottawa).

Élianne (Sœur Marie-Léonie) fit sa profession temporaire le quinze juillet 1938 et prononça ses vœux perpétuels en 1941. Après le noviciat, elle continua ses études universitaires et fréquenta l'École normale de l'Université d'Ottawa.

Pendant quarante-trois ans, elle s'est dévouée à l'éducation de la jeunesse aux cours élémentaires et intermédiaires, à Ogdensburg (N.Y.), Church Point (Louisiane) et Buckingham (Québec) puis, pour les conseils scolaires de Prescott Russell ainsi qu'à North-Bay, Ottawa et Carleton (Ontario).

Depuis 1982, elle aide comme standardiste au Mont-Saint-Joseph, 50 Maple Lane, Ottawa.

Sœur Maire Potvin, s.c.o.

Issue du mariage de Léon Potvin et de Bertha Lefebvre, Marie est née à Bourget, le 12 avril 1931, et y a été baptisée en l'église du Sacré-Cœur. Par son père, elle était la petite fille d'Évangéliste Potvin et de Marie Pitre; par sa



Sr Marie Potvin, s.c.o.

mère, celle de Napoléon Lefebvre et de Gloria Benoit. Ces quatre aieuls étaient des Bourgetains de vieille date.

Juste avant d'atteindre l'âge scolaire, Marie alla demeurer à Hawkesbury avec sa famille. Elle y fit ses études primaires et secondaires.

Entrée en religion, en 1948, chez les Sœurs Grises de la Croix, l'enseignement a été son premier champ d'apostolat. Elle s'y est livrée de 1950 à 1970, d'abord aux États-Unis, puis à Bourget, Smooth Rock Falls, Sudbury et Châteaublond.

Depuis 1970 elle s'est consacrée à diverses œuvres à Ottawa coordonnatrice au Service des Travailleuses Familiales, assistante de la Pastorale paroissiale et aux soins palliatifs du Centre Élisabeth Bruyère.

Sœur Augustine Rondeau, S.C.O.

Augustine naquit, le 28 août 1916, du mariage d'Albert Rondeau et de Dora Lavigne.

Elle fit son entrée dans la Congrégation des Sœurs Grises de la Croix (maintenant les Sœurs de la Charité d'Ottawa) le 15 janvier 1941. Elle prononça ses vœux temporaires, le 3 janvier 1943, et ses vœux perpétuels, le 3 janvier 1946, prenant le nom de Sœur Ste-Albina.

Au cours de sa carrière apostolique, elle a reçu des obédiences pour les missions suivantes: Orphelinat Saint Joseph de Fort Georges; Christ-Roi de Shawinigan; Couvent d'Aylmer; St-Rédempteur de Hull; Notre-Dame du Nord (Québec); École Secondaire St-Joseph de Hull; Couvent de Papineauville; École Normale de Notre-Dame de Grâce de Rouyn; Résidence Saint-Pierre de Rouyn; Maison Provin-



Sr Augustine Rondeau, s.c.o.

ciale Notre-Dame du Rosaire (Cap de la Madeleine) et Maison Provinciale Notre-Dame de Hull.

Sœur Sainte-Albina a œuvré trente-deux ans dans la cuisine, quatre ans au lavoir et deux ans au réfectoire; présentement, elle est portière et réceptionniste.

Sœur Jeanne Roy, s.c.o.

À Damase Roy, fils, et à son épouse, Clara Bella Éthier, naissait, le 18 mai 1906, une fillette qu'ils firent porter sur les fonts baptismaux de leur paroisse du Sacré-Cœur de The Brook et qu'ils nommèrent Jeanne.

Elle a fréquenté l'école primaire à Bourget puis, dès l'âge de dix-neuf ans, soit le premier août 1925, elle entra en religion à Hurdman's



Sr Jeanne Roy, s.c.o.

Bridge, au Noviciat des Sœurs Grises de la Croix. Lors de ses premiers vœux, le 15 juillet 1927, elle prit le nom de Sœur Joseph-Hervé en marque d'affection pour deux de ses frères. La cérémonie des vœux perpétuels se déroula le 16 juillet 1930.

Au cours de sa carrière religieuse, ses obédiences la conduisirent à Saint-Bernard de Shawinigan où elle a été affectée à la buanderie pendant vingt-trois ans, et à Fort-Cnulonge où on l'a chargée de la sacristie de l'église pendant vingt ans. Elle a aussi été en mission au Sanatorium St-Laurent de Hull (neuf ans), au Pensionnat de la rue Rideau et à Gatineau.

Depuis huit ans, Sœur Jeanne Roy est retraitée à Aylmer où elle aide à la couture.

Sœur Agnès Schnupp, s.c.o.

Fille d'Adélard Schnupp et de Rose McAuley, Agnès vit le jour à The Brook, le 26 août 1907, et fut baptisée en l'église paroissiale du



Sr Agnès Schnupp, s.c.o.

Sacré-Cœur. Elle est une ancienne de l'école du «Trois» et de l'école du village de Bourget.

Entraînée par l'exemple de ses quatre sœurs aînées et sentant à son tour l'appel divin, elle fut acceptée dans la Congrégation des Sœurs Grises de la Croix, y faisant son entrée en 1928. Deux ans plus tard (1930), elle prononçait ses premiers vœux puis parvenait à la cérémonie des vœux perpétuels en 1934.

Elle avait choisi le nom de Sœur Marie-Agnès et, connue comme telle, elle fut professeur pendant quarante-trois ans. Les autorités de sa congrégation la nommèrent même supérieure de quelques-unes de leurs missions.

Présentement, elle est chargée de pastorale à Châte-à-Blondeau où elle remplit partiellement le rôle d'un prêtre présent dans la paroisse seulement une fois par semaine.

Sœur Aimée Schnupp, s.c.o.

En la fête de saint François-Xavier, le 3 décembre 1905, naquit une fillette que ses parents, Adélard Schnupp et Rose McAuley nommèrent Aimée lors de son baptême.



Sr Aimée Schnupp, s.c.o.

Elle suivit ses aînées à la petite école du rang puis étudia au secondaire avant de rester avec ses parents en attendant que l'appel de la vocation la conduise à Hurdman's Bridge, au noviciat des Sœurs Grises de la Croix, le 5 août 1927, en la fête de Notre-Dame-des-Neiges. Elle prononça ses premiers vœux le 16 juillet 1929 et ses vœux perpétuels quelques années plus tard.

Ayant pris le nom de Sœur St-Jean, elle a été affectée à l'enseignement pendant quarante-deux ans, surtout à Ottawa, mais aussi dix ans à l'extérieur de la ville. Ses postes d'enseignante l'impliquaient aux cours réguliers intermédiaires et secondaires; elle a aussi été chargée d'enseignement ménager pendant quatorze ans.

Retraitée au Mont St-Joseph, elle y a été trois ans bibliothécaire et deux ans pourvoyeuse au foyer de bienfaisance.

En lisant en d'autres pages le rapport de l'inspecteur James Hughes, nos lecteurs seront heureux de retrouver cette ancienne Bourgetaine dans la personne de «la petite fille qui aimait la nature».

Sœur Élisabeth Schnupp, s.c.o.

À Adélard Schnupp et Rose McAuley, naissait, le 26 avril 1897, une deuxième fille qu'ils firent baptiser sous le nom d'Élisabeth à l'église Sacré-Cœur de The Brook.



S' Elisabeth Schnupp, s.c.o.

Elle commença tôt à fréquenter l'école primaire du «Trois» puis continua à étudier jusque vers l'âge de quinze ans comme c'était normal pour la jeunesse de son temps. Après avoir aidé les siens pendant quelques années, elle fit son entrée en religion, chez les Sœurs Grises de la Croix, le 26 août 1921. Admise à ses vœux temporaires, le 26 août 1923, elle parvint à la cérémonie des vœux perpétuels le 26 août 1926.

Cette ancienne Bonrgelaine, qui avait pris le nom de Sœur Marie-du-Bon Pasteur, fit de l'apostolat pendant cinquante-deux ans à titre d'infirmière diplômée, tant auprès des laïcs que des religieux. Ses obédiences la conduisirent à Toronto pour y suivre un cours de chirurgie pratique, puis à passer dix ans à Ville-Marie, neuf ans à la salle d'opération de Sudbury, six ans à Moosonee (Baie James), six ans à l'hôpital de Spirit River (Alberta), dix ans à la



S' Marie-Jeanne Schnupp, s.c.o.

Résidence St-Louis (Orléans) sans oublier un an au Nursing Home Gendron de Bourget.

Maintenant retraitée, elle s'occupe activement de travaux d'art, surtout de tricots tout en accordant beaucoup de temps à la prière, n'oubliant pas ceux qu'elle a comblés et ceux qui l'ont comblée.

Sœur Marie-Jeanne Schnupp, S.C.O.

Née à The Brook, le 9 février 1895, du mariage d'Adélarde Schnupp et de Rose McAuley, Marie-Jeanne avait été précédée par trois frères; dans la suite, quatre sœurs et deux autres frères vinrent compléter la couronne familiale.

Au contact de ses parents, elle apprit de bonne heure la tolérance, la largeur d'esprit et le respect des autres.

Fillette intelligente et enthousiaste, Marie-Jeanne fréquente l'école du rang («Trois») puis elle se rend continuer ses études au palier secondaire à Hawkesbury, grâce à une cousine qui l'héberge.

De retour dans sa famille, elle devient bientôt modiste à un magasin de Bourget puis, plus tard, au magasin Lalonde de Hammond. Même si son talent sert à flatter la vanité féminine, elle n'oublie pas que, dès l'âge de treize ans, elle a songé à la vocation religieuse. À dix-huit ans, elle demande son entrée au noviciat des Sœurs Grises de la Croix et reçoit son admission; mais elle ne trouve pas le courage de quitter ses parents et ce n'est que six ans plus tard, après la mort de son père et à la suite d'une servente retraitée fermée, qu'elle entre au noviciat d'Hurdman's Bridge, le 29 août 1919. Elle prend le saint habit le 15 juillet 1920 et prononce ses vœux temporaires le 16 juillet 1921. Sa profession perpétuelle se fit le 16 juillet 1924.

Sous le nom de Sœur Rose-Élisabeth, elle a connu une longue carrière d'enseignante. Après avoir œuvré un an au pensionnat d'Aylmer, elle est montée au pensionnat Notre-Dame-du-Sacré-Cœur de la rue Rideau où elle se consacra trente et un ans à l'enseignement de l'anglais tout en s'occupant des pensionnaires collégiennes. De toutes les corvées, elle sera enthousiaste à enseigner l'élocution et la calligraphie, à préparer des concerts, etc.

Elle fut ensuite six ans supérieure de l'Orphelinat St-Joseph où elle eut à faire face à toutes sortes de problèmes et de situations dont elle se tira avantageusement avec beaucoup de tact, de doigté et de diplomatie.

Son dévouement trouva ensuite à se dépenser au Couvent Notre-Dame-du-Rosaire à Primrose et à celui de Bonrget. Il lui fut agréable de revenir à son village natal où elle fut bien heureuse de revoir les parents, de prier dans son église paroissiale, de renouer des liens d'ami-

tié et de visiter les malades et les personnes âgées.

Avec les années, Sœur Marie-Jeanne Schnupp devint vulnérable: l'arthrite raidit, endolorit et ankylosa progressivement ses membres; des troubles cardiaques nombreux se firent sentir. Malgré cela, en 1969, elle alla résider au Mont-St-Joseph où elle servit la communauté locale comme réceptionniste pendant deux ans, après quoi, elle s'inscrivit sur la liste des retraitées à la résidence Marguerite d'Youville. Elle consacra alors son temps à la prière, à la lecture spirituelle et à la confection de tricots et vêtements pour ses petits protégés, les pauvres. Malgré ses constants maux, elle restait sereine.

Le 26 mai 1977, en revenant de Bourget où elle avait assisté aux funérailles de son neveu, Guy Schuupp, elle prit froid et ressentit par la suite un violent mal de tête qui s'avéra tardivement être une artéro-encéphalite. Son état se détériora progressivement et, dans les derniers temps, elle ne pouvait même pas communier: le prêtre entraînait dans sa chambre et la bénissait avec le ciboire.

Le 18 août, vers 12.45 heures, elle baissa rapidement: ses quatre sœurs religieuses et son frère Oblat de Marie-Immaculée étaient à son chevet. Tout-à-coup, elle les regarda à tour de rôle comme pour leur dire un dernier adieu, puis la figure rayonnante, elle sembla fixer l'Invisible pendant quelques moments... et elle exhalait sa belle âme.

Sœur Rose-Hélène Schnupp, S.C.O.

À la fin du siècle dernier, soit le 21 octobre 1899, dans la troisième concession de The Brook, naissait Rose-Hélène, fille d'Adélarde Schnupp et de Rose McAuley.



S' Rose-Hélène Schnupp, s.c.o.

Avec ses frères et sœurs aînés, elle apprit tôt le chemin de l'école élémentaire n. 21, puis fit d'autres études dont nous n'avons pas les détails. Après le secondaire, elle resta dans sa famille et prit même de l'emploi à l'extérieur; ainsi, elle était commis au magasin général A. O. Lalonde durant l'épidémie de «grippe espagnole», en 1918-1919. Le premier janvier 1919, la première femme de son frère Patrick, née Cécile Auger, mourait de l'épidémie à la maison familiale des Schnupp et cette pauvre Rose-Hélène se vit même refuser la consolation d'aller partager ce deuil avec les siens par crainte de la contagion.

Comme ses aînées, elle fit son entrée en religion chez les Sœurs Grises de la Croix, à l'âge de vingt-quatre ans. Elle prononça ses premiers vœux en 1925 et ses vœux perpétuels en 1928.

Sous le nom de Sœur Rita-de-la-Croix, elle a accepté diverses missions et rempli de nombreuses occupations, restant en activité de 1928 à 1980. Ainsi, elle a été enseignante, directrice, supérieure de communauté, etc. Les souvenirs de la belle carrière qu'elle a vouée à l'éducation et à la jeunesse doivent lui apporter beaucoup de satisfaction.

Sœur Rose-Hélène est maintenant retraitée à la Maison mère de sa congrégation sur la rue Bruyère à Ottawa.

Sœur Lorette Séguin, s.s.m.n.

Lorette, fille de Frédéric Séguin et d'Orosia Lafleur, est née à The Brook, le 8 février 1906, et y a été baptisée en l'église du Sacré-Cœur.

Elle fit son entrée en religion chez les Sœurs de Sainte-Marie de Namur, le 2 août 1924, et elle y prit le nom de Sœur Jeune du Sacré-Cœur.



Sr Lorette Séguin, s.s.m.n.

Au cours de sa carrière de religieuse, elle a fait des stages prolongés aux maisons de sa congrégation, à Masson, VanKleeck-Hill et Ottawa. Elle est décédée à Buckingham le 3 février 1980.

Sœur Alice Villeneuve, f.d.l.s.

Née à The Brook, le 9 août 1888, Alice était la fille d'Honoré Villeneuve et de Clara Rochon. On l'a aussi connue sous le nom d'Alixia.



Sr Alice Villeneuve, f.d.l.s.

Elle était sur le point d'avoir dix-sept ans lorsqu'elle entra au noviciat de la congrégation des Filles de la Sagesse, le 15 juillet 1905.

Alice fit ses premiers vœux le 16 juillet 1906 et prit le nom de Sœur Clara de St-Houoré. Nous n'avons pas réussi à nous procurer sa «feuille de route».

Cette ancienne Bourgetaine est décédée à Val d'Or en décembre 1954.

Sœur Carmen Wolfe, s.c.o.

Enfant de Stauslas Wolfe et d'Éva Galant, Carmen naquit à Bourget le 12 mars 1930. Elle fit ses études primaires et secondaires à Bourget.

Elle est entrée en religion chez les Sœurs de la Charité d'Ottawa, le 2 août 1948, et a fait ses premiers vœux le 15 juillet 1950, puis a prononcé ses vœux perpétuels, le 15 juillet 1953, sous le nom de Sœur St-Stanislas.

En 1953, elle complétait son cours d'infirmière à l'Université d'Ottawa; en 1956, elle obtint, de la même université, un baccalauréat en administration des soins infirmiers; elle



Sr Carmen Wolfe, s.c.o.

poursuivit ses études à l'Université de Boston (E.-U.) pour y décrocher une maîtrise en sciences, en 1969.

Pendant dix-sept ans, elle travailla à l'Hôpital Général d'Ottawa, occupant différents postes. En outre, elle fut directrice des soins infirmiers à l'Hôpital St-Vincent d'Ottawa durant six années et à l'Hôpital Général de Hawkesbury pendant sept années. Présentement, elle est assignée au poste de directrice des soins infirmiers au Centre de Santé Élisabeth Bruyère.

Sœur Juliette Yelle, p.s.s.f.

Née à The Brook, le 4 décembre 1907, Juliette était fille de Béuomie Yelle et de Clara De-neault.

Elle a fréquenté l'école jusqu'à l'âge de quatorze ans. À quinze ans, une dame malade in-



Sr Juliette Yelle, p.s.s.f.

sista pour qu'elle travaille chez elle pendant quelques mois.

À dix-sept ans, elle commence un stage de quatre ans dans une famille de Montréal; dans la suite, elle refuse d'accompagner sa patronne qui se rend en France pour un séjour de trois mois; elle fait plutôt son entrée chez les Petites Sœurs de la Sainte Famille, le 9 juillet 1929.

Voici sa feuille de route de religieuse: six mois de postulat; deux ans de noviciat; cinq ans de vœux temporaires (1932-1937); vœux perpétuels, le 10 janvier 1937.

La liste de ses obédiences comprend: quatre

ans à l'Archevêché de Rimouski; cinq ans au presbytère des Oblats à St-Sauveur de Québec; onze ans aux États-Unis (Brookland, D.C. et Framingham, Mss.); trois ans à la Résidence des Pères Oblats, au Cap-de-la-Madeleine; trois ans supérieure au Presbytère St-Charles à Ottawa; deux ans aide-infirmière à Sherbrooke; neuf ans au «Pavillon M^r Racine» pour prêtres âgés. À travers ces divers stages, elle a fait de courts séjours dans quelques autres maisons.

En juillet 1981, elle retourne à la maison générale, à Sherbrooke, au poste de garde de l'infirmierie St-Joseph.



C - Les laïcs aussi sont la paroisse

Avertissement

Le réalisateur du livre-souvenir s'excuse de ce que les biographies qui suivent ne sont pas présentées selon la méthode classique, soit celle de l'ordre strictement alphabétique. Il s'agit, selon lui, d'un «péché mortel» typographique auquel il a dû se soumettre pour répondre aux exigences de son comité: celui-ci se rend ainsi aux nombreuses demandes de couples qui tiennent mordicus à ne pas être «séparés» même dans une publication. Sachez que les Bourgetains sont de grands sentimentaux!

Nous avons donc décidé de procéder comme suit:

Tous les noms ont d'abord été provisoirement disposés par ordre strictement alphabétique.

- 2 — Ensuite, pour établir l'ordre définitif, chaque fois que se présentait le nom d'un homme marié, nous avons placé, immédiatement après la sienne, la biographie de sa femme si, non remariée, elle était désignée encore par le même nom de famille, quoique se trouvant plus loin dans la liste originale.
- 3 — Lorsque se présentait le nom d'une femme mariée et que celui de son époux venait plus bas sur la liste de départ, nous avons attendu d'être arrivés au nom du mari pour placer la biographie de la conjointe immédiatement après la sienne.
- 4 — Dans tous les autres cas, l'ordre alphabétique a été respecté.

Amyot, Joseph

Joseph est né le 16 septembre 1894 et a toujours porté le nom de famille «Amyot» même si son père, Maxime Amyot, dit Villeneuve, et



Joseph Amyot

époux d'Octavie Lussier, était plus souvent désigné par son surnom de Villeneuve que par celui d'Amyot.

C'est à l'école primaire de la «Quatre» qu'il a fait ses études primaires et qu'il a commencé à reluquer la petite Diana qu'il devait épouser le 27 août 1917. Son épouse est fille d'Auguste Dicaire et de Marie-Louise Délisle. Les Amyot ont donné naissance à onze enfants dont deux sont décédés: Jéovah et Edmond.

En laissant l'école, Joseph travailla sur la ferme paternelle dont, avec le temps, il devint propriétaire et où il éleva sa famille. Il s'éloigna de son exploitation agricole lorsqu'il travailla pour les chemins de fer Pacifique Canadien, pendant quatre ans, et à trois autres reprises lorsqu'il s'engagea pour les chantiers.

Joseph a déjà été commissaire d'école pendant une demi-douzaine d'années, et marguillier pendant neuf ans.

Il aime rappeler le temps où les gens couchaient sur des paillasses bonrées de paille et la grande amélioration qui survint lorsqu'ils commencèrent à cultiver du «blé-d'inde» alors

qu'ils purent bourrer leurs matelas d'épluchures de maïs.

De la grande crise économique (1929-1940), il a gardé le souvenir d'avoir travaillé, non loin de chez lui, sur la ferme du colonel Cliche, à raison d'un dollar par jour (dix heures de travail). Il se souvient aussi que Philias Legault (de Cheney), commerçant en foin, patates, etc., le payait un dollar la corde pour faire du bois de poêle.

Après avoir vendu leur ferme en 1957 pour s'établir au village, les Amyot ont fait de nombreux voyages aux États-Unis et à travers la province.

Joseph a déjà été un gros fumeur de pipe, mais il a cassé cette habitude il y a cinq ou six ans. Sa seule passion maintenant est de jouer aux cartes.

Amyot, Diana

Baptisée à Bourget, Diana y est née le 5 avril 1899, du mariage d'Auguste Dicaire et de Marie-Louise Délisle.



Diana Amyot

Dans sa jeunesse, elle a fréquenté la petite école rurale de la quatrième concession, puis aida aux travaux de la maison et de la ferme familiale jusqu'à son mariage, le 27 août 1917, avec Joseph, fils de Maxime Amyot et d'Octavie Lussier. Leur union a été bénie par la naissance d'onze enfants dont neuf sont encore vivants. Ce vieux couple compte aussi trente-quatre petits-enfants et seize arrière-petits-enfants.

Joseph et Diana Amyot forment le plus vieux couple « natif » de Bourget vivant encore dans leur paroisse d'origine.

Madame Amyot a fait tellement de couvre-pieds d'indienne qu'elle ne saurait plus les compter. Il en est de même pour les bas et chandails qu'elle a tricotés durant sa vie.

Aujourd'hui, les Amyot sont résidents du Nursing Home de Bourget où ils s'adonnent



Urbain Aubry

encore beaucoup à leur passe-temps favori, les cartes, mais on dit que Diana est plus chanceuse que son mari.

Aubry, Urbain

Fils d'Amédée Aubry et de Domithilde Lortie, Urbain est né le 31 mars 1903 et a été baptisé à l'église du Sacré-Cœur de Bourget.

Il fréquenta l'école primaire jusqu'à la huitième année.

Urbain est demeuré à Bourget jusqu'à l'âge de vingt ans.

En 1923, il part donc pour Timmins où il résidera pendant quarante ans. Il fut conseiller de cette ville pendant six ans. Il a aussi été président de la Ligue du Sacré-Cœur de sa paroisse.

Pendant trente ans, Urbain a travaillé comme mineur. Deux de ses frères, Joseph et Alfred, étaient aussi employés à la mine et y périrent lors de l'incendie-explosion qui s'y produisit en 1928.

À l'âge de soixante ans, Urbain s'en vint à Ottawa où il travailla comme concierge pendant cinq ans. Il prend sa retraite en 1969 et va s'établir à Wendover. Enfin, il est de retour à Bourget depuis 1982

À Timmins, le 2 février 1926, ce fils d'Amédée Aubry s'est marié en premières noces à Rose Roy qui lui a donné trois enfants. Le 20 octobre 1956, il convolait en secondes noces avec une amie d'enfance, Hélène Martel-David.

Aubry, Hélène

Bourgetaine de naissance, Hélène est devenue l'une des nôtres le 23 juin 1906. Ses parents étaient Napoléon Martel et Éliisa Corbeil. Elle quitta l'école primaire après sa huitième année.

Le 29 septembre 1925, Éliisa épousait Ernest, fils d'Isaïe David et d'Angéline Lalonde. Des huit enfants nés de ce mariage, il n'en survit que quatre.

Ayant perdu son mari en 1936, Hélène éleva sa famille puis se remaria le 20 octobre 1956 à Urbain, fils d'Amédée Aubry et de Domithilde Lortie.

Après être devenue veuve, en 1936, Hélène a travaillé comme cuisinière au couvent d'Aylmer. En 1950, elle est commise au magasin Alfred Goulet. Pendant quelque temps, elle a été employée à la résidence de l'Honorable Louis St-Laurent, alors premier ministre du Canada. Elle va ensuite s'engager à l'Hôtel Laurentien de Lachute qu'elle quitte en 1956 pour se rema-



Hélène Aubry

rier à Urbain Aubry, et elle accompagne son époux à Timmins où elle tiendra une maison de pension. Elle revient à Ottawa en 1963, mais six ans plus tard, elle accompagne Urbain qui décide de jouir de sa retraite à Wendover. Enfin, en 1983, elle décide de s'installer à Bourget auprès d'Urbain après avoir disposé de leur résidence de Wendover.

Auger, Alfred (père)

Alfred était le fils de Jean-Baptiste Auger et de Philomène Potvin, tous deux du nombre des premiers colons à venir s'installer à The Brook. Né en 1865, il a été baptisé en l'église de Clarence-Creek.

En l'église Ste-Félicité, celle-là même où il avait été baptisé, il épousait, le 16 février 1885, Julie, fille de Joseph Tessier dit Lavigne et de



Alfred Auger, père

Julie Hurtubise. Onze enfants naquirent de cette union: Anna (M^{me} Euclide Pilon, 1886-1928); Alfred, fils, époux de Marie-Louise Éthier (1887-1950); Clémentine (M^{me} Gédéon Mantha, 1889-1965); Joseph (1891-1894); Cécile (M^{me} Patrick Schnupp, 1893-1919); Yvonne (M^{me} James F. Reilly, 1895-); Ernest (époux de Simone Sabourin, 1897-1976); Antoinette (M^{me} Ernest Bicknell, 1900-); Blanche (1902-1908); René (époux d'Ethel McLean, 1905-1978) et Conrad (1907).

Devenu veuf, Alfred épousa en secondes noces, le 14 août 1926, Angélique Lalonde, veuve d'Alphonse Frappier.

Jusqu'à sa retraite au village, Alfred Auger, père, a cultivé sa terre; il participait aux affaires paroissiales et municipales; on l'a même élu commissaire d'école et marguillier pour plusieurs années. Il mourut en 1949, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans.

Ses deux seuls survivants sont ses filles Yvonne et Antoinette. On se rappelle que cette dernière est restée longtemps avec son père et qu'elle a été organiste de notre église pendant quatre ans.

Auger, Edouard

Edouard naquit à The Brook le 9 octobre 1882. Il était le fils de Jean-Baptiste Auger et de Philomène Potvin. Dernier d'une famille de sept enfants, soit quatre garçons et trois filles, il n'avait que douze ans lorsque son père mourut.

En l'église paroissiale du Sacré-Cœur, il épousait, le 17 janvier 1905, Alma, fille d'Évariste Pilon et d'Alphonsine Beauchamp qui lui donna neuf enfants, soit cinq filles et quatre garçons. Quatre de ses filles furent institutrices.



Édouard Auger

Le couple Auger resta trois ans sur la ferme paternelle dans la troisième concession. Ensuite, il acheta une terre dans la huitième concession.

Edouard aimait rencontrer les gens et jaser avec eux. Il affectionnait les enfants. Très dévot, il ne manquait jamais la communion du premier vendredi du mois bien qu'il restait à la limite de la paroisse et malgré le mauvais temps. Ses derniers moments furent particulièrement empreints d'une manifestation de piété que n'oublieront jamais ses enfants.

C'est le 8 décembre 1958 que mourut Edouard Auger à l'âge de soixante-seize ans et trois mois. Il avait été victime d'un accident à la suite duquel la gangrène exigea qu'on lui coupe une jambe; sa fin survint au moment où l'on avait décidé de lui couper l'autre jambe.

Auger, Alma

C'est le 12 août 1885, à Clarence-Creek, que naquit Alma, fille d'Évariste Pilon et d'Alphonsine Beauchamp.



Alma Auger

Le mariage d'Alma, béni le 17 janvier 1905, serait le premier à avoir été célébré par M. le curé Raymond à The Brook. Le conjoint était Edouard, fils de Jean-Baptiste Auger et de Philomène Potvin. Ils eurent neuf enfants, soit cinq filles: Blanche, Irène (M^{me} Bruno Charlebois), Béatrice (M^{me} René Lefebvre), Alice (M^{me} Maurice Jarry) et Aurore (M^{me} Ernest Henri), puis quatre fils: Conrad (ancien de l'Université d'Ottawa et époux de Léona Joannis), Joseph (époux de Gracia Gélinas), Gérald (ancien élève du Juniorat du Sacré-Cœur, sergent dans la police de Montréal et époux de Lucille Brabant) et Gilles (époux de Lina Légère).

Les Auger élevaient des moutons: une voisine, M^{me} Drummond (les gens disaient Dro-

maine) Lavigne prenait toute leur laine et la transformait en tissus qu'Alma utilisait pour confectionner les habits des garçons jusqu'à l'âge de douze ans. Elle achetait aussi du carisé (étoffe de coton et de laine) avec lequel elle confectionnait des robes pour ses fillettes. Signalons l'habileté de cette mère de famille qui faisait, sans patrons, toute la coupe des vêtements pour ses enfants.

Alma Auger était une excellente chrétienne. Même par mauvais temps et à jeun depuis la veille au soir, elle se laissait balloter quelque quatre milles en boghei ou en cutter pour venir pratiquement à tous les dimanches matin faire sa communion hebdomadaire en l'église paroissiale.

Après le décès de son époux, elle alla demeurer à Ottawa avec ses enfants, Blanche et Gilles. La mort vint la chercher à son tour le 9 juin 1971; elle était âgée de quatre-vingt-cinq ans et onze mois.

Auger, Émilien

Né du mariage d'Alfred Auger, fils, et de Marie-Louise, Émilien a vu le jour à Bourget le 27 octobre 1913.

Il fréquenta l'école primaire du village puis continua à l'Université d'Ottawa où il poursuivit ses études en vue de devenir ingénieur civil.

Enrôlé dans le Corps d'aviation Royal Canadien en 1936, il a fait du service outremer durant deux ans. Il fut promu sous-officier breveté (warrant officer) et affecté à North Sydney (N.-É.) puis à Dunnville (Ont.) et à Scudac (N.-B.) avant de traverser l'océan. De retour d'Europe, il obtint son licenciement et revint à Bourget faire le commerce des animaux, avec son père, au début de 1946.



Émilien Auger

Nommé maître de poste au début de 1952, il a occupé ces fonctions en plus de continuer à faire le commerce des animaux jusqu'à sa mort le 17 juin 1968.

Alors qu'il faisait du service dans les Maritimes, il rencontra Edna, fille de William Pellerin et d'Eva Galland, qu'il épousa, à Moncton, le 13 avril 1940. Trois enfants sont nés de ce mariage: un fils et deux filles.

Auger, Eugène

Eugène naquit à Bourget le 27 juillet 1911. Il est le fils d'Alfred Auger et de Marie-Louise Éthier.



Eugène Auger

Après avoir fréquenté l'école du village, Eugène Auger fit ses études classiques à l'Université d'Ottawa puis ses études médicales à l'Université de Montréal. En mai 1940, il décrochait son doctorat à la faculté de médecine et, en juin suivant, il obtenait sa licence du Collège Médical Canadien. Un mois plus tard, il commençait à exercer sa profession.

Le 14 juillet de la même année, en l'église St-Louis de France, à Montréal, le docteur Auger épousait M^{lle} Pauline Henrichon, garde-malade diplômée de l'Hôpital Notre-Dame de Montréal; une fille, Jocelyne, est née de leur mariage.

D'abord médecin-chirurgien à Vankleek-Hill, le docteur Auger a aussi pratiqué à Fournier pendant quelques années. Dans la suite, il a exercé sa profession à Hawkesbury où il est maintenant retraité.

Sur sa photo, l'on reconnaît le jeune Auger alors qu'il était Bourgetain.

Ayotte, Joseph

En 1877, à St-Barthélémy (comté de Berthier), naissait à Joseph Ayotte, père, et son épouse, Amélia Bernèche, un fils qu'ils firent baptiser sous le nom de Joseph-Wilfrid.

Après des études en médecine, à l'Université Laval de Québec, il obtint un doctorat. Dans la suite, il pratiqua la médecine générale à divers endroits, entre autres à Bourget, à la fin des années «vingt» et durant une bonne partie des années «trente».

Chez nous, il succéda au docteur Anatole Bohémier, parti étudier en Europe. Dans ce temps-là, le médecin devait être au poste pratiquement nuit et jour, et cela sept jours par semaine. Le territoire desservi s'étendait de Curran jusqu'à Sarsfield et de Clarence-Creek jusqu'à la Nation du Sud.

Malgré les exigences de ses activités professionnelles, le docteur Ayotte a trouvé le temps et moyens de servir notre communauté comme commissaire d'école. Il dénichait même quelques moments pour jouer au tennis.

Le 25 novembre 1902, Joseph Ayotte avait épousé Thérèse, fille d'Adelme Côté et d'Herméline Filiatrault, qui lui donna dix enfants.



Joseph Ayotte

Cet ancien médecin de Bourget, qui est décédé à Ottawa le 17 juin 1943, a été inhumé à Plantagenet.

Ayotte, Thérèse

Originaire de St-Barthélémy (Québec), Thérèse y est née en 1881; elle était la fille d'Adelme Côté et d'Herméline Filiatrault.

En l'église de sa paroisse natale, le 25 novembre 1902, elle épousait Joseph-Wilfrid, fils



Thérèse Ayotte

de Joseph Ayotte, père, et d'Amélia Bernèche. Leur union donna dix enfants: Louis (époux de Gilberte Vallée), Maurice (époux d'Ubalde Laroche), Jacques (époux de Rose-Mai Charron et ancien maire de Rockland), Marcel (époux de Thérèse Villeneuve), Georges-Étienne (époux d'Anne Fanterazzo), Marguerite (M^{me} Adélarde Lajeunesse, en premières noces, et M^{me} Fernand Villeneuve, par un deuxième mariage), Jeannine (M^{me} Lucien Pettigrew), Madeleine (M^{me} Paul Pilon) et Jacqueline (M^{me} Robert Lacroix); un garçon est aussi décédé en bas âge.

À Bourget, les Ayotte ont résidé dans une maison de brique qui était située là où se trouve maintenant le 38 Champlain-Nord. Un incendie ayant détruit cette propriété, ils vinrent alors demeurer au 17 Laval-est.

Thérèse Côté-Ayotte était la sœur de M^{re} Stéphane Côté, ancien curé de Chelmsford et ardent défenseur des Franco-ontariens à l'époque du Règlement XVII.

Devenue veuve du Dr Joseph Ayotte, le 17 juin 1943, elle même mourut à son tour le 4 août 1956.

Ayotte, Louis

Louis naquit à St-Léonard d'Aston (Québec) en 1905, du mariage du Dr Joseph Ayotte et de Thérèse Côté. Il fit ses études primaires à St-Bruno de Guigues et à Plantagenet, puis son cours secondaire à ce dernier endroit. S'étant spécialisé en pédagogie, il reçut un Baccalauréat ès Arts de l'Université d'Ottawa en 1952.

À Vankleek-Hill, le 31 juillet 1939, Louis épousa Gilberte, fille d'Octave Vallée et de Flora Campeau qui lui donna deux fils: Gilles, ordonné prêtre à Cornwall, le 21 septembre 1974 est actuellement curé de St-Guillaume de



Louis Ayotte

Martintown: Michel, qui naquit à Fournier-ville, le 24 août 1943, est mort accidentellement en 1962 quand sa voiture fut frappée par un train à Green Valley.

Toujours, Louis et son épouse ont poursuivi parallèlement leurs carrières dans l'enseignement, soit à Fournierville (dix ans), dans le Grand Nord (sept ans) ou à Cornwall, depuis 1953. Tous deux se sont qualifiés en agriculture, en éducation spéciale, en orientation, en arts et musique.

Pour services rendus à la cause de l'éducation catholique et française, ils ont été reçus, à tour de rôle, membre de l'Ordre du Mérite Scolaire Franco-Ontarien, en 1953 et 1962. De même, en 1971 et 1972, ils ont reçu des mentions honorables de leur Fédération régionale n° 21 des écoles secondaires de l'Ontario.

Tout en continuant sa carrière de professeur, Louis servit dans le Corps d'aviation canadien

à titre d'observateur terrestre et fut officiellement nommé observateur en chef en 1953.

Retraité (1970) à Cornwall avec son épouse (1979), Louis est réputé pour être un gros liseur et un ardent joueur de bridge.

Durant la dizaine d'années de résidence de ses parents à Bourget, Louis venait généralement couler la meilleure partie de ses vacances avec eux.

Bélanger, Anselme (fils)

Le 3 novembre 1889, naissait, à Anselme Bélanger (père) et son épouse, Caroline Bourdeau, un fils qu'ils firent baptiser sous le nom d'Anselme. C'était l'un des premiers paroissiens à recevoir le saint baptême dans la nouvelle église du Sacré-Cœur qui venait de remplacer l'ancienne chapelle.

Issu d'une famille agricole, il a appris tôt le métier de cultivateur et l'a adopté définitivement en vouant toutes ses énergies au succès de son exploitation.

En l'église de The Brook, le 18 avril 1910, il épousait Maria, fille d'Edouard Laroche et de Délia Lussier qui lui a donné six enfants, soit une fille et cinq garçons.

Anselme Bélanger (fils) est décédé, le 10 octobre 1972, à Hull (Québec) et sa dépouille mortelle est revenue reposer au pays des ancêtres, dans notre cimetière paroissial.

Bélanger, Maria

Né à The Brook, le 28 mai 1893, Maria était la fille d'Edouard Laroche et de Délia Lussier.



Anselme Bélanger et son épouse Maria

Le 18 avril 1910, elle épousait Anselme, fils, issu d'Anselme Bélanger, père, et de Caroline Bourdeau. Signalons qu'il s'agissait de l'un des derniers mariages de The Brook puisque notre localité changeait son nom en celui de Bourget moins de trois mois plus tard.

Le couple Bélanger a donné naissance à six enfants: Cyprienne, Cyprien, Hector, Roland, Julien et Aurélien.

Décédée à Hull (Québec), le 22 décembre 1971, Maria Laroche Bélanger a été inhumée à Bourget.

Bélanger, Arthur

Le 15 septembre 1906, naît à Bourget, Arthur, troisième des onze enfants de Pierre Bélanger et de Déliana Clermont.



Arthur Bélanger

Arthur a fait un stage à l'école primaire puis il resta bientôt sur la ferme pour aider son père. Il travailla aussi, à temps partiel, à la Forêt Larose, mais il en vint à réaliser son rêve en faisant l'acquisition de la terre paternelle.

En l'église Ste-Anne d'Ottawa, le 17 juin 1944, il prit pour épouse, Eva, fille d'Olivier Éthier et d'Exorée Bussièrès. Ils ont eu cinq enfants, dont le deuxième fils, Marcel, est maintenant propriétaire de la terre paternelle. Ils ont en outre trois petits enfants.

Lors de la vente de leur ferme, Arthur et Eva se sont réservé un morceau de terre où ils se sont bâti une belle maison pour y couler paisiblement leur retraite. Ils se désennuient aussi en cultivant un beau grand jardin.

Bélanger, Eva

Native de The Brook, Eva y a vu le jour, le 25 juin 1908. Elle était la quatrième d'une famille



Éva Bélanger

de huit enfants dont les parents s'appelaient Olivier Éthier et Exorée Bussières.

Eva fréquenta la petite école du rang puis, vers l'âge de quinze ans, partit travailler dans la grande ville d'Ottawa. Arthur alla l'y rejoindre pour l'épouser en l'église Ste-Anne, le 17 juin 1944. Son époux était fils de Pierre Bélanger et de Délima Clermont. Le Ciel les a bénis en leur envoyant cinq enfants.

Arthur et Eva se sont toujours étroitement aidés, ne lésinant pas pour se partager les tâches et s'appliquant à faire de leur exploitation agricole une entreprise rentable. Au cours des ans, la Société de l'Aide à l'enfance leur a confié la garde de plusieurs enfants.

Bélanger, Aurélien

Aurélien naquit à Bourget, le 6 mai 1927, du



Aurélien Bélanger

mariage d'Anselme Bélanger (fils) et de Maria Laroche.

Il fit ses études primaires à l'école du village. Ses copains le taquinaient parfois en l'appelant «Monsieur le député» parce que notre représentant du temps à la législature provinciale et grand défenseur des écoles franco-ontariennes, s'appelait lui aussi, Aurélien Bélanger.

Ce fils d'Anselme est à l'emploi de la Monnaie Royale Canadienne, à Ottawa, depuis une quarantaine d'années. Il est à prendre ses dispositions pour bientôt jouir d'une retraite que nous lui souhaitons heureuse.

Le 7 août 1948, Aurélien a épousé M^{me} Reina Berniquez en l'église St-Joseph de Hull. Deux enfants égayent maintenant leur vie: Lise et Michel.

Bélanger, Benoit

En 1915, naissait à Bourget, un neuvième enfant chez Pierre Bélanger et son épouse Délima Clermont. Malgré des chemins de prin-



Benoit Bélanger et son épouse Lucienne

temps très boueux, ses parents le firent baptiser sous le nom de Benoit, ce même samedi saint là.

Après avoir terminé son primaire à l'école du village, il fit un stage à l'école secondaire de Rockland, mais la grande dépression l'obligea bientôt à faire le tour du pays avec son petit bagage pour finalement se caser à Lachute (Québec).

En 1945, en l'église St-Germain d'Outremont, il unissait sa destinée à celle de Lucienne, fille d'Auguste St-Pierre et de Délima Pilon qui lui donna deux filles: Pierrette et Rachelle.

Benoit a été trente ans magasinier à la Ayers

Limited de Lachute. Il a pris sa retraite en 1970; depuis, il en profite pour voyager et jardiner. Il fait partie de quatre clubs d'âge d'or, dont le Centre Amical où lui et Lucienne sont directeurs. Il consacre ses mardis à visiter le Marché aux puces de Lachute où il est presque toujours assuré de rencontrer des gens de Bourget.

Au 16 de la rue Mady où il demeure, le couple Bélanger mène une vie si agréable qu'elle semble imprégnée d'irréalité.

Bélanger, Lucienne

Lucienne, fille d'Auguste St-Pierre et de Délima Pilon est native de St-Pascal-Baylon.

À l'église St-Germain d'Outremont, en 1945, elle a échangé les serments du mariage avec Benoit, fils de Pierre Bélanger et de Délima Clermont. Ce couple d'anciens Bourgetains a donné naissance à deux filles: Pierrette, qui est dans l'enseignement à Clarence, et Rachelle, demeurée plus près du foyer paternel, qui est puéricultrice à l'Hôpital Argenteuil. Elle est aussi grand-maman trois fois.

Lucienne partage les agréments d'une retraite bien méritée avec Benoit. Ils reviennent souvent «aux sources» à Bourget pour y revoir parents et amis.

Bélanger, Denis

Le 8 juin 1950, Bourget s'enrichissait d'un nouveau paroissien. En effet, ce jour-là, Eva Éthier, épouse d'Arthur Bélanger, donnait naissance à un fils qu'on appela Denis.

Dès l'âge de six ans, Denis se dirigea vers l'école Sacré-Cœur du village qu'il fréquenta jusqu'à la fin de la huitième année. Ensuite, il poursuivit ses études de neuvième et dixième



Denis Bélanger

années à l'École Secondaire de Casselman. Au début, Denis se sentait attiré vers l'électronique, mais il alla plutôt suivre un cours en électricité au Collège Algonquin. Il obtint son diplôme avec honneur. Désireux de bien se préparer à gagner sa vie, Denis s'inscrivit aussi à des cours en réfrigération et en coupe de la viande.

Muni de bonnes connaissances en électricité, Denis s'est trouvé un emploi chez Labelle Électrique où il est resté pendant huit ans. Puis, lui et un ami, Serge Lortie, décidèrent d'acquérir leur propre commerce: ils achèteront dont le magasin général de Fernand et Jean-Charles Lortie. Encouragé par son succès dans l'administration de cette entreprise, Denis devint grossiste en 1976.

Bien établi, Denis se sent alors prêt à unir sa vie à celle de Céline Éthier qu'il épouse à Roc-



Céline Bélanger

kland, le 27 octobre 1978. De leur union est née une petite fille qui a nom Isabelle.

Citoyen de Bourget, depuis sa naissance, Denis jouit d'une bonne réputation comme commerçant. Mais les Bourgetains ne sauraient, pour autant, oublier ses talents de musicien qu'il a déjà prouvés comme membre du «1919 Group Association» où il faisait la joie de notre population lors de rencontres paroissiales.

Bélanger, Céline

Fille de Robert Éthier et d'Alice Paul, Céline est née à Bourget, le 29 avril 1953. Après avoir passé les années de sa tendre enfance dans son milieu familial, Céline débuta en milieu scolaire; elle fréquenta d'abord l'école St-Isidore le Laboureur de Clarence-Creek, pour les deux premières années. Puis, de la troisième à la huitième année, elle alla à l'école Sacré-Cœur de Bourget. Comme c'était la coutume en ce temps-là, elle poursuivit ses études à l'École Secondaire de Casselman où elle termina sa douzième année et obtint un diplôme en commerce.

Après plusieurs années de travail où elle a mis ses connaissances à profit, Céline décida de fonder un foyer en épousant Denis Bélanger, à Rockland, le 27 octobre 1978. De cette heureuse union, naquit une jolie petite fille, Isabelle.

En plus de sa besogne d'épouse et de mère, Céline travaille maintenant à Ottawa, en qualité d'assistante en administration pour un institut privé.

Bélanger, Edmond

Baptisé à L'Orignal, où il est né le 27 août 1908, Edmond était le fils d'Aldéric Bélanger et de Délia Villemaire.

Aldéric acheta une ferme dans la septième concession alors qu'Edmond n'avait que deux ans. Celui-ci fréquenta donc l'école séparée de la septième concession qui, dans le temps, accueillait une cinquantaine d'élèves. Il abandonna ses études après la quatrième année.

À l'âge de seize ans, comme il y avait un excédent de main-d'œuvre chez Ini, Edmond commença à travailler chez d'autres «habitants». En plus de la nourriture et du coucher, on lui donnait \$1.50 par jour, mais, avec l'arrivée de la grande dépression, son salaire baissait à cinquante cents par jour.

Le 21 octobre 1939, il épousait Annette, fille de Ferdinand Leroux et d'Alexina Pilon qui lui donna trois enfants. L'année de son mariage, il achète une terre de cent arpents à Hammond. Après vingt-neuf ans de travail ardu, il vend son entreprise agricole et achète la maison de



Edmond Bélanger

son beau-père sise au 60-nord de la rue Champlain.

Devenu membre du Club d'Âge d'or, en 1973, il en est conseiller depuis plusieurs années et serait même le doyen du groupe. C'est Edmond qui y détient le «pouvoir des clés». Il est fidèle à ouvrir les portes du local à tous les mardis et jeudis après-midi pour permettre à ses compagnons de jouer aux cartes et au billard. Edmond a aussi été chargé du «mini-golf» durant les trois premières années de son utilisation... mais les jeux de cartes sont restés le passe-temps favori d'Edmond.

Bélanger, Annette

Ferdinand Leroux et son épouse, Alexina Pilon, se réjouissaient de la naissance d'Annette le 25 septembre 1916. C'est M. le curé Raymond qui la baptisa.



Annette Bélanger

La petite Leroux étudia à la même école qu'Edmond, son futur époux et, comme lui, cessa ses études après la quatrième année pour aider sa mère sur la ferme.

À l'âge de 23 ans, elle quitte donc ses parents pour fonder un foyer avec Edmond, fils d'Aldéric Bélanger et de Délia Villemaire. Le jeune couple s'installe alors sur une terre à Hammond et leur maison est bientôt égayée par trois enfants: Albert, Laurette et Gilles auxquels sont maintenant venus se joindre quatre petits-enfants.

En 1968, le ménage Bélanger prend sa retraite et vient s'établir au village de Bourget. Annette, qui a toujours été traitée comme reine de son foyer, emploie maintenant une bonne partie de ses loisirs à aller, avec Edmond, jouer aux cartes et au billard au local du Club d'âge d'or.

Bélanger, Gilles

Né à Hammond, le 23 septembre 1950, Gilles a été baptisé en l'église St-Mathieu. Ses parents sont Edmond Bélanger et Annette Leroux.

Il a fréquenté l'école primaire de sa paroisse. Après la huitième année, il s'est inscrit à l'école secondaire André Laurendeau d'Eastview où il a suivi un programme technique pour obtenir, après la douzième année, un diplôme de spécialiste en mécanique d'automobile. Aux temps libres, durant son cours, il a commencé son apprentissage au garage de Sylvio Laroche à Bourget. Il est maintenant à l'emploi du garage Surgenor d'Ottawa depuis une douzaine d'années.

Le 15 juin 1974, Gilles a épousé, en l'église de Bourget, Anne-Marie, fille de Roland Piché



Gilles Bélanger

et d'Annette Leroux. Ils sont les heureux parents de deux enfants, Stéphane et Patrick.

Aussitôt marié, Gilles, qui avait toujours resté chez ses parents, se construisit une maison, en dehors du village, sur la route 138. Les Bélanger sont de fervents quilleurs. L'été, ils font du camping et pêchent la truite.

Bélanger, Anne-Marie

À Bourget, le 19 août 1954, naissait Anne-Marie, fille de Roland Piché et d'Annette Leroux. Elle fut baptisée à l'église paroissiale.



Anne-Marie Bélanger

Après ses études primaires à l'école du Sacré-Cœur, elle s'inscrivit au secondaire à Casselman.

En 1973-1974, elle a été à l'emploi de Bowmar Electronic à Ottawa, puis, de 1974 à 1979, elle a travaillé chez Simpson Sears au Centre St-Laurent.

Anne-Marie a uni sa destinée à celle de Gilles, le 15 juin 1974. Leur mariage a été béni en l'église de Bourget. Son époux est fils d'Edmond Bélanger et d'Annette Leroux. Deux enfants sont issus de leur union: Stéphane et Patrick.

Membre du cercle local de l'Union Culturelle des Franco-Ontariennes depuis 1981, Anne-Marie fait aussi partie du Comité de Bingo; elle est même chef d'une équipe des bénévoles du dimanche.

Quilleuse des plus enthousiastes de la salle de Casselman, elle fait partie d'une ligue dont elle a détenu le championnat pour la plus haute moyenne pendant cinq ans. Elle aime beaucoup le ski de fond, le camping et la pêche pratiqués en famille.

Bélanger, Raoul

Fils de Pierre Bélanger et de Délina Clermont, Raoul est né à The Brook le 25 mai 1908 et y a été baptisé en l'église du Sacré-Cœur.

Il a fait son cours primaire à Bourget. Cultivateur d'origine, il s'est lui-même voué aux labeurs de la terre pendant toute sa carrière de travailleur. En outre, il a été employé à la Forêt Larose pendant plus de trente-cinq ans.

En l'église St-Léon-le-Grand de Treadwell, le 31 juillet 1941, il épousait Maria, fille d'Hector Frédette et de Sara Bourbonnais. Quatre enfants sont nés de leur union: trois fils et une fille; celle-ci décéda le jour même de sa naissance, soit le 12 octobre 1950.

Raoul était un membre fidèle de la Ligue du Sacré-Cœur. Il faisait aussi partie du Club



Raoul Bélanger

d'Âge d'Or. C'était un passionné pour les sports et les jeux.

Après une longue maladie, il nous a quittés pour un monde meilleur, le 4 octobre 1977.

Bélanger, René

Cadet d'une famille de huit enfants, René, fils de Pierre Bélanger et de Délina Clermont, est né en août 1918. Il avait été précédé dans la vie par quatre frères: Arthur, Raoul, Bruno et Benoit, ainsi que trois sœurs: Bernadette, Gabrielle et Rose.

Après ses études à Bourget, il faisait ses débuts sur le marché du travail à titre de postillon. Plus tard, il complètera son cours commercial puis fera des études supérieures en administration, en comptabilité et finances, en gestion d'entreprises, en placements et en informatique.



René Bélanger

En 1938, René émigre à Lachute (Québec). Pendant la durée de la guerre, il occupe le poste de vérificateur de production à Defense Industries Ltée, à Brownsburg. De 1945 à 1947, il s'occupe de l'expédition chez Ayers Ltée à Lachute.

En 1947, avec un groupe de citoyens, il fonde la Caisse Populaire Desjardins Ayers de Lachute, et dès sa fondation, il en est nommé directeur-gérant, poste qu'il a occupé pendant trente-trois ans avec beaucoup de dynamisme et de compétence. À sa retraite, cette caisse possédait un actif de quatorze millions de dollars. Pour services rendus, René a été décoré du Mérite Coopératif par le Conseil Supérieur de la Coopération.

Actif au sein de nombreuses associations bénévoles, il fut vice-président du Service Social Diocésain de la Société St-Jean-Baptiste, trésor-



Marc Bender

rier de la Fédération des Oeuvres de Charité, échevin de la ville de Lachute, etc.

Sportif à ses heures, René est membre du Club de Golf de St-André-est; il fait de la natation et aime la lecture. Il a visité la France, l'Italie, la Suisse, le sud des États-Unis et les Îles Bahamas.

Son mariage à Marie-Reine d'Amour, de Bois-Franc (Québec), date de 1942. Le couple Bélanger a six enfants, soit quatre filles et deux garçons.

Bender, Marc

À Ste-Foy (Québec) naissait, le 6 octobre 1951, Marc, fils de Desmond Bender et d'Edmée Boisvenue.

Il fit ses études primaires à l'école séparée St-Vincent-de-Paul d'Ottawa; ensuite, il passa par l'Académie La Salle et termina au High School of Commerce.

Marc a épousé, le 18 août 1973, Huguette, fille de Lucien Lavigne et de Claire Côté; ils ont échangé les serments du mariage en l'église du Sacré-Cœur de Bourget.

Facteur de profession. Marc habite Bourget depuis 1975. C'est un admirateur de la nature dont les passe-temps préférés sont la photographie et la musique.

Ayant terminé sa huitième année pratique en musique, il joue le piano, la guitare et l'auto-harpe. Il compose des morceaux de piano et s'accompagne à la guitare.

Bender, Huguette

Fille aînée de Lucien Lavigne et de Claire Gôté. Huguette naquit le 5 novembre 1951 à la maison paternelle dans la septième concession de Bourget.

Ayant complété ses études primaires à l'école du Sacré-Cœur, elle poursuivit au niveau secondaire à Casselman, après quoi, elle se dirigea vers l'école normale d'Ottawa. Depuis 1971, elle est à l'emploi des écoles séparées d'Ottawa.

En notre église paroissiale, le 18 août 1973, elle épousait Marc, fils de Desmond Bender et d'Edmée Boisvenue. Son conjoint, d'origine québécoise, habitait la capitale nationale depuis environ dix-neuf ans.

En 1975, le jeune couple vint élire domicile sur une parcelle de la terre paternelle à Bourget, où ils vivent depuis.

Bertrand, Bruno

Né à Curran (Currance, comme disaient les anciens) le 7 octobre 1906, Bruno y a été bap-



Huguette Bender

tisé en l'église St-Luc. Il était fils d'Alphonse Bertrand et de Léa Laffeur.

Ayant fait ses études primaires à Pendleton, il continua au palier secondaire en fréquentant le Collège de Rigaud.

Il débuta sur le marché du travail comme plâtrier, métier qu'il exerça pendant sept ans. Dans la suite, il a été fonctionnaire au sénat canadien pendant dix-sept ans.

En l'église du Sacré-Cœur de Bourget, le 27 mai 1930, il échangeait les serments du mariage avec Simone, fille de Delphis Labrosse dit Raymond et d'Héloïse Chénier, qui lui donna trois filles.

Bruno, qui a résidé à Bourget de 1937 à 1942, demeure maintenant à Ottawa. Il fait partie de clubs d'âge d'or et aime beaucoup jouer aux cartes.



Bruno Bertrand

Bertrand, Simone

À The Brook, le 2 novembre 1906, naissait Simone, fille de Delphis Labrosse et d'Héloïse Chénier. Elle a été baptisée en notre église paroissiale du Sacré-Cœur.



Simone Bertrand

Lorsqu'elle eut terminé ses cours primaire et secondaire à Bourget, elle pensionna à la Maison mère des Sœurs Grises de la Croix pour faire son École Modèle où elle obtint un certificat d'enseignante.

Elle a été institutrice pendant quatre ans et a travaillé au poste de commis en publicité au journal Le Droit pendant vingt ans.

À Bourget, le 27 mai 1930, elle acceptait comme époux Bruno, fils d'Alphonse Bertrand et de Léa Lafleur dont elle a eu trois enfants: Huguette (M^{me} Henri Deschamps), Jacqueline (M^{me} Denis Pagé) et Marthe (M^{me} Jean-Guy Pagé).

Simone, qui réside maintenant à Ottawa a demeuré à Bourget de 1906 à 1930 et de 1937 à 1942.

Bessette, Richard

Fils aîné d'Albert Bessette et d'Alice Pomainville, Richard est né à Limoges le 17 août 1948 et y a été baptisé en l'église St-Viateur. Il a été suivi dans la vie par un frère, Robert et une sœur, Françoise.

En quittant l'école primaire de sa paroisse, il va suivre un cours commercial à l'École Secondaire de Casselman.

Son premier emploi est d'une durée de trois mois à un bureau d'Ottawa de la Banque de la Nouvelle-Écosse, puis, il est employé au Conseil National des Recherches, d'octobre

1967 à juillet 1972; ensuite, il s'engage au bureau de la Compagnie Gulf à Bourget, après quoi, il fait de la comptabilité pour les Assurances Titley d'Ottawa. Enfin, il accède à la Fonction Publique Fédérale en 1975.

En l'église St-Mathieu de Hammond, il épousait, le 14 août 1971, Diane, fille de Lucien Lortie et de Marie-Jeanne Potvin qui lui a donné trois enfants: Chantal (1973), Christian (1975) et Luc (1977).

Quelques jours avant son mariage, soit le premier août 1971, il a fait l'acquisition de l'ancienne demeure de Jean-Guy Thivierge sur la rue Champlain-sud. En août 1982, les Bessette se sont construit une vaste résidence dans la cinquième concession, non loin de la voie ferrée.

De 1972 à 1981, Richard a été pompier volontaire de Bourget. Il a été obligé de résigner son poste de secrétaire de la brigade, suite à une opération pour hernie discale.

Notre concitoyen Bessette est un artisan de talent. Après avoir suivi un cours de rembourage, il le met en pratique comme passe-temps. Il a aussi étudié la mosaïque du bois (appelée «Les Miracles du Bois») et peut à peine répondre à la demande pour ses œuvres.



Richard Bessette

C'est un sportif depuis belle lurette: dès l'âge de quinze ans, il se faisait remarquer comme bon hockeyeur du Club de Limoges. Il lui arrive encore de jouer pour le Club de St-Pascal et surtout parmi les étoiles des «Vieux de la Vieille».

Richard et Diane ont déjà été des quilleurs enthousiastes.

Bessette, Diane

Fille de Lucien Lortie et de Marie-Jeanne



Diane Bessette

Polvin, tous deux natifs de Bourget, Diane a vu le jour à Hammond le 4 septembre 1949.

Elle a étudié jusqu'à la neuvième année à l'école du Sacré-Cœur de Bourget, puis est allé terminer son cours secondaire à Casselman. Suivirent son pré-universitaire et une année de formation des enseignants à l'Université d'Ottawa.

Engagée d'abord par le Conseil des Écoles Catholiques Romaines de Carleton, elle y a fait de l'enseignement, de septembre 1969 à décembre 1972. Elle est maintenant suppléante-remplaçante pour le Conseil des Écoles Catholiques de Prescott-Russell.

Le 14 août 1971, Diane unissait sa destinée à celle de Richard, fils d'Albert Bessette et d'Alice Pomainville. Leur union a été bénie par la naissance de trois enfants: Chantal, Christian et Luc.

Diane a été l'une des fondatrices du Cercle de Jeunesse Rurale Catholique à Hammond. Elle est membre active du cercle local de l'Union Culturelle des Franco-Ontariennes, depuis 1970; elle en a même été la présidente (1976-1978) et la secrétaire (1980-1983). Elle fait du bénévolat au Centre récréatif depuis 1981, et a été présidente de l'organisation du bingo hebdomadaire en 1978-1979.

Impliquée dans la vie sportive dès son adolescence, elle a joué au ballon-balai et à la balle-molle pour les clubs de Hammond. Elle participe aussi à une ligue de ringuette avec les dames de Hammond. Depuis quelques années, on l'a chargée de la formation des novices du hockey mineur dans le canton de Clarence.

Les passe-temps préférés de Diane sont le macramé, le transfert d'image et la réalisation de tableaux en trois dimensions, mais son activité récréative la plus accaparante consiste à

courir les arènes pour ses activités sportives, celles de son époux et de ses enfants.

Richard et Diane s'empresment toujours de répondre généreusement aux invitations qui leur sont souvent faites pour remplir le rôle de servants de messe.

Bisson, Emery

De naissance américaine, Emery Bisson vit le jour à St-Regis Falls, dans l'état de New-York, le 17 juillet 1890. Il y fut baptisé en l'église St-Ann.



Emery Bisson

À leur retour au pays, ses parents, Médard (Médore) Bisson et Flavie Lauzon l'amènèrent avec eux à Bourget pour l'y faire naturaliser Canadien.

Le 16 octobre 1917, Emery épousait en l'église St-Joseph de Lemieux, Adèle, fille



Adèle Bisson

d'Anthony Benson et d'Angéline Mondoux. Leur mariage fut hêni par la naissance de cinq enfants: quatre filles et un garçon.

Dès sa transplantation en sol canadien, Emery s'est solidement ancré sur la terre, restant exploitant agricole jusqu'à sa retraite.

À un certain moment, ses «comparoissiens» lui firent preuve de confiance en l'élisant au poste de marguillier.

Emery quittait parents et amis pour l'éternité le 7 août 1968.

Bisson, Adèle

Le foyer d'Anthony Benson et d'Angélique Mondoux était heureux d'accueillir, le 7 juillet 1892, une jolie petite fille qui reçut le nom d'Adèle sur les fonts baptismaux.

Emery Bisson la prit pour épouse le 16 octobre 1917, en la paroisse St-Joseph de Lemieux. Le marié était fils de Médard Bisson et de Flavie Lauzon. Il amena sa jeune femme à Bourget pour y fonder un foyer qui, avec les années fut égayé par cinq enfants: Germaine (épouse de Joseph Labelle), Simoone (épouse d'Edgar Bellefeuille), Berthe (épouse d'Arcus Labelle), Robert (époux de Laurette Lavigne) et Marie (épouse d'Aurèle Bellefeuille).

Adèle a toujours rempli de façon admirable son rôle de mère de famille et de ménagère. Elle était encore relativement jeune lorsque la mort vint l'enlever à l'affection des siens le 19 novembre 1940.

Boileau, Alcide

Au creux de l'hiver, soit le 11 février 1913, est né Alcide, fils d'Alphonse Boileau et d'Ernestine Longlin.

Il fit son cours primaire jusqu'à la septième année puis resta sur la ferme pour aider son père. Au bout de quelques années, il prit l'habitude d'aller passer les hivers aux chantiers mais revenait chez ses parents prêter son concours aux travaux des champs durant la saison de culture.

Le 15 juin 1940, Alcide épousait, à l'église du Sacré-Cœur de Bourget, Léontine, fille d'Olivier Éthier et d'Exorée Bussière. Aux années qui suivirent, ils donnèrent naissance à sept enfants.

Après leur mariage, Alcide devint propriétaire de sa propre exploitation agricole que, par sa collaboration et ses encouragements, Léontine lui aida à mettre en valeur.

Pour s'assurer un revenu d'appoint qui lui aiderait à améliorer les conditions de vie de sa famille, Alcide fut postillon et distribua, pen-



Alcide Boileau

dant deux ans, le courrier sur une route rurale de Bourget.

Ce jeune père de famille mourut malheureusement, après une courte maladie, le 22 novembre 1948.

Boileau, Léontine

Fille d'Olivier Éthier et d'Exorée Bussière, Léontine vit le jour à Bourget le 2 septembre 1913. Elle fréquenta régulièrement l'école primaire jusqu'à la huitième année.

Pendant les cinq années qui précédèrent son mariage, elle travailla en maison privée mais, après avoir pris mari, elle s'acquitta d'une partie des travaux de la ferme pour assurer le succès de leur exploitation agricole.

Léontine épousa donc Alcide le 15 juin 1940. Son conjoint était fils d'Alphonse Boi-



Léontine Boileau

leau et d'Ernestine Longtin. Le Ciel leur envoya sept enfants dont un couple de jumeaux.

Après la mort prématurée d'Alcide, en 1948, Léontine acheta une maison au village où elle se consacra à bien élever ses enfants en leur assurant une bonne instruction.

Les talents de couturière de cette mère de famille ont été grandement mis à contribution par de nombreuses dames moins bien douées qu'elle en ce domaine.

On se rappellera que M^{me} Boileau a déjà été ménagère à temps partiel pour M. le curé Ladouceur.

Boileau, Alphonse

À The Brook, le 28 septembre 1880, naissait Alphonse, fils d'Eustache Boileau et d'Anna Pilon. On le fit baptiser à Clarence-Creek.



Alphonse Boileau

Il fréquenta l'école primaire tout en faisant l'apprentissage de l'agriculture et, grâce à son application au travail, il devint bientôt un excellent cultivateur.

Marié, le 11 août 1906, à Ernestine, fille de Napoléon Longtin, père, et de Sophie Potvin, ils eurent onze enfants.

Alphonse a toujours demeuré à Bourget. Il fut marguillier et commissaire d'école. Très soigneux de son entreprise agricole, il la quitta cependant en hiver, pour aller aux chantiers pendant de nombreuses années. Il partait alors avec sa paire de chevaux pour se rendre à Fassett d'où il ne revenait qu'au printemps avec un petit magot qui lui permettait de douilletter un peu son existence et celle des chers siens.

Pendant de nombreuses années, alors que les plus vieux pouvaient faire une partie de la besogne sur sa terre, il a été chef d'équipe dans

notre région pour l'entretien des chemins du comté et du canton. Il conduisait alors une petite niveleuse qui a longtemps été tirée par des chevaux puis, sur la fin, par un tracteur.

À l'âge de 68 ans, il vendit sa ferme à ses deux fils, Jean et Roland pour aller «finir sa vie» au village. Alphonse a toujours été un chrétien pratiquant exemplaire. Même sur semaine et malgré des chemins impraticables, il ne manquait jamais les exercices religieux solennels: cérémonies de la semaine sainte, quarante-heures, rogations, funérailles, etc.

Le plus gros juron que nous l'ayons jamais entendu prononcer était son «patois» favori: «Bâtisse de régiboire!»

Le premier mai 1962, il quittait ce monde pour aller préparer, au Ciel, une place de choix à sa chère Ernestine.

Boileau, Ernestine

Fille de Napoléon Longtin, père, et de Sophie Potvin, Ernestine vint au monde à The Brook le 5 mai 1887. Dès qu'elle fut en âge, elle fréquenta la petite école du «Trois».

Adélar, fils de Pierre Sicard et d'Angèle Lefebvre, l'épousait le 11 avril 1904. Un enfant, né de ce mariage, n'était plus de ce monde lorsque Ernestine devint veuve.

Le 11 août 1906, elle convolait en deuxième noces avec Alphonse, fils d'Eustache Boileau et d'Anna Pilon. On doit douze enfants à cette union.

Épouse et mère exemplaire, en plus d'accomplir régulièrement la besogne de la maison, Ernestine trouvait le temps d'aider au «train» et de travailler aux champs. L'hiver, elle restait seule avec ses enfants pendant que son mari allait au chantier se faire des revenus d'appoint pour améliorer la situation de sa famille. Les aînés aidaient leur maman à prendre soin des animaux et celle-ci consacrait tous ses moments libres à tricoter pour vêtir chaudement sa maisonnée. Durant la froide saison, elle faisait aussi quelques couvre-pieds.

L'été, en plus de la routine de sa besogne quotidienne, elle semait et entretenait un grand jardin, puis faisait des conserves, confitures et marinades de toutes sortes.

Une fois, elle avait passé toute la journée à «pitcher» (lancer) des gerbes de grain pour la rentrée de la récolte, quand les «sauvages» décidèrent de lui livrer, en soirée, une pouponne un peu en avant de son temps. Si Ernestine n'a pas reçu les «sauvages» de la même manière que Madeleine de Verchères, elle n'en a pas moins droit à toute notre admiration.

Les dernières années de sa vie, elle s'est plu à lire la vie de nombreux saints. Nul doute



Ernestine Boileau

qu'elle est arrivée en plein pays de connaissances lorsqu'elle fit son entrée au paradis, le 14 février 1972, à l'âge de 84 ans.

Il y a déjà plusieurs années qu'Ernestine est morte, et maintes gens lui gardent encore beaucoup de reconnaissance de ce qu'elle ne s'est pas contentée d'avoir plusieurs enfants, mais que, comme sage-femme, elle a même aidé de nombreuses parentes et voisines à avoir leurs bébés.

Boileau, Denis

Né à Bourget, le 7 juillet 1949, Denis est le fils de Jean Boileau et de Viola Boudreau.

Au gré des circonstances, il fit ses études primaires successivement aux écoles du «Trois», de Curran et de St-Pascal, puis son cours secondaire à Plantagenet.



Denis Boileau

Le 19 mai 1973, Denis se liait pour la vie à Pierrette, fille d'Albert Marcil et d'Eva Martel. Le Ciel ne leur a pas encore accordé la joie d'avoir des enfants.

Depuis 1973, Denis est à l'emploi de la Fonction publique du Canada. Avec son épouse, il réside présentement à Gloucester (Ontario).

Naguère, il a été très sportif, aimant surtout le ballon-balai, le badminton et le ballon-volant.

Denis a déjà été membre du comité du Centre récréatif de Bourget et s'occupa particulièrement d'en organiser l'inauguration en 1976.

Boileau, Pierrette

C'est le 4 septembre 1949 qu'est née Pierrette, fille d'Albert Marcil et d'Eva Martel. À sa naissance, elle était accompagnée d'une sœur jumelle: Huguette.



Pierrette Boileau

Ayant fait ses études primaires à Bourget, elle se dirigea à l'École secondaire de Casselman où elle compléta son cours commercial.

En 1970, elle prit de l'emploi dans une institution financière où elle travaille encore.

Le mariage de Pierrette à Denis fut béni en l'église du Sacré-Cœur de Bourget le 19 mai 1973. Son époux est le fils de Jean Boileau et de Viola Boudreau. Le jeune couple réside maintenant à Gloucester où il espère que la Providence lui fera un jour la faveur d'envoyer la cigogne.

Alors qu'elle résidait à Bourget, Pierrette était membre du Centre récréatif et faisait partie de plusieurs clubs sportifs.

Elle a souvent prêté le concours de sa voix pour rehausser des cérémonies de mariage et elle continue encore à se joindre à notre chorale quand les circonstances le lui permettent.

Boileau, Eustache

À Clarence-Creek, le 29 mai 1852, naissait Eustache, fils de Jacques Boileau et d'Élise Paquet.

Il épousait en l'église Ste-Félicité, le 6 juillet 1874, Anna, fille de Pierre Pilon et de Célânise Viau qui lui donna quatre enfants, soit Alphonse (qui a toujours demeuré à Bourget), Lina, Edwidge (M^{me} Maxime Lavoie) et un garçon décédé en bas âge. Il restait alors dans la septième concession sur la ferme qui a longtemps été occupée, dans la suite, par la famille Edonard Auger. Son épouse, Anna, qui était née en 1851, le laissa veuf en 1880.

Le 8 septembre 1884, Eustache épousait, en secondes noces, Azilda, fille de Pierre Sicard et d'Angèle Lefebvre. Ils reçurent la bénédiction nuptiale en l'église de Clarence-Creek. Ce deuxième mariage donna huit enfants. Après avoir vécu encore quelque temps dans la septième concession, les Boileau; déménagèrent dans la troisième où Azilda qui était née en 1864, mourut en 1902.

À l'âge de cinquante-deux ans, Eustache décida de fonder un nouveau foyer. Il prit alors comme troisième femme Régina, fille d'Alphonse Roy et de Rose-Anna Longtin. Leur mariage fut célébré le premier août 1904 à The Brook; il en est issu dix enfants: Alice, Roméo, Jacques, Diane, Réginald, Roger, Gracia, Blanche, Juliette et Gertrude. Après être resté un certain temps à Bourget, la famille Boileau émigra à Rockland. Née le 2 juin 1882, Régina décéda, à Ottawa, le 4 mai 1954.



Eustache Boileau

Ayant fait le bonheur de trois conjointes et donné le jour à vingt-deux enfants, Eustache alla jouir de la récompense méritée par sa mission accomplie, le 6 mai 1924. Il décéda à Rockland, âgé de soixante-douze ans, et fut inhumé à Bourget.

Boileau, Azilda

Fille de Pierre Sicard et d'Angèle Lefebvre, Azilda naquit en 1864.



Azilda Boileau

En l'église Ste-Félicité de Clarence-Creek, elle épousait, le 8 septembre 1884, Eustache, fils de Jacques Boileau et d'Élise Paquet. Son conjoint était veuf d'Anna Pilon.

Azilda donna le jour à huit enfants: Joseph (qui est toujours resté à Bourget), Stanislas, Eustache (fils), Mathias, Herménégilde, Dora (épouse de Mathias Chénier), Florida et Rose-Anna.

Eustache et Azilda ont élevé leur famille, d'abord dans la septième concession, puis dans la troisième.

La deuxième épouse d'Eustache Boileau est décédée en 1902 et a été inhumée à Bourget.

Boileau, Joseph

Joseph, un «Brookoïse» et Bourgetain de toujours, vint au monde le 24 janvier 1889. Il fut baptisé dans l'ancienne chapelle, la première église n'ayant été ouverte au culte que le 24 octobre suivant. Il était le fils d'Eustache Boileau, père, et d'Azilda Sicard.

Le 17 janvier 1910, il épousait Marie-Louise, fille de Napoléon Longtin, père, et de Sophie Potvieu. La cérémonie nuptiale se déroula dans



Joseph Boileau

l'église du Sacré-Cœur de The Brook quelques mois à peine avant que «Le Brook» devienne Bourget.

Ce mariage a été béni par la naissance de neuf enfants: sept filles et deux garçons.

Jos Boileau a été à l'emploi de la Cie des chemins de fer Pacifique Canadien pendant quarante-quatre ans. Il prit sa retraite en 1954.

Il décédait le deux septembre 1980, à l'âge de quatre-vingt-onze ans, dont soixante-dix de vie conjugale.

Boileau, Marie-Louise

Le premier juin 1889, Marie-Louise naissait et s'installait de façon permanente à The Brook puisqu'elle y a toujours vécu, même quand l'endroit prit le nom de Bourget, une vingtaine



Marie-Louise Boileau

d'années plus tard. Ses parents étaient Napoléon Longtin, père et Sophie Potvin.

Le mariage de cette «Brookoise» qui, quelques mois plus tard deviendrait Bourgetaine, fut célébré le 17 janvier 1910. L'heureux marié était Joseph, fils d'Eustache Boileau, père, et d'Azilda Sicard. Leur vie à deux dura soixante-dix ans; aussi, faut-il dire que leurs noces d'argent, d'or et de diamant ainsi que leur soixante-dixième anniversaire d'épousailles furent fêtés très dignement par parents et amis.

Au cours de leur vie conjugale, ils firent baptiser neuf petits Boileau, soit sept filles et deux garçons.

Lorsque jeune fille, Marie-Louise fut employée à l'usine d'embouteillage d'eaux gazeuses «Russell Lithia» de The Brook. Puis, une fois mariée, elle se consacra entièrement à son rôle de ménagère en faveur de sa maison-née sans cesse croissante.

Marie-Louise survécut dix mois à son époux, décédant à l'âge de quatre-vingt-douze ans, le 16 juillet 1981.

Boileau, Roland

Né le 24 juillet 1924, sous le pastorat de M. le curé Raymond qui le baptisa. Roland était fils d'Alphonse Boileau et d'Ernestine Longtin.

Après ses études primaires à l'école de la troisième concession. Roland suivit un cours moyen d'Agriculture à l'Institut agricole d'Oka.

Revenu sur la terre paternelle, il désira une compagne. Ayant en vain scruté toute la périphérie des comtés unis pour y trouver la dulcinée désirée, un beau jour il baissa la vue sur un horizon moins éloigné et s'aperçut que la perle convoitée se trouvait à portée de main, sur les bords du Brook, au coin de la troisième concession. Le dénouement se déroula rapidement aux balustrades de l'église du Sacré-Cœur de Bourget où Roland échangea les serments du mariage avec Yvette, fille de Patrick Schnupp et d'Alice Joanisse, un certain 22 mai 1948. Au cours des années qui suivirent, ce coup de foudre eut pour résultats treize petits Boileau.

Malgré tous les soucis que lui occasionnaient l'exploitation d'une importante ferme et l'éducation d'une nombreuse famille, Roland trouva le temps de suivre un cours de personnalité de l'Université d'Ottawa et deux cours de recyclage en agriculture à Plantagenet.

En 1945, on le chargeait du secrétariat du Cercle agricole de sa paroisse et, en 1952, il était désigné au poste de président de la Coopérative laitière de Bourget.

Ayant vendu son exploitation agricole en 1976, Roland occupe sa retraite à divers passe-



Roland Boileau

temps dont quelques-uns se ressentent de son passé d'agriculteur.

Boileau, Yvette

Pressée comme elle l'a toujours été. Yvette a dû faire son entrée dans le monde en grande vitesse le 25 février 1929. Elle était fille de Patrick Schnupp et d'Alice Joanisse. C'est M. le curé Calixte Landry de Bourget qui l'a baptisée.

Elle a d'abord fréquenté l'école primaire du «Trois» puis a continué à celle du village où elle a complété sa dixième année. Durant les mois d'hiver, elle pensionnait au village chez madame Joseph Richer, veuve qui restait dans la maison occupée aujourd'hui par Robert Di-caire sur la rue Laval-est.

Le 22 mai 1949, elle se présentait à l'autel avec un certain Roland, fier de sa conquête;



Yvette Boileau

celui-ci était fils d'Alphonse Boileau et d'Ernestine Longtin. Treize enfants résultèrent de ce mariage.

Sitôt la noce finie, le jeune couple se mit au travail. Aux premières années de leur vie à deux, soir et matin, Yvette aidait au «train». Il lui fallut rapidement s'entraîner à faire de grosses popotes, surtout au temps des battages et de l'ensilage. L'été et l'automne étaient accaparés par le jardinage et les marinades. Avant chaque hiver, elle présidait à l'abattage d'une centaine de volailles qu'il fallait plumer, échicoter et vider avant de les congeler.

Son grand agrément a toujours été et est encore de recevoir de la visite, parents et amis, aussi de jouer aux cartes.

Pour Yvette, la retraite n'a pas apporté un arrêt d'activités. Elle est restée diligente comme avant; en plus, elle garde, à l'occasion, ses petits enfants; elle aime faire du ski de fond en hiver et de la natation en été. Bravo, petite grand-mère!

Boileau, Yvon

Parti du néant pour arriver à terme le 4 mars 1946, Yvon fut baptisé le 24 du même mois à l'église du Sacré-Cœur de Bourget. Ses père et mère étaient Alcide Boileau et Léontine Éthier.



Yvon Boileau

Suite à ses études primaires faites à Bourget, il va au Petit Séminaire d'Ottawa qu'il ne quitte qu'après avoir complété sa douzième année. Il s'inscrit ensuite au Collège Commercial Lafortune d'Ottawa où il complète un cours commercial incluant sténo-dactylo (1965-1966).

D'août à octobre 1966, il travaille au secrétariat de l'Université d'Ottawa, puis d'octobre 1966 à octobre 1971 on le trouve à l'emploi de

C.P. Rail avec bureaux sur la rue Industrial dans la capitale nationale.

Le 12 octobre 1971, il devient fonctionnaire à la Commission canadienne des transports pour qui il est présentement administrateur de programme aux Terrasses de la Chaudière à Hull.

Yvon, qui n'était pas insensible aux charmes de la «Belle Hélène» réussit à se faire agréer pour la conduire à l'autel le 23 mai 1970. La jeune madame Boileau est fille de Roland Piché et d'Annette Leroux. Ils sont maintenant les heureux parents de deux gentilles fillettes: Chantal et France.

Les sports favoris d'Yvon sont le ski, le camping, la pêche et le badminton. Il est propriétaire de tout un chalet roulant. Des cours ont contribué à le rendre très souple sur les pistes de danse. Il fait du bénévolat aux soirées de Bingo.

En bon citoyen, Yvon fait sa part pour économiser l'énergie. Non seulement il chauffe au bois, mais il exploite même son propre chantier pour abattre, scier et fendre son bois de poêle.

Boileau, Hélène

Hélène, l'aînée des filles de Roland Piché et d'Annette Leroux, naît le 15 octobre 1949 dans la deuxième concession de Bourget.

Elle fait ses quatre premières années de cours primaire à l'école du «Trois» puis s'en vient au village pour continuer ses études jusqu'à la dixième année. Les autobus scolaires lui font ensuite prendre la direction de l'école secondaire de Plantagenet, en 1966, et elle y termine en décrochant son diplôme de douzième en 1968.

Dès le mois d'août suivant, Hélène entre à l'emploi de la chaîne de magasins Woolworth à Ottawa et y travaille à titre de commis et de caissière. Puis, de 1971 à 1973, elle se retrouve à temps partiel au bureau de poste local dont M^{me} Edna Auger a la charge.

En cours de route, Hélène a prononcé un «oui» solennel qui l'a liée pour toujours à un certain Yvon, fils d'Alcide Boileau et de Léontine Éthier qui lui a donné deux fillettes.

Hélène est vraiment reine d'un agréable foyer où elle se fait remarquer par ses talents de cordon-bleu.

Au chapitre des loisirs, un cours de danse en a fait une excellente partenaire pour Yvon. Elle a aussi suivi des cours de couture, d'arrangements floraux, de danse-exercice, de fabrication d'abat-jour en papier de riz et autres. Elle a même appris la dactylo en 1982. Elle compte à son crédit plusieurs années de bénévolat aux soirées de Bingo qui fournissent leurs princi-



Hélène Boileau

pales ressources à certains organismes bourgeois.

Hélène est chef d'une équipe pour les réceptions qu'offrent après les funérailles les familles éprouvées par un deuil. Elle est aussi chargée de la «trésorerie» du cercle local de l'Union culturelle des Franco-ontariens.

Les sports favoris d'Hélène sont le ski, le volleyball, le badminton et le camping. Dans ses moments libres, elle dévore des livres, ce qui la motive pour se dévouer en faveur de la bibliothèque.

Bonhomme, Charles Dalvida

Charles Dalvida est né à Papineauville (Québec), le 2 mai 1891, du mariage d'Hégézype Bonhomme et d'Élise Lalonde. Le 8 juillet 1907, il épousait, à The Brook, Mérida, fille de



Charles Dalvida Bonhomme

François Lortie et de Zoé Leduc. Ils eurent sept enfants, soit deux fils et cinq filles.

Après des séjours à Buckingham (Québec) en 1907, et à Clarence-Creek (1910) où il tint une écurie de louage (livery), pendant quelques années, Charles-Dalvida fut marchand à St-Pascal, puis vint s'établir à Bourget en 1928: il y fit la vente d'assurance-vie tout en exploitant un taxi-autobus.

Il fut conseiller du village et joua un rôle important lors de la construction d'un nouvel aqueduc pour remplacer celui de M. Évangéliste Potvin. D'ailleurs, on se rappelle encore la passionnante campagne de propagande qui se fit à ce sujet. Les gens du village étaient partagés en deux camps et débordaient la salle paroissiale lors d'assemblées tumultueuses qui aboutirent à la construction d'un nouveau système de distribution d'eau potable, après la victoire de l'équipe formée par Dalvida Bonhomme, Joseph Morin, Napoléon Laroche et Pascal Guindon.

Davilda pratiqua, entre autres, le métier d'encanteur. En outre, il était membre de la chorale paroissiale et plusieurs des nôtres se rappellent encore avec quelle puissante voix il entonnait le «Minuit Chrétien» traditionnel.

Décédé à Ottawa, le 20 janvier 1960, Charles Dalvida fut inhumé au cimetière de Papineauville.

Bonhomme, MÉRIZA

C'est à The Brook, le 28 décembre 1883, que naquit MÉRIZA, fille de François Lortie et de Zoé Leduc. Elle fut baptisée le lendemain à Clarence-Creek.

En l'église du Sacré-Cœur de sa paroisse natale, elle épousait, le 8 juillet 1907, Charles-Dalvida, fils d'Hégézye Bonhomme et d'Élise



MÉRIZA Bonhomme

Lalonde. (Dans les copies de registres dont nous disposons, on écrit Delvida et Egésippe).

La providence a béni leur mariage par la naissance de sept enfants, soit deux garçons (Rhéal et Roland) puis cinq filles (Marie, Flore, Marguerite, Darquise et Madeleine).

Femme paisible, MÉRIZA a accompagné et secondé son mari partout dans ses pérégrinations en veillant avec soin à l'éducation de ses enfants.

Elle survécut deux ans à son époux et mourut le 11 juin 1962. Comme Charles-Dalvida, elle a été inhumée à Papineauville.

Bonhomme, Jean

L'unique fils de Roland Bonhomme et d'Aline Boileau est né le 14 février 1936 à Ottawa. Depuis sa tendre jeunesse et jusqu'à la fin de ses études secondaires, il se retrouvait souvent, surtout durant les «grandes vacances», chez ses grands-parents maternels, dans la famille Alphonse Boileau.



Jean Bonhomme

Très tôt, en «faisant les commissions» avec son grand-père ou ses oncles, il connut plusieurs membres des familles Arthur Lalonde, Zénon Tassé, Albert Lortie et Moïse Gendron. En «menant le lait» à la fromagerie du village, en plus de faire des contacts avec la gent commerciale, il se familiarisa avec beaucoup de cultivateurs de la paroisse et leurs jeunes. Il fut donc vite identifié comme étant le «fils de Roland et d'Aline».

Dans ce temps-là, il développa, sous la surveillance de son oncle Gilles Boileau, un goût vif pour la chasse et la pêche. Durant une certaine période, il était rare de les voir l'un sans l'autre.

En 1961, suite à des études en droit, Jean Bonhomme entreprit de faire carrière en tant

que ténor à l'opéra. Il étudia tout d'abord avec le ténor Raoul Jobin à Montréal et, après un séjour à la Faculté de musique de l'Université de Toronto, il passait en Angleterre, en 1964, pour se joindre à la compagnie du Sadler's Wells Opera. En 1965, il se joignait au Royal Opera House (Covent Garden) de Londres où jusqu'en 1976, il chanta une variété de premiers rôles dans plus de cent spectacles.

Il fut également invité à chanter en Hollande, France, Italie, Hongrie et Afrique du Sud; dans plusieurs villes des États-Unis: Los Angeles, New-York, Pittsburg et Houston; aussi au Canada: à Montréal, Québec, Ottawa, Winnipeg, Edmonton, Calgary et Vancouver.

En 1977, pour des raisons personnelles, Jean décidait de mettre un terme à sa carrière.

À plus d'une occasion, la voix de ce descendant d'une famille-souche de notre paroisse a fait retentir la voûte de l'église de Bourget. Au fait, en 1947, Jean fit ses débuts en l'église du Sacré-Cœur, lors de la célébration du cinquantième anniversaire de mariage de Napoléon et de Marie-Louise Longtin.

Marié à Judy Wigmore, en 1961, Jean lui doit la double paternité de Stéphanie et de Julie.

La photo qui illustre cette biographie est celle de Jean Bonhomme jouant le rôle de l'empereur dans l'opéra «Die Frau ohne Schatten» de Richard Strauss.

Bonhomme, J. Roland

J. Roland naquit à Plaisance (Québec), le 24 juin 1909. Il était le fils cadet de Charles-Dalvida Bonhomme et de MÉRIZA Lortie. Roland demeura à Bourget durant la période de séjour de la famille Bonhomme dans notre paroisse, soit de 1928 à 1931.



J. Roland Bonhomme

C'est d'ailleurs durant ce séjour qu'il fit la connaissance d'Aline, fille d'Alphonse Boileau et d'Ernestine Longtin. Il devait en résulter ultimement leur mariage qui fut célébré à Ottawa le 25 mai 1935. De cette union naquirent deux enfants, un fils Jean et une fille Lise.

Après avoir vaqué à quelques emplois divers, Roland Bonhomme fut embauché par la Compagnie H. J. Heinz, en 1934, à titre de représentant, dont il remplira les fonctions pendant trente-neuf ans, soit jusqu'en 1973. Bourget fit partie de son territoire de vente pendant nombre d'années.

Suite au décès de son épouse, Roland, qui appartenait alors à la paroisse St-Pie X, convoitait en secondes noces avec Gertrude Bisson de la paroisse Notre-Dame d'Ottawa. Leur mariage fut béni le 4 octobre 1958.

À la suite d'une longue maladie, Roland Bonhomme décédait le 13 février 1983.

Bonhomme, Aline

L'aînée des enfants d'Alphonse Boileau et d'Ernestine Longtin naquit le 17 septembre 1908 à The Brook. Ils lui donnèrent le nom d'Aline. Elle demeura chez ses parents jusque vers l'âge de dix-huit ans, alors que lui fut donné l'opportunité d'un travail à la ville, ce qui l'achemina vers Ottawa.

Déjà, elle avait rencontré Roland et, le 25 mai 1935 en l'église Sainte-Anne d'Ottawa, elle prenait pour époux ce fils cadet de Dalvida Bonhomme et de Mérisa Lortie.

De leur union, naissaient deux enfants: un fils, Jean et une fille, Lise. Celle-ci ne cesse de «zéler» dans une carrière d'enseignante au niveau primaire qui s'étale sur au-delà de vingt-cinq ans. Jean devait éventuellement briller



Aline Bonhomme

comme ténor d'opéra, sur la scène lyrique internationale, de 1963 à 1977.

Aline Boileau-Bonhomme n'a malheureusement pas été témoin du succès de ses enfants car elle s'est éteinte le 19 janvier 1957.

Boudreau, Emery

Fils d'Aldéric Boudreau et d'Octavie Houle. Emery est né le 23 avril 1890 et a été baptisé à l'église de Plantagenet.



Emery Boudreau

Son stage sur les bancs de l'école fut plutôt court, comme c'était la coutume pour la plupart des garçons dans son temps.

Le 19 juin 1916, l'église du Sacré-Cœur de Bourget l'accueillait pour la bénédiction de son mariage avec Julie, fille d'Arthur Gagné, père, et d'Alexina Lalonde. Ils ont eu onze enfants.

Sa première épouse décédait en 1956, et Emery convolait en deuxièmes noces, en 1962, avec une amie d'enfance, Dora Montreuil de Cornwall. Celle-ci mourait en 1964 et «Timéry», comme l'appelaient ses amis, prit femme pour la troisième fois. Cette dernière épouse était Alexina Côté d'Orléans: née Lavictoire, elle était originaire de Clarence-Creek. Cette dame vit encore à la Résidence St-Louis d'Orléans où elle a atteint l'âge respectable de quatre-vingt-onze ans.

Emery a toujours demeuré à Bourget où il a été cultivateur pendant quarante-sept ans. La malchance, à un certain temps, s'est acharnée sur lui. Ainsi, il avait reconstruit ses bâtiments détruits par le feu lorsque, deux ans plus tard, un gros coup de vent les écrasa en un moment; l'année suivante, une grange qu'il possédait dans la première concession subit le même sort.

Pour s'assurer un supplément de revenus et donner plus de confort à sa nombreuse famille, Emery exerça des métiers d'à côté. Ainsi, nombreux sont ceux qui lui doivent leur approvisionnement en eau potable alors qu'après avoir fait office de sourcier, avec une fourche de coudrier, il leur a foré des puits à bons rendements. Il a aussi été colporteur de poissons en hiver pendant un quart de siècle.

Les contribuables de l'école du «Trois» l'ont élu commissaire pour plusieurs termes. Le conseil municipal du canton de Clarence lui a aussi, pendant longtemps, confié l'arbitrage des problèmes de clôtures et de fossés de ses contribuables agriculteurs.

Disons encore que «Timéry» a été violoneux dans son temps mais, depuis le 6 octobre 1973, date de son décès à l'âge de quatre-vingt-trois ans, c'est la musique céleste qui doit l'intéresser.

Boudreau, Julie

Arthur Gagné, père, et son épouse Alexina Lalonde firent baptiser leur petite Julie, née le 9 septembre 1894, dans l'église de Bourget.

La bambine fréquenta l'école de la troisième concession et s'initia aux travaux de la maison sous la direction de sa mère. Elle était déjà qualifiée pour faire une excellente maîtresse de maison lorsque Emery l'épousa le 19 juin 1916, en l'église du Sacré-Cœur. Le marié était fils d'Aldéric Boudreau et d'Octavie Houle. Avec les années, il leur fallut trouver onze paires de parrain et marraine pour les baptêmes de leur progéniture.

Femme courageuse, Julie seconda toujours son époux aux heureux jours comme aux heures d'épreuve. Hélas, la maladie visitait leur famille plus souvent qu'à son tour.



Julie Boudreau

Ses talents de bonne couturière lui permettaient de faire des merveilles pour bien vêtir sa maisonnée. Maman Boudreau possédait aussi une belle voix. Souvent, elle s'accompagnait à l'harmonium pour agrémenter les soirées de sa famille.

Arrivée au village avec son époux, en 1954, pour y jouir d'une longue et paisible retraite bien méritée, la Providence déjouait leurs projets en mettant fin à ses jours le 29 septembre 1956; elle n'avait que 62 ans.

Boudreau, Guy Gustave

Quatrième enfant et troisième fils de Joseph Hector Boudreau et de Joséphine Chénier, Guy Gustave est né à Bourget le 19 septembre 1916. Il avait cinq ans lorsque sa famille alla demeurer à Ottawa.



Guy Gustave Boudreau

Il a fait ses études primaires à l'école Guigues et ses secondaires à l'académie de Lasalle dirigée par les Frères des Écoles Chrétiennes.

Après avoir complété son cours d'officier au Collège Militaire de Brockville, il fut envoyé outre-mer, en 1943, à titre de Lieutenant avec le Régiment de Maisonneuve.

Le 10 juin 1939, Guy Gustave avait épousé, en l'église Saint-Charles d'Ottawa, Lucille, fille d'Óvila Vézina et de Dora Grecco, de qui il eut deux fils: Richard et Pierre.

Revenu d'Europe en 1946, il prit sa retraite des Forces Armées avec le rang de major. Il s'associa alors avec son père pour exploiter le bureau d'assurances Boudreau à Vanier. Aujourd'hui, semi-retraité, il a laissé la charge de cette entreprise à son fils Richard.

Encore passablement actif, Gny Gustave travailla à temps partiel comme juge de la Cour de revision des évaluations foncières d'Ontario.

Membre du quatrième degré des Chevaliers de Colomb, il en a été un Fidèle Navigateur.

Il reste toujours attaché à son village natal de Bourget où une grande partie des membres de sa famille ont vécu et où plusieurs reposent déjà dans notre cimetière.

Boudreau, Joseph Hector

Né à Rigaud (Québec) le 3 juin 1886, Joseph Hector était le fils aîné d'Alphonse Boudreau et d'Évelina Villeneuve. En 1902, il vint demeurer avec ses parents qui avaient ouvert un magasin général à Bourget.

Après avoir fait ses études secondaires au High School de Plantagenet et à l'École Modèle, il enseigna la classe pendant quelques années puis s'associa avec son père pour exploiter leur magasin.

Le 24 octobre 1910, il échangeait les promesses du mariage, en l'église Sacré-Cœur de Bourget, avec Joséphine, fille de Stanislas Chénier et de Céline Sauvé, qui lui donna neuf enfants dont six sont nés à Bourget et trois à Ottawa.

Joseph Hector commença à vendre de l'assurance vers 1918: il ouvrit même un bureau d'assurances générales à Ottawa, entreprise qui a connu le succès et qui s'est continuée de père en fils: elle est présentement administrée par Richard Boudreau, petit-fils du fondateur.

La famille Boudreau vint s'établir à Ottawa en août 1921. Dans la suite, Joseph Hector fut payeur du Régiment de Hull pendant deux générations, et il devint major dans l'armée canadienne. Il a été membre de plusieurs associa-



Joseph Hector Boudreau

tions dont la Commanderie Dollard de l'Ordre de Jacques Cartier, le Club Richelieu dont il fut gouverneur de district, les Chevaliers de Colomb et la Société St-Jean-Baptiste.

Après une vie bien remplie, il est décédé le 26 mai 1957: sa dépouille mortelle repose dans notre cimetière.

Boudreau, Joséphine

Fille de Stanislas Chénier (fromagier) et de Céline Sauvé, Joséphine est née en notre patelin le 22 septembre 1885. Ses parents, tous deux originaires de St-Hermas, comté de Deux Montagnes (Québec), étaient venus s'établir à The Brook peu après leur mariage.



Joséphine Boudreau

Joséphine enseigna à l'école du «Trois» de 1903 à 1910. En notre église paroissiale, elle épousa Joseph Hector le 24 octobre 1910, l'année même où The Brook devint Bourget. Son conjoint était le fils d'Alphonse Boudreau et d'Évelina Villeneuve. Ils eurent neuf enfants.

Elle mourut à Hull, le 14 novembre 1969 à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Avec son époux, elle repose maintenant dans la terre chère de notre cimetière où déjà deux de leurs fils sont venus les rejoindre: Robert l'aîné, et Bernard le cadet.

Boudreau, J. Robert

J. Robert est né à Bourget le 24 janvier 1912. Il était le fils aîné de Joseph-Hector Boudreau et de Joséphine Chénier.

Il avait commencé ses études primaires à l'école du village de Bourget lorsque ses parents déménagèrent à Ottawa en 1921. Là il fréquenta d'abord l'école Guigues puis, en-



J. Robert Boudreau

suite, l'Académie de Lasalle. Après avoir fait un cours en comptabilité, il obtint son certificat d'A.P.A. (Accredited Public Accountant) tout en travaillant à la Banque Canadienne Nationale. De là, il fut employé au bureau de François G. Ardouin, C. A. au 18 de la rue Rideau, puis finalement s'associa à la firme de comptables Massé, Vien et Cie. en 1940; il y resta trente-et-un ans.

Hull l'accueillit comme citoyen après son mariage avec Pauline Le Duc, qui restait déjà en cette ville. De leur union est née une fille, Marthe, qui a épousé le D^r Michel Pagé de Québec. Le jeune couple demeure à Charlesbourg (Québec) où il est entouré de ses quatre enfants: Brigitte, Marie, Charles et Madeleine.

Robert a été très actif dans diverses sphères de la société: Chevalier de Colomb (quatrième degré), il fut Fidèle Scribe de l'Assemblée Alexandre Vachon; président de la Chambre



Omer Boudreau

de Commerce Junior de Hull; président du Club Lion; président de la Ligue de balle molle «Commercial»; président de la Ligue de hockey mineur «Renaissance»; enfin, membre du «Hull Volant».

Après une vie vouée aux siens et à sa communauté, une longue maladie le conduisit à Irépas le 22 avril 1971. Il repose maintenant dans le cimetière de Bourget parmi les autres défunts de sa famille.

Boudreau, Omer

Omer Boudreau, fils d'Alphonse Boudreau, marchand général, et d'Évelina Villeneuve, est né à Wendover, Ontario, le 25 juin 1897. Il avait six ans quand sa famille déménagea à Bourget. Les parents d'Omer eurent douze enfants dont plusieurs sont morts en bas âge. Omer était le plus jeune fils de la famille. Il fit ses études primaires à Bourget, fréquenta ensuite le Juniorat des Oblats à Ottawa de 1912 à 1916, puis l'Université d'Ottawa de 1916 à 1918. Par la suite, il enseigna à Chelmsford et Casselman et travailla quelques mois au magasin paternel.

En 1922, il vint s'installer à Montréal. Il fut commis à l'Hôtel Alberta durant quelques mois puis commença à enseigner en mai 1923. Il obtint son Diplôme Supérieur de Pédagogie de l'Université de Montréal en 1927. Le 12 mai 1927, il épousa Lucieune Gauthier, elle-même institutrice. Ils eurent quatre enfants. Lucienne, épouse d'Omer, mourut le 30 juin 1936, à l'âge de 33 ans. Jean-Claude, leur fils aîné, mourut après une longue maladie, le 4 août 1938, à l'âge de 8 ans. Omer épousa, en secondes noces, Jeanne Gauthier, sœur de sa première épouse. Jeanne Gauthier-Boudreau est décédée le 10 avril 1983.

Omer Boudreau a fait carrière dans l'enseignement à la Commission des Écoles Catholiques de Montréal, à l'École St-Gérard de 1923 à 1941 et à l'École Supérieure St-Viateur de 1941 jusqu'à son décès le 20 novembre 1955. Sa famille, ses élèves étaient ses priorités. C'était un homme généreux, honnête, dévoué et un professeur humain et compétent. Homme de prière et d'action, il était membre du Tiers-Ordre de Saint-François, des Chevaliers de Colomb, de la Société St-Jean-Baptiste, de l'Ordre de Jacques Cartier et collaborait aux œuvres paroissiales. Fervent défenseur de la langue française, il exigeait de parler français et prêchait: «l'achat chez nous», c'est-à-dire chez des marchands francophones. Omer était représentant du Journal Le Droit d'Ottawa à Montréal et il aimait recruter ses abonnés parmi d'anciens franco-ontariens.

Sa mort subite à 58 ans a bouleversé sa famille, ses élèves, ses collègues et amis et il a été longtemps regretté. Aujourd'hui, lui survivent ses trois filles et leurs familles.

Omer Boudreau aura laissé à ses descendants le souvenir fervent d'un homme d'une grande foi et d'une immense bonté.

Boudreau, Laurent

Né à Fournier, le 9 février 1920, Laurent, fils d'Évila Boudreau et de Marie-Louise Charlehois, a été baptisé en l'église St-Luc de Curran.



Laurent Boudreau

Il fit ses études primaires avant d'arriver à Bourget avec ses parents en 1938. Il aida son père à exploiter un restaurant dans notre patelin; ce commerce était situé dans la bâtisse qui, depuis près d'un siècle, a été connue sous le nom de «la vieille école», en raison de ses origines.

Conscrit par l'armée canadienne en 1940-1941, il fit de l'entraînement à Farnham (Québec), mais reçut bientôt une exemption de service pour cause de santé.

En 1946, Laurent émigra à Pointe-Gatineau (Québec) mais il revint à Bourget, le 6 septembre 1948, y prendre pour épouse, Rose, fille de Napoléon Martel et d'Éliza Corbeil qui le suivit dans la «Belle Province» où il exploitait une épicerie. Leur union a donné sept enfants, soit six garçons et une fille.

L'époux de Rose Martel est décédé inopinément le 22 décembre 1972.

On se rappelle que Laurent avait la passion des cartes et qu'il aimait surtout jouer le «Rook».

Boudreau, Rose

Rose a été baptisée à Bourget où elle est née le 21 mars 1924. Ses parents étaient Napoléon Martel et Éliza Corbeil.



Rose Boudreault

Elle a étudié à notre école du Sacré-Cœur jusqu'à la neuvième année puis quitta la maison paternelle en 1945, pour aller travailler à la maison privée de M. Thomas Ayers, un des propriétaires d'Ayers Ltd., manufacture de lainages à Lachute (Québec).

Rose quitta cet emploi en 1948 pour prendre époux; son conjoint était Laurent, fils d'Ovila Boudreault et de Marie-Louise Charlebois. Ils reçurent la bénédiction nuptiale, en l'église Sacré-Cœur de Bourget, le 6 septembre 1948. Dans la suite, le Ciel leur envoya sept petits Boudreault, soit une fille et six garçons.

La mort subite de Laurent, le 22 décembre 1972, fut une dure épreuve pour son épouse, mais elle se mit courageusement à la tâche et continua à exploiter leur commerce avec l'aide de ses enfants. En mai 1983, elle réussit à le louer, puis même à le vendre un an plus tard.



Rhéa Boudreault

Boudreault, Rhéo

Fils unique de Donat Boudreault et d'Alexina Séguin, Rhéo a toujours eu l'apparence d'un jeune homme qui, dans son enfance, avait été entouré de bons soins sans jamais manquer de rien. Il vit le jour pour la première fois, le 27 avril 1923 à St-Pascal-Baylon.

En quitta l'école primaire, il alla étudier au High School de Plantegenet où on lui accorda son diplôme d'immatriculation (senior) puis, après un stage de deux ans à l'Institut Agricole d'Oka, il reçut un certificat en agriculture.

Au début des années «quarante», Rhéo a été secrétaire-gérant de la Coopérative Avicole de Bourget: à ce titre, il veillait sur les intérêts de ladite organisation, mirant les oeufs (sans les casser) et dirigeant le trafic vers le marché pour la volatile de Bourget et de la région.

Dans la suite, Rhéo émigra à Hull où il a travaillé à la Cie E. B. Eddy jusqu'en décembre 1984, alors qu'il a pris sa retraite.

À Hammond, le 10 juillet 1951, Rhéo a pris pour épouse Thérèse, fille de D'Assise Vinette et d'Aurore Desjardins, qui lui a donné six enfants: Mireille, Roch, Marc, Jocelyne, Josée et Lise.

Dans la photo qui accompagne sa biographie, les Bourgetains se plairont à reconnaître Rhéo tel qu'ils l'ont connu lorsqu'il était parmi eux.

Boulerice, Bernard

Monsieur Bernard Boulerice est né à Casselman le 20 juillet 1949. Il était le septième enfant de la famille de douze (12) enfants de M. et M^{me} Donat Boulerice (née Flore Viau).

Le 29 juin 1970 il unissait son destin à Huguette Fortin dans l'église de Ramore Ontario comté de Cochrane. Deux garçons, Bernard et Raymond naquirent de cette union le 16 avril 1971.

M. Boulerice fit ses études élémentaires à l'école St-Benoît dans le canton de Cambridge. Ses études secondaires, il les compléta à l'école secondaire de l'Université d'Ottawa. Après avoir reçu son certificat d'enseignement à l'école normale de l'Université en 1968 il compléta par cours du soir et d'été son baccalauréat ès Arts avec concentration en Histoire.

Il demeure présentement à Casselman où il est président de l'Association du Hockey Mineur de Casselman-Cambridge. Il fut également conseiller scolaire au Conseil d'Éducation de Prescott-Russell pendant quatre années soit de 1978 à 1982. Il fut également président du club optimiste de Casselman en 1981-1982.



Bernard Boulerice

Il est directeur de l'école Sacré-Cœur de Bourget depuis septembre 1981.

Bouvier, Elmer

Fils d'Ernest Bouvier et d'Ernestine Brazeau, Elmer est né le 9 août 1908 aux États-Unis, plus précisément à Gilbert, Minnesota. Trois ans plus tard, il revient définitivement à Bourget avec ses parents. Parvenu à l'âge scolaire, il fréquente l'école séparée de la septième concession, souvent appelée École Villemaire; en même temps, il se familiarise avec l'exploitation agricole de ses parents.

Le 22 mai 1941, Elmer s'enrôle dans l'aviation canadienne et il en est licencié le 17 mars 1947. Il revient aussitôt reprendre la direction de la ferme paternelle.



Elmer Bouvier

Le 4 juillet 1940, il a épousé, en l'église St-Jean-Baptiste d'Ottawa, Yvonne, fille d'Arsidas Gratton et d'Eugénie Bertrand, native de St-Pascal-Baylon. Ils ont eu six enfants: cinq fils et une fille.

En 1953, Elmer se trouve un emploi à la Fonction publique canadienne comme ingénieur stationnaire pour le Ministère des Travaux publics. Il y travaille jusqu'à sa retraite, en 1973.

En 1965, cédant la ferme ancestrale à son fils Roch, il vient rester au village où il s'est construit une maison sur la rue Centre.

Depuis sa retraite, le passe-temps le plus régulier d'Elmer consiste à se rendre au bureau de poste à tous les avant-midis sur semaine: il en profite maintenant pour faire une pause-café au restaurant du coin. C'est ainsi qu'il a remplacé les arrêts qu'il faisait autrefois au salon de barbier de Léo Viau et au garage de Rbéal Perron.

Elmer a déjà été Chevalier de Colomb. Aujourd'hui, avec son épouse, il fait partie du Club d'Âge d'or. Ils en ont profité pour faire des voyages en groupe aux Maritimes, au Lac St-Jean, en Floride et dans le nord de l'Ontario.

Bouvier, Yvonne

À St-Pascal-Baylon, le 19 octobre 1910, naissait Yvonne, fille d'Arsidas Gratton et d'Eugénie Bertrand. Elle fit ses études primaires à l'école séparée n° 9 sur le chemin Bourget-Curran. À la fin de sa huitième année, elle méritait la médaille d'or des examens d'entrée (Entrance) pour le comté de Prescott.

Après avoir quitté l'école, elle reste chez elle puis, en 1926, elle travaille six mois au maga-



Yvonne Bouvier

sin A. O. Lalonde de Bourget; ensuite, elle s'engage pendant quelque temps au magasin Sabourin à Lemieux après quoi, elle fait du service pendant trois ans à l'Hôpital St-Vincent d'Ottawa.

En l'église St-Jean-Baptiste d'Ottawa, le 4 juillet 1940, Yvonne épouse Elmer, fils d'Ernest Bouvier et d'Ernestine Brazeau. Le Ciel leur a envoyé cinq enfants: Roch, marié à Aline Chartrand; Nicole, épouse de Marcel Brazeau; Roger, époux de Diane McAllister, et Pierre, célibataire. Un jumeau de Roger, Joseph-André-Richard, né le 25 mai 1947, est décédé le 9 juin suivant. Elmer et Yvonne ont cinq petits enfants.

Madame Yvonne Bouvier a été aide-infirmière au Nursing Home de Bourget pendant huit ans (1966-1974). Elle aime la lecture et le tricot: elle est passionnée des cartes. Avec son époux, elle fait partie du Club d'Âge d'or. Tous deux aiment à voyager.

Bouvier, Ernest

Ernest est né, dans la septième concession de The Brook, le 25 mars 1881. Il était fils d'Étienne Bouvier et de Lucie Laroche. Alors



Ernest Bouvier

qu'on le conduisait à Clarence-Creek pour l'y baptiser, on amenait aussi la dépouille mortelle d'une petite sœur d'un an pour l'inhumer au cimetière de Ste-Félicité.

Rappelons par ailleurs que, la première inhumation au cimetière de Bourget, le 15 août 1885, a été celle de Marie-Ernestine Bouvier, sœur d'Ernest, décédée à l'âge de neuf mois.

Auprès de son père, Ernest s'est initié aux choses de la terre dès sa plus tendre jeunesse.

En l'église de Bourget, le 28 septembre 1903, il épousait Ernestine, fille de Wilfrid Brazeau

et de Joséphine Deneault. Ils ont eu neuf enfants dont sept sont encore vivants.

En 1904, Ernest et son épouse partent pour le Minnesota, aux États-Unis; ils n'en reviennent qu'en 1911. Il prend bientôt la relève sur la ferme de son père et ce bien familial s'est conservé dans la famille jusqu'à ce jour puisque Roch, le petit-fils d'Ernest, habite encore la même maison que son aïeul Étienne, mais elle a été rénovée au cours des ans.

Les contribuables de l'école de la septième concession ont déjà manifesté leur confiance en Ernest en l'élisant commissaire de leur «section» scolaire.

Ce fils d'un de nos pionniers est décédé le 23 août 1964 à l'âge de quatre-vingt-trois ans.

Bouvier, Ernestine

Née à The Brook, le 28 août 1886, Ernestine y a été baptisée en la chapelle du Sacré-Cœur. Elle était fille de Wilfrid Brazeau et de Joséphine Deneault.

Ayant perdu sa mère à l'âge de dix ans, elle passe trois mois dans un orphelinat puis vient rester avec sa grand-mère Brazeau, à The Brook, jusqu'à son mariage.

Le 28 septembre 1903, elle épouse Ernest, fils d'Étienne Bouvier et de Lucie Laroche. Leur mariage a été béni par la naissance de neuf enfants, soit cinq garçons: Aldège, Elmer, Léon, Robert et Orient, puis quatre filles: Yvonne, Antoinette, Germaine et Léontine. Sept de leurs enfants vivent encore; les disparus sont Aldège et Yvonne.

Ernestine est venue rester au village avec son époux en 1948. Décédée le 8 septembre 1971, elle a été inhumée au cimetière de Bourget où Ernest l'avait précédée sept ans plus tôt.



Ernestine Bouvier



Roch Bouvier

Bouvier, Roch

Fils aîné d'Elmer Bouvier et d'Yvonne Gratton, Roch est né le 26 mars 1941. Il a été baptisé à l'église Notre-Dame de Hull.

En 1951, il arrivait à Bourget avec ses parents qui s'installaient chez le grand-père Ernest. Il continua alors ses études à l'école de Bourget. Son père et son grand-père lui apprirent l'art de l'agriculture. Une fois sorti de l'école, en plus de travailler sur la ferme, il s'engagea aussi à la forêt Larose.

En l'église St-Luc de Curran, le 3 juillet 1965, Roch épousait Aline, fille de René Chartrand et d'Yvette Lalonde qui lui a donné trois enfants: un fils et deux filles.

Une fois marié, il prit possession de la terre ancestrale qui a toujours resté en possession de



Aline Bouvier

la famille Bouvier depuis que l'arrière grand-père, Étienne, en a fait l'acquisition, il y a plus de cent ans. Même si elle a subi d'importantes rénovations, c'est la même maison qui se trouve à avoir été habitée par quatre générations de Bouvier.

En même temps qu'il acquérait la ferme de son père, Roch prit de l'emploi à la forêt Larose. En 1973, il s'engageait pour le Conseil des écoles séparées d'Ottawa-Carleton où il travaille encore.

Roch est un fervent de la chasse et de la pêche.

Bouvier, Aline

À René Chartrand et son épouse, Yvette Lalonde, naissait, le 3 décembre 1940, une fille qu'ils firent baptiser sous le nom d'Aline en leur église paroissiale St-Luc de Curran.

Elle a fait ses études primaires à Curran même, puis son cours secondaire à Plantagenet. Une fois sur le marché du travail, Aline a travaillé dans divers magasins d'Ottawa jusqu'à son mariage.

Le 3 juillet 1965, Aline prenait pour époux, Roch, fils d'Elmer Bouvier et d'Yvonne Gratton. La bénédiction nuptiale leur fut donnée dans la même église où la mariée avait reçu le baptême. Trois enfants sont issus de ce mariage: Ginette (5 avril 1966), Luc (20 février 1970) et Roxane (25 août 1973).

Depuis leur mariage, Roch et Aline résident dans la maison ancestrale des Bouvier. Madame travaille encore comme caissière, à temps partiel, soit trois jours par semaine. Elle aime beaucoup le camping et le ski de fond.

Bray, Omer

Omer, fils d'Olivier Bray et d'Adèle Denis, est né à Lemieux le 24 décembre 1897. Il eut sept frères et quatre sœurs.

À l'église Sacré-Cœur de Bourget, le 17 mai 1921, il épousait Clairina, fille de Louis Brunet et d'Élisabeth Chevrier, qui lui donna six enfants, soit quatre filles et deux garçons.

Après leur mariage, les Bray ont resté au coin de la quatrième concession et de la «Boundary» pendant six ans, puis ils déménagèrent à Cornwall où Omer est devenu contracteur à son compte. Il y a construit soixante-douze maisons; il a même ouvert trois rues dont l'une porte le nom de «Bray» et les deux autres les noms de ses fils, «Robert» et «Laurent». Après vingt-cinq ans passés dans la construction, il se fit agent d'immeubles et prêteur d'argent aux particuliers.



Omer Bray

Décédé à l'âge de quatre-vingt-un ans, le 18 janvier 1979, Omer Bray a été enterré à Cornwall.

Bray, Clairina

L'une des trois enfants de Louis Brunet et d'Élisabeth Chevrier, Clairina est née à Lemieux le premier octobre 1903. Ses frères s'appelaient Alfred et Emery.

La famille Brunet déménageait à The Brook, dans la quatrième concession, alors que la fillette n'avait qu'un an. Dix ans plus tard elle venait s'installer au village sur la rue de l'église. Le papa, Louis Brunet, fut marguillier et commissaire d'école.

Le 17 mai 1921, Clairina prenait pour époux, Omer, fils d'Olivier Bray et d'Adèle Denis. Leur mariage fut béni par M. le curé Léon Ray-



Clairina Bray

mond. Cette union a donné six enfants: Laurette (décédée à sept mois et inhumée à Bourget); Simone (décédée à un an et inhumée à Cornwall); Annette, Robert, Laurent et Claudette.

M^{me} Clairina Brunet-Bray demeure encore à Cornwall. À quatre-vingt-un ans, elle a toujours bonne mémoire et se plaît à évoquer le passé surtout pour se rappeler les anciens Bourgetains qu'elle a bien connus.



Robert Brazeau

Brazeau, Robert

Robert est né à Hawkesbury le 11 mai 1944. Il est le fils adoptif de Rosaire Gagnier et de son épouse, Anita St-Pierre.

Après ses études primaires, il s'inscrivit à l'école Secondaire Privée où il obtint son certificat de douzième année en 1962.



Nicole Brazeau

Ayant fait, avec son père, un excellent apprentissage sur la ferme, il se voue à l'agriculture pendant quelques années puis se tourne dans la suite vers le camionnage et l'exploitation de machines lourdes.

Maintenant, il se dit «Jack of All Trades». En effet, son adresse lui permet d'être homme à tout faire et ceux qui l'emploient en sont fort aise.

À Clarence-Creek, le 22 mai 1976, il épousait Nicole, fille de Raymond Nuckle et d'Yvette Leroux qui lui a donné deux enfants.

Il y a une couple d'années, les Brazeau ont perdu leur maison par un incendie où ils ont failli laisser leur vie. Ils ont réussi de justesse à se sauver en pleine nuit avec seulement ce qu'ils avaient sur le dos. Depuis, Robert et Nicole se sont construits une belle maison sur le site de l'ancienne.

Robert aime bien chanter dans les veillées.

Brazeau, Nicole

Née au Québec, le 21 octobre 1953, Nicole a été baptisée en l'église Saint-Nom-de-Jésus à Montréal. Elle était la fille de Raymond Nuckle et d'Yvette Leroux.

Diplômée en études collégiales, elle est aussi infirmière licenciée.

C'est à l'église Ste-Félicité de Clarence Creek, le 22 mai 1976, que Nicole a échangé les serments du mariage avec Robert Brazeau, fils adoptif de Rosaire Gagnier et d'Anita St-Pierre: elle en a eu deux enfants: François et Charles.

Notre compatriote exerce sa profession au Centre d'Accueil Roger Séguin de Clarence-Creek.

Nicole aime les loisirs de plein-air, entre autres le jardinage et la culture des fleurs. La lecture lui plaît grandement. Aussi, elle aime beaucoup la visite (N.D.L.R. ... mais, de grâce, soyez raisonnables et n'arrivez pas tous ensemble!)

Bussière, Adélard

C'est à Clarence-Creek qu'Adélard vit le jour, le 4 septembre 1904. Il était fils d'Arthur Bussière et de Marie Cardinal.

Tout en faisant ses études primaires, il apprit la pratique agricole avec ses parents. En laissant l'école, il resta sur la ferme jusqu'à ce qu'il décide d'aller travailler à la moulange de Philippe Lefebvre; après cela, il adopta le métier d'ouvrier auquel il fut fidèle jusqu'à sa retraite à l'âge de soixante-trois ans. Pendant onze ans, ses talents de menuisier furent employés à la construction par le contracteur William Daoust.



Adélard Bussière

Adélard est Bourgetain depuis 1936. Il habite la première maison au sud-est de la voie ferrée sur la rue Champlain-nord. Sa propriété est un beau grand lot sablonneux qu'il a toujours utilisé pour faire beaucoup de jardinage.

Le 14 juin 1925, il a épousé Bernadette, fille d'Amédée Bougie et de Mathildée Éthier qui lui a donné six enfants, soit trois garçons et trois filles. Adélard est veuf depuis 1981.

Bussière, Bernadette

Bernadette est née à The Brook, le 2 novembre 1909, du mariage d'Amédée Bougie et de Mathildée Éthier.

Elle fit ses études primaires à Bourget. Durant sa jeunesse, elle aida aux travaux de la ferme paternelle puis alla travailler quelques années en ville avant de se marier.



Bernadette Bussière

En l'église du Sacré-Cœur de Bourget, le 14 juin 1925, elle épousait Adélarde, fils d'Arthur Bussièrre et de Marie Cardinal. De leur mariage sont nés six enfants: Jean, époux d'Yvette Carrière; Claude, époux de Florence Butler; Georgette; Gérald; Jacqueline (M^{me} Roma Larocque) et Ginette (M^{me} André Lemay).

M^{me} Adélarde Bussièrre est décédée le 5 juillet 1981. En attendant l'éternité, elle repose maintenant dans notre cimetière.

Bussièrre, Roland

Né le 16 juin 1934, à la frontière Bourget-Clarence-Creek, Rolland a été baptisé à l'église de sa paroisse natale: Ste-Félicité. Il est le fils d'Ernest Bussièrre et de Délicsa Bernard.

Il a complété les huit années de son cours primaire puis a travaillé sur la ferme paternelle jusqu'à l'âge de vingt-et-un ans. Décidant alors de faire de la menuiserie à son compte, il acquiert, en 1955, de la machinerie qu'il installe chez son père. Après s'être fait connaître avantageusement dans ce domaine, en 1970, il se bâtit un atelier à Bourget.

Rolland est maintenant le propriétaire d'un beau magasin de matériaux de construction avec vastes hangars et une cour à bois où il offre une grande variété de marchandises de toutes sortes pour les constructeurs et les bricoleurs. Il est aussi entrepreneur pour la construction de maisons et autres bâtisses.

La première fois que Rolland a sérieusement «envahi» Bourget, c'est le 25 juillet 1959 lorsqu'il est venu y prendre épouse, Pierrette, fille d'Alphonse Lefebvre et d'Élisabeth Daoust. Dans la suite, ils sont devenus les parents de deux filles.



Roland Bussièrre

En Pierrette, Rolland a trouvé une associée très intéressée qui l'aide à faire un succès de leur entreprise. Les Bussièrre se sont bâtis une belle et vaste résidence en 1961.

Bussièrre, Pierrette

Dans la troisième concession de Bourget, naissait, le 17 mai 1937, Pierrette, fille d'Alphonse Lefebvre et d'Élisabeth Daoust.



Pierrette Bussièrre

Elle fit son cours primaire et le termina à la huitième année en obtenant son certificat d'entrée.

Dans la suite, Pierrette a travaillé pendant trois ans, dans un restaurant à Ottawa. Elle a aussi fait du service en maison privée.

À Bourget, le 25 juillet 1959, elle épousait Rolland, fils d'Ernest Bussièrre et de Délicsa Bernard. Depuis, deux enfants sont venus se joindre à eux: Danièle et Lucie.

Lorsque Rolland a «ouvert» une cour à bois à Bourget, sans négliger ses devoirs de ménagère, Pierrette est devenue sa partenaire, s'occupant activement de la vente des matériaux de construction et de la tenue des livres.

Caissie, Yves

D'origine montréalaise, Yves est né dans la métropole canadienne, le 7 avril 1955, du mariage de Gérald Caissie et d'Armande Verner.

Il a fait ses études primaires à Dalhousie, au Nouveau-Brunswick, et son cours secondaire à l'école Manikoutai, de Sept-Îles, au Québec.

Enrôlé dans la Force armée du Canada, en octobre 1974, lorsqu'il en est licencié, c'est pour prendre un poste à l'Établissement de la sécurité des communications au Ministère de



Yves Caissie

la Défense nationale où il est spécialiste en sécurité des communications.

Yves a épousé Jacqueline Potvin, le 4 octobre 1980, à l'église du Sacré-Cœur de Bourget. Son épouse est la fille de Rolland Potvin et de Fernande Pelletier. Depuis leur mariage, ils sont devenus les heureux époux d'une petite fille, Sylvie.

Entiché de l'aviation, Yves s'est empressé d'obtenir un permis de pilote privé. Il aime beaucoup les sports, surtout le camping, et se plaît aussi à voyager.

Caissie, Jacqueline

Née en la fête de la nativité du Christ, Jacqueline a vu le jour, à Bourget, le 25 décembre 1953. Elle est la fille aînée de Rolland Potvin et de Fernande Pelletier.



Jacqueline Caissie

Tout en étudiant, elle travaille sur la ferme paternelle durant son adolescence. Après avoir fait ses études primaires à l'école du Sacré-Cœur de Bourget, et son cours secondaire à Casselman, elle obtint un certificat en administration publique de l'Université d'Ottawa.

Débutant à la Fonction publique du gouvernement fédéral, en 1972, elle quitta son emploi en 1983 pour demeurer à la maison et se consacrer à sa famille.

Jacqueline est devenue l'épouse d'Yves, le 4 octobre 1980. Son conjoint est fils de Gérald Caissie et d'Armande Verner. Leur mariage a été béni par la venue d'une petite Sylvie. Cette jeune maman a déjà fait de nombreux voyages: à travers le Canada, en Europe, aux Barbades et aux États-Unis.

M^{me} Jacqueline Caissie est membre du comité du cercle local de l'Union Culturelle des Franco-ontariennes. Elle fait beaucoup de travaux d'artisanat.

Cardinal, Omer

Né à The Brook, le 21 juin 1891, Omer était le fils de Félix Cardinal et de Martine Lussier.

Il fréquenta la même école primaire que Donaldalda qu'il courtisa dans la suite pour finir par la marier, en l'église du Sacré-Cœur, le 24 janvier 1921. Sa jeune épouse était fille d'André Lefebvre et de Frézildé Proulx. Ils ont élevé treize enfants, soit dix filles et trois garçons, qui sont tous mariés et qui leur ont donné quarante-cinq petits-enfants.

Toute la carrière de travailleur d'Omer a été employée à exploiter la terre paternelle à Bourget.

Son décès survint le 2 juin 1970.



Omer et Donaldalda Cardinal

Cardinal, Donaldalda

Épouse d'André Lefebvre, Frésildé Proulx donna naissance, le 9 octobre 1902, à une fillette qu'ils firent baptiser sous le nom de Donaldalda.

En temps venu, elle fréquenta la petite école de la «Quatre» puis se maria encore jeune (dix-huit ans) à Omer, fils de Félix Cardinal et de Martine Lussier, qui lui donna treize enfants: Agathe (M^{me} Henri Leduc); Noëlla (M^{me} Léo Marcil); Laurette (M^{me} Roger Lebrun); Thérèse (M^{me} Rosaire Racine); Jeannette (M^{me} Roland Marcil); Léo (époux de Noëlla Leduc); Anita (M^{me} Jean-Paul Gagnon); René (époux de Barbara Trépanier); Georgette (M^{me} Marcel Giroux); Huguette (M^{me} Bob Cole); Rita (M^{me} Jacques Renaud); Marcel (époux d'Yvette Gagnon) et Mireille (M^{me} Raymond Dubé).

M^{me} Cardinal était une femme énergique qui a toujours activement partagé les tâches de son époux. Depuis le 2 février 1980, elle demeure au Foyer St-François de Casselman. Ses enfants espèrent que la Providence lui réserve encore de nombreuses années de santé, de bonheur et de consolation au milieu des siens.

Cardinal, Raymond

Cadet de trois enfants, Joseph Eugène Raymond est né le premier mars 1914. Il était fils de Joseph Cardinal et de Léa Benson dont les deux autres enfants s'appelaient Félix et Estelle.

Après avoir fréquenté l'école séparée de la quatrième concession, au sud du «Brook», il travailla sur la ferme paternelle. Il perdait son père alors qu'il n'avait que 16 ans. En 1936, il prit charge de l'exploitation agricole familiale avec sa mère.

En 1943, Raymond fut nommé commissaire de l'école de la «Quatre» dont il était contribuable. Il commença sa carrière de menuisier lorsque le docteur Moïse Gendron construisit une annexe à sa maison pour y loger ses bureaux. Ensuite, en 1944, il se perfectionna dans ce métier lors de l'agrandissement de l'école du village. En 1948, devenu suffisamment compétent en menuiserie, il s'engagea à Ottawa et il continua dans cette ligne jusqu'à sa retraite, en 1975.

Avant de «se retirer», Raymond a construit, sur la ferme paternelle, la dernière maison de sa carrière pour se la couler douce durant ses dernières années. Puisse-t-il en jouir longtemps!

À Russell, le 16 mai 1953, Raymond a épousé Rita, fille d'Ernest Forgues et d'Ida Huneault. Leur mariage a été béni par la naissance de quatre enfants.



Raymond et Rita Cardinal

Cardinal, Rita

Fille d'Ernest Forgues et d'Ida Huneault, Mary Lydia Rita est née à St-Isidore de Prescott.

Après plusieurs déménagements, dans son enfance, son père acheta une ferme à Russell en 1941. C'est à cet endroit qu'elle a fini ses études primaires et secondaires. Elle aida ensuite ses parents sur la ferme jusqu'en 1953.

Cette année-là, le 16 mai, en l'église de Russell, elle prenait pour époux, Raymond, fils de Joseph Cardinal et de Léa Benson, qui lui donna quatre enfants: Ginette, Monique, Michel et Rachelle.

Pendant un certain temps, elle travailla comme téléphoniste à la centrale de Bourget mais, en 1972, quand y fut installée la signalisation automatique, elle devint téléphoniste pendant six ans, au Centre médical de la Défense nationale. Présentement, elle travaille encore au même hôpital mais comme commis au département de la médecine.

Carrière, Jean

Né sur le territoire de la Capitale Nationale, le 31 août 1951, Jean a été baptisé en l'église Sacré-Cœur d'Ottawa. Ses parents étaient Florian Carrière et Rita Racine.

Il débuta son instruction à l'École St-Paul d'Ottawa, puis la continua à l'École Secondaire de l'Université d'Ottawa. Cette institution de haut savoir lui décerna dans la suite un Baccalauréat ès Arts (1975), un Baccalauréat ès Sciences (biologie) en 1977 puis un Baccalauréat en Commerce (1978). Il est comptable de sa profession.

Depuis quelques années, Jean a ouvert un bureau professionnel à Bourget, mais les gens



Jean Carrière

de chez nous le connaissaient bien avant cela car, au cours de ses vacances pendant plusieurs années, il a été professeur de natation et de plongée sous-marine; il a aussi été instructeur en ski alpin et en ski de fond. Ses élèves bourgetains ne se comptent pas seulement à la douzaine mais même par centaines.

Jean Carrière est un homme libre à qui il reste encore à apprendre « le chemin des ballustres ».

Castonguay, Paul-Émile

Originaire du Québec, Paul-Émile y est né à St-Polycarpe le 12 octobre 1913. Ses parents étaient Trefflé Castonguay et Rose Délima Leroux.

Après avoir fréquenté l'école primaire jusqu'à la huitième année, il travaille pendant



Paul-Émile et Laura Castonguay

quelque temps sur la ferme paternelle. En 1940, il fait l'acquisition d'un terrain à Vernon (Ont.), puis, en 1944, il achète, à Bourget, l'ancienne ferme expérimentale de Jules Potvin pour y cultiver des pommes de terre.

Ayant revendu cette terre à Gilles Lemay, en 1971, l'année suivante il se bâtit une maison au village.

Le 31 octobre 1938, Paul-Émile a pris pour épouse Laura, fille d'Ernest Forgues et d'Ida Huneault. Leur mariage a été béni en l'église de Marionville. Cette union a donné neuf enfants.

Paul-Émile Castonguay est décédé subitement le 3 juillet 1977. Sa dépouille mortelle repose dans le cimetière de Bourget.

Castonguay, Laura

Fille native de Casselman, Laura y est née le 23 novembre 1919. Ses parents étaient Ernest Forgues et Ida Huneault.

Ayant complété ses études primaires, elle fait en plus la neuvième année du secondaire.

À l'église de Marionville, le 31 octobre 1938, elle prend pour époux Paul-Émile, fils de Trefflé Castonguay et de Rose Délima Leroux. Leur mariage a été béni par la venue de neuf enfants. Après son mariage, Laura a suivi Paul-Émile dans ses pérégrinations mais, devenue veuve à Bourget en 1977, elle n'a plus bougé, occupant encore la maison que son conjoint avait bâtit cinq ans plus tôt au village.

Laura, qui travaillait avec Paul-Émile à la base militaire de l'aéroport d'Uplands, a continué de le faire depuis le décès de son époux.

Chabot, Émile

Curieuse coïncidence, Émile, fils d'Aurèle Chabot et de Laurence Cuerrier, est né, le 25 mai 1945, à l'Île Bizard (Québec), soit à l'endroit même d'où venait l'entrepreneur Boileau et Frères qui construisit l'église de notre vieux The Brook, en 1889. Chose bizarre, cependant, c'est le hasard qui l'a fait naître là car son père, qui était originaire de Clarence-Creek, n'y fut barbier que pour un temps très court.

Émile fit ses études, de la première à la dixième année, à l'école du St-Rosaire de Chrysler. Plus tard, il obtint un diplôme d'expert-latteur (lather) du Collège George Brown de Toronto.

En la cathédrale d'Ottawa, le 10 décembre 1966, il épousait Héléne, fille de Stanislas Tremblay et de Gabrielle Larouche. La mariée avait vu le jour au « pays des bleuets », la région du Lac-St-Jean (Québec). Le jeune couple a une fille, Joanne, qui étudie à l'école Samuel Genest d'Ottawa.



Émile Chabot

Propriétaire de la Pépinière Olympic Ltée, qui fut fondée en 1976, Émile est horticulteur de professeur. Il est aussi un habile menuisier que les gens aiment employer aux temps morts de la pépinière.

Outre la pêche, ses principaux passe-temps sont le ski alpin et le croquet qu'il joue même l'hiver en endroit couvert. Il consacre aussi beaucoup de ses loisirs à la fabrication de vitraux, et certaines de ses créations font preuve d'un réel talent d'artiste.

Chabot, Héléne

En février 1946, un événement tragique se produisit dans la région du Lac-St-Jean. Au cours d'une terrible tempête d'hiver, Stanislas Tremblay, époux de Gabrielle Larouche, fut immobilisé sur la route avec le frère de sa



Héléne Chabot

femme. Pendant qu'ils étaient en panne dans un infranchissable banc de neige, ils laissèrent tourner le moteur de leur voiture pour ne pas geler à mort mais, l'oxyde de carbone, un ennemi plus sournois encore que le froid, les endormit à jamais et ils ne furent découverts que plusieurs heures plus tard.

La veuve de Stanislas Tremblay était alors enceinte et, quatre mois plus tard, soit le 14 juin 1946, elle donnait naissance à Hélène qui fut baptisée à Jonquières.

La petite Hélène fit son cours primaire à Péribonka, patelin de Maria Chapdelaine, où Louis Hémun écrivit le célèbre roman de son héroïne. Plus tard, elle compléta ses études secondaires chez les Sœurs de la Sagesse, au Couvent Notre-Dame-de-Lourdes de Vanier. Ensuite, elle obtint un certificat du Collège Commercial Lafortune d'Ottawa. Elle est fière de dire qu'en digne fille du Lac-St-Jean, elle a ramassé des bleuets pour payer ses études.

Hélène épouse, le 10 décembre 1966, Émile, fils d'Aurèle Chabot et de Laurence Cuerrier. La bénédiction nuptiale leur est donnée en la cathédrale d'Ottawa. Aujourd'hui, ils forment un beureux trio avec leur fille Joanne.

Madame Chabot participe activement à l'entreprise de la Pépinière Olympic Ltee. En outre, elle a continué à travailler pour la Fonction publique fédérale. Elle est employée au Secrétariat d'État où elle a commencé comme dactylo, en 1965, pour devenir ensuite commis et, de là, décrocher le poste qu'elle occupe présentement, celui d'agent d'administration au Bureau des Traductions.

Notre pépiniériste bourgetaine a un tempérament sportif; elle adore le ski de fond et a été une des fondatrices du Club des Traineux de pieds dont elle a été présidente pendant deux ans. Elle fait aussi beaucoup de marche. Il n'est

pas un instant libre qu'elle ne consacre à la lecture. Il ne faut pas oublier de dire aussi qu'elle est une artisane enthousiaste du vitrail comme l'est son époux, Émile.

Ça fait deux années de suite qu'Hélène se paye le luxe d'aller passer de courtes vacances au Mexique.

Signalons, en terminant, que son père et son grand-père ont été les fondateurs de l'importante Cie de Transport Tremblay Express qui dessert les régions du Lac-St-Jean et du Saguenay.

Chaloux, Raoul

Québécois de naissance, Raoul a vu le jour à Ripon, le 18 février 1902. Il était le fils de David Chaloux et de Rosema Perrier.

Le 20 août 1924, en l'église Notre-Dame-de-la-Paix (Québec), il épousait Florence, fille d'Émile Corbeil et d'Octavie Payment, qui lui a donné sept enfants, soit trois filles et quatre garçons.

Quelques années après son mariage, le couple Chaloux s'installa au village de Lemieux où il exploita un magasin général de 1929 à 1941. Ensuite, il vint s'établir à Bourget où Raoul fut commerçant d'animaux pendant de nombreuses années.

Il aimait beaucoup les courses de chevaux mais il semblait encore leur préférer les cartes. On se souvient particulièrement, qu'au bridge, il était un fidèle partenaire de M. le curé Paquette.

Raoul Chaloux est décédé le 16 mars 1984.

Chaloux, Florence

À Notre-Dame-de-la-Paix (Québec), le 28 décembre 1903, naissait Florence, fille d'Émile Corbeil et d'Octavie Payment.

En son église paroissiale, le 20 août 1924, elle prenait pour époux, Raoul, fils de David Chaloux et de Rosema Perrier, de qui elle a eu sept enfants: Carmen (M^{me} Lionel Chénier), Ernest (époux de Dolorès Lortie), Marielle (M^{me} Vianney Marcil), Maurice (époux de Colette Alain), Jean-Claude (époux de Jeannine Bélanger), Adéodat (époux de Marina Charbonneau) et Yolande (M^{me} Jean-Pierre Therrien).

Florence Chaloux est Bourgetaine depuis 1941. Elle réside présentement au Bourget Nursing Home. Elle a longtemps fait partie de la Congrégation des Dames de Ste-Anne.

Au temps où elle était dans la force de l'âge, ses passe-temps favoris étaient de faire du ménage et d'entretenir un grand jardin.



Florence Chaloux

Champagne, Monique

Le 3 mai 1915, Joseph Denault et son épouse, Léonie Ménard, accueillent avec joie la venue d'une autre fillette qu'ils firent baptiser sous le nom de Monique à l'église Sacré-Cœur de Bourget.

Cette jeune Bourgetaine fit les huit années de son cours primaire à l'école de son village natal, puis poursuivit ses études jusqu'à la dixième année à Cornwall.

En l'église Notre-Dame du Perpétuel-Secours de Ville-Émard (Québec), le 29 juin 1940, elle épousait Archie, fils de David Champagne et de Dorina Séguin, de Moose-Creek (Ont.). Leur mariage a été béni par la naissance de deux enfants: ce sont Sylvie qui est encore à la maison et Gilbert que son tempérament de voyageur a conduit à Calgary.



Monique Champagne



Raoul Chaloux

Monique, qui demeure au 133 de la rue Carleton à Cornwall, est veuve depuis le 10 mai 1982. Elle est membre active de la Fédération des Femmes Canadiennes-Françaises, du Tiers-Ordre de St-François et de la Congrégation des Dames de Ste-Anne.

Ses principaux loisirs sont consacrés au macramé, au tricot et à faire du bénévolat en faveur des œuvres paroissiales.

Charette, Eugène

Fils de Jules Charette et de Léocadie Gagné, Eugène vit le jour à The Brook, le 28 août 1886.

Il fréquenta l'école du village et se familiarisa, encore très jeune, avec les travaux agricoles en aidant son père sur la ferme qu'il exploitait au village.

Le 15 juin 1908, il épousait, en l'église St-Victor d'Alfred, Odile, fille de Wilfrid Gour et d'Éliza Marleau.

Le jeune couple vint s'installer dans la maison occupée aujourd'hui par Rodrigue Daoust au n° 54 de la rue Champlain-nord. Deux ans plus tard, Eugène acquiert la propriété paternelle et y déménage alors que ses parents viennent habiter le logis qu'il quitte.

Eugène a toujours été un gros travailleur. Les gens du village étaient habitués à le voir passer tôt et revenir tard quand il travaillait aux foins sur sa terre du Lac.

La famille Charette est une des pionnières (1856) de la paroisse. C'est par un travail constant et un goût de la terre profond que le patrimoine ancestral s'est transmis de génération en génération: de l'arrière grand-père Toussaint au grand-père Jules, puis au père



Eugène Charette

Eugène et enfin (en 1939) au fils de ce dernier, Horace.

Eugène Charette est décédé à Bourget, le 8 janvier 1956.

Charette, Odile

Odile naquit le 26 février 1889 du mariage de Wilfrid Gour avec Éliza Marleau.



Odile Charette

C'est en l'église St-Victor d'Alfred qu'elle épousa Eugène, fils de Jules Charette et de Léocadie Gagné. Leur mariage fut célébré le 15 juin 1908. Ils ont eu quatre enfants: Ubald, ingénieur stationnaire, père de deux filles et retraité à Vanier; Monseigneur Gérard, décédé accidentellement en 1973; Horace, qui coule paisiblement sa retraite dans la maison ancestrale avec son épouse née Émilienne Éthier; et Rose-Idèle, M^{me} Benoit Comtois, de St-Mathias (Québec) qui est mère de cinq garçons et une fille.

Lorsque Eugène et Odile prirent leur retraite, ils emménagèrent au n° 48 de la rue Champlain-nord, maison qui avait été occupée dans le passé par la famille Léo Pisonneault et aussi par les docteurs Charles et Anatole Bohémier.

M^{me} Eugène Charette était la sœur de Monsieur J.-Omer Gour qui, pendant plusieurs années, a été député du comté de Russell au parlement fédéral.

Odile Charette est décédée le 6 juillet 1971.

Charette, Horace

À Bourget, le 28 février 1915, naissait Horace, fils d'Eugène Charette et d'Odile Gour. Il fréquenta l'école du village et commença tôt,



Horace Charette

sous la surveillance de son père, à s'initier à l'art de l'agriculture.

Le 26 octobre 1939, il épousait, à l'église du Sacré-Cœur, Émilienne, fille d'Anthime Éthier et d'Anna Roy. Ils eurent deux enfants mais la Providence les éprouva durement en venant les enlever dès leur naissance.

Lorsque son père eut pris sa retraite, Horace, qui l'avait toujours secondé, prit la relève et continua à exploiter le patrimoine familial jusqu'au jour où il se retira lui aussi; il vendit alors la terre des Charette, se réservant la maison paternelle avec un lopin de terre.

Horace a déjà été marguillier de la fabrique. On l'a aussi nommé conseiller du village pendant une demi-douzaine d'années, et il a été membre des Chevaliers de Colomb.

Maintenant, il se distrait en jardinant, en marchant et en pédalant.

On se souvient qu'il avait la passion des beaux chevaux, bien attelés. Hélas, depuis deux ans, il ne passe plus à travers le village avec son élégant bogheï trainé par une belle bête fringante; à regret, il s'est résolu à s'en défaire.

Charette, Émilienne

Née du mariage d'Anthime Éthier et d'Anna Roy, Émilienne a vu le jour à Bourget, le 21 juin 1915.

Elle a fréquenté l'école primaire puis a toujours resté avec ses parents jusqu'à son mariage avec Horace, fils d'Eugène Charette et d'Odile Gour. Ils reçurent la bénédiction nuptiale, le 26 octobre 1939, en l'église du Sacré-Cœur de Bourget.

C'est Émilienne qui a eu soin de sa mère lors



Émilienne Charette

de sa dernière maladie, et celle-ci s'est éteinte chez Horace.

Émilienne a déjà été membre du cercle des fermières; elle fait encore beaucoup de jardinages et pique quantité de couvre-pieds pour donner à la parenté.

Le couple Charette a fait un merveilleux voyage à Rome et en Palestine, en 1977. Depuis cinq ans, Horace et Émilienne passent l'hiver en Floride.

Charlebois, Bruno

Bourget s'appelait encore The Brook lorsque Bruno y est né le 28 février 1906. Il était le fils d'Anthime Charlebois et de Marie-Jeanne Dupont qui ont résidé à différents endroits de notre paroisse avant de s'établir à Cheney.



Bruno Charlebois

Après avoir fréquenté l'école primaire, il resta sur la ferme familiale pour aider son père aux travaux de culture. Avec le temps, il devint propriétaire de ladite exploitation agricole à laquelle il consacra les meilleures années de sa vie. Après l'acquisition de cette entreprise, il a gardé ses parents et sa sœur Corrine avec lui; cette dernière mourut accidentellement quatre ans après le mariage de Bruno.

C'est le 14 novembre 1936, à Bourget, que Bruno prit pour épouse, Irène, fille d'Edouard Auger et d'Alma Pilon. Ils ont eu trois enfants: une fille et deux garçons; l'un de ces derniers est mort à sa naissance.

Bruno a été syndic de la paroisse de Hammond alors qu'on y a fait d'importantes rénovations. Il aimait beaucoup le plaisir et se complaisait à chanter. Citoyen paisible et bon travailleur, il a été un excellent époux et père de famille.

La mort vint l'arracher à l'affection des siens, le 2 février 1980.

Charlebois, Irène

Née à The Brook, le 6 avril 1907, Irène était la deuxième enfant d'Edouard Auger et d'Alma Pilon. Elle fit ses études à Bourget, puis à l'école modèle d'Embrun et à Vankleek Hill. En 1925, elle reçut la médaille des finissantes, à Bourget, alors qu'elle était l'élève de Sœur Ste-Valentine.

Irène a enseigné pendant vingt-huit ans, débutant en 1928, à Corbeil avec sa sœur Blanche. On se souviendra que c'était le village des célèbres quintuplées Dionne dont elle a bien connu la famille. Après y avoir séjourné trois ans, elle fut institutrice pendant trois autres années dans la campagne de Moose Creek. Puis, elle s'engagea pendant trois ans à l'école publique des Lapalme à Hammond; ensuite, elle fit un an d'enseignement, en sixième année, à l'école du village de Bourget où elle comptait parmi ses élèves, Guy Lalonde, Fernand Lortie et Oriente Lauzon.

Sa période d'enseignement suivante en fut une de huit ans à Cheney: suivirent deux ans à l'école du rang Laplante, puis sept ans à l'école du village de Clarence-Creek où elle a fini sa carrière, mais il convient de signaler qu'à la demande de l'inspecteur elle a aussi été institutrice pendant un an à Cyrville.

Mentionnons que sa carrière d'enseignante fut interrompue pendant quinze ans après son mariage.

En 1959, Irène a été faite membre de l'Ordre du Mérite scolaire Franco-ontarien. Elle a gardé un bon souvenir de tous ses anciens élèves et en parle avec plaisir.

C'est à Bourget, le 11 novembre 1936, que Bruno vint unir sa destinée à celle d'Irène. Le



Irène Charlebois

marié était fils d'Anthime Charlebois et de Marie-Jeanne Dupont. Leur mariage a donné trois enfants.

Depuis 1980, Irène, qui est maintenant veuve, réside au Nursing Home de Bourget où elle est présidente des activités. Elle aime la lecture et les voyages, se plaît beaucoup à rencontrer les amies.

Charlebois, Ubald

Ubald, fils de Rosario Charlebois et d'Agathe Ménard a été baptisé à Wendover où il est né le 16 juillet 1938.

Il a été à la «petite école» jusqu'à la sixième année dans ce que l'on appelait les «Back Settlements», soit dans la cinquième concession de Plantagenet.

Dès l'âge de quinze ans, il débute comme apprenti-ouvrier en ville pour aider ses parents.

Le 26 juillet 1958, son mariage à Claudette, fille de Joseph L. Polvin et de Corinne Henrie, était béni en l'église Sacré-Cœur de Bourget. Ils allèrent aussitôt s'établir à Wendover, mais un an après, il va prendre la relève sur la ferme où vivaient ses parents. Ensuite, il s'engage comme aide-fromager à Sarsfield où il reste en place pendant quatre ans, alors qu'il doit laisser pour cause de santé.

Ayant fait une demande d'emploi au Ministère des Travaux publics, Ubald occupe, pendant deux ans, un poste de gardien au Pont Interprovincial entre Ottawa et Hull. Ensuite, il est employé comme camionneur pendant deux autres années. Lors d'une offre d'emploi comme ouvrier, il se présente au concours et réussit à décrocher la position qu'il occupe encore après dix-huit ans.



Ubald Charlebois

Type très sociable. Ubald est toujours prêt à donner un coup de main aux organisations, aux amis et aux voisins.

En vue de parfaire leur union, les Charlebois se sont soumis à une immersion dans le «Mariage Encounter» pendant un an et demi; ensuite, pour approfondir leur foi au Christ, ils ont adhéré au mouvement «Cursillo»; enfin, ils se sont joints au groupe de prière, six mois après sa fondation à Bourget.

En août 1983, Ubald et Claudette ont pris possession d'une petite ferme sur le chemin de Curran. Ils se proposent d'y remplacer la vieille maison qui s'y trouve par une autre à leur goût qui sera un havre de paix pour leur vieillesse.



Claudette Charlebois

Charlebois, Claudette

Née à Bourget, le 29 avril 1937, Claudette a été baptisée à l'église du Sacré-Cœur. Elle était la fille de Joseph L. Potvin et de Corinne Henrie.

Elle fréquenta l'école du «Trois» jusqu'à la huitième année puis vint poursuivre ses études au village jusqu'à la dixième.

Quand vint le temps de s'orienter sur le marché du travail, son amour pour les enfants lui fit choisir le service en maisons privées, là où il y avait de la marmaille.

À Bourget, le 26 juillet 1958, elle épousait Ubald, fils de Rosario Charlebois et d'Agathe Ménard, de qui elle a eu deux enfants: Marc (époux de Suzanne Guindon) né en 1959, et Christine (M^{me} Réjean Bissonnette) née en 1960.

Au fil des ans, les Charlebois déménagèrent à plusieurs reprises, puis Claudette ramena sa maisonnée à Bourget pour demeurer avec son père devenu veuf. Mais, un an et demi plus tard, Joseph L. se remaria et Claudette gagna Ubald à l'idée d'acheter une maisonnette qu'ils agrandiront dans la suite.

Notre concitoyenne a suivi des cours de couture, de tricot, de décoration et de macramé que donnait l'Union Culturelle des Franco-Ontariennes. À certains temps, elle a même été alternativement conseillère, secrétaire, vice-présidente et présidente de cette association. Elle a fait du bénévolat en faveur du Centre Récréatif et du Bingo Dominical. Elle a aussi donné, dans les paroisses avoisinantes, des cours du soir de tricot au crochet et à la broche.

Claudette a toujours rêvé d'avoir beaucoup d'enfants, mais la Providence n'a pas voulu lui en donner plus de deux. Elle y a compensé en se faisant gardienne d'enfants le soir comme le jour; pendant un certain temps, elle a même ouvert sa garderie privée où, en quelques années, ont défilé une centaine d'enfants.

Toujours prête à se dépenser pour rendre service aux autres, avec son mari, elle s'est chargée, pendant un an, d'une garderie dominicale qui permettait aux parents d'assister paisiblement à la grand-messe du dimanche sans être exposés à des distractions excessives par les turbulences de leurs marmots.

Depuis cinq ans, Claudette consacre beaucoup de temps, dans l'ombre, à un apostolat très méritoire. Elle rend grâce au Seigneur pour tous ceux qu'il a placés sur sa route et Le prie de les combler de ses bénédictions.

Chartrand, Edouard

Edouard est d'origine québécoise. Né à Anvers, le 5 juillet 1900, de Georges Chartrand et Corinne Boileau, il vint résider avec ses pa-



Edouard Chartrand

rents dans l'Ontario, alors qu'il était encore jeune.

Laissant l'école primaire après avoir réussi ses examens d'Entrée (Entrance), Edouard étudia ensuite l'Agriculture durant deux années à Oka d'où il revient avec un certificat d'agriculture pratique.

Arrivé à Bourget en 1922, il y épousa Juliette Leduc, en l'église du Sacré-Cœur, le 24 septembre 1923. Quatre enfants sont nés de ce mariage.

Edouard était peintre depuis plusieurs années déjà lorsqu'il fut engagé pendant cinq ans par le C.A.R.C. pour diriger le travail au «département des pinceaux» à Pendleton. À la fermeture de cet aéroport, après la guerre, il continua à travailler comme peintre à son compte.

L'ami Edouard se dépensa pendant plus de vingt-cinq ans comme conseiller et secrétaire du village. Il fut aussi commissaire d'école durant plusieurs termes, soit jusqu'à ce que la province mette fin aux commissions locales en établissant le Conseil des écoles catholiques de Prescott et Russell.

Ses enfants fêtèrent son quarante-cinquième anniversaire de mariage le 19 octobre 1968. C'était un grand-papa qui gâtait beaucoup ses petits enfants.

Edouard mourut le 10 octobre 1971, laissant à ses enfants le plus précieux des héritages: de bons principes.

Chartrand, Juliette

Rocbelandaise de naissance, Juliette ouvrit les yeux sur notre monde le 18 juillet 1903. Ses parents étaient Zéphir Leduc et Marguerite



Juliette Chartrand

Martel. Elle n'avait que cinq mois lorsqu'elle quitta Rockland pour venir passer le reste de sa vie à Bourget.

Ce sont deux pionniers de Bourget, M. et M^{me} Ferdinand Martel, ses grand-parents, qui l'ont élevée. Elle fréquenta l'école du village jusqu'à la dixième année.

Le 24 septembre 1923, Juliette se maria à Edouard Chartrand en l'église du Sacré-Cœur de Bourget. Quatre enfants sont nés de ce mariage: Joseph-Edouard, Lionel, Aunette et Rhéal qui sont tous des instituteurs. Ce couple éleva aussi une nièce: Lucille Chartrand. Chacun d'eux garde une reconnaissance émue à l'égard de cette mère qui, par son aide et ses encouragements, les a fait réussir dans la vie. Aussi, c'est avec enthousiasme qu'ils célébrèrent le quarante-cinquième anniversaire de mariage de leurs parents, le 19 octobre 1968.

Malheureusement, Juliette quitta ce monde

très soudainement le 15 janvier 1970, laissant à sa famille, comme à ses voisins, un souvenir impérissable. À son décès, elle avait onze petits-enfants.

Chartrand, Gérard

Gérard est né sur les bords du Brook, dans la deuxième concession, le 2 juillet 1950. Ses parents, Ubald Chartrand et Marguerite Charlebois, l'ont fait baptiser à l'église du Sacré-Cœur de Bourget.

À Plantagenet, où sa famille avait déménagé, il fit son cours primaire à l'école St-Paul, puis a complété sa treizième année à l'école secondaire locale.

Gérard revint à Bourget le 26 mai 1973 pour y épouser Denise, fille de Roland Piché et d'Annette Leroux. Ils sont maintenant les heureux parents de deux enfants.

Sur le marché du travail, Gérard s'est d'abord occupé à installer et réparer des fournaises pour l'entreprise Fern Pilon de Rockland, de 1970 à 1973. Il a ensuite été technicien en forage et échantillonnage pour la Cie Fondex Ltée, de 1973 à 1976. Puis, il est devenu gérant de crédit pour Gulf Canada-Ray Lortie, de 1976 à 1978. De 1978 à 1981, il a été commis pour les Produits Dolmen de St-Isidore, et est maintenant gérant général de cette manufacture.

Gérard fait partie du conseil du village de Bourget depuis 1978. En 1984, il s'est bâti une maison en dehors du village.

Chartrand, Denise

Fille de Roland Piché et d'Annette Leroux, Denise est née à Bourget le 29 avril 1952.

Elle a fait son cours primaire à Bourget, puis ses études secondaires à Plantagenet, y finissant en douzième commercial.

Le 26 mai 1973, en l'église du Sacré-Cœur de Bourget, Denise épousait Gérard, fils d'Ubald Chartrand et de Marguerite Charlebois. Deux enfants, Éric et Luc, sont venus parfaire leur union.

De 1970 à 1972, Denise a travaillé à la succursale de Vanier de la Banque Canadienne Nationale. Depuis 1972, elle est commis à la Fonction publique du Canada, étant à l'emploi du Ministère du Revenu national.

Chartrand, Gérard L.

En la paroisse St-Luc de Curran, a été baptisé Gérard, né le 16 avril 1933. Ses parents étaient Émile Chartrand et Eugénie Deschamps.



Denise Chartrand

Il a fréquenté l'école primaire de St-Pascal puis a fait ses études secondaires, de 1948 à 1952, au cinquième cours et à l'école privée de Bourget. En 1970, il obtenait un baccalauréat ès arts de l'Université d'Ottawa puis, en 1974, la même institution lui discernait une maîtrise en éducation.

Par la suite, il a enseigné à Orléans en 1953-1954; à St-Pascal, de 1954 à 1975; à Clarence-Creek, en 1981-1982, puis à Embrun de 1982 à 1984. Il a été directeur de l'école du Sacré-Cœur de Bourget, de 1975 à 1981.

Dans la paroisse de St-Pascal-Baylou, le 27 juillet 1957, Gérard épousait Pauline, fille de Zoël Duquette et de Rose Villeneuve. Ils sont les heureux parents de quatre enfants: François (époux de Sylvie Renaud), Martine, Jean-Luc et Alain. Ils connaissent aussi la joie d'être les grands-parents d'une mignonne petite Mariève.



Gérard Chartrand



Gérard L. Chartrand

Même s'il aime tous les sports, Gérard est surtout un ardent joueur de quilles. Son amour du chant lui procure cependant un loisir plus paisible.

Chartrand, Jean-Gilles

Fils de Josaphat Chartrand et de Lucienne Leduc, Jean-Gilles est né à Curran le 5 janvier 1944.



Jean-Gilles Chartrand

Après ses études primaires faites au village de Curran, et ses secondaires (douzième année) à Plantagenet, il se lance dans la vente et reste à l'emploi d'un grossiste en quincaillerie d'Ottawa pendant environ sept ans. Il fit ensuite de l'Assurance-vie pour l'Union du Canada, son territoire couvrant la région d'Ottawa ainsi que les comtés de Prescott et Russell.



Gisèle Chartrand

En 1975, il achète le magasin de meubles d'Aldéric Sicard qu'il exploite pendant sept ans. En 1982, il s'introduit dans l'assurance-générale avec «Pentagon» et convertit son magasin en six logis plus un local commercial: celui-ci héberge alors la clinique médicale dirigée par le docteur Michel Dalpé-Charron. Il est aussi co-proprétaire des appartements Bourget sur la rue Potvin.

Personne très active, Jean-Gilles est tôt attiré par la politique municipale. En 1975, il devient conseiller du canton et le reste pendant quatre ans; ensuite, il monte au poste de sous-préfet et l'occupe pendant deux ans, puis il accède à la préfecture et y demeure deux autres années.

Jean-Gilles a été membre du Comité du centre communautaire de Bourget en 1975. Il a participé à la fonction du Hockey Mineur du Canton de Clarence la même année. Il a contribué à réaliser la municipalisation du système de lutte contre les incendies. Ennemi de la pollution et apôtre de l'amélioration de l'environnement, il a été l'initiateur du programme des champs d'épuration dans la municipalité.

Lorsque préfet, il a été président du comité chargé de l'élaboration d'une carte touristique pour Prescott et Russell. Il a aussi été membre du Comité des chemins de nos comtés-unis. Il siège au Comité des Services Familiaux de Prescott et Russell.

Aimant participer aux organisations communautaires, Jean-Gilles s'est impliqué dans le centre récréatif (1969-1972) et en faveur du Club Optimiste (1980). Il a été Chevalier de Colomb pendant quatorze ans.

Malgré ce débordement d'activité, Jean-Gilles a trouvé le temps de prendre femme: en effet, à Curran le 27 juillet 1968, il a épousé Gisèle, fille d'André St-Pierre et de Rhéa Délorme qui lui a donné trois enfants: deux garçons et une fille. Aussitôt mariés, les Chartrand s'établissaient à Bourget sur la rue Potvin.

Comme exercices de détente, il pratique la pêche, le tennis, le hockey et le golf; aussi, il aime bien aller en vacances dans le sud pour s'y reposer.

Jean-Gilles est fier de se dire membre actif du parti progressiste-conservateur provincial.

Chartrand, Gisèle

Baptisée à l'église St-Benoit Labre de Wenderover, Gisèle est née le 17 juin 1946 du mariage d'André St-Pierre et de Rhéa Délorme.

Elle a fait les deux années du cours primaire en sa paroisse natale, puis les cinq autres à Curran. Ensuite, elle a fréquenté l'école secondaire de Plantagenet jusqu'à la douzième année. Gisèle débute sur le marché du travail en

prenant un emploi à la Banque du Canada, à Ottawa, en 1965. En 1971, elle occupa un poste à Bell Canada puis, en 1975, elle assista son époux au magasin de meubles qu'il exploitait. En 1982, elle devint secrétaire de la clinique médicale de Bourget.

En l'église St-Luc de Curran, le 27 juillet 1968, Gisèle prenait pour époux Jean-Gilles, fils de Josaphat Chartrand et de Lucienne Leduc. De leur union sont nés trois enfants: Stéphane, qui est pensionnaire au Juvénat du Sacré-Cœur de Cornwall, Éric et Geneviève qui fréquentent l'école de Bourget.

Très active et toujours de bonne humeur, Gisèle fait du bénévolat en faveur des organisations bourgetaines. Elle est membre du Cercle local de l'Union Culturelle des Franco-Ontariennes depuis 1976. Elle occupe ses loisirs par la lecture, la marche, la natation et la bicyclette. Elle fait de la couture sur tissus extensibles et des décorations en fleurs séchées. Elle aime voyager et accompagne son époux en Floride à chaque année.

À l'aise avec le public, Gisèle aime les contacts humains, ce qui en fait un atout pour la carrière politique de son mari.

Chartrand, Joseph-Edouard

Le 23 juin 1924, à Bourget, naissait Joseph-Edouard, fils d'Edouard Chartrand et de Juliette Leduc. Il est devenu tout simplement «Jos» pour la plupart de ceux qui l'ont connu depuis son arrivée en ce monde.

Il a fait ses études primaires et secondaires à Bourget et à Ottawa. Avec son père, il apprit tôt à manier le pinceau et, devenu peintre, il travailla à l'aéroport de Pendleton puis à Ottawa pendant de nombreuses années.



Joseph-Edouard Chartrand

Un jour Jos décida de continuer ses études, ce qui le conduisit au poste de professeur à l'École Cartier d'Ottawa. Après avoir longtemps enseigné, il a pris sa retraite l'an dernier.

Joseph-Edouard est un «couche-tard» qui se lève tôt. Du temps où il restait à Bourget avec ses parents, les lumières de la maison paternelle étaient habituellement les dernières à s'éteindre au village. Il prétend que la vie est un bien si précieux qu'il faut savourer le plus possible plutôt que d'en perdre la jouissance d'une grande partie dans le sommeil. Quand leur téléphone sonne après onze heures le soir, ses proches savent que c'est Jos qui appelle.

Pour sa famille et ses amis, Jos est tout un gars: c'est l'hospitalité personnifiée! Arrivez chez lui à l'heure qui vous plaira et vous serez servis comme des rois: table bien garnie, coupes débordantes, etc., etc. En plus d'être très recevant, il est excellent cordon-bleu.

Le 23 juillet 1949, Joseph-Edouard a épousé Lucille, fille de Xavier Ethier et d'Angéline Labelle qui lui a donné deux filles: Lise et Danielle. Leur maman mourut en juillet 1976 après une longue maladie. Le fils aîné d'Edouard et de Juliette a convolé en secondes noces le 19 août 1977 alors qu'il a pris pour épouse Claire, fille d'Henri Guertin et d'Eudoxie Matte de St-Albert (Ont.).

Jos a été Bourgetain de fait, depuis sa naissance jusqu'en 1966, soit pendant quarante-deux ans. Il l'est encore de cœur.

Chartrand, Lionel

Du mariage d'Edouard Chartrand et de Juliette Leduc, est né Lionel, le 5 novembre 1929. Il a été baptisé à l'église du Sacré-Cœur de Bourget.



Lionel Chartrand

Sa fiche d'études se résume comme suit: primaire à Bourget; secondaire à Plantagenet; universitaire à l'Université d'Ottawa; pédagogique à l'Université d'Ottawa et au Collège d'éducation de Toronto. En cours de route, l'Université d'Ottawa lui a décerné un baccalauréat ès arts, en plus de son certificat d'enseignant de L'Ontario.

Instituteur de profession, Lionel a été directeur de l'école St-Mathieu de Hammond, de 1954 à 1960. Depuis cette date, il enseigne à l'école secondaire d'Iroquois (Ont.).

Avant de quitter Bourget, en 1960, il y a été membre de la Ligue du Sacré-Cœur, du Conseil des Chevaliers de Colomb et de la brigade des pompiers volontaires.

Musicien, il est chargé de direction du chœur de chant de la paroisse Ste-Cécile à Iroquois. Il a construit lui-même la maison qu'il habite et il aime beaucoup bricoler.

Lionel se plaît à faire du ski de fond, mais pas seul, car il est époux et père. Sur la route de la vie il a donc pris pour compagne, Thérèse, fille d'Ernest Hurtubise et d'Élise Martel. Ils doivent à leur mariage, célébré à Bourget le 29 août 1959, la naissance de leurs deux enfants: Paul et Jocelyne.

Chartrand, Thérèse

Le 27 juin 1931, naissait à Ernest Hurtubise et Élise Martel, une fille qu'ils nommèrent Thérèse.

Avant fait son cours primaire à l'École du Sacré-Cœur et son secondaire à l'École Privée de Bourget, elle obtint, en 1950, son certificat d'enseignante à l'École Normale de l'Université d'Ottawa.

Après avoir été institutrice pendant quatre ans (à Caledonia Springs et Plantagenet), elle a, durant six ans, fait du service social, dans le comté de Russell, pour le Ministère du Bien-être de l'Ontario. Elle a alors parcouru tous les chemins de notre comté où elle a acquis plus que sa part d'expérience sur les continuelles laveuses qui, en peu de temps, faisaient des tacots de nos voitures neuves.

«Rassasiée» des plaisirs de la route, Thérèse a maintenant opté pour la vie sédentaire de maîtresse de maison. Elle y a accédé par le mariage en épousant Lionel, fils d'Edouard Chartrand et de Juliette Leduc. Depuis la solennelle cérémonie du 29 août 1959, deux rejetons sont venus compléter leur cadre familial; il s'agit de Paul et de Jocelyne.

Thérèse enseigne le français à temps partiel à Iroquois et Morrisburg. Elle est membre du Catholic Women's League of Canada depuis 1962. Elle fait aussi du bénévolat. Elle aime beaucoup le ski.



Thérèse Chartrand

Guitariste talentueuse, cette ancienne bourgetaine fait partie du groupe instrumental «Les Belles de Morrisburg».

Chartrand, Raymond

Baptisé à Curran où il est né le 4 septembre 1949, Raymond est le fils de Leonard Chartrand et d'Adrienne Piché.

Après avoir fréquenté l'école primaire St-Luc de sa paroisse, il étudia au Petit Séminaire d'Ottawa (1962-1966), à l'École Secondaire de Plantagenet (1966-1967) puis au Collège Algonquin (1967-1970). À la fin de ses études, il détenait un diplôme d'administration des affaires. En 1983, il a été reconnu «Registered Industrial Accountant» (RIA).



Raymond Chartrand

Comptable de profession, Raymond est employé à la Fonction Publique Fédérale.

En l'église St-Bernard de Fournier, le 12 septembre 1970, il prenait pour épouse Claudette, fille de Gabriel Denis et d'Éva Lalonde qui lui a donné trois enfants: un fils et deux filles.

Les Chartrand sont arrivés à Bourget depuis 1970. Ils se sont vite insérés dans notre vie sociale et paroissiale. Pour sa part, Raymond a été président du Bingo en 1976-1977. Il a été trésorier du Centre Récréatif de 1978 à 1980, et en est le secrétaire pour 1984-1985. Il est aussi un philatéliste passionné, propriétaire d'une collection de dix milles timbres.

Raymond et Claudette ont longtemps habité sur la rue Centre. En 1984, ils se sont bâti une belle maison dans le lotissement Lepage.

Chartrand, Claudette

A Fournier, Ontario, le 1^{er} juillet 1949, naissait Claudette, fille de Gabriel Denis et d'Éva Lalonde

Quand son cours primaire fut terminé à l'école St-Bernard de sa paroisse, elle prit le chemin de l'École Secondaire de Plantagenet qu'elle fréquenta de 1963 à 1967.

Le 12 septembre 1970, dans l'église St-Bernard de Fournier, Claudette était conduite à l'autel par Raymond, fils de Léonard Chartrand et d'Adrienne Piché. Leur mariage a été béni par la naissance de trois enfants qui deviennent rapidement grands: Julie (13 ans), Annie (10 ans) et Patrick (7 ans)

Épouse active d'un époux zélé, Claudette a été secrétaire du cercle local de l'Union Culturelle des Franco-Ontariennes (1976-1980). Elle en est ensuite devenue directrice (1980-1982). Elle a occupé la vice-présidence de l'Associa-



Claudette Chartrand

tion des Parents et Instituteurs (1982-1983) pour en devenir ensuite secrétaire (1983-1984).

Il y a quelques années, M^{me} Claudette Chartrand a obtenu un diplôme en décoration de gâteaux; elle met souvent son talent à contribution lors de mariages car sa spécialité porte sur les gâteaux de nocces.

Chartrand, Rhéal

Rhéal a été baptisé en la paroisse du Sacré-Cœur de Bourget où il est né, le 21 novembre 1932, du mariage d'Édouard Chartrand et de Juliette Leduc.



Rhéal Chartrand

Il fit son cours primaire à l'école séparée du village puis poursuivit ses études à l'École Secondaire Privée de Bourget; de là, il se dirigea vers l'École Normale d'Ottawa où il obtint, en 1951, son diplôme d'enseignant. En 1959, l'Université d'Ottawa lui décernait un Baccalauréat ès Arts; dans la suite, il suivit des cours de spécialisation en mathématiques puis se vit remettre une maîtrise en administration en 1972.

De 1951 à 1960, l'école primaire a été son premier champ d'activité professionnelle. Il est professeur de mathématiques au niveau secondaire depuis 1960.

À Moose-Creek, le 21 octobre 1961, Rhéal épousait Thérèse, fille de Raoul Pilon et de Flora Ranger. Son épouse était originaire de St-Isidore de Prescott. Leur mariage a été béni par la venue de trois enfants: Yves, Guy et Line.

Ce fils d'Édouard et de Juliette Chartrand a été Bourgetain pendant près de trente ans. On se souvient que, lorsqu'il était des nôtres, il a été pompier volontaire durant plusieurs années. Il était un excellent joueur de billard qui

s'est souvent mesuré victorieusement à Arthur Yelle, malgré que celui-ci ne s'en laissa pas imposer par n'importe qui. Rhéal excellait aussi au croquet. Il s'adonne encore au tennis, au golf et à la pétanque. Il est resté très attaché à Bourget.

Chartrand, Ubald

Les anciens disaient toujours Currance lorsqu'ils parlaient de Curran. À leurs yeux, Ubald serait donc un Currangois puisqu'il est né en la paroisse voisine de St-Luc le 31 mars 1918. Ses parents étaient Hervé Chartrand et Léa Gratton.

Il a toujours été cultivateur; à un certain moment, il est venu s'installer à Bourget, sur le bord du Brook, où il a acquis l'ancienne terre de Clinton Presley dont la résidence se trouvait à l'endroit où demeure maintenant la famille Roméo Lalonde.

Ubald a fondé un foyer le 29 septembre 1942 alors qu'il épousait Marguerite fille de Ferrier Charlebois et d'Anna Pinsonneault. Leur mariage fut béni à Curran. Leur union a donné douze enfants, soit huit garçons et quatre filles.



Ubald Chartrand

Après s'être installés d'abord à Wendover, les Chartrand retournèrent à Curran puis vinrent séjourner à Bourget, de 1945 à 1958. Après, ils allèrent exploiter une ferme à Plantagenet. Quand sonna l'âge de la retraite, ils optèrent en faveur de Rockland où ils sont encore présentement.

Lors de son séjour à Bourget, Ubald a été commissaire de l'école du «Trois».

Chartrand, Marguerite

Ce sont les cloches de St-Luc de Curran qui ont annoncé, le 18 septembre 1918, la naissance de Marguerite, fille de Ferrier Charlebois



Marguerite Chartrand

et d'Anna Pinsonneault. On se souviendra que cette dernière était la sœur de Léo Pinsonneault qui a longtemps résidé à Bourget.

En l'église de sa paroisse natale, Marguerite a épousé, le 29 septembre 1942, Ubald, fils d'Hervé Chartrand et de Léa Gratton, de qui elle a eu douze enfants. Le premier, Claude, est né à Wendover, et le deuxième, Henri, à Curran; les huit suivants sont tous nés à Bourget: ce sont: Roger, Cécile, Bernard, Gérard, Jeanne, Albert, Louise et Léo. Les deux derniers, Jean et Aline, ont vu le jour à Plantagenet. Les Chartrand sont aussi les heureux grands-parents de quinze petits-enfants.

Marguerite a toujours été connue comme une excellente mère de famille et une compagne de travail dépareillée pour son époux.

Chénier, Lionel

(Photo non disponible)

Fils natif de Bourget, Lionel y vit le jour le 12 février 1921. Il était fils de Mathias Chénier et de Dora Boileau.

Après ses études élémentaires à l'école du village, il travailla sur la terre jusqu'en 1947.

À Bourget, le 6 juillet 1948, il épousait Carmen, fille de Raoul Chaloux et de Flore Corbeil.

Il a été épiciier à Ottawa, de 1949 à 1962. Cette année-là, il fit l'acquisition de Grand Sanitation Liée, une entreprise de Vanier qu'il exploita jusqu'en 1978 alors qu'il prit sa retraite.

Lionel appartient au Conseil n° 5571 des Chevaliers de Colomb. Ses sports préférés sont le golf et les quilles. Il joue aussi le bridge.

Chénier, Carmen

(Photo non disponible)

Québécoise d'origine, Carmen est née à Chénéville le 17 juillet 1924 du mariage de Raoul Chaloux et de Flore Corbeil.

Elle était jeune encore lorsque ses parents allèrent s'installer à Lemieux où ils exploitèrent un magasin général pendant quelques années. C'est dans cette paroisse qu'elle fréquenta l'école primaire.

Devenue Bourgetaine, en l'église Sacré-Cœur, le 6 juillet 1948, elle épousait Lionel, fils de Mathias Chénier et de Dora Boileau.

Avec son époux, Carmen fait partie de la paroisse Montfort de Vanier. Elle est membre de clubs de bridge et de quilles.

Chénier, Mathias

Fils d'Alphonse Chénier et de Mathilde Hogue, Mathias est né le 8 juin 1896 sur une des premières terres défrichées à The Brook.

Ayant fait son apprentissage agricole tout en fréquentant l'école primaire, il resta ensuite sur la terre paternelle et y succéda plus tard à son père.

En l'église Sacré-Cœur de Bourget, le 8 mai 1916, il épousait Dora, fille d'Eustache Boileau et d'Azilda Sicard, qui lui donna sept enfants, soit quatre garçons et trois filles.

De 1940 à 1953, Mathias travailla comme forestier à la Forêt Larose dont son père avait déjà été le surintendant. Il prit ensuite sa retraite et alla habiter à Hull au milieu de ses enfants.



Mathias Chénier

Ayant passé ses dernières années au Foyer du Bonheur, à Hull, il y décéda le 17 mai 1980. Il a été inhumé dans le cimetière de Bourget auprès de son épouse et de ses parents.

Chénier, Dora

Issue du mariage d'Eustache Boileau et d'Azilda Sicard, Dora est née à The Brook le 17 mai 1898. Sa famille restait dans la troisième concession et elle n'avait que quatre ans lorsqu'elle perdit sa mère.



Dora Chénier

Le 8 mai 1916, elle prenait pour époux Mathias, fils d'Alphonse Chénier et de Mathilde Hogue, de qui elle eut sept enfants: Léo (époux de Lauria Boudreault); Donat (époux de Maria Boudreault); Rita (M^{me} Paul Gravel); Lionel (époux de Carmen Chaloux); Raymond (époux de May Fortier); Thérèse (M^{me} André Morissette) et Cécile (décédée à l'âge de quatre ans et demi).

Comme son époux, Mathias, Dora a fini ses jours au Foyer du Bonheur, à Hull, où elle décéda le 8 juin 1979 à l'âge de quatre-vingt-un ans. Elle est revenue reposer définitivement en sol Bourgetain.

Chénier, Philippe

L'année 1929 fut excessivement marquante pour Philippe Chénier. En effet, c'est celle où il se fit couper un bras à la suite d'un accident de travail survenu à la briqueterie d'Ottawa. Cette même année-là, il arrivait à Bourget avec ses parents qui s'établirent dans la septième concession, non loin du canton de Cambridge. Philippe avait alors seize ans. Né le 25 juillet 1913, il avait été baptisé en l'église St-Thomas



Philippe Chénier

d'Aquin d'Ottawa. Ses parents étaient Adélarde Chénier et Rose-Anna Charron.

Les Chénier prirent facilement racine à Bourget. Ils aimaient le tempo de la «Sept», surtout le rythme accéléré des veillées canadiennes qu'on y organisait à tout bout de champ.

Le 8 août 1938, Philippe conduisit «aux balustres» Gabrielle, fille d'Henri Loiselle et d'Alma Délisle qui lui donna six enfants, soit quatre filles, et deux garçons.

Philippe se loua d'abord une maisonnette dans le même rang que ses parents puis, en 1936, il acheta une petite ferme de cinquante acres non loin de là. En 1948, ayant vendu sa propriété au gouvernement pour fins de reboisement, il fit l'acquisition d'une ferme de cent acres, encore dans la septième concession, mais au nord du Chemin de Russell. La culture d'une telle ferme s'avérant trop difficile pour un manchot, il la revendit à son père, se réservant dix acres où il se construisit une maison.

Malgré son handicap, Philippe était très adroit. Il réussissait à planter des clous et même à nouer ses cordons de chaussures. L'adresse avec laquelle il utilisait sa bouche pour réussir diverses tâches étonnait grandement les gens. La seule chose qu'il ne parvenait pas à faire était un nœud de cravate.

Une longue maladie força Philippe à passer les deux dernières années de sa vie au Nursing Home de Bourget. Il mourut le 19 juin 1979 à l'âge de soixante-six ans.

Chénier, Ronaldo

Ronaldo est né le 30 mai 1909 à The Brook, sur les bords de ce ruisseau qui a donné son premier nom à Bourget. Il fit ses études, à l'école primaire de notre village, de 1915 à 1923.

Vint la crise de 1929 qui fut catastrophique pour les cultivateurs; il réalisa donc qu'il n'y avait plus aucun avenir pour lui à Bourget.

Le 22 avril 1931, il débutait dans le commerce d'épicerie à Eastview (aujourd'hui Vanier). Le sept juillet de la même année, il épousait Cécile Villemaire, institutrice, aussi de Bourget. Il poursuivit ses études par des cours du soir à l'Université d'Ottawa.

Après avoir été épicier, il fut hôtelier, contracteur, politicien, etc. En 1940, entrevoyant un avenir prospère pour la ville d'Eastview, il inaugura le premier magasin de service libre (self-service); il érigea un développement de maisons unifamiliales et construisit les premières maisons d'appartements à Eastview. Il dota sa ville du premier hôtel convenable en ces années-là, ajoutant soixante-quinze chambres et trois salles de réception à l'entreprise hôtelière dont il s'était porté acquéreur.

Par ailleurs, son œuvre de prédilection fut l'éducation. Ainsi, il contribua à la construction des écoles primaires Ducharme, Baribeau, Cadieux, Lajoie et Glaude, nommées d'après les cures des paroisses où elles se trouvaient.

Il a été membre de l'exécutif de l'Association canadienne française d'Éducation, président de la Commission des écoles séparées d'Eastview, président de l'Association des commissaires d'écoles catholiques bilingues d'Ontario, vice-président du School Trustees Council of Toronto et surtout président-fondateur de l'Association des des commissaires d'Écoles Catholiques de Langue Française du Canada.

Il est Membre à Vie de l'Ordre de la Culture Française de l'Amérique, Membre à Vie de l'Ordre du Mérite de l'Association des Commissaires des Écoles Bilingues de l'Ontario, et Membre à Vie de l'Institut Canadien-Français d'Ottawa.



Ronaldo Chénier

Ronaldo fut président du Patro d'Ottawa, président de la Chambre de Commerce d'Eastview, Membre de la Commission de la Capitale Nationale, directeur de Clubs Richelieu et de beaucoup d'autres organismes encore. On retrouve en effet chez cet homme d'affaires des plus avertis cet ensemble de qualités qui conduisent au succès durable.

En 1982, M et M^m Chénier célébrèrent leurs noces d'or à Ottawa, au milieu de leur famille et de nombreux amis.

Résidant actuellement dans les Bahamas, ils ne manquent jamais, à tous les étés, le plaisir de revenir aux sources: à leur cher et vieux Bourget.

Épris du passé, Ronaldo aime à rappeler qu'à son arrivée, son grand-père, Pierre Hogue, passait pour le colon le plus riche du canton de Clarence car il apportait avec lui sept cents épis de blé. En outre, c'est lui qui a mis le premier grain de blé en terre à The Brook.

Chénier, Cécile

Née à Glen Robertson, Cécile était fille de Téléphore Villemaire (fromager) et de Louise Landry.



Cécile Chénier

Elle fit ses études primaires à Bourget et continua au palier secondaire à Sturgeon Falls, puis vint décrocher son certificat pédagogique chez les Sœurs Ste-Marie-de-Namur à Van-kleek Hill.

Cécile consacra les sept années suivantes à enseigner à l'école séparée n° 18 de Bourget, située au coin St-Félix. Avec nostalgie, elle l'appelle encore «ma petite école» et se souvient avec bonheur des joies de l'enseigne-

ment; c'est toujours avec émotion qu'elle rencontre ses anciens élèves.

Le 7 juillet 1931, elle épousait, à Bourget, Ronaldo Chénier. Trois enfants sont nés du mariage de Ronaldo et de Cécile: Yves, médecin à New-York; Jacques, Homme d'affaires aux Bahamas et à Boca-Raton (Floride), puis Marie-Andrée Chénier-Lepage, infirmière à Blackburn Hamlet.

Cécile s'est dévouée particulièrement au poste de présidente du Palro féminin d'Ottawa, œuvre à laquelle elle a toujours collaboré, mais à laquelle il faut ajouter maintes autres associations de charité et de bien-être social.

Elle a su partager merveilleusement bien son temps et son énergie entre sa famille et les entreprises de son mari.

Depuis l'âge de la retraite, la lecture est le passe-temps favori qui remplit ses heures de loisir.

Cormier, Vincente

Baptisée en l'église du Sacré-Cœur de Bourget, Vincente est née, dans notre paroisse, le 14 mars 1938 du mariage de Robert S. Lalonde et d'Imelda McNeil.



Vincente Cormier

Après avoir quitté les bancs de l'école primaire, elle continua ses études à l'école secondaire privée de Bourget. Elle réside dans la capitale nationale depuis 1955.

En la cathédrale Notre-Dame d'Ottawa, Vincente épousait, le 18 avril 1960, Léonard, fils de Stolin Cormier et d'Elphianne Bouchard. Ils sont les fiers parents d'un fils: Raymond.

Ça fait donc vingt-cinq ans que les Cormier sont unis par les liens du mariage. Léonard, un Madelinot, et Vincente, une ex-Bourgetaine, ont trouvé des plus enrichissant l'engagement

qu'ils ont contracté en 1976. Ils en ont fait profiter beaucoup d'autres, même des Bourgetains, par leur apostolat dans les mouvements Cursillo et Marriage Encounter, dans les Services de préparation au mariage ainsi que dans leur communauté paroissiale de St-Louis-de-Montfort.

À l'emploi du Bureau des traductions du Secrétariat d'État, Vincente y occupe le poste d'agent responsable du budget. Elle aime beaucoup son travail mais rêve quand même, et déjà, du jour où elle prendra sa retraite et pourra consacrer plus de temps à son passe-temps favori: le «birdwatching».

Quand les Cormier peuvent s'esquiver d'Ottawa, durant la belle saison, ils courent se reposer à leur chalet de Val-des-Bois.

Côté, Jacques

Jacques est né à Bois-Franc (Québec), le 12 mars 1943. En novembre suivant, son père, Damien Côté, et sa mère, née Clémentine Lafontaine, venaient s'établir, dans la septième concession de Bourget, sur l'ancienne ferme des Gareau qu'ils cultivèrent jusqu'en 1965 et où ils lui donnèrent huit frères et sœurs.

Ce fils de Damien a fait ses études primaires à Bourget. Présentement, il occupe un poste de représentant de ventes au Gouvernement Fédéral.

En l'église Sacré-Cœur de Bourget, le 23 septembre 1967, il épousait Evelyne, fille d'Aurèle Potvin et de Lucienne Éthier qui lui a donné deux filles: Julie, née le 3 août 1968 et Sonia qui a vu le jour le 29 mai 1973.

L'ami Jacques s'est construit deux maisons: la première au n° 3 de la rue Lapointe où il a demeuré de 1970 à 1983, et l'autre sur la rue Lavigne où il réside depuis juillet 1983.



Jacques Côté

Ce Bourgetain est membre du Conseil 6198 des Chevaliers de Colomb et a fait partie de la direction du Centre Récréatif de 1979 à 1982. Il est aussi bénévole de l'organisation des bingos depuis la fondation.

Côté, Evelyne

Née à Clarence-Creek, le 16 février 1948, Evelyne était la fille d'Aurèle Potvin et de Lucienne Éthier, tous deux originaires de Bourget.



Evelyne Côté

Après le décès du chef de la famille, en 1958, la mère, avec ses cinq filles et ses deux garçons, déménagea sur la rue Champlain-Nord à Bourget. À partir de la cinquième année, Evelyne fit donc ses études primaires à l'école de notre village; elle continua sa onzième année à l'école secondaire privée mais alla faire sa douzième au High School de Casselman.

De 1970 à 1973, Evelyne fut la secrétaire médicale du docteur Tripp qui pratiquait sur la rue Lapointe. Présentement, elle occupe le poste de caissière à la Section de la comptabilité centrale pour le Gouvernement Fédéral.

En notre église paroissiale, le 23 septembre 1967, elle a marié Jacques, fils de Damien Côté et de Clémentine Lafontaine, de qui elle a eu deux filles: Julie et Sonia.

Evelyne fait partie du Comité de bar du Centre Récréatif et, comme son conjoint, elle est une des fidèles bénévoles du bingo hebdomadaire de Bourget.

Cousineau, Gérald

Gérald, fils de Lorenzo Cousineau et de Marguerite Belley, est né à Hull le 19 janvier 1933. Il arriva à Bourget le 14 août 1947 quand son



Gérald Cousineau

père acheta le restaurant de Bernard Lalonde; il était alors âgé de quatorze ans.

Ayant fait ses études primaires à Hull, il compléta son cours secondaire à Bourget.

Gérald est un paroissien très actif. Il a été président des divers organismes suivants: Village policier (3 ans), Comité paroissial et Chambre de Commerce de Bourget. Il a aussi été le président fondateur de l'Association des parents et instituteurs. Il fait partie de la chorale paroissiale depuis trente-cinq ans. Membre du Club Optimiste depuis 1976, il en est devenu le président distingué pour 1981-1982. Ses activités «optimistes» le font se dépenser sans compter pour le bien des enfants de notre paroisse.

Si occupé qu'il ait toujours été Gérald, il n'a pas oublié pour autant d'assurer sa descendance. Il épousa, le 9 juillet 1955, Annette, fille



Annette Cousineau

d'Edouard et de Juliette Chartrand, ce qui lui a valu trois héritiers. À ceux-ci sont maintenant venus s'ajouter deux petits-enfants. Tous se proposent de célébrer avec joie, cette année même, le trentième anniversaire de mariage de leurs parents.

Gérald travaille pour le gouvernement fédéral depuis 1951. Il est aussi bricoleur à ses heures et espère pouvoir bientôt s'adonner davantage à ce passe-temps car il rêve de prendre sa retraite d'ici très peu d'années.

Cousineau, Annette

Fille d'Edouard Chartrand et de Juliette Leduc, Annette est née à Bourget le 29 avril 1931.

Suite à ses études primaires à l'école du Sacré-Cœur, elle fait son cours secondaire à l'école privée de notre paroisse. En juin 1959, après avoir étudié à l'école normale de l'Université d'Ottawa, elle reçoit son certificat d'institutrice, mais elle n'arrête pas en aussi bonne voie et continue des études à temps partiel à ladite université.

Annette enseigne pendant cinq ans à quelques petites «écoles du rang» puis prend la grave décision d'unir sa destinée à celle de Gérald, le 9 juillet 1955. Son conjoint est fils de Lorenzo Cousineau et de Marguerite Belley. Trois enfants sont nés de leur union: Francine qui est organiste bénévole de la paroisse depuis une dizaine d'années, puis Sylvie et Gilles. Tous trois ont été baptisés à Bourget.

Sans négliger son rôle de mère, Annette enseigne et se dévoue pendant au-delà de trente et une années à Vanier, Hammond, St-Pascal et enfin Bourget où elle exerce son apostolat d'éducatrice depuis 1968. Elle a toujours consciencieusement rempli son rôle d'institutrice et nul doute qu'elle continuera dans la même voie jusqu'à sa retraite.

Annette et Gérald qui ont deux petits-enfants à gâter, fêteront leur trentième anniversaire de mariage durant l'année du centenaire de la paroisse.

Dalpé-Charron, Michel

À l'homme méthodique, biographie systématique:

— 10 mai 1941: Naissance à Hull.

— Études: primaires, aux écoles Carrière de Hull et Ste-Trinité de Rockland; secondaires, au Petit Séminaire d'Ottawa; universitaires: à l'Université d'Ottawa (1963-1970); B.A. de la Faculté des Arts et M.D. de la Faculté de médecine.



Michel Dalpé-Charron

— Co-fondateur de l'Association de la Jeunesse Franco-Ontarienne de Rockland.

— 1970-1971: Internat à l'Hôpital Général d'Ottawa.

— 1971: Obtention du L.M.C.C. et résidence en anesthésie à l'Hôpital Général d'Ottawa.

— 1971-1972: Responsable de l'urgence de l'Hôpital Général d'Ottawa.

— 1972-1973: Co-fondateur de la Clinique Médicale Stat et directeur médical du Centre d'entraînement à la vie du Pavillon du Parc, à Aylmer.

— 1973: Responsable du bureau de santé de l'Hôpital de la Pieta à Hull; membre actif de l'Hôpital de la Pieta, Hull; membre actif du Foyer du Bonheur, Hull; fondateur de la clinique de Dépannage de l'Outaouais, Enr.

— 1973-1974: chargé de cours au CEGEP de Hull et à l'Université du Québec à Hull.

— 1973-1975: Membre actif à l'Hôpital du Sacré-Cœur, Hull.

— 1974-1975: Chef du Département de santé communautaire du Centre Hospitalier Sacré-Cœur de Hull.

— 1975: Consultant à la Direction de la santé communautaire de la Direction générale de la programmation du Ministère des Affaires sociales.

— 1976: Consultant à la Direction des services communautaires de la Direction générale de la programmation au Ministère des Affaires sociales et fondateur de la Clinique médicale Ste-Catherine.

— 1978: Directeur des services professionnels, Centre Hospitalier des Laurentides à L'Annunciation.

— 1981: Directeur des services professionnels, Centre Hospitalier Pierre-Boucher à Longueuil.

— 1982: Fondateur de la Clinique Médicale de Rockland Enr. et de la Clinique Médicale de Bourget Enr.

Notre médecin peut se permettre de signer comme suit: Michel Dalpé-Charron, B.A., M.D., L.M.C.C. Il fonctionne comme les anciens médecins de famille, répondant aux appels sept jours par semaine et faisant des visites à domicile.

À travers tous ses engagements professionnels et autres, le docteur Michel a trouvé temps et moyens de se marier le 26 juin 1971, en la chapelle de l'Université d'Ottawa, à Claire Bouchard, sa cadette de dix ans; son épouse, une infirmière licenciée, lui a donné trois enfants: Alexandre (11 ans), Emmanuel (9 ans) et Katia (7 ans).

Il pratique tous les sports, spécialement ceux de raquette, tels que le tennis et le squash; aussi le volleyball, etc. Il rêve de faire plus tard du planeur quand il en trouvera le temps. Il s'occupe activement du mouvement scout et guide.

Présentement, le docteur Michel Dalpé-Charron étudie la théologie

Daoust, Joseph D.

Joseph D. Daoust est né à The Brook. Son père portait le même prénom que lui et sa mère était Mary Anna Sbane.

En l'église de sa paroisse natale, le 22 août 1904, il épousait Cordélia, fille de Victor Lefebvre et de Délina Chénier, qui lui a donné dix-neuf enfants, dont huit filles et trois garçons vivent encore.



Joseph D. et Cordélia Daoust

Les Daoust restèrent à Bourget jusqu'en 1915 alors que Joseph D. qui a été à l'emploi du Pacifique Canadien pendant quarante-cinq ans, fut muté à Breckenridge (Québec) pour trois ans, puis à Allred pour un stage de treize ans.

En 1932, ils revinrent à Bourget avec leur famille pour vivre au milieu de leurs parents et amis. Ils résidèrent alors immédiatement à l'ouest de la gare dans ce que l'on appelait la maison du contremaître de section.

Après leur entrée en retraite, ils allèrent vivre à Ottawa. Monsieur Daoust y est décédé le 7 septembre 1975 à l'âge de quatre-vingt-unze ans.

Daoust, Cordélia

Née à The Brook, Cordélia était la fille de Victor Lefebvre et de Délina Chénier.

Le 22 août 1904, en l'église du Sacré-Cœur de notre paroisse, elle prenait pour époux Joseph D., fils de Joseph Daoust et de Mary Anna Shane, de qui elle eut dix-neuf enfants dont quatorze parvinrent à l'âge adulte: Aurore (M^{me} Aristide Granger), Annette (M^{me} Bruno Hurtubise), Aldéa (M^{me} Gabriel Gouin), Prudence (M^{me} Lucien Daoust), Rhéaume, Carmelle (M^{me} Rhéal Gagné), Yvette (M^{me} Laurier Richard), Vianney, Yvon, Roch, Jeannine (M^{me} Maurice Durocher), Jean-Yves, Hélène (M^{me} Fernand Dumoulin) et Marcelle (M^{me} Michel Bozozuk). Elle comptait aussi trente-huit petits-enfants et quarante-trois arrière-petits-enfants.

Le couple Daoust a vécu près de soixante-dix ans de vie conjugale ensemble. M^{me} Cordélia Daoust et son époux ont passé leur vieillesse à Ottawa. Cette excellente mère de famille est décédée, le 21 janvier 1974, à l'âge de quatre-vingt-six ans.

David, Bernard

À Bourget, le 17 août 1933, naissait à Ernest David et Hélène Martel, un fils qu'ils firent baptiser en l'église du Sacré-Cœur sous le nom de Bernard. Comme ses frères et sœurs, il fit ses études primaires à l'école du village.



Bernard David

Le 8 juin 1963, en l'église St-André-Apôtre de St-André-est (Québec), il épousait Carmen, fille d'Henri Proulx et de Justine Forget, qui était la veuve de son frère Yvon. Ils sont les heureux parents de quatre enfants.

Bernard est très «impliqué» dans les activités religieuses, civiques, sportives et sociales de son «pays» d'adoption, St-André-est. Il a été marguillier de la fabrique paroissiale pendant deux ans. Membre de la brigade des pompiers volontaires depuis 1959, il en est le chef depuis 1966.

Il a déjà fait partie du comité des loisirs, de la ligue de hockey et du club de balle de St-André. Il est Chevalier de Colomb depuis 1952. Membre du comité ad-hoc des pompiers, il s'occupe du défilé annuel du père Noël et du dépouillement de l'arbre de Noël. Il participe en outre à l'organisation de danses sociales. Ses sports favoris sont le tennis et le base-ball.

Ayant passé les vingt-trois premières années de sa vie à Bourget, Bernard est resté très attaché à la petite patrie de ses parents.

David, Ernest (fils)

Né sept mois après la mort prématurée de son père, soit le 4 mai 1937, ce dernier fils d'Hélène Martel-David reçut au baptême le même nom que son père: Ernest David. Il est facile de comprendre pourquoi on le surnom-



Ernest David (fils)

ma rapidement «Tinesse»: on voulait éviter tout quiproquo avec le regretté disparu dont le souvenir était très souvent évoqué.

Ernest David, fils, laissa l'école après la septième année. Ayant commencé à jouer le piano dès l'âge de huit ans il préférait de beaucoup la musique aux études. Jouant par oreille (autodidacte), il pouvait passer le meilleur de son temps à faire rendre des mélodies à son instrument. Son talent fut souvent mis à contribution pour les concerts de l'école. Il apprit facilement aussi à jouer l'orgue.

À l'âge de dix-sept ans, Tinesse émigra vers le Nord de l'Ontario et devint bientôt musicien dans un grill de Timmins; il eut en outre, pendant deux ans, son propre programme à la télévision de cette ville. Puis, il fut engagé musicien dans un hôtel de Sudbury; encore là, il se fit bientôt entendre sur les ondes de la radio et de la télévision de la métropole du nickel.



Ernest David (père)

Dans la suite, il vint s'établir à St-André d'Argenteuil où il joua pendant trois ans à l'église ainsi que dans différents clubs et piano-bars. Il réside maintenant à Lacbute. Sans avoir jamais pris une leçon, il a toujours gagné son pain avec sa musique.

L'incident suivant illustre bien jusqu'à quel point il vit de musique et pour la musique. Un jour, pour la débloquer, il commet l'imprudence de passer la main sous la tondeuse à gazon en marche et la retire aussitôt avec trois doigts coupés qui pendent, retenus seulement par de la peau et un peu de chair. À l'hôpital, les médecins lui annoncent qu'ils devront finir de couper le bout de ses doigts.

— «Non, non, je ne veux pas! Mon piano, mon piano!» sanglote Ernest.

En apprenant ce que cela signifie pour lui, les médecins décident de tenter l'impossible puis grâce à des greffes et à l'énergie de Tinesse, ils réussissent à lui épargner la solution désespérée qui avait d'abord été envisagée.

David, Ernest (père)

C'est au tout début du vingtième siècle, soit le 19 mars 1901, que naquit Ernest, fils d'Isaïe David et d'Angéline Lalonde.

À Bourget, le 29 septembre 1925, il épousait Hélène, fille de Napoléon Martel et d'Élisa Corbeil. Ils eurent huit enfants dont quatre sont maintenant décédés.

Ernest montra tôt des dispositions pour la réparation et l'entretien des moteurs. Il fut d'abord mécanicien au garage qu'exploitait Joseph Morin dans la «vieille école». Le propriétaire possédait une franchise pour la vente des voitures «Durant» et «Overland».

En 1927, le beau-père d'Ernest, Napoléon Martel, achetait l'ancienne usine d'eaux gazeuses «Russell Lithia» et la faisait transporter, par panneaux, depuis la deuxième concession jusqu'au coin des rues Laval et Champlain (emplacement «Gulf» aujourd'hui). Il transforma cette bâtisse en garage dont son gendre devint le mécanicien.

Au mois de mars 1936, Ernest obtenait un permis pour faire du camionnage entre Ottawa et Montréal, mais son expérience fut de courte durée puisqu'il mourut, après une maladie de trois jours, le 30 septembre de la même année. C'est son beau-frère, Marc Martel, qui acheta camion et permis pour continuer l'entreprise de transport.

David, Raoul

À The Brook, le 23 mars 1906, naissait, à Isaïe David et Angéline Lalonde, un fils qu'ils firent baptiser sous le nom de Raoul.



Raoul David

Il étudia sept ans à l'école primaire. Son frère, Moïse, lui ayant recommandé l'École Technique Teccart, à Montréal, il y fit un stage de six mois pour se familiariser avec les moteurs d'automobiles. Cela lui permit d'obtenir un emploi au Moulin à papier de Beauharnois. Il y resta du premier mai 1927 au premier juin 1930.

Ensuite, il fut, pendant sept ans, chauffeur privé pour la Beauharnois Construction Co. Or, en 1936, un monsieur Morgan qui était son supérieur et surintendant de ladite compagnie chargée de la construction du fameux canal du même nom, l'invita à se rendre à son bureau où il doit lui confier un nouveau poste. Là, il lui annonce qu'il va désormais être contremaître de département pour la St. Lawrence Alloys, et il le restera pendant trente-six ans.

À Beauharnois, le 25 mai 1931, Raoul a épousé Edna, fille d'Adolphe Primeau et de Frézildé Dugas qui lui a donné quatorze enfants.

Notre ancien concitoyen (1906-1926) s'est occupé de la chose publique dans sa ville d'adoption. Ainsi, il y a été conseiller municipal et président du Comité des travaux publics.

Raoul a fait partie de clubs de baseball et de balle-molle; il a aussi participé à des ligues de quilles et de curling (en hiver).

Au cours de sa carrière, il s'est mérité trois certificats: un d'abord de la Défense nationale pour ses activités au cours de la seconde guerre mondiale; un deuxième de la Union Carbide pour ses initiatives concernant les méthodes générales de travail et la sécurité des employés; enfin un troisième, de l'Ambulance St-Jean, après avoir suivi à l'usine un cours de premiers soins de sept jours.



Délisle, Arthur-France

Arthur-France est né à Hull, le 13 avril 1882. Parce que fils de François Délisle et de Marie Gagné, on l'appelait Arthur-France pour le distinguer d'Arthur-Olivier, fils d'Olivier Délisle et de Délina Saumure.



Arthur-France Délisle

Il fit ses études primaires jusqu'à la huitième année dans la paroisse de Bourget où il était arrivé à l'âge d'un an pour y vivre jusqu'à sa mort qui survint en octobre 1956.

À Clarence-Creek, le 25 juin 1906, Arthur avait épousé Adéline, fille de Joseph Saumure et d'Olive Parent. Ce mariage fut béni par la naissance de neuf enfants.

Arthur a toujours été agriculteur. Il était un gros producteur de légumes qu'il vendait dans les épiceries de Hull. Il faisait aussi de la mise

en conserve sur une grande échelle, ce qui nécessitait parfois l'emploi d'une dizaine d'aides en plus de quelques «bee» (corvées).

Il était si bon papa que ses enfants se remémoraient avec indulgence qu'il lui arrivait parfois de se «mouiller les pieds» quand il allait écouler ses «cannages» en ville.

En à-côté, Arthur-France travaillait comme contremaître de la voirie. C'est en entretenant les chemins, sous ses ordres, que Gaston Lortie rencontra sa future épouse, Jeannette, fille du «foreman».

Le 18 février 1954, Arthur-France vendit sa ferme à Emery Bisson et c'est là qu'y vit présentement le fils de ce dernier, Robert.

En plus d'avoir occupé le poste de marguillier, Arthur-France a déjà été commissaire à l'école de la «Quatre».

Denault, Joseph

Joseph naquit à The Brook, le 11 septembre 1879, du mariage de Moïse Denault et de Marguerite Gagné.

Après ses études primaires, il en vint à se qualifier comme mécanicien d'appareils de lavage et de machines fixes. Il a été pendant dix ans employé à la construction des chemins de macadam dans la municipalité de Clarence et à Rockland, à titre de conducteur d'un rouleau compresseur.

En l'église du Sacré-Cœur de The Brook, le 19 août 1902, Joseph épousait Léonie, fille de Gédéon Ménard et d'Élizabeth McLean. La Providence leur donna treize enfants dont dix vivent encore.

En 1928, il déménageait à Cornwall avec sa famille et il y est décédé le 6 juillet 1937.

On dit qu'il était un bon chanteur.

Denault, Léonie

Baptisée à Clarence-Creek, Léonie y est née le 6 juillet 1889; elle était fille de Gédéon Ménard et d'Élizabeth McLean.

Elle résidait à Bourget depuis quatre ans lorsqu'elle épousa Joseph, fils de Moïse Denault et de Marguerite Gagné de qui elle eut treize enfants dont dix survivent encore. Voici la liste de sa progéniture: Berthe (veuve de feu Wilfrid Séguin), Albert, Alice (veuve de feu Albert Villeneuve), Denise (veuve de feu Henri Moquin), Gabrielle (veuve de feu George Elston), Gédéon (époux d'Annie May McNamara, tous deux décédés), Munique (veuve de feu Archie Champagne), Léona (épouse de René Rose), Fernand (époux d'Irène Smith), Georgette (épouse de George Brand), Marcelle (épouse de Laurent Régnier) et Jacqueline



Léonie Denault

(veuve de feu Albert Larkin). Un petit garçon est mort en bas âge.

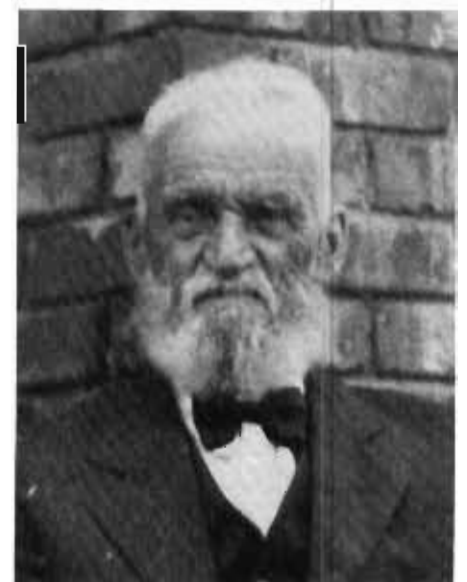
En 1928, avec son époux et sa famille, Léonie va demeurer à Cornwall où elle décède le 28 mai 1966.

Cette dévouée mère de famille a sagement et généreusement élevé sa grosse famille. Elle débordait d'activités, cousant, tricotant, boulangant et cuisinant continuellement sans se lasser.

Denault, Moïse

Natif de St-Jean-Chrysostome (Québec), Moïse y vit le jour le 17 mars 1845. Il était le fils de Toussaint Denault et de Josephite Girouard.

Il est arrivé à Bourget en 1858. C'est à Clarence-Creek qu'il a épousé, le 20 juillet 1868,



Moïse Denault



Joseph Denault

Marguerite, fille de Charles Gagné et de Valère Pépin qui lui donna seize enfants dont seulement cinq ont survécu.

Le grand-père Moïse, comme l'appelaient ses petits-enfants, est demeuré à Bourget de 1858 à 1928. On se rappelle encore qu'il cultivait de grands champs de tabac puis, plus tard, une vaste fraisière dont une variété dite «Quatre saisons».

Il suivit son fils et sa famille à Cornwall, en 1928, puis décéda en cette ville le 22 juillet 1933 à l'âge de quatre-vingt-huit ans.

C'était un homme qui aimait la lecture et se plaisait occasionnellement à jouer aux cartes.

Denault, Marguerite

On ignore quelle a été la paroisse d'origine de Marguerite, mais on sait qu'elle est née le 16 juillet 1848, du mariage de Charles Gagné et de Valère Pépin.



Marguerite Denault

À l'âge de vingt ans, le 20 juillet 1868, son mariage est béni en l'église Ste-Félicité de Clarence-Creek. Son conjoint est Moïse, fils de Toussaint Denault et de Josephite Girouard.

La Providence leur envoya seize enfants dont seulement cinq survécurent: Marie (épouse de Téléphore Bourdeau), Emery (époux de Rebecca Gagné), Joseph (époux de Léonie Ménard), Clara (épouse de Bénonie Yeffe) et Délia (épouse d'Arthur Letébyvre).

Marguerite Gagné-Denault est décédée à Bourget le 12 décembre 1920.

Deneault, Ferréol

Sitné presque à la limite nord du village de Bourget, le foyer de Ferrier Deneault et de Del-



Ferréol Deneault

phine Lavictoire s'égayait d'une nouvelle recrue le 2 juillet 1906 alors que naissait Ferréol.

Avec ses aînés, il apprit le chemin de l'école et le parcourit fidèlement pour compléter les huit années du cours primaire, alors qu'une grave faiblesse de la vue le força à abandonner ses études.

Il travailla avec son père jusqu'en 1930, puis à Cornwall jusqu'en 1935 et enfin à Ottawa jusqu'en 1939, alors qu'il revint pour remplacer l'auteur de ses jours à l'usine d'eaux gazeuses Deneault qui embouteillait, entre autres, l'eau minérale naturelle de Bourget.

L'état de sa vue s'aggravant continuellement, en 1951, Ferréol vendit la petite industrie familiale à Rhéal Gagné qui continua à l'exploiter sous la marque de commerce «Excel».

Le 18 juin 1939, Ferréol prit pour épouse Clara, fille de Pierre Prévost et de Vitaline Paiement. La continuation de son nom est bien assurée par sa nombreuse descendance, comme on le constatera en lisant la biographie de son épouse Clara.

Fortement éprouvé par la Providence qui le rendit complètement aveugle au cours des années «cinquante», Ferréol fit cependant preuve d'une résignation et d'une énergie admirable.

Ses yeux fermés depuis longtemps aux beautés de notre monde peuvent maintenant contempler les merveilles de l'au-delà, depuis le 18 février 1984, date de son décès.

Deneault, Clara

Américaine de naissance, Clara, enfant de Pierre Prévost et de Vitaline Paiement, vit le jour à Glen Falls, dans l'état de New-York, le 4 mai 1901. Elle avait neuf ans quand ses parents

revinrent au pays pour s'y établir définitivement.

C'est à Bourget, le 18 juin 1930, qu'elle lia sa vie à celle de Ferréol, fils de Ferrier Deneault et de Delphine Lavictoire. Dans la suite, elle donna naissance à cinq enfants, soit un garçon et quatre filles. Elle est très fière aussi de ses dix-neuf petits-enfants et surtout de ses deux arrière-petits-enfants.

Clara a fait son cours primaire au complet. Elle a toujours rempli de façon exemplaire le rôle de ménagère pour son intéressante maisonnée. Elle s'est de même consacrée entièrement au bien-être de son Ferréol, surtout pendant la trentaine d'années où il a été complètement aveugle, avant que sa mort la rende veuve, le 18 février 1984.



Clara Deneault

Deschamps, Hugnette

D'origine montréalaise, Hugnette vit le jour, le 13 mars 1931, et fut baptisée en l'église Ste-Thérèse de l'Enfant-Jésus. Ses parents étaient Bruno Bertrand et Simone Labrosse.

Elle fréquenta d'abord les écoles primaires de Bourget et de Pendleton, puis le High School de Plantagenet, avant d'aller terminer ses études secondaires au pensionnat des Sœurs du Sacré-Cœur à Ottawa. Après, elle s'est inscrite à l'École normale d'Ottawa; ensuite aux facultés d'Arts visuels et de Droit à l'Université d'Ottawa; enfin, à la Faculty of Art History de l'Université Carleton.

En cours de route, elle a obtenu des certificats d'enseignement pour les écoles bilingues et anglaises de l'Ontario, ainsi que d'enseignement du français et de l'anglais comme langue seconde. L'Université d'Ottawa lui a décerné un Baccalauréat ès Arts et une maîtrise en Éducation.



Huguette Deschamps

Huguette est présentement professeur au Bureau des Langues de la Fonction publique fédérale.

En la paroisse St-Gérard d'Ottawa, le 22 août 1953, elle a épousé Henri (aujourd'hui décédé), fils de Benjamin Deschamps et d'Alix Groulx, dont elle a eu quatre enfants: André, Sylvie (M^{me} Jacques Glandon), François (époux de Claudine Vincent) et Julie. Huguette est grand-maman de Catherine Glandon et de Benjamin Vincent.

Cette ancienne Bourgetaine (1937-1942) fait partie de clubs de généalogie, d'ornithologie et de cinéma; en plus des loisirs qu'elle consacre à ces organisations, elle mentionne comme autres passe-temps: le conditionnement physique, la lecture, les études, le jardinage et surtout ses occupations à titre de mère de famille.



Agnès Devoy

Devoy, Agnès

Fille de Napoléon Shaffer, boulanger, et de Delphine Fortier, Agnès est née à The Brook le 4 février 1906.

Après ses études élémentaires, elle étudia durant une couple d'années au Couvent Notre-Dame d'Aylmer, institution dirigée par les Révérendes Sœurs Grises de la Croix.

À la suite d'une grave maladie, elle dut renoncer à toute carrière et suivit sa sœur Cécile à Montréal. Membre des «Latins d'Amérique», elle s'est consacrée à l'étude de l'espagnol et de l'italien.

Jusqu'à son mariage, Agnès venait toujours fidèlement passer ses vacances annuelles chez sa sœur, M^{me} Albert Lortie; elle vouait un véritable culte de loyauté envers ses amis.

En 1959, elle épousa Vincent Devoy à Chambly (Québec). Elle mourut à cet endroit le 23 juillet 1964. Sa dépouille mortelle repose dans notre cimetière.

Dicaire, Anthime

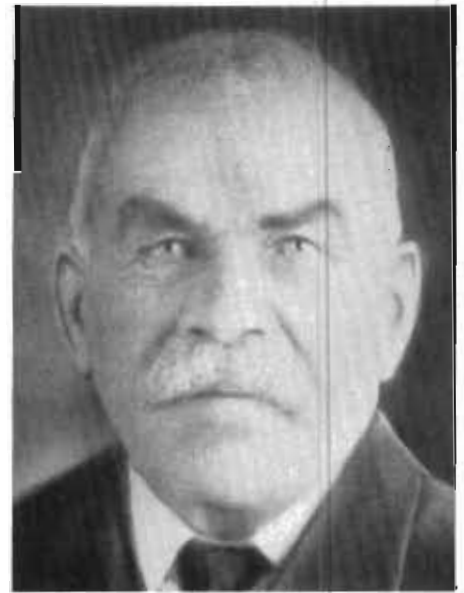
D'origine québécoise, Anthime Dicaire venait de Sainte-Scholastique. Son père s'appelait Joseph et sa mère était née Thérèse Sarrazin.

Ce nouveau colon serait arrivé en «Brook» en 1874. Le 13 avril, cette année-là, il acheta 50 acres de terrain de Moïse Poirier. Le premier octobre suivant, il se portait acquéreur d'un autre morceau attenant de 50 acres que possédait un dénommé Joseph Moneigle. Ces cent acres de terre étaient sur le lot 14 de la quatrième concession et formaient ce que les Dicaire ont toujours appelé leur «terre du lac».

Pendant un certain temps, Anthime serait resté avec sa famille dans une maison de ferme qui se trouvait à peu près à l'endroit où se situe aujourd'hui le coin des rues Cartier et Lapointe. En trois étapes, 1890, 1901 et 1904, il acheta, à l'extrémité est du village, les lopins de terre formant la ferme qu'exploite encore aujourd'hui sont petit-fils Omer Dicaire.

Anthime épousa en premières noces Herméline (Ermélie) Leblanc dont il eut sept enfants et qui décéda le 10 avril 1900 à l'âge de 50 ans. Il convola en justes noces, le 20 juillet 1904, avec Marie-Laure Viau qui mourut le 13 septembre 1930 à l'âge de 67 ans.

Les anciens racontaient qu'un jour, alors qu'il attendait, à la gare de Bourget, le train allant à Ottawa, distrait sans doute par l'anticipation de rencontrer une amie qu'il projetait d'épouser, il fut happé par la locomotive qui le lança à «80 pieds» dans les airs: on dit que ses claques restèrent en place sur la plate-forme.



Anthime Dicaire

Sans dommages corporels, l'accidenté en fut quitte pour la peur et décida sur le champ d'abandonner l'idée d'un remariage.

Anthime Dicaire s'éteignit paisiblement durant son sommeil le 4 novembre 1932 à l'âge de 84 ans.

Dicaire, Auguste

C'est à Coteau-du-Lac, dans le comté de Soulanges, que naquit, le 10 juin 1872, Auguste Dicaire. Son père portait le prénom de Jean-Baptiste et sa mère était Adèle Brisebois.

Arrivé à Bonrget, à l'âge de seize ans, Auguste s'y mariait six ans plus tard, soit le 30 octobre 1893, avec Marie-Louise, fille de François Déglise et de Marie Gagné. Dieu bénit leur mariage en leur donnant onze enfants.



Auguste Dicaire

Ayant, durant sa jeunesse, fréquenté les classes de l'école primaire à Coteau puis à Alfred, Auguste abandonne, alors qu'il était encore jeune, les livres pour la charrue: c'était un cultivateur très attaché à sa terre.

M. Dicaire a déjà été commissaire d'école et directeur de la Cnoprative Avicole de Bourget. Il fut aussi, pendant environ un quart de siècle, l'un des directeurs de la Prescott Farmer's Mutual Insurance Company, dont il a été le vice-président durant une douzaine d'années.

Avant de mourir, Auguste Dicaire a eu la bénédiction de voir un rejeton de sa cinquième génération. En effet, les journaux ont publié dans le temps une photo, prise lors de son ultime séjour à l'hôpital, où on le voit avec sa fille Yvonne (M^{me} Anthime Proulx), sa petite-fille Alma (M^{me} Jo hn Quesnel), son arrière-petite-fille Murielle (M^{me} Dorius Beaulieu) et le bébé de celle-ci, Lise, âgée de trois mois et demi.

Ce digne vieillard mourut le 6 décembre 1962 à l'âge de quatre-vingt-dix ans et demi.

Dicaire, Marie-Louise

À The Brook, le 16 octobre 1875, naissait Marie-Louise, enfant de François Délisle et de Marie Gagné.

À l'âge de dix-huit ans, le 30 octobre 1893, elle épousait Auguste, fils de Jean-Baptiste Dicaire et d'Adèle Brisebois. Onze enfants naquirent de leur union: Omer (époux d'abord de Léontine Lefebvre, puis, en secondes noces, de Gisèle Jasmín), Yvonne (M^{me} Anthime Proulx), Diana (M^{me} Joseph Amyot), Émile, Alfreda (M^{me} Hector Sauvageau), Laurentia (M^{me} Alfred Lemery), Lorenzo (époux de Bertha Labelle), Roméo (époux de Cécile Gralton), Sarah (religieuse), Raynaldo (époux en premières nocés



Marie-Louise Dicaire

d'Alice Benson et, en secondes, de Germaine Sigouin) et Aldéa (M^{me} Alcide Lagrois)

Les époux Dicaire ont eu la joie de célébrer leurs nocés de diamant, en la fête de l'Assomption, le 15 août 1953. Trois ans plus tard, soit le 17 novembre 1956, cette mère exemplaire décedait chez sa fille Aldéa. Elle a laissé à tous le souvenir d'une excellente chrétienne dont le visage respirait la bonté.

Dicaire, Jean-Eudes

Né durant la canicule, Jean-Eudes a vu le jour le 2 août 1926; il est issu du mariage d'Olida Dicaire et de Marie-Anna Éthier.

Après avoir fréquenté l'école primaire de Bourget, il travaille sur la ferme paternelle jusqu'en 1951. Souvent, son père l'envoie dépanner d'autres propriétaires d'entreprises qui se croient « plus mal pris » que les Dicaire.

Jean-Eudes se met ensuite à l'emploi des distributeurs de produits Gulf pendant un an et demi. Puis, il s'engage comme boulanger pour René Drouin où il reste en poste durant douze ans.

Depuis 1967, il travaille pour le Conseil des écoles catholiques de Prescott et Russell, étant d'abord chargé de l'entretien d'une partie de l'école de Bourget puis, plus tard, de celle de St-Pascal en plus. Pendant une douzaine d'années, en dehors de ses heures normales de travail, Jean-Eudes a été conducteur d'autobus scolaires.

Durant de nombreuses années, il a aussi, dans ses moments libres, prêté main forte aux exploitants de la Ferme avicole Lalonde qui ont gardé un souvenir reconnaissant de son efficacité au travail. Dès qu'il en trouve le temps, il s'empresse toujours de résoudre les problèmes que plusieurs femmes seules rencontrent pour l'entretien de leur propriété. Toutes vantent grandement son extraordinaire fiabilité.

Son bel esprit civique l'a fait membre de la brigade des pompiers volontaires pendant vingt-cinq ans.

Durant ses congés et ses vacances, Jean-Eudes se fait peintre pour ceux qui ne savent pas ou ne peuvent pas peindre. Il a aussi trouvé le moyen de construire deux maisons dont le petit château qu'il habite présentement.

On pourrait croire qu'à se multiplier ainsi, notre concitoyen Dicaire n'a jamais eu le temps de penser aux affaires de cœur; au contraire, il a tôt remarqué les attraits de Gilberte, fille d'Albert Lortie et de Jeanne Sbafter. Cette demoiselle répondit favorablement à ses attentions et ils s'épousèrent le 28 septembre 1953. Ils sont les parents de deux filles, Monique et Francine, ainsi que grands-parents de deux petits-enfants.



Jean-Eudes Dicaire

Jean-Eudes n'est pas allergique aux sports; signalons qu'il aime bien le ski de fond, mais le sport par excellence de son existence a toujours été et sera toujours le travail

Dicaire, Olida

À The Brook, le 22 novembre 1892, est né Olida, fils d'Anthime Dicaire et d'Hernéline Leblanc. On le considérait déjà comme un « vieux garçon » lorsqu'il épousa Marie-Anna Éthier de Hammond, le 6 août 1919. Onze enfants naquirent de leur union, dont huit vivent encore.

Cultivateur très appliqué, Olida, comme les gens se plaisaient à le nommer, s'adonna à la mise en conserve de ses fruits et légumes pendant de nombreuses années, se faisant le fournisseur de nombreux marchands. Souvent il allait au marché d'Ottawa écouler fraises.



Olida Dicaire

framboises, volailles, etc. Il était aussi tous soins pour ses troupeaux laitiers et porcins.

Incroyablement serviable, il se privait souvent de l'aide de ses fils, dont il avait besoin pour dépanner quelqu'un d'autre à peine plus mal pris que lui.

Le fait suivant illustre jusqu'à quel point il était extraordinairement charitable. Durant la grande dépression, un certain dimanche matin de tempête, alors qu'il se hâtait à pelleter la neige, et à faire son train avant d'aller à la messe, il lui arriva de charger une corde de bois sur sa «sleigh» pour répondre à la supplication d'un père de famille dont l'épouse et les enfants risquaient de mourir de froid. Il fit cette livraison par des chemins impossibles et sachant fort bien qu'il ne serait jamais payé pour son bois.

Olida parvint au bout de son périple terrestre le 11 mars 1959 à l'âge de 64 ans. Nul doute qu'il jouit maintenant d'un repos bien mérité dans les «verts pâturages» du Seigneur.

Dicaire, Marie-Anna

C'est dans le raug de Canaau (Hammond) que naissait, le 27 juillet 1895, Marie-Anna, fille d'Alexandre Éthier et d'Anna Laplante. Elle n'avait qu'une douzaine d'années lorsque lui incombait la tâche de remplacer sa mère déjà disparue. D'autres deuils successifs parmi ses frères et sœurs la mûrirent précocement.

Le 6 août 1919, elle épousait Olida Dicaire de Bourget. Cela mettait fin aux continuels aller-retour que faisait patiemment «Lida» pour courtiser sa chère «Chananéenne».

Femme d'une rare énergie, en plus de vaquer aux travaux de sa maison, elle secondait eu tout son époux, mettant la main à la pioche et



Marie-Anna Dicaire

s'impliquant dans la conserverie davantage que ne l'aurait fait n'importe quel excellent employé.

Elle était d'une généreuse hospitalité, accueillant parents, amis et même colporteurs comme s'ils lui étaient envoyés de Dieu. Une table surchargée attendait chacun puis, au départ, les visiteurs portaient presque toujours avec un don abondant de légumes, confitures, conserves, etc.

Marie-Anna donna naissance à onze enfants dont huit vivent encore. Elle s'appliqua à les élever chrétiennement.

Au cours des ans, son prénom évolua dans les registres paroissiaux. Mariée sous le nom de Marie-Anna, plus tard, lors du mariage de ses enfants, on l'appela d'abord Diana puis Anna.

Après avoir été éprouvée pendant trois ans par une grave paralysie, elle s'éteignit le 12 juillet 1962.

Dicaire, Omer

Aussitôt né, le 15 octobre 1924, Omer fut baptisé en l'église du Sacré-Cœur de Bourget. Ses parents étaient Olida Dicaire et Marie-Anna Éthier.



Omer Dicaire

Il épousa à Wendover, le 4 juin 1960, Colombe, fille d'Edmond Demers et d'Anna Labrèche. Aujourd'hui, l'heureux couple a deux grands enfants.

Après avoir complété sa huitième année à l'école du village, Omer décida d'entrer sur le marché du travail en commençant par aider son père sur la ferme. Il a dans la suite tâté plusieurs métiers: peintre en bâtiments durant un été, fromagier pendant cinq ou six saisons, conducteur d'un camion pour les comtés unis

de Prescott et Russell, de 1960 à 1962. Il a aussi été responsable de l'aqueduc du village pendant une douzaine d'années.

Après la mort de son père, en 1959, il devint propriétaire de la ferme familiale qu'il a graduellement et prudemment améliorée depuis.

Omer a été commissaire pour l'école du village pendant deux termes; il a aussi siégé au conseil du village de 1969 à 1979.

Dicaire, Colombe

Née le 13 mars 1939, Colombe fut baptisée en l'église paroissiale de Wendover. Elle était fille d'Edmond Demers et d'Anna Labrèche.

Arrivée à Bourget en 1958, elle y rencontra Omer Dicaire qui fit sa conquête. Deux ans plus tard, soit le 4 juin 1960, il la ramena à l'église Saint-Benoît-Labre de Wendover pour l'y épouser.

Ils ont maintenant deux grands enfants, Serge et Manon, qui étudient à l'École secondaire de Casselman.

Toujours active, Colombe prétend qu'elle n'est disponible pour sa famille que vingt-quatre heures sur vingt-quatre parce qu'elle ne peut l'être davantage.

Colombe est une pince-sans-rire qui raconte continuellement des histoires à vous faire tordre de rire.

Très impliquée dans les organisations locales, elle a fait partie de plusieurs comités: celui du «Bingo», en 1980-1981, celui du ski de fond «Les Traîneux de pieds», également en 1980-1981, et celui des Scouts, de 1979 à 1981. Présentement, elle est membre de l'Union culturelle des franco-ontariennes et fait du bénévolat aux soirées de bingo.



Colombe Dicaire

Dicaire, Robert

À l'extrémité est du village, naissait, le 17 juillet 1923, un certain Robert, fils d'Olida Dicaire et de Marie-Anna Éthier. Il fut baptisé sans délai à l'Église du Sacré-Cœur.



Robert Dicaire

Il fréquenta, en son temps, l'école du village puis, plus tard, alla se qualifier à titre de peintre-décorateur en obtenant un certificat à cet effet du Collège Algonquin.

Après avoir «appris par cœur» la route du «Trois» ou il fréquentait une charmante blondinette, Robert fit la grande demande et fut autorisé à conduire à l'autel l'objet de sa flamme, Liliane, fille de Napoléon Gagner et d'Anna Cayen (Boudreau). Leur mariage fut célébré le 23 juin 1951. Aujourd'hui, ils sont très fiers de leurs deux belles filles.



Liliane Dicaire

Gai juron, Robert connaît tout le monde et tout le monde le connaît. Il est un semeur d'entrain dans les soirées, surtout avec ses giges et ses souliers à claquettes. Il est un adepte ardent de la chasse et de la pêche. Jadis, il était un hockeyeur enthousiaste.

Bob, comme ses amis l'appellent, occupe la maison autrefois habitée, non par

«Notre grand-père Noé
Patriarce digne
Que le bon Dieu a conservé
Pour planter sa vigne

Mais par le père Noé, Marqin qui, il y a une soixantaine d'années achevait ses carrières de violoneux populaire aux soirées du bon vieux temps; de «maréchal» (vétérinaire) sans diplôme auquel les éleveurs de bestiaux confiaient leurs animaux malades; de grand pêcheur que les gens jugeaient blagueur comme tous les autres attrapeurs de poissons.

Dicaire, Liliane

Dans la troisième concession de Bourget, naissait, le 27 août 1924, Liliane, fille de Napoléon Gagner et d'Anna Cayen (Boudreau).

La petite Liliane marcha souvent, et par tous les temps, près de deux milles pour se rendre à l'école St-Joseph du «Trois». Ses institutrices ont été Gilberte Chénier, Noëlla Farrell et Marthe Boileau. Elle obtint son certificat d'entrée (Entrance) à la fin de sa huitième année.

Quand son cœur s'éveilla, elle se laissa courtiser par Robert, fils d'Olida Dicaire et de Marie-Anna Éthier qui, un beau 23 juin 1951, l'amena à l'église du Sacré-Cœur pour l'y épouser. Ils sont les heureux parents de deux filles: Suzanne et Viviane.

Liliane déclare fièrement comme profession: «Reine de mon foyer», ce qui en fait une femme beaucoup plus libre que maintes filles d'Ève qui se prétendent libérées. Elle a toujours manifesté d'excellentes dispositions pour la musique, jouant très bien «par oreille», du piano et de la guitare.

Diotte, Omer

Né le 18 octobre 1895, Omer, fils de Jean-Baptiste Diotte et de Joséphine Potvin, a été baptisé en l'église Ste-Félicité de Clarence Creek.

Quand il était jeune, son père allait faire du bois aux États-Unis et y amenait sa famille avec lui. Étant en charge d'un chantier, il voyait à nourrir les hommes et c'est son épouse qui préparait les repas, aidée de ses enfants. Durant cette période, Omer a fréquenté l'école primaire «en Amérique». Revenu au pays, il y a continué ses études élémentaires à The Brook.



Omer Diotte

Succombant aux charmes de Mériza, fille de Napoléon Longtin, père, et de Sophie Potvin, il la conduisit à l'autel le 11 août 1919. Elle lui donna huit enfants, soit sept filles et un garçon.

Après son mariage, le couple Diotte s'installa sur la terre paternelle dans la sixième concession, ferme exploitée aujourd'hui par François, fils de Lucien Lavigne. Mentionnons que la briquetterie de Bourget se trouvait sur sa terre. Bon au maquignonnage, comme son père, Omer a possédé, entre autres, un beau et fiable trotteur noir du nom de «Brillant» que tout le monde connaissait. Il exploitait aussi une érablière.

En plus de s'adonner à l'agriculture, il prenait soin des chemins pour la municipalité. En hiver, les côtes de son terrain attiraient les jeunesses de Bourget et de Hammond qui s'y rendaient pour glisser.

Vers 1940, il vendit sa terre aux Lavigne et déménagea à Brownsburg où il travailla dans une usine de munitions durant la guerre puis, en 1945, il s'installa à Hawkesbury pour travailler comme menuisier.

Devenu veuf en 1963, Omer se remaria, le 15 juillet 1967, avec Cécile Potvin, veuve de Léonidas Lemery. Le 29 mars 1969, à son tour, il entreprenait le grand et ultime voyage.

Diotte, Mériza

Dernière d'une famille de neuf enfants, Mériza, fille de Napoléon Longtin, père, et de Sophie Potvin, vit le jour à The Brook le 18 février 1899.

Lorsque fut terminé son cours primaire à Bourget, elle alla étudier deux ans au Couvent d'Aylmer et y obtint un certificat d'enseignante



MÉRIZA DIOTTE

pour le Québec et l'Ontario. Dans la suite, elle a été institutrice à Navan, Cheney, Hawkesbury et Châte à Blondeau.

En notre église paroissiale, le 11 août 1919, MÉRIZA prenait pour époux Omer, fils de Jean-Baptiste Diotte et de Joséphine Potvin, de qui elle eut huit enfants: Marie-Paule (M^{me} Léo «Sunny» McKay, fils); Madeleine (M^{me} Alcide «Bisson» Legault); Jacqueline (M^{me} Fernand Campeau); Thérèse (M^{me} John Pash); Monique (M^{me} Marcel Beaulne); Paul-André (époux de Carmen Leblanc); Suzanne (M^{me} Léo «Buff» McAuley) et Denise (M^{me} Jean-Cuy Ménard).

Vers 1935, au cours d'une épidémie de diphtérie où ils faillirent perdre deux de leurs enfants, la maison de ferme des Diotte fut détruite par un incendie allumé en procédant à sa désinfection.

MÉRIZA et ses enfants ont suivi Omer dans ses pérégrinations. C'est à Hawkesbury que cette



MARIE-ANDRÉE DROUIN

femme a le plus débordé d'activités. Elle y a participé à la fondation d'un conseil de Filles d'Isabelle. Après avoir été membre du Cercle des Fermières, elle l'a aussi été d'un Cercle de l'Artisanat. Très habile au métier à tisser, elle s'est mérité de nombreux premiers prix aux expositions d'Ottawa.

Bonne personne, pieuse et charitable, MÉRIZA s'est dépensée sans compter, mais la mort mit fin à son énergie le 29 avril 1963.

Drouin, Marie-Andrée

À Ernest Hurlubise et son épouse, Élise Martel, naissait, le 19 octobre 1943, une fille qu'ils firent baptiser sous le nom de Marie-Andrée.

Après avoir fréquenté l'école primaire, elle continua ses études à l'École Secondaire Privée de Bourget. Dans la suite, elle obtint, de l'Université d'Ottawa, un Baccalauréat (général) en 1980, et un Baccalauréat en éducation (avec spécialisation pour l'Enfance en difficulté) en 1982.

Sa carrière d'institutrice l'a conduite à St-Onge (Embrun) en 1962-1963 et à Clarence-Creek, en 1963-1967. Après avoir consacré tout son temps à sa famille pendant les années suivantes, elle a repris l'enseignement, avec Casselman comme champ d'action, depuis 1981.

Marie-Andrée a donc fondé un foyer. L'élé de son cœur a été Achille, fils de René Drouin (Plantagenet) et de Marie-Ange Simard. Ils ont uni leur destinée à l'église de Bourget, le 8 juillet 1963. Trois enfants ont confirmé leur union: Stéphane, Chislain et Anik.

Cette ancienne Bourgetaine (1943-1967) s'est occupée des Louveteaux de Casselman pendant cinq ans. Elle consacre une bonne partie de ses loisirs à la couture, le tricot et le tennis.

Drouin, René

Né du mariage de Joseph Drouin et d'Emma Bussière, le 10 août 1908, René vécut et grandit à Bourget. Très jeune, il s'exila à Détroit où il passa une demi-douzaine d'années.

Revenant au pays, il s'installa en qualité de barbier à Ottawa, Cyrville et Gatineau Mills pour enfin s'établir de façon permanente dans son village natal, en 1937, lorsqu'il acquit la boulangerie locale, alors propriété de son beau-frère Philippe Lefebvre. Le 20 novembre 1937, en l'église de Clarence-Creek, il unissait sa destinée à Noémie, fille de Wilfrid Tassé et d'Eugénie Thivierge, de qui il eut huit enfants. Son épouse devait cependant décéder d'une maladie cardiaque à l'âge de 36 ans, en 1954,



René Drouin

lui laissant la charge d'une nombreuse famille, dont la plus jeune n'était âgée que de dix mois.

Entre-temps, René apportait des modifications importantes à son entreprise commerciale qui desservait les paroisses environnantes en pains et pâtisseries de toutes sortes.

Durant ses temps de loisirs, il se consacra au domaine scolaire et à la politique municipale. Après avoir occupé durant quelque temps la présidence de la commission scolaire de Bourget, il s'adonna à la politique municipale en qualité de conseiller, sous-préfet et préfet, quittant ce dernier poste en 1962.

Marié en secondes noces à Anne Laroche, en 1958, un fils Yves naquit de leur union. Après avoir vendu son commerce en 1961, René occupa ses passe-temps en tant qu'agent de la Capital Investment et de l'Union du Canada. Il devait succomber à une crise cardiaque, le 2 octobre 1967, à l'Hôpital Général d'Ottawa.

Drouin, Rodrigue

Fils aîné de René Drouin et Noémie Tassé, Rodrigue naquit à Bourget en février 1947. Après avoir fréquenté l'école du village, il se dirigea vers le Petit Séminaire d'Ottawa. Après avoir complété ses études à la Formation des Enseignants de l'Université d'Ottawa, il débute sa carrière à l'école du Sacré-Cœur de Bourget.

Lors du regroupement scolaire en 1970, il devient professeur de musique itinérant pour les écoles de Bourget, St-Pascal, Clarence-Creek, Hammond et Wendover. En 1975, il occupe les mêmes fonctions à l'école Pierre Laporte d'Ottawa.

En 1968, il se joint au personnel de l'école secondaire de Casselman à titre de professeur



Rodrigue Drouin

d'histoire. Il est toujours affecté à cette école où il occupe depuis 1983 la direction du Département d'Histoire. Il est détenteur d'un baccalauréat ès Arts et d'une spécialisation en musique de l'Université d'Ottawa, de même qu'une spécialisation aux Études Supérieures en Histoire. Il fut directeur de la chorale de la Paroisse de 1969 à 1972, président du Club Optimiste en 1975-1976 et président du Comité Central des fêtes du Centenaire de la Paroisse.

Il est marié à Suzanne Hurtubise, et père de trois garçons

Drouin, Suzanne

Suzanne, née le 24 avril 1947, est issue du mariage d'Ernest Hurtubise et d'Élise Martel.

Après avoir fréquenté l'école élémentaire du village, elle fait ses 9^e, 10^e et 11^e années à l'école



Suzanne Drouin

secondaire privée de Bourget, pour ensuite se diriger vers l'école secondaire de Casselman. Durant toutes ces années, elle s'occupe activement, en qualité de secrétaire, du mouvement de jeunesse Rurale Catholique.

En 1966, elle fait ses débuts à la Banque Canadienne Nationale sur la rue Rideau à Ottawa.

Mariée à Rodrigue Drouin, le 17 août 1968, elle continue son travail à la succursale de la BCN de Bourget, poste qu'elle occupera jusqu'en 1979. Suzanne consacre depuis tous ses moments au bien-être et à l'éducation de ses trois fils Hugues, Pierre-Yves et Marc-André.

Drouin, Yves

Issu du mariage de René Drouin et d'Anne Laroche, Yves voit le jour à Bourget le 5 juin 1960. Il complète son cours primaire à l'école du Sacré-Cœur et participe à son premier concert en tant que guitariste dans une pièce sous la direction de Sœur Rose Cécile alors qu'il est en première année.



Yves Drouin

Tout en continuant ses études à l'école secondaire de Casselman, Yves s'illustre par ses talents de musicien en accompagnant plusieurs «artistes en herbe» durant des spectacles de Caféthèque, galas artistiques, mariages, etc... Il occupe même le poste de guitariste «officiel» de la chorale de l'église lors des offices dominicaux.

Après son secondaire, il s'inscrit à l'Université d'Ottawa. En 1980, il se dirige vers Régina pour commencer sa formation en qualité d'agent au centre d'entraînement de la Gendarmerie Royale du Canada. Après sa graduation, il est affecté à Creighton, Saskatchewan, pour être ensuite transféré à Radville, Saskatchewan, poste qu'il occupe toujours.

Le 21 mai 1983, Yves revenait dans «l'est» pour y prendre, comme épouse, Colette Gauthier de Dorion, Québec. L'heureux couple s'envolait aussitôt après vers l'ouest où il compte résider encore quelques années et en profiter pour explorer ce beau coin de pays.

Dubé, Albert

Natif de Lemieux, Albert y vit le jour le 7 juin 1904. Ses parents étaient Moïse Dubé et Rose-Alba Brunet.



Albert Dubé

À Cornwall, dans la paroisse de La Nativité, le 18 février 1926, il épousait Ida, fille d'Odila Desnoyers et d'Odila Payant, qui lui donna onze enfants, soit huit filles et trois fils.

Les Dubé élirent domicile à Bourget en 1938, s'établissant alors sur une ferme dans la troisième concession. Quand vint le temps de la retraite, en septembre 1968, ils déménagèrent au village où Albert travailla occasionnellement à la démolition pour Aldéric Sicard.

Au cours de sa vie de travailleur, il fut bûcheron dans les chantiers, en hiver; il a aussi été employé à la Forêt Larose. Il a même fait du colportage.

Homme très jovial, Albert aimait les cartes, le hockey et la télévision. C'était un hôte très recevant.

Aujourd'hui, il est pensionnaire à la résidence St-Jacques d'Embrun, mais sa santé très chancelante l'a conduit à l'hôpital.

Dubé, Ida

Ida, fille d'Odila Desnoyers et d'Odila Payant, naquit à Lemieux le 4 octobre 1909. Bien qu'elle et Albert aient été tous les deux natifs de Lemieux, c'est en la paroisse de La



Ido Dubé

Nativité de Cornwall qu'ils s'épousèrent le 18 février 1926. Son mari était fils de Moïse Dubé et de Rose-Alba Brunet. Elle en eut onze enfants: Allard (époux de Suzanne Groulx), Fernand (époux de Carmen Labonté), Claude (époux de Pauline Guindon), Jeanne (M^{me} Fernand Lepage), Aline (M^{me} Aimé Lepage), Antoinette (M^{me} Aimé Simard), Georgette (M^{me} Jéovah Amyot), Agathe (M^{me} Edmond Amyot), Donald (M^{me} Léo Jobin), Denise (M^{me} Gilles Henri) et Hélène (M^{me} Fernand Nadeau).

«Mémère Dubé», comme tous l'appelaient, faisait beaucoup de tricot; elle aimait les cartes et le bingo. Elle entreprit l'ultime voyage, le 3 décembre 1982, à l'âge de soixante-treize ans.

Dubé, Allard

Fils d'Albert Dubé et d'Ida Desnoyers, Allard est né à Bourget le 24 avril 1945. Il a fréquenté



Allard Dubé

l'école primaire de la troisième concession mais a dû abandonner ses études très jeune pour aider son père sur la ferme. L'hiver, il allait travailler à l'extérieur, mais il revenait au printemps prêter main forte à l'exploitation familiale.

Le 17 août 1968, il épouse Suzanne fille d'Adélard Groulx et de Cécile Martin qui résident à Limoges. Les jeunes mariés s'installent alors, sur la ferme paternelle des Dubé, à Bourget.

En 1970, Allard vend cette propriété pour venir résider au village et il prend de l'emploi à la Forêt Larose.

Au printemps 1972, il devient camionneur pour l'excavateur Maurice Cayer de Casselman. Le travail venant à manquer, il s'engage chez Orléans Building Supplies où il reste deux ans, puis, en 1974, il retourne s'employer à une entreprise d'excavation, celle de Grand-maitre de Vanier. En décembre 1975, il se fait camionneur par le journal «Le Droit».

Les Dubé ont perdu leur maison, sur la rue Montcalm, au cours d'un incendie le 22 avril 1977; ils s'en sont construits une autre au même endroit et y résident encore.

Allard est ardent aux sports: il joue au hockey, baseball, football, fer à cheval, golf, billard, aux quilles, etc. Il aime aussi la pêche, la chasse au petit gibier, les concours de tir et le tir à l'arc.

Papa de deux adolescentes, notre jeune Bourgetain est bien connu sous le surnom de «Le Buck».

Dubé, Suzanne

Cinquième d'une famille d'onze enfants, Suzanne est née à Winchester, le 2 décembre 1948, et a été baptisée à Marionville. Ses parents, Adélard Groulx et Cécile Martin l'ont amenée vivre à Limoges dès sa tendre enfance; c'est dans cette paroisse qu'elle fit ses études primaires avant d'aller poursuivre au niveau secondaire à Casselman.

En 1966, elle entrait au service de la Fonction Publique fédérale et y demeurait jusqu'à son mariage avec Allard, fils d'Albert Dubé et d'Ida Desnoyers. La bénédiction nuptiale leur fut donnée le 17 août 1968. La jeune épouse vint rejoindre son conjoint à Bourget et, dans la suite, elle donna naissance à deux filles: Josée (2 juin 1969) et Sylvette (2 août 1971).

Suzanne retourne sur le marché du travail en 1973 alors qu'elle prend de l'emploi chez Thelem & Torontow Lighting Centre à Ottawa. En 1974, elle réintègre la Fonction Publique mais, en 1975, elle redevient maîtresse de maison à plein temps. En 1976, elle travaille au Bureau de poste de Bourget, mais quitte en 1977. Deux



Suzanne Dubé

ans plus tard, en 1979, elle s'engage à la Banque du Canada, comme commis à temps partiel, pour des périodes de six mois pendant quatre ans.

Fondatrice, en 1976, du mouvement de scoutisme «Les Jeannette», Suzanne en a été cheftaine pendant deux ans. Présentement, membre du Cercle local de l'Union Culturelle des Franco-Ontariennes, elle s'adonne à de nombreux passe-temps pour occuper ses loisirs: quilles, lecture, pêche, télévision et cartes. Ce qu'il y a de mieux, c'est qu'elle déclare aimer tout le monde.

Notre concitoyenne est vendeuse pour les produits Avon depuis 1983.

Dubé, Eugène

Le premier janvier 1910, Dora Brunet offrait à son époux, Fabien Dubé, un cadeau du jour de l'an tout à fait exceptionnel: le petit Eugène qui avait attendu l'aube de la nouvelle année pour faire son entrée dans le monde.

Les études d'Eugène se sont limitées aux deux mois où il a fréquenté la petite école de la quatrième concession, située alors à peu près à mi-chemin entre le pont du «Brook» et la «Bandrée» (Boundary); c'est ainsi qu'on appelait le chemin de frontière entre les cantons de Clarence et Cambridge.

Ce jeune Dubé n'avait pas encore quinze ans lorsqu'il partit s'engager aux chantiers dans les bois de Pembroke, puis, quelques années plus tard, il débarqua à Montréal pour y travailler comme journalier, de 1929 à 1932. Il s'en revint à Ottawa cette année-là; il y fut aussi journalier, puis colporteur, vendant des fruits et légumes dans les rues de la capitale. On trouvera



Eugène Dubé

plus loin. dans cette publication des détails intéressants concernant son aventure commerciale. Un accident lui fit abandonner ce genre de travail en 1935.

Entre-temps, son cœur le ramenait à Montréal pour y épouser, le 27 octobre 1934, une gentille demoiselle du nom de Laurette Plouffe. Les nouveaux époux s'établirent à Ottawa.

La crise économique qui persistait le rendit chômeur pendant quelque temps, mais il put reprendre le travail en 1938, comme ouvrier, alors qu'il fut le premier à être engagé par la Cie de construction Dansereau pour rebâtir le monastère des sœurs du Bon Pasteur détruit par le feu et qui se trouvait dans le temps sur la rue St-André. Cet édifice est maintenant devenu l'ambassade de Chine sur la nouvelle rue St-Patrick.



Rosaire Dobé

Grâce à l'expérience acquise, Eugène se construisit lui-même un «duplex» au numéro 377 de la rue Clarence à Ottawa.

Le 12 septembre 1943, Eugène commençait à travailler aux moulins à papier Eddy, à Hull, en qualité de mécanicien d'outillage (millwright) mais, en novembre 1968, il fut forcé de prendre sa retraite en raison de fortes attaques d'arthrite dont souffraient ses jambes. Avant son départ, il fut fait membre du «Club quart de siècle», partageant cette distinction avec quarante autres anciens employés. Comme marque d'appréciation, il reçut une superbe montre «Bluestone» qu'il a toujours exhibée avec fierté.

Retraité et pensionné, il revint au pays natal et acheta le terrain de Stephen Clark qui appartenait alors à Ovide Lamoureux et qui est présentement occupé par Robert Potvin. Il s'y construisit un beau «bungalow» comme maison d'été.

En 1975, il s'installe définitivement à Bourget dans la maison de Jean Lortie, achetée de Xavier Benson. Il la revend en 1978 à Jean-Paul Marciel et fait aussitôt son entrée au Foyer (Nursing Home) de Bourget.

Veuf depuis le 10 avril 1969, Eugène est allé rejoindre sa chère Laurette, le 5 avril 1984.

Dubé, Rosaire

Né à Lemieux, le premier juin 1917, où il fut baptisé en l'église St-Joseph, Rosaire était le fils de Moïse Dubé et de Rose-Alba Brunet.

Ce petit Dubé a fréquenté une école primaire rurale de la paroisse de Casselman.

Le 26 octobre 1940, Rosaire épousa, à Bourget, Gilberte, fille de Joseph Amyot et de Diana Dicaire, qui lui a donné trois fils.

Après son mariage, il travailla plusieurs années à la Canadian Cotton de Cornwall puis s'en vint à Bourget (1958) où il acheta la terre du grand-père Auguste Dicaire, l'exploitant durant une dizaine d'années, après quoi il s'installe au village.

Rosaire a aussi travaillé au Centre médical de la Défense nationale, à Ottawa, pendant douze ans.

Maintenant, il jouit paisiblement de sa retraite mais a toujours hâte au retour du printemps pour se faire un grand jardin. Il aime mieux sarcler les mauvaises herbes que pelleter de la neige.

Dubé, Gilberte

Gilberte, l'aînée des enfants de Joseph Amyot et de Diana Dicaire est née à Bourget le 5 février 1919.



Gilberte Dubé

Elle a fait son cours élémentaire à l'école rurale de la «quatre».

Le premier mariage béni à Bourget par M. le curé Lapointe fut celui de Gilberte qui, le 26 octobre 1940, acceptait comme époux Rosaire, fils de Moïse Dubé et de Rose-Alba Brunet. Dans la suite, elle a donné naissance à trois enfants: Gille, Raymond et Marcel.

Avant de se marier, Gilberte a travaillé à Ottawa. Plus tard, de 1970 à 1976, elle a été employée au magasin général Albert Lortie.

Avec son époux, elle fait partie du Club d'Âge d'or et avoue être passionnée pour les jeux de cartes.

Dumas, Ernest

À The Brook, le 1^{er} avril 1894, naissait Ernest, fils d'Onésime Dumas et de Flora Charette. Il fréquenta l'école élémentaire dans sa paroisse.

Ayant travaillé sur la ferme paternelle jusque vers l'âge de dix-huit ans, il partit s'engager dans le nord où il fut assistant d'arpenteurs lors de la construction de la route de Smooth Rock Falls. Ensuite, il prit du travail dans les chantiers.

Pendant quelques années il a été employé comme mécanicien d'outillage (millwright) chez Eddy; puis, il passa les dures années de la grande dépression à Bourget où il trouvait à s'employer comme menuisier.

Ernest prit femme à Bourget le 24 février 1919; son épouse, Alice, était fille d'Antoine Parent et de Marguerite Chevrier. Leur mariage donna dix enfants, soit six filles et quatre garçons.



Ernest Dumas

En 1939, les Dumas déménageaient à Brownsburg où Ernest travailla à la construction d'usines de munitions. Puis, ce fut le départ pour le Témiscamingue où il travailla encore comme mécanicien d'outillage jusqu'à sa retraite. Même pensionné, il continua jusqu'à la mort à pratiquer son métier pour rendre service à ses enfants et à ses amis.

Gai compagnon, Ernest aimait jouer au billard dans sa jeunesse; à sa retraite, il devint amateur enthousiaste du jeu de dards.

Cet ancien paroissien, de 1894 à 1939, est toujours resté attaché à Bourget. Il est décédé le 25 février 1965.

Dumas, Alice

Née à The Brook, le premier février 1902, Alice était la fille d'Antoine Parent et de Mar-



Alice Dumas

guerite Chevrier. Elle a fait son cours primaire à l'école du village.

À Bourget, le 24 février 1919, elle prenait pour époux Ernest, fils d'Onésime Dumas et de Flora Charette, de qui elle eut dix enfants: Yvonne (M^{me} Gaston Hurtubise), de Merrickville; Jeanne-Alice (M^{me} Emmanuel (E.-J.) Monaghan); Marcelle (M^{me} Bernard Violette); Laurette (M^{me} Marcel Lemieux); Eugène, dit «Bonhomme» (époux de Jacqueline Fortin); (ces trois derniers restent à Témiscamingue); Bernard (époux d'Irène Christman), de Windsor; Vianney (époux de Yolande Desjardins, de Témiscamingue); Hélène (M^{me} Hubert Gingras), de Kee Lake; Louise (M^{me} Dominique Godet), de Windsor; et André (époux de Lise Chartrand), de l'Ange Gardien, Québec.

On se souvient qu'Alice faisait de grands jardins; elle a toujours été habile à la couture et elle pique encore des couvre-pieds. Elle est maintenant résidente du Foyer Ste-Thérèse à Témiscamingue.

Dutrisac, Alice

Première fille, mais deuxième enfant de Frédéric Séguin et d'Orosia Lafleur. Alice, qui est née le 29 avril 1903, a été baptisée en l'église Sacré-Cœur de Bourget.



Alice Dutrisac

Elle était paroissienne de St-Pascal de Baylon lorsqu'elle épousa, le 28 juin 1927, Ubald, fils d'Osila Dutrisac et de Clérida Gratton. Leur union a été bénie par la naissance de quinze enfants: Lucille, Jean-Claude, Marie, Fleur-Ange, René, Guy, Carmen, Gérald, Jean-Marie, Paul-Hubert (décédé), Sylvio, Yves (décédé), André, Suzanne et Marjolaine. La Providence a voulu que le huitième de ses enfants, Gérald, vienne s'établir dans la paroisse natale de sa

mère où il a épousé une des nôtres, Odette Yelle.

Alice, qui dut abandonner son statut de Bourgetaine lorsqu'une partie du territoire de notre paroisse fut détachée pour former celle de St-Pascal de Baylon, a toujours vécu à Sarsfield et à Navan après son mariage.

Dutrisac, Gérald

Natif de la paroisse St-Hugues de Sarsfield, Gérald y vit le jour le 16 juillet 1938. Ses parents étaient Ubald Dutrisac et Alice Séguin.



Gérald Dutrisac

Après ses études primaires, il opta pour la mécanique et fit de l'apprentissage, périodiquement entrecoupé de cours de perfectionnement, au Collège Algonquin. Lorsqu'il fut diplômé, il exploita, pendant huit à neuf ans, sa propre entreprise au cœur de la basse-ville d'Ottawa. Dans la suite, il travailla dans l'industrie privée.

Gérald habite Bourget depuis son mariage. Le 27 juillet 1974, en notre église du Sacré-Cœur, il épousait donc Odette, fille d'Albert Yelle et d'Anita Lavigne.

L'un des membres fondateurs du Club Optimiste de Bourget, Gérald a généreusement contribué à sa mise en place. Exploitant du garage Shell, à l'entrée ouest du village, il consacre ses rares loisirs au jardinage et à la musique, regrettant beaucoup de ne pas avoir plus de temps à accorder au golf.

Dutrisac, Odette

Fille d'Albert Yelle et d'Anita Lavigne, Odette a été baptisée en l'église du Sacré-Cœur de Bourget.

Elle a fait ses études primaires et secondaires dans notre paroisse puis, son cours de forma-



Odette Dutrisac

tion comme enseignante à l'école normale de l'Université d'Ottawa. Dans la suite, cette institution lui a décerné un baccalauréat ès Arts.

Odette a enseigné à Eastview-Vanier pendant vingt-et-un ans. Elle a fait une pause pour prendre époux le 27 juillet 1974. Son mariage à Gérald a été béni en l'église du Sacré-Cœur de Bourget. Son conjoint, originaire de Sarsfield, était fils d'Ubaldo Dutrisac et d'Alice Séguin.

Notre concitoyenne, Odette a toujours résidé à Bourget. Maintenant à sa retraite, elle occupe ses loisirs, en saison, par le jardinage. Par ailleurs, elle apprécie toujours grandement les agréments de la lecture et de la musique.

Elston, Gabrielle

À l'ombre du clocher de Bourget, naissait, le 22 mars 1911, Gabrielle, fille de Joseph Denault et de Léonie Ménard.



Gabrielle Elston

Elle fit ses douze premières années d'études à Bourget où, avec Géraldine Pilon, elle a été diplômée de l'école de continuation en 1928. Elles furent les seules à mériter cette distinction car le cours cessa immédiatement après elles, faute d'élèves pour le tenir à aller. Gabrielle conserve précieusement la médaille d'or qu'elle a obtenue lors de cette «graduation».

Ensuite, elle continua en treizième à l'École Normale de l'Université d'Ottawa et, plus tard, cette institution lui décerna un baccalauréat ès arts.

Commençant sa carrière en enseignant d'abord deux ans à l'école n° 15 de Limoges, dans le canton de Cumberland, elle s'est ensuite engagée pendant dix ans à l'école Ste-Gertrude de Smooth-Rock Falls; enfin, elle a été institutrice à Cornwall pendant vingt-neuf ans, dont vingt-huit à l'école Nativité.

L'excellence de ses services a été reconnue lorsqu'on l'a décorée du mérite scolaire en 1956.

En l'église de la Nativité de Cornwall, le 20 juillet 1946, elle a épousé George Albert Elston de qui elle a eu un fils, Donald, qui demeure avec elle et devrait être le bâton de vieillesse de sa mère. Son unique rejeton est ingénieur au service du Gouvernement du Canada.

Maintenant à sa retraite, Gabrielle emploie ses loisirs à faire de la couture, du jardinage, du macramé, de la céramique, de la menuiserie et du tissage.

Gabrielle est restée très attachée à Bourget où elle a vécu les dix-sept premières années de sa vie; elle manque aucune occasion pour revenir se retremper dans une atmosphère qui lui est très chère.

Éthier, Anthime

Né le 17 janvier 1886, Anthime Éthier a toujours vécu à Bourget, connu autrefois sous le nom de «The Brook». Ses parents, Olivier Éthier et Émilie Roy eurent toutes les raisons d'être fiers de leur fils car toute sa vie il s'intéressa à de nombreux domaines, surtout à la chose publique.

En 1906, Anthime maria Anna Roy. Ensemble, ils réussirent à assurer la sécurité de leurs cinq enfants en cultivant la terre paternelle pendant trente-cinq ans. Ensuite, Anthime transmis sa ferme à son fils, Robert, en 1941. Libéré des labours de la ferme, il exerça le métier de menuisier pendant dix ans.

Soucieux d'aider ses concitoyens, Anthime Éthier participa activement à la vie communautaire de The Brook-Bourget en qualité de marguillier et de conseiller municipal pendant quatre ans. Élu maire de la municipalité de



Anthime Éthier

Clarence en 1935, il y consacra toute son énergie et son temps afin de développer le canton à son maximum. Il occupa aussi le poste de commissaire d'école pendant quelques années.

En dépit de toutes ses occupations, Anthime trouvait toujours le temps de s'amuser et de se divertir. Il adorait la pêche et la chasse. Il avait un flair pour le plaisir. Il semblait toujours se trouver au bon endroit au bon moment, surtout lorsqu'il s'agissait de chanter et de danser à deux.

Décédé en juillet 1957, Anthime Éthier occupe encore une place importante dans les souvenirs de ses enfants, ses petits-enfants et ses amis de Bourget. Honneur à un de nos pionniers!

Éthier, Anna

Le 28 février 1887, Philomène Auger, épouse de Damase Roy, donnait naissance à une petite fille que l'on baptisa Anna. Durant toute sa vie, elle fit la joie des siens, tant par son bon caractère que par son dévouement.

Anna fréquente l'école du village que l'on nommait alors «The Brook». Plus tard, devenue une maîtresse de maison accomplie, elle épousa Anthime Éthier le 27 novembre 1906. Mère de cinq enfants, elle se montra toujours parfait soutien de sa famille; compréhensive, elle sut appuyer son mari dans toutes ses entreprises. Malgré les difficultés de cette époque, la famille Éthier vivait heureuse grâce à la bonne humeur dont Anna faisait preuve. Elle savait prendre la vie du bon côté et parsemait le quotidien de ses éclats de rire car, comme son mari, elle trouvait toujours le temps et le moyen de s'amuser, de chanter et de danser, ce



Anno Ethier

qui ne l'empêchait pas d'être une excellente chrétienne.

Le 29 juillet 1972, tout Bourget se réunissait aux funérailles d'Anna Éthier pour rendre hommage à une de ses pionnières les plus estimées.

Éthier, Denis

À Robert Éthier et son épouse, née Alice Paul, naissait, le 3 août 1942, un fils qu'ils firent baptiser en l'église du Sacré-Cœur, sous le nom de Denis. Il commença son cours primaire à la petite école du rang, appelée dans le temps école des Landry, puis alla faire ses septième et huitième années à l'École Ste-Félicité de Clarence. Ensuite, il vint continuer ses neuvième et dixième à l'école du village de Bourget.



Denis Ethier

Avec son père, il commença tôt à participer aux travaux de la ferme. Possédant de solides dispositions pour bien réussir en agriculture, il opta donc pour la profession de cultivateur et, avec le temps, il succéda à son père sur la terre familiale des Éthier, une exploitation laitière bien organisée.

Deuis est membre de l'Union des Cultivateurs Franco-Ontariens et de la Fédération d'Agriculture de l'Ontario. Il a été membre fondateur du Club Optimiste de Bourget.

Sportif comme son père, il a été un as du Hockey, faisant naguère partie de la Ligue des Marchands de Bourget. À la suite d'un accident au genou, en 1964, il a abandonné la rondelle pour le ballon balai. Il est aussi un fervent de la motoneige.

Même si l'agriculture et le sport ont accaparé une grande place dans sa vie, la meilleure part eu a été accordée à la famille qu'il a fondée, le 25 juillet 1964, en épousant Régine, fille de Rodolphe Saumure et de Marguerite Lavictoire qui lui a donné trois enfants: Mario, qui est en deuxième année au Collège de Technologie agricole et alimentaire d'Alfred; Josée, élève de douzième à l'École Secondaire de Rockland et Serge qui fait sa sixième à l'École Sacré-Cœur de Bourget.

Éthier, Régine

À Clarence-Creek, le 18 novembre 1943, naissait Régine, fille de Rodolphe Saumure et de Marguerite Lavictoire. Elle fut baptisée en son église paroissiale.

Régine fit ses études primaires, jusqu'à la dixième année, à l'école du village de Clarence-Creek puis vint continuer en onzième à l'École Secondaire Privée de Bourget sous la direction de Sœur Rivet. Après, elle resta à la maison pour aider sa mère malade.

En l'église Ste-Félicité de Clarence-Creek, le 25 juillet 1964, elle prit pour époux, Denis, fils de Robert Éthier et d'Alice Paul, de qui elle eut trois enfants, deux fils et une fille. Après le mariage, le jeune ménage resta sur la ferme Éthier avec les beaux-parents, Robert et Alice. Un an et demi après, Denis fit l'acquisition de l'entreprise paternelle, alors que ses parents s'installaient au village.

Bourgetain de naissance, Denis a toujours resté au même endroit. Avec Régine et ses enfants, il continue à affirmer la présence des Éthier à la même adresse rurale que les «anciens»: en effet, récemment, ils ont découvert, sous leur moderne boîte postale #43 (en métal), une planchette provenant de l'ancienne boîte postale en bois que le grand-père Anthime avait construite lui-même et sur laquelle on peut lire: Anthime Éthier, boîte pos-



Régine Ethier

taile #43. C'est une relique du passé qu'ils ont l'intention de monter d'une façon quelconque pour en faire un souvenir précieux.

Les cinq Éthier de l'adresse précitée font partie d'un club de motoneige.

Éthier, Jules-Lionel

Natif de Chrysler, Jules-Lionel y est né le 8 mai 1912 du mariage de Xavier Éthier et de Delfica Charette.

Lorsqu'il eut laissé l'école primaire à l'âge de douze ans, il commença à travailler chez des cultivateurs; on se souvient entre autres qu'il a été pendant cinq ans à l'emploi de Pierre Primeau.

Travailleur très fiable, il n'a jamais éprouvé de difficultés à se trouver du boulot. C'est un



Jules-Lionel Ethier

type très sociable qui n'a rien d'un «faiseur de train».

Lionel n'a toujours regardé les femmes que de loin: il est donc sagement resté célibataire, laissant à la Providence le soin de continuer ailleurs la lignée des Éthier.

Malgré neuf interventions chirurgicales inscrites sur son dossier médical, Lionel se déclare présentement en très bonne santé.

Membre du Club d'âge d'or, Lionel a déjà participé à quelques-uns des grands voyages organisés par ce groupe.

Éthier, Robert

Fils d'Anna et d'Anthime Éthier, Robert est né à Bourget le 14 janvier 1914. Esprit vif et curieux, le petit Robert prit le chemin de l'école dès l'âge de cinq ans. Il fréquenta la «petite école» n° 13 jusqu'à la septième année pour ensuite poursuivre ses études secondaires à l'école Sacré-Cœur de Bourget. Il y reçut son diplôme de dixième année avec fierté.



Robert Éthier

La ferme n'avait pour lui aucun secret car il y fit son apprentissage aux côtés de son père jusqu'en 1941, année où il devint propriétaire du bien paternel. Cette même année-là, il épousa Alice Paul. Ils eurent quatre enfants: Denis, Colette, Céline et Mireille.

Après avoir cultivé la terre pendant vingt ans, Robert s'assura de ne pas rompre la tradition en «passant» la ferme des Éthier à son fils unique Denis. Cependant, même en son rôle de cultivateur, Robert fut toujours reconnu comme l'homme des cent métiers: ainsi, il a été menuisier chez Jean Gauthier pendant huit ans et concierge de l'école primaire durant treize ans. Dans le milieu scolaire, il devint vite l'ami

des jeunes. Tous les écoliers reconnaissent en lui un homme fiable ainsi qu'un type gai qui trouvait mille trucs pour les faire rire.

Suivant les traces de son père, et Bourgetain jusqu'au plus profond de l'âme, Robert Éthier participa activement à la vie communautaire. Il fut nommé Marguillier, charge qu'il occupa trois ans. Il a aussi été élu commissaire d'école et en remplit les fonctions pendant deux ans. Cependant, toutes ses responsabilités ne l'empêchèrent pas d'être un fervent sportif. À l'âge de dix-huit ans, il se joignit à l'équipe de hockey «Hôtel Royal» et ne s'en retira qu'à l'âge de cinquante-cinq ans. L'équipe de ballon-balai le compta parmi ses joueurs pendant vingt ans. Mais, comment se garder en forme pendant l'automne? Voilà un problème que Robert sut résoudre en devenant l'un des fondateurs du club de chasse connu sous le nom de «Club des Huit» et qui existe depuis trente-trois ans. À ce jour, Robert n'a pas manqué une seule des excursions annuelles de chasse.

Toujours aussi actif que dans ses jeunes années, Robert continue à s'occuper et à s'amuser. Il aime le plaisir, les rencontres sociales et craint toujours de rester oisif. On le trouve sans cesse en train de bricoler, de faire des rénovations ou de la construction chez l'un de ses enfants. À peine ont-ils le temps d'exprimer un désir, qu'il est là pour le réaliser.

La solitude ne cadrant pas avec son caractère jovial et sociable, Robert s'est remarié pour une deuxième fois en 1979 à Méldreca Potvin. Nous leur souhaitons à tous les deux encore de nombreuses années de bonheur.

Éthier, Alice

Née le 8 août 1918, Alice s'avéra une intéressante acquisition pour la paroisse de Bourget où elle a vécu toute sa vie. Fille de Pierre Paul et de Marie Hogue, elle a toujours fait la joie de ses parents et de tous ceux qui ont eu la chance de la côtoyer. Ses nombreux frères et sœurs gardent encore aujourd'hui un très bon souvenir de cette «deuxième maman» qui quitta l'école encore jeune pour seconder sa mère dans l'éducation de ses cadets et dans les tâches de la maison.

N'ayant pas eu l'occasion de parfaire ses études, Alice fit son apprentissage à l'école de la vie. Son esprit de dévouement, sa bonne humeur, son goût de vivre et ses belles qualités de ménagère furent probablement ce qui charma son futur époux, Robert Éthier.

Robert et Alice unirent leur vie à Bourget, le premier septembre 1941. Depuis ce jour, Alice sut remplir son rôle d'épouse modèle et de mère affectueuse à l'égard de ses quatre enfants. Elle fut toujours aux côtés de son mari



Alice Éthier

pour le seconder dans ses nombreuses activités de travail et l'accompagner aux heures de détente de leurs rencontres sociales. Au cours des années, on la vit aussi bien à l'aise aux travaux de la ferme que dans les soirées. Cependant, il ne faudrait pas croire que ces divertissements représentaient une corvée pour Alice: au contraire, elle aimait le plaisir autant que son mari.

Mère de quatre enfants, Alice a toujours su procurer à chacun d'eux l'affection et les soins dont il avait besoin. Rien ne pouvait lui faire plus plaisir que de les recevoir à la maison, leur rendre de menus services et les gâter en leur réservant de petites surprises lors d'occasions spéciales.

C'est avec une grande tristesse que la famille et tous les paroissiens la conduisirent à son dernier repos le 29 septembre 1977. Chacun garde encore un très bon souvenir de cette femme dévouée, aimante et remplie de joie de vivre.

Éthier, Rodrigue

Les registres paroissiaux indiquent que Rodrigue est né à Bourget, le 14 mars 1910, et qu'il était le fils d'Olivier Éthier et d'Exorée Busière.

Tout en faisant son apprentissage de l'agriculture sur la ferme paternelle, il accomplit huit années d'études à l'école primaire du village.

Rodrigue, jeune homme, «voyagea» dans les chantiers et travailla sur les chemins de fer.

À St-Pascal-Baylon, le 27 septembre 1941, il épousa Laurette, fille de Frédéric Richer et de Rosanna Labrèche. Dans la suite, ils eurent quatre garçons.



Rodrigue et Laurette Ethier

Après son mariage et la mort de son père, Rodrigue achète la ferme paternelle et la cultive pendant de nombreuses années jusqu'à ce qu'il prenne sa retraite et vienne résider au village dans une confortable maison qu'il a construite sur la rue Centre.

Rodrigue Éthier mourut subitement le 10 décembre 1978. C'était un dimanche matin, environ une heure après la messe basse où il avait recueilli les offrandes des fidèles.

Éthier, Laurette

Née à St-Pascal-Baylon, le 30 octobre 1917, Laurette y a été baptisée en l'église paroissiale. Ses parents étaient Frédéric Richer et Rosanna Labrèche.

Après huit années d'études primaires à l'école de son village, elle reste avec ses parents, aidant sa mère aux travaux ménagers et les autres membres de la famille au «train» de la ferme.

Laurette devint paroissienne de Bourget lorsqu'elle épousa, à St-Pascal le 27 septembre 1941, Rodrigue, fils d'Olivier Éthier et d'Exorée Bussière. Au cours des années qui suivirent, leur mariage fut béni par la naissance de quatre enfants, tous des garçons.

Depuis le décès de son époux, madame Rodrigue Éthier reste seule dans sa maison, au village, mais continue à participer aux activités du Club d'âge d'or.

Éthier, Xavier

Issu du mariage d'Olivier Éthier et d'Amélie Roy, Xavier est né à The Brook, en 1888, et y a

été baptisé dans la chapelle où se déroulaient alors les cérémonies du culte.

Le 16 novembre 1909, il épousait, en notre église du Sacré-Cœur, Delphine, fille de Jules Charelte et de Léocadie Gagné, qui lui a donné trois enfants: Marie-Rose (M^{me} Napoléon Labelle), Lionel et Jeanne d'Arc (M^{me} Marc Martel).

Devenu veuf, il épousa en secondes noces, le 12 mai 1923, Angéline (veuve de Napoléon Patrice), fille de Joseph Labelle et de Félonise Sicard, dont il eut deux enfants, un garçon et une fille.

Xavier était cheminot pour le Pacifique Canadien; il a travaillé pendant quelque temps à Rigaud puis une quinzaine d'années à Hammond; il a aussi été affecté à la «section» de Chrysler pendant une demi-douzaine d'années, étant alors localaire d'un monsieur Adélar



Xavier Ethier

Génier qui servit de parrain à Lionel. Ensuite, il vint s'établir définitivement à Bourget.

Le grand Xavier, comme on l'appelait couramment, aimait bien les veillées du bon vieux temps et savait les égayer par ses chansons à répondre.

Ce paroissien décéda le 12 mai 1962 à l'âge de soixante-quatorze ans.

Éthier, Angéline

Fille de Joseph Labelle et de Félonise Sicard, Angéline naquit à The Brook, le 9 mars 1896, et y fut baptisée en l'église du Sacré-Cœur.



Angéline Ethier

Son premier mariage fut célébré à Bourget le premier mai 1916; son époux était Napoléon, fils de Dalbé Patrice et d'Alphonsine Cauthier; elle en eut une fille, Simone, qui épousa Alexandre Malamo.

Le 12 mai 1923, à Bourget, Angéline épousait en secondes noces, Xavier, fils d'Olivier Éthier et d'Amélie Roy, dont elle eut deux enfants: Lucille (M^{me} Joseph-Edouard Chartrand) et Marcel (époux de Paulette Boileau).

M^{me} Angéline Éthier est présentement pensionnaire au Nursing Home St-Joseph de Rockland.

Faubert, Marie-Emma

Le premier baptême inscrit dans les registres de la nouvelle paroisse du Sacré-Cœur de The Brook a été celui de Marie-Emma, fille d'Augustin Amyot et d'Elmire Lafebvre. Née le 22 juillet 1885, elle a été portée sur les fonds baptismaux le 26 suivant, soit le jour même de l'érection canonique de la paroisse, et c'est M. le curé Talbot qui a présidé à la cérémonie.



Marie-Emma Faubert

Marie-Emma quitta Bourget vers l'âge de cinq ans. Elle a fait ses études primaires à Chesterville.

En l'église St-Viateur de Limoges, l'abbé Louis Lévesque la mariait, le 20 avril 1909, à Louis, fils de Joseph Faubert et de Philomène St-Pierre. Leur union a été bénie par la naissance de dix enfants, soit cinq filles et cinq garçons.

Après leur mariage, les Faubert ont demeuré à Embrun, puis à Metcalfe.

Marie-Emma est décédée au Foyer Lapalme, à Embrun, le 14 janvier 1972, à l'âge de quatre-vingt-six ans et demi.

Gadouas, Raymond

En la paroisse St-Joseph de Lemieux naissait, le premier octobre 1934, Raymond, fils d'Armand Gadouas et de Maria Clavette.



Raymond Gadouas

Après ses huit années de cours primaire, Raymond obtint son certificat d'entrée (Entrance). Ensuite, il travailla sur la ferme de son père à Fournier jusqu'à l'âge de vingt ans. En 1955, il acheta sa propre ferme laitière à Fournier pour la revendre en 1970.

L'année suivante, en octobre 1971, il se porte acquéreur de la ferme avicole de Robert Lalonde, à Bourget, et il l'exploite depuis ce temps avec sa famille. Cette entreprise possède un poulailler de ponte d'une capacité de 13.500 pondeuses et une éleveuse de 4.500 poulettes.

Raymond Gadouas est allé chercher femme à St-Albert. Le 24 août 1957, il y épousait Lucille, fille d'Hormidas Poirier et d'Alberta Blanchard. Depuis, ils sont les heureux parents de quatre enfants, soit deux garçons et deux filles.

«L'aviculteur du coin» a été membre de la chambre de commerce de Bourget pendant quelques années. Il a aussi fait partie du Club Optimiste pendant sept ans. En outre, il participe comme bénévole aux organisations du Centre récréatif de Bourget.

Gadouas, Lucille

Originaire de St-Albert, Lucille y est née le 22 juin 1938 du mariage d'Hormidas Poirier et d'Alberta Blanchard.



Lucille Gadouas

Elle fit ses études primaires puis continua, au palier secondaire, jusqu'à la dixième année.

Le 24 août 1957, elle épouse un jeune cultivateur de Fournier, Raymond, fils d'Armand Gadouas et de Maria Clavette. Les fruits de ce mariage ont été quatre enfants: Sylvie (M^{me} Louis Gauthier), Chantal, Denis et Benoit.

Lucille a toujours bien rempli son rôle de maîtresses de maison tout en assistant son mari tant sur la ferme laitière que sur la ferme avicole. Aussi, l'admirable collaboration de ce couple leur a valu une réussite remarquable.

Avec son époux, Lucille Gadouas se dépense comme bénévole au Centre communautaire de notre paroisse.

Gagné, Arthur

À The Brook, le 4 décembre 1892, naissait Arthur, fils d'Arthur Gagné (père) et d'Alexina Lalonde. Pour le différencier de son père, tout le monde le connut bientôt sous le nom de «Titure».



Arthur Gagné

En l'église du Sacré-Cœur, le 14 octobre 1912, il épousa Hosanna, fille de Gédéon Labrosse (père) et d'Emma Bazinet. Deux ans plus tard, sa jeune femme le laissait veuf avec une fille unique, Juliette.

Le 2 juillet 1917, Arthur convolait en secondes noces avec Ubaldine, fille de Moïse Hogue et d'Emerisa Rouleau, qui lui donna dix-sept enfants dont sept décédèrent en bas âge.

Les Gagné cultivèrent une terre dans la deuxième concession jusqu'en 1940. Ils achetèrent alors, en face de la gare de Bourget, l'ancien hôtel dont M. Anthime Auger avait été le dernier exploitant. Aidé de son fils Rhéal, il aménagea, sur son terrain, un jeu de croquet et deux tennis, puis ouvrit un restaurant pour le public.

Pendant de nombreuses années, Arthur travailla à la meunerie de Philippe Lefebvre; ensuite, il fut employé, jusqu'à sa retraite, comme cheminot par les Chemins de fer Canadien Pacifique.

Son décès est survenu le 4 janvier 1959 à l'âge de soixante-six ans.

Gagné, Ubaldine

D'origine manitobaine, Ubaldine est donc née dans la province voisine, soit en la paroisse de St-Norbert (comté de St-Boniface), le 26 décembre 1899. Ses parents étaient Moïse Hogue et Emerisa Rouleau.



Ubaldine Gagné

Elle était encore très jeune lorsqu'elle vint habiter The Brook. Devenue orpheline de sa mère, à l'âge de cinq ans, elle fut élevée par M. et M^{me} Anthime Dicaire qui l'ont continuellement considérée comme leur fille, si bien que leurs petits enfants l'ont même toujours appelée «Tante Ubaldine».

En l'église du Sacré-Cœur de Bourget, le 2 juillet 1917, elle épousait Arthur, fils d'Arthur Gagné (père) et d'Alexina Lalonde. Ils ont eu dix-sept enfants dont sept sont décédés en bas âge. Les dix survivants étaient: Rhéal (époux



Ernest Gagné

de Carmelle Daoust), Roger (marié à Georgette Marleau), Jeannette (M^{me} Honoré Charlebois), Bernard (époux de Suzanne Landriault), Marcel (conjoint de Cécile Lalonde), Jean-Marc (mari d'Anita Potvin), Pierrette (M^{me} Rolland Lortie), Carmel (époux de Raymonde Lacroix) et Gilles (marié à Claudette Marcil).

Ubaldine a toujours été zélée à aider son mari. Après la mort de celui-ci, en 1959, elle continua à s'occuper du terrain de jeu et du restaurant. Vers 1964, elle vint rester au village où, pendant quelque temps, elle seconda son fils Rhéal dans l'exploitation de l'Auberge Bourgetel.

Finalement, elle s'en alla à Vanier pour finir ses jours au Foyer Champlain. Elle décéda le 15 juillet 1978 à l'âge de soixante-dix-huit ans.

Gagné, Ernest

Baptisé à The Brook où il est né le 30 juin 1900. Ernest était le fils de Louis Gagné et de Malvina Lalonde, ainsi que petit-fils de Paul Gagné et de Julie Hogue, pionniers de notre paroisse.

Ayant fait son cours élémentaire à la petite école du «Trois», dans la suite, il s'est beaucoup perfectionné par la lecture.

Il a épousé à Bourget, le 27 juillet 1925, Thérèse, fille de J.-Adélarde Ménard et de Clémentine Labrosse. Dix-huit enfants sont nés de ce mariage. La famille Gagné est demeurée à Bourget jusqu'en 1948 alors qu'elle déménagea à Montréal.

Ernest était un travailleur infatigable. Après son mariage, il se rendit à Sudbury et décrocha un emploi à la Cie Laberge Lumber. Ensuite, il vint s'installer à St-Pascal-Baylon pour y cultiver la terre. Après, il fut engagé au magasin d'Albert Lortie puis à celui de A. Coulet & Fils où il était commis et chargé de la cour-à-bois.

Cet ancien Bourgetain a déjà fait partie de l'Ordre des Commandeurs de Jacques Cartier et du Chœur de chant paroissial. Il s'est toujours dépensé en faveur des organisations paroissiales. De caractère joyeux, il était de bon voisinage et entretenait des relations agréables avec tout le monde.

À l'âge de soixante-trois ans, Ernest Gagné est décédé à Montréal-Nord, le 4 septembre 1963.

Gagné, Thérèse

Issue du mariage de J.-Adélarde Ménard et de Clémentine Labrosse, Thérèse vit le jour à The Brook, le 3 juillet 1906.



Thérèse Gagné

Après avoir fréquenté l'école du village, elle suivit le cours de l'École Modèle d'Ottawa et, munie d'un certificat d'enseignante, elle a ensuite été institutrice à l'école n° 17 de Bourget, puis à Gogama.

C'est en l'église du Sacré-Cœur de Bourget, le 27 juillet 1925, qu'elle unissait sa destinée à Ernest, fils de Louis Gagné et de Malvina Lalonde, dont elle a eu dix-huit enfants: Jean-Marcel, Laurette, Madeleine, Gérard, Laurent, Colette, Charles-Hubert, Jacques-Bernard, Denis, Gertrude, Lise, Michel, Jocelyne, Paul-André, Claire, Daniel, Pierre et Suzanne.

L'aîné, Jean-Marcel, architecte, a jadis travaillé avec son père à la préparation des fêtes du soixantenaire de Bourget. Il est mort après avoir terminé les plans du Château Mirabel pour l'aéroport du même nom.

Une fille, Jocelyne, est décédée en 1976. Elle était infirmière. Une autre fille, Sœur Colette, est religieuse chez les Sœurs de la Charité d'Ottawa.

Thérèse (Ménard) Gagné vit encore à Montréal où se sont établis la plupart de ses enfants.

Gagné, Gilles

Baptisé à Bourget, le 18 avril 1938, Gilles était arrivé parmi nous le deuxième jour du même mois. Ses parents étaient Arthur Gagné (fils) et Ubaldine Hogue. C'est M. l'abbé Donat Rollin, curé de Clarence-Creek, qui lui administra le sacrement du baptême en notre église.

Après avoir complété son cours primaire en notre paroisse, il s'introduisit encore jeune sur le marché du travail. Aujourd'hui, il est contremaître adjoint à l'usine Coca-Cola d'Ottawa.

En l'église du Sacré-Cœur de Bourget, le 2 septembre 1961, Gilles a épousé Claudette.



Gilles Gagné

filles d'Ubaldo Marcil et de Rollande Martel qui lui a donné deux enfants: Sylvie et André.

En 1959, Gilles a été conseiller dans l'organisation B.O.B. (Bourget, on bouge!) militant dans le domaine récréatif.

Pendant trois ans (1965-1968), il a été membre de l'Organisation des Mesures d'urgence (O.M.U.). De 1961 à 1976, soit pendant quinze ans, il a été pompier volontaire. En 1974, il a été conseiller de Réseau Rural, programme de transport par autobus favorisant le déplacement des citoyens du canton de Clarence vers Rockland. Il a été président du mouvement scout pendant deux ans et il est un des fidèles bénévoles des bingo du dimanche.

Après avoir suivi des cours à Bourget, avec Claudette, il a participé, en 1973 à titre de finaliste, aux compétitions provinciales (Québec) de danses sociales à Montréal.



Claudette Gagné

Gilles est un grand amateur de sports: hockey, tennis, ballon-balai, ski de fond, etc. Adepte de la marche quotidienne, fervent de la danse sociale, il s'adonne aussi au camping et au jardinage: en outre, il fréquente souvent théâtres et cinémas.

Gagné, Claudette

Fille d'Ubaldo Marcil et de Rollande Martel. Claudette naquit le 7 septembre 1943. Comme tous ses frères et sa sœur, elle fut baptisée le jour même de sa naissance. C'est M. le curé Lapointe qui présida la cérémonie.

Elle fit ses études primaires et entreprit le secondaire mais discontinua après avoir complété sa onzième année.

Le 2 septembre 1961, Claudette accompagna Gilles à l'autel où ils échangèrent les vœux du mariage en l'église du Sacré-Cœur. Son conjoint était fils d'Arthur Gagné (fils) et d'Ubaldoine Hogue. Deux enfants naquirent de cette union: Sylvie, le 29 mai 1962 et André, le 2 avril 1964.

En 1959, au temps où Bourget avait un premier centre récréatif qui a donné son nom à la rue Centre, Claudette a été l'une des bénévoles du B.O.B. (Bourget, on bouge!), groupe qui s'efforçait d'organiser des activités pour les jeunes.

À cause d'une malformation de la colonne vertébrale, notre concitoyenne subit, en 1970, une opération (fusion) sur vertèbres lombaires, ce qui l'amena à modifier considérablement ses activités personnelles: des loisirs passifs, comme la lecture, elle passa aux loisirs actifs et elle y excella au point qu'en 1973, avec Gilles, elle fut «finaliste» dans les compétitions provinciales de danses sociales.

Mentionnons qu'avec Gilles, toujours, elle fut conseillère de Réseau Rural, en 1974. Elle a rempli le même rôle pour le Club des Traîneux de Pieds, voué à la promotion du ski de fond dans notre milieu.

La danse, la marche et la natation qui, en raison de son état de santé, étaient naguère des activités nécessaires, sont devenues des passe-temps réguliers qui se sont ajoutés aux autres: théâtre, cinéma, jardinage, camping et ski.

Le couple Gagné ne manque pratiquement jamais sa marche quotidienne.

Gagné, Rhéal

Fils aîné d'Arthur Gagné, fils, Rhéal naquit de sa deuxième épouse, Ubaldoine Hogue.

Après avoir fréquenté l'école primaire,



Rhéal Gagné

Rhéal fut plusieurs années à travailler d'un côté ou de l'autre, partout où un jeune homme de bonne volonté pouvait trouver à s'occuper en temps de crise. Avec la reprise des activités économiques, il n'a pas eu de difficultés à trouver des employeurs disposés à s'assurer ses services. Il a profité de toutes les opportunités pour préparer sérieusement son avenir. Ayant d'abord suivi des cours par correspondance où son application lui a mérité d'être diplômé par l'International Accounting Society of Chicago, il a ensuite été étudiant de l'École des Hautes Études Commerciales de Montréal qui lui a accordé une licence de comptable.

En l'église Sacré-Cœur de Bourget, le premier juillet 1946, Rhéal épousait Carmelle (Carmen), fille de Joseph Daoust et de Cordélia Lefebvre qui lui a donné un fils, Serge.

Rhéal a été propriétaire de l'Hôtel Royal de Bourget qu'il reconstruisit afin d'obtenir une «licence complète» pour bar, salle à manger et salon d'hôtel; il en changea alors le nom pour l'appeler «Auberge - Bourgetel - Inn». Il vendit cette entreprise en 1976.

Le cabinet de comptable qu'exploite Rhéal est situé sur la rue St-Jacques à Montréal. Notre ancien Bourgetain fait partie de plusieurs associations telles que: C.A., C.G.A., A.P.A., etc.; il est aussi conseiller en administration.

Gagner, Napoléon

Napoléon Gagner, père, et son épouse, née Julienne Gagner, demeuraient sur le territoire de Hammond lorsque le 23 août 1880, leur naquit un fils qu'ils firent baptiser à Clarence-Creek et à qui ils donnèrent le nom de son père: Napoléon. Pour le différencier de son papa, on se mit à l'appeler «Nounou», surnom qui lui resta jusqu'à sa mort.



Napoléon Gagner

Après ses études élémentaires à Hammond, Napoléon embrassa tôt la profession agricole. Il exploita, pendant de nombreuses années, une ferme dans la troisième concession de Bourget.

Napoléon a déjà été commissaire d'école. Il aimait bien aider les gens, il raffolait des chevaux trotteurs et ambleurs. À ses heures, il était bon violoneux et excellent gigueur. Ses programmes préférés à la télévision étaient ceux de lutte et de boxe.

À Curran, le 20 juillet 1903, Nounou avait pris pour épouse, Anna, fille d'Antoine Cayen (Boudreau) et de Délina Provost. Leur union a été bénie par la venue de neuf enfants.

Lorsque les époux Gagner prirent leur retraite, ils vinrent s'installer dans la maison occupée aujourd'hui par leur fille et leur gendre: M. et M^{me} Robert Dicaire.



Anna Gagner

Le père «Poléon» avait une grande soif de connaissances de toutes sortes et il déplorait souvent de ne pas avoir fait des études avancées pour jouir de tous les livres savants qui se publiaient alors. Depuis le 19 juin 1966, date de son décès, il doit avoir éteint sa grande soif de tout savoir.

Gagner, Anna

Issue d'Antoine Cayen (Boudreau) et de Délina Provost, Anna est née le 23 août 1885 et a été baptisée à l'église St-Luc de Curran.

Après avoir fréquenté l'école primaire sise sur la route de Curran, non loin de son foyer, elle fit, à Plantagenet, ses études secondaires et son école modèle pour devenir institutrice. Dans la suite, elle enseigna à Curran.

En son église paroissiale de St-Luc, le 20 juillet 1903, elle unissait sa destinée à celle de Napoléon Gagner qui l'amena avec lui à Bourget. Ils ont été les heureux parents de neuf enfants dont l'une, malheureusement, périt dans un incendie.

Le couple Gagner s'installa au village en octobre 1948, mais Anna décédait trois ans plus tard, soit le 24 décembre 1951.

Gagner, Omer

Le 11 août 1909, à Bourget, naissait Omer, fils de Napoléon Gagner et d'Anna Boudreau.

Après ses études primaires à Bourget, Omer fit un séjour de trois ans au Juniorat du Sacré-Cœur à Ottawa.

Alors qu'il était encore jeune, Omer Gagner commença à travailler à la Banque Canadienne Nationale à Bourget, et depuis son départ de «Chez-nous», en 1931, il a continué à servir ailleurs cet organisme financier. Ses chefs lui ont fait faire un long stage à Casselman où il prit une part très active dans les organisations religieuses, paroissiales et sportives. Il fut l'un des fondateurs de la Bibliothèque de Casselman et de l'Association Athlétique de la même ville.

Dans la suite, Omer a été comptable de la même banque à Eastview. Puis, il céda à la «gérance» de diverses succursales, d'abord à L'Original, ensuite à Ste-Adèle (Québec), puis à Hull. Dans les «Pays d'en haut», il a été l'ami intime de Claude-Henri Grignon, l'auteur réputé du livre «Un homme et son péché».

Le 15 juin 1937, en l'église Ste-Euphémie de Casselman, Omer Gagner épousait Blanche, fille de Napoléon Landry et de Marie Martin. Ils ont fait baptiser quatre enfants.



Omer Gagner

Omer est décédé le 2 novembre 1983, et son épouse l'a suivi dans la tombe quelques semaines plus tard.

Gagner, Rosaire

À Napoléon Gagner et son épouse, Anna Boudreau, naissait, le 14 décembre 1913, un fils qu'ils firent baptiser, sous le nom de Rosaire, à l'église du Sacré-Cœur. Il fit ses études jusqu'à la dixième année tout en secondant son père aux travaux de la ferme.

Jeune homme, Rosaire profitait de l'hiver pour aller travailler aux chantiers comme bûcheron, puis revenait participer à l'exploitation de la ferme durant la saison de culture. Il a aussi été employé comme mineur, mais il aimait trop la terre pour n'y pas revenir. Il avait surtout la passion des beaux chevaux et en a



Rosaire Gagner

toujours gardé un souvenir nostalgique après avoir été entraîné dans le courant de la motorisation agricole.

En l'église de Bourget, le 19 novembre 1955, il épousait Anita, fille d'Auguste St-Pierre et de Délia Pilon. La Providence ne leur a pas donné la consolation d'avoir des enfants à eux, mais ils ont ouvert leur porte comme foyer nourricier à de nombreux pupilles de la Société de l'aide à l'enfance. Chaque fois qu'ils s'étaient attachés à l'un de ces enfants, c'était un déchirement lorsque venait le temps de s'en séparer.

Rosaire connut une fin tragique lorsque, le 3 septembre 1964, alors qu'il travaillait près du Brook sur la ferme qui avait été exploitée successivement par Clinton Presley, Ubald Chartrand et René Labrosse, son tracteur se renversa sur lui et l'écrasa. Il avait toujours aimé ardemment le travail et est mort en travaillant comme il l'aurait probablement souhaité.

Gagner, Anita

Le 9 septembre 1921, à St-Pascal-Baylon, naissait Anita, fille d'Auguste St-Pierre et de Délia Pilon.



Anita Gagner

Après avoir complété son cours primaire, elle travailla pendant six ans à la résidence de la famille Alfred Goulet. Ensuite, elle a été employée, durant trois ans, à l'usine Ayres de Lachute.

Pendant quatre ans, Anita a régulièrement conduit des autobus scolaires entre Bourget et Rockland. En outre, elle a travaillé pendant quelques années au Nursing Home de Bourget, alors propriété de M. et M^{me} Jacques Gervais.

Le 19 novembre 1955, Anita a épousé, en l'église du Sacré-Cœur de Bourget, Rosaire, fils de Napoléon Gagner et d'Anna Boudreau. De-

venue veuve en 1964, elle a continué pendant quelque temps à vivre sur la terre des Gagner puis est venue s'installer au village avec ses parents dont elle a été le bâton de vieillesse. Elle affirme que les soins dont elle a entouré son papa et sa maman lui ont procuré beaucoup d'agrément.

Après la mort de son époux et de ses parents, Anita ne s'est jamais sentie seule dans le monde car elle et Rosaire ont toujours considéré, comme un fils, Robert Brazeau qui, arrivé très jeune chez eux, y est toujours resté. Ayant été une véritable mère pour Robert, Anita nourrit maintenant des sentiments de grand-maman à l'égard de ses enfants.

Gagnier, Élias

Fils de Louis L. Gagnier et de Christine Gagné, Élias naquit à Bourget le 12 novembre 1914.

Tout en fréquentant l'école primaire, il apprit la pratique agricole avec son père, puis continua à l'aider après avoir mis fin à ses études.

À l'âge de vingt-sept ans, soit le 19 juin 1941, il prit pour épouse Thérèse, fille d'Alfred Lavoie et d'Élisabeth Mainville. Ils sont encore les parents de dix enfants vivants dont trois sont nés au même quantième, soit le 18 août. L'année de son mariage, Élias passa six mois aux chantiers.

En 1946, il prit la relève de son père sur la terre paternelle, continuant à mettre en valeur le vieux bien des Gagnier. Dans la suite, il devint directeur du Concours Annuel de Labour dans le canton de Clarence et il resta au poste pendant douze ans.

De 1969 à 1980, Élias et Thérèse ont gardé des enfants de la Société de l'Aide à l'Enfance



Elias Gagnier

et ils ont si consciencieusement rempli leur rôle qu'ils se sont mérités une plaque-souvenir à leur retraite.

Gagnier, Thérèse

Issue du mariage d'Alfred Lavoie et d'Élisabeth Mainville, Thérèse vit le jour à Bourget le 12 octobre 1922.

Elle a fait ses études primaires à Bourget. Dans la suite, elle travailla comme serveuse dans des restaurants d'Ottawa pendant trois ans.



Thérèse Gagnier

En l'église Sacré-Cœur de Bourget, le 19 juin 1941, Thérèse épousait Élias, fils de Louis L. Gagnier et de Christine Gagné. Leur mariage a été béni par la naissance de dix enfants, soit six filles et quatre garçons.

Thérèse a toujours eu la réputation d'être une très bonne travailleuse. Elle a souvent hébergé des pupilles de l'Aide à l'enfance.

Elle raffole des cartes et aime beaucoup les soirées sociales, particulièrement celles où l'on chante beaucoup.

Gagnier, Louis L.

Né à The Brook, le 4 décembre 1876, Louis L. était le fils de Louis Gagnier et d'Azilda Labrosse. Il a été baptisé en l'église Ste-Félicité de Clarence.

Le 30 mai 1905, il épousait Christiue, fille d'Onésime Gagné et de Christine Tessier. La bénédiction nuptiale leur fut donnée en l'église St-Isidore-de-Prescott. Dix enfants sont issus de leur mariage, soit sept filles et trois garçons.



Louis L. et Christine Gagnier

Louis L. a été cultivateur depuis sa jeunesse jusqu'à sa retraite, vers 1946. Peu après avoir cédé la terre à son fils, Éltas, il vint s'établir au village au n° 14 de la rue Laval-est.

Il mourut à l'âge respectable de quatre-vingt-quatre ans, le 6 août 1961.

Gagnier, Christine

Fille d'Onésime Gagné et de Christine Tessier, Christine naquit à St-Isidore-de-Prescott le 16 décembre 1881, et y fut baptisée le surien-demain.

En l'église de sa paroisse natale, le 30 mai 1905, elle épousait un cousin, Louis L., fils de Louis Gagnier et d'Azilda Labrosse qui lui a donné dix enfants: Marie (décédée en bas âge); Eva (M^{me} Arthur Daunais); Xiste (époux de Simone Potvin); Clarisse (M^{me} Wilfrid Calvert); Rose-Alice (M^{me} Léopold Goyette); René (époux de Thérèse Lapalme); Élias (époux de Thérèse Lavoie); Yvette (M^{me} Jean-Paul Laplante); Lucille (M^{me} Raymond Sauvé) et Aline (M^{me} Harold Rennick).

Toujours fort active, madame Christine était une couturière très recherchée surtout lorsqu'elle fut rendue au village, après 1946.

Décédée le 10 août 1970, Christine Gagnier fut inhumée au cimetière paroissial.

Gagnier, Marcel

Né dans «La Sept», le 30 août 1937, Marcel était le fils de Xiste Gagnier et de Simone Potvin.

Il a commencé ses études primaires à l'école de St-Félix, puis est venu les continuer au vil-

lage où il les a prolongées jusqu'à la dixième année.

Employé tôt au magasin général d'Albert Lortie, il y a travaillé deux ans, commençant d'abord au local qui se trouvait sur le site actuel du bureau de poste, puis continuant à l'ancien magasin Goulet, exploité aujourd'hui sous le nom de «Serden».

C'est «par-dessus le comptoir» qu'il s'est risqué d'abord à faire les yeux doux à la gentille Cécile, la courtisant bientôt de façon assidue, pour finir, le premier septembre 1958, par la conduire aux ballustres (comme le chantait dans le temps son oncle Ti-Jules). La fille cadette de Donat L. Potvin et de Blanche Duquette lui a donné trois enfants.

Après avoir travaillé comme commis, Marcel devint ensuite le bras droit d'Aldéric Sicard, marchand de meubles, constructeur et



Marcel Gagnier

surtout plombier. C'est de son patron qu'il apprit ce dernier métier. Il resta seize ans à l'emploi de celui qui lui a donné son orientation définitive dans le monde du travail. Tout en se formant à l'art de la bonne plomberie, il a appris de «Déric» les trucs du métier et ceux du commerce. Il doit une bonne partie de ses succès à celui qui l'a initié à sa profession.

Maintenant à son compte, depuis une quinzaine d'années, Marcel est un grand serviteur de notre population qui abuse parfois de son inaptitude à refuser, lorsqu'on lui demande des services, quand il est déjà surchargé d'ouvrage. Littéralement, il travaille souvent nuit et jour. On ne s'attendrait jamais à une aussi grande capacité de travail de ce petit bout d'homme, car la taille de notre plombier nous fait évoquer beaucoup plus la personne du bon Petit Poucet que celle du Méchant Gros Ogre. Sur les bancs de l'école, ses compagnons s'étaient permis de le baptiser «Ti-Pou» et, aujourd'hui, ses copains se plaisent parfois à l'appeler encore ainsi.

L'ami Marcel n'est peut-être pas le plus colosse des membres de notre brigade de pompiers volontaires, mais il en est, paraît-il, l'un des plus valeureux. Il fait partie du Club local des Optimistes.

Il s'adonne un peu au golf, se plaît aussi à la chasse et à la pêche quand il trouve le temps d'en faire, ce qui ne se produit pas souvent. Il a démontré d'excellentes aptitudes pour le vitrail.

Après la plomberie, sa plus grande activité, prétend-il, est d'être «coureur de noces», «Vous comprenez, explique-t-il, je suis tellement connu dans tout le canton, et même au-delà, qu'il ne se fait pas une noce sans qu'on m'y invite, et allez donc vous défilier quand vous êtes dans un commerce comme le mien.»

Son épouse, Cécile, a vite compris que le seul moyen de lui procurer l'anti-stress dont il a parfois besoin est de le faire voyager. On verra dans les notes biographiques de sa chère moitié qu'elle a réussi à le balader en grand.

Notre Marcel commence à parler de se retirer d'affaires. On considérera généralement comme un jour de grande calamité celui où il prendra sa retraite.

Gagnier, Cécile

À Bourget, dans «La Quatre», naissait, le 31 mars 1937, Cécile, fille de Donat L. Potvin et de Blanche Duquette.

Elle fit ses études à l'École du Sacré-Cœur de notre paroisse. Après avoir travaillé quelque temps à Ottawa, elle revint à Bourget.



Cécile Gagnier

Cette demoiselle qui s'était juré, depuis bien longtemps, de ne jamais marier un petit homme se rendit compte un jour que «dans les petits pots se trouvent les meilleurs onguents». Réalisant que son prétendant, Marcel, avait plus d'esprit que la plupart des «six pieds et plus» qu'elle connaissait, elle accepta allègrement qu'il la conduise à l'Église du Sacré-Cœur pour y échanger les vœux du mariage. Son conjoint était fils de Xiste Gagnier et de Simone Potvin. Leur union fut bénie par la naissance de trois enfants: Denis (époux de Marie Gaudmond); Sylvain et Louise, célibataires. Les cadres de leur famille se sont même élargis pour faire place à deux petits-enfants: Jennifer et Jean-Sébastien.

Assistant son époux avec diligence, Cécile l'aide à faire un succès de son entreprise de plomberie.



Roger Gagnier

Voyageuse enthousiaste, voici quelques-unes des pérégrinations où elle a entraîné Marcel à la suivre: Ouest canadien, Hawaii, Californie, Mexique, Floride, Porto Rico, Barbades, Autriche, Italie, Grèce et Israël. Elle en a remporté d'impérissables souvenirs et même... la peur des arabes qui se permettent de prendre plusieurs épouses.

Cécile fait partie du cercle local de l'Union Culturelle des Franco-Ontariennes et du conseil des Filles d'Isabelle. Elle participe à des ligues de quilles, pratique le ski de fond et la motoneige. Elle s'adonne abondamment à la lecture et aime beaucoup la télévision.

Gagnier, Roger

À Élias Gagnier et Thérèse Lavoie, naissait le 18 août 1956, un fils qu'ils firent baptiser à l'église du Sacré-Cœur sous le nom de Roger.

Ayant complété son cours primaire à Bourget, il fréquenta ensuite l'école secondaire André Laurendeau de Vanier où il obtint un diplôme à la fin de sa douzième année technique. Successivement, après trois cours du soir, il décrocha ses diplômes de technicien en électricité, en électronique et en réfrigération.

Présentement, il est mécanicien de service pour une compagnie de location d'Ottawa.

En l'église Ste-Félicité de Clarence-Creek, le 16 août 1980, Roger unissait sa vie à celle de Carole, fille de Rhéal Brazeau et de Rachelle Deneault qui lui a donné une enfant, Manon.

Le passe-temps favori de Roger est celui d'un vrai Canadien: le hockey.

Gagnier, Carole

Native d'Ottawa, Carole y a donc vu le jour le 20 juin 1958, mais elle a été baptisée à Bourget. Ses parents sont Rhéal Brazeau et Rachelle Deneault. Elle est la petite-fille de Ferréol Deneault. Elle quitta notre paroisse en 1961 pour aller vivre à Clarence-Creek avec ses parents. C'est donc dans cette paroisse qu'elle a fait ses études primaires, puis elle a continué son secondaire à Plantagenet. Elle est employée aux soins de Services hospitaliers à Ottawa depuis dix ans.

Le 16 août 1980, elle acceptait comme époux, dans l'église Ste-Félicité, Roger, fils d'Élias Gagnier et de Thérèse Lavoie. Leur union a été bénie par la venue d'une petite fille: Manon.

Carole, qui est redevenue Bourgetaine depuis 1980, déclare que son passe-temps préféré est la lecture.



Carole Gagnier

Gagnier, Xiste

L'aîné des garçons de Louis L. Gagnier et de Christine Gagné est né, le 22 mars 1909, à Bourget. Il a fréquenté l'école primaire, faisant en même temps l'apprentissage de l'agriculture avec son père.

Il eut sa propre exploitation agricole lorsque son oncle, Auguste Lagrois, se donna à lui, comme ça se faisait dans ce temps-là. Xiste eut donc la propriété de la terre de la septième concession en s'engageant en retour à prendre soin de son vieux parent jusqu'à sa mort. Celui-ci mourut vingt-sept ans plus tard.

Le 30 juin 1934, Xiste épousait, à Bourget, Simone, fille de Jules Potvin (père) et d'Aurore Gravel. Ils ont eu cinq enfants.

Lorsque les Gagnier vinrent résider au village, Xiste se fit ouvrier. Il a bâti deux maisons au village même et quatre sur sa ferme non loin du parc de maisons mobiles Larose. Entre autres, il a reconstitué l'ancienne maison de pièces démenagée d'en face de la Salle Pax et dont les derniers occupants ont été la famille Ernest Gélinas. Notre Xiste a réussi là un beau travail de restauration.

Xiste Gagnier a aussi été pendant plusieurs années le bras droit d'Aldéric Sicard qui ne bâtissait pas pour vivre mais vivait pour bâtir. Son épouse, Simone, à qui nous demandions quel était le passe-temps favori de son conjoint, nous a répondu que c'était le travail. Il faisait beaucoup de jardinage, du bois de chauffage et du sirop d'érable. Dès qu'il le pouvait, il fuyait le village et allait s'occuper sur sa terre. Dormant peu ou pas, il se levait souvent en pleine nuit pour aller cogner du marteau sur l'ancienne terre des Villemaire. Ça ne lui disait rien de voyager; il paraît même qu'en ses der-



Xiste Gagnier

nières années, il fallut faire des prodiges de «parlementage» pour le décider à participer à une courte visite à Montréal.

... Mais, la mort a mis fin à ses activités. Le 9 février 1981, il est parti pour un monde où, paraît-il, on fait éternellement ce que l'on aime le mieux; il doit donc y menuiser sans arrêt.

Gagnier, Simone

Benjamine d'un «deuxième lit». Simone vit le jour, le 3 avril 1912, au foyer de Jules Potvin (père) et de sa seconde épouse, Aurore Gravel.

Elle a fait ses études primaires à Bourget et a continuellement aidé ses parents à la maison, comme à l'étable, et au jardin, comme à la mise



Simone Gagnier

en conserve, car les Potvin mettaient non seulement leurs produits en conserve mais aussi ceux d'un grand nombre de jardiniers des environs.

En l'église du Sacré-Cœur, le 30 juin 1934, elle épousait Xiste, fils de Louis L. Gagnier et de Christine Gagné. Le Ciel leur a envoyé cinq enfants: Marcel (époux de Cécile Potvin), Colette (M^{me} Fernand Chénier), Claude (décédé en bas âge), Lise (morte adolescente) et un cinquième (trépassé dès sa naissance).

La charge domestique de Simone n'a jamais été une sinécure. En effet, en plus des soins que requérait sa maisonnée, elle a gardé, pendant vingt-sept ans, un oncle de Xiste qui «s'était donné» à son neveu. Elle a aussi hébergé son père pendant cinq ans et son frère, Julese (fils) durant une période semblable. Elle a, en outre ouvert sa maison à plusieurs reprises à son frère Donat.

Simone a jadis fait partie du Cercle des Fermières de Bourget. Elle a toujours été une bonne voisine et ses amies apprécient grandement sa serviabilité. Aujourd'hui, encore, elle sait se faire gardienne d'enfants. Elle tricote beaucoup et aime grandement jouer aux cartes.

Gagnon, Edna

À Amherst, en Nouvelle-Écosse, naissait, le 5 février 1918, Edna, fille unique de William Pellerin et d'Eva Galland. Ses parents déménagèrent à Boston, alors qu'elle n'avait que quelques mois, et y restèrent jusqu'en 1937.

Elle a fait ses études primaires et secondaires à Boston puis suivit des cours au Business College de Moncton (N.-B.) où elle a obtenu un diplôme en administration des affaires. Ensuite, elle a été pendant deux ans à l'emploi de Bell Canada dans cette ville puis pour une firme d'avocats jusqu'à son mariage.

À Moncton, N.-B., le 13 avril 1940, elle épousait en premières noces, Émilien, fils d'Alfred Auger, fils, et de Marie-Louise Étbier, dont elle a eu trois enfants: William (de Chambly, Québec), Patricia (M^{me} Cino Iannatone, de Medicine Hat, Alberta) et Johanne (de Rotbesaug, N.-B.).

Edna a été maître de poste-adjoint de Bourget, de 1952 à 1967, puis maîtresse de poste en charge jusqu'en 1977.

Le 8 août 1973, à Hollywood, Floride, elle convola en secondes noces avec Aurèle, fils de Paul Gagnon et de Clara Morais. Après avoir quitté Bourget, ils allèrent demeurer à Wendoover puis à Pointe-Fortune. Faisant des émaux sur cuivre, ils participent régulièrement à des expositions au Québec et en Ontario. Ils jouissent aussi de leur retraite en voyageant.



Edna Gagnon

Cette ancienne Bourgetaine a déjà été présidente de notre congrégation des Dames de Ste-Anne. Elle était aussi membre de l'Union Culturelle des Franco-Ontariennes.

Gaudreau, Gaston

Fils de Jean-Paul Gaudreau et de Cécile Yelle, Gaston est né le 13 juin 1947 et a été baptisé à l'église Saint-Mathieu de Hammond, paroisse de ses parents.

Après ses cours primaire et secondaire, il étudia à l'université.

Le 26 décembre 1970, il épousait, en l'église Ste-Félicité de Clarence-Creek, Yvonne, fille d'Héliodore Pagé et de Georgette Charbonneau. Ce mariage fut béni de quatre enfants: Annick, Manuel, Karine et Jasmin.



Gaston Gaudreau

Gaston s'est installé, en 1970, à Bourget, paroisse natale de sa mère. Il y est agent d'assurance-vie. Il a été pendant deux termes (1978-1982) membre élu du Conseil d'éducation de Prescott-Russell, et son vice-président de 1980 à 1982. En outre, il a été membre du Comité de développement touristique de nos comtés unis en 1980-1981. On le sait aussi entraîneur de hockey et de baseball auprès des jeunes.

Le couple des Gaudreau est très actif et s'implique dans de nombreux mouvements et organismes, entre autres dans l'Association des parents et instituteurs.

Gaudreau, Yvonne

C'est à Clarence-Creek, paroisse-mère de Bourget, qu'Yvonne fit son entrée dans le monde, le 15 juin 1950. Ses parents étaient Héliodore Pagé et Georgette Charbonneau.



Yvonne Gaudreau

Yvonne compléta ses cours primaire et secondaire dans son milieu natal. Le 26 décembre 1970, elle unissait sa destinée à celle de Gaston, fils de Jean-Paul Gaudreau et de Cécile Yelle. Après être né à Hammond et y avoir passé toute sa jeunesse, le nouvel époux venait de s'installer à Bourget où Yvonne le suivit. La Providence a égayé leur foyer et leur existence de quatre rejetons bien vivants.

Excellente ménagère et couturière, elle donne des cours de couture qui sont grandement appréciés par la gent féminine désirent s'initier à cet art.

Avec son mari, Yvonne participe abondamment à toutes sortes d'activités sociales et communautaires. Ainsi, on la retrouve à la présidence du Comité de patinage artistique et elle agit comme monitrice en ce domaine.

Gauthier, Antoine

Fils d'Hormidas Gauthier et de Marcelline Dumouchel, Antoine naquit, le premier avril 1898 sur une ferme de Lemieux, et fut baptisé à Casselman.

Il n'avait que treize ans lorsqu'il fut contraint de quitter l'école à cause de l'odieux «Règlement 17». Toute sa vie, il regrettera l'instruction qu'on lui a injustement refusée.

Devenu citoyen de Bourget à l'âge de dix-neuf ans, Antoine y épousa Cordélia, fille de Napoléon Lefebvre et de Gloria Benoit, le 5 septembre 1922. Ils s'établirent alors sur la ferme qui appartient aujourd'hui à Gérard Lortie.

Afin de faire vivre sa famille qui croissait rapidement, avec les années il entreprit de nombreuses pérégrinations avec stages à Smooth-Rock Falls, Gatineau, Sudbury et Hull, où il exerça tour à tour le métier de contre-maître en construction d'usines ou de machiniste pour ces mêmes entreprises.

La famille revint donc à Bourget mais n'y demeura que peu de temps. En 1939, au début de la guerre, comme le travail abondait à l'usine de munitions de Brownsburg, Antoine décida d'y déménager avec sa famille qui comptait alors sept enfants. Là, il exerce le métier de «patrouneur»: son rôle consistait à inventer des patrons qu'il reproduisait en bois, à la main ou avec des outils rudimentaires; on s'en servait ensuite comme moules pour couler, en fonte ou en bronze, des pièces de machines d'usine.

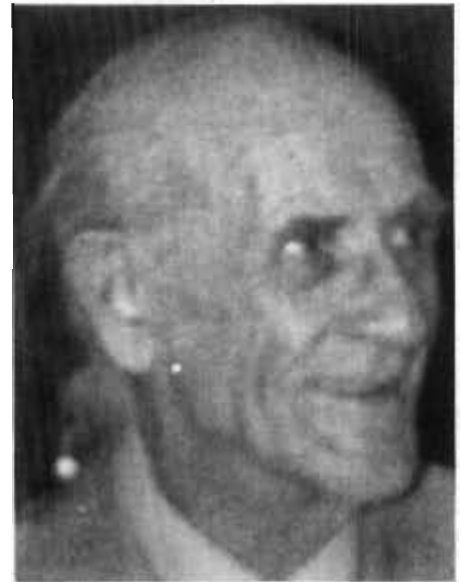
Malgré ses nombreux déménagements, on peut dire qu'Antoine était un véritable citoyen de Bourget car ce n'était que le devoir qui l'obligeait à quitter son patelin qu'il n'a jamais cessé d'aimer. Toujours, il y gardait une propriété prête à l'accueillir le jour où il pourrait revenir pour ne plus jamais repartir.

C'est donc après la guerre que la famille Gauthier revint définitivement dans son ancien logis qui les attendait depuis quatorze ans sur la rue Champlain.

Antoine travailla alors pour la firme Paul Daoust Constr. Ltée d'Embrun. Son patron appréciait cet homme dévoué, minutieux et extrêmement consciencieux.

Outre les talents que nous lui connaissons déjà, il ne faudrait pas oublier celui de violoniste. Il jouait aux noces et à diverses réceptions où l'on «passait le chapeau» pour rémunérer celui qui avait la charge d'égayer la veillée de sa musique entraînante. Il lui arrivait encore presque jusqu'à ses derniers moments de jouer du violon pour recréer les siens.

Si on peut dire de saint Joseph qu'il était humble charpentier de Nazareth, on pourrait aussi dire d'Antoine qu'il était l'humble menuisier de Bourget. Durant ses jours de congé et



Antoine Gauthier

le soir, il érigea un atelier de menuiserie où il travailla à des salaires de famine et à des heures tardives pour faire vivre ses onze enfants en rendant service à ses concitoyens.

Monsieur Gauthier est décédé le 25 mai 1984. Pour condenser en peu de mots les espoirs qu'autorise une vie de quatre-vingt-six ans comme celle d'Antoine, disons qu'il ne doit pas avoir eu besoin, pour entrer au ciel, de passer par le chas d'une aiguille. Saint Pierre n'aura eu qu'à jeter un coup d'œil sur la longue liste de sacrifices qu'il s'est imposée pour sa famille et son prochain, compter le nombre de personnes à qui il aura rendu service, examiner tout son travail si minutieusement accompli, évaluer sa maladie acceptée avec résignation, puis estimer sa générosité et sa foi mébranlable. Finalement, si le saint portier de la demeure éternelle est resté indécis après avoir pris tout ça en considération, il doit bien avoir fini par céder sous les pressions instantes des soixante et quelques descendants d'Antoine pour lui ouvrir bien grandes les portes du paradis.

Gauthier, Cordélia

Cordélia, fille de Napoléon Lefebvre et de Gloria Benoit, est née le 15 février 1904, non pas à The Brook mais à Valleyfield, patrie de ses grands-parents maternels.

Comme beaucoup de jeunes filles de ce temps-là, elle fut obligée, encore toute jeune, de quitter l'école de la «Quatre» pour aider à la maison et plus tard travailler à l'extérieur, entre autres endroits, à Ottawa et à Bourget.

Mariée à Antoine Gauthier, le 5 septembre 1922, elle eut seize enfants dont dix sont encore vivants. On peut dire de Cordélia qu'elle a



Cordélia Gauthier

passé presque toutes ses heures de veille à travailler, ne laissant pratiquement aucune place aux jeux et à la distraction. Elle faisait le pain, le beurre, le savon ainsi que tout le tricot et la couture pour vêtir sa nombreuse famille. En plus de s'occuper du jardin et de la basse-cour, elle confectionnait des courtes-pointes pour les lits de sa maison qui étaient toujours égayées de fleurs de toutes les couleurs. Pour ses enfants, elle était et demeure toujours la femme forte de l'Évangile.

Cordélia revint à Bourget après de nombreux déménagements. Tantôt seule, puis parfois accompagnant le docteur Gendron, elle exerçait l'apostolat de sage-femme et d'infirmière improvisée lors d'accouchements à domicile. C'est à elle qu'à leur venue dans le monde, de nombreuses personnes ont adressé leur premier clin d'œil.

Devenue octogénaire, elle peut encore entre-

tenir l'intérieur de son foyer, rue Dollard, et cultiver un grand jardin toujours émaillé de fleurs qu'elle adore.

Gauthier, Jean-François

Jean-François, fils de Paul Gauthier et de Noëlla Bézaire, est né à Bourget le 20 juin 1950. Il est l'aîné d'une famille de six enfants.

Le 3 août 1974, il épousa Lise, fille de Robert Girard et de Rolande Duciaune, également de Bourget; de ce mariage sont nés deux charmants enfants: Martin et Sylvie-Anne.

Alors qu'il n'avait que dix-sept ans, il partit à l'aventure à Brantford, Ont., où il travailla durant deux ans. De retour dans la région, il fut embauché comme responsable d'atelier pour «Friendship Concept», un organisme fondé pour la réhabilitation de jeunes délinquants.

Descendant d'une famille d'habiles menuisiers, Jean-François a eu l'occasion de faire connaître ses talents d'ébéniste en travaillant dans deux ateliers de la région. En 1984, il a été choisi parmi plusieurs candidats pour occuper le poste de responsable des employés chargés de l'entretien au Centre d'Accueil Roger Séguin, Clarence-Creek, où il est apprécié autant par le personnel que par les pensionnaires.

Quand vient la belle saison, il adore tout quitter pour passer une fin de semaine à la pêche avec sa famille puis, en novembre à chaque année, il ne manque pas de participer à une expédition de chasse au chevreuil avec ses copains qui admirent son bon caractère et son esprit de collaboration.

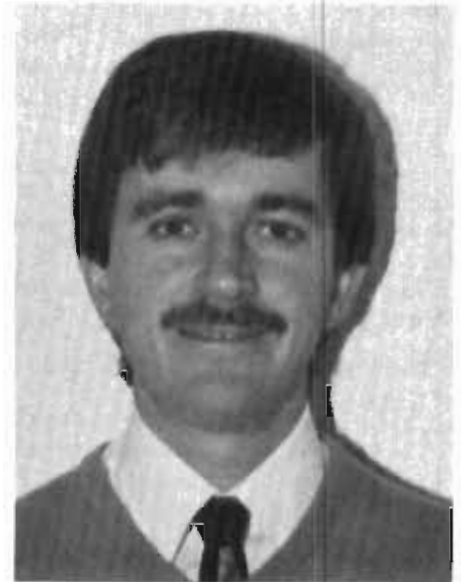
Marchant sur les traces de son père, Jean-François est membre de la brigade des pompiers volontaires depuis plusieurs années.

Gauthier, Louis

Les cloches de notre église sonnaient l'arrivée d'un nouveau petit Gauthier lors du baptême de Louis, né le 5 février 1956. Ce nouveau Bourgetain était fils de Paul, époux de Noëlla Bézaire.

En 1972, après son cours secondaire, Louis travaille à Ottawa comme apprenti-latteur. Ensuite (les Gauthier sont menuisiers de père en fils au moins depuis le grand-père Antoine), il se fait entrepreneur en construction, puis, en 1976, il crée un commerce nouveau, celui de manufacturier de meubles et d'armoires de cuisine; son atelier, qui reçut le nom de «Louis l'Artisan Inc.» est situé au 28 de la rue Lavigne.

En 1981, avec son épouse et associée, Sylvie, il décide d'ouvrir une salle d'exposition à Roc-



Louis Gauthier

kland. En 1984, cette jeune compagnie emploie déjà six personnes.

C'est donc le 14 octobre 1978 que Louis épousait Sylvie, fille de Raymond Gadouas et de Lucille Poirier. Une petite Marie-France est venue resserrer les liens de leur mariage en janvier 1984.

L'ébéniste Louis Gauthier est l'un des pompiers volontaires de Bourget.

Gauthier, Sylvie

À Fonnrier naissait, le 8 juin 1958, Sylvie, fille de Raymond Gadouas et de Lucille Poirier. Elle fut baptisée en l'église paroissiale de St-Bernard.

Après ses études primaires, elle poursuit celles du secondaire jusqu'à la douzième an-



Jean-François Gauthier



Sylvie Gauthier

née. Au terme de ses études, en 1976, elle a travaillé au Bureau de l'impôt sur le revenu à Ottawa, puis en 1978, elle s'engageait à la Banque Nationale du Canada, succursale de Bourget.

Quand l'amour frappa à la porte, Sylvie reconnut en Louis le partenaire rêvé pour fonder un foyer. Le fils de Paul Gauthier et de Noëlla Bézaire échangea solennellement les vœux du mariage avec Sylvie en l'église du Sacré-Cœur de Bourget, le 14 octobre 1978.

En plus de s'associer maritalement, ce jeune couple s'est aussi associé en affaires pour fonder l'entreprise connue sous le nom de Louis l'Artisan Inc. Sylvie y est tout spécialement chargée de leur salle de démonstration de Rockland où elle prend les commandes. Elle s'occupe en outre de la tenue de livres (comptes d'achats et de ventes) de la compagnie.

Sylvie et Louis entendent maintenant la possibilité de s'associer un jour une autre actionnaire: la petite Marie-France que le Ciel leur a envoyée après une demi-douzaine d'années de vie à deux.

Gauthier, Paul

Paul, fils d'Antoine Gauthier et de Cordélia Lefebvre, est né à Smooth Rock Falls le 6 septembre 1924. Il débute ses études primaires à Sudbury pour les continuer à Bourget et les terminer à Brownsburg (Québec) où il vécut quelques années avec sa famille.

Après avoir étudié durant deux ans au Petit Séminaire d'Ottawa, il revint à Brownsburg où il travailla dans une usine de munitions durant la guerre.

Ayant ensuite pris de l'expérience comme menuisier, dans un atelier à Ottawa, il vint



Paul Gauthier

exercer ce métier à Bourget dans l'atelier de son père et, avec le temps, il devenait aussi marchand de matériaux de construction.

À Rivière-aux-Canards, le 18 avril 1949, il épousait Noëlla, fille d'Élie Bézaire et de Della Bénéteau, qui lui donna six enfants.

Durant près de vingt ans, Paul fut chef de la brigade de pompiers volontaires, responsabilité qu'il assumait consciencieusement.

Excellent ébéniste, il dirigeait les travaux de rénovation de l'église en 1965. On doit à son talent et à la minutie de son travail, l'autel, l'ambon et son rétable qui meublent si parfaitement le sanctuaire de notre église.

Décédé tragiquement dans un accident de la route, en 1976, son souvenir demeure vivant aux paroissiens de Bourget dans ces objets d'art qui ne se déprécieront pas de sitôt. À son décès, il laissait dans le deuil, outre son épouse Noëlla, ses deux filles Adèle et Roseline ainsi que quatre fils: Jean-François, Louis, Sylvain et Benoît. Seul l'aîné était marié à ce temps.

Gauthier, Noëlla

Noëlla est née le 25 décembre 1924, dans le comté d'Essex, au hameau de Loiselleville, aujourd'hui incorporée à la ville de Windsor. Signalons que ce patelin devait son nom à l'abbé Loïselle, curé de l'endroit. Les heureux parents Élie Bézaire et Della Bénéteau ne pouvaient souhaiter plus délicieux cadeau de Noël que cette pouponne.

Quand vint le temps, elle fit ses études secondaires à l'Académie Ste-Marie de Windsor, chez les religieuses des Saints Noms de Jésus et Marie. En 1942, elle gradua à l'École Normale d'Ottawa pour enseigner d'abord à Belle-Rivière et, ensuite, à Bourget.

Noëlla épousa Paul, le 18 avril 1949; il était fils d'Antoine Gauthier et de Cordélia Lefebvre. De leur mariage sont nés six enfants: deux filles et quatre garçons.

Condamnée à l'invalidité en 1961, elle combattit courageusement son handicap pour redevenir autonome et reprendre ses activités auprès de sa jeune famille.

Devenue veuve en 1976, elle réside toujours dans notre paroisse et fait, à l'occasion, du travail bénévole auprès de la Société Canadienne du Cancer et de la Société de l'Aide à l'enfance.

Noëlla peuple sa solitude par la lecture et en s'adonnant à quelques passe-temps: pyrogravure, peinture, etc. Il lui arrive aussi, parfois, de «mettre la main à la plume» comme disaient les anciens, pour défendre ses convictions en tribune libre des journaux. Un de ses talents, et



Noëlla Gauthier

non des moindres, est celui d'excellent cordon-bleu.

Gélinas, Charles

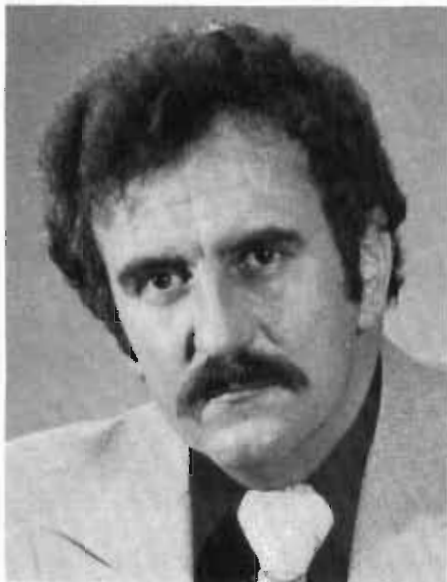
À Ernest Gélinas et Annette Tassé, naissait, le 7 juin 1945, un fils qu'ils firent baptiser, sous les noms de Joseph, Gilles, Charles, à l'église Sacré-Cœur de Bourget. Ce dernier né du trio que formaient leurs enfants avait été précédé par deux sœurs: Nicole et Jocelyne.

Charles sut grandir paisiblement à Bourget où il a fait ses études primaire et secondaire. Aussitôt celles-ci terminées, on le trouve pendant quelques mois à l'emploi du magasin à rayons A. J. Freiman d'Ottawa où il est vendeur.

En septembre 1964, il s'inscrit à temps partiel à l'Institut de l'École Centrale Technique de Toronto, et de ce fait doit habiter la Ville-Reine. Concurrentement à ses études, il travaille pour J. Harris & Sons Ltd., spécialistes de la construction en béton armé. Un an plus tard, il doit abandonner son cours car il est muté à Hamilton et devient citoyen de la Ville-de-l'Acier; pendant un an, il y occupe un nouvel emploi à l'aciérie Robertson Erwin Ltd.

De retour dans la région d'Ottawa, en 1966, il décide d'y habiter en permanence. Il accepte alors un poste à la Brasserie O'Keefe mais cette industrie ferme sa succursale locale un an plus tard. À partir de ce moment, Charles exerce plusieurs fonctions et métiers, faisant des stages entre autres dans les domaines de la construction et de l'hôtellerie. Engagé comme spécialiste du béton pour deux industries différentes, il y occupe respectivement les postes de responsable au contrôle de la qualité et de contremaître.

Depuis le 17 mai 1971, Charles fait carrière



Charles Gélinas

dans les rangs de la Gendarmerie Royale du Canada. Il est attaché à la Division «Service de Sécurité» qui deviendra prochainement le «Service Canadien du Renseignement de Sécurité».

Parce qu'il a su jusqu'à maintenant éviter les flèches de Cupidon, Charles est sagement resté célibataire. Quand la nostalgie du pays natal se fait trop sentir, il aime revenir à son patelin d'origine pour y retrouver tout un patrimoine de souvenirs auxquels il tient particulièrement. En nous communiquant ses notes biographiques, il a tenu à souhaiter longue vie, prospérité et bonheur à tous les Bourgetains.

Gélinas, Jean-Pierre

Jean-Pierre est né à Bourget, le 8 août 1917, du mariage de Joseph Gélinas et de Théodora Sarrazin; cette dernière était native de Roc-



Jean-Pierre Gélinas

kland. Le nouveau-né reçut le saint baptême en l'église du Sacré-Cœur. La famille Gélinas a compté douze enfants, soit sept garçons et cinq filles.

Après avoir fréquenté l'école séparée n° 13, sur le chemin de Clarence, Jean-Pierre passa quelques années à aider son père, sur la ferme. Un peu plus tard, il travailla comme charpentier en fer (iron worker) à divers endroits et pour différentes compagnies.

Le premier juillet 1961, il épouse Rollande Martel et vient demeurer au village. Plus tard, il travaille pour la compagnie Otacon (fabricants de tuyaux en béton) sur la route 31, jusqu'à ce que la maladie l'oblige à laisser son travail en 1973.

Jean-Pierre décédait le 3 juin 1979, laissant à tous ses parents et amis de très bons souvenirs.

Gélinas, Rollande

Fille de Napoléon Martel et d'Éliza Corbeil. Rollande est née à Bourget, le 3 mars 1910.



Rollande Gélinas

De l'école de Bourget, qu'elle fréquenta depuis la première année jusqu'à la dixième, elle passa à l'école modèle d'Ottawa où elle obtint un premier certificat d'enseignement. Après avoir acquis sept années d'expérience comme institutrice, elle retourne à l'École Normale de l'Université d'Ottawa pour obtenir un certificat d'enseignement de première classe.

À Bourget, le 18 juillet 1936, elle laisse sa profession et épouse Ubald, fils de Joseph Marcil, fils, et de Fabiola Marleau. Cinq enfants sont nés de leur mariage: Roger, instituteur à l'école secondaire André Lanrendeau; Jean-Claude, secrétaire-trésorier d'Ormstown (Québec) et de la municipalité de Valleyfield;

André, ingénieur du service de l'Hydro-Québec; Rachel (M^{me} Hubert Martin) de Rockland et Claudette (M^{me} Gilles Gagné) de Bourget.

Rollande fut présidente de la Congrégation des Dames de Ste-Anne pendant plusieurs années et aussi secrétaire-trésorière du Conseil du Film et de l'Unité Pédagogique de Prescott et Russell, du Concours de Français dans les écoles, du Cercle de l'Artisanat et du Club d'Âge d'Or de Bourget.

Ayant perdu son mari, le 16 décembre 1946, elle retourne à l'école de Bourget pour y enseigner pendant vingt-trois ans consécutifs.

En 1961, elle épouse Jean-Pierre Gélinas qui est décédé dix-huit ans plus tard, le 3 juin 1979.

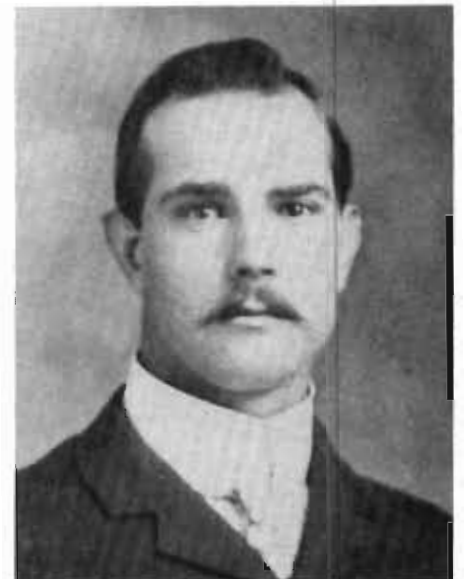
Maintenant retraitée, Rollande coule ses jours seule dans sa maison, à 6, rue Laval-ouest, Bourget.

Gélinas, Joseph

Baptisé à Embrun, Joseph était le fils d'Alexandre Gélinas et de Marie-Louise Brunet. Il a vu le jour à The Brook, le 18 juin 1874, et y a fait ses études primaires.

Le 24 août, 1903, il épousait, à Rockland, Théodora, fille de Maxime Sarrazin et d'Adèle Pilon, qui lui donna douze enfants, soit sept garçons et cinq filles.

Joseph a toujours été cultivateur. L'hiver, il allait aux chantiers quand il était jeune mais, plus tard, il faisait du bois de chauffage sur sa terre pour le vendre aux gens du village. Il a également travaillé comme cheminot sur la voie ferrée du Pacifique Canadien. C'était un bon charpentier de granges. Il faisait aussi de la forge.



Joseph Gélinas

Bon chanteur, Joseph aimait aussi les sports, surtout la pêche et la boxe.

Cet excellent paroissien et père de famille est décédé en 1965 et a été inhumé dans notre cimetière paroissial.

Gélinas, Théodora

Rochelandaise d'origine, Théodora est née le 12 mars 1885 et a été baptisée en l'église Ste-Trinité. Ses parents étaient Maxime Sarrazin et Adèle Pilon. Elle a fait ses études élémentaires en sa paroisse natale.



Théodora Gélinas

À Rockland, le 24 août 1903, elle épousait Joseph, fils d'Alexandre Gélinas et de Marie-Louise Brunel, de qui elle a eu douze enfants, dont sept fils: Joseph (fils), Téléphore, Albert, Ernest, Jean-Pierre, Fernand et Napoléon; aussi cinq filles: Béatrice, Gracia, Marie, Gertrude et Jeannine.

Théodora Pilon-Gélinas est devenue Bourgetaine à son mariage et l'est restée jusqu'à sa mort survenue le 9 juillet 1950.

C'était une bonne mère de famille, très accueillante. Grandement serviable, elle a souvent joué le rôle de sage-femme pour ses amies.

Gendron, Germaine

Native de Bourget, Germaine y vit le jour le 28 mars 1911 et fut baptisée en l'église du Sacré-Cœur. Elle était la fille de Jean-Baptiste L. Lortie et de Marie-Laure Paul.

Fréquentant l'école primaire du village, elle s'y rendait à pied avec les autres enfants du



Germaine Gendron

voisinage et, quand les chemins étaient très mauvais, il leur arrivait de perdre leurs claques dans la boue.

Plus tard, elle travailla à Valleyfield avec ses amies, Clarisse et Rose Gagnier; elles ne revenaient chez elles que pour les grandes fêtes.

Le 21 juin 1937, Germaine abandonna son statut de Bourgetaine pour épouser un citoyen de Hammond, René, fils d'Alfred Gendron et de Léose Éthier, de qui elle a eu quatre enfants: Marjolaine (M^{me} Roland Lortie), Jacques (époux de Rita Bazinet), Francine (M^{me} Raynald Côté) et Estelle (M^{me} Gilles Sabourin).

Germaine fait partie de l'Union Culturelle des Franco-Ontariennes et du Club d'Âge d'Or de Hammond. C'est une excellente joueuse de cartes.

Gendron, Moïse

Le fils aîné de Léon Gendron et de Zoé Hurtubise naquit le 22 octobre 1899 sur l'une des plus belles fermes de Bourget.

Il fréquenta d'abord la petite école de la troisième concession, puis entreprit son cours classique à l'Université d'Ottawa. En 1925, il gradua à la Faculté de Médecine de l'Université de Montréal.

... et l'année suivante, Moïse épouse M^{lle} Aline Gouin de St-Gabriel-de-Brandon, comté de Berthier. De cette union naissaient onze enfants puis, plus tard, la famille accueillait un jeune neveu.

Le docteur Gendron pratiqua la médecine à Chelmsford, Sudbury et Noëlville, de 1926 à 1938. Pendant cette période, il fut nommé coroner du district de Sudbury ainsi qu'officier médical du bureau de santé de la région de Chelmsford, Maitland et Cosby.

En 1938, Moïse revint au pays des ancêtres pour s'y établir définitivement. C'est à Bourget qu'il construisit une belle résidence qui lui servit de clinique médicale, laboratoire, pharmacie et bureau de «conseiller de tous». En 1962, cette demeure fut convertie en centre de soins infirmiers, le Nursing Home Gendron. Signalons qu'au cours de sa carrière médicale, il a assisté à plus de trois milles naissances dans la région de Bourget.

Le bureau de médecine du docteur Gendron était toujours ouvert à ceux qui souffraient de malaises physiques, bien sûr, mais, comme le rapportait si bien un journaliste de l'Ottawa Journal, le 18 juin 1966: «ses concitoyens pouvaient compter sur lui car il les a souvent conseillés sur tous les problèmes éducatifs, monétaires, matrimoniaux et personnels de la vie de chaque jour». On savait que le «Doc» était toujours là.

Le docteur Gendron a aussi laissé sa marque en politique car, en 1949, il fut candidat au fédéral dans le comté de Russell. Ses efforts de ce côté lui ont permis encore une fois d'aider les gens de son village natal. Il prenait plaisir à suivre les affaires politiques à tous les niveaux, soit municipal, provincial ou fédéral. Souvent, le dimanche matin, après la messe, son foyer était un lieu de rencontre.

Aujourd'hui, même si sa mémoire n'est pas commémorée d'une façon concrète dans Bourget, nul ne peut enlever de la mémoire de ses contemporains de la région, le souvenir d'un bon médecin de campagne d'une grande compétence qui était là quand plusieurs ont vu le jour.

Le docteur Moïse Gendron pratiquait encore sa profession et il était coroner pour la région de Bourget lors de son décès à l'âge de soixante-huit ans, le 8 juillet 1968.



Moïse Gendron

Gendron, Aline

Aline, fille de Georges Gouin et de Clara Dauphinais, naquit à St-Gabriel-de-Brandon, province de Québec, le 27 octobre 1903.



Aline Gendron

Après ses études primaires et secondaires, elle quitta le foyer pour entreprendre des études d'infirmière à l'hôpital Notre-Dame de Montréal. C'est à cet endroit qu'elle fit la connaissance du jeune Moïse (Gendron) qui y effectuait son internat.

Le 30 juin 1926, Aline épousa Moïse à St-Gabriel-de-Brandon, et ensemble les voilà partis sur le chemin de la vie.

En 1938, ce chemin les conduisit à Bourget, Outario, paroisse natale de Moïse. Ils étaient accompagnés de six rejetons, Lucie, Andrée, Françoise, Micheline, Arlette et Viger, mais il leur manquait un enfant, Roma, décédé à l'âge

de quatre ans à Chelmsford. En 1944, la famille s'était complétée avec Maurice (décédé en 1954), Marius, Mance et Adèle. Puis, en 1951, Raymond Gendron, un neveu, se joignit à la famille.

À Bourget, tous connaissaient le préuom de cette femme active car, de son bureau, le docteur ne cessait d'appeler «Aline» pour qu'elle vienne le seconder dans son travail.

Dame Aline est aujourd'hui âgée de quatre-vingt-un ans et vit à Ottawa. Elle consacre son temps à s'occuper de sa famille et à voyager à travers le monde.

Gervais, Jacques

Né le 13 décembre 1938, du mariage d'Hector Gervais et de Simone Ménard, Jacques a été baptisé en l'église St-Jacques d'Embruu.

Son mariage à Claudette, fille d'Ernest et de Jeanne d'Arc Brunet, fut célébré à St-Albert le 3 avril 1961. Trois enfants sont nés de leur union.

Jacques a étudié au Juniorat du Sacré-Cœur d'Ottawa et à l'École secondaire d'Embrun. Dans la suite, il a décroché un diplôme en administration de l'Association des Nursing Homes de l'Ontario. Il a aussi fait une première année de comptabilité à l'Université d'Ottawa.

Devenu Bourgetain en 1971, Jacques a été co-propriétaire et administrateur du Bourget Nursing Home durant une douzaine d'années. Depuis 1978, il est commissaire de notre village et président du système d'aqueduc local.

Actif comme il l'a toujours été, Jacques est bien jeune pour prendre une retraite définitive. Présentement, il fait de la comptabilité à temps partiel, mais on le reverra peut-être, un jour, à la tête de quelque nouvelle entreprise.

Gervais, Claudette

Native d'Embrun, Claudette y a vu le jour le 2 mai 1942. Elle est la fille d'Ernest et de Jeanne d'Arc Brunet.

En la paroisse St-Albert, le 3 avril 1961, elle épousait Jacques, fils d'Hector Gervais et de Simone Ménard. Leur mariage a été béni par la venue de trois enfants: deux filles et un garçon.

Après ses études à l'École secondaire de Casselman, Claudette fit une première année à l'Université d'Ottawa. Ayant obtenu un brevet d'enseignement pour écoles primaires bilingues et anglaises, elle est institutrice, pendant douze ans, à St-Albert, Russel et Embrun.

Depuis son arrivée à Bourget, en 1971, Claudette Gervais a été co-propriétaire et directrice



Claudette Gervais

du personnel du Bourget Nursing Home pendant douze ans. Elle détient un diplôme de directeur de personnel de l'Association des hôpitaux du Canada.

Goulet, Alfred

Alfred Goulet naquit à Wendover le 5 juin 1875. Après des études à l'Université d'Ottawa, il épousa Flore Sirois de Hull. Tous deux vinrent s'établir à The Brook pour tenter leur chance en affaires. M. Goulet se lança d'abord dans la vente d'instruments aratoires, pour ensuite acheter un magasin général, qui ne tarda pas à devenir florissant. Ils reconstruisirent le magasin et la maison en 1918. Pour compléter leur famille, M. et M^{me} Goulet adoptèrent deux fils, feu Donat en 1913 et Arthur en 1925.



Alfred Goulet



Jacques Gervais

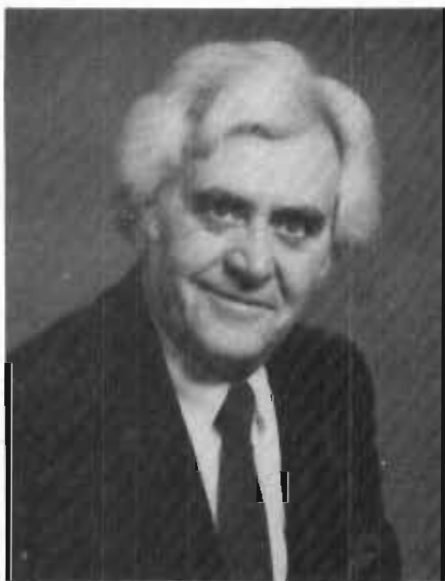
Ils s'intéressèrent vivement à la vie paroissiale et à la population rurale qui leur tenaient particulièrement à cœur, M. Goulet étant lui-même fils de cultivateur.

Après s'être initié à la politique du canton pour en devenir préfet en 1912-1913, M. Goulet élargit ses horizons et se dirigea vers la politique provinciale. Élu député à la législature de Toronto en 1922, il démissionna ensuite en faveur de M. Aurélien Bélanger, inspecteur d'école et défenseur des droits des francophones lors de la présentation du Règlement XVII.

M. Goulet n'abandonna pas la politique pour autant. En 1925, il était élu premier député francophone du comté de Russell. Il se dépensa énergiquement pour les siens, et nombreux sont ceux qui lui doivent d'avoir traversé la crise économique de 1929. Il restera au service de la population jusqu'en 1945, après 33 années de vie politique active.

Sa mémoire se perpétue dans le cœur de ceux qui l'ont connu, et son souvenir reste particulièrement présent grâce à la magnifique verrière de sainte Cécile installée au-dessus du grand portail de l'église; ce fut là sa contribution à la paroisse lors de la restauration majeure de notre temple en 1921. On se souvient aussi qu'en 1944, lorsque les paroissiens se cotisèrent pour élever, à la traverse du chemin de fer sur la rue Champlain-Nord, un calvaire permanent destiné à remplacer la vieille croix de bois qu'un ouragan avait jetée par terre l'année précédente, c'est lui qui se chargea de la faire exécuter et installer par la Cie Harry Haley d'Ottawa, spécialistes de produits en béton.

Avec regrets, M. et M^{me} Goulet quittèrent Bourget en 1954, y laissant le meilleur d'eux-mêmes après cinquante-deux ans de résidence et d'implication totale dans leur communauté. Néanmoins, ils apportèrent avec eux un souve-



Aurèle Gratton

nir impérissable de leurs amis et de leur village bien-aimé.

M^{me} Goulet mourut à Vanier en 1955, et M. Goulet lui survécut jusqu'en 1961.

Gratton, Aurèle

Né à Carlsbad Springs le 9 mars 1920, Aurèle y a été baptisé en l'église St-Laurent. Ses parents étaient Oscar Gratton et Marie-Anne Daoust.

Il fit ses études primaires à Lefavre puis, de 1939 à 1945, on le trouvait à faire du service militaire pendant la deuxième guerre mondiale. Il a fait des stages à Valleyfield (Québec), Truro (N.-É.), Kingston (Ont.) et Debert (T.-N.). À la signature de l'armistice, il était en mer depuis une semaine en route pour Dieppe (France). De retour au pays, il a fait partie, pendant six mois, de la garde côtière canadienne avec Halifax comme port d'attache.

À Brownsburg, lors de vacances, soit le 11 juillet 1942, il prit pour épouse Dolorès, fille d'Osias Leroux et d'Augustine Longtin, qui lui a donné dix enfants dont cinq garçons et quatre filles sont encore vivants.

Les Gratton ont résidé d'abord à Brownsburg puis à Ottawa; ils ont finalement élu domicile à Bourget, en 1946, et ne l'ont pas quitté depuis.

Aurèle a vaillamment surmonté toutes ses épreuves, entre autres, celle de l'accident qui, en 1959, lui a enlevé un enfant et a failli rendre son épouse invalide pour toujours; celle de l'incendie, qui, en 1967, a ravagé sa demeure et l'a forcé à occuper des locaux de fortune pendant qu'il rebâtissait; enfin celle de la longue maladie de son fils, Luc, atteint d'un cancer et que les médecins de l'hôpital avaient retourné chez lui pour y couler ses tout derniers jours mais qui, au moment où il semblait ne plus y avoir d'espoir fut guéri quasi miraculeusement.

Mais, malgré de nombreux nuages, sa vie a connu quelques percées de soleil, par exemple, lorsque, en 1967, il a célébré son vingt-cinquième anniversaire de mariage entouré de ses enfants et d'une nombreuse parenté. Les Gratton remercient le Ciel pour le bel esprit de amille qui anime toute leur progéniture.

Ouvrier de son métier, Aurèle est vraiment homme à tout faire et toujours prêt à aider les autres. Il est entreprenant et généreux, aimant les jeunes et se plaisant à les encourager. D'abord facile, il compte des amis de tous les âges.

Fervent du camping, il fait aussi de la moto-neige et de la bicyclette tout terrain. Grand amateur de courses d'automobiles, il va jusqu'à Cornwall et Syracuse (É.-U.) pour assister à de telles compétitions.

Gratton, Dolorès

Dolorès est née le 18 août 1923, à Bourget, du mariage d'Osias Leroux et d'Augustine Longtin.

Elle termina ses études en onzième année alors que sa famille déménagea à Brownsburg. Elle occupa, pendant deux ans, un poste de surveillante dans une usine de munitions de cet endroit.



Dolorès Gratton

Le 11 juillet 1942, elle épousait, à Brownsburg, Aurèle, fils d'Oscar Gratton et de Marie-Anne Daoust, dont elle a eu dix enfants. Son époux a fait du service militaire pendant qu'elle travaillait à Brownsburg puis lorsqu'elle a commencé à résider à Ottawa. Elle a été employée à la Fonction Publique du Canada, en 1944, mais est revenue à Bourget en 1946. La centrale de la Clarence Telephone Co. était installée dans leur maison lorsqu'ils y emménagèrent et elle continua à en assurer le service pendant trois ans. Madame l'opératrice avait alors trois enfants.

Actuellement, elle est à l'emploi du ministère de la Santé et du Bien-être social. Durant les vingt années qu'on l'y a employée, elle a continuellement cherché à se perfectionner par des cours d'anglais, de français, de correspondance et d'administration; elle occupe un poste d'archiviste médical.

Malgré ses occupations extérieures, Dolorès trouve moyen de bien tenir sa maison; elle a suivi des cours qui lui permettent d'exceller en céramique, en tissage haute-lisse et en décoration de fleurs séchées. Elle est très douée pour la couture et semble bien réussir tout ce qu'elle entreprend.

Tout cela malgré un terrible accident survenu en 1959 et qui, selon les spécialistes, devait la rendre invalide pour le reste de ses jours. En

effet, après la cérémonie du mariage de sa sœur Raymonde, alors que le cortège nuptial se dirigeait vers Clarence-Creek, une collision lui fit perdre l'enfant qu'elle portait; une césarienne permit de l'ondoyer sous le nom de Marie-Pierre. Dolorès, elle fut clouée pendant quatre mois sur un lit d'hôpital; mais, au bout d'un certain temps, celle qui ne devait plus jamais marcher, retrouva l'usage de ses membres et, malgré son handicap, donna même naissance à un gros garçon deux ans et demi plus tard.

Dolorès a déjà fait partie du Cercle des fermières et de la Congrégation des Dames de Ste-Anne. Elle aime la pêche et le camping. Elle adore la forêt, ses oiseaux et son gibier. Elle raffole tellement du rôtissage de saucissons en plein air qu'elle organise des «wienner roasts» même en plein hiver dans la forêt.

Guindon, Fernand

Issu de Pascal Guindon et de Joséphine Lalonde, Fernand, fils aîné d'une famille de sept enfants fréquenta l'école primaire de Bourget et termina ses études secondaires au Petit Séminaire et à l'Université d'Ottawa où il obtint son Baccalauréat ès Arts en 1939. Après deux ans de service militaire, il occupa le poste de traducteur sénior au service du gouvernement fédéral.



Fernand Guindon

En 1942, Fernand épousa Marie-Claire Rouette, B.A. de la Pointe-du-Lac (Québec). De cette union naquirent huit enfants dont cinq fils encore vivants.

En 1945, il retourna à l'entreprise familiale de Apple Hill où il se tailla une place enviable dans le domaine des affaires. Sportif aguerri, il excella aux jeux de hockey et de balle. Durant dix ans, il dirigea la chorale paroissiale de St-

Antoine. Il fut membre d'un grand nombre de clubs sociaux et d'associations sportives dans la région de Cornwall.

Travailleur infatigable, Fernand consacra dix-huit ans de sa vie à la politique provinciale à titre de député dans deux différents comtés: Glengarry et Stormont. Il fut, tour à tour, président de la Commission des Parcs du St-Laurent, Ministre d'État, Ministre du Tourisme et Ministre du Travail. Ses discours à la législature, prononcés dans les deux langues, sont imprégnés d'un désir ardent d'améliorer le sort de la minorité franco-ontarienne dont il se fit le porte-parole à plusieurs reprises. Parmi ses réalisations les plus notoires, il convient de mentionner son rôle dans le projet de la loi établissant l'Université d'Ottawa au niveau d'Université d'État bilingue, soutenue par les deniers publics. Également, il importe de souligner sa lutte tenace auprès du gouvernement ontarien pour la création d'écoles secondaires françaises à l'échelon de la province.

Jouissant d'une semi-retraite bien méritée, Fernand veille sur la bonne marche de ses commerces et occupe encore aujourd'hui le poste de vice-président de la Société des loteries de l'Ontario. Il réside au 709 de la rue Guy à Cornwall et utilise ses moments de loisir à la pêche, au golf et au bridge. Il garde toujours un souvenir impérissable des belles années vécues à Bourget.

Hébert, Albert

Natif de St-Isidore de Prescott, Albert y est né le 2 janvier 1889. Ses parents étaient Olivier Hébert et Martine Demers.

Il était relativement jeune quand il commença à «monter aux chantiers» de la région de L'Annonciation et Mont-Laurier. Il fit son apprentissage comme fromager à St-Isidore, puis pratiqua ce métier à Bourget et à Clarence-Creek. À Bourget, il a été propriétaire de l'ancienne fromagerie du village, qu'il exploitait dans la bâtisse même qu'occupe présentement le dépanneur Legault. La fromagerie qu'il a exploitée à Clarence-Creek a été, par la suite, détruite par un incendie.

À peine âgé de douze ans, Donat, fils d'Albert, commença à s'intéresser à la production du fromage, et il en vint à prendre la relève. Pendant plusieurs années, digne fils de son père, il a été en charge de la fromagerie St-Albert dont le produit était réputé, et l'est encore, à de nombreuses lieues à la ronde.

Autrefois, la saison de production du lait était courte et, pour subvenir aux besoins de la famille, il fallait suppléer par un autre gain-pain durant la saison morte. Ainsi, Albert a déjà coupé jusqu'à mille blocs de glace par jour



Albert Hébert

sur l'étang de la «briquade», pour remplir les glacières des magasins et des maisons privées de Bourget. Plus tard, il fut ingénieur stationnaire à Rockcliffe, y chauffant un édifice du gouvernement, en hiver.

Pour se perfectionner dans son métier, afin de devenir inspecteur de fromagerie, à un certain temps, il suivit un cours spécial à Kempville, mais la faveur politique détourna le poste vers un autre candidat.

Albert Hébert était bilingue et l'inspecteur Eddie McAllister, qui l'était aussi, se plaisait à converser en sa langue avec notre fromager canadien-français pour jouir de sa maîtrise à s'exprimer en anglais.

À Casselman, le 10 septembre 1907, Albert épousait Clara, fille de Gustave Viau et de Véronique Bombardier. Ils eurent treize enfants dont six sont encore vivants.

Albert vivait en face de notre église quand, par un beau dimanche d'été, après la grand-messe, la mort le terrassa alors qu'il se berçait sur sa galerie. C'était le 30 juin 1948.

Hébert, Clara

Originaire de Casselman, Clara, qui était fille de Gustave Viau et de Véronique Bombardier, y naquit le 23 juillet 1893.

En l'église Ste-Euphémie de Casselman, le 10 septembre 1907, elle épousait Albert, fils d'Olivier Hébert et de Martine Demers. Leur union donna treize enfants dont sept sont décédés.

Femme fière et toujours bien mise, Clara était sympathique et aimait les gens. Excellente mère de famille et bonne couturière, elle confectionnait tous les vêtements de ses en-



Clara Hébert

fants. Elle trouvait beaucoup de plaisir à s'a-
donner à des travaux délicats tels la broderie.

Quand l'âge eut gravement compromis sa
santé, Clara devint la première pensionnaire
du Nursing Home local qui venait d'être ouvert
par le docteur Moise Gendron.

Son décès survint le 10 octobre 1974 à l'âge
de quatre-vingt-un ans.

Houle, Conrad

À Eudore (Louis d'Or) Houle et son épouse,
Malvina Brunet, naissait, le 22 décembre 1910,
un fils qui fut baptisé sous le nom de Conrad.

Il a fait les huit années du cours primaire en
sa paroisse natale de Bourget. Sous le nom de
Louis-Conrad, le 18 juillet 1936, il épousait, en
la cathédrale d'Ottawa, Germaine, fille de Del-



Conrad Houle

phis Gagnon et de Mérisa Vinet, qui lui donna
quatre enfants: un garçon et trois filles.

Après le décès de sa première épouse, le 12
juillet 1957, il se remaria, le 30 juin 1958, avec
Gilberte, fille d'Auguste Hurtubise et d'Exorée
Éthier.

Conrad était commerçant par vocation. Il
commença par être agent d'assurance-vie pour
l'Union St-Joseph du Canada et, en même
temps, il vendait des produits Paula.

Lorsque la coopérative avicole décida de
cesser ses activités, il en acheta la propriété et
le stock afin que Bourget conserve son poste de
mirage d'œufs. Il y développa aussi un centre
de plomberie. Conrad a même été l'un des pre-
miers vendeurs et réparateurs de télévision de
Bourget.

Plus tard, il céda ses droits sur un lot de la
rue Laval-est afin de permettre l'ouverture de
la rue Montcalm.

À son décès, survenu le 27 septembre 1964,
Conrad était membre de la Ligue du Sacré-
Cœur. Il a aussi été commissaire de l'école de la
septième concession en 1940.

Houle, Germaine

Originaire de Fassett (Québec), Germaine,
qui naquit le 11 mars 1911, était la fille de
Delphis Gagnon et de Mérisa Vinet.

Elle fit ses études primaires dans son village
natal. Dans la suite, elle fut ménagère du curé
de la paroisse de Plaisance pendant plusieurs
années.

À la Cathédrale d'Ottawa, le 18 juillet 1936,
Germaine épousait Conrad, fils d'Eudore
(Louis d'Or) Houle et de Malvina Brunet de
Bourget. Elle vint aussitôt demeurer dans notre
paroisse et y resta jusqu'à sa mort, le 12 juillet
1957.

Le couple Gagnon-Houle a eu quatre enfants:
Guy, Rita, Yvette et Odette.

Femme de très grande discrétion, Germaine
se consacrait entièrement à bien élever sa fa-
mille et aux soins du ménage. Elle était excel-
lente bonlangère. Elle jouait le piano pour son
agrément et celui des siens.

Houle, Eudore (Louis d'Or)

C'est à Lemieux, le 17 avril 1881, que naquit
Eudore, fils de Joseph Houle et d'Armandine
Brunet. La première fois que quelqu'un, ayant
mal compris le nom du bébé, l'appela Louis
d'Or, ce surnom lui resta. Pour ces parents, leur
enfant était quelque chose de précieux comme
l'étaient, pour les pauvres gens de jadis, les



Germaine Houle

fameux louis d'or des contes de notre folklore,
la plus riche monnaie des temps monarchique
de la vieille France. Le surnom supplanta si
bien le nom de baptême qu'Eudore a été inscrit
à l'école et partout dans la suite, même aux
régistres officiels, sous le nom de Louis d'Or.
Jusqu'à ses descendants qui, ignorant son véri-
table nom, ont éprouvé beaucoup de difficultés
à trouver les renseignements nécessaires pour
la préparation de cette biographie.

On sait que Louis d'Or est arrivé à Bourget en
1909 et qu'il y est resté jusqu'à sa mort, le 14
décembre 1974.

Le 7 février 1905, Eudore Houle a épousé, en
l'église St-Joseph de Lemieux, Malvina, fille de
Louis Brunet et d'Helmina Groulx. Ils ont élevé
un seul fils, Conrad.

Ses descendants savent qu'il a travaillé, en
hiver, comme hûcheront à Tupper Lake, aux



Eudore (Louis d'Or) Houle

États-Unis, pendant plusieurs années. Il a aussi été employé de Merkley Brickyard, à Ottawa, durant environ trente ans.

Adroit menuisier, il a bâti plusieurs maisons à Bourget. C'est lui qui a été chargé, par M. le curé Paquette, de démolir bénévolement l'autel et les confessionnaux de l'ancienne sacristie. Pour le récompenser, son employeur lui donna les matériaux de démolition et le vieil harmonium de ladite chapelle.

Certains anciens se rappellent que Louis d'Or était violonneux et gigueux.

Houle, Malvina

À Moose-Creek, le 25 mars 1888, serait née Malvina, fille de Louis Brunet et d'Helmina Groulx.



Malvina Houle

Les détails manquent sur sa jeunesse avant son mariage. C'est à Lemieux, le 7 février 1905, qu'en l'église paroissiale St-Joseph, elle épousa l'Édore (Louis d'Or), fils de Joseph Houle et d'Armandine Brunet. Ils n'eurent qu'un seul enfant, Cunrad, qui mourut une dizaine d'années avant eux.

On dit que Malvina avait un talent commercial particulier: aux encans, elle misait juste pour se faire adjuger des articles qu'elle était certaine de revendre avec profit à des personnes qui en avaient besoin.

On rapporte aussi qu'elle avait le don de guérir les infections d'herbe à la puce, d'eczéma, etc. Elle n'a pas eu le temps, comme le veut la tradition, de transmettre cette aptitude avant de mourir.

Malvina avait la passion des fleurs et des couleurs. Elle décéda, le 20 février 1973, à l'âge de 85 ans.

Houle, Guy-Oscar

Né citoyen de Bourget, le 2 juin 1943, Guy-Oscar, fils de Conrad Houle et de Germaine Gagnon, y a été baptisé en l'église du Sacré-Cœur.

Après ses études primaires à Bourget, il se permit une pause avant de poursuivre son secondaire (douzième année) au Collège Algonquin où il suivit également un cours (deux ans) de technicien en électronique. Depuis, il est donc électronicien.

Entre le primaire et le secondaire, il a été boulanger à Bourget pendant trois ans. De 1962 à 1965, il reste à Ottawa où il travaille à la boulangerie Morrison-Lamothe.

Devenu électronicien, il est engagé pendant cinq ans pour Xerox du Canada (1973 à 1978), dont un peu plus de deux ans à Montréal (1976-1978).

En 1978, Guy achète un magasin général à Châte-à-Blondeau mais, cinq mois plus tard, après qu'il y eut apporté beaucoup d'améliorations, un incendie détruit tout: magasin et maison familiale en plus de l'Hôtel de la Place qui est voisin. La propriété est à peine assurée et Guy est presque «lavé», mais il se relance courageusement dans le combat de la vie.

Depuis quelques années, il est à l'emploi de Savin-Canada Inc., manufacture qui produit du matériel électronique.

En 1965-1966, Guy a passé un an à Hamilton où il a pris pour femme Gisèle-Colombe, fille de Fernand Kirouac et de Béatrice Vanasse qui lui a donné trois enfants: deux fils et une fille. Le fils de Conrad est un adhérent très convaincu du renouveau charismatique.

Guy souffre d'une rare maladie de la vue, ce qui l'a incité à devenir membre de la Fondation de la rétinite pigmentaire à Montréal en 1976-



Guy Oscar Houle

1978. Il a même alors été chargé de la publicité de cet organisme.

Guy-Oscar a déjà fait de l'importation en provenance d'une vingtaine de pays étrangers; c'est un débrouillard un peu rare!

Houle, Gisèle-Colombe

Baptisée à l'église St-Charles de Vanier, le 7 septembre 1947, Gisèle-Colombe était née dans cette paroisse, le 26 août précédent, du mariage de Fernand Kirouac avec Béatrice Vanasse.



Gisèle Colombe Houle

Dans sa jeunesse, elle a resté deux ans à St-Pascal-Baylon où elle a fréquenté l'école primaire et se rappelle qu'Odette, fille d'Ovila Lavoie, y a été son institutrice. Ensuite, elle a continué ses études à l'école St-Pierre d'Ottawa et à Angers. Après sa dixième année, elle a fait un cours commercial de deux ans au Collège Algonquin d'Ottawa.

Gisèle-Colombe a été confirmée par M^{re} Lemieux à Russell, le 26 septembre 1955. C'est en l'église Notre-Dame-du-Perpétuel-Secours de Hamilton qu'elle a épousé, le 6 novembre 1965, Guy-Oscar, fils de Conrad Houle et de Germaine Gagnon. Trois enfants sont nés de leur union: Sandra, Roger et Sylvain.

En 1965-1966, Gisèle-Colombe a travaillé au Nursing Home de Bourget, alors propriété de M. et M^{me} Jacques Gervais.

Les Houle ont demeuré plusieurs années à Bourget. Ayant déjà résidé sur la rue Montcalm, ils se sont ensuite bâti une maison dans la septième concession qu'ils vendirent pour déménager à Montréal. Après leur épreuve de Châte-à-Blondeau, ils ont revenus rester sur la rue Sicard mais ont quitté Bourget pour Ottawa en 1984.

Hurtubise, Augustin

Fils d'Olivier Hurtubise et de Zoé Auger, Augustin naquit à The Brook le 3 décembre 1865.



Augustin Hurtubise

Le 16 août 1898, il épousait Exorée, fille d'Olivier Éthier et d'Émilie Roy, qui lui donna huit enfants, soit cinq garçons et trois filles.

Après son mariage, il alla travailler aux chantiers, pendant quelques années, à Evelett, Minnesota. De retour à Bourget, en 1905, il acheta une ferme où il a élevé toute sa famille; cette propriété appartient aujourd'hui à M^{lle} Susan Eumick. Augustin y construisit une grande maison en briques de Bourget; il y cultiva aussi la terre jusqu'à sa retraite, en 1937, alors qu'il vint s'établir au village dans la maison présentement occupée par sa bru, M^{me} Élise Hurtubise.



Exorée Hurtubise

La Providence ne le laissa pas jouir longtemps de sa retraite au village car il décéda, le 13 mars 1939, à l'âge de soixante-treize ans.

Augustin fut l'un des premiers Bourgetains à posséder une voiture automobile. Sa MacLaughlin-Buick 1927, une décapotable, était quelque chose dont on pouvait être fier en son temps.

Hurtubise, Exorée

Née à The Brook, le 7 mai 1878, Exorée était la fille d'Olivier Éthier et d'Émilie Roy.

En l'église de sa paroisse, le 16 août 1898, elle épousait Augustin, fils d'Olivier Hurtubise et de Zoé Auger, de qui elle eut huit enfants: Raoul (époux de Blanche Laroche), Noëlla, Ernest (époux d'Élise Martel), Cécile (épouse en premières noces de Philippe Tassé et en secondes noces de Roméo Lacroix), Gilberte (épouse de Conrad Houle), Bruno (époux d'Annette Daoust), Charles (époux de Cécile Labrosse) et Gaston (époux d'Yvonne Dumas). Les trois aînés naquirent à Evelett, Minnesota.

Durant son séjour aux États-Unis, Exorée faisait la cuisine pour les bûcherons du chantier où travaillait son mari.

Après être revenue à Bourget, elle aidait Augustin aux travaux de la ferme tout en vaquant à ses occupations de mère de famille et de maîtresse de maison: elle cultivait aussi un grand jardin.

Très pieuse, Exorée ne manquait aucun office à l'église lorsqu'elle fut rendue au village. Elle décéda, le 9 août 1963, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans.

Hurtubise, Bruno

Bruno naissait à Bourget, le 10 octobre 1911, du mariage d'Auguste Hurtubise et d'Exorée Éthier.

Il a fait ses études primaires à l'école du «Trois» puis est resté sur la terre avec son père; quand celui-ci prit sa retraite et vint s'installer au village, Bruno devint propriétaire du vieux bien familial.

Le 20 juin 1936, il épousait Annette, fille de Joseph Daoust et de Cordélia Lefebvre qui lui a donné deux enfants: un garçon et une fille.

Excellent mécanicien, à un certain moment, Bruno devint chauffeur de camion puis opérateur d'une niveleuse pour les comtés unis de Prescott et Russell.

Enthousiaste disciple de saint Hubert, Bruno aimait beaucoup faire des randonnées dans les champs et les bois, le dimanche, pour taquiner



Bruno Hurtubise

les siffleux et les perdrix. Il adorait la chasse au chevreuil et allait chaque automne s'y adonner en région permise. Il pouvait se vanter de très belles prises. Ironie du sort, il mourut lors d'une excursion de chasse dans la région de Calabogie, par suite d'un arrêt cardiaque, en signalant à ses copains qu'un chevreuil venait d'être abattu.

Son décès est survenu le 12 novembre 1974.

Hurtubise, Annette

En notre paroisse Sacré-Cœur, le 21 juin 1910, naissait Annette, fille de Joseph Daoust et de Cordélia Lefebvre.

C'est à Bourget également qu'elle épousa, le 20 juin 1936, Bruno, fils d'Auguste Hurtubise et d'Exorée Éthier, de qui elle eut deux enfants: Ginette (M^{me} Ronald Mayer) et Jean (époux de



Annette Hurtubise

Madeleine Gratton) décédé accidentellement le 25 juillet 1967.

Annette a toujours été reconnue pour une bonne épouse et une admirable mère de famille. Elle réside à Casselman depuis 1976.

Dans le passé, elle a fait de nombreuses courtes-pointes et beaucoup de broderie; elle était aussi excellent cordon-bleu.

Hurtubise, Charles

Charles vit le jour avec son frère jumeau, Gaston, le 1^{er} juin 1918. Son père, Auguste Hurtubise, et sa mère, Exorée Éthier, ainsi que ses six frères et sœurs reçurent avec joie les nouveaux nés.



Charles Hurtubise

Ayant fait ses études primaires à Bourget, Charlie passa quelque temps au Petit Séminaire d'Ottawa et alla ensuite finir son cours classique à l'Université d'Ottawa où il mérita ses baccalauréats ès Arts et en Philosophie. Épris des études, ce jeune Hurtubise s'inscrivit à l'Institut de Philosophie de l'U.O., puis il fit une année d'études pédagogiques à l'Université de Toronto.

Au mois d'août 1941, il s'enrôla dans le Corps d'Aviation Royal Canadien; l'année suivante, il passa au Transport Command de la R.A.F., où dans la suite il reçut les galons de capitaine. Charlie a mérité d'être cité par le roi, au jour de l'an 1945. Notre aviateur pilote a traversé trente-cinq avions outre-mer: il en a livrés en Angleterre, en Italie et aux Indes; il a fait escale en Floride, aux Îles Bahamas et Ascension, en Amérique du Sud, en Afrique Équatoriale, en Égypte, en Algérie, en France, etc. Il a alors pratiquement fait le tour du monde et a vu les «belles» de tous les pays, mais comme «nulle ne vaut la Canadienne», il

est revenu à Bourget, chercher celle qui parlait sa destinée, Cécile Labrosse qu'il a épousée le 21 juillet 1945 et qui lui a donné quatre enfants.

Charles possédait une plume alerte: il a déjà fait sa marque comme rédacteur à «La Rotonde» de l'Université d'Ottawa. Après avoir été licencié de l'Aviation, il entreprit des études en Droit à l'Université de Montréal, mais ce ne fut pas facile de retourner à ses bouquins pour quatre années d'étude après la vie trépidante de la période de guerre. Il resta en contact avec l'Aviation en s'enrôlant dans l'Escadrille-438 de St-Hubert. Parfois, un avion venait saluer les amis de Bourget: c'était Charlie qui prenait l'air!

À un moment, il décida de faire fortune en continuant sa carrière de pilote, cette fois en photographie aérienne. Il survola alors les Territoires du Nord-Ouest et les Rocheuses jusqu'au Texas, puis compléta sa course autour du monde.

C'est dans la banlieue de Montréal, à Lasalle, qu'il prit finalement racine. Ayant été accepté au Barreau de la province de Québec, il pratiqua le Droit durant quelques années. Par la suite, on le retrouve au Ministère des Affaires Indiennes, au poste de Conseiller Pédagogique, où ses études et son expérience lui rendent la tâche agréable dans un travail qu'il aime. Il y resta jusqu'à ce qu'il quitte subitement les siens, le 7 avril 1978, à l'âge de cinquante-neuf ans.

Charles Hurtubise laisse à sa famille et à ses amis le souvenir d'un être exceptionnel.

Hurtubise, Cécile

Née à Bourget, le 28 novembre 1922, Cécile était la fille de Gédéon Labrosse, fils, et de Démérise Castonguay.

En notre église paroissiale, le 21 juillet 1945, Cécile unissait sa destinée à celle de Charles, fils d'Auguste Hurtubise et d'Exorée Éthier, de qui elle a eu quatre enfants: Georges, Michelle, Paul et Claude.

Cécile a été Bourgetaine depuis sa naissance jusqu'à son mariage, alors que, selon le vieux dicton, «Qui prend mari, prend pays», elle suivit Charles dans la métropole canadienne. La petite Labrosse d'autrefois a, depuis lors, toujours été une «mère de famille à plein temps» comme elle le dit elle-même.

Très active, elle occupe les temps libres, que lui laisse le soin de sa maison, à faire jardinage, lecture, tricot, tennis, etc.

Les Bourgetains n'ont pas oublié la branche des Labrosse à laquelle appartenait Cécile et qui, aussi loin qu'on se le rappelle, habitait la maison occupée plus récemment par Jéovah



Cécile Hurtubise

Amyot sur la rue Potvin. Dans le temps, c'était une demeure à deux côtés. Dans la partie nord, résidaient le grand-père Gédéon et son épouse, Emma Bazinet, du bon monde dépareillé. Au sud restaient Gédéon, fils, (surnommé «Ti-Fin») et son épouse, Démérise Castonguay, femme extrêmement patiente que parents et amis appelaient affectueusement «Mérise». Le jeune couple eut six enfants dont Cécile était une des benjamines. Les autres sont: Alice (M^{me} Bourbonnais), âgée maintenant de quatre-vingts ans et résidant à Montréal, Béatrice (M^{me} Urbain Diotte), âgée de soixante-seize ans et qui reste en Floride; Dorice, décédée à Sarnia en 1982, à l'âge de soixante-seize ans; Léo (époux de Claire Lapalme) de Sarnia et Gracia (M^{me} Laurent Riopel) de Cornwall.

Signalons qu'à l'origine, cette famille arriva à Bourget, portant le nom de Raymond dit Labrosse; avec le temps, le Raymond est tombé en désuétude et seul la désignation Labrosse a survécu.

Hurtubise, Charles-Auguste

Charles-Auguste Hurtubise est né à Bourget le 27 avril 1930, d'Ernest Hurtubise et d'Élise Martel. Il fait ses études primaires à l'école du trois puis poursuit ses neuvième et dixième années à l'école du Sacré-Cœur de Bourget. Deux ans après il fait partie du premier groupe de gradués de l'école Secondaire Privée de Bourget. Par la suite il obtient un diplôme en agriculture de l'école d'Agriculture de Ste-Martine au Québec (1948-1950). Puis il prend la relève sur la ferme paternelle jusqu'en 1967.

Le 28 août 1954 il épouse Pauline Lalonde de qui naissent cinq enfants. Il est commissaire à l'école du «Trois» puis à celle du village, snite à la centralisation de ces deux écoles primaires. Charles participe entre autres à la di-



Charles-Auguste Hurtubise

rection de la Coopérative laitière de Bourget, de l'Union des cultivateurs franco-ontariens, du Club Lapointe et du Comité de la bibliothèque paroissiale.

De 1967 à 1970 il travaille à titre de représentant des Coopératives Unies de l'Ontario (U.C.O.) et de 1970 à 1983, est à l'emploi du Ministère de l'Agriculture et de l'Alimentation de l'Ontario. Il fait équipe durant ces treize dernières années à Plantagenet à titre de conseiller de l'A.R.D.A. Au premier janvier 1984 il devient responsable pour organiser l'éducation permanente au nouveau Collège de Technologie agricole et alimentaire d'Alfred et est aussi chargé de faire la promotion de ce dernier à travers l'Ontario français.

Hurtubise, Pauline

Fille de Robert S. Lalonde et d'Imelda McNeil, Pauline naquit à Edmonton, Alberta,



Pauline Hurtubise

le 29 mars 1934 puis émigra à Bourget à l'âge de deux ans et demi quand son père vint s'établir sur la ferme avicole Lalonde aujourd'hui propriété de M. Raymond Gadouas. Elle fit ses études primaires et secondaires à Bourget même où elle gradua de l'École Bilingue Secondaire Privée en 1952.

Après avoir travaillé à Ottawa pour les ministères de la Défense Nationale et des Transports, Pauline épousa le 28 août 1954 un cultivateur de chez nous, Charles-Auguste Hurtubise de qui elle eut cinq enfants: Rodrigue, Jean-Denis, Marcelle, Lise et Marc.

Pendant huit ans Pauline garda des enfants dont les parents travaillaient en dehors du foyer.

Depuis 1976 elle fait de la tenue de livres et dactylographie à son domicile, travaillant même, depuis quelque temps, comme secrétaire à temps partiel.

Horticulteur amateur, elle veille sur plus de 200 plantes vertes et, à l'occasion, on la consulte sur les soins à donner à une plante malade ou d'autres problèmes semblables.

Aussi, sa cour l'hiver est un foyer d'accueil pour des centaines d'oiseaux de diverses espèces qu'elle nourrit assidûment.

Hurtubise, Ernest

En 1903, le 27 septembre, arrivait sur terre, Ernest, fils d'Auguste Hurtubise et d'Exorée Éthier. Né aux États-Unis à Eveleth, Minnesota, il n'avait que deux ans quand il revint au pays avec ses parents.

Après avoir étudié à l'école séparée du troisième rang, il se consacra à l'agriculture. Il unissait sa destinée à celle d'Élise Martel, le 9 juillet 1929, à Bourget.

Ernest Hurtubise s'intéressa à tous les problèmes sociaux et économiques des cultivateurs. Ceci l'amena à être président du Cercle agricole de Bourget, directeur de la Coopérative laitière et directeur du Comité diocésain d'Ottawa pour l'Union des cultivateurs Franco-ontariens. Il fut commissaire d'école séparée de son arrondissement et aussi conseiller du Canton de Clarence pendant trois ans.

Notre «Dame-As» possédait le génie de la mécanique et de l'électricité; il a inventé une crible pouvant enlever certaines graines de mauvaises herbes dangereuses parmi les semences fourragères; c'est ainsi qu'il réussit à faire un mil n° 1 avec une semence rejetée parce qu'infectée de marguerite blanche.

À partir du premier avril 1950 jusqu'en août 1968, Ernest travaille à titre de contremaître à la forêt Larose. Encore là, ses penchants natu-



Ernest Hurtubise

rels pour la mécanique l'incitent à inventer une planteuse qui servira à déposer plus rapidement des milliers d'arbres nains dans les terres impropres à l'agriculture.

Possesseur d'une voix très riche, Ernest a malheureusement négligé de la développer: il fut quand même, et toute sa vie durant, un des chanteurs les plus appréciés de la paroisse.

Ayant toujours joui d'une santé remarquable, Ernest a eu le privilège de célébrer avec son épouse, le 9 juillet 1979, leurs cinquante ans de mariage, entourés de leurs neuf enfants et de nombreux petits-enfants.

Doué d'un tempérament pondéré, il était doté de nombreux talents dont, avec une remarquable jeunesse de cœur, il fit profiter sa famille et ses nombreux amis jusqu'au moment de sa mort, survenue subitement le 2 novembre 1982.

Hurtubise, Élise

Élise a vu le jour dans une paroisse à peine plus ancienne que la nôtre: en effet, Wendover a célébré son centième anniversaire l'an dernier. Ses parents, Napoléon Martel et Élisa Corbeil y vivaient lorsqu'ils eurent la joie d'accueillir leur première née le 6 avril 1903.

Élise a fréquenté l'école primaire pendant huit ans pour y obtenir son certificat d'entrée (Entrance). Dans la suite, elle a été employée aux magasins de MM. Philias Giroux et Octave Perron. Deux ans avant son mariage, elle a aussi travaillé à Ottawa et à Hull.

Le 9 juillet 1929, elle s'engageait pour la vie à Ernest, fils d'Auguste Hurtubise et d'Exorée Éthier. Au cours de leur vie conjugale, ils ont «réchappé» neuf des dix enfants que le Ciel leur a envoyés.



Élise Hurlubise

Mère de famille courageuse, travailleuse d'une énergie rare, Élise a contribué grandement au succès des entreprises d'Ernest et elle l'a si bien secondé dans la tâche d'élever leur famille qu'ils peuvent s'enorgueillir aujourd'hui de voir tous leurs enfants «bien placés» après leur avoir inculqué d'excellents principes et une bonne instruction.

Une de leurs filles, Marcelle, est religieuse missionnaire en Afrique.

Hurlubise, Gaston

L'un des deux derniers nés d'Auguste Hurlubise et d'Exorée Éthier, Gaston, est le frère jumeau de Charles; il vit donc le jour à peu près en même temps que lui, un certain premier juin 1918. Charlie avait les cheveux blonds et frisés; ceux de Gaston étaient très noirs et à



Gaston Hurlubise

peine ondulés. En fait de «bessons», ils ne se ressemblaient pas plus que des frères qui ne se ressemblent pas.

Gaston suivit son frère jumeau à la petite école de la troisième concession d'abord, puis au Petit Séminaire et à l'Université d'Ottawa; mais là, bientôt il faussa compagnie à son compagnon de naissance et il s'inscrivit comme élève au Collège Bilingue Larocque. Il entra au Corps d'Aviation Royal Canadien en janvier 1939, et en faisait encore partie à la fin des hostilités, alors qu'il était stationné à Moncton (Nouveau-Brunswick). Toujours jovial, sans trop s'en faire, il a attendu patiemment qu'on lui accorde son licenciement.

Comme son frère jumeau, Gaston a épousé une jeune fille de Bourget. En effet, le 6 juillet 1940, il échangeait les serments du mariage avec Yvonne, fille d'Ernest Dumas et d'Alice Parent, qui lui a donné trois fils.

À sa retraite, après vingt-cinq ans de service au Ministère de la Correction, Gaston demeure à Merrickville (Ont.) depuis 1952.

Hurlubise, Yvonne

Baptisée en l'église Sacré-Cœur de Bourget, Yvonne est née le 7 novembre 1920 du mariage d'Ernest Dumas et d'Alice Parent.



Yvonne Hurlubise

Elle a fait son cours primaire à Bourget puis a continué ses études au Couvent Notre-Dame-du-Sacré-Cœur d'Ottawa, après quoi elle a fait un stage à l'Université d'Ottawa. S'étant alors mérité un brevet d'enseignement à l'élémentaire, elle obtint dans la suite un certificat d'enseignement du français, langue seconde.

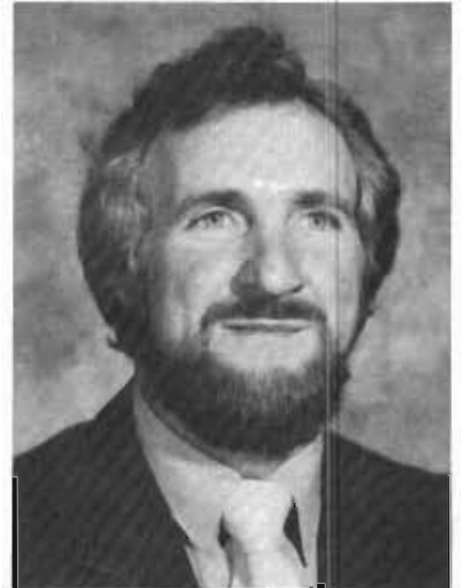
Au cours de sa carrière d'institutrice, elle a enseigné le français à Birmingham, en Angleterre. Sa dernière année d'enseignement a été celle de 1979-1980.

Ayant passé les vingt premières années de sa vie à Bourget, les caprices de la guerre lui ont fait marier un Bourgetain loin de leur paroisse natale: en effet, c'est à St-Thomas (Ont.), le 6 juillet 1940, qu'Yvonne a épousé Gaston, fils d'Auguste Hurlubise et d'Exorée Éthier, qui lui a donné trois fils: Laurent, Daniel et Richard.

En son patelin d'adoption, M^{me} Gaston Hurlubise a fait partie du Club Français, de la Ligue des Femmes Catholiques et de la Fédération des Professeurs. Enseignante à la retraite, elle réside à Merrickville. Ses passe-temps favoris sont les voyages, la marche et la lecture.

Hurlubise, Pierre

À Bourget, le 2 août 1942 fut marqué par la naissance de Pierre, fils d'Ernest Hurlubise et d'Élise Martel.



Pierre Hurlubise

Il a complété ses études élémentaires et intermédiaires en fréquentant d'abord l'école du «Trois», puis celle du Sacré-Cœur au village, ensuite en faisant ses onzième et douzième années à l'école secondaire privée de Bourget. Après, il obtient un brevet d'enseignement de l'Ontario qui l'autorise à être instituteur de 1962 à 1969 puis de 1979 à 1984.

Durant la période 1967-1978, il a été cultivateur, exploitant la ferme paternelle qu'il a acquise de son frère Charles-Auguste.

Les caprices de la destinée lui ont fait connaître Réjeanne lors de ses études secondaires: il ne la perd plus de vue et en obtient le grand consentement qui les rend époux et épouse, le 4 juillet 1964, en l'église Ste-Félicité de Clarence-Creek. La mariée du jour était fille de Conrad Hupé et de Laurette Deschamps. La Providence leur a envoyé quatre garçons: Luc, Benoit, Yvon et Jean qui pourront perpétuer le nom des Hurlubise.

Pierre a hérité une voix magnifique de son père. La parabole de l'Évangile l'a probablement inspiré car, plutôt que de cacher son talent «sous le boisseau», il en fait profiter généreusement la communauté. En effet, il est membre: premièrement, du chœur de chant de la paroisse depuis vingt-cinq ans; deuxièmement, de la chorale dite «Chœur du Moulin» de Rockland, et troisièmement, de la «Caféthèque» de l'école secondaire de Casselman où il enseigne.

Parmi ses participations à caractère civique, mentionnons qu'il est membre du Conseil des écoles catholiques de Prescott-Russell, du Club Lapointe et du Comité de la Bibliothèque de Bourget. Au temps où il était agriculteur, il a été membre du Comité laitier (1970-1977).

Ses passe-temps favoris? Signalons qu'il a déjà été éleveur de chinchillas; il fait aussi beaucoup de bricolage et de sports. mais ses hobbies par excellence sont le chant et la musique.

Hurtubise, Réjeanne

Réjeanne naît à Clarence-Creek le 27 août 1943. Fille de Conrad Hupé et de Laurette Deschamps, elle a trois sœurs et cinq frères.

Une fois ses études primaires faites à l'école du rang n° 24 de Clarence-Creek, elle vient compléter son cours secondaire à l'école privée de Bourget. Elle se dirige ensuite vers l'école normale de l'Université d'Ottawa dont elle obtient un brevet d'enseignement, puis fait ses premières armes, comme institutrice, dans sa paroisse natale à l'école Ste-Félicité.

Réjeanne a connu Pierre à l'école secondaire, mais leur idylle ne vit le jour qu'à la dernière journée des classes, soit au soir de la graduation. Il ne s'agissait pas d'un caprice passerager



Réjeanne Hurtubise

mais de sentiments sérieux qui aboutirent aux sons de la marche nuptiale, en l'église Ste-Félicité, le 4 juillet 1964. Le conjoint était fils d'Ernest Hurtubise et d'Élise Martel. De cette union sont issus quatre fils.

Installé à Bourget dès son mariage, le jeune couple villégiature pendant trois ans, puis opte pour un grand changement. En effet Pierre et Réjeanne se portent acquéreurs de la ferme paternelle des Hurtubise et, avec leurs deux fils, Luc et Benoit, ils commencent une nouvelle vie, celle d'exploitants agricoles. Toute la famille travaillera donc à la culture de la terre pendant onze ans. Réjeanne déclare avoir été une femme très choyée parce que entourée d'hommes attentionnés car, aux deux premiers fils, vinrent s'ajouter deux autres garçons: Yvon et Jean.

Après mûres réflexions, les Hurtubise décident, en 1978, de vendre leur ferme, mais se réservent un bon lopin de terre pour y construire leur nouvelle demeure. La campagne, quoi de mieux pour y élever des enfants, jardiner et respirer l'air pur!

Madame Réjeanne décide alors de retourner à l'enseignement à titre de suppléante. Ainsi, elle remplit doublement le rôle d'éducatrice: à la maison et à l'école. Elle déclare une gamme de loisirs diversifiés: la lecture, les sports, l'artisanat, la rénovation des choses antiques et, bien entendu, le jardinage. Elle s'occupe activement des comités de la liturgie et du centenaire de la paroisse; elle fait aussi partie de la chorale.

Signalons que jusqu'ici sa vie s'est écoulée à peu près également entre Clarence-Creek et Bourget.

Hurtubise, Raoul

En terre américaine, le 4 août 1899, naissait Raoul, fils d'Auguste Hurtubise et d'Exorée Éthier. Ce nouveau-né fut baptisé dans l'église Holy-Family d'Eveleth, Minnesota.

Raoul vint s'installer à The Brook avec ses parents, en 1905, et y demeura jusqu'en 1926.

Après avoir étudié pendant quelques années sur les bancs de l'école primaire du «Trois», il passa par l'Université d'Ottawa puis se dirigea vers le Collège d'Agriculture de Guelph, d'où il sortit avec le diplôme de Bachelier en Science Agricole.

Attaché à la Division des Plantes fourragères du Ministère de l'Agriculture du Canada, Raoul Hurtubise a été inspecteur de grains de semence jusqu'à la fin de ses jours. Ses bureaux se trouvaient à New Liskeard où il avait établi sa résidence.

Il s'unit à Blanche, par les liens du mariage, le 14 octobre 1926, en l'église du Sacré-Cœur



Raoul Hurtubise

de Bourget. Les parents de la mariée étaient Napoléon Laroche et Odile Lortie. Leur foyer a été égayé par la présence de trois enfants: Jean-Paul, Fernand et Rita.

Ce fils natif de Bourget est décédé le 8 novembre 1954 et a été inhumé dans notre cimetière.

Iannattone, Patricia

Née à Bourget, le 5 juillet 1948, Patricia a été baptisée en l'église du Sacré-Cœur. Elle était la fille d'Émilien Auger et d'Edna Pellerin.

Ayant fréquenté l'école du village jusqu'à la dixième année, elle est allée ensuite poursuivre ses onzième et douzième au Couvent Notre-Dame du Bon Conseil à Ottawa. Après, elle étudia à l'école Normale d'Ottawa puis à



Patricia Iannattone

l'Université de Calgary en Alberta. Elle est maintenant professeur de français.

À Londres, Angleterre, le 14 septembre 1978, Patricia épousait Gino Iannattone de qui elle a eu un fils, Marcus, maintenant âgé de quatre ans.

Cette ancienne Bourgetaine se plaît à voyager, à lire et à collectionner des antiquités.

Jérôme, André

Fils de Josaphat Jérôme et d'Eva Labrèche, André est né à Bourget le 4 avril 1937.

Il a fréquenté l'école du «Trois» jusqu'à l'âge de quatorze ans pour y compléter son cours primaire, après quoi, il aida son père à exploiter la ferme paternelle.

Lorsque son père décéda, en 1958, il continua à travailler sous la direction de sa mère puis, il prit la ferme à son compte, en 1973, lorsque M^{me} Jérôme devint résidente du Nursing Home de Bourget.

«Il n'a jamais été un sorteux» de dire sa mère mais, trouvant sans doute son expérience du célibat suffisamment longue, à l'âge de quarante-six ans, il épousait Yvette, fille d'André Meilleur et de Délima Vanier. Leur mariage a été célébré à Hammond le 5 mars 1983.

André s'est toujours bien débrouillé sur la terre. Bricoleur dans tous les domaines, il est toujours prêt à rendre service à tout le monde. Ainsi, on vient le voir de loin pour se faire dépanner quand on a besoin de soudures pressantes. On dit qu'il possède le don de sourcier depuis l'âge de seize ans, alors qu'il a commencé, avec une barbe de coudrier, à découvrir les veines d'eau souterraines avant de creuser des puits.



André Jérôme

Jérôme, Yvette

Fille d'André Meilleur et de Délima Vanier, Yvette vit le jour à Embrun, le 16 avril 1942.



Yvette Jérôme

Après les huit années du cours primaire, elle fit sa neuvième secondaire. En l'église St-Mathieu de Hammond, le 5 mars 1983, elle prenait pour époux, André, fils de Josaphat Jérôme et d'Eva Labrèche.

Yvette est membre du cercle local de l'Union Culturelle des Franco-Ontariennes. Elle donne des cours de broderie liquide (Cameo) et participe beaucoup aux expositions d'artisanat dans la région. Elle conduit aussi des autobus scolaires de «Leroux Bus Line» pour le transport des élèves du Conseil des Ecoles de Prescott-Russell.

Madame Yvette Jérôme est Bourgetaine depuis 1979

Jérôme, Josaphat

À St-Pascal-Baylon, le 13 avril 1898, naissait Josaphat, fils de Joseph Jérôme et de Virginie Plante.

Il fit quelques années d'études à l'école primaire de St-Pascal et prit son expérience agricole en participant avec son père aux travaux de la ferme. C'était la coutume, dans ce temps-là. En cas de besoin, l'aîné devait rester à la maison pour aider, laissant les autres frères et sœurs poursuivre leurs classes. Dans le cas de Josaphat, cela s'imposa d'autant plus qu'il perdit sa mère à l'âge de neuf ans et que c'est une belle-mère qui continua sa formation.

Après un an de fréquentation, le 28 janvier 1919, il épousa Eva, fille de Louis Labrèche et d'Herméline Bissonnette qui lui donna dix enfants.

Le jeune couple acheta la terre des Montour dans la troisième concession de Bourget. C'était un «bien mineur» que leur vendit l'aîné de la famille, découragé après la mort de ses parents. En se mariant, Josaphat avait reçu mille dollars de son père, tandis qu'Eva lui avait apporté en dot un peu de ménage et une vache. Pour rencontrer les paiements sur le fonds de terre et les machines, il fallut donc travailler beaucoup; heureusement, M. Jérôme ne reculait jamais devant l'ouvrage. Il était bon pour réparer et construire des bâtiments; il perçait même des puits. On se souvient qu'il a été apiculteur et qu'en plus de répondre aux besoins de sa famille, il pouvait vendre un peu de miel à d'autres.

Selon son épouse, il n'était pas sorteux. Il aimait bien jouer aux cartes avec les voisins mais les veillées lui étaient une corvée.



Josaphat Jérôme

Bon catholique, Josaphat ne manquait jamais la messe; il se rendait même à l'église à pieds pour laisser ses chevaux se reposer. Ce bourreau de travail mourut subitement en plein labeur, le 20 mai 1958.

Jérôme, Eva

Le 21 août 1897, naissait, à Louis Labrèche et Herméline Bissonnette, une fille qui reçut le nom d'Eva sur les fonts baptismaux de St-Luc de Curran. Étant l'aînée de douze enfants, elle fréquenta, pendant seulement cinq ans, l'école de la neuvième concession de sa paroisse puis dut alors la quitter pour aider à la maison.

Son prétendant, Josaphat, fils de Joseph Jérôme et de Virginie Plante, la fréquenta pendant un an. Les parents d'Eva étaient rigoureux. Les seules sorties permises aux jeunes amoureux étaient celles qui leur donnait l'oc-



Éva Jérôme

casion d'aller dîner chez les parents du cavalier; mais même alors, la «courtisée» devait être accompagnée de sa jeune sœur. Dans ce temps-là, l'Église condamnait les longues fréquentations; après une année d'assiduité, il fallut donc prendre une grave décision: se marier ou se laisser. «Avec Josaphat, de dire madame Jérôme, la demande n'a pas traîné: ça s'est fait vite et court!»

La cérémonie nuptiale se déroula en l'église de Curran, le 28 janvier 1919. Leur union fut bénie par la naissance de dix enfants dont une, la petite Marie-Reine, vint au monde prématurément et décéda quatre heures après avoir été ondoyée.

Eva secondait résolument son mari, par exemple, en économisant le plus possible à la maison pour lui permettre de rencontrer ses paiements et autres obligations: elle rédnisait



Aline Jolicœur

au minimum ses achats dans les magasins pour les besoins de la famille; ainsi, elle faisait son pain, son beurre et son savon; elle tricotait beaucoup et participait même aux travaux de la ferme. «Malgré la dépression, dit-elle, nous avons réussi à conserver notre terre, à élever notre grosse famille et à manger trois fois par jour».

Maintenant, elle aime sortir pour passer le temps et son meilleur plaisir consiste à retourner faire un tour au vieux «Chez-nous». Elle aime beaucoup la «visite» mais n'en reçoit pas assez pour son goût.

Jolicœur, Aline

Née de père et de mère bourgetains, Aline est elle aussi native de notre paroisse. Elle vit donc le jour à Bourget, le 25 octobre 1931; son père était Albert Marleau (décédé le 29 avril 1936) et sa mère, Albertine Lortie (décédée le 16 mars 1965).

Elle a fréquenté l'école primaire à Bourget puis, plus tard, a fait un stage à l'École Normale d'Ottawa, s'y qualifiant pour l'enseignement. Elle est donc institutrice de profession.

En la paroisse St-Charles de Vanier, le 3 août 1953, elle épousait Gaston, fils de René Jolicœur et de Jeannette Larocque, de qui elle a eu six enfants: Micheline (M^{me} Luc Moncion), François, Serge, Sylvie, Lucie et Daniel.

Aline a suivi des cours du soir. Elle agrémente ses loisirs en faisant de la raquette, du tricot et de la lecture. Elle est surtout entichée de la marche dans la nature.

Bourgetaine de 1931 à 1950, M^{me} Aline Jolicœur conserve beaucoup d'attachement pour sa paroisse natale; elle compte bien profiter des fêtes du centenaire pour reprendre contact avec bon nombre de ses contemporains.

Joly, Albert

Bourget n'a jamais fourni sa première chapelle à Sarsfield, comme l'ont prétendu certains historiens mal informés, mais Sarsfield a bel et bien donné naissance à un futur Bourgetain: Albert, fils d'Hervé Joly et d'Alice Cheff, qui y a vu le jour le 28 octobre 1919.

Le temps venu, Albert a fait ses études primaires; ensuite, il a travaillé sur la ferme paternelle. Il épousa, le 29 juillet 1941, Marie-Anne, fille d'Hilaire Lebrun et d'Albina Brunet. Leur union a été bénie par la naissance de sept enfants.

Albert a été cultivateur de 1941 à 1944. Il a aussi travaillé comme journalier pendant plusieurs années. Depuis 1970, il est employé au Centre médical de la Défense Nationale, mais prend sa retraite en 1984.



Albert Joly

Paroissien de Bourget depuis 1943, Albert s'y est toujours fait remarquer par sa fidélité à participer aux exercices de la Ligue du Sacré-Cœur; aujourd'hui, son assiduité est tout aussi exemplaire à l'égard des réunions du Renouveau charismatique.

Joly, Marie-Anne

Fille d'Hilaire Lebrun et d'Albina Brunet, Marie-Anne est née le 23 novembre 1919. Baptisée à Bourget, elle y a aussi fait son cours primaire.

Le 29 juillet 1941, elle épousait Albert, fils d'Hervé Joly et d'Alice Cheff. La cérémonie nuptiale se déroula à l'église du Sacré-Cœur de Bourget. Leur mariage a été béni par la venue de sept enfants.



Marie-Anne Joly

M^{me} Albert Joly s'est consciencieusement appliquée à bien éduquer ses enfants et elle s'est toujours occupée minutieusement de l'entretien de sa maison. Maintenant que ces deux tâches exigent moins d'attentions, elle fait du bénévolat auprès des malades de la paroisse, visitant particulièrement ceux qui souffrent de cancer.

Avec son époux, Marie-Anne participe fidèlement aux activités du groupe paroissial de Renouveau charismatique.

Joly, Laura

Fille de Léandre Potvin et de Mélina Labonté, Laura est née à Bourget en 1914.

Elle a d'abord fréquenté l'école primaire du «Trois» puis a continué son cours à l'école du village.



Laura Joly

Le 3 septembre 1934, Laura épousait, en l'église Sacré-Cœur de Bourget, Lucien, fils d'Herménégilde Major et d'Élise Legault, dont elle a eu quatre enfants: Paul-André (époux de Denyse Fournelle); Jean-Claude (époux de Ginette Bertrand); Suzanne (M^{me} André Bolduc), et François (époux de Renée Glaude). Elle grand-maman d'onze petits-enfants.

Après plusieurs années de veuvage, Laura a épousé, en secondes noces, Raymond Joly.

Labelle, Arcus

À Glen Robertson, le 14 avril 1921, naquit Arcus, fils de Théodule Labelle et de Clara Montpetit.

Il a fréquenté l'école primaire et, au cours de sa formation ultérieure, a obtenu un certificat



Arcus Labelle

de compétence en soins d'urgence ainsi que le titre de mesureur de bois («toiseur» en canayen et «scaler» en anglais).

Arcus est arrivé à Bourget avec sa famille en 1934. S'étant facilement adapté à notre milieu, il est rapidement devenu un Bourgetain «pure laine».

Les fils de Théodule Labelle ont eu un faible pour les demoiselles Bisson de leur voisinage. En effet, comme son frère Joseph-Edouard, Arcus a épousé, le 22 octobre 1945, une des filles d'Emery Bisson et d'Adèle Benson, Berthe. Ils ont deux fils.

À titre de technicien forestier, Arcus travaille à la forêt Larose depuis plus de trente ans. Dans le passé, il a consacré beaucoup de ses loisirs à l'élevage du porc et à la production de certaines récoltes spéciales.



Berthe B. Labelle

Ses passe-temps préférés sont la pêche et la chasse, puis la danse et les quilles.

Labelle, Berthe B.

Fille d'Emery Bisson et d'Adèle Benson, Berthe a vu le jour à Bourget, tout à fait dans la partie sud de la paroisse, sur le territoire occupé aujourd'hui par la forêt Larose. Elle a fait ses études primaires à la petite école du rang.

Donnant à sa sœur Germaine un exemple que celle-ci ne tarda pas à suivre, elle prit pour époux, le 22 octobre 1945, un des fils de Théodule Labelle et de Clara Montpetit. Son conjoint, Arcus, la conduisit au pied de l'autel en leur église paroissiale du Sacré-Cœur. Ils ont deux fils, Louis et Robert, qu'elle a comblés d'attentions maternelles.

Berthe a été admirable par les soins dévoués dont elle a entouré son beau-père, Théodule, qui devait mourir après avoir atteint ses cent ans.

Fervente de la danse et des quilles, Berthe aime aussi la lecture.

Labelle, Évangéliste

Évangéliste naquit pratiquement avec le vingtième siècle; en effet, c'est le 6 janvier 1900 qu'il vit le jour à The Brook. Ses parents étaient Joseph L. Labelle et Marguerite Potvin. Il hérita très tôt du surnom de «Bidou».



Évangéliste Labelle

Ayant fait ses études primaires dans sa paroisse, il entra à l'Université d'Ottawa, en 1914, mais la guerre le ramenait bientôt à la ferme où il aidait ses parents.

Le 16 octobre 1922, il épousa Berthe, fille d'Arthur Guindon, père, et d'Alda Henri. Leur

mariage fut béni en l'église du Sacré-Cœur de Bourget. Ils eurent dix enfants dont six sont encore vivants.

Évangéliste a déjà été commissaire et secrétaire de l'école séparée n° 21 de la troisième concession. Il s'occupa de la tenue de livres de la fromagerie durant plusieurs années, alors que M. Joseph D. Potvin en était le propriétaire. Il a aussi été membre de la Coopérative laitière de Bourget; il travaillait même à la construction de cette fromagerie lorsque le feu se déclara chez lui et détruisit la maison paternelle, le 16 février 1943.

Après une longue maladie, Évangéliste mourut le 25 août 1979.

Labelle, Berthe G.

À The Brook, le 12 octobre 1902, naissait Berthe, fille d'Arthur Guindon, père, et d'Alda Henri.



Berthe Labelle

Elle a fréquenté l'école primaire de Hammond jusqu'à la septième année, puis resta avec ses parents qu'elle accompagna lorsqu'ils déménagèrent à Bourget.

En l'église du Sacré-Cœur de sa paroisse, elle épousait le 16 octobre 1922, Évangéliste, fils de Joseph L. Labelle et de Marguerite Potvin. Ils eurent dix enfants dont quatre sont décédés.

Les survivants sont: Jean-Louis, Gisèle (M^{me} Marcel Lortie), Alice (M^{me} Hector Côté), Régent, Royal (époux d'Huguette Rochon) et Yolande (M^{me} Graham Eastaugh).

Elle a beaucoup aidé son mari sur la terre tout en élevant ses enfants et en vaquant aux soins du ménage.

Berthe joue du piano pour se distraire; elle aime aussi à faire des voyages.

Le 16 octobre 1972, M. et M^{me} Évangéliste Labelle ont célébré leur cinquantième anniversaire de mariage en l'église St-Reuë-Goupil. C'est M. l'abbé Alphonse Lapointe, ancien curé de Bourget, qui leur a fait reouveler les promesses du mariage. Ensuite, il y eut réception à l'Hôtel Gatineau, puis soirée intime chez leur fille, M^{me} Alice Côté.

Labelle, Florian

Natif de Bourget, Florian y a passé sa prime jeunesse. Ses parents étaient Ubald Labelle et Jeanne Lalonde. Émigré à Cornwall avec ses parents, en 1952, il y a continué la vie débordante d'activités qu'il avait commencée chez nous.

Il est impossible dans un travail de ce genre de détailler toutes les occupations qui ont été siennes depuis une quarantaine d'années; nous devons donc nous borner à en présenter un résumé succinct.

Rappelons d'abord que Florian a été mêlé au monde du journalisme. Il fut représentant du journal «Le Droit» de 1952 à 1958, poste qu'il a abandonné pour faire de l'assurance-vie (Canada Life) dans la région de Cornwall. En 1960, il devenait rédacteur en chef du «Progrès de Valleyfield». En 1965, il acceptait le poste de directeur de «La Revue de Gatineau» et, par la suite, il était nommé administrateur-gérant du «Courrier de Papineau». En 1968, il retournait à Valleyfield à titre d'administrateur de «La Gazette de Valleyfield».

En plus de ses occupations professionnelles, Florian a réalisé une remarquable carrière artistique. Il a commencé en étant interprète de vieilles chansons puis est devenu compositeur. Il avait déjà quatre disques à son crédit lorsque, en 1963, il enregistra un long-jeu.

En 1970, il devint directeur des relations extérieures et représentant des ventes pour trois des secteurs régionaux du poste CJSS de Cornwall. Il réside encore en cette ville où il contribue à propager sur les ondes des échos en langue française dans la contrée de la Voie Maritime du St-Laurent.

Partout où Florian a passé, il a été mobilisé en faveur des bonnes œuvres et des mouvements qui sont toujours à l'affût d'apôtres prêts à se dépenser sans compter. Ainsi, il a fait partie d'un nombre quasi incroyable d'organismes religieux, patriotiques, sociaux et artistiques dont la liste constituerait un répertoire très imposant.

Malgré le tempo impétueux de son existence, Florian a réussi à trouver le temps d'aimer, de se marier et d'élever une famille. Il a épousé Marguerite Denis, surnommée Margot, dont il a eu quatre enfants: Claudette (34 ans), André (30 ans), Marc (26 ans) et Francine (22



Florian Labelle

ans). L'aînée les a rendu grands-parents de jumeaux identiques, Sylvain et Martin, qui ont eu quatre ans en mai dernier.

Labelle, Gérard

À Bourget, le 29 janvier 1937, naissait Gérard, fils de Napoléon Labelle et de Marie-Rose Éthier.

Ayant fait ses premières classes, à Bourget, jusqu'à la huitième année, il alla ensuite au Petit Séminaire d'Ottawa pendant deux ans, puis compléta les cours de l'École Technique de Hull où il gradua en 1956 avec le titre de technicien en électricité.

Il travailla immédiatement après à la Gatineau Power Corporation et devint adjoint au surintendant en 1967, lors de la nationalisation par Hydro-Québec. En 1971, il est promu



Gérard Labelle

surintendant de la Centrale hydro-électrique de Chelsea-Farmer; en 1973, il devient surintendant pour l'entretien à l'est, avec bureaux à St-Jérôme; en 1978, il est nommé aux mêmes fonctions mais au secteur nord où le centre d'administration est Mont-Laurier. En 1984, il devient chef de division à Ste-Jovite pour Hydro-Québec; il s'y trouve chargé de la gestion et de l'équipement pour les lignes qui transportent l'énergie de la Baie James.

Le 9 août 1958, Gérard a épousé Pauline, fille d'Ernest Bussière et de Délicia Bernard. Ils ont échangé les serments du mariage en l'église Ste-Félicité de Clarence-Creek.

Le couple Labelle s'est acheté une résidence à Ste-Jovite en juin 1984.

Gérard aime beaucoup le ski alpin, la pêche et la natation, passions qu'il partage d'ailleurs avec son épouse. À chaque année, depuis 1978, ils vont tous les deux passer quelque temps en Floride à la maison mobile des Labelle.

Labelle, Gilbert

À Napoléon Labelle et Marie-Rose Éthier de Bourget, naissait, le 13 novembre 1931, un fils qu'ils nommèrent Gilbert.

Ayant fréquenté l'école élémentaire de sa paroisse, il fit ensuite deux années d'études à l'École Technique de Hull, s'y qualifiant comme électricien.

Peu après avoir terminé son cours, il travailla environ un mois comme apprenti puis vola de ses propres ailes en se faisant contracteur pour atteindre une réussite remarquable aujourd'hui.

Le 6 septembre 1954, il invita Alice à l'accompagner sur la route de la vie; ils échangè-



Gilbert Labelle

rent donc à cet effet les vœux indissolubles du mariage. La cérémonie des épousailles se déroula en l'église du Sacré-Cœur de Bourget. La mariée, qui était fille de Lorenzo Cousineau et de Marguerite Belley, lui a donné quatre enfants: trois filles et un garçon.

Gilbert est pompier volontaire depuis trente-cinq ans. Lors de la réforme de l'administration de la fabrique, il a été élu membre du Comité des finances de la paroisse. On le trouvait à la tête de l'organisation du défilé qui connut un succès remarquable lors de la célébration des fêtes du quatre-vingtième anniversaire de la paroisse. Il a été membre de la direction du Centre Récréatif lorsque celui-ci avait pignon sur rue au coin de Montcalm et Centre. Il faisait également partie de l'équipe qui a vendu des lots «détachés» par cette organisation afin de réaliser les fonds requis pour la construction de courts de tennis sur le terrain de l'école.

Membre-fondateur du Club Optimiste, Gilbert l'a aussi été de l'organisation d'un groupe de chasseurs connu sous le nom de «Club des Huit». Il fait partie du comité du Club des motoneigistes «Étoile du Nord». La pêche est un de ses passe-temps favoris.

En 1959, Gilbert et Alice se sont construits une confortable maison sur la rue Maison-neuve. Depuis, ils y ont ajouté une vaste piscine couverte qu'ils mettent à la disposition du public pour des cours de natation; déjà quelques centaines de personnes ont profité de tels cours.

Labelle, Alice

D'origine hulloise, Alice est née dans la ville transpontine le 15 janvier 1936. Elle était fille de Lorenzo Cousineau et de Marguerite Belley.

Ayant commencé ses études primaires en sa ville natale, elle vint les continuer à l'école de notre village lorsque ses parents déménagèrent à Bourget. Une fois sortie de l'école, elle travailla ici et là, retournant même suivre les cours d'arts ménagers de Sœur Louis Bertrand.

En notre église, le 6 septembre 1954, elle acceptait comme époux Gilbert, fils de Napoléon Labelle et de Marie-Rose Éthier, à qui elle donna quatre enfants: Diane (M^{me} Jacques Castonguay), Danielle (M^{me} Rnhert Lalonde), Louise et Pierre, célibataires.

Alice, qui est très habile de ses dix doigts, a suivi de nombreux cours d'artisanat: transfert d'images, tissage haute lisse, céramique, tricot, crochet, etc. Elle n'a pas laissé dormir les connaissances acquises; au contraire, elle a réalisé des œuvres remarquables; mieux, elle a cherché à communiquer son savoir-faire en donnant, par exemple, des cours de macramé pendant trois ans.



Alice Labelle

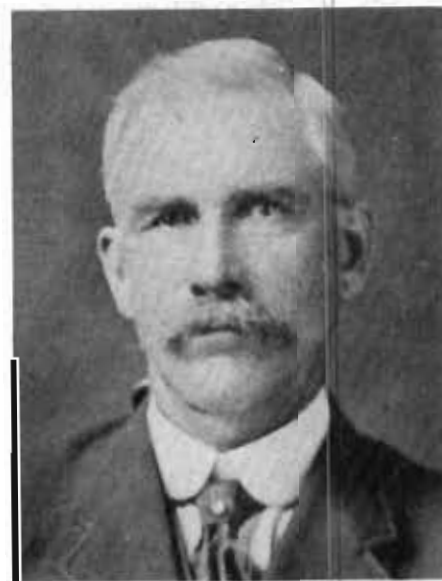
Avec Gilbert, elle fait partie, depuis les débuts, des équipes qui font fonctionner les bingos du dimanche et le bar du centre récréatif lors des réceptions.

Comme tous les deux sentent parfois le besoin de se reposer, ils vont, quand c'est possible, jouer à chaque année, d'une quinzaine de jours de «dolce vita» en Floride où ils se retirent à la maison mobile des Labelle.

M^{me} Alice Cousineau-Labelle est membre du cercle local de l'Union Culturelle des Franco-Ontariennes.

Labelle, Joseph L.

Né le 5 mars 1866, Joseph était le fils de Louis Labelle et de Salomé Sauvé. Ses descendants disent qu'il a toujours demeuré à Bourget.



Joseph L. Labelle

On sait qu'il a déployé beaucoup d'énergie pour défricher sa terre qui était située à la croisée du chemin Bourget-Curran, au coin nord-est de la troisième concession.

Menuisier adroit, il a bâti sa maison lui-même, en 1907. Il transporta alors le bois nécessaire à cette construction, de Thurso, en le traversant sur le chaland de Clarence-Point. L'extérieur de sa résidence fut fini avec de la brique provenant de la «briquerie» de Bourget.

Cette maison d'aspect assez imposant fut détruite par un incendie, le 16 février 1943. Évangéliste, fils de Joseph, reconstruisit aussitôt, sur l'ancien solage, la demeure que l'on peut y voir aujourd'hui.

Le 6 août 1888, à The Brook, Joseph épousa Marguerite, fille de Damase Potvin et de Marguerite Hogue, qui lui donna cinq enfants.

Le «Grand Jos Labelle», comme l'appelaient ses contemporains, pour le différencier d'avec les autres Joseph Labelle de notre paroisse, décéda le 27 mars 1957 à l'âge de quatre-vingt douze ans.

Labelle, Marguerite

Fille de Damase Potvin et de Marguerite Hogue, la petite Marguerite naissait à Clarence-Creek, en 1866



Marguerite Labelle

À The Brook, le 6 août 1888, elle épousait Joseph, fils de Louis Labelle et de Salomé Sauvé. Ils eurent cinq enfants: Anna (M^{me} Ernest Martel), Marie-Ida, Béatrice (M^{me} Rodolphe Lavigne), Évangéliste et une sœur jumelle morte jeune.

Marguerite a toujours collaboré étroitement avec son époux dans le défrichement de leur terre comme dans l'exploitation de leur entreprise agricole.

Elle s'éteignit à Bourget, le 18 octobre 1950, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans et dix mois; sa dépouille mortelle repose dans notre cimetièrre près de celle de son époux.

Labelle, Napoléon

Napoléon ne pouvait pas oublier son âge puisque, comme le disaient les anciens, il suivait les années. En effet, il est né, à The Brook, le 27 octobre 1900, du mariage de Joseph Labelle et de Phélonise Sicard.

Il fit quelques années d'études au niveau primaire puis, se soumettant au commandement du Créateur, «Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front», il dut commencer jeune à trimer. Ainsi, il a pendant de nombreuses années travaillé dans les bois et les moulins à papier du nord de la province, entre autres à Smooth Rock Falls et à Kapuskasing.

Revenu à Bourget, il y épousait, le premier octobre 1929, Marie-Rose, fille de Xavier Éthier et de Dellica Charette, dont il eut cinq enfants. Un mois après son mariage survenait le catastrophique «crash» de la bourse qui nous lançait dans la grande dépression pour une dizaine d'années.

Malgré des difficultés économiques, insurmontables pour lui comme pour la plupart des gens, il s'arma de courage et fit énergiquement face à la vie. Il fallait de l'initiative pour se débrouiller dans les conditions du temps, mais il en eut. Il se mit à colporter des produits «jito» et à accepter toutes les petites «jobs» même peu payantes qu'un type au cœur fier comme lui ne se permettait pas de refuser quand il s'agissait de subvenir aux besoins de sa famille en temps de misère.

Petit à petit, il fit quelques économies puis, en 1940, il quitta la maison qu'il occupait à l'entrée ouest du village sur la ferme de Joseph Gagnier, pour acheter une propriété au centre même du village (aujourd'hui, le n° 9 de la rue Champlain-nord) où il «partit» restaurant.

Pendant que son épouse voyait au commerce, pour rencontrer ses obligations, «Paul», comme tout le monde l'appelait, faisait un travail surhumain. À ce temps-là, il avait un emploi de nuit à l'aéroport de Pendleton; durant le jour, il était vendeur d'essence au poste «B.A.» puis secondait Marie-Rose au restaurant. En saison, il allait planter des pins à la Forêt Larose.

En outre, à certains temps il aidait Émilien Auger, commerçant, à embarquer ses animaux sur Iret pour les expédier à Montréal. En plus de ça, il faisait du taxi. Il semble impossible qu'il ait pu mener tant d'activités de front, pourtant c'est vrai.

Il ne faut pas oublier que notre concitoyen Labelle était manchot depuis 1914. En effet,



Napoléon Labelle

certain soir, cette année-là, alors qu'il s'était porté volontaire pour aider son patron du moulin de Rockland, il l'éclairait au fanal pour lui permettre d'aiguiser une scie ronde, quand un accident imprévisible le fit trébucher sur l'instrument tranchant qui l'amputa d'un avant-bras. Il paraît que ce fut le premier cas de chirurgie majeure pour lequel le futur docteur Annie Powers assista son père.

Avec les années, Napoléon Labelle eut la satisfaction de jouir d'une honnête aisance et de voir ses fils réussir dans la vie. Il devint un joueur de cartes invétéré. À l'occasion, il aimait faire des voyages, surtout dans le nord pour revoir les lieux où il avait débuté sur le marché du travail.

Sous des apparences rudes, Paul cachait un cœur sensible. Il quitta parents et amis pour l'éternité, le 15 avril 1978.

Labelle, Marie-Rose

Venue au monde en terre bourgetaine, le 28 décembre 1910, Marie-Rose fut bien accueillie par ses parents Xavier Éthier et Dellica Charette. Elle a fréquenté l'école du village jusqu'à la huitième année.

Le premier octobre 1929, elle liait sa destinée à celle de Napoléon, fils de Joseph Labelle et de Phélonise Sicard. Leur mariage fut célébré en l'église du Sacré-Cœur de Bourget. Ils eurent cinq enfants: Gisèle (M^{me} Jean-Charles Lortie), Gilbert (époux d'Alice Cousineau), Gérard (époux de Pauline Bussière), Paul-André (époux de Thérèse Chabot) et Suzanne (M^{me} Emmett Morris).

Pendant trente-trois ans, avec son époux, Marie-Rose a exploité, au village, un restaurant qu'elle a toujours tenu de façon irréprochable.



Marie-Rose Labelle

À sa retraite depuis une douzaine d'années, elle a profité de son temps libre pour participer aux activités, non seulement du Club d'Âge d'Or local, mais aussi de ceux des paroisses environnantes. En outre, elle a fait quelques voyages avec ces groupes. Elle a même séjourné deux fois en Floride à la maison mobile de ses fils, mais Napoléon n'a pas eu le bonheur de l'accompagner parce que décède trop tôt.

Tricotteuse infatigable, Marie-Rose a aussi toujours été très mordue des cartes. Malheureusement, en ses dernières années, sa santé a beaucoup fléchi, son cœur payant pour son ardeur au travail de jadis. Elle est décédée le 20 décembre 1984 au Pavillon de Cumberland où elle a passé les derniers mois de sa vie.



Paul-André Labelle

Labelle, Paul-André

Né à Bourget, le 11 septembre 1940, Paul-André était le fils de Napoléon Labelle et de Marie-Rose Éthier.

Après un stage à l'école primaire du village, il fréquenta l'Institut Technologique de Hull pendant trois ans; ensuite, il suivit des cours du soir en électricité avancée à l'École Technique d'Ottawa. Pendant ses vacances, il travaillait pour Comstock of Canada, entreprise spécialisée en réfrigération, électricité, etc.

Une fois diplômé, il prit d'abord de l'emploi chez Bisson Électrique de Wrightville, mais vint bientôt travailler pour son frère, Gilbert, pendant dix ans. À ce moment-là (1970), les deux frères Labelle s'associèrent sous la raison sociale Labelle Électrique.

Le 3 septembre 1962, Paul-André a pris pour épouse Thérèse, fille d'Aldoria Chabot et d'Irène Deschamps, qui lui a donné cinq enfants, soit trois filles et deux garçons.

Ce jeune Bourgetain a fait partie de la Chambre de Commerce où on l'a fait siéger au Comité de l'Aqueduc. Il est membre du Conseil 5925 des Chevaliers de Colomb.

Il a aussi été membre fondateur du Club Optimiste. Chef du Comité de bar pour le centre communautaire, il est de même membre d'une équipe de bingo.

Membre de la brigade des pompiers volontaires, depuis 1956, il y a été l'organisateur des défilés (parades) en maintes occasions. Depuis 1981, il est le chef adjoint des brigades de pompiers du Canton de Clarence.

Quand il peut s'en trouver, Paul-André aime à occuper ses loisirs par le golf, la chasse et la pêche. Il se fait aussi valoir au ballon-balat depuis trente ans.

Labelle, Thérèse

À Clarence-Greek, le 25 janvier 1943, naissait à Aldoria Chabot et à son épouse, Irène Deschamps, une fille qui a été baptisée sous le nom de Thérèse.

Elle fit ses études primaires dans sa paroisse natale.

En son église Ste-Félicité, elle épousait, le 3 septembre 1962, Paul-André, fils de Napoléon Labelle et de Marie-Rose Éthier. La cérémonie du mariage fut présidée par M. le curé Léon Binet. Dans la suite, leur union fut bénie par la naissance de cinq enfants: Nicole, Marc (décédé à six ans), Ginette, Christine et Martin.

Thérèse a probablement suivi tous les cours qui se sont donnés à Bourget aux programmes de l'Éducation des adultes. Elle se fait remar-



Thérèse Labelle

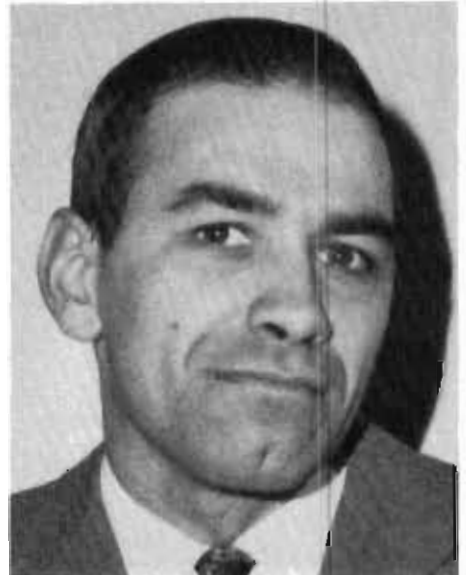
quer par son macramé, ses transferts d'image et en beaucoup d'autres domaines encore. Elle a la réputation d'être excellent cordon-bleu et très adroite couturière.

Paul-André et Thérèse ont pignon sur rue au n° 5 de la rue Maisonneuve.

Labelle, Réjean

Réjean est né, le 11 juin 1930, à la croisée de la route du «Trois» et du chemin Bourget-Curran. Ses parents étaient Évangéliste Labelle et Berthe Guindon.

Dès qu'il fut d'âge scolaire, il n'eut qu'à traverser la route pour se rendre à l'école primaire qu'il fréquenta pendant sept années. Aujourd'hui, il est fier de se dire ouvrier et, de fait, il excelle à travailler le bois.



Réjean Labelle

Pendant sept ans, Réjean a tenu un emploi dans un magasin de gros à Ottawa, mais il a cessé tout travail régulier depuis vingt-cinq ans à cause de crises intermittentes d'épilepsie. Grâce à une remarquable volonté, il n'a pas développé de complexe à ce sujet et mène une vie aussi normale que celle de n'importe qui d'autres.

En 1948, Réjean était assez bien pour faire un stage de quatre mois dans la communauté des Frères des écoles Chrétiennes.

Il est très assidu à l'église où il fait souvent office de bedeau-sacristain. Voyageur enthousiaste, il a participé à d'innombrables excursions et peut se vanter d'avoir visité quarante-deux pays sur presque tous les continents.

Réjean vit au village depuis plusieurs années; avec sa mère, il habite au numéro neuf de la rue Dollard.

Labelle, Théodule

À St-Justin (Québec), le 7 juin 1877, naissait Théodule, fils d'Alphonse Labelle et de Marie-Louise (Philomène) Portelance dont le mariage avait été célébré à Ste-Marthe, le 15 juin 1863.

Après son cours primaire, Théodule adopta la profession agricole puis, plus tard se fit menuisier.

Il se maria à St-Justin le 25 octobre 1901: son épouse, Clara, était la fille de Pierre Montpelit d'Alexandria. Elle lui donna huit enfants: Alexina (M^{me} Arthur Ménard), Léonie (M^{me} Émile Théoret, Arcus (époux de Berthe Bisson), Joseph (époux de Germaine Bisson), Albert (époux de Vera Negel), Jeanne (M^{me} Henri Latulipe), Maria (M^{me} Léo Lavigne) et Léopold (époux de Laurette Bériault).



Théodule Labelle

Devenu veuf en 1921, Théodule se remaria à Cornwall, le 29 avril 1924, avec Virginie, fille de Pierre Matte et de Marguerite St-Amand, et veuve de Jérémie Legault. Cette deuxième femme mourut en 1958.

Théodule vécut une longue vieillesse et décéda à cent ans et trois mois le 7 septembre 1977.

Ce citoyen centenaire était arrivé à Bourget avec sa famille en 1934. Il avait toujours été un «bon vivant». Il aimait à jouer aux cartes et aux dames. C'était un bon danseur. Il a laissé le souvenir d'un excellent chrétien: ceux qui le visitaient «sur ses vieilles années» étaient édifiés, lorsqu'ils arrivaient, de le trouver égrenant son chapelet. Comme tous ces autres vieillards et malades qui trouvent la sérénité dans la prière, il était un paratonnerre pour notre paroisse.

Labelle, Ubald

Pressé de venir au monde, Ubald a raté, par quelques heures sa naissance en l'année suivante. En effet, le 30 décembre 1902 à onze



Ubald Labelle

heures du soir, il faisait son apparition au foyer de ses parents, Philéas Labelle et Judith Lefebvre, qui le firent baptiser en l'église du Sacré-Cœur de The Brook.

Fils d'un habile menuisier qui a édifié plusieurs des premières résidences du village, et entre autres le presbytère, Ubald partagea le temps de sa jeunesse entre l'école du village et l'atelier de son père. Par la suite, il devint propriétaire de la boutique paternelle et suivit les traces de celui qui lui a légué son art, construisant de nouvelles maisons et des granges pour les Bourgetains; on lui doit même l'église de Treadwell.

Le 6 juillet 1925, Ubald Labelle épousa Jeanne, fille de Napoléon Lalonde et d'Aurore Délorne. Ils partagèrent bientôt leur affection avec deux enfants, Florian et Thérèse.

Au début de l'année 1944, Ubald siégeait au banc d'œuvre, à l'église, à titre de marguillier de la fabrique.

En 1952, il s'établissait à Cornwall où il participa à la construction du collège classique des Clercs St-Viateur, institution qui est devenue le Collège St-Jacques de Cornwall. Le 7 mai 1977, il décédait à l'âge de 75 ans. Son épouse Jeanne décédait à son tour le 3 janvier 1984, à l'âge de 77 ans.

Ubald et Jeanne ont célébré leur cinquantième anniversaire de mariage en 1975.

Labrosse, Delphis

Selon la tradition familiale, Delphis serait né à The Brook et aurait été baptisé à Clarence-Creek en 1865, soit l'année même de la fondation de la paroisse Ste-Félicité. Ses parents étaient Léon Labrosse dit Raymond et Sophie Montreuil.

Il s'est marié à Bourget le 9 mai 1887, prenant pour épouse Héloïse, fille de Jean-Baptiste (Baptissette) Chénier et de Céline Lalonde, qui lui donna onze enfants, soit six garçons et cinq filles.

Delphis Labrosse a été un bon cultivateur, reconnu pour son humeur paisible et sa parfaite loyauté. Avec le temps, lui et sa famille ont été connus uniquement sous le nom de Labrosse alors que leurs concitoyens laissaient tomber l'additif «Raymond».

Ce Bourgetain de toujours est décédé le 14 janvier 1947 et repose en son natal en attendant la résurrection générale.



Delphis Labrosse

Labrosse, Héloïse

Fille de Jean-Baptiste (Baptissette) Chénier et de Céline Lalonde. Héloïse est née à The Brook le 24 janvier 1866 et a été baptisée en la paroisse Ste-Félicité de Clarence-Creek.



Héloïse Labrosse

C'est à Bourget, le 9 mai 1887 qu'elle a pris pour époux, Delphis, né de Léon Labrosse dit Raymond et de Sophie Montreuil. Leur union a été bénie par la naissance d'onze enfants: Isaïe, Léon (époux d'Emma Labelle), Victor, Rose-Alma (Sœur St-Fabius, s.c.o.), Omer (époux de Béatrice Lortie), Lydia (M^{me} Mathias Boileau), Napoléon, Marie (M^{me} Anthime Lortie), Léontine (Sœur Telmon, s.c.o.), Simone (M^{me} Bruno Bertrand) et René (époux de Jean Gardiner).

Les enfants d'Héloïse Labrosse vénèrent sa mémoire et disent qu'elle n'a jamais cessé d'être une admirable mère de famille à plein temps.



Kenneth R. Labrosse

Ayant toujours demeuré à Bourget, elle a été inhumée en notre cimetière lors de son décès survenu le 3 octobre 1957.

Labrosse, Kenneth R.

Kenneth René, fils de René Labrosse et de Jean Gardiner, naquit le 3 mars 1941, à l'hôpital Notre-Dame de Hawkesbury. Il passa toute sa jeunesse et son adolescence à Bourget, alors qu'il termina ses études primaires à l'école du Sacré-Cœur, et ses études secondaires à l'école privée de Bourget qui était une continuation de l'école du Sacré-Cœur. Après un stage de deux ans au Collège St-Alexandre de Limbour, il poursuivit ses études à l'Université d'Ottawa où il gradua en 1964, obtenant un Baccalauréat ès Arts avec spécialisation en histoire.

Kenneth choisit l'enseignement comme carrière. Il fut enseignant à l'Ottawa Technical High School, à l'école secondaire de Hawkesbury, à l'école secondaire St-Laurent de Cornwall et à l'école secondaire de Hearst, où il a été directeur-adjoint de 1970 à 1975, puis directeur de 1975 à ce jour. Durant ces années, il obtint une maîtrise en administration scolaire, et a été admis au programme du doctorat.

En 1967, il épousa Madeleine Portelance de Hawkesbury; cinq enfants sont nés de leur mariage, soit Erik, Karl, Stéphane, Sophie et Manon.

Outre ses études et son travail sur la ferme paternelle à Bourget, Kenneth participa surtout aux activités sportives alors qu'il joua au hockey et à la balle pour la communauté, il a aussi été membre de la «Jeunesse Sportive» de Bourget, une organisation qui tenta de reconstruire la tradition sportive à Bourget.

Cette formation sportive s'avéra pratique alors que Kenneth devint entraîneur de football au niveau secondaire à Ottawa, Hawkesbury et Cornwall; il joua au hockey pour L'Original et participe encore à ce sport comme membre de l'équipe de Hearst. Il a joué au ballon-balai à Cornwall; présentement, il est impliqué au niveau de l'entraînement dans le hockey mineur à Hearst.

Kenneth est membre du Club Richelieu de Hearst dont il a déjà été le président.

Labrosse, René

Le 14 mai 1909, naissait à Bourget, René, fils de Delphis Labrosse et d'Éloïse Chénier.

Il fréquenta l'école du village puis s'inscrivit au cours classique de l'Université d'Ottawa. Après avoir étudié durant quelques années à cette institution, il revint sur la terre paternelle pour y travailler avec son père.



René Labrosse

Il faisait partie de la police provinciale lorsque, au cours de ses pérégrinations professionnelles, il rencontra Jean Gardiner de Perth et l'épousa le 18 décembre 1939. Elle lui a donné trois fils.

En 1945, il était posté à Rockland lorsqu'il fut nommé à Barry's Bay mais, alors que tout le ménage était emballé en raison de ce transfert, sa nomination fut contremandée. Peu après on le muta à Alexandria, mais il résigna en 1947 et s'en vint à Bourget pour se porter acquéreur de la ferme familiale dont son frère, Isaïe, était le propriétaire. Il l'exploita et l'améliora jusqu'au premier juillet 1964 alors que son fils, «Bobby», prit la relève. Les parents, eux démenagèrent à L'Original.

René s'est mêlé activement à la vie publique. Il a déjà été commissaire d'école. Élu préfet de la municipalité de Clarence, en 1956, la maladie le força à résigner ses fonctions en 1958. Il a été agent de probation depuis 1959 jusqu'en 1972.

En 1969, le couple Labrosse s'achetait, à Pendleton, une maison qu'il revendit dix ans plus tard.

René a été opéré pour un cancer intestinal, en 1970, et l'intervention chirurgicale s'est avérée un succès; mais l'année suivante, il fut victime d'une thrombose cérébrale. Il dut alors abandonner graduellement toutes ses activités astreignantes. Son état de santé se détériora lentement mais continuellement durant les années qui suivirent et il décéda le 7 juillet 1981.

Labrosse, Ida Jean

Native de Rideau Ferry (Ont.), Ida Jean, fille de Charles Stanley Gardiner et de Bertha Roxanna McVeety, y vit le jour le 4 août 1917.



Ida Jean Labrosse

Elle fréquenta l'école élémentaire de Drummond Centre puis l'école de continuation du même endroit jusqu'à la onzième année.

Ensuite, elle fut employée pendant quatre ans aux laboratoires de la manufacture de produits de toilette Jergens située à Perth. Pendant le stage qu'elle y fit, elle rédigea, avec un copain, une brochure racontant «Une journée d'employé de laboratoire».

C'est à l'église St. John the Baptist de Perth qu'elle épousa, le 18 décembre 1939, un fils natif de Bourget, René Labrosse, dont elle a eu trois fils, Kenneth (époux de Madeleine Portelance) né en 1941; Robert-Jean (époux de Myriam Perron) né en 1944 et Richard (époux de Sylvie St-Onge) né en 1950. Ces trois couples l'ont rendue grand-maman neuf fois.

Comme René, Jean s'est toujours vaillamment adaptée aux changements de vie que leur



Denise Lacelle

imposaient leurs nombreux déménagements. Le 27 septembre 1974, elle fut victime d'un terrible accident de voiture alors qu'elle était au volant d'un véhicule pratiquement neuf. Après avoir été opérée, on la retint à l'hôpital pendant un peu plus d'un mois, puis elle séjourna près de deux autres mois en convalescence dans un nursing home. L'année suivante, à la suite d'une deuxième intervention chirurgicale, elle effectua un retour presque miraculeux à la santé.

Madame René Labrosse a déjà été employée à deux nursing homes: celui de Bourget et le Pincrest de Plantagenet. Elle est retournée résider à Perth depuis plusieurs années.

Dans la photographie qui accompagne cette biographie, Jean Gardiner-Labrosse personnifie Lady Macdonald, épouse de Sir John Alexander, le premier ministre du premier parlement fédéral canadien. Ladite photo a été prise lors d'une des nombreuses manifestations qui ont marqué le centenaire de la confédération en 1967. Signalons que les vêtements et les bijoux portés par notre ex-Bourgetaine avaient été fournis par le Gouvernement canadien.

Lacelle, Denise

À Bourget, le 13 décembre 1929, naissait Denise, fille d'Ernest Hurtubise et d'Elise Martel.

Elle fit ses cours primaire et secondaire à Bourget puis, après des études spécialisées en 1958-1959, devint garde-malade auxiliaire à l'hôpital St-Michel de Buckingham. Elle y travailla à la salle d'opération depuis vingt-cinq ans.

En l'église St-Grégoire-de-Naziance de Buckingham, le 3 septembre 1960, Denise épousait Clayton, fils de Daniel Lacelle et d'Odéltha Butler. Ils sont les heureux parents de trois enfants: Daniel, Louise et Diane.

Notre ancienne concitoyenne est une fervente du football. Douée d'une belle voix, comme la plupart des Hurtubise, elle participe à la chorale de la paroisse St-Grégoire de Buckingham.

Lacroix, Cécile

Fille d'Auguste Hurtubise et d'Exorée Éthier, Cécile a passé une bonne partie de sa jeunesse sur la ferme paternelle.

Très active et bien douée, elle a su facilement trouver position au village où elle a demeuré pendant quelques années avec sa mère et sa sœur Gilberte.

Cécile a été commis pendant plusieurs années au magasin général de M. Alfred Goulet.



Cécile Lacroix

En 1944, elle était engagée pour administrer l'agence de la Banque Canadienne Nationale à Bourget. Toujours gaie et de bonne humeur, Cécile sut facilement acquérir l'estime et la confiance des clients de notre institution bancaire.

Le 13 juillet 1946, elle épousait, en l'église de Bourget, Philippe Tassé, veuf de Valérie Lamarre. Son époux était propriétaire d'un salon funéraire; entreprenante comme toujours, elle s'empressa de suivre un cours de directeur de funérailles et obtint sans difficulté le diplôme d'embaumeur. Après la mort de son conjoint, elle continua à exploiter le commerce, qui lui avait été laissé, jusqu'à son remariage avec Roméo Lacroix, veuf de Berthe Germain.

Veuve de son deuxième mari, Cécile coule tranquillement ses jours en faisant des voyages et en profitant des bonnes choses que la vie met à sa disposition.

Les Bourgetains d'un certain âge, se souviennent que leur ancienne banquière a déjà été un bon appoint pour le chœur de chant de notre église. Elle a aussi souvent collaboré au succès de diverses organisations paroissiales, séances, parties de cartes, etc.

Lacroix, Alcide

Il est maintenant disparu le beau rang double de la septième concession-sud, où est né Alcide, mais on en retrouve encore, au village, quelques-uns des anciens habitants, comme ce fils d'Édouard Lacroix et de Léocadie Plante qui y vit le jour le 16 juillet 1912.

Alcide fit son cours primaire jusqu'à la septième année puis resta sur la terre paternelle dont il a hérité et qu'il vendit en 1947 à la Forêt



Alcide et Aldéa Lagrois

Larose. Il acheta alors le terrain d'Ovila Roy sur le chemin Russell.

En 1950, il se porte acquéreur d'une ferme dans la troisième concession qu'il vend dix ans plus tard pour se retirer au village où, après avoir bâti quelques maisons, il s'installe finalement dans celle qu'il a construite au coin des rues Centre et Montcalm.

À Bourget, le 3 mai 1937, Alcide a épousé Aldéa, fille d'Auguste Dicaire et de Marie-Louise Délisle. Ils ont eu quatre enfants.

Au cours des ans, notre ami Lagrois a été commissaire à l'école du «Trois» et directeur de la Coopérative laitière. On se souviendra qu'il a longtemps été l'un des deux hommes de confiance de «Déric» Sicard, le constructeur. Ce dernier et l'autre copain, Xiste Gagnier, bâtissent maintenant des châteaux au paradis,

mais Alcide veut profiter de sa retraite pendant encore un bon bout de temps avant d'aller les rejoindre.

Lagrois, Aldéa

Dans la quatrième concession-sud de Bourget, naissait, le 4 septembre 1915, Aldéa, fille d'Auguste Dicaire et de Marie-Louise Délisle.

Comme semblait être la coutume, en ce temps-là, elle fréquenta l'école primaire jusqu'à la septième année.

Aldéa a travaillé à Montréal, pendant quatre ans, avant de se marier. Ce grand événement se produisit à Bourget, le 3 mai 1937. L'homme de son choix était Alcide, fils d'Édouard Lagrois et de Léocadie Plante. Leur union a donné quatre enfants.

Alcide doit une bonne partie du succès de ses entreprises à l'aide soutenue et efficiente que lui a toujours apportée son épouse.

Lalonde, Albert

Fils de Napoléon Lalonde et d'Aurore Délorne, Albert est né le 24 septembre 1895 au petit hameau de St-Pascal qui alors n'était pas encore une paroisse.

Quand il eut terminé son cours primaire, vers l'âge de treize ans, son père l'envoya au Petit Séminaire de Montréal, mais l'ennui s'emparant de lui, il revint dans sa famille après seulement quelques mois de pensionnat.

Le 23 octobre 1916, il épousa, en l'église Ste-Félicité de Clarence-Creek, Léona, fille de Victor Perron et de Joséphine Desjardins, qui lui a donné douze enfants, soit cinq garçons et sept filles. Il s'installa alors sur une ferme dans la deuxième concession de Bourget.

En 1923, à l'âge de vingt-sept ans, piqué par la mouche des affaires, il achète une petite boucherie-épicerie au village, à l'endroit où se trouve actuellement le magasin Richelieu. C'est là qu'il élèvera ses douze enfants avec les revenus de son entreprise.

Au cours de la deuxième guerre mondiale, au début des années quarante, il deviendra un des fournisseurs de viande de l'aéroport de Pendleton administré par le «Hamilton Flying and Training School».

Dans les domaines paroissial et civiques, il occupera les postes de marguillier, de chantre et de conseiller du village pendant une douzaine d'années. On peut lui accorder le crédit de la réalisation d'un des développements qui ont amélioré notre aqueduc.

Après trente-deux ans au service du public, il vendra son commerce à son fils Guy.

Ayant passé plusieurs années de leur retraite à Ottawa, Albert et Léona demeurent maintenant au Centre d'Accueil Roger Séguin de Clarence-Creek depuis trois ans. Notre ancien boucher est encore en bonne santé malgré ses quatre-vingt-neuf ans.

Lalonde, Léona

Américaine de naissance, Léona vit le jour à Escanaba (Michigan) aux États-Unis, le 14 janvier 1896. Ses parents étaient Victor Perron et Joséphine Desjardins, tous deux originaires de Clarence-Creek.

À l'âge de cinq ans, avec sa famille, elle vient vivre à Clarence-Creek où elle fait ses études primaires à l'école du rang n° 16.

En l'église de Clarence-Creek, le 23 octobre 1916, elle échangea les serments de mariage avec Albert, fils de Napoléon Lalonde et d'Aurore Délorne. De leur mariage sont nés douze enfants, encore tous vivants, ce sont: Roger, Charles-Guy (époux de Juliette Barbary), Vincent (époux de Noëlla Brazeau), Carmen (M^{me} Jacques Farrell), Marcelle (M^{me} Roland Lalonde), Rachel (M^{me} Marcel Forget), Rita (M^{me} Fernand Rozon), Annette, Jean-Louis (époux de Réjeanne Richer), Cécile (M^{me} Marcel Gagné), Gilles (époux de Marielle Plamondon) et Jeannine (M^{me} Maurice Labelle).

Quand son mari devint marchand, il lui fallut prêter main forte au magasin surtout quand Albert devait aller acheter des animaux pour refaire les stocks de son comptoir de viandes.

Léona a été présidente de la Congrégation des dames de Ste-Anne pendant quelques années. Lorsqu'il décida de prendre sa retraite, le couple Lalonde alla demeurer à Vanier pendant quatre ans; mais la santé de madame se faisant chancelante, ils décidèrent alors d'établir résidence au Centre d'Accueil Roger Sé-



Albert Lalonde



Léona Lalonde

guin de Clarence-Creek, où elle comptait prendre le repos que lui avaient bien mérité ses quatre-vingt-huit années d'activité, mais la Providence vint mettre fin à son pèlerinage terrestre le 21 août 1984.

Lalonde, Antonin

Le jeudi saint, 13 avril 1911, Antonin débutait dans la vie, entre ses parents, Arthur O. Lalonde et Ubaldine Langlois, ainsi que les cinq frères et sœurs qui l'avaient précédé, mais sans se douter que plusieurs autres devaient le suivre.

Quittant l'école du village en 1923, Antonin entreprit son cours classique à Ottawa où il étudia à l'Université et au Juniorat du Sacré-Cœur. En 1928, il se dirigeait vers Oka et y finissait, en 1932, rapportant avec lui un di-



Antonin Lalonde

plôme universitaire en agronomie qui lui fut décerné avec la mention «Honneur».

Après avoir fondé, en 1933, la Ferme Avicole Lalonde (aujourd'hui Ferme Avicole Gadouas), il accepta trois ans plus tard la gérance du magasin et des fermes de sa mère.

En 1935, il était choisi président général de l'Union des Cultivateurs Franco-Ontariens et, pendant dix années consécutives, il fut réélu à ce poste qu'il résigna en mars 1945 pour entrer dans l'arène politique fédérale.

Antonin Lalonde a été, dès sa fondation, l'un des directeurs du bureau national de l'Union des Jeunesses Catholiques du Canada. Il a été président des coopératives laitières et avicoles de Bourget ainsi que directeur de la Fédération d'Agriculture des comtés-unis de Prescott-Russell.

À Bourget, au début des années «quarante», il fut grand-consommateur fondateur de la Commanderie Chevalier de Lévis de l'Ordre de Jacques-Cartier. De 1941 à 1944, il a été marguillier de la fabrique; on l'a aussi élu, pendant de nombreuses années, président régional des Liges du Sacré-Cœur.

Conseiller du village en 1946. Sous-préfet du Canton de Clarence en 1947. En 1947-1948, Antonin fut secrétaire général de l'Union des Cultivateurs Franco-Ontariens et représentant de l'Ontario français à la Société Canadienne d'Établissement Rural. À cette époque, il a été membre du Club Richelieu Ottawa-Hull. L'un des fondateurs de la Bibliothèque Publique de Bourget, en 1950, il en est le bibliothécaire depuis les débuts. Il a été propriétaire du magasin général A. O. Lalonde de 1948 à 1959. Membre du Club Lapointe, depuis son incorporation, il a aussi été commissaire de l'École Secondaire Privée durant toute son existence.

L'année 1956 représente une oasis dans la vie sociale trop active d'Antonin. En effet, il ouvre les yeux et remarque, au bout de sa rue, une certaine demoiselle Thérèse Dicaire dont il fait la conquête et à laquelle il unit sa destinée le trois septembre. Trois fils sont nés de cette union.

Antonin Lalonde fonda, en 1959, l'imprimerie Providence et l'hebdomadaire régional «Françario» qu'il revendit l'année suivante. Puis, il fut traducteur à la Fonction Publique du Canada, de 1963 à 1976. De 1963 à 1983, il a aussi été éditeur-adjoint de l'Anthropological Journal of Canada. En outre, il a été rédacteur: à la page agricole hebdomadaire du journal «Le Droit» pendant une dizaine d'années; à la revue mensuelle «La Terre Ontarienne» pendant un an; à l'hebdomadaire «Le Carillon» de Hawkesbury pendant plus de deux ans; à l'hebdomadaire «Françario» de Bourget pendant six mois.

L'un des fondateurs du Comité municipal

des bibliothèques du Canton de Clarence, en 1975, il en est membre depuis les débuts et occupe présentement le fauteuil de président.

À sa retraite depuis 1977, Antonin Lalonde est propriétaire-administrateur de la Salle funéraire Pax. L'automne dernier, il a été récipiendaire d'une des 1984 décorations dites du bicentenaire de l'Ontario.

Lalonde, Thérèse D.

La naissance de Thérèse, le 6 août 1931, était un cadeau d'anniversaire de mariage pour son père, Olida Dicaire, et sa mère née Marie-Anna Éthier. À son arrivée dans le monde, la maison était déjà égayée par cinq frères et sœurs.

Malgré son goût pour l'étude, Thérèse dut cesser d'aller à l'école à un âge relativement jeune afin d'aider aux travaux de la maison en raison du mauvais état de santé de sa mère. Grande dévoreuse de livres, elle a cependant pu compenser de façon appréciable la scolarité qu'elle a dû sacrifier à regret.

Le 3 septembre 1956, M. le curé Léopold Paquette bénissait son mariage à Antonin, fils d'Arthur Lalonde et d'Ubaldine Langlois. Trois garçons sont nés de cette union: Guillaume, Étienne (époux de Radka Havel) et Christian.

Au cours de la dernière décennie, Thérèse s'est inscrite à de nombreux cours offerts à Bourget par le Collège Algonquin et les conseils scolaires: macramé, émail sur cuivre, poterie, céramique, peinture, sculpture, vitrail, etc. Elle a produit, entre autres, des vitraux qui ont été très remarquables.

Depuis longtemps, membre de l'Union Culturelle des Franco-Ontariennes, elle fait



Thérèse D. Lalonde

présentement partie de la direction du cercle local à titre de vice-présidente.

Avec une amie, Thérèse agit, depuis une quinzaine d'années, comme aide-comptable de la paroisse, rôle qui consiste à compter la quête dominicale et à en préparer le dépôt pour la banque.

Peu de temps après son mariage, alors qu'elle était joliment menue, quelqu'un disait de Thérèse qu'elle était une petite femme d'un gros bon sens. Avec les années et la maternité, elle a peut-être perdu sa taille de guêpe, mais on peut croire qu'elle est encore et restera toujours une femme d'excellent jugement.

Lalonde, Arthur-Omer

Natif de St-Hermas (Québec), Arthur Omer est né le 31 janvier 1877, de Jean-Baptiste («Petit») Lalonde et de Marie-Louise Chénier.



Arthur-Omer Lalonde

Il arriva à The Brook alors qu'il était encore adolescent et s'y mit à l'emploi de J.-Edmond Langlois, marchand général.

Le 19 janvier 1904, dans l'église du Sacré-Cœur, il épousait Ubaldine Langlois, fille de son employeur. Le bon Dieu leur envoya dix-huit enfants dont douze vivent encore.

On se rappelle que M. Lalonde se plaisait à collaborer pour faire réussir les organisations paroissiales; il était une des vedettes du théâtre amateur à Bourget. Même s'ils étaient très jeunes alors, ceux qui se rappellent encore l'avoir vu jouer dans les comédies bouffes «Les deux sourds» et «La chambre à deux lits» ne sont pas près de l'oublier.

Arthur Lalonde avait aussi la passion des chevaux. Il se faisait un jeu d'acheter à bon marché les picouilles des maquignons, puis de les engraisser pour les revendre en peu de

temps, réalisant des profits qui compensaient plus que l'avoine qu'il leur avait servie en vue d'en faire des bêtes fringantes.

Ce citoyen venu dans notre paroisse vers 1890, a été conseiller puis secrétaire du village pendant de nombreuses années.

Quelque temps après son mariage, Arthur Lalonde acheta le magasin de son beau-père et le fit prospérer jusqu'à son décès. Il mourut au travail, frappé d'angine de poitrine, le 2 septembre 1927.

Lalonde, Ubaldine

Née à Ste-Scholastique, le 12 décembre 1883, Ubaldine était l'enfant d'Edmond Langlois et d'Eugénie Ménard. Elle accompagna ses parents à The Brook en 1885.

Après un stage à l'école paroissiale, elle étudia au Couvent d'Aylmer (Québec) dirigé par les révérendes sœurs grises de la Croix.

Lorsqu'elle eut fini son cours, elle revint dans sa paroisse où on lui confia le poste d'organiste à l'église.

Le 19 janvier 1904, une autre la remplaçait à l'harmonium alors qu'elle se présentait «aux balustres» pour y épouser Arthur Lalonde. M. le curé F. X. Brunet présida la cérémonie nuptiale.

De ce mariage naquirent dix-huit enfants dont douze sont encore vivants.

Ubaldine a longtemps été secrétaire-trésorière et organiste de la Congrégation des Dames de Ste-Anne.

Très charitable, en plus de contribuer à un nombre considérable d'œuvres, elle recevait à sa table tous les mendiants qui passaient à l'heure des repas; parfois même, quand ils s'amaenaient entre les repas, elles les invitaient à



Ubaldine Lalonde

revenir au bon moment si on ne les recevait pas ailleurs. Dans la confrérie des quêteux, les communications devaient être bien organisées, en ce temps-là, et chacun devait y prévenir les autres que l'on était toujours bien reçus chez les Lalonde. En tout cas, ils s'y rendaient très nombreux. Par contre, lorsqu'ils voyaient grouiller la fourmière des petits Lalonde, jamais aucun ne sollicitait une place pour coucher; ils devaient aussi être prévenus qu'en allant jusqu'au bout de la rue, ils trouveraient gîte pour la nuit suivi d'un bon déjeuner chez les Dicaire.

Ubaldine Lalonde mourut subitement d'une hémorragie cérébrale le 9 septembre 1947. Cette excellente mère chrétienne doit certainement jouir d'un repos éternel bien mérité.

(Voir biographies de Bernard et Jacqueline Lalonde en page suivante)



Bernard et Jacqueline Lalonde

Lalonde, Bernard

Né à Bourget, en la fête de saint Bernardin, soit le 20 mai 1912. Bernard était un des fils d'Arthur O. Lalonde et d'Ubaline Langlois.

Ayant accompli son cours primaire à l'école du village, il se dirigea vers le Petit Séminaire de Montréal où il fit trois années de cours classique; après quoi, il suivit un cours de chimie industrielle à l'École Technique de Hull.

À Sudbury, le 5 août 1939, il a épousé Jacqueline, fille d'Ernest Schnupp et d'Hosanna Charlebois qui lui a donné huit enfants, soit trois filles et cinq fils, dont deux jumeaux.

Bernard a travaillé pour l'International Nickel (Inco) pendant trente-deux ans. En plus d'être resté à Sudbury, il a aussi résidé, avec sa famille, à Bourget (1946-1947), à Plantagenet (1947-1949) et à Chelmsford (1952-1957).

En 1977, lorsque Bernard et son épouse furent à leur retraite, ils vinrent s'établir à Ottawa.

Comme son père, Bernard s'est jadis fait remarquer par ses talents d'acteur. Il semble même avoir transmis cette disposition artistique à l'un de ses petits fils, Marc Trottier qui, malgré son jeune âge (14 ans), a déjà fait des débuts prometteurs sur la scène à Ottawa.

Bernard occupe ses loisirs à lire, à faire des mots croisés et à suivre les sports à la télévision.

Lalonde, Jacqueline

L'aînée des enfants d'Ernest Schnupp et d'Hosanna Charlebois, Jacqueline, est née à Crysler (Ontario) le 9 octobre 1917. Ses parents étaient tous deux d'origine bourgetaine.



Edgar Lalonde

Après avoir fréquenté l'école primaire à Chelmsford, elle fit ses études secondaires à Sudbury. Ensuite elle se qualifia comme enseignante à l'École Normale d'Ottawa puis enseigna à Sudbury pendant vingt-trois ans.

Jacqueline a lié sa destinée à celle de Bernard, le 5 août 1939. Son conjoint était fils d'Arthur O. Lalonde et d'Ubaline Langlois. Leur mariage a donné huit enfants: Marc (époux d'Hélène Lefebvre), Michèle (M^{me} Bob Kozuroc), Pierre (époux d'Éva Lupien), Paul et Jacques (deux jumeaux célibataires), Danièle (M^{me} Ken Trottier), Jean (époux de Nadia Oskolkof) et Jocelyne (M^{me} Christopher Shannon).

Ayant déjà résidé à Bourget (1946-1947), Jacqueline revint dans l'est ontarien, avec Bernard, pour s'installer à Ottawa, en 1977, alors qu'avait sonné l'heure de la retraite.

Elle y amena sa mère pour continuer à jouer auprès d'elle son rôle de «hâlon de vieillesse». Cette nonagénaire est maintenant hospitalisée au Centre Elisabeth Bruyère où sa fille aînée la visite fidèlement en la choyant de sa piété filiale.

Lalonde, Edgar

Originaire d'Osgoode (Ontario), Edgar y vit le jour, en la fête de l'Assomption, soit le 15 août 1949. Il est le fils aîné d'Eddy Lalonde et de Marcelle Parent, tous deux natifs de St-Pascal-Baylon.

Après un stage à l'école primaire du Rosaire de St-Pascal-Baylon, Edgar compléta ses études secondaires au High School de Plantagenet où il obtint un diplôme de «douzième année arts et sciences».

En novembre 1974, à Bourget même, il rencontra Huguette, l'une des filles jumelles d'Albert Marcil et d'Eva Martel. Après l'avoir courtisée plus de deux ans, il échangea avec elle les serments du mariage, en l'église du Sacré-Cœur, le 22 janvier 1977. De leur union sont issus deux enfants: Luc et Christine.

Depuis son entrée sur le marché du travail, Edgar a toujours été employé dans le secteur public. À Rockland, il a été commis au département de pièces de rechange chez un dépositaire d'éléments de machine. Il a ensuite été barman dans un hôtel. Depuis 1974, il est à l'emploi d'O.C. Transpo, à Ottawa, comme conducteur d'autobus du système de transport en commun.

Edgar et Huguette Lalonde ont élu domicile à Bourget dans le voisinage du centre communautaire.

En effet, ils se sont construit une magnifique maison au n° 11 de la rue Lavigne.

Lalonde, Huguette

Née à Bourget, le 4 septembre 1949, Huguette est l'une des filles jumelles d'Albert Marcil et d'Eva Martel.



Huguette Lalonde

Elle compléta son cours primaire à l'école Sacré-Cœur de Bourget, après quoi, elle se dirigea vers l'École Secondaire de Casselman où elle obtint son diplôme de douzième année commerciale.

En 1969, elle commença à travailler à la succursale de la rue Beechwood de la Banque Canadienne Nationale à Vanier. En mars 1971, ses employeurs acceptèrent de la muter à la succursale de Bourget où elle resta en poste, à titre d'officier de crédit, jusqu'à la fin d'août 1982. De retour à la banque, treize mois plus tard, elle recommence en position de caissière pour une période de trois mois.

Sollicitée par la succursale de la même banque, à Rockland, elle accepte d'y reprendre les responsabilités d'officier de crédit bien qu'il lui en coûtât beaucoup de quitter le personnel et la clientèle de Bourget avec qui elle s'entendait très bien.

Depuis le 22 janvier 1977, Huguette est mariée à Edgar, fils d'Eddy Lalonde et de Marcelle Parent. Son conjoint, qui est originaire de St-Pascal-Baylon, la conduisit à l'autel en notre église paroissiale. Ils sont les fiers parents de deux enfants: Luc et Christine.

Huguette fait partie de la chorale de l'église de Bourget depuis l'âge de douze ans, et elle a bien l'intention de continuer ce bénévolat tant que ses enfants ne pourront pas prendre la relève.



Lalonde, François

Né à Bourget, le 24 juillet 1953, François est le fils de Guy Lalonde et de Juliette Barbary.



François Lalonde

Après avoir complété son cours primaire à Bourget, il entreprit ses études secondaires à Plantagenet puis fit un stage au Collège Algonquin où il obtint un diplôme en «Administration des Affaires» — Gestion au détail.

Il revint ensuite au service de l'Épicerie Cuy Lalonde où, pendant quatre ans, il travailla à l'expansion du commerce familial pour en devenir le propriétaire en 1979.

Continuant à se perfectionner, il a suivi des cours de gestion commerciale, de coupe des viandes et de charcuterie. Présentement, il est membre actionnaire du groupement Métro-Richelieu.



Guy Lalonde

Les sports favoris de François sont le bateau à voile, le ski nautique, le ski alpin et le hockey. En ce qui concerne ce dernier sport, il est actuellement président du «Club des Bédaines» de Bourget.

Lalonde, Guy

Guy naquit à Clarence Creek le 2 août 1919 du mariage d'Albert Lalonde et de Léona Perron. Il n'avait que quatre ans lorsque ses parents déménagèrent à Bourget.

Laissant ses études à quinze ans, il doit aider son père au magasin.

Fervent joueur de hockey, dès l'âge de dix-sept ans, il est ailier gauche dans l'équipe bourgetaine qui s'est alors rendue fameuse par ses succès dans la Ligue Internédiaire Prescott-Russell.

La deuxième guerre mondiale l'oblige à faire son service militaire mais, après quelques mois d'entraînement, il revient à son métier de boucher.

Le 23 septembre 1947, à Plantagenet, il épouse Juliette, fille d'Isaïe Barbary et d'Emma Léoard, qui lui a donné trois enfants: Ghislaine (épouse de Roland Saumure), François et Bernard.

Après avoir, pendant dix-neuf ans, prêté main forte à son père dans l'exploitation de l'épicerie, ce dernier lui vend son commerce en pleine croissance. Avec son épouse et ses enfants, Guy continuera à servir la clientèle de Bourget et des environs pendant encore vingt-quatre ans. Enfin, en 1979, il vend à son tour l'entreprise commerciale des Lalonde à son fils François.

Guy et Juliette ont maintenant un confortable chalet au Lac-des-Plages où ils passent leurs étés. Quant aux hivers, ils les coulent sous climat tempéré en Floride.

Lalonde, Juliette

À Plantagenet, le 21 novembre 1923, naissait, à Isaïe Barbary et son épouse Emma Léoard, une fille qu'ils firent baptiser sous le nom de Juliette.

Ses études primaires et secondaires faites à Plantagenet la conduisirent à l'enseignement en 1941. D'abord institutrice à St-Isidore de Prescott, puis à Wendover, elle resta paroissienne active de Plantagenet où elle était membre de la Congrégation des Enfants de Marie, de la Jeunesse Rurale Catholique, du Cercle Lacordaire et d'un Club de Jeunes Fermières.

Durant l'année mariale de 1947, à la demande de M. l'abbé Charette, vicaire à Plantagenet, elle monta la pièce de théâtre «La belle dame de Fatima». Ce spectacle obtint telle-



Juliette Lalonde

ment de succès qu'on le répéta une douzaine de fois dans les paroisses environnantes.

En l'église St-Paul de Plantagenet, le 23 septembre 1947, elle épousait Guy, fils d'Albert Lalonde et de Léona Perron, dont elle a eu trois enfants: une fille et deux garçons.

Devenue Bourgetaine, elle continua à se dévouer dans l'enseignement pendant quelque temps. Elle fut présidente du Cercle des Fermières; on la chargea à maintes reprises de l'organisation de fêtes paroissiales; elle a aussi été engagée comme secrétaire de la Coopérative laitière de Bourget. Enfin, elle a organisé des cours du soir pour adultes.

Juliette a continuellement été le bras droit de Guy dans l'exploitation de son épicerie jusqu'à leur retraite prise en 1979. Maintenant, ils se la coulent douce en faisant ce qu'ils veulent quand ils le veulent.

Lalonde, Hervé

Hervé est né à Bourget, le 2 juillet 1900, du mariage de Napoléon Lalonde et d'Aurore Délorne. Il vécut une partie de sa jeunesse sur une des belles fermes de la troisième concession et ensuite au village où son père était devenu propriétaire de l'Hotel Royal.

Après ses études primaires faites à Bourget, Hervé Lalonde étudia au Séminaire de Montréal.

Le 5 septembre 1921, il épousa M^{lle} Rhéa Chénier, en l'église Ste-Trinité de Rockland; ils ont eu quatre enfants: Raymond, Rolland, Pauline et Madeleine.

Cet ancien paroissien a bien réussi dans sa paroisse d'adoption, Rockland où il a été marchand de meubles de 1922 à 1954, année où une maladie l'a emporté.



Hervé Lalonde

Hervé Lalonde a été maire à diverses reprises; il a aussi été président de la Chambre de Commerce et président de la Commission scolaire de sa ville.

Ceux qui l'ont connu avant son départ de Bourget en 1922, se rappellent que le maire de Rockland était un sportif et surtout un excellent joueur de hockey.

Lalonde, Jean-Lucien

Cinquième enfant et deuxième garçon né du mariage d'Arthur Lalonde et d'Ubalde Langlois, Jean-Lucien a vu le jour à Bourget le 31 août 1909.

Après avoir fréquenté l'école du village, il fit un stage de six mois à l'École Technique de Hull.



Jean-Lucien Lalonde

Parti pour l'Ouest le 2 février 1926, il travailla à Hoey, en Saskatchewan, puis revint à Bourget pour les funérailles de son père en septembre 1927. En décembre suivant, il partait travailler à Smooth Rock Falls où il faillit se faire tuer accidentellement en février 1928. Revenu à Bourget un mois plus tard, il retournait dans l'Ouest le 12 avril de la même année.

D'abord établi à Donnelly, il a ensuite travaillé à divers endroits, entre autres à McLennan. En 1929, il est employé à Westlock puis à Picardville où il achète un terrain en 1930. Il s'engage ensuite à l'école industrielle dirigée, à Cardston, par les Pères Oblats.

De retour à Bourget, en décembre 1932, il regagne l'Ouest en juin 1933. En décembre, il se rend à Vancouver pour y travailler sur un bateau marchand. En avril 1934, il partait pour une «ballade» de quelques mois au Mexique. Revenu à Vancouver, avant la fin de l'année, il y travaille comme ingénieur dans une manufacture.

Le 24 février 1936, Jean-Lucien épousait Nora de Camillis qui lui a donné deux enfants: Pauline-Lucienne (M^{me} Kelson) née en 1936 et Vincent (né en 1939) qui fait partie de l'armée néo-zélandaise depuis plusieurs années.

Dans la suite, «Jean-Lou» travaille à Wells (C.-B.) et à Sudbury, puis, en 1947, il retourne définitivement à Vancouver où il réside encore.

Jean-Lucien fut ce que l'on appelait un bébé paresseux car il n'a commencé à marcher qu'à l'âge de vingt-et-un mois. Il a cependant repris le temps perdu car rares doivent être les Bourgetains qui se sont autant balladés que lui.

Lalonde, Jean-Pierre

Issu du mariage de Fernand et Lorenza Lalonde, Jean-Pierre vit le jour à Plantagenet le 10 octobre 1945.

Après avoir fréquenté l'école primaire de son village natal, il fut pensionnaire au Petit Séminaire d'Ottawa où il accomplit quatre années d'études secondaires.

Le 17 mai 1969, il épousait Ghislaine, fille de Roger et de Bibiane Nadeau. Deux enfants sont nés de ce mariage.

Son père s'étant porté acquéreur de la boulangerie de Bourget, Jean-Pierre vint y travailler avec Gilles Gagné, Gérald Bussièrès et Hector Brazeau, qui formaient l'équipe des boulangers quant fut décidée la fermeture de cette entreprise en 1972.

Fidèle à son métier, Jean-Pierre, qui est propriétaire d'une «route de pain» dans la région de Bourget, y distribue sa «manne» assiduellement. Il possède aussi un commerce exploité sous le nom de «Fèves au lard Lalonde».



Jean-Pierre Lalonde

Arrivé parmi nous depuis une quinzaine d'années seulement, si Jean-Pierre n'est pas Bourgetain de naissance, il l'est entièrement et sincèrement par adoption. Avec son épouse, Ghislaine, il est toujours disponible pour servir au sein des différents organismes de Bourget. L'un des fondateurs du Club optimiste, il y a œuvré, entre autres, à titre de directeur et de vice-président.

Lalonde, Ghislaine

Née au Québec, le 4 août 1948, Ghislaine a été baptisée à Sorel. Elle était la fille de Roger Auger et de Bibiane Nadeau.

Ancienne étudiante de l'École secondaire de Plantagenet, elle y a obtenu un diplôme de douzième année commerciale.



Ghislaine Lalonde

À Plantagenet, le 17 mai 1969, elle prenait pour époux, Jean-Pierre, fils de Fernand et Lorenza Lalonde. La cérémonie nuptiale se déroula en l'église St-Paul. Deux enfants sont nés de cette union: Stéphane et Nathalie.

Présentement, Ghislaine est secrétaire pour l'avocat Pierre Desroches et le comptable Jean Carrière qui ont leurs bureaux au n° 17 de la rue Champlain-nord à Bourget.

Bourgetaine depuis 1972, M^{me} Jean-Pierre Lalonde s'occupe de divers mouvements: entre autres, elle est membre du Comité de natation et du Club de patinage artistique.

Lalonde, Paul-Arthur

En la paroisse St-Joachim d'Edmonton (Alberta) fut baptisé Paul-Arthur, né le 17 août 1932. Ses parents étaient Robert S. Lalonde et Imelda McNeil.



Paul-Arthur Lalonde

Arrivé à Bourget avec sa famille, en 1936, Paul-Arthur y a fait ses études primaires et secondaires. En 1973, il était inscrit à la Formation des enseignants de l'Université d'Ottawa. Il a suivi, en 1979-1980, à la même institution, un cours de spécialisation sur l'enfance en difficulté.

Il a été très actif pendant de nombreuses années comme membre du Comité d'école Georges-Étienne Cartier de Touraine et du Hockey mineur du même endroit. Il a fait partie de la Brigade scolaire de Galineau et a aussi œuvré au sein de divers autres organismes régionaux.

Paul-Arthur a voyagé à travers le Canada à diverses reprises, principalement en Ontario et au Québec, à titre de représentant de commerce. Depuis plusieurs années, il est professeur en commerce à Ottawa-Vanier.

Le 21 mai 1966, cet ancien Bourgetain a épousé, en l'église St-Benoît de Hull, Micheline, fille d'Edgar Séguin et de Rose Lamothe. Ils sont les heureux parents de deux enfants: Andrée et Robert. Leur foyer est à Touraine (Québec).

Paul-Arthur consacre ses loisirs au tennis, au badminton, au camping et surtout à la chasse.

Lalonde, Pierre

Pierre, fils d'Arthur O. Lalonde et d'Ubaline Langlois était le neuvième d'une famille de dix-huit enfants. Après ses études à l'école primaire du village, il alla au Collège de Montréal pour y faire son cours classique. Six ans plus tard, il en sortit avec son Baccalauréat ès Lettres.

Entré dans l'armée canadienne comme simple soldat, en 1940, il obtint sa commission d'officier en 1942. Jusqu'à sa libération, en juin 1945, il sera affecté à divers postes dans la région militaire de Québec.

Le 15 avril 1944, le lieutenant Lalonde épousait Laurine Sinclair de Toronto. De cette union naquirent six enfants dont le premier, Pierre, fils, vit le jour dans la vieille capitale de Québec. Les cinq autres, Richard, Gérard, Georges, Élisabeth et Michel sont nés à Bourget.

Les enfants de Pierre et de Laurine sont maintenant tous établis. Quatre d'entre eux vivent à Ottawa et les deux autres à Montréal.

Après une carrière de plus de vingt-cinq ans au ministère des Postes, à Ottawa, Pierre est maintenant à sa retraite depuis 1975.

Laurine et Pierre jouissent pleinement de leur retraite en passant les étés à leur chalet de



Pierre Lalonde

Wendover et les hivers à la propriété qu'ils se sont achetée en Floride. Ils se permettent aussi beaucoup de voyages qui les conduisent aussi loin qu'en Afrique et en Europe.

Lalonde, Roberte

Le lundi 21 novembre 1904, naissait, à The Brook, Roberte, fille aînée d'Arthur O. Lalonde et d'Ubaline Langlois. Dix-sept autres enfants devaient la suivre et elle a été une seconde maman pour plusieurs d'entre eux.



Roberte Lalonde

Après avoir fréquenté l'école primaire de Bourget, elle fut pensionnaire au Couvent du Sacré-Cœur à Ottawa-est. En 1921, elle a passé six mois au Couvent de Plattsburg (U.S.A.) pour se perfectionner en anglais, puis elle est restée à la maison pour aider à sa mère.

À la mort de son père, en 1927, Roberte travailla au magasin familial et y continua jusqu'en 1956 alors qu'elle va résider successivement à Plantagenet, puis à Montréal et enfin à Ottawa. Elle a fait beaucoup d'apostolat pour des œuvres, particulièrement celles du Cardinal Léger.

Après une longue maladie, elle décédait à l'Hôpital général d'Ottawa, le 17 avril 1980.

Roberte aimait beaucoup voyager et elle a pu satisfaire largement ce penchant. Grande tricoteuse, ses nombreux neveux ont beaucoup profité de ses lainages. Elle aimait énormément magasiner et adorait faire de longues visites aux départements de belle vaisselle. Pour elle, la marche idéale était celle que complétait le lèche-vitrines. Au cours de sa vie, elle a accumulé une quantité incroyable de découpages de journaux pour en faire des albums «plus tard», mais elle n'a pas eu le temps de les réaliser.

Lalonde, Robert-Sylvio

Le premier des garçons d'Arthur-O. Lalonde et d'Ubaline Langlois, Robert-Sylvio, naquit le 25 juin 1908, à The Brook.



Robert-Sylvio Lalonde

Quand Robert laissa l'école du village, c'était pour entreprendre son cours classique au Juniorat du Sacré-Cœur à Ottawa, puis il fit sa philosophie et son école normale à Edmonton, Alberta.

Robert Lalonde enseigne quelques années dans l'Ouest, entre autres places, à Legal, Alberta; puis pour rétablir sa santé compromise, il abandonna l'enseignement et en 1936 s'en vint prendre la gérance de la Ferme Avicole Lalonde fondée deux ans plus tôt par son frère Antonin.

Pendant son séjour dans l'Ouest, Robert avait épousé M^{me} Imelda McNeil en l'église St-



Imelda Lalonde

Joachim d'Edmonton. Leurs deux aînés, Paul-Arthur et Pauline naquirent à Edmonton tandis que leur benjamine, Vincente, vit le jour à Bourget.

Tout en exploitant et développant la Ferme Avicole pendant 35 ans, Robert remplit les fonctions de commissaire de l'École du village pendant 14 ans, de 1938 à 1952; puis voyagea, de 1951 à 1957, au service d'un manufacturier de rations alimentaires pour volailles et bétail dans les comtés de l'Est de l'Ontario, en qualité de conseiller en élevage et alimentation des volailles, des porcs et du bétail.

À l'automne de 1971, la Ferme Avicole, dont le poulailler de ponte d'une capacité de 13,500 pondeuses était devenu un modèle au point de vue automatisation et organisation, fut vendu à M. Raymond Gadouas qui continue à en faire une exploitation avicole dont non seulement le nouveau propriétaire et son épouse peuvent justement être fiers, mais aussi toute la population de Bourget.

Robert Lalonde et son épouse, Imelda, demeurent maintenant dans la Capitale du Canada mais appartiennent à Notre-Dame de Lourdes, la paroisse la plus considérable de Vanier. Ils reviennent cependant régulièrement se retremper dans l'atmosphère de Bourget.

Lalonde, Imelda

Née McNeil, le 2 août 1905, de parents originaires du comté de Bellechasse, sur le fleuve St-Laurent, à quelques milles «en bas» de la ville de Lévis, Imelda émigra, à l'âge de quatre ans, avec ses parents à Edmonton, Alberta, où elle fit ses études primaires au Couvent des Sœurs Fidèles Servantes de Jésus et Marie, à Morinville, puis à l'École Grandin d'Edmonton. Plus tard elle continua ses études au Couvent des Sœurs Ste-Anne à Lachine, près de Montréal.

À l'âge de dix-sept ans, elle s'inscrivit au cours d'infirmière de l'Hôpital Général d'Edmonton. Mais, après environ deux ans d'entraînement, son état de santé et la faiblesse de sa vue la forcèrent à abandonner ses études de «garde-malade» et elle entra au service du magasin de la Baie d'Hudson de la capitale de l'Alberta. C'est là qu'elle rencontra Robert Lalonde, venu dans l'Ouest pour parfaire ses études... et ils se marièrent le 19 août 1931.

En 1936, ils vinrent s'établir à Bourget sur la Ferme Avicole Lalonde qu'avait fondée, en 1933, Antonin, le frère de Robert. Ils y travaillèrent jusqu'à l'automne de 1971 à développer la «ferme du coin».

Si leur exploitation avicole était devenue une entreprise très moderne et parfaitement

aménagée quand ils la vendirent, c'est qu'Imelda et Robert ont trimé sans cesse, mais avec succès, pour la rendre rentable. Une de leurs enfants le signalait ainsi lors de leurs noces d'or: «Pendant trente-cinq ans, papa et maman ont travaillé bien souvent littéralement nuit et jour, faisant la navette, comme un balancier d'horloge, entre la maison et le poulailler, en ne se permettant que rarement un moment de répit.»

Aujourd'hui, cet ancien couple d'aviculteurs jouit d'une retraite bien méritée.

Lalonde, Rodrigue

Baptisé le jour même de sa naissance, Rodrigue, fils d'Arthur-O. Lalonde et d'Ubaline Langlois, prit son premier contact avec le monde, un samedi 15 septembre 1917.



Rodrigue Lalonde

Après ses études à l'école primaire du village, il entra au Petit Séminaire d'Ottawa, en 1930, et y méritait quelques années plus tard son diplôme d'immatriculation.

Le 19 juillet 1939, Rodrigue s'enrôlait dans le C.A.R.C. Pendant plus de trois ans, il fit la navette entre Trenton, St. Thomas, Camp Borden, Toronto et St-Jean d'Iberville; après avoir suivi un cours de navigation aérienne de quatre mois à ce dernier endroit, il y reçut ses ailes le 11 septembre 1942.

Le 6 novembre, la même année, il arrivait en Angleterre. Il devint sous-officier breveté (Warrant-Officer) en décembre 1943. Il appartenait à la 102^e escadrille de la R.A.F. quand le 26 février 1944, au retour d'opérations aériennes au-dessus de territoires ennemis, son avion dut descendre en pleine mer à une cinquantaine de

milles à l'est des îles Shetland. Avec son équipage presque entièrement formé de Canadiens, il manque à l'appel depuis cette date et il est présumé mort pour fins officielles depuis le 17 janvier 1945.

Rodrigue Lalonde avait offert le sacrifice de sa vie pour notre foi et la patrie. Puisse Dieu lui être miséricordieux et l'exaucer!

Lamarre, Téléphore

Les cloches sonnaient le baptême d'un futur bedeau quand elles s'ébranlèrent pour annoncer la naissance chrétienne de Téléphore, né, le premier novembre 1880, du mariage de Cyprien Lamarre et de sa légitime épouse, Émélie Lavoie.

En effet, Téléphore fut pendant neuf ans et demi sacristain et successeur de son père à la «bedocherie». Il épousa à Bourget, le 25 novembre 1901, Floristine, fille de Joseph Marcil et d'Angèle Laflèche, dont il eut onze enfants. Il fut pendant dix ans commissaire à l'école de la septième concession.

Après avoir résidé quarante-quatre ans à Bourget, il alla s'établir à St-Victor d'Alfred où il fut entrepreneur de pompes funèbres.

Téléphore décéda à ce dernier endroit le 22 avril 1972 à l'âge de quatre-vingt-onze ans.

Lamoureux, Ovide

Né à l'Original, le 4 décembre 1912, Ovide était le fils de Jean-Baptiste Lamoureux et de Marie-Louise Larocque. Il a passé une bonne partie de sa jeunesse à St-André d'Argenteuil.

À Hull, le 31 décembre 1940, il échangeait les serments du mariage avec Gabrielle, fille



Téléphore Lamarre

d'Octave Lalonde et de Georgiana Tessier, qui lui donna six enfants, soit quatre garçons et deux filles.

Comme beaucoup d'anciens de Bourget, Ovide était un «enfant de la crise». En effet, au temps où il était normal de penser à s'établir, le monde subissait la «grande dépression» qui rendait pratiquement impossible à qui que ce soit de «se créer un avenir». Mais, Ovide était né optimiste, il a sans cesse lutté pour réussir et son courage n'a jamais flanché.

Il résidait à Valleyfield lorsqu'il se maria. Après la noce, le jeune couple est resté à Cornwall pendant quelque temps puis a courageusement mené une vie nomade pour trouver du travail aux rares endroits où l'on en offrait occasionnellement un peu. Ainsi, il retourna à Valleyfield, puis passa quelque temps à Cartierville, revint à Cornwall et finit par aboutir à Bourget en 1943.

Ovide acheta alors, pour trois cents dollars, une terre de cinquante arpents dans le territoire maintenant envahi par la Forêt Larose. C'était un sol sablonneux, donc propice à la culture de la pomme de terre, disait-on. Il se lança vite dans cette culture. La première année, il connut un été très sec et la récolte réussit de façon encourageante, mais l'année suivante et après, les étés lurent pluvieux et les «patates» pourrèrent sur le champ. Alors, il se rendit compte que son sable «froid» n'était pas propice à la culture qu'il avait adoptée. En 1949, il déménagea donc à Pendleton où il devint propriétaire d'un vaste terrain de neuf cents arpents dont la majeure partie était cultivable. Il s'agissait d'un sol sablonneux, profond et facile à égoutter.

Avec sa femme et ses enfants, avec beaucoup de travail et un esprit vif toujours aux aguets pour surveiller les développements nouveaux offrant des méthodes améliorées de production et assurant de meilleures récoltes, Ovide devint, avec le temps, un véritable «roi de la patate».

Il se plaisait à raconter ses humbles et pénibles débuts, par exemple, comment à Bourget, il avait acheté une sarceuse usagée au coût de trois dollars qu'il avait payée à raison de cinquante cents par semaine... dire que l'on a rapporté que son exploitation était évaluée à près d'un million lorsqu'il la ceda à ses enfants.

Notre ami Ovide a connu le succès malgré un sérieux handicap qui en aurait «bloqué» beaucoup d'autres que lui: jeune, il avait souffert de paralysie infantile (poliomyélite) mais, à force de volonté, il ne tint jamais compte de son boitement et travailla toujours plus fort que beaucoup d'autres qui étaient moins désavantagés que lui. Citoyen de bon jugement, il a laissé le souvenir d'un homme jovial et surtout strictement honnête, ce qui est loin de lui avoir nuï dans la vie; aussi, était-il estimé de tous.

Decédé en Floride, le 6 mars 1981, Ovide Lamoureux repose au cimetière de Pendleton, non loin de la florissante entreprise qu'il a établie.

Lamoureux, Gabrielle

Fille d'Octave Lalonde et de Georgiana Tessier, Gabrielle est née à Bourget et a été baptisée en l'église du Sacré-Cœur.

Comme la plupart des jeunes de son temps, il lui fallut chercher du travail là où il s'en trouvait durant la grande dépression; ainsi, elle était employée à la manufacture de soie de Cornwall à l'époque où elle se maria et, sur un salaire hebdomadaire de sept dollars et demi,



Ovide et Gabrielle Lamoureux

elle trouvait moyen de prélever trois dollars qu'elle envoyait à ses parents.

Le 31 décembre 1940, elle épousait, à Hull, Ovide, fils de Jean-Baptiste Lamoureux et de Marie-Louise Larocque. Elle en a eu six enfants: Marcel, né à Cornwall; Gaëtan, né à Bourget; Yvette (M^{me} Gilles Bercier) née à Bourget; Lucienne, née à Bourget; Henri (époux de Marlene Franklin) né à Bourget et Gilles (époux de Danielle Dupont) né à Pendleton. En outre, M^{me} Gabrielle Lamoureux est l'heureuse grand-maman de seize petits-enfants.

Cette femme remarquable a toujours été extraordinairement laborieuse. Sa franche collaboration a certainement été un important facteur des succès d'Ovide. Aujourd'hui encore, vivant dans la belle maison qu'ils se sont bâtie il y a quelques années, elle pourrait connaître une douce retraite en faisant le moins possible, mais elle reste très occupée et prétend même que l'inaction la conduirait à l'ennui et probablement à la mort.

Landry, Alexina

Fille de Louis Landry et de Marie-Laure Daoust, Alexina naquit à Buckingham (Québec), le 14 février 1888. Sœur de l'abbé Calixte Landry, avec sa mère, elle l'accompagna à ses différentes cures où ces deux excellentes femmes continuèrent à lui faire connaître les bieofaits de la vie de famille tout en jouant le rôle de ménagères au presbytère. C'est comme ça qu'elle a été appelée à partager votre vie paroissiale de 1929 à 1940.

Dotée d'une belle voix, elle était surtout excellente organiste. Avec quel pieux émoi ne se souvient-on pas de son impressionnante habitude d'accompagner en sourdine, aux jours de



Alexina Landry

fête, la riche voix de son frère chantant la préface et le Pater noster. Les soirées récréatives étaient incomplètes si M^{me} Alexina ne nous faisait pas entendre un magnifique morceau de piano et surtout si elle n'accompagnait pas l'abbé Calixte qui nous chantait «La patrie des petits oiseaux». Entre chaque couplet, elle nous servait alors une série de roulades et de trilles qui avaient le don d'électriser l'assistance.

Dans le domaine de l'art culinaire, elle avait hérité des dons de parfaite cuisinière que tout le monde reconnaissait à sa mère. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à s'enquérir auprès de ceux qui ont eu le privilège de goûter jadis à ses délicieuses tartes et à son merveilleux gâteau des anges.

Alexina termina ses jours à la Résidence St-Louis à Orléans, en 1977, après y être demeurée une dizaine d'années.

Elle a laissé un si bel exemple de vie consacrée à l'Église à travers mille et un services rendus à son frère et aux prêtres du diocèse, que le prélat qui en fit l'éloge funèbre lors de ses funérailles, invita le chœur de chant à remplacer l'hymne funéraire habituel par un consolant «Adeste Fideles».

Landry, Marie-Laure

Née à Buckingham (Québec), le 5 mai 1860, Marie-Laure était fille de Joseph Daoust et de Marguerite Beauchamp. Mariée à Louis Landry, elle eut quatre enfants: Louis, Joseph, Calixte et Alexina.

Devenue veuve assez jeune, suite au décès accidentel de son époux à l'âge de vingt-huit ans, elle travailla courageusement pour élever ses enfants et réussit même à conduire Calixte, le plus jeune de ses fils, à la prêtrise. Dans la suite, avec sa fille Alexina, elle suivit «son prêtre» dans les différentes paroisses qui lui furent confiées, la mère et la fille y faisant office de ménagères.

C'est ainsi que Marie-Laure Landry vécut à Bourget de 1929 à 1940. Les paroissiens d'un certain âge se rappellent ses deux jardins où elle avait le don de faire pousser de très beaux légumes: aussi de sa vache et de ses poules qui faisaient plus que fourrir le presbytère en produits laitiers et en œufs. Ses talents de cuisinière étaient réputés loin à la ronde, et les prêtres de l'extérieur qui venaient prêter leur concours au curé, lors des quarante-heures ou des corvées de confessions, étaient assurés que leur zèle serait récompensé par un copieux festin.

Même rendue à Ottawa, madame Curé, comme l'appelaient les petits enfants de Bourget, trouvait encore moyen de jardiner et demeurait active jusqu'à la fin. Elle mourut en



Marie-Laure Landry

1947, laissant le souvenir d'une personne pieuse et laborieuse, entièrement vouée au service du sacerdoce de son fils.

Pendant son séjour à Bourget, elle prenait très à cœur la pénible situation financière de notre paroisse, s'inquiétant même de sa dette beaucoup plus que maints paroissiens ne le faisaient.

Langlois, Cyprienne

Probablement l'une des dernières paroissiennes à être baptisées dans l'ancienne chapelle, Cyprienne fut faite chrétienne sur les fonts baptismaux de The Brook, le 19 janvier 1889.

De ses années d'école primaire, elle se souvient encore de l'enseignant Athanase Lavoie



Cyprienne Langlois

qu'elle qualifie de bon professeur: celui-ci émigra plus tard au Manitoba où il devint marchand général. Elle se rappelle aussi de l'instituteur Albini Lalonde qui eut pour époux Angéline, fille de Ferdinand Martel.

À l'âge de 13 ans, Cyprienne devient pensionnaire au Couvent d'Aylmer (Québec) et y étudie pendant trois années. Elle y retourne ensuite faire avec succès sa quatrième année en trois mois. Puis, en six mois, elle décroche la première place des finissants au High School de Plantagenet. Elle pensionnait à ce village mais revenait chaque fin de semaine pour remplacer sa sœur Ubaldine comme organiste à l'église.

Quand ses parents émigrèrent à Montréal, en 1905, Cyprienne les y suivit. Là, elle travailla, d'abord durant cinq ans, comme caissière au journal «Le Canada», puis un bout de temps au journal «Le Pays».

Émigrant à nouveau, cette fois à Ottawa, elle travailla pendant quelque temps à l'Union Saint-Joseph (Cie d'assurances) puis, s'étant classée troisième à un concours national de la Fonction publique canadienne, elle y obtint une position et resta au poste pendant trente-trois ans.

Presque tout le temps qu'elle passa à Ottawa, elle se dévoua bénévolement comme directrice d'une école du soir pour jeunes filles pauvres afin de leur permettre d'accéder à la fonction publique et à d'autres positions.

Dans la suite, elle fonda deux procures pour les missions de l'Ouest canadien où elle expédia, en plus de beaucoup de dons en espèces, des tonnes et des tonnes de vêtements.

Cyprienne suivit son frère, M^{re} Ubald Langlois, dans sa ronde des hôpitaux, au cours des nombreuses années de grave maladie qui précédèrent sa mort.



J.-Edmond Langlois

Cyprienne Langlois, au moment de sa mort, était la doyenne des pensionnaires du Centre d'accueil Roger Séguin à Clarence-Creek. Elle était aussi, croyons-nous, la plus ancienne des filles natives de The Brook-Bourget à vivre encore. Cette apôtre missionnaire ne s'est donc pas rendue à notre année du centenaire: en effet, à l'âge de quatre-vingt-quinze ans, elle est décédée le dimanche 21 octobre 1984, proclamé journée mondiale des missions.

Langlois, J. Edmond

Originaire de Ste-Scholastique, Edmond Langlois y est né le 7 novembre 1861. Ses parents avaient noms: Joseph Langlois et Zoé Fortier.

Dernier né d'une famille de seize enfants, des vœux de son âge l'avaient surnommé «Mon oncle la douzaine» parce qu'il était le benjamin des douze survivants. Cette appellation le suivit tout au long de sa vie.

Il fréquenta d'abord la «petite école» puis étudia au séminaire de Ste-Thérèse où il eut pour confrère, entre autres, Jean-Urgel Forget, qui devint le septième curé d'Embrun.

En 1881, Edmond Langlois ouvrit un magasin général à The Brook et, peu après, le 19 février 1882, il épousait, en l'église Ste-Félicité de Clarence-Creek, Eugénie, fille de Xavier Ménard et de Claire Francœur. Ils eurent cinq enfants dont l'un, Ubald, fut le premier Bourgetain à recevoir la prêtrise.

Après avoir quitté «The Brook» en 1905, Edmond Langlois demeura quelques années à Montréal puis émigra à Ottawa au début de la deuxième décennie du présent siècle: il travailla à l'Union St-Joseph (Cie d'assurances) pendant de nombreuses années et mourut dans la capitale canadienne le 22 juillet 1932. Sa dépouille mortelle repose dans notre cimetière auprès de celle de son épouse.

Langlois, Eugénie

Native de Clarence-Creek où elle a vu le jour, le 23 novembre 1861, Eugénie était la fille de Xavier Ménard et de Claire Francœur.

Quelques notes retrouvées dans un de ses calepins nous font voir qu'elle a été institutrice avant de se marier.

«Je suis entrée en pension chez M. A. Guindou, le 18 août 1880. Je donne \$45.00 pour l'année scolaire. Mon salaire est de \$140.00 par année.» Il y a lieu de croire que l'école en question était située à Benoit, petit hameau près de Casselman.

«10 février 1881: — Ai reçu le Government Grant: \$33.86.»



Eugénie Langlois

«Je me suis engagée à la S.S. n° 3, Mayerville, Cambridge (près de Casselman) au salaire de \$150.00 pour l'année scolaire. J'ai commencé la classe le 18 août 1881.»

Le 19 février 1882, Eugénie épousait, dans sa paroisse natale, Edmond, fils de Joseph Langlois et de Zoé Fortier. Le marié était originaire de Ste-Scholastique mais établi comme marchand à The Brook.

Eugénie donna naissance à cinq enfants dont Ubald qui devint le premier prêtre natif de Bourget et, dit-on, le premier franco-ontarien de naissance à recevoir la consécration épiscopale.

Après avoir quitté Bourget, les Langlois restèrent quelques années à Montréal avant d'aller demeurer à Ottawa où Eugénie mourut le 8 septembre 1926. Elle a été inhumée au cimetière de Bourget.

Laplante, Claude

Claude naquit le 19 janvier 1925 à Orléans. Ses parents, Hector Laplante et Berthe Ladouceur le firent baptiser en l'église St-Joseph.

À l'église du Sacré-Cœur de Bourget, le 29 mai 1947, Claude épousait Fernande, fille d'Hilaire Lebrun et d'Albina Brunet, qui lui donna cinq enfants: une fille, Claudette, et quatre garçons: Fernand, Denis, Luc et Yves; ces deux derniers sont des jumeaux.

L'année de son mariage, il commença à travailler à la menuiserie de Philippe Lefebvre où il persévéra pendant cinq ans. En 1952, il se rendit à Thurso et fut employé au moulin à papier McLaren pendant quatre ans. En 1956, il s'ins-



Claude Laplante

talla à Hammond et y pratiqua l'agriculture, pendant quatre ans, avec Aulouio Gendron et Conrad Lavigue.

De retour à Bourget, en 1960, il s'installe au 31, rue Champlain-sud et accepte de l'emploi au département de la voirie de la Municipalité de Clarence, mais il doit prendre sa retraite pour cause de santé en 1980. Cette année-là, il lui faut subir une intervention chirurgicale à cœur ouvert, ce qui dès lors le force à ralentir considérablement ses activités.

Claude est un type très sociable qui compte beaucoup d'amis; il aime la compagnie des autres et les soirées dansantes. Il se plaît beaucoup à faire la pêche avec des compagnons. C'est aussi un fervent du ski. Il est membre du Club d'Âge d'or.



Fernande Laplante

Laplante, Fernande

À Bourget, le 15 décembre 1926, naissait Fernande, fille d'Hilaire Lebrun et d'Albina Brunet. Elle fit son cours primaire à l'école du village.

Une saignée la sauve lorsqu'elle est gravement malade d'une crise de fièvre à l'âge de cinq ans. L'année suivante, elle est victime d'un pénible accident à l'école; sur l'heure du midi, en revenant de chez elle, un crochet de porte lui arrache le dessus de l'œil droit, ce qui nécessite une intervention chirurgicale et la tient pendant près de six mois à l'hôpital. Elle n'oublie pas que son père l'a visité fidèlement à tous les dimanches pendant cette période.

À huit ans, elle fait une pénible crise de rhumatismes; on doit attacher des poids à ses jambes pour les empêcher de crochir, puis, il lui faut réapprendre à marcher.

À l'âge de trente-neuf ans, Fernande doit subir une opération à cœur ouvert.

Malgré toutes ses épreuves, elle se compte chanceuse d'avoir maintenant suffisamment de santé pour jouir raisonnablement de la vie avec son époux, ses enfants et ses petits-enfants qui la reudent heureuse; elle ne regrette pas les sacrifices du passé.

Fernande a épuisé, le 29 mai 1947, Claude, fils d'Hector Laplante et de Berthe Ladouceur. Ils sont les heureux parents de cinq enfants.

Bonne mère de famille et excellente épouse, elle est toujours restée joviale même dans l'adversité.

Ayant elle-même fait très jeune et souvent l'apprentissage de la souffrance, elle a toujours été très portée vers les malades, surtout sa mère. Elle a aussi eu soin, pendant trois ans, de M^{me} Mathias Maisonneuve, amputée d'une jambe. Durant cinq ans, elle a été employée à la cuisine et au soin des malades du Nursing Home de Bourget.

Fernande aime bien faire du ski et jouer aux cartes. Elle se plaît beaucoup aux soirées dansantes. Elle fait maintenant partie du Club d'Âge d'or.

Laroche, Charles-Guy

C'est un futur soldat qui naît le 2 février 1925 à M. Napoléon Laroche et à son épouse, née Marie-Louise Cardinal. Charles-Guy est le benjamin de ce premier lit, mais hélas, il sera le premier des enfants à quitter la terre pour rejoindre sa mère dans l'éternité.

Il partagea sa jeunesse entre ses études à l'école primaire de la troisième concession et le travail de la terre chez lui. La guerre en fit



Charles-Guy Laroche

bientôt un soldat et nous le trouvons parmi les autres héros de l'invasion européenne: c'est là que s'écrit la dernière page de sa vie.

Le 28 septembre 1944, Charles-Guy est blessé sur la route de Rychevorsel, près de St-Léonard, au nord-est de la Belgique: un éclat de bombe d'un mortier allemand l'atteint dans le dos et lui inflige une grosse blessure. Transporté d'abord au poste médical le plus rapproché, il y est administré par M. G. Marchand, prêtre et aumônier au Régiment de Maisonneuve; puis on le transporte en ambulance à un centre médical mieux organisé où il meurt le lendemain. Le père qui l'a assisté à ses derniers moments dit qu'il a fait une belle mort, bien résigné et bien préparé.

Voici l'éloge qu'en faisait un de ses compagnons d'armes, le Lieutenant Louis J. A. Woods: «Charles-Guy était reconnu comme un chic type, juste et loyal envers tous ses camarades. Son nom sera gravé éternellement dans les cœurs de tous ceux qui l'ont si bien estimé.»

Laroche, Gérald

Le 26 mai 1917, survenait un nouveau Bourgetain dans la troisième concession; il s'agissait de Gérald, fils de Napoléon Laroche et de Marie-Louise Cardinal.

Rendu à l'âge réglementaire, il suivit ses frères et sœurs aînés à l'école n° 21 pour y faire ses études élémentaires.

Il se forma en agriculture à l'école de son père et, plus tard, prit charge de la terre paternelle.

À Ste-Félicité de Clarence-Creek, le 15 mai 1948, Gérald épousait Lucille, fille d'Adorice Sigouin et d'Émilienne Duquette, qui lui don-



Gérald Laroche

na trois enfants: Jean-Jacques (époux de Monique Lefebvre), Louise (M^{me} Jeff Stober) et Françoise.

Ardent au travail et de tempérament calme, Gérald se plaisait à conter des histoires et à chanter des chansons à répondre. Il était fervent de la pêche. Comme son frère Urbain, il aimait beaucoup les chevaux; de fait, il fut l'un des derniers citoyens de nos rangs à abandonner le cheval et le boghei pour venir au village.

Il y a une couple d'années, une forte hémorragie cérébrale l'a conduit au Nursing Home de Bourget où il réside depuis lors.

Laroche, Napoléon

Fils de Jean-Baptiste Larache et de Rose-Anna Demers, Napoléon serait né en 1882.



Napoléon Laroche

Nous n'avons pas de détails sur sa jeunesse. Il a longtemps exploité une ferme dans la troisième concession. C'était un cultivateur matinal qui se couchait aussi très tôt.

Le 16 juin 1902, en l'église Sacré-Cœur de The Brook, il se maria en premières nocés avec Marie-Louise, fille de Félix Cardinal et de Martine Lussier: il en eut huit enfants, soit cinq garçons et trois filles.

Napoléon convolait en deuxièmes nocés, à Bourget le 3 septembre 1928. Sa seconde épouse était Marie-Louise, fille de Maxime Parent et de Marie Bazinet. Une fille, Madeleine, est née de cette union; elle perdit son père le 20 février 1968.

Laroche, Marie-Louise

Marie-Louise, qui naquit en 1888, était fille de Maxime Parent et de Marie Bazinet.

En l'église Ste-Félicité de Clarence Creek, le 18 juillet 1907, elle épousait Arthur, fils d'Hercule Viau et de Christine Thauvette, de qui elle eut huit enfants, soit six garçons et deux filles.

Devenue veuve, elle se remaria à Bourget, le 3 septembre 1928, avec Napoléon, fils de Jean-Baptiste Laroche et de Rose-Anna Demers; elle en eut une fille, Madeleine.

Ayant été très active sur la ferme, cette femme s'ennuyait lorsque rendue au village; aussi, s'empressait-elle de dépanner ceux qui faisaient appel à ses services. C'était une aide dépareillée.

Cette femme énergique mourut le 28 août 1964.

Laroche, Robert

Entré dans notre monde, le 28 mai 1920, Robert est issu du mariage de Napoléon Laroche et d'Odile Lortie.

Il poussa ses études jusqu'à la dixième année et commença de bonne heure à s'initier aux travaux du moulin à scie et de l'entreprise de mouture de son père. Il prit charge de l'exploitation familiale en 1942 mais, avec l'essor de la mécanisation des fermes, presque tous les cultivateurs eurent bientôt leur propre «moulange» si bien que Robert décida d'abandonner les «moulées» pour prendre un emploi au ministère fédéral des Travaux publics comme ingénieur stationnaire.

Robert s'est marié, le 23 septembre 1948, à Fernande, fille d'Albert Lortie et de Jeanne Shaffer. Ils ont eu trois enfants.

Très sportif, le fils de Napoléon et d'Odile a



Marie-Louise Laroche

surtout été passionné pour la chasse et croit se rappeler qu'il a probablement déjà braconné un peu. Il se vante d'avoir abattu au moins une vingtaine de chevreuils. Mais, aujourd'hui, ses ardeurs en loisirs portent plutôt sur les jeux de cartes. Il a déjà subi de graves interventions chirurgicales aux yeux mais, même si vous avez l'impression qu'il peut être visuellement handicapé, n'essayez surtout pas de le «couper» avec une carte qui n'est pas d'atout.



Robert Loroche

Laroche, Sylvio

Cet ancien p'tit gars de la troisième concession y est né, le 26 janvier 1937, du mariage d'Urbain Laroche et de Laurette Raby.

Après avoir fréquenté l'école jusqu'à la douzième année, il étudia la mécanique pendant deux ans à l'École Technique de Hull, il a été mécanicien pendant trente ans et a exploité un



Sylvio Laroche

garage à son compte de 1966 à 1976. d'abord au coin des rues Champlain et Laval jusqu'à ce que, le 5 janvier 1973, l'édifice appartenant à Rhéal Perron soit détruit par un incendie. Ensuite, il s'est installé à St-Pascal-Baylon.

Associé depuis quelques années avec Bernard Valiquette pour l'exploitation du garage que ce dernier possède dans le «Trois», Sylvio a décidé de changer de vocation en 1984 alors qu'il est devenu vendeur itinérant d'aspirateurs Electrolux.

Le 9 juillet 1960, en notre église paroissiale, Sylvio confiait son bonheur à Monique, fille de Moïse et de Jeannette Martel, qui lui a donné quatre enfants: deux garçons et deux filles.

Le fils d'Urbain a été pompier et même chef de la brigade pendant de nombreuses années. Il est conseiller du Comité du Centre Récréatif où on l'a chargé de la location de la salle. Il ne



Monique Loroche

manque jamais d'assister aux joutes de hockey auxquelles participe son fils Mario.

Sylvio, que ses copains ont amicalement surnommé «Médé», est un «As» pour interpréter des chansons à répondre: son répertoire est abondant et varié.

Laroche, Monique

À l'église Notre-Dame-du-Rosaire de Montréal, fut baptisée Monique, qui était née, le 20 octobre 1940, du mariage de Moïse et de Jeannette Martel.

Arrivée à Bourget à l'âge de quinze ans, elle s'y est très bien acclimatée. Ayant été secrétaire au garage de Philippe Lafleur pendant deux ans, elle fut conquise par la belle façon du mécanicien en charge, Sylvio, ce qui l'amena à l'accepter en mariage, le 9 juillet 1960, en l'église Sacré-Cœur de Bourget. Ce jour-là, il y avait trois mariages et le dernier au programme était celui de Monique et de Sylvio. L'abbé Laurent Mainville, un ami de la famille, officiait, et le marié, Sylvio, était fils d'Urbain Laroche et de Laurette Raby. Cette union a été bénie par la venue de quatre rejetons: Sylvain, né le 13 janvier 1962; Manon, née le 21 septembre 1963; Lucie, née le 8 novembre 1965 et Mario, né le 5 novembre 1968.

Monique a jadis remplacé son père comme postillon pendant environ cinq ans. Elle travaille actuellement à la Gendarmerie Royale du Canada depuis février 1984.

L'épouse de Sylvio est l'une des fondatrices du Bingo dominical avec Armand Legault, Reynald Lortie, Alice Labelle et Joseph-André Marcié. Elle est présentement trésorière de cette organisation, de même que membre de l'Union Culturelle des Franco-Ontariennes.

Ses passe-temps préférés sont le bingo, les cartes et le ballon volant.

Madame Monique assiste régulièrement aux parties de hockey et y crie avec un enthousiasme rare; les habitués de l'aréna ont, depuis longtemps, appris à reconnaître sa voix qui porte puissamment jusqu'aux moindres «recoins» de l'édifice.

Rappelons qu'en 1959-1960, Monique a mérité le titre de Reine du Centre récréatif lors d'un concours organisé par Paul Tassé et Roger Potvin.

Laroche, Urbain

Le 20 juin 1913, naissait à Bourget, Urbain, fille de Napoléon Laroche et de Marie-Louise Cardinal.

Il fit son cours primaire à l'école du «Trois», puis se familiarisa avec l'agriculture auprès de



Urbain Laroche

son père avant de devenir lui-même cultivateur. Il devint propriétaire de la ferme familiale des Longtin dans la troisième concession.

Le 10 juin 1936, Urbain prit comme épouse, Laurette, fille de Félix Raby et de Marie-Louise Leduc qu'il connut à Bourget alors qu'elle y travaillait mais qu'il maria à Thurso (Québec) où résidaient ses parents. Leur union donna trois enfants, soit deux garçons et une fille.

Pendant de nombreuses années, Urbain exploita une écurie de juments en gestation pour la production d'hormones destinées à la fabrication de produits pharmaceutiques. Sa passion des chevaux lui a même déjà fait payer mille dollars pour un pur-sang acheté de Raoul Chaloux.

En sa qualité de producteur de lait et en raison du jugement sûr dont il faisait preuve, il a jadis été nommé directeur de la Coopérative Laitière de Bourget.

Urbain décédait subitement le 20 juin 1965, jour de son cinquante-deuxième anniversaire de naissance.

Laroche, Laurette

C'est à Thurso (Québec) que naquit, le 17 septembre 1911, Laurette, fille de Félix Raby et de Marie-Louise Leduc.

Elle travaillait à Bourget, pour la famille Pascal Guindon, lorsqu'elle connut Urbain, fils de Napoléon Laroche et de Marie-Louise Cardinal. Après l'avoir courtisée pendant quelque temps, son cavalier la demanda en mariage et fut agréé. Les épousailles eurent lieu à Thurso, le 10 juin 1936.

Laurette donna naissance à trois enfants: Sylvio (époux de Monique Martel), Gabrielle



Laurette Laroche

(M^{me} Robert Auger) et Charles-Guy (époux de Francine Gagnier).

M^{me} Urbain Laroche était Bourgetaine depuis un quart de siècle lorsqu'elle mourut, après avoir été longtemps malade, le 17 septembre 1961, le jour même de son anniversaire de naissance, comme ce fut le cas pour son époux.

Larocque, Hector

Né à Chénéville, le 2 avril 1929, Hector vient d'une famille de quatre enfants, tous des garçons. Son père était Onil Larocque et sa mère, Rose-Ida Duval, originaire de Notre-Dame de la Paix (Québec).

À l'âge de dix ans, il se rendit rester chez un oncle à Ste-Catherine (Ont.) où le 19 février 1949, il épousa Germaine, fille de Léon Legros



Hector Larocque

et d'Yvonne Moreau qui lui a donné cinq enfants, soit quatre garçons et une fille.

Hector Larocque a déjà été gérant de service pour la General Motors de Kingston où il avait cent vingt-cinq hommes sous ses ordres. Il a passé sa vie dans le commerce des automobiles et fut employé à un certain temps comme ajusteur par des compagnies d'assurance.

En 1971, il vient s'installer avec sa famille dans la troisième concession de Bourget. Après avoir fait un peu de culture, il retourne à ses premières amours: l'automobile. Il fonde alors Larocque Body Shop. Aujourd'hui, ayant passé ce commerce à ses fils, il vit retraité, sur le bord de la rivière, à Wendover.

Homme affable et doué d'un grand charme, Hector Larocque est phytothérapeute.

gea son entreprise sur le chemin Russell, elle y ouvrit un magasin de chaussures dans l'ancien garage des Cardinal mais, dans la suite, elle a dû le vendre à cause de maladie.

Lauzière, Marcel

À Drummondville, le 3 avril 1923, naquit Marcel, fils de Félix Lauzière et de Marianne Lépine.

Il a couronné ses cours primaire et secondaire par deux années d'études commerciales. Ayant déjà travaillé «dans la soie», pour la Canadian Celanese Co., il a surtout fait carrière comme technicien à la compagnie Bell Canada et est maintenant retraité depuis 1982.



Marcel et Simone Lauzière

Larocque, Germaine

Fille de Léon Legros (originaire de Coteau Landing) et d'Yvonne Moreau (native de Des Cèdres), Germaine vit le jour à Thorold (Ont.) le 2 mars 1928. Sa famille comptait dix enfants, soit sept garçons et trois filles.

À Ste-Catherine, le 19 février 1949, elle épousait Hector, fils d'Onil Larocque et de Rose-Ida Duval, de qui elle a eu cinq enfants: Lynn, qui demeure à Ottawa, Kenneth (époux d'Yvonne Lalonde et père de deux enfants, un garçon et une fille), Kevin (époux de Lynne Bazinet), Stephen et Dwayne, célibataires.

Les Larocque sont les heureux grands-parents de trois petits-enfants qu'ils gâtent et adorent, deux garçons et une fillette.

M^{me} Larocque a été pendant quatorze ans assistante-gérante dans un magasin de chaussures à Ste-Catherine. Lorsque Hector déména-



Germaine Larocque

Aux fins d'occuper ses «vieux jours», il s'est procuré des machines sophistiquées servant à aiguiser les scies et autres instruments coupants de tous genres.

Marcel a été Chevalier de Colomb durant quarante-cinq ans et membre du Club Optimiste pendant trois années. Il est fervent adepte de la pêche.

Si cet ancien citoyen de Drummondville est des nôtres depuis 1969, nous le devons à Simone qui l'a épousé, le 20 mai 1950, dans la paroisse natale du conjoint. Cette fille de Trefflé Lavoie et de Gléphire Mainville l'a ramené avec elle à son retour au pays natal où elle partage sa retraite. Quatre enfants leurs sont nés, dont un est décédé en bas âge.

Lauzière, Simone

Le 19 juin 1928, est née à Bourget, Simone, fille de Trefflé Lavoie et de Gléphire Mainville. Elle a complété ses études primaires puis a fait son cours secondaire jusqu'à la dixième année inclusivement.

À seize ans, elle travailla comme serveuse en ville; au cours des années, elle occupa des emplois à Drummondville, Valleyfield et Ottawa.

Le 20 mai 1950, elle épousait Marcel, fils de Félix Lauzière et de Marianne Lépine. Leur mariage a été béni dans la paroisse St-Frédéric de Drummondville. La Providence leur a fait naître quatre enfants: Pierre, Manon, Luc et Normand; ce dernier est décédé à l'âge de cinq ans et demi.

Partageant maintenant la retraite de son époux, Simone met ses loisirs à profit. Elle fait partie du groupe des filles d'Isabelle. Son meilleur passe-temps est le tricot.



Joseph Lauzon

Lauzon, Joseph

Fils de Jérémie Lauzon et d'Olympe Cheff. Joseph est né et a été baptisé en 1877 à Ste-Marthe (Québec).

Il était l'époux d'Auxilia Lalonde, originaire de St-Lazare (Québec) qui lui a donné six enfants, soit trois filles et trois garçons.

Ferblantier de son métier, il s'établit à Bourget puis, en 1914, il démolit une vieille demeure pour construire, sur le même lot, la grosse maison où résident aujourd'hui sa fille Oriente et son mari, Joseph Richer, au n° 7 de la rue Champlain-nord.

En plus de faire de la ferblanterie générale, Jos Lauzon fabriquait, en hiver, des vaisseaux, des bidons et des chaudières qu'il vendait, surtout aux cultivateurs, durant la saison de production du lait.

À l'avant de son atelier, il exploitait un magasin général où il vendait même des vêtements mais, avec le temps, il liquida son stock pour se limiter à son métier et à la vente de l'essence. Son fils Conrad vint alors passer quelque temps avec lui pour apprendre la ferblanterie.

À soixante-cinq ans, Jos Lauzon se retire des affaires et laisse son fils, Lorenzo, prendre la relève; en plus de l'essence, ce dernier vend pneus, batteries, etc.

Dans la suite, la section commerciale de cette bâtisse a été utilisée par des descendants de Joseph et d'Auxilia: en 1961, c'est leur petit-fils, Hubert Richer, qui y tient un restaurant, puis, de 1976 à 1982, Colette, sœur de ce dernier, y exploite sa «Boutique Coucoune».

M. Lauzon est décédé en 1961 à l'âge de 84 ans

Lauzon, Auxilia

Auxilia est née en 1884. Elle était fille de Joseph Lalonde et de Louise Séguin de St-Lazare (Québec).

Elle a épousé Joseph, fils de Jérémie Lauzon et d'Olympe Cheff, de qui elle a eu six enfants: Cécile (M^{me} Édouard «Eddy» Perron), Conrad (époux de Laurence Henri), Françoise (M^{me} Raoul Pilon), Lorenzo (époux de Lucia Legault), Arcade (époux de Lina Pilon) et Oriente (M^{me} Joseph Richer).

M^{me} Lauzon secondait son mari au magasin; lorsqu'ils abandonnèrent le commerce général, elle ouvrit à l'endroit même une boutique de coupons qu'elle exploita pendant plusieurs années.

Elle restait avec sa fille, Oriente, lorsque la mort vint la chercher, en 1965, à l'âge de quatre-vingt-un ans.



Auxilia Lauzon

Lauzon, Lorenzo

À Joseph Lanzon et Auxilia Lalonde, uaisait, le 30 mai 1914, un fils qui fut baptisé à Bourget sous le nom de Lorenzo.

Il fréquenta l'école élémentaire du village jusqu'à la huitième année puis aida son père qui était ferblantier et marchand.

Il vola de ses propres ailes lorsqu'il exploita un garage à Moose Creek. Mais quelque temps plus tard, il se défit de ce commerce et alla travailler à Brantford chez Massey-Ferguson. Il revint ensuite à Bourget où il exploita un poste d'essence White Rose avec son père. C'est à cette époque qu'associé à son frère, Arcade (Kado), il vendit des voitures automobiles d'occasion et naves pendant trois à quatre ans.



Lorenza Lauzon

En 1960, Lorenzo se construisit un garage avec logis, en obtenant une franchise Shell: il continua en même temps le commerce des automobiles. Il se fit aussi distributeur d'huile de chauffage vers 1965. Ne possédant pas de certificat de mécanicien, il en engageait un pour faire la réparation des voitures. Très entreprenant, il se procura en outre un camion et commença à vendre des eaux gazeuses «Orange Crush», mais il abandonna bientôt à cause du crédit. Il a aussi exploité, pendant dix ans, un kiosque où il vendait de la crème glacée molle.

Sa santé se faisant moins bonne, Lorenzo lnaua son entreprise à Fred Robillard qui était associé à un monsieur Zénili, mais trois mois après, ce locataire lui remettait le garage qu'il vendait définitivement à Gérald Dutrisac: celui-ci l'exploite depuis sous le nom de Garage Deral.

En 1972, Lorenzo se bâtit une maison en campagne dans la «bandrée». Après la vente de son entreprise, il a été distributeur de billets de loterie pendant quelques années.

Lorenzo n'a pas oublié le plus important dans la vie: en effet, il a pris femme et fondé un foyer. C'est le 23 juillet 1949, à Alexandria, qu'il a épousé Lucia, fille d'Arthur Legault et d'Esmerilda Bercier. Curieuse coïncidence, son épouse était née le même jour que lui, soit le 30 mai 1914, à St-Isidore de Prescott. Tous deux ont été baptisés le lendemain. Leur mariage a donné quatre enfants: une fille décédée en bas âge, et trois garçons: Paul, marié le 4 février 1978, à Orpha Sewzankaar, André et Jean-Pierre. Le couple Lauzon a eu trois petits-enfants.

Homme calme, Lorenzo, selon sa femme, n'était pas un «sorteux»: il aimait bien son «chez-eux». Pendant trois ans, il a transporté



Arthur Lavigne

des enfants pour l'Aide à l'enfance. Il décéda le 9 août 1980.

Lavigne, Arthur

À Bourget, le premier juin 1907, naissait Arthur, fils de Léon Lavigne et de Georgiana Guindon.

C'est à l'école du village qu'il effectua ses études primaires. Il fit tôt son apprentissage de l'agriculture sur la ferme familiale puis, quand vint le temps de s'orienter dans la vie, il opta pour le métier de forgeron pendant quelques années: il a ensuite été cheminot pendant vingt-deux ans pour les chemins de fer Pacifique Canadien.

À Hammond, le 18 septembre 1939, Arthur a épousé Florence, fille de Joseph Martel et d'Ida Benson, dont il a eu cinq enfants: Richard, Jean-Pierre, Ghislain, Lise et Guy.

Jusqu'à 1950, Arthur était paroissien de Bourget mais, depuis, il est devenu un des fidèles de St-Mathieu de Hammond en traversant le chemin qui sépare les concessions six et sept quand il s'est établi là où il réside présentement: nous croyons cependant qu'une bonne partie de son cœur est resté attaché à sa paroisse d'origine.

Non content de faire et d'entretenir un grand jardin pour lui-même, Arthur aime à rendre le même service à ses voisins. Son sport préféré en hiver consiste à pelleter de la neige.

Lavigne, François

Le 26 mars 1953, naissait François, fils de Lucien Lavigne et de Claire Côté.

Une fois son cours primaire terminé, il continua ses études jusqu'à la douzième année du secondaire, après quoi il travailla sur la ferme familiale.

François n'avait que dix-huit ans lorsque son père mourut prématurément: il le remplaça et, aux côtés de sa mère, il continua l'exploitation progressive qu'avait organisée le regretté défunt. Mais, moins de trois ans après la mort de Lucien, son épouse le suivait dans la tombe. François, qui l'avait épaulée en tout, prit alors la ferme à son compte. Ce jeune exploitant agricole a maintenant la réputation d'être un excellent cultivateur.

Le besoin d'une présence féminine se faisait sentir à son foyer, François jeta les yeux sur Carolle, fille de Conrad Lavigne et de Nellie Sauvé, qu'il épousa à Hammond, le 27 avril 1974. Leur foyer est maintenant égayé par la présence de trois enfants.



François Lavigne

Lavigne, Carolle

À Hammond, le 12 juin 1957, est née Carolle, fille de Conrad Lavigne et de Nellie Sauvé.

Après son cours primaire, elle a poursuivi ses études secondaires jusqu'à la douzième année.

Dans sa paroisse natale de St-Mathieu le 27 avril 1974, elle unissait sa destinée à celle de François, fils de Lucien Lavigne et de Claire Côté. Elle venait ainsi prendre, aux côtés de François, la place laissée vacante par sa mère décédée six mois plus tôt. Le jeune couple Lavigne est maintenant heureux des trois enfants qui les entourent.

En plus d'être bonne ménagère, maman Carolle a le don de la belle couture et en profite pour bien habiller sa maisonnée. Elle fait aussi



Carolle Lavigne

profiter de ses créations ses compagnes du cercle local de l'Union Culturelle des Franco-Ontariennes.

Lavigne, Léon

Originaire de Ste-Scholastique (Québec), Léon, fils de Moïse Lavigne et de Martine Chartrand, est né en 1869.



Léon Lavigne

Il était encore jeune quand son père vint s'établir, à The Brook, sur le lot 17 de la sixième concession.

Le 29 septembre 1902, il épousait Georgina, fille d'Arthur Guindon (père) et d'Adda Henri, dont il eut quatorze enfants: Rodolphe, Anita, Gilberte, Arthur, Simone, Lucien, Ronaldo, Lucienne, Estelle, Dora, Colombe, Rose, Raymond et Roger.



Georgina Lavigne

Après leur mariage, Léon et Georgina partagèrent feu et lieu avec Moïse et son épouse sur la ferme Lavigne qui est restée dans la famille pendant quatre-vingt-quinze ans (jusqu'en 1973).

Ses enfants se rappellent que Léon était très travaillant. Son fils Ronaldo dit qu'il aimait suivre son père «comme un petit chien», et il se souvient bien que, sur son lit de mort, il lui a fait la suprême recommandation de toujours bien obéir à sa mère.

Cet excellent père de famille est décédé d'un cancer le 16 juillet 1925.

Lavigne, Georgina

Née le 10 septembre 1883, sur le territoire de St-Pascal (au Lac, comme on le disait dans ce temps-là), Georgina a été baptisée à l'église Ste-Félicité de Clarence-Creek. Elle était la fille d'Arthur Guindon (père) et d'Adda Henri.

Elle prenait pour époux, le 20 septembre 1902, Léon, fils de Moïse Lavigne et de Martine Chartrand. Leur mariage fut célébré à l'église du Sacré-Cœur de The Brook. Quatorze enfants sont nés de leur union, soit six garçons et huit filles.

Georgina devint veuve, avec treize enfants vivants, en 1925; elle continua à exploiter la terre des Lavigne avec ses jeunes et réussit à les élever dignement, même à favoriser leur éblouissement autour d'elle.

On se rappelle qu'elle est restée avec Ronaldo et son épouse jusqu'en 1948, après quoi elle demeura deux ans avec Lucien puis passa quelque temps dans l'ancienne maison des Guindon, près de la terre familiale des Lavigne. Ensuite, elle fit un stage chez son fils Raymond, sur l'ancienne ferme des Rondeau, et s'en vint finalement au village avec sa fille Dora, en 1956, lorsque le mari de celle-ci, Rhéaume Goyer, fut décédé.

Georgina a toujours été très active. Elle tricotait beaucoup et filait même sa laine. Elle piquait aussi quantité de convrepieds.

Cette femme énergique mourut le 23 avril 1964.

Lavigne, Lucien

Lucien, fils de Léon Lavigne et de Georgina Guindon, est né le 4 mars 1911 et a été baptisé en l'église du Sacré-Cœur de Bourget.

Il fréquenta l'école primaire qu'il quitta à la fin de la septième année, puis travailla jusqu'à son mariage, sur la ferme familiale avec sa mère qui était veuve.

Le 15 septembre 1950, il achète la ferme de sa mère et, bien qu'on aurait pu croire qu'il



Lucien Lavigne

était décidé à rester toujours célibataire, il se marie deux semaines plus tard à l'âge de trente-neuf ans. C'est donc le trente septembre 1950 qu'il échange les promesses du mariage, à l'église St-Charles d'Ottawa, avec Claire, fille de Jean-Baptiste Côté et de Philomène Grondin. Lucien et Claire ont donné la vie à trois enfants.

Au cours des ans, ses concitoyens lui ont fait confiance en l'éisant premier marguillier et président de la Commission scolaire. Il était aussi membre de la Ligue du Sacré-Cœur.

Lucien mourut subitement le 25 avril 1971, quelques heures après avoir assisté à la «graduation» d'une de ses filles. Il précédait son épouse, de deux ans, dans la tombe.

Lavigne, Claire

Claire était originaire de Bois-Franc (Québec) avant de devenir Bourgetaine. Fille de Jean-Baptiste Côté et de Philomène Grondin, elle est née le 18 décembre 1918. Elle a complété son cours primaire jusqu'à la huitième année.

Elle commença à travailler à l'âge de seize ans et fut ménagère à Toronto pendant dix ans. Ensuite, elle revient à Ottawa où elle travaille pour la famille de Robert Gauthier du ministère de l'Éducation et initiateur des populaires concours de français en Ontario.

Le 30 septembre 1950, à la paroisse St-Charles d'Ottawa, Claire épouse Lucien, fils de Léon Lavigne et de Georgina Guindon. Elle vient donc résider à Bourget où elle collabore efficacement à l'exploitation agricole de son époux tout en administrant habilement sa maison et en élevant sagement les trois enfants que le Ciel leur a envoyés.



Claire Lavigne

Décédée le 13 décembre 1973, Claire Côté-Lavigne repase dans notre cimetière en attendant le jugement dernier.

Lavigne, Rodolphe

Rodolphe doit à Léon Lavigne et Georgina Guindon le jour qu'il vit à The Brook le 8 septembre 1903.

Il fit ses huit années d'école élémentaire au village et y ajouta même sa neuvième année.

Le 18 mai 1926, à l'église de sa paroisse, il épousa Béatrice, fille de Joseph Labelle et de Marguerite Potvin. Ils eurent cinq enfants, soit trois filles et deux garçons.

Rodolphe a gardé des souvenirs «inoubliables» de la grande dépression. Ainsi, au

cours de ces années pénibles, il a travaillé pour dix cents de l'heure à l'éreintante besogne de la mouture des grains chez Philippe Lefebvre, propriétaire d'une usine d'engrais alimentaires à Bourget. Son statut de travailleur s'est notablement amélioré lorsqu'il devint employé de la cie des chemins de fer Pacifique Canadien pour faire partie de l'équipe régionale chargée de l'entretien et de la réparation des voies ferrées.

Sagement économe, Rodolphe accumula suffisamment de fonds pour acheter, en 1941, une ferme qu'il exploita jusqu'en 1965; elle était prospère lorsque son fils Roger prit la relève.

Rodolphe a été marguillier, commissaire d'école, directeur de la coopérative de Bourget et trésorier des Chevaliers de Colomb. Maintenant à sa retraite, il reste très actif, jardine, fait son bois de chauffage, etc. Il se fait surtout remarquer par son assiduité à participer aux activités du Club d'Âge d'or. Il est veuf depuis le 14 septembre 1982.

Lavigne, Béatrice

Béatrice, fille de Joseph Labelle et de Marguerite Potvin, est née le 13 novembre 1906.

Dès qu'elle fut assez âgée, elle fréquenta l'école du «Trois» n'ayant qu'à traverser le chemin en face de chez elle pour s'y rendre.

Le 18 mai 1926, elle était conduite au pied de l'autel par Rodolphe, fils de Léon Lavigne et de Georgina Guindon.

Rodolphe, qui avait connu en sa mère une femme énergique d'une ardeur prodigieuse au travail, trouva en son épouse une femme aussi

vallante qui le seconda efficacement dans l'exploitation agricole familiale.

Ils élevèrent cinq enfants: Marie-Marthe, Roger, Lauriette, Laurette et Armand.

Épouse et mère admirable, Béatrice resta active jusqu'à son décès, le 14 septembre 1982.

Lavigne, Roger

C'est au village voisin de Hammond que Roger naquit le 6 novembre 1928. Il accompagna



Roger Lavigne

ses parents, Rodolphe Lavigne et Béatrice Labelle à leur paroisse natale de Bourget lorsqu'ils revinrent s'y installer alors que Roger avait cinq ans.

Roger fréquenta l'école du village et s'initia tôt aux travaux agricoles avec ses parents.

Le 29 mai 1954, il se présentait à l'église Ste-Félicité de Clarence-Creek pour y recevoir en mariage Hortense, fille d'Osias Pagé et de Malvina Charbonneau. Ils ont eu six enfants: Maurice, Ginette, Nicole, Raynald, Lynne et Jean.

Depuis le premier novembre 1953, Roger est employé au service de l'Ottawa Transpo comme chauffeur d'autobus dans la capitale nationale.

Au retour du travail, le deuxième rejeton de Rodolphe, ardent au travail comme son père, se délasse en cultivant une ferme de soixante-dix acres et en élevant du bétail de boucherie.

Lavigne, Ronaldo

En 1913, soit le 15 janvier, naissait à Bourget, Ronaldo, fils de Léon Lavigne et de Georgina Guindon.



Rodolphe et Béatrice Lavigne



Ronaldo Lavigne

Il a été à l'école jusqu'à la neuvième année. Dès son jeune âge, il a commencé à faire l'apprentissage de l'agriculture avec son père, puis, après la mort de celui-ci, il a continué à cultiver la ferme familiale sous la direction de sa mère.

Le 23 août 1941, il épousait à Billings Bridge, Noëlla, fille de Camille D'amour et d'Éliza Céré, qui lui a donné neuf enfants, soit quatre filles et cinq garçons. Leur descendance compte maintenant dix-huit petits enfants.

Riche de l'exemple de son défunt père, des sages conseils de sa mère, de la franche collaboration de son épouse et de l'énergie bérinée des ancêtres, Ronaldo a progressivement amélioré le patrimoine des Lavigne. Malheureusement, il venait à peine de faire de coûteuses acquisitions pour moderniser davantage son exploitation agricole lorsqu'une catastrophe



Noëlla Lavigne

lui fit perdre brusquement près de la moitié de son troupeau laitier.

En effet, le 4 août 1973, à l'heure du souper, sur la voie ferrée du voisinage où passaient habituellement deux convois à intervalle assez éloigné, le second train qui était plus tôt que d'habitude, happa, au passage de la traverse de la septième concession, une douzaine de vaches de Ronaldo qui revenaient du pâturage pour la traite du soir.

Ce fut un dur coup qui démoralisa les Lavigne et leur fit vendre leur entreprise; ils se gardèrent un «cinquante arpents» au sud de la voie ferrée où ils se construisirent une belle maison moderne; quelques-uns de leurs enfants en firent autant. Présentement ce sont deux de leurs fils, Royal et Paul-André, qui cultivent le lopin de terre que Ronaldo a conservé lorsqu'il a vendu sa ferme en 1973.

En effet, elle se laissait conduire au pied de l'autel, à l'église St-Thomas-d'Aquin de Billings Bridge, le 23 août 1941. Son conjoint était donc Ronaldo, fils de Léon Lavigne et de Georgina Guindon. Ils vinrent demeurer sur la ferme ancestrale des Lavigne où ils ont élevé neuf enfants: Jeannine (M^{me} François Hupé), Donald (marié à Lola Matthews), Gilles (époux de Micheline Sabourin), Pauline (M^{me} Marck Chabot), Royal (marié à Yvette Lalonde), Paul-André (époux de Suzanne Fredette), Anne-Marie (M^{me} Jean-Pierre Gagnou), Serge (marié à Susan Trode) et Sylvie (M^{me} Monfred Wegner). Grâce à ces unions, Noëlla est devenue dix-huit fois grand-maman.

Cette mère estimable a toujours été une éuer-gique collaboratrice pour Ronaldo. Aujourd'hui, elle jouit avec lui d'une retraite bien méritée qu'ils agrémentent en participant aux activités des Clubs d'Âge d'Or. Elle partage l'engouement de son époux pour les cartes.



Donat et Célina Lavoie

Ronaldo est membre du Club d'Âge d'Or de Bourget; il en profite pour s'adonner à son passe-temps favori: jouer aux cartes.

Lavigne, Noëlla

À Bois-Franc (Québec), naissait le 20 mai 1919, Noëlla, fille de Camille D'amour et d'Éliza Céré.

Après avoir complété la neuvième année du cours québécois, elle vint travailler au Couvent de la rue Gloucester d'Ottawa, chez les Sœurs du Sacré-Cœur. Elle y resta depuis l'âge de quatorze ans jusqu'à sa vingtième année. Ensuite, elle fit du service chez une demoiselle âgée de Billings Bridge où elle rencontra des sœurs de Ronaldo et «par ricochet» celui qu'elle devait épouser.

Lavoie, Donat

Né le 8 janvier 1920, dans ce que l'on croit être la plus vieille maison de Bourget (celle de son ancêtre, Eusèbe Lavoie), Donat était fils de Trefflé Lavoie et de Cléphire Mainville.

Il fréquenta la petite école du «Trois» pendant sept années, puis aida son père sur la ferme familiale.

À la paroisse St-Joseph de Wrightville (Québec), il épousa, le 27 juin 1940, Célina, fille de Camille Mainville et de Rosanna Beauchamp. Ils ont eu cinq enfants dont l'aînée, Thérèse, fut tuée dans un accident qui coûta la vie à deux autres personnes.

Après leur mariage, les Lavoie achetèrent un terrain dans la quatrième concession de Wendoover. Ils revinrent cependant à Bourget, en

1955, pour s'installer dans la troisième concession. En 1979, ils vendirent leur exploitation agricole qui était devenue l'une des plus belles et des plus prospères de la région. Donat et Célina se sont alors gardé un lopin de terre pour y bâtir une très belle résidence. Ils se sont aussi achetés alors un magnifique camproulotte qui leur permet de faire de longs et intéressants voyages.

Lavoie, Célina

Fille de Camille Mainville et de Rosanna Beauchamp. Célina est née à Wendover le 27 avril 1919. Elle fréquenta l'école primaire jusqu'à la cinquième année.

C'est à Wrightville (Québec), le 27 juin 1940, qu'elle prenait pour époux, Donat, fils de Trefflé Lavoie et de Gléphire Mainville. De cette union sont nés cinq enfants dont trois sont déjà morts.

Célina est devenue Bourgetaine en 1955, lorsque, avec son mari, elle vint rester dans la troisième concession sur la ferme qu'ils venaient d'acheter. Le beau domaine, qu'ils vendirent en 1979, était autant l'œuvre de «Cina» (comme l'appellent ses intimes) que celle de Donat: en effet, on a rarement vu femme épauler aussi activement son homme que cela s'est fait chez ce couple.

En 1967, les Lavoie s'étaient bâti une belle maison au village en prévision de leur retraite: ils en sont encore les propriétaires mais, arrivés au moment de se retirer, ils ont préféré se bâtir un petit château près du site, témoin des pénibles labeurs qui leur ont valu de faire fortune.



Roger et Lorraine Lavoie

Lavoie, Roger

Le treize juin 1937, Roger, fils de Trefflé Lavoie et de Gléphire Mainville, naissait à Bourget. Il a fréquenté l'école du village jusqu'à la dixième année inclusivement.

Le 4 août 1962, Roger épousait Lorraine en l'église de Pointe-Gatineau. La mariée était fille de Georges Lemieux et d'Alice Trépanier. L'union du couple Lavoie a été bénie par la venue de quatre enfants

Après avoir quitté l'école, Roger a travaillé pendant un an à l'Hôpital Général d'Ottawa. De 1956 à 1983, il a été vendeur de pain pour Morrison-Lamothe.

Revenu à son pays d'origine en 1968, il s'est porté acquéreur de terrains appartenant à son frère René et à un voisin, Joseph-L. Potvin. Il y a établi une fraisière et produit aussi du bœuf de boucherie.

Roger a été membre du Comité du Centre Récréatif, de 1976 à 1978. Il est membre du Club Optimiste depuis 1979. Avec son épouse, Lorraine, il fait partie de l'équipe des bénévoles du Centre communautaire de Bourget.

Lavoie, Lorraine

À Dubuisson, dans l'Abitibi québécois, naissait, le 23 février 1941, Lorraine, fille de Georges Lemieux et d'Alice Trépanier. Elle a fait ses études primaires de même que sa neuvième secondaire dans sa paroisse natale.

À Pointe-Gatineau, le 4 août 1962, Lorraine épousait Roger, fils de Trefflé Lavoie et de Gléphire Mainville, de qui elle a eu quatre enfants: Lnc, Marc, Nicole et Sylvie. Cette maman est Bourgetaine depuis 1968.

Sur le marché du travail, elle a été caissière, de 1956 à 1958, chez Kresge, à Val d'Or puis, de 1958 à 1962, chez Steinberg à Ottawa. Elle travaille maintenant à temps partiel au Bureau de poste de Bourget.

Lorraine est membre de l'Union Culturelle des Franco-ontariennes et en a déjà été la présidente. Elle est la responsable des équipes chargées de préparer les agapes offertes, après les funérailles, par la famille des défunts

Avec son époux, M^{me} Roger Lavoie fait aussi du bénévolat en faveur du Centre Récréatif de Bourget.

Lavoie, Trefflé

Trefflé est né à The Brook en 1878. Il était le fils d'Eusèbe Lavoie et d'Émélie Hogue.



Trefflé Lavoie

En l'église St-Paul de Plantagenet, il épousait, le 30 octobre 1900, Josephine, fille de Jérémie Mainville et de Philomène Gratton. Trois enfants naquirent de ce mariage: Cyprienne, Alphonse et Ovila.

Le 8 juillet 1916, en la cathédrale Notre-Dame d'Ottawa, Trefflé convolait en deuxième noces avec Gléphire, fille de Camille Mainville et de Rose-Anna Beauchamp, qui lui donna six fils (Aurèle, Donat, Arthur, Léo, René et Roger) ainsi que trois filles (Simone, Rita et Rolande).

Trefflé a passé sa vie entière sur la terre paternelle. Cuisinier de profession, il a été à l'emploi des Chemins de fer Pacifique Canadien durant toute sa carrière de travailleur.

Il est mort le 9 octobre 1949 à l'âge de soixante-et-onze ans.

Lavoie, Gléphire

Née à Wendover, le 15 mai 1897, Gléphire était la fille de Camille Mainville et de Rose-Anna Beauchamp.



Gléphire Lavoie

À la cathédrale Notre-Dame d'Ottawa, le 8 juillet 1916, elle épousait Trefflé, fils d'Eusèbe Lavoie et d'Émèlie Hogue. Leur union donna neuf enfants, soit six garçons et trois filles.

Devenue veuve en 1949, Gléphire épousa Théodore Poudrette trois ans plus tard, soit le 17 mai 1952. La cérémonie se déroula à Bourget. Son deuxième époux, veuf d'Élisa Roy, était fils de Jean-Baptiste Poudrette et d'Évéline Lavigne.

Gléphire connut un deuxième veuvage puis, plusieurs années plus tard quitta notre monde

à son tour; son trépas survint le 14 décembre 1983 à l'âge de quatre-vingt-six ans.

Gléphire a laissé le souvenir d'une femme remarquablement énergique. Elle dirigeait l'exploitation de la ferme Lavoie et, avec l'aide de ses enfants, réussissait à la rentabiliser pendant que son époux allait faire des reveues d'appoint en cuisinant pour des équipes de cheminots des Chemins de fer Pacifique Canadien.

Lavoie, Yvon

Le 16 juin 1927, naissait, à Alfred Lavoie et son épouse, Élisabeth Mainville, un fils qu'ils firent baptiser sous le nom d'Yvon. Ce «petit dernier» mettait fin à la liste de vingt-et-un «héritiers» de son père.

Tout en fréquentant l'école jusqu'à la huitième année, Yvon se forma au métier d'agriculteur avec son paternel. À l'âge de seize ans, il «monta dans le Nord» et séjourna quatre ans à Rouyn-Noranda, puis deux ans à Amos où il a travaillé dans une mine. Revenu sur la ferme paternelle, en 1950, il s'embaucha comme menuisier en ville.

En 1967, il devint vendeur d'outillage agricole pour J. Houle et Fils ainsi que pour la Coopérative Fédérée de Québec. Ayant fait un succès remarquable de son entreprise, en 1981, il acheta un terrain de cinq acres au village où il se propose de construire un entrepôt avec salle de démonstration.

En l'église St-Paul, à Rivière-Eva, en Abitibi, le 29 juin 1950, il prenait pour épouse, Gisèle, fille de Jean-Baptiste Pinet et de Mathilda Ouellette. Aujourd'hui, ils sont les heureux parents de quatre enfants, soit deux fils et deux filles.

Homme très occupé, notre fortuné concitoyen s'est tout de même permis d'aller deux fois outre-mer pour grossir son entreprise

Yvon est Chevalier de Colomb.

Lavoie, Gisèle

À St-Grégoire de Montmorency (Québec), le 16 octobre 1930, naissait Gisèle, fille de Jean-Baptiste Pinet et de Mathilda Ouellette.

Ses parents étaient déménagés en Abitibi lorsqu'elle y complète sa dixième année d'études. À seize ans, elle commence un stage de trois ans à l'hôpital de Rouyn-Noranda; ensuite, elle est employée par un médecin pendant un an.

Le 29 juin 1950, dans son église paroissiale St-Paul de Rivière-Eva, elle épousait Yvon, fils d'Alfred Lavoie et d'Élisabeth Mainville. Dès après leur mariage, ils vinrent s'installer à Bourget où, aujourd'hui, ils sont entourés de quatre enfants: Guylaine, France, André et Sylvain.

Partenaire à part entière de son mari, elle le seconde sur la ferme de même que dans son commerce où elle se charge de la comptabilité.

Gisèle est membre du cercle local de l'Union Culturelle des Franco-Ontariennes.

Lebrun, Hector

Né à Bourget, le 31 mai 1914, Hector était le fils d'Hilaire Lebrun et d'Albina Brunet.

Il fit son cours primaire à Bourget mais, plus tard après son entrée sur le marché du travail, il fit ses neuvième et dixième années en recyclage, puis s'initia à la comptabilité.

Hector a toujours aimé le commerce et démontré d'excellentes dispositions en ce domaine. Encore tout jeune, il allait travailler chez un épiciers après la classe jusqu'à l'heure du souper. Il a été commis au magasin général Albert Lortie pendant cinq ans; on le retrouve ensuite faisant le même travail pendant trois ans au magasin Edgar Cadieux de Curran. Enfin, il se fait engager au magasin Arthur Larocque d'Alfred, et ce fut là une installation définitive puisque, après y avoir été commis, il en devint gérant-administrateur et y resta au poste pendant vingt-neuf ans.

En l'église St-Victor d'Alfred, le 19 avril 1949, il épousait Gabrielle, fille d'Arthur Larocque et de Lumina Ouellet qui lui donna un fils, Denis, mort à seize jours. Hector et son épouse ont pris leur retraite vers 1970; malheureusement, notre ancien concitoyen est devenu veuf peu après, soit le 8 décembre 1973.

Même sans compagnie, Hector habite toujours sa grande demeure et se débrouille bien



Yvon et Gisèle Lavoie



Hector Lebrun

seul car il détient, de sa mère, l'art de bien tenir une maison propre et, de sa femme, l'aptitude d'un chef cuisinier.

Hector aime la pêche et le jardinage; il réussit bien la culture des fleurs. Il fait partie du Club d'Âge d'Or d'Alfred et se plaît à voyager. Il a même déjà posé ses pérégrinations jusqu'à Victoria, en Colombie-Britannique, pour descendre ensuite jusqu'en Californie.

La piété filiale de cet excellent ancien lui a toujours fait vouer un culte très spécial à ses parents. Il professe aussi une très grande confiance en Notre-Dame-du-Cap.

Lebrun, Hilaire

Hilaire naquit à St-Victor d'Alfred, le 9 avril 1886, du mariage de Damase Lebrun et de Céline Lafond.



Hilaire Lebrun

Après la mort de son père, alors qu'il n'avait que cinq ans, il vint habiter chez son frère, Hermas, qui restait dans la quatrième concession à peu près à mi-chemin entre le «Brook» et Casselman.

À l'âge de vingt-deux ans, soit le 8 avril 1907, il épousait, à The Brook, Albina, fille de Louis Brunet et d'Élimina Groulx, qui lui donna onze enfants.

Encore jeune, il fut employé par Joseph Morin, hôtelier, pour se charger de la «livrée» (livery); son travail consistait à transporter les voyageurs un peu partout dans le canton de même qu'à conduire les gens à la gare ou à les en ramener. Il quitta cet emploi quand l'hôtel fut vendu à un nouveau propriétaire.

Hilaire travailla alors aux chantiers pendant deux ans et fit la drave sur la Lièvre au printemps. Ses enfants n'oublieront jamais le récit de ses aventures de bûcheron et de draveur.

Ensuite, il fut engagé pour la distribution du pain avec voiture à cheval. Il fit ce travail au début pour Napoléon Shaffer, puis pour le fils de ce dernier, Alfred. Après, il continua pour Philippe Lefebvre qui le remplaça, et enfin pour René Drouin, le beau-frère du précédent. En tout, Hilaire Lebrun a livré le pain dans Bourget et les environs pendant trente ans dont les deux dernières années avec un camion.

Retraité à soixante-cinq ans, il prend la relève pour soigner sa femme malade en remplaçant sa fille Fernande qui se marie.

En 1958, Hilaire devient aveugle pendant quelque temps. Ses enfants se remplaçaient alors auprès de leur mère malade en attendant qu'une chambre devienne disponible dans un foyer de la région. Enfin, le vieux couple est accepté au Foyer St-Victor de Limoges. Mais, devenu veuf peu après, et pouvant difficilement supporter l'isolement, Hilaire vient rester chez sa fille, Fernande, jusqu'à ce qu'on l'accepte au Foyer de L'Orignal où il décède le 22 octobre 1967.

Hilaire a toujours été connu comme excellent chrétien; il faisait son chemin de la croix à tous les dimanches. C'était un homme calme, bon, courageux et très travaillant. Il était souvent debout à cinq heures du matin pour soigner ses chevaux afin de commencer sa journée de travail à six heures... et ces journées étaient parfois incroyablement pénibles: chemins hloqués l'hiver, routes défoncées au printemps et à l'automne, chaleurs torrides en été, etc.. etc. Avec quelle satisfaction notre ancien passeur de pain doit-il maintenant jouir du repos éternel!



Lebrun, Albina

Née à Moose-Creek, le 29 mars 1890, Albina y fut baptisée en l'église Notre-Dame des Anges. Elle était fille de Louis Brunet et d'Élimina Groulx.

À l'âge de dix-sept ans, le 8 avril 1907, elle épouse Hilaire, fils de Damase Lebrun et de Céline Lafond. De leur mariage sont nés onze enfants dont six sont décédés jeunes (de quelques jours à quatorze ans). Rhéal est mort sexagénaire il y a environ six ans. Les survivants sont Fernande (M^{me} Claude Laplante) et Marie-Anne (M^{me} Albert Joly) toutes deux de Bourget, puis Hector d'Alfred, René de Cornwall et Anolia d'Ottawa.

Au cours des ans, les Lebrun ont demeuré à divers endroits sur la rue Principale. En 1950, ils subirent un incendie dans la maison présentement occupée par M^{me} Léontine Boileau.

En bonne santé, lors de son mariage, Albina devint invalide à vingt-sept ans quand elle avait déjà quatre enfants. Des ulcères et une phlébite la menacèrent d'une amputation qu'elle put éviter mais elle dut marcher avec des béquilles jusqu'à ce qu'elle devienne tout à fait impotente. Ne pouvant vaquer aux travaux domestiques elle utilisait cependant ses mains pour le raccommodage, pour peler les pommes de terre, essuyer la vaisselle, etc. Elle était très souffrante et avait continuellement besoin de pansements. Sa fille Fernande se rappelle qu'à l'âge d'onze ans, elle lui racontait des histoires de saints lorsqu'elle devait garder la chambre.

En 1935, on la conduisit à l'Oratoire St-Joseph du Mont-Royal dans l'espoir d'une guérison, mais elle dut se résigner à accepter son épreuve et, en bonne chrétienne, elle se soumit à la volonté divine. D'ailleurs, malgré l'adversité, elle resta toujours gaie.



Albina Lebrun

Ses enfants disent qu'elle avait une voix de rossignol et qu'elle aimait chanter.

Albina Brunet-Lebrun est décédée le 17 mai 1961.

Lebrun, Rhéal

Né le 24 mai 1908, Rhéal, fils d'Hilaire Lebrun et d'Albina Brunet, fut baptisé en l'église Ste-Euphémie de Casselman.



Rhéal Lebrun

Il a fait ses études primaires à Bourget puis, dès l'âge de dix-neuf ans (1927), il allait s'établir à Cornwall où il a travaillé pendant trente-cinq ans à la Cornwall Pants and Prince Clothing Co.

En l'église St-Mathieu de Hammond, le 26 août 1929, Rhéal épousait Louisa, fille de Pierre Lortie et de Marie-Louise Potvin, qui lui



Louisa Lebrun

a donné deux enfants: un garçon (Gilbert) et une fille (M^{me} Jacqueline Duchesne).

Cet ancien Bourgetain est décédé à Cornwall, le 9 novembre 1977, après une longue maladie.

Lebrun, Louisa

Louisa vit le jour à The Brook, le 24 mars 1904, et fut baptisée à l'église Sacré-Cœur le lendemain, en la fête de l'Annonciation. Elle était la fille de Pierre Lortie et de Marie-Louise Potvin; le père de celle-ci était Clément Potvin, l'un des premiers colons à s'établir à The Brook.

En 1912, la ferme des Lortie fut détachée de la paroisse de Bourget pour être rattachée à la nouvelle paroisse de Hammond.

Après ses études primaires, Louisa travailla à la centrale téléphonique de la compagnie Bell à Bourget, avec Clémentine et Esther Longlin. En 1925, elle alla demeurer à Cornwall où elle fut bientôt employée à l'usine de Courtauld.

Bien que venant de Bourget, comme Rhéal, ils ne se connurent qu'à Cornwall. Partageant déjà l'amour de leur pays natal, bientôt ils s'aimèrent si bien l'un et l'autre qu'ils décidèrent de s'épouser. Leur mariage fut béni à Hammond le 26 août 1929. Rhéal était le fils d'Hilaire Lebrun et d'Albina Brunet. Deux enfants, un fils et une fille sont issus de leur union.

M^{me} Louisa Lortie-Lebrun demeure encore à Cornwall.

Lefebvre, Alphonse

Alphonse est né à The Brook, le 12 décembre 1895, du mariage d'André Lefebvre et de Frédérick Proulx.

Il fit les cinq premières années du cours primaire qu'il abandonna pour aider aux travaux sur la ferme paternelle et passer quelques hivers aux chantiers.

À Bourget, le 29 mai 1917, il prenait pour épouse, Élisabeth, fille d'Edmond Daoust et de Léocadie Sauvé, qui lui donna huit enfants.

Le couple Lefebvre a vécu à Limoges pendant cinq ans; Alphonse y a été commissaire d'école pendant trois ans.

Revenus à Bourget, ils ont occupé, jusqu'à leur retraite, une ferme achetée dans la troisième concession. Alphonse a alors été concierge de l'école du «Trois» pendant quelques années.

En 1961, les Lefebvre vendent leur exploitation agricole et s'achètent une maison au village. À cette époque-là, Alphonse a été engagé



Alphonse Lefebvre

aux travaux publics du village de Bourget pendant dix-sept ans. Il a longtemps eu Edmond Bélanger comme compagnon de travail et les deux n'ont pas encore oublié le vieux camion-tacot que le Conseil mettait alors à leur disposition.

Devenu veuf en 1978, Alphonse continue à occuper seul sa maison: bien que dans la «quatrevingtaine» très avancée, il vaque encore aux soins tant intérieurs qu'extérieurs de sa propriété.

Lefebvre, Élisabeth

C'est à The Brook, le 8 mars 1895, qu'est née Élisabeth, fille d'Edmond Daoust et de Léocadie Sauvé.

Elle fréquenta l'école primaire jusqu'à la



Élisabeth Lefebvre

septième année puis travailla sur la ferme de ses parents jusqu'à son mariage.

En l'église du Sacré-Cœur de Bourget, le 29 mai 1917, elle épousait Alphonse, fils d'André Lefebvre et de Frésildée Proulx, dont elle a eu huit enfants.

Élisabeth a apporté un précieux concours à l'exploitation de la ferme familiale. D'une activité remarquable, elle a même trouvé le temps de faire du travail comme ménagère pour la famille du docteur Moïse Gendron.

En 1961, elle vint s'installer au village, avec Alphonse, dans la maison que celui-ci occupe encore. C'est le 26 juin 1978 que la mort d'Élisabeth les sépara.

Lefebvre, Georges

Baptisé à The Brook, Georges y est né, le 25 août 1907, du mariage de Napoléon Lefebvre et de Gloria Benoit. Il fit quelques années d'école primaire puis, à l'âge de quatorze ans, partit avec son père pour le chantier de Fassett. Dans la suite, famille et parents émigrèrent à Smooth Rock Falls où il fut employé dans un moulin à papier pendant trois ans. Il travailla aussi comme mineur à Sudbury, puis s'engagea dans une manufacture de soie à Cornwall. De là, il se rendit dans l'Onest canadien pour participer à la récolte. Finalement, en 1930, il revint à Bourget chez ses parents.

Cinq ans plus tard, soit le 3 août 1935, il épousait Bertha, fille de Joseph Marcil et de Fabiola Marleau, qui lui donna dix enfants.

Georges fut sacristain pour la paroisse Sacré-Cœur de Bourget, de 1943 à 1972. Dieu bénissait alors la fécondité des foyers bourgetains et Georges était le fidèle carillonneur qui annonçait la naissance de nos nombreux chérubins. Il



Georges Lefebvre

était également chargé de sonner les glas annonçant le départ des paroissiens vers de nouveaux horizons infinis.

Le métier de bedeau est complexe; ainsi, il devait être de tous métiers, par exemple, menuisier, machiniste, mécanicien, peintre, jardinier et même fossoyeur.

Qui à Bourget, ne connaît pas Georges Lefebvre comme étant le «ramancheux de bicyclette» par excellence? Jeunes et moins jeunes s'adressent à lui quand leur bécane ne roule plus; il met aussitôt ses doigts à l'œuvre et en un rien de temps son talent de magicien a tout ramené à l'ordre.

Au cours des ans, ses tribulations, ses expériences et sa jovialité lui ont acquis une vigueur de caractère et une force morale qui l'aident à supporter les épreuves que Dieu met sur son chemin.

Lefebvre, Alberta

Alberta Marcil a été baptisée à Bourget où elle est née le 11 mai 1913. Elle est l'aînée des filles de Joseph Marcil et de Fabiola Marleau, aujourd'hui décédés. On a eu tôt fait d'abrégier son nom, et nombreux sont ceux qui ne la connaissent que sous les noms de Berthe ou de Bertha.

Ayant commencé ses études à l'école primaire du village, elle dut les interrompre à la mort de sa mère pour remplacer celle-ci à la maison paternelle et veiller sur ses frères et sœurs. Elle resta donc au foyer jusqu'à son mariage avec Georges, fils de Napoléon Lefebvre et de Gloria Benoit. La cérémonie fut célébrée le 3 août 1935 à l'église du Sacré-Cœur de Bourget.

A intervalles passablement rapprochés, des enfants, au nombre de dix, vinrent égayer ce foyer chrétien. En ces temps de dépression et de guerre, Berthe devait se surpasser et se surmener pour bien entretenir le nid familial et répondre aux besoins de sa nichée. Tôt le matin jusqu'à tard le soir, rien ne l'arrêtait dans l'exercice de son labeur, alors qu'elle accomplissait toutes ses tâches avec générosité et la figure continuellement rayonnante malgré les fatigues. Cuisinière d'une exceptionnelle compétence, Berthe utilisait chaque année les légumes d'un immense jardin; boulangère experte, elle pétrissait du «bon pain de ménage». Elle a rapidement acquis une réputation étendue pour ses magnifiques gâteaux de noces.

Qui n'a pas eu recours aux conseils de Berthe? Elle prend toujours le temps d'arrêter pour écouter les problèmes d'un chacun et le conseiller sagement à la lumière de son expérience et d'un jugement sain. Douée d'un cœur d'or, tous ceux qui la connaissent l'estiment grandement ou l'aiment profondément. Ses en-



Alberta Lefebvre

fants sont maintenant mariés et toute la descendance Marcil-Lefebvre adore cette femme extraordinaire.

Berthe et Georges fêtent cette année leur cinquantième anniversaire de mariage entourés de leurs enfants, leurs conjoints, vingt-six petits-enfants et trois arrière-petits-enfants

Lefebvre, Laurent

Laurent Lefebvre naquit à Bourget le 9 avril 1933. Seul fils de Philippe Lefebvre et d'Ida Drouin, il fit ses études primaires à l'école du village puis poursuivit ses études post-secondaires à l'Université d'Ottawa. Il dut cependant abandonner ses études universitaires seulement trois mois avant l'obtention de son baccalauréat ès Arts afin de prendre charge de la moulange de son père alors que ce dernier



Laurent Lefebvre

tomba gravement malade; Laurent géra cette entreprise jusqu'en 1960.

Entretiens, Laurent avait contracté mariage avec M^{lle} Iona Gervais qu'il a épousée, le 5 juin 1954, à l'église de l'Assomption d'Eastview. Du temps qu'il demeura à Bourget, Laurent fut membre de la commission scolaire dont il occupa la présidence.

En 1960, il devint courtier, puis secrétaire trésorier et finalement administrateur de la firme Placements Capital à Ottawa. Après l'obtention de son diplôme de l'Association Canadienne des Courtiers en Valeurs, il s'associa, en 1968, à la firme Colliers-Morris-Quinlan et Lévesque-Beaubien de Montréal. En 1970, il devenait directeur financier de la Compagnie International Eden of Canada, poste qui l'amena à diriger des bureaux en Europe. Il occupait toujours ces fonctions lorsqu'il succomba à un arrêt cardiaque le 31 mai 1973, à l'âge de quarante ans. En plus de son épouse, il laissait deux fils, Michel et Philippe.

Lefebvre, Iona

À La Passe, Ontario, le 11 mars 1934, naissait Iona, fille de Raoul et de Léda Gervais.

Après avoir été un an à l'École Montfort d'Eastview, elle a passé dix ans au Couvent de la rue Rideau puis a fait deux ans au High School d'Eastview.

En plus d'avoir obtenu son certificat d'études secondaires, elle a ensuite suivi des cours en Fine Cuisine Française et en Dégustation de Vins, puis a complété deux années de psychologie.

Le 5 juin 1954, Iona épousait Laurent, fils de Philippe Lefebvre et d'Ida Drouin. La bénédiction nuptiale leur fut donnée en l'église de l'Assomption d'Eastview par M. le curé Bren-



Iona Lefebvre

nan. Deux fils sont nés de ce mariage: Michel et Philip.

Dès après son mariage, Iona vint résider à Bourget et y resta jusqu'en novembre 1960 alors qu'elle déménagea à Ottawa avec son époux, sa belle-mère et sa famille.

Iona réside maintenant à Perth, Ontario.

Lefebvre, Philippe

Né le 2 mai 1900, à Plantagenet, Philippe était le fils de Charles Lefebvre et d'Emma Blondin.

Alors qu'il était encore enfant, Philippe vint, avec ses parents, demeurer à Cheney, où il fréquenta les classes de l'école primaire et s'entraîna à l'art de l'agriculture. Devenu jeune homme, il quitta le foyer paternel et voyagea, travaillant à différents endroits, entre autres places, à Montréal et à Détroit.

Revenant au pays en 1930, Philippe fit l'acquisition de la boulangerie de M. Alfred Shaffer et l'exploita jusqu'en 1935. Cette année-là, après avoir longtemps mûri son projet, il acheta la propriété de M. Léon Potvin, presque à l'extrémité nord du village, et il y organisa une nouvelle industrie; il s'adonna à la fabrication d'engrais alimentaires pour volailles et bestiaux, installant aussi une moulange à marteaux et une crible dans son établissement. L'esprit d'initiative de Philippe Lefebvre lui a valu le succès.

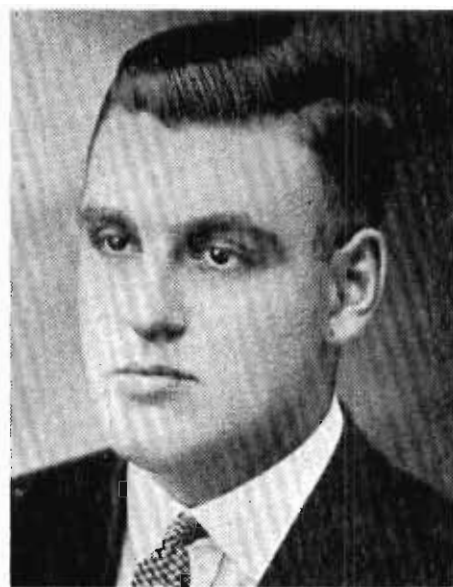
À Bourget, le 26 décembre 1923, M. le curé Raymond bénissait son mariage à Ida, fille de Joseph Drouin et d'Emma Bussière. Ils ont eu deux enfants: Laurent (époux d'Iona Gervais) et Jacqueline (épouse d'Antoine Rodeghiew).

Vers 1950, Philippe fut victime d'une crise cardiaque qui le paralysa. Sa longue maladie lui permit de faire preuve de beaucoup de générosité et de résignation. Même s'il devait être terrible pour un homme au passé laborieux comme le sien de se sentir cloué dans l'inaction, il se soumettait chrétiennement à la volonté divine. Il décéda le 5 octobre 1959.

Artisan de sa fortune, il l'a utilisée pour assurer le bonheur et la sécurité de sa famille tout en servant notre communauté. Ses contemporains n'oublieront jamais le zèle qu'il a déployé comme commissaire d'école et l'entrain avec lequel il a participé à l'amélioration de notre cimetière.

Lefebvre, Ida

Issue du mariage de Joseph Drouin et d'Emma Bussière, Ida est née à The Brook le 15 mars 1902.



Philippe Lefebvre

Elle est demeurée en notre paroisse depuis sa naissance jusqu'à son mariage à Philippe, fils de Charles Lefebvre et d'Emma Blondin. La cérémonie nuptiale eut lieu, le 26 décembre 1923, en l'église du Sacré-Cœur de Bourget, et l'officiant en était M. le curé Raymond.

Ayant suivi Philippe à Détroit, Ida revint au pays natal en 1930 lorsque son époux fit l'acquisition de la boulangerie Shaffer. Elle a toujours fidèlement épaulé son mari dans tout ce qu'il entreprenait.

Devenue veuve, le 5 octobre 1959, un an plus tard, elle quittait Bourget pour aller résider à Ottawa avec son fils Laurent et la famille de celui-ci. Elle les suivit à nouveau en 1969 lorsqu'ils allèrent demeurer à Montréal et y resta jusqu'à ce que la mort vienne prendre Laurent en 1973. Elle emménagea alors à Hull avec sa belle-fille Iona et ses deux petits-fils.



Ida Lefebvre

En 1976, invalidée par l'arthrite, elle fit son entrée au Foyer St-Joseph de Rockland où elle resta jusqu'à sa mort, survenue le 23 août 1981.

Dès son jeune âge, Ida s'affirmait une personne exemplaire. À l'âge de seize ans, elle acceptait de prendre soin, pour quelques années, d'une jeune famille qui avait perdu sa mère.

Naturellement douée d'une personnalité de grande dame, elle a toujours fait preuve d'un courage édifiant et d'une parfaite soumission à la volonté divine, même dans les plus cruelles épreuves. Elle s'efforçait sans cesse de sourire jusque dans la peine et la souffrance.

Legault, Armand

Sans bruit, à St-Albert (Ontario), le 12 août 1928, naissait un type qui était voué à faire beaucoup de remue-ménage à Bourget, une cinquantaine d'années plus tard. Il s'agissait d'Armand, fils d'Augustin Legault et d'Eva Laplante.

La Providence ne lui donna pas l'occasion de moisir longtemps sur des bancs d'école car il n'a été en classe que trois ans, soit à Hull et à Low, mais il eut le temps d'y acquérir une volonté et une détermination exceptionnelles qui l'ont entraîné aux premiers rangs de l'action lorsqu'il y avait des développements intéressants à réaliser dans son milieu.

Armand n'a passé que dix ans à Bourget mais il y a laissé sa marque. S'il n'avait pas été là pour pousser et entraîner tout le monde, on peut se demander quand aurait été réalisé notre centre communautaire. Que de démarches, que de téléphones ne lui doit-on pas à l'égard de cette réalisation et de beaucoup d'autres encore, mais il ne se donnait même



Armand Legault

pas le souci de présenter des comptes pour ses dépenses, se sentant suffisamment remboursé par le succès de ses interventions.

On sait que les Dames Culturelles lui doivent en bonne partie leur local qui était une «classe portative» installée à Casselman et dont le coût (un dollar) fut défrayé par Aldéo Perron. Armand prêta le tracteur qu'Hubert Paquette utilisa pour déménager gratuitement cette bâtisse.

On prétend que, sans nos bingos, le Centre Récréatif ne pourrait pas joindre les bouts. Il paraît que c'est à Armand surtout que nous devons cette organisation mise en place avant la construction du Centre. Au meilleur de ses souvenirs, ceux qui ont collaboré avec lui à lancer les bingos à l'école étaient Monique Larroche, Eva Marcil et Joseph-André Marcil.

Il est impossible d'oublier combien serviable était notre ancien dépanneur; par exemple, avec sa souffleuse, il déblayait gratuitement la neige chez ses voisins, à l'école et même plus loin que ça encore.

Voulant donner une figure progressiste à Bourget, il a jadis fait ériger quatre panneaux originaux signalant nos commerces aux entrées du village.

Pour encourager les jeunes joueurs de hockey, il a déjà donné deux ensembles complets de gilets aux couleurs du Dépanneur Legault.

Les Dames Culturelles ont hérité d'un système de hauts-parleurs qui lui a coûté plus de trois cents dollars. Nos pompiers lui doivent, paraît-il, d'avoir des masques à gaz. Il a même organisé des cours de l'Ambulance St-Jean chez-nous.

En son temps, il fut organisateur de parties de balle entre les diverses paroisses de la municipalité.

Il lui arrivait à la fin de l'année scolaire d'inviter les enfants chez lui où il les régalaient d'eaux gazeuses et de crème glacée.

Enfin, c'est grâce à ses démarches et ses pressions soutenues que nous avons obtenu un magasin de la régie des liqueurs à Bourget, dont l'ouverture officielle s'est faite le premier novembre 1980.

Armand devait être aussi remuant avant d'arriver à Bourget; pourtant, il avait trouvé le temps de s'y marier, le 25 juillet 1952, à Collette, fille de Louis Gagnon et de Maria Poitras. Le mariage a été célébré en l'église St-Jean Bosco (Hull) et, aujourd'hui, ce couple a trois enfants: Marc, Denis et Hélène.

Notre ancien concitoyen faisait partie du Club Optimiste et il a occupé la présidence de la Chambre de Commerce de Bourget pendant plusieurs années. Il a été conducteur d'autobus scolaires. Il a fait de la politique municipale et

fut ardent organisateur des «Bleus» au provincial.

Mais, les Bourgetains n'oublieront pas Armand Legault surtout parce que c'est lui qui, en 1975, a entraîné ses copains du Centre Récréatif à acheter un terrain de deux milles dollars où se trouve aujourd'hui un complexe communautaire valant autour d'un demi-million.

Legault, Augustin

À Farrelton (Québec) naissait, le 28 octobre 1939, Augustin, fils d'Auguste Legault et d'Eva Laplante; cette dernière était originaire de St-Albert (Ont.).



Augustin Legault

Le jeune Legault fit ses études primaires jusqu'à la septième année.

À St-Alexandre de Limbour (Québec), le 7 juillet 1962, il épousait Lisette, fille d'Armand Demers et de Reina Thibault qui lui donna quatre enfants.

Augustin a été employé de Brnce Fuels Ontario, puis camionneur pendant vingt ans pour Minto Construction d'Ottawa. En 1981, il acheta, ici à Bourget, le commerce de dépanneur de son frère Armand qu'il a considérablement développé.

Homme affable, serviable et un peu taquin, il est la crème des voisins.

Ses loisirs sont consacrés à scier son bois, poser des tuiles et faire du «ski-doo».

Legault, Lisette

Née le 20 avril 1943, à Notre-Dame de Lorette, à Hull, Lisette était fille d'Armand Demers et de Reina Thibault.



Lisette Legault

Elle a fréquenté l'école jusqu'à la neuvième année inclusivement puis a travaillé à la Fonction publique du Canada de 1958 à 1963.

Monsieur le curé Quitel de St-Alexandre de Limbour (Québec) bénit son mariage à Augustin le 7 juillet 1962. L'homme de son choix était fils d'Auguste Legault et d'Eva Laplante. Elle lui doit quatre enfants. Suzanne, Richard, Serge et Nicole.

Lisette est une bonne mère de famille et une excellente collaboratrice pour son époux dans l'exploitation de leur commerce. Elle fait partie du Cercle local de l'Union Culturelle des Franco-ontariennes. On la compte aussi au nombre des bénévoles de l'organisation des bingos.

La grande passion de Lisette, c'est le Bingo!



Berthe Legault

Legault, Berthe

Fille de Napoléon Shaffer, houlanger, et de Delphine Fortier, Berthe est née à Bourget le lundi 18 avril 1904, et a été baptisée en l'église du Sacré-Cœur.

Le 11 octobre 1926, elle épousa Joseph-Alfred Legault, originaire de Hammond. Elle mourut le premier juillet 1927 à l'âge de 23 ans, laissant une fille, Gisèle, âgée de quelques semaines. Gisèle a épousé Maurice Cinq-Mars, le 24 mai 1952. Elle vit à Montréal, a cinq enfants et deux petits-enfants.

Les restes mortels de Berthe (Shaffer) Legault reposent dans le cimetière de sa paroisse natale.

Legault, Philippe

À Fournier, Ontario, fut baptisé, Philippe, né le 10 décembre 1903, du mariage de Zénon Legault et de Délia Beaulne.



Philippe Legault

Après un stage à l'école primaire de Curran, Philippe Legault étudia au High School de Plantagenet puis au Collège de Rigand où il obtint le diplôme du cours commercial en 1921.

Ancien voyageur de commerce, Philippe décida un jour de stabiliser son train de vie et accepta la gérance de la Banque Canadienne Nationale à Bourget, poste qu'il a détenu de 1935 à 1944. Sa sage décision lui porta bonheur puisqu'elle lui permit de découvrir M^{lle} Rose Boileau qu'il conduisit au pied de l'autel en l'église du Sacré-Cœur de Bourget, le 11 juillet 1936.

Leur foyer fut bientôt égayé par de gais lutins: Louise, François et Jean-Jacques. Les ju-

meaux dont rêvait Philippe, ne survécurent pas à leur entrée dans le monde, en 1945.

De 1936 à 1943, Philippe a été gérant local de la Clarence Telephone Company.

En 1944, Rose remplace Philippe à la banque, ce qui lui permet de s'occuper d'assurances ainsi que de vente de débentures pour le gouvernement et les écoles. Il persévéra en ce domaine jusqu'au 17 novembre 1969 alors qu'il mourut inopinément.

Tout au long de sa vie, Philippe s'est continuellement occupé d'organisations sportives et paroissiales. Il a aussi été l'un des membres les plus assidus du «chœur de chant».

Legault, Rose B.

C'est le 15 octobre 1910 que naquit Rose, fille aînée de Joseph Boileau et de Marie-Louise Longtin.

Elle fréquenta, jusqu'à la dixième année, l'école primaire qui avoisinait la maison familiale des Boileau.

Au cours des ans, Rose fut opératrice de téléphone pendant dix-sept années et, ensuite, en attendant que notre service bancaire devienne une succursale, elle a été agent de la Banque Canadienne Nationale pendant vingt-neuf ans. Maintenant, elle jouit agréablement de sa retraite depuis 1975.

Toute petite fille, «Ti-Rose» montrait déjà des dispositions très prononcées pour le théâtre, et les séances organisées au profit de la paroisse ont souvent mis ses talents en vedette.

Il est reconnu que Rose a fait vibrer plus d'un cœur dans sa jeunesse, mais elle a toujours dit non à tous ses prétendants, réservant son oui indéfectible pour Philippe qu'elle a épousé le 11 juillet 1936. Son conjoint était fils de Zénon



Rose B. Legault

Legault et de Délia Beaulne. Philippe n'est plus là pour l'épauler. depuis son décès en 1969. mais Rose se préoccupe toujours maternellement de ses trois enfants: François, Louise et Jean-Jacques.

Elle est membre de l'Union culturelle des Franco-ontariennes et du Club d'Âge d'or de Bourget. Elle est aussi passionnée des cartes.

La paroisse doit beaucoup de reconnaissance à Rose pour le travail d'aide-comptable qu'elle accomplit en sa faveur depuis de nombreuses années. de même que pour sa participation assidue à la petite chorale des funérailles.

Legault, Robert

À Farrelton (Québec) naquit, le 23 février 1943, Robert, fils d'Auguste Legault et d'Eva Laplante. La famille Legault vint dans la suite s'établir à St-Albert (Ont.).

À Pointe-Gatineau (Québec) le premier septembre 1962, Robert épousait Micheline, fille de Léo Demers et d'Aline Thibault. Quatre enfants sont nés de ce mariage.

Robert a commencé sa carrière de travailleur comme employé dans un restaurant. Ensuite, il fut engagé par Grant Contractors d'Ottawa pour prendre soin des machines avant de devenir opérateur de chargeurs.

Il a fait ses débuts dans le commerce en exploitant, pendant cinq ans (1974-1979) une épicerie achetée à Cheney de René Lefebvre et qu'il améliora en faisant d'importantes rénovations.

Ayant vendu son commerce de Cheney, en 1979, il construisit aussitôt, sur le chemin de Russell à Bourget, un vaste magasin pour y établir une quincaillerie «Pro». Une fois ce

commerce bien installé, il s'empressa de bâtir à côté, une magnifique résidence pour sa famille.

Les Legault demeurant à Bourget depuis le 15 janvier 1979. Robert est le frère d'Auguste, dépanneur sur la rue Laval et d'Armand de qui «Gus» a acheté son commerce.

Legault, Micheline

En la cathédrale Notre-Dame d'Ottawa, fut baptisée Micheline, fille de Léo Demers (natif de Hull) et d'Aline Thibault (originaire de Val-Tétréau, Québec). Sa naissance se produisit le 8 novembre 1943.



Micheline Legault

Micheline convola en justes noces, le premier septembre 1962, avec Robert, fils d'Auguste Legault et d'Eva Laplante. La cérémonie nuptiale se déroula en l'église de Notre-Dame-du-Saint-Rosaire à Pointe-Gatineau (Québec). La providence a béni leur union en leur envoyant quatre enfants: Murielle, Claire, Ginette et Pierre.

Elle a jadis travaillé pour le gouvernement fédéral, puis, lorsque Robert s'est lancé dans le commerce, elle a collaboré étroitement avec lui. Depuis quelques années, par exemple, elle a ouvert un département de chaussures dans une section de l'édifice de la quincaillerie «Pro» de Bourget.

Madame Legault affirme que leur principal passe-temps, à Robert et à elle, est le travail; mais ils trouvent tout de même quelques moments pour jouir de la télévision et faire du jardinage, ce qu'ils remplacent par des sorties en motoneige durant l'hiver. Déjà, ils étaient des quilleurs ardents, mais ils ont été obligés d'abandonner cette activité.

Legault, Rosa

L'an 1911 venait à peine de naître que naissait aussi, Rosa (4 janvier), fille de Pierre Bélanger et de Délima Clermont, tous deux paroissiens de Bourget. Elle fréquenta l'école primaire du village jusqu'à la dixième année puis travailla pendant six ans chez Albert Lortie comme aide à la maison et au magasin.



Rosa Legault

Rosa a été employée pendant trois ans dans une usine de guerre à Verdun (Québec). C'est là qu'elle connut et épousa Léonidas Legault.

Dans la suite, elle a passé vingt-deux ans à Rouyn où, en plus de s'occuper de ses deux enfants, Claire et Jean-Claude, elle a fait du bénévolat en faveur de toutes les organisations paroissiales.

Madame Rosa Bélanger-Legault réside à Hull depuis dix-sept ans. Avec son époux, Léonidas, elle y fait partie d'un Club d'Âge d'Or.

Lemay, Gilles

Québécois d'origine, Gilles est né à St-André d'Argenteuil, le 24 avril 1939, du mariage de Léo Lemay avec Louise Lamarche.

Après son cours primaire, il étudia au Petit Séminaire d'Ottawa. Dans la suite, il a obtenu un Baccalauréat ès Arts et une Maîtrise en Éducation de l'Université d'Ottawa. Au cours de sa carrière de professeur, on le trouve enseignant consécutivement à l'école secondaire de Vanier, à l'école intermédiaire M^{re} Lemieux et à l'Académie Lasalle. Il a ensuite été instituteur et directeur adjoint à l'école Léo Côté d'Orléans. Après, on le retrouve directeur aux écoles Notre-Dame-du-Cap d'Orléans et St-Antoine de Padoue de Cumberland. Dans la



Robert Legault



Gilles Lemay

suite, il a enseigné aux écoles St-Paul de Cas-selman et Sacré-Cœur de Bourget. Enfin, après avoir été directeur à St-Joseph de Lefavre, il l'est maintenant à St-Viateur de Limoges.

Le 27 mars 1967, Gilles prit pour épouse, à l'église Notre-Dame-du-St-Esprit de Vanier, Louise, fille de Jacques C. Baril et de Laurette Boivin. Trois enfants, un fils et deux filles, sont nés de ce mariage.

Depuis 1972, les Lemay occupent l'ancienne ferme expérimentale Potvin. Ils y ont adopté, comme passe-temps intéressant et même capti-vant, la culture des fraises et des asperges.

Gilles a été président du Club Optimiste et il fait partie de la Commission d'urbanisme du Canton de Clarence.



Louise Lemay

Lemay, Louise

Au cœur de la capitale canadienne, le 7 juin 1945, naissait Louise que ses parents, Jacques C. Baril et Laurette Boivin, firent baptiser à l'église St-François-d'Assise.

Ayant complété ses études primaires, elle fit son cours secondaire au Mont Saint-Joseph. Après avoir obtenu un diplôme d'enseignante, elle fut institutrice, pendant huit années, aux écoles St-Paul et St-Thomas d'Aquin d'Ottawa puis Ste-Trinité de Rockland.

Louise a accepté Gilles Y. Lemay pour époux, le 27 mars 1967. Son conjoint est fils de Léo Lemay et de Louisa Lamarche. Leur union leur a apporté trois enfants: Brigitte, Sophie et Antoni.

Bourgetaine depuis 1972, Louise demeure maintenant à la maison à plein temps. Avec Gilles, elle s'intéresse beaucoup à la fraisière qu'ils exploitent depuis quelques années déjà, et à la nouvelle culture d'asperges qui ne fait que commencer à être productive, mais qui semble prometteuse.

Lemery, Léo-Paul

À Venance Lemery et Albertine Guindon, naissait, le 10 mai 1921, un rejeton qu'ils firent baptiser sous le nom de Léo-Paul.

Ce petit Lemery fréquenta d'abord l'école primaire du «Trois» puis celle de Hammond lorsque ses parents y déménagèrent.

Les Lemery étaient revenus à Bourget, depuis plusieurs années lorsque, à un certain moment, Léo-Paul rencontra Yvette qui lui plut énormément. Il demanda donc sa main aux parents, Gédéas Saumure et Léontine Lauzon, qui lui permirent de la conduire à l'autel. Leur union fut bénie en l'église de Hammond, le 18 avril 1944. Trois enfants leur doivent le jour.

Léo-Paul a été cultivateur pendant trente ans et il est camionneur depuis une dizaine d'an-nées. Le gros de ses «cargaisons» provient de la sablonnière qu'il exploite. Il vend tellement de sable que son terrain est en voie de changer de configuration.

Le citoyen Lemery possède, à l'égard de nombreuses années, ses cartes officielles de membre de la Ligue du Sacré-Cœur et de la Chambre de Commerce. Il a laissé sa marque comme joueur de hockey, et se complait main-tenant à pratiquer un sport plus paisible, celui de joueur de cartes. S'il est resté souple, il le doit peut-être à un cours de danse qu'il a déjà suivi avec Yvette.

Léo-Paul aime rappeler qu'il a déjà, dans sa jeunesse, travaillé à la Ferme avicole Lalonde.



Léo-Paul Lemery

Ces dernières années, quand son commerce ralentit ou lorsque le temps le rend imprati-cable, il occupe un siège d'observateur qui lui est réservé, à titre d'habitué, au magasin-usine de son voisin Roland Bussière.

Lemery, Yvette

Étatsunienne de naissance, Yvette a vu le jour aux portes du Canada, soit à Massena, dans l'état de New-York, le 29 août 1925. Elle était fille de Gédéas Saumure et de Léontine Lauzon.

Amenée dans notre pays, par ses parents, à l'âge de cinq ans, elle y fut naturalisée cana-dienne. Elle a complété ses études primaires, obtenant à la fin de sa huitième année, un certi-ficat d'entrée (Entrance).



Yvette Lemery

Séduite par la belle humeur de Léo-Paul, bien qu'encore jeune, elle acceptait comme époux ce fils de Venance Lemery et d'Albertine Guindon. La cérémonie nuptiale eut lieu en l'église St-Mathieu de Hammond, le 18 avril 1944. Depuis, cette union a été confirmée par la venue de trois enfants: Pauline, Hélène et Paul-André.

Devenue Bourgetaine à son mariage, Yvette-Léontine (nom qu'on lui donne dans les registres) s'est révélée excellente maîtresse de maison. Elle se plait dans toute une gamme d'occupations artisanales: tricots, couvre-pieds, couture, etc. Elle a aussi été à l'emploi de Bell-Canada pendant les deux dernières années.

Lemery, Venance

Fils d'Elzéar Lemery et de Zélia Leduc, Venance naquit à The Brook le 24 août 1895. Notons en passant que le nom de sa mère a beaucoup varié dans les registres paroissiaux: en effet, au mariage de trois de ses fils, on la désigne successivement ainsi: Asilie, Auxilia et Exélia.



Venance Lemery

Venance a fréquenté les écoles primaires de Bourget et Cheney où il a probablement persévéré jusqu'à la huitième année.

En 1920, soit le 17 mai, il épousait, à Bourget, Albertine, fille d'Arthur Guindon et d'Adda Henri.

En plus de s'être adonné à l'agriculture, Venance a été à l'emploi, comme journalier, de la Cie des chemins de fer Pacifique Canadien pendant 18 ans. Il mourut le 18 novembre 1966.

Lemery, Albertine

Baptisée à Bourget, le 27 juillet 1900, Albertine était la fille d'Arthur Guindon et d'Adda Henri. Elle se souvient bien que les gens appelaient souvent son père «Arthule».



Albertine Lemery

Elle fit son cours primaire aux écoles de Bourget et de Hammond.

Le 17 mai 1920, elle liait son existence à celle de Venance, fils d'Elzéar Lemery et de Zélia Leduc. La bénédiction leur fut donnée en l'église du Sacré-Cœur de Bourget. Ils eurent deux enfants: un fils, Léopold, et une fille, Jeannine.

Albertine a toujours vaillamment secondé son mari. Restée veuve en 1966, elle vit encore seule au village et s'est conservée si alerte qu'on ne lui donnerait pas ses quatre-vingt-quatre ans.



Aimé Lepage

Lepage, Aimé

Aimé a toujours résidé à Bourget où il naquit le 15 juillet 1925. Il est le fils de Lucien Lepage et de Cécile Villeneuve.

Il fit ses études primaires en sa paroisse natale.

Le 11 août 1945, à l'âge de vingt ans, il épouse une Bourgetaine, Aline, fille d'Albert Dubé et d'Ida Desnoyers. De ce mariage sont nés neuf enfants.

Aimé a été, pendant trente ans, chauffeur d'autobus sur le circuit Bourget-Ottawa. Il est mécanicien-débossueur de son métier et exploite un atelier dont il est le propriétaire.

Rappelons qu'Aimé Lepage fut commissaire de l'école du village avant la centralisation des écoles à l'échelle des comtés-unis de Prescott et de Russell.

Lepage, Aimé A.

Fils de Lucien A. Lepage et d'Aline Lalonde, Aimé A. naissait à la paroisse St-Charles d'Ottawa, le 20 août 1942.

À l'âge d'un an, il devenait citoyen de Bourget où il a fait ses études primaires à l'école du village et les secondaires à l'école privée de notre paroisse.

Muni d'un brevet d'enseignement de l'Ontario, il a enseigné, de 1962 à 1966, à Cochrane, dont un an à titre de directeur d'école. Ensuite, il a poursuivi sa carrière à Bourget pendant neuf ans. De 1975 à 1983, il a été directeur et enseignant à l'école du Rosaire de St-Pascal-Baylon. Depuis septembre 1983, il a été muté à la direction de l'école St-Luc de Curran.

Parallèlement à son travail d'instituteur, Aimé A. Lepage a, sans arrêt, continué à étudier pour obtenir de nouvelles qualifications dans le domaine de l'enseignement. Ainsi, il a décroché un certificat de directeur d'école; il a suivi des cours sur l'Enfance en difficulté; il a obtenu un certificat en administration (C.G.A.) de l'Université d'Ottawa où il est présentement inscrit au programme du Baccalauréat en éducation.

Aimé A. Lepage a été appelé à œuvrer dans divers comités du Conseil des écoles catholiques de Prescott et Russell, ainsi qu'à une dizaine de postes dépendant de l'Association des enseignants franco-ontariens.

À Bourget, il est président du bureau de direction de notre bibliothèque publique et du Club Lapointe; il est aussi trésorier du centre récréatif local. En outre, il est membre du Comité municipal des loisirs et secrétaire-trésorier du Comité des bibliothèques du Canton de Clarence. Enfin, il est membre du comité



Aimé A. Lepage

central chargé de l'organisation des fêtes du centenaire de Bourget.

Rappelons aussi qu'Aimé A. est très impliqué au niveau des services religieux et de la liturgie: lecteur, aide-communion, servant, animateur, etc.

Malgré sa super-activité dans tant de domaines, Aimé A. trouva le temps de se marier. À Strickland (Ont.), le 11 juillet 1964, il a épousé Noëlla, fille d'Armand Longtin et de Marie-Louise Grenier. Trois enfants sont nés de leur mariage.

Lepage, Noëlla

Enfant d'Armand Longtin et de Marie-Louise Grenier, Noëlla naquit le 26 décembre 1939 et fut baptisée en la paroisse St-Étienne de Strickland (Ont.).



Noëlla Lepage

Elle fréquenta l'école primaire de sa paroisse natale puis continua ses études secondaires au Continuation High School de Smooth Rock Falls où elle obtint son diplôme de douzième année. Immédiatement après, soit de janvier 1960 à juin 1961, on lui accorda la permission d'enseigner à l'école de Coppell où elle était chargée des quatre premières années du cours primaire. Ensuite, de septembre 1961 à juin 1966, elle fit de l'enseignement à l'école de Norembega. Elle a aussi été institutrice à demi-temps à l'école du Rosaire de St-Pascal-Baylon, de janvier à juin 1971. En outre, au cours des années 1969 à 1981, on lui a fait faire beaucoup de suppléance à partir de la maternelle jusqu'à la huitième année, dans quelques écoles de Prescott-Russell.

De septembre 1982 à juin 1983, Noëlla a aussi été aide-enseignante, à l'école Ste-Trinité de Rockland, dans une classe pour sociaux affectifs. Elle détient présentement un poste comme aide-enseignante à la maternelle et au jardin de l'école Ste-Félicité de Clarence-Creek. Bref, elle a déjà à son crédit une belle carrière d'éducatrice.

Le 11 juillet 1964, en sa paroisse de Strickland, Noëlla épousait Aimé A., fils de Lucien A. Lepage et d'Aline Lalonde. Leur mariage a été béni par la naissance de trois filles: Marianne, Denise et Magelle. Cette jeune maman est Bourgetaine depuis 1966.

Les sports favoris de Noëlla sont le ballon volant et la balle molle. Grandement impliquée dans les activités communautaires, elle occupe, depuis trois ans, le poste de présidente de la formidable équipe qui voit à la bonne marche des bingos se tenant tous les dimanches au Centre Récréatif. Cette activité, patronnée par le cercle local de l'Union Culturelle des Franco-Ontariennes, dont elle fait partie, fournit à plusieurs de nos organismes le «sang financier» sans lequel ils ne pourraient pas tenir le coup.

Lepage, Lucien

À St-Victor d'Alfred, le 16 novembre 1901, naissait Lucien, fils de Victor Lepage et d'Emma Gauthier, institutrice.

Il arriva à Bourget, avec ses parents, alors qu'il n'avait que trois ou quatre ans.

En l'église St-Pascal-Baylon, le 16 septembre 1924, il prenait pour épouse Cécile, fille de Jules Villeneuve et d'Aurélien Franche, qui lui donna dix enfants dont huit se sont rendus à l'âge adulte: Aimé, Fernand, Irène, Georgette, Réjeanne, Huguette, Marcel et Romuald.

Dans son jeune âge, il alla tôt travailler pendant quelques années dans les mines à Copper Cliff, puis au moulin à papier de Kapuskasing.



Lucien Lepage

Lorsqu'il se maria, il alla rester avec sa mère qui était alors remariée à Cléophas Lavoie. Les vieux demeurèrent avec Lucien et Cécile jusqu'à leur mort, soit durant seize ans.

Après avoir cultivé la même terre pendant seize ans, le couple Lepage acheta l'exploitation agricole d'Ovila Boudreau.

Durant la guerre, Lucien alla travailler à l'aéroport de Pendleton. Ensuite, jusqu'à sa retraite, en novembre 1966, il fut employé à l'aéroport de Rockcliffe, ne enant chez lui qu'à tous les quinze jours parce qu'il ne possédait pas d'automobile. C'est à ce dernier endroit qu'il apprit à faire la popote et qu'il obtint un diplôme de chef-cuisinier.

Un mois après avoir pris sa retraite, Lucien mourut d'une crise cardiaque. C'était le 18 décembre 1966.

Lepage, Cécile

Au début du siècle, soit le 23 octobre 1904, Jules Villeneuve et son épouse, Aurélien Franche, se réjouissaient de l'arrivée de leur petite Cécile qu'ils faisaient baptiser à l'église de Clarence-Creek.

Elle fréquenta l'école du deuxième rang de St-Pascal jusqu'à la huitième année.

Le 16 septembre 1924, en l'église St-Pascal-Baylon, Cécile prit pour époux Lucien, fils de Victor Lepage et d'Emma Gauthier. Dans la suite, les cloches de l'église annoncèrent la naissance de dix petits Lepage.

Dès son mariage, Cécile s'installa à Bourget avec son époux et vécut 51 ans sur une terre. Après avoir resté seize ans sur une première ferme, ils en achetèrent une autre de M. Ovila Boudreau, l'exploitant ensemble pendant



Cécile Lepage

trente ans. Suite au décès de Lucien, elle y demeura encore cinq ans.

Jadis, elle a été serveuse de tables à l'Hôtel Brisson, rue Murray, à Ottawa.

Cécile Lepage réside maintenant au 13 de la rue Dollard à Bourget. Toujours très active, elle fait non seulement ses tartes et tourtières, mais aussi celles de ses enfants.

Lepage, Lucien A.

À Cyrville, dans la banlieue d'Ottawa, naissait, le 24 juillet 1924, Lucien A., fils d'Armand Lepage et d'Amanda Boyle.

Orphelin de sa mère, à l'âge de cinq ans, il fut élevé par une tante de Carlsbad-Springs, mais alla rejoindre son père, en ville, à l'âge de huit ans. Il y fréquenta l'école puis revint à Carlsbad



Lucien A. Lepage

Springs quand il eut quatorze ans. Dès cet âge-là, il conduisait une paire de chevaux pour la construction de chemins. Retournant à la ville à seize ans, il y fut garçon de table au Château Laurier où il touchait un salaire de \$35 par mois. C'est là qu'il rencontra sa future qui y était employé.

Le 11 octobre 1941, en l'église St-Pascal-Baylon, Lucien A. épousait donc Aline, fille de Joseph-Aimé Lalonde et d'Anna Duquette, qui lui a donné neuf enfants.

Courageusement, Lucien A. s'engage comme employé de ferme à \$10 par semaine, à Orléans, et y persévère de 1942 à 1943. En 1943-1944, il devient cuisinier au Hamilton Flying School, à l'aéroport de Pendleton et, en même temps, il cultive sa terre à Bourget. En 1945-1946, il est chargé de l'entretien des croisées de chemin en hiver au salaire de vingt-cinq cents l'heure.

De 1948 à 1956, Lucien A. travaille à la construction à Ottawa où il fait de la charpenterie et de la menuiserie, bâtissant des locaux domiciliaires et commerciaux. En 1957-1959, il fait le transport du lait à St-Pascal-Baylon puis, de 1960 à 1964, il s'engage pour une entreprise locale qui exécute la construction de domiciles.

Finalement, en 1964, Lucien A. Lepage devient cultivateur à plein temps. Dès 1943, il avait acheté une petite ferme de cinquante arpents avec un cheval et une vache. Graduellement, avec l'aide de son épouse et de ses enfants, il a développé son entreprise, élevant des volailles, poulets, canards et surtout du dindon (500 à 1000 de ces derniers par année). Il a même été apiculteur sur une assez grande échelle puisqu'il a gardé jusqu'à cent ruches. Enfin, il s'est spécialisé en production laitière pour en venir à exploiter 365 acres de terre et un troupeau de quatre-vingt-dix têtes.

Lucien A. Lepage a déjà été marguillier. Il a fait partie de la Chambre de Commerce de Bourget et a été membre de l'Union des cultivateurs franco-ontariens pendant trente ans, dont six au poste de président provincial. Il est membre du Comité consultatif du Collège de technologie agricole et alimentaire d'Alfred de même que membre du Comité laitier de Russell.

Lepage, Aline

C'est le 24 mars 1923, à St-Pascal-Baylon, que naquit Aline. Elle était fille de Joseph-Aimé Lalonde et d'Anna Duquette.

Après avoir fait son cours primaire dans sa paroisse natale, elle travailla au Château Laurier, à Ottawa, où un copain de travail lui plut au point qu'elle accepta de l'épouser. C'est ainsi que, le 11 octobre 1941, Lucien A. conduisait



Aline Lepage

Aline à l'église de St-Pascal pour y recevoir la bénédiction nuptiale. Le marié était fils d'Armand Lepage et d'Amanda Boyle. Dans la suite, le Ciel bénit leur union en leur envoyant neuf enfants: huit garçons et une fille.

Aline Lepage a été épouse et mère exemplaire. Elle a parfaitement secondé son mari à la tâche, tout en veillant chrétiennement sur l'éducation de ses enfants. Les seuls capitaux d'investissement dont elle et son époux disposaient au début de leur vie à deux étaient leur courage, leur énergie et leur confiance en l'avenir; ils les ont si bien fait fructifier qu'ils en sont venus à posséder l'une des plus belles fermes laitières de nos Comtés-Unis, réussissant en même temps à bien établir tous leurs enfants.

Madame Lucien A. Lepage a continuellement participé à la gestion de l'exploitation agricole familiale et s'est toujours chargée de la comptabilité.

Elle fait partie de la Congrégation des Dames de Ste-Anne et du cercle local de l'Union Culturelle des Franco-ontariennes.

Lepage, Romuald

Romuald est né à Bourget le 8 avril 1943, du mariage de Lucien Lepage (d'outre Brook) et de Cécile Villeneuve. La cérémonie du baptême se déroula à l'église paroissiale.

Il fit ses études primaires à Bourget. Plus tard, il obtint un certificat de douzième année secondaire à l'École Technique d'Ottawa. Possesseur d'un diplôme d'électricien, il a aussi suivi un cours d'administration dans les Forces armées canadiennes.

Romuald a fait du service dans l'armée canadienne pendant quatre années, dont une dans



Romuald Lepage

le cadre des forces d'urgence des Nations-Unies (UNEF) au Moyen-Orient. Il a aussi travaillé durant un an pour le gouvernement canadien sur les îles britanniques d'Antigua et Ste-Lucie. Enfin, il a été au service du représentant de la reine chez le gouverneur général du Canada.

À l'église Ste-Trinité de Rockland, Romuald a épousé, le 23 mai 1964, Danielle, fille de Joseph Lebus et d'Yvette Dehaitre. Ils sont les heureux parents de trois enfants.

Lors de la fondation du Centre Récréatif de Bourget, Romuald a été conseiller de cet organisme.

Depuis qu'il est démobilisé, il travaille comme électricien.



Danielle Lepage

Lepage, Danielle

En l'église Ste-Trinité de Rockland fut baptisée Danielle, née le 17 juillet 1945, du mariage de Joseph Lebus avec Yvette Dehaitre.

Elle fit son cours primaire à Rockland et obtint un certificat de douzième année du Couvent Marguerite d'Youville de sa ville.

En l'église Ste-Trinité, elle se laissait conduire à l'autel, le 23 mai 1964, pour y échanger les promesses du mariage avec Romuald, fils de Lucien Lepage et de Cécile Ville-neuve. Leur union a été bénie par la naissance de trois enfants: Céline, Christine et Charles.

Devenue Bourgetaine en 1969, Danielle Lepage est au service du Ministère des Postes depuis quatorze ans et y occupe la position de Receveur des postes.

Consciencieusement, madame la maîtresse de poste est toujours fidèlement à son poste.

Lepage, Yvon

À Lucien A. Lepage et Aline Lalonde, naissait, le 2 mai 1947, un fils auquel ils donnèrent le nom d'Yvon. Il fréquenta l'école primaire du village.

Débordant d'activité, il se sentait pressé d'entrer dans la lutte pour la vie; il se maria donc jeune. Le 27 août 1966, il conduisit à l'autel, Colette, fille de Robert Éthier et d'Alice Paul. C'est M^{re} Gérard Charette qui présida la cérémonie. De leur mariage sont nés trois enfants: deux filles et un garçon.

Yvon a adopté le métier d'ouvrier et il est contracteur en menuiserie. Sur un lopin de terre d'une vingtaine d'arpents qu'il a défriché, il s'est bâti lui-même une vaste maison avec piscine. Elle occupe un site magnifique, juchée non loin de la crête d'une colline.

Propriétaire d'un lotissement bien situé, il a procédé à la division de son terrain en soixante-dix-sept lots dont plusieurs sont déjà vendus et même construits. La flambée des intérêts, il y a quelques années, lui a causé beaucoup d'inquiétudes, mais il a réussi à prendre le dessus et mijote encore d'importants projets.

Chevalier de Colomb, il a aussi fait partie de la direction du Centre Récréatif; en outre, il a été vingt ans pompier volontaire. Il fait du hockey, du ballon-balai, de la chasse et de la pêche, aussi de la motoneige, mais son sport de prédilection est l'aviation; de fait, il possède son permis de pilote d'avion.

Lepage, Colette

Colette est née le 18 février 1947 du mariage de Robert Éthier et d'Alice Paul. Elle a fré-



Yvon Lepage

quenté l'école du village jusqu'à la dixième année inclusivement.

Une jouvencelle, pleine d'assurance comme elle, ne pouvait manquer d'être attirée par un type plein d'allant comme Yvon: aussi, le 27 août 1966, elle acceptait comme époux ce fils de Lucien A. Lepage et d'Aline Lalonde. L'échange des serments du mariage se fit en notre église paroissiale en présence de M^{re} Gérard Charette. Trois enfants sont issus de leur union: Jacinthe, Nadine et Étienne.

Jadis, durant quatre ans, Colette a travaillé comme opératrice pour la Clarence Telephone Co. Elle a aussi été «postillonne» pour distribuer le courrier rural pendant près de cinq ans. Membre du cercle local de l'Union Culturelle des Franco-Ontariennes, elle en a été la présidente pendant deux ans. Elle a fait partie de l'exécutif du Centre Récréatif durant deux ans. Enfin, elle est présidente d'un comité chargé de



Colette Lepage

fêter les couples dont un anniversaire de mariage quinquennal survient durant l'année du centenaire.

Colette se plait beaucoup à la lecture et à la télévision. Parmi ses passe-temps préférés, mentionnons la production d'émaux sur cuivre, le transfert d'images, la couture, la natation et la motoneige.

Leroux, Aurèle

En l'église St-Joseph de Lemieux, a été baptisé Aurèle, né le 5 avril 1923. Ce nouveau chrétien était fils d'Onésime Leroux et de Joveline Patenaude. Enfant, il a fréquenté l'école primaire de sa paroisse.

Aurèle a épousé, le 21 avril 1951, Marie-Jeanne, fille d'Ernest Matte et de Rosalie Legault. La bénédiction nuptiale leur a été donnée en la Cathédrale d'Ottawa. Trois enfants sont issus de leur union.



Aurèle Leroux

Aujourd'hui, Aurèle possède un permis d'opérateur d'autobus. Il a commencé, en 1956, à être chauffeur de camions et d'autobus, puis il a travaillé jusqu'en 1966 comme opérateur de niveleuse pour la municipalité de Clarence. En 1964, il achète un premier circuit d'autobus scolaires et en arrive, en 1979, à utiliser vingt-neuf autobus pour le transport des écoliers. C'est alors qu'il vend sa florissante entreprise à ses deux fils.

Leroux, Marie-Jeanne

Presque à la limite sud du comté de Russell, soit à St-Albert, naissait, le 31 mars 1923, Marie-Jeanne, fille d'Ernest Matte et de Rosalie Legault.



Marie-Jeanne Leroux

Après avoir complété son cours primaire, elle fit la première année du cours secondaire.

À la cathédrale d'Ottawa, le 21 avril 1951, elle épousait Aurèle, fils d'Onésime Leroux et de Joveline Patenaude. Leur mariage a donné trois enfants, soit deux garçons et une fille.

Dès son mariage, Marie-Jeanne vint demeurer à Bourget où elle affiche, depuis, les professions de «ménagère» et de «chauffeur d'autobus».

En plus d'être fille d'Isabelle, M^{me} Aurèle Leroux fait partie de l'Union culturelle des franco-ontariennes. Elle se dépense aussi bénévolement en faveur du Comité du Bingo.

Leroux, Fernand

C'est à Hammond, le 8 juin 1935, que naissait Fernand, fils de Lionel Leroux et de Dolores Laplante. Il était l'aimé des garçons et n'était précédé que d'une sœur, Thérèse (M^{me} Célestin Côté).

Il arriva à Bourget, à l'âge de six ans, lorsque ses parents vinrent s'y installer. Il fréquenta l'école primaire de St-Félix et, durant toute son enfance et sa jeunesse, il se familiarisa aux choses de l'agriculture auprès de son père.

Sorti de l'école, il fut employé, comme aide agricole par Mathias Chénier, pendant un peu plus d'un an. Ensuite, il fut engagé, à temps partiel, durant douze ans, par le Ministère des Ressources naturelles de l'Ontario. En même temps, il travaillait pour l'entreprise d'architecture paysagiste M. & S. Martin d'Ottawa.

En 1965, Fernand obtint sa permanence à la Forêt Larose où il trime encore en rêvant à l'âge de la retraite.

Dès 1958, il avait acheté l'ancienne ferme de Francis Lacroix, dans la quatrième concession, mais sa maison brûla en 1961, entre Noël et le jour de l'an. Il reconstruisit aussitôt après, en 1962.

Pendant que Fernand travaillait pour M. & S. Martin, le hasard lui fit rencontrer Yvette Desjardins qui demeurait à Rockcliffe Park. Les patrons de notre Leroux comprirent, le 13 juillet 1957, pourquoi ce bon travaillant était toujours à l'affût de besognes ou de commissions à faire dans le bout de Rockcliffe Park. En effet, c'est à cette date qu'il épousa Yvette à Bourget. De leur mariage sont issus quatre enfants et deux petites-filles.

Les Leroux ont une roulotte de camping qu'ils utilisent beaucoup pour s'adonner à leurs loisirs préférés. Pour Fernand, deux semaines de chasse à l'automne sont chose sacrée qu'il ne manquerait que pour des raisons incontrôlables. Aux fins de s'y adonner, il monte vers Chapleau et Cochrane avec son épouse. Ils vont aussi pêcher au parc Laverendrye car c'est là qu'on y rencontre les plus gros poissons... mais, Yvette commence à avoir peur des ours depuis les fatals incidents de ces dernières années.

Fernand est président du Club de chasse et pêche de Bourget. Lui et son épouse ont déjà été d'ardents motoneigistes.

Le petit-fils de Ferdinand Leroux dit n'avoir qu'une fredaine de jeunesse à se reprocher et que son souvenir n'importune pas trop sa conscience; il s'agirait de quelques lièvres pris au lacet, probablement hors saison. Cela ne lui est pas arrivé assez souvent pour le faire classer définitivement parmi les braconniers: de plus, il était bien excusable jusqu'à un certain point car ces petites bêtes s'aventuraient sans cesse et effrontément dans le jardin de ses parents juste à l'orée de la forêt.



Fernand Leroux

Leroux, Yvette

Née à Lemieux, le 28 juin 1934. Yvette Desjardins y a été baptisée à l'église St-Joseph.

Elle a fait ses études au Couvent de la rue Gloucester, d'Ottawa, et a passé douze ans avec les Sœurs Ste-Marie de Namur.



Yvette Leroux

En 1952, soit à dix-huit ans, elle arrivait sur le marché du travail pour y décrocher, à la Fonction publique du Canada, un poste de secrétaire au Département des anciens combattants, fonction qu'elle occupa jusqu'en 1956.

Le 13 juillet 1957, Yvette épousait Fernand en l'église du Sacré-Cœur de Bourget. Celui avec qui elle échangea les vœux du mariage était fils de Lionel Leroux et de Dolorès Laplante. Quatre enfants sont nés de cette union: Diane (M^{me} Jocelyn Racine), Rhéal (soldat dans l'armée canadienne), Denis et Sylvain. Fer-



Léo Leroux

nand et Yvette sont aussi les heureux grands-parents de deux petites-filles: Josée et Marie-France.

En 1970, Yvette retourne sur le marché du travail où elle s'engage d'abord, à titre temporaire, au Centre des données fiscales du Ministère du Revenu national. Ensuite, elle est employée pendant près d'un an, à Bourget, par le Ministère des Ressources naturelles de l'Ontario. Puis, elle obtient une position qu'elle occupera pendant dix ans, à la Fédération Canadienne de la Nature.

Retraitée depuis 1983, Yvette dit qu'elle s'adapte facilement au régime du «grand repos» qu'elle croit avoir bien mérité après tous ses labeurs passés.

Comme distraction, elle se fait gardienne de ses petits-enfants chaque fois que cela lui est possible. Elle est une adepte des quilles et aime beaucoup la chasse; elle a même abattu «son original», à Cochrane, à l'automne 1983. Enthousiaste de la pêche, elle peut se vanter d'avoir sorti de l'eau, il y a deux ans, un superbe brochet de 24 livres.

Yvette adore le camping et la lecture. Elle est une bénévole assidue du bingo de Bourget.

Leroux, Léo

À Ferdinand Leroux et son épouse, Alexina Pilon, naissait, le 10 mai 1915, un fils qui reçut le nom de Léo à son baptême en l'église Sacré-Cœur de Bourget.

Le 22 mai 1944, en l'église St-Pascal-Baylon, il épousait Yvonne, fille de Joseph Tassé et d'Exima Labrèche qui lui donna un fils, Yves.

Le jeune couple demeura avec les parents Leroux durant un an, puis s'acheta une propriété dans le village de Hammond. À ce temps-là, Léo travailla surtout pour des cultivateurs de la région.

Devenu veuf, Léo convola en deuxième nocces, en 1973, avec la veuve Angela Meloche de Bourget. Ils vendirent alors la propriété de Hammond pour venir résider à Bourget où Léo avait acquis une maison.

Après le décès de sa deuxième épouse, en 1980, Léo retourna à l'église de Hammond avec Gabrielle Loiselle, veuve de Philippe Chénier qu'il prit pour troisième compagne de sa vie. Ils logèrent d'abord en appartement au n° 7B de la rue Champlain-nord puis, en 1982, ils achetèrent la propriété où ils demeurent actuellement au n° 30 de la même rue.

M. et M^{me} Léo Leroux sont membres du Club d'Âge d'Or.



Leroux, Gabrielle

Issue du mariage d'Henri Loiselle et d'Alma Délisle, Gabrielle vit le jour à St-Joseph d'Orléans le 4 juin 1912.

Dès 1914, la famille Loiselle déménagea à Val-Marie en Saskatchewan. La période d'aridité de plusieurs années qui a dévasté cette région du pays, durant la grande dépression, força cette famille à revenir dans l'Est en 1936. Comme M^{me} Loiselle était originaire de The Brook, elle décida de s'installer au pays natal; elle y décéda en 1939.

En notre paroisse, Gabrielle épousa, le 8 août 1938, Philippe, fils d'Adélarad Chénier et de Rose-Anna Charron, de qui elle eut six enfants: Rita, Jeannine, Rachelle, Richard, Michel et Chantal.



Gabrielle Leroux

Au cours des ans, le couple Chénier garda douze enfants de la Société de l'Aide à l'Enfance. De ceux-ci, Pierre et Richard Allard sont encore considérés comme des membres de la famille.

En 1977, les Chénier vendirent leur lopio et leur maison de la septième concession pour s'acheter une résidence au 47 Champlain-nord dans le village. Cette propriété a été revendue deux ans plus tard.

Devenue veuve en 1979, Gabrielle se remaria en secondes nocces le 21 juillet 1980, à Léo, fils de Ferdinand Leroux et d'Alexina Pilon.

Leroux, Lionel

À St-Joseph de Lemieux, le 18 mai 1908, naissait Lionel, fils de Ferdinand Leroux et d'Alexina Pilon.



Lionel Leroux

Ses parents s'étant établis à Bourget, il fréquenta l'école de la «Sept» et aida son père aux travaux de la ferme.

En l'église St-Mathieu de Hammond, le 8 juillet 1930, il épousait Dolorès, fille d'Idas Laplante et d'Élodie Gendron. Ils eurent six enfants: Thérèse (M^{me} Célestin Côté), Fernand (époux d'Yvette Desjardins), Gérard (décédé le 22 mai 1965 lors d'un accident de la route qui causa également la mort de son beau-frère, Célestin Côté, et celle de Thérèse Lavoie), Reué (époux de Bernadette Céré) et Nicole (M^{me} Ronald Rochon).

Les Leroux revinrent sur la terre paternelle, à Bourget, en 1941. Lionel faisait beaucoup de bois de poêle pour vendre au village. Il produisait aussi du sirop d'érable. Propriétaire du plus gros verger de la paroisse, il recevait souvent la visite non sollicitée des gamins du village qui venaient y faire la cueillette au profit



Ludger Leroux

de leur gourmandise. Quand il les surprenait, il ne les grondait que si l'on avait brisé des branches.

Dans le rang St-Félix, les jeunes du temps se rappellent qu'en hiver Lionel les ramassait le long de la route pour les conduire à l'école. Ça ne coûtait pas cher comme les autobus d'aujourd'hui, mais ça rendait un fier service à toutes les familles du parcours.

Lionel est décédé le 18 avril 1962. C'était un mercredi saint. À cause de la réglementation liturgique, il n'y eut qu'un «Lihera» le samedi saint, puis le service fut chanté le lundi de Pâques.

Leroux, Ludger

Dernier d'une famille de dix enfants, Ludger naquit, le 4 novembre 1896, du mariage de Joseph Leroux et de Délina Polvin. Il habita à Lemieux, sur la ferme paternelle jusqu'en 1944.

En dépit des temps durs d'alors, il connut une jeunesse heureuse avec ses sœurs, Angéline, Anua, Victoria, Albina et Délia, ainsi que ses frères, Ferdinand, Joseph, Orphir et Osias. De nature gaie, Ludger rivalisait avec ses compagnons, lors des veillées, pour conduire des chansons à répondre jusqu'aux petites heures du matin. Il aimait aussi conter des histoires comme les gens du temps savaient si bien le faire.

Malgré le peu d'instruction qu'il avait reçu, il possédait cependant le don des chiffres et pouvait compter rapidement les intérêts sans crayons ni papiers.

Ardent en politique, il accordait son enthousiasme aussi bien aux élections scolaires qu'à celles des niveaux municipal, provincial et fédéral. On l'a déjà surpris, grimpé sur une balle de foin en face de ses vaches, en train de pratiquer un petit discours politique; le lendemain, pour taquiner ses adversaires, il se promenait dans son camion décoré de photos du candidat gagnant.

C'est le 25 octobre 1921, à Casselman, qu'il connaissait sa destinée à celle d'Émérentienne, fille d'Eugène Lussier et d'Emma Lamarre, qui lui donna cinq enfants.

Doué de l'esprit et du sens des affaires, mais surtout ardent au travail, il fit un succès de l'exploitation de la ferme déjà prospère qu'il acheta du Dr Moïse Gendron, dans la troisième concession. Il la destinait à ses fils Alcide et Bernard.

S'il a connu la réussite, par contre il n'a pas été ménagé par les épreuves; ainsi, à peine deux mois après s'être installé à Bourget, juste après la période des foins, sa grange et son

étable, frappées par la foudre, furent complètement rasées par un incendie. Les larmes aux yeux mais, encouragé par l'aide sympathique de ses amis et voisins, il déclara: «Nous avons encore du cœur et, avec l'aide de Dieu, nous allons repartir à neuf.» Il parvint donc à reconstruire à temps pour abriter ses animaux avant de l'arrivée de l'hiver. Avec le temps, il fit l'acquisition de deux autres lopins de terre.

En 1951, il eut pignon sur la rue principale, retrouvant au village d'anciens amis de Lemieux. Tout en entourant de soins son épouse malade, il trouvait moyen de faire du jardinage, de la pêche et même un peu de chasse.

Devenu veuf en 1967, il se remaria dans la suite avec Gabrielle Lebrun-Pilon qui le quitta au bout de quelques années pour cause de santé.

Aujourd'hui, à quatre-vingt-sept ans, Ludger est installé «par la force des choses», comme il le dit, au Nursing Home de Bourget où il subit une maladie qui pardonne rarement, mais sous l'épreuve, il reste courageux et serein.

Leroux, Émérentienne

Originaire du Québec, Émérentienne vauquit à Sherington, le 7 avril 1898, du mariage d'Eugène Lussier et d'Emma Lamarre. La Providence lui donna quatre sœurs, Marie, Imelda, Antoinette et Alice, ainsi que trois frères, Josaphat, Eugène et Dieu-donné.

Elle était toute jeune encore lorsque ses parents vinrent s'installer à Casselman. Comme les autres colons du temps, le père dut abattre des arbres pour bâtir un gîte et défricher le sol afin d'assurer la subsistance de sa famille.



Émérentienne Leroux

En l'église Ste-Euphémie de Casselman, le 25 octobre 1921, Éméréntienne échangeait les serments du mariage avec Ludger, fils de Joseph Leroux et de Délima Potvin, dont elle eut cinq enfants: Antoinette, Alcide, Bernard, Yvette et Jeannine: elle en perdit un sixième avant sa naissance. Ces fils et filles d'Éméréntienne conservent encore un souvenir profondément ému de leur mère à qui ils prêtent toutes les perfections.

Adroite et ayant le sens du beau, elle a toujours joliment décoré l'intérieur de son foyer, en garnissant le pourtour de fleurs et de verdure qui en faisaient un nid reflétant le bonheur. Bonne couturière et adroite à tous les travaux d'art domestique, ses enfants étaient toujours bien habillés et sa maison sans cesse bellement décorée. Grâce à cette jardinière et ménagère dépareillée, la table familiale regorgeait de produits végétaux et de fruits, petits et gros: même en hiver, on s'y régalaient encore des marinades, des confitures, des pâtisseries, du bon beurre de ferme et des produits de boucherie obtenus sur place. Parfois, un bon petit vin ou un agréable caribou de «Petit papa Ludger» venait compléter la bonne chère.

Tenace, diligente et besogneuse. Éméréntienne savait tirer parti de tout, qualité qui lui venait peut-être de la goutte de sang amérindien qu'elle croyait avoir hérité d'un certain ancêtre autochtone que révélerait sa généalogie. Si Ludger a si bien réussi c'est peut-être parce que, comme le dit le vieux dicton, «En arrière du bonhomme, il y avait sa femme».

Elle a légué à ses enfants l'exemple de ses vertus et des qualités qui sont leur richesse. Elle a sans doute aussi inspiré la vocation religieuse de sa fille Jeannine.

Cette maman qui, selon Yvette, avait toutes les qualités, mourut des suites d'un goître, le 23 février 1967, à l'âge de soixante-huit ans.



Osias Leroux

Leroux, Osias

Même si les parents d'Osias, Joseph Leroux et Angéline Potvin, habitaient Lemieux, Osias vit le jour à The Brook, le 7 novembre 1889, alors que sa mère était en visite chez le «Grand Jos Labelle» dans la troisième concession. Il fut même baptisé en notre paroisse.

Il retourna couler sa jeunesse à Lemieux mais vint prendre femme à Bourget, y épousa Augustine, fille de Napoléon Longtin, père, et de Sophie Potvin. Leur mariage qui fut béni le 4 août 1916, les rendit parents sept fois.

Le jeune couple s'installa sur une terre de Lemieux mais, ayant eu le malheur de perdre leur grange par un incendie, ils déménagèrent à Bourget pour y exploiter encore une femme.

Durant la guerre, de 1939 à 1944, ils vont demeurer à Brownsburg (Québec), puis reviennent vivre dans notre village.

Osias travailla alors comme menuisier à la Fonction Publique fédérale jusqu'à sa retraite.

C'était un homme jovial qui aimait la musique (violon) et les danses. Il est décédé le 14 octobre 1966 à l'âge de soixante-seize ans et onze mois.

Leroux, Augustine

Fille de Napoléon Longtin, père, et de Sophie Potvin, Augustine naquit à The Brook le 13 mars 1891.



Augustine Leroux

En l'église Sacré-Cœur de Bourget, le 4 août 1916, elle prenait pour époux, Osias, fils de Joseph Leroux et d'Angéline Potvin, de qui elle eut sept enfants: Eva (décédée à l'âge d'environ trois ans), Estelle (M^{me} Hervé Paul), Dolorès

(M^{me} Aurèle Gratton), Raymond (époux de Gaélane Dicaire), Gisèle (décédée en bas âge), Rachel (M^{me} Rhéal Brouillard) et Raymonde (M^{me} Marcel Bélanger).

C'était une femme forte, travaillante et serviable qui aidait beaucoup son mari aux travaux de la ferme. Rendue au village, elle faisait un grand jardin et cultivait des fleurs en abondance dans son parterre.

Augustine est pensionnaire du Nursing Home de Bourget depuis quelques années.

Leroux, Rhéal

Natif de Bourget, Rhéal a vu le jour le 12 mai 1960. Il est le fils aîné de Fernand Leroux et d'Yvette Desjardins.



Rhéal Leroux

Il fit son cours primaire à Bourget: on dit qu'il y était très espiègle, ce qui ne l'empêcha pas d'y réussir et de poursuivre ses études à l'École Secondaire de Casselman.

Durant les vacances de l'été 1977, il fit de l'entraînement, pour la Réserve Navale, au Lac Dow à Ottawa.

En 1978, il décide de faire carrière dans les Forces Armées Canadiennes. Après un entraînement rigoureux à St-Jean (Québec), il est stationné à la Citadelle de la ville de Québec.

En 1981, Rhéal fait un séjour de six mois, comme bérêt bleu, au Service des Nations-Unies à Chypre; c'est là qu'il obtient son diplôme de plongée sous-marine (scuba-diving). De retour au Canada en 1982, il est envoyé en Alberta pour y suivre un cours de parachutiste en compagnie des Sky-Hawks, et il le complète avec succès.

Après des études à l'école de communications de Kingston, il en obtient son diplôme en 1983. Il est présentement stationné à Kingston.

Lévesque, Joseph

Natif de Hull (Québec), Joseph (Edmond) y vit le jour le 26 mars 1896. Ses parents étaient Sylvestre Lévesque et Élisabeth Auger.



Joseph Lévesque

Le premier juillet 1924, en l'église St-Pascal-Baylon, il épousait Estelle (Stella), fille d'Arthur Viau et de Cordélia Parent, qui lui donna neuf enfants dont sept vécurent jusqu'à l'âge adulte, soit trois garçons et quatre filles.

Au début de sa carrière, Joseph Lévesque fit le commerce du bois à Sturgeon Falls. Puis, il vint s'établir à Lemieux et enfin se rendit acquéreur d'une ferme à Eltyville où il a resté longtemps le voisin de M. et M^{me} Pierre Priemeau.

Notre concitoyen a déjà été marguillier de la paroisse St-Joseph de Lemieux.



Estelle Lévesque

Après être arrivé dans notre village, il jardina «tant qu'il le pouvait», mais trouvait encore beaucoup de temps pour fréquenter le salon de barbier Viau, l'hôtel et le garage Peron où il aimait parler du bon vieux temps et raconter des histoires. Il se plaisait aussi à bricoler.

Joseph Lévesque fit son entrée au Centre d'Accueil Roger Séguin de Clarence-Creek en avril 1976, et y décéda le 6 mars 1980.

Lévesque, Estelle

Estelle est née le 9 avril 1903 et a été baptisée en l'église Ste-Félicité de Clarence-Creek. Ses parents étaient Arthur Viau et Cordélia Parent.

Elle a fait ses études primaires à St-Pascal-Baylon; c'est là aussi que, le premier juillet 1924, elle épousait Joseph (Edmond), fils de Sylvestre Lévesque et d'Élisabeth Auger, de qui elle a eu neuf enfants: Roger, Pauline, Georgette, Jeannine, Marielle, Bernard et Jean: les deux autres sont morts en bas âge. Cinq de ses enfants sont nés à Hull et les quatre autres à Lemieux.

Après avoir suivi son mari dans ses pérégrinations, elle s'installe avec lui et leur famille à Bourget pour y exploiter leur dernière exploitation agricole avant de prendre leur retraite. Ils se gagnèrent rapidement l'estime de toute notre population.

Madame Lévesque a fait partie de l'Union des fermières. Elle n'était heureuse que lorsqu'elle était occupée, faisant beaucoup de frivolités (tatting), tricot, crochet et couvrepieds. Elle se plaisait également à jardiner. C'était une femme d'une patience extraordinaire.

Son décès survint le 9 juillet 1976.

Longtin, Clément

À The Brook, le 25 avril 1909, naissait à Olivier Longtin et Anna Sicard, un fils qu'ils firent baptiser le même jour sous les noms de Joseph, François, Clément. Son parrain était Clément Potvin et sa marraine, Sophie Auger.

M. le curé Calixte Landry hénissait son mariage, le 21 novembre 1936, à Ange-Ema, fille de Jules Potvin, père, et d'Aurore Gravel, qui lui a donné quatre enfants, soit trois filles et un garçon.

Clément a déjà été cultivateur. Lorsqu'il vint s'établir au village, il a occupé différents emplois; entre autres, il a, durant de nombreuses années, fait la distribution des produits de pétrole B.A. Pendant un certain temps, il a même exploité à son compte, le poste d'essence et le restaurant de Clarence-Point.



Clément Longtin

Ce Bourgetain, qui a déjà été conseiller du village, est décédé, le 19 août 1972, à l'âge de soixante-quatre ans.

Longtin, Ange-Ema

Fille de Jules Potvin, père, et d'Aurore Gravel, Ange-Ema naquit à The Brook le 31 mars 1910; elle fut portée sur les fonts baptismaux, le même jour, par ses parrain et marraine: Napoléon Lagrois et Vitaline Gagnier. M. l'abbé J. O. Allard, qui remplaçait temporairement le curé, présida à la cérémonie.

Son mariage à Clément fut célébré en l'église Sacré-Cœur de Bourget, le 21 novembre 1936. Les parents de son conjoint étaient Olivier Longtin et Anna Sicard. De leur mariage sont nés quatre enfants: Mireille (M^{me} Jacques Paquette), Richard (époux de Marie-Martine Bes-



Ange-Émo Longtin

taven), Louise (M^{me} Giovanni Miglietta) et Marie-Pierre (M^{me} Guy Chénier).

Ange-Ema demeura à Bourget toute sa vie. Les gens s'en souviendront surtout pour son goût de la lecture, son attachement au patrimoine et l'amour qu'elle portait aux plantes. Rien ne l'intéressait davantage que la petite histoire de notre patelin et elle collectionnait toutes sortes de choses sur ce sujet. Avec une chaleureuse anticipation, elle rêvait d'assister aux célébrations du centenaire de Bourget, mais la Providence l'a privée de cette satisfaction car elle est morte, le 23 septembre 1983, à l'âge de soixante-treize ans.

Longtin, Clémentine

Baptisée sous le nom de Clémentine, une pouponne promise à une vie très active naissait à The Brook le 27 avril 1893. Ses parents étaient Napoléon Longtin, père, et Sophie Potvin.



Clémentine Longtin

Après avoir fait son cours élémentaire dans sa paroisse, Clémentine poursuivit ses études au Couvent de la rue Rideau à Ottawa.

De retour dans sa famille, elle travailla, entre autres, comme chapelière aux magasins généraux Boudreau et Goulet. Plus tard, elle prit charge de l'agence de la banque Canadienne Nationale, desservant Hammond en plus de Bourget. Elle fut témoin du hold-up subi par la banque le 10 juin 1920.

Pendant de nombreuses années, Clémentine a été comptable des payes des fromageries de Cheoey et de Bourget. Elle a aussi longtemps occupé le poste de secrétaire-trésorière du village «policé» de Bourget.

On lui doit la fondation d'un cercle d'artisanat dont elle a été la première présidente. Personne n'a oublié les nombreux services qu'elle

rendait à tous et à chacun lorsqu'elle a été téléphoniste, d'abord pour la Clarence Telephone Co. de 1933 à 1966, puis pour Bell Canada, d'octobre 1966 à 1970. Clémentine a aussi été notaire pendant environ un demi-siècle.

Autrefois, il se faisait beaucoup d'organisations au profit de la paroisse qui en avait grandement besoin. Presque toujours, on y servait de nombreux et copieux repas; plus souvent qu'à son tour, Clémentine se chargeait bénévolement de préparer ces boustifailles.

Charitable avec simplicité, elle se montrait toujours prête à accueillir les plus démunis, les vieillards et les orphelins, dépannant n'importe qui réclamant son aide et se dépouillant même pour plaire à autrui. Elle n'a jamais pris mari mais a cependant élevé beaucoup plus d'enfants que maintes femmes mariées. Un grand nombre d'orphelins de sa parenté lui doivent le foyer où ils ont été normalement élevés dans un milieu familial.

Toujours aux côtés de sa mère, elle en prit soin jusqu'à son décès à l'âge de 92 ans, en 1949.

En décembre 1979, Clémentine dut subir l'amputation d'une jambe, ce qui la força à fermer maison pour devenir pensionnaire du nursing home de Bourget.

Elle décédait le 9 décembre 1984, quelques jours après l'amputation de sa deuxième jambe.

Longtin, Joseph

Fils de Napoléon Longtin, père, et de Sophie Potvin, Joseph (Bébé) est né à The Brook le 25 septembre 1879.

Le 27 novembre 1899, il épousait, en sa paroisse natale, Emma, fille de Ferdinand Martel



Joseph Longtin

et de Marguerite Richer qui lui donna onze enfants, dont quatre sont encore vivants: Hortense (M^{me} Montrose Mallette de St-Petersburg, Floride); Georges (citoyen de Sudbury); Reina (M^{me} Ernest Désormeaux de Cornwall) et Claire (M^{me} Henri Savard, également de Cornwall).

Cultivateur de son état, Joseph (Bébé) a longtemps exploité la ferme où se trouve la carrière de sable (sablrière) exploitée présentement par Léopold Lemery.

Les Longtin déménagèrent à Cornwall à la fin des années «vingt». C'est là qu'est mort Joseph le 25 août 1949.

Longtin, Emma

Emma est née à The Brook, le 25 septembre 1879, du mariage de Ferdinand Martel et de Marguerite Richer.



Emma Longtin

En l'église Sacré-Cœur de sa paroisse natale, le 27 novembre 1899, elle épousait Joseph (Bébé), fils de Napoléon Longtin (père) et de Sophie Potvin, dont elle eut onze enfants: Albert, Cécile, Aline, Conrad, Laurette, Norbert, Hortense, Reina, Georges, Claire et Pauline.

Le 26 décembre 1958, Emma Martel-Longtin mourut à Cornwall où elle résidait depuis une trentaine d'années.

Longtin, Napoléon (fils)

Le jour de la fête des Saints Innocents, soit le 28 décembre 1876, naissait un fils à Napoléon Longtin (père) et à son épouse, Sophie Potvin. Baptisé en l'église Ste-Félicité de Clarence-Creek, il reçut le nom de son père: Napoléon.



Napoléon Longtin, fils

«Ti-Poléon», comme on le surnommait pour le distinguer de son père, fréquenta d'abord la petite école de The Brook, puis continua ses études au High School de Plantagenet, en 1894 et 1895. Dans la suite, il a été instituteur à l'école primaire de notre village.

À l'exception de vingt années passées à Rockland, comme agent de la Metropolitan Life Assurance Co., et d'un séjour moins prolongé, comme marchand et maître de poste, à Farrelton (Québec), M. Longtin a passé la majeure partie de sa vie à Bourget, y pratiquant le notariat. Il a déjà été commissaire d'écoles et marguillier de la fabrique. De 1915 à 1918, il fut «pro-maire» et, en 1918, il fut élu maire du canton de Clarence.

Napoléon Longtin (fils) épousait Marie-Louise Charlebois, le 18 août 1897. Leur union ne leur apporta pas d'enfants; ce que voyant, ils adoptèrent quatre dont trois filles et un garçon



Marie-Louise Longtin

qu'ils choyèrent comme s'ils avaient été de leur sang et qu'ils pourvurent d'une bonne instruction.

M. Longtin fut secrétaire de la Ligue du Sacré-Cœur: il agissait aussi comme président du comité de réception pour les fêtes du soixantenaire. Il passa les dernières années de sa vie à Lachute où il mourut le 5 juillet 1972.

Longtin, Marie-Louise

M^{me} Napoléon Longtin, fils, née Marie-Louise Charlebois, vit le jour à St-André Avellan, P.Q., le 22 mars 1879. Son père, André Charlebois, avait épousé Rose-Anna Paquette; le premier décéda en 1916 et l'autre en 1942.

Au temps de sa jeunesse, Marie-Louise Charlebois demeura plusieurs années à Rockland, avant de venir rester avec ses parents à Cheney-Station en 1896. Un an plus tard, elle devenait l'épouse de M. Napoléon Longtin, fils, soit le 18 août 1897

Lors des célébrations du soixantenaire de Bourget, Marie-Louise Longtin était vice-présidente de la Congrégation des dames de Ste-Anne.

Le 6 octobre 1957, elle décédait à Lachute où elle avait déménagé avec son époux depuis quelques années.

Longtin, Napoléon (père)

Le premier avril 1858, à St-Louis de Gonzague, P.Q., naissait Napoléon, fils de François Longtin et d'Esther Gervais.

Le courant de colonisation qui se créa de la région de Beauharnois vers notre district l'entraîna à The Brook où il fournit une carrière peu ordinaire.

Le 6 février 1876, il épousait, en l'église de Clarence-Creek, Sophie Potvin, la fille d'un des premiers défricheurs de The Brook.

Napoléon Longtin, père, fut cultivateur d'abord, puis agent de machines aratoires et plus tard agent d'assurance. Lougtemps il fut le juge de paix de la région et dût régler les petits conflits de nos aînés.

Les affaires municipales ont été un important champ d'action pour M. Longtin. Il a servi à la mairie pendant plusieurs termes intercalés de vacances, soit pendant neuf ans en tout. Il fut aussi, à trois reprises, nommé préfet des comtés de Prescott et Russell.

Après une vie bien remplie, M. Napoléon Longtin, père, s'éteignait à Bourget, le 23 juin 1933, âgé de soixante-quinze ans.



Napoléon Longtin, père



Longtin, Sophie

Nous vous présentons l'une des plus anciennes filles natives de The Brook. En effet, Sophie commença son expérience sur la terre aux toutes premières années de colonisation de notre petite patrie. Elle était fille de Clément Potvin et de Sophie Auger dont elle vint partager l'existence dès le 21 décembre 1858.

Sophie Potvin devint l'épouse de Napoléon Longtin, père, et leur union fut benie, en l'église Ste-Félicité de Clarence-Creek, le 6 février 1876. Le marié était fils de François Longtin et d'Esther Gervais. On leur doit une descendance presque innombrable.

Active et saine d'esprit jusqu'à la fin de ses jours, Sophie mourut le 15 septembre 1949.



Sophie Longtin

Loranger, Madeleine

Fille d'Ernest Hurtubise et d'Élise Martel, Madeleine est née, le 2 août 1949, à Bourget où elle a été baptisée.



Madeleine Loranger

Après son cours primaire à nos écoles, elle alla continuer au secondaire à Casselman où elle fut présidente de l'école en 1966-1967. Ensuite, elle fit son école normale à l'Université d'Ottawa (1967-1969), puis obtint un Baccalauréat ès Arts et un «Bac» en Éducation. Elle se recycle continuellement par des cours d'été et du soir.

Sa carrière d'enseignante se gradue comme suit: en 1969, à l'École Ste-Trinité de Rockland; en 1974, à l'École Ste-Félicité de Clarence-Creek; en 1975, à l'École Secondaire L'Escale de Rockland où elle a d'abord enseigné le français et l'économie domestique;



Adélarde Lortie

maintenant, elle y est conseillère en orientation.

Vingt ans Bourgetaine, Madeleine a accumulé beaucoup de souvenirs de son patelin natal. Ainsi, pendant cinq ans, elle a assisté sa sœur Henriette à l'orgue paroissial, se contentant alors de l'observer en tournant les pages de la musique, puis, un jour, elle gradua, pour ainsi dire, et devint organiste pendant trois ou quatre ans.

Jeune enfant, elle prêtait à Bourget des proportions écartantes; de fait, une certaine fois où elle devait remplir le rôle de bouquetière pour sa grande sœur qui gradua, elle se perdit dans les «dédales» du village en se rendant à pied à l'école pour la graduation. Heureusement qu'on la retrouva errante, cherchant toujours à s'orienter, et on l'amena à temps pour monter sur la scène dans la belle robe toute neuve qu'on lui avait procurée pour l'occasion.

Madeleine est très reconnaissante à Sœur Rose-Cécile (Cécile Descelles) de lui avoir permis de réaliser en partie un rêve d'enfance: devenir chef d'orchestre. En effet, en première année, elle dirigeait l'orchestre que la religieuse se plaisait à monter chaque année. Le concert, qui faillit avorter à cause d'une tempête, donna l'occasion à notre «Maestro» de se produire au bâton pour la plus grande gloire de sa jeune vie.

La carrière artistique de Mado s'est prolongée jusqu'à Rockland où elle a fait partie de la chorale pendant quelques années.

Même l'amour est un art où elle a réussi en se faisant conduire à l'autel par Pierre, fils d'André Loranger et de Liane Théoret. La bénédiction nuptiale leur fut donnée en l'église Ste-Trinité de Rockland le 24 juin 1977. Une petite Élise venait cimenter davantage leur union le 3 novembre 1980.

Aimant beaucoup les voyages, Madame Loranger a beaucoup voyagé. Entre autres, elle a fait un voyage en Europe avec un groupe de jeunes éducateurs, en 1969. Elle a aussi accompagné un groupe d'élèves dans l'Ouest canadien en 1973. Les projets d'autres pérégrinations sont même à s'élaborer pour l'avenir.

Lortie, Adélarde

Fils de Louis Lortie et d'Arthémise Bazinet, Adélarde est né à The Brook le 11 mars 1901. Il a fréquenté la petite école rouge anglaise qui, après 1911, s'est trouvée sur le territoire de la paroisse de Hammond.

Dès l'âge de dix-sept ans, il montait aux chantiers. Ensuite, il a travaillé pendant quelques années dans des moulins à papier à Témiscamingue et à Iroquois Falls. En 1925, il

revint à Hull où il a été employé-papetier chez E. B. Eddy pendant quarante-et-un ans.

Le 5 avril 1926, Adélarde épousait à Bourget, Rosa, fille de Jean-Baptiste F. Lortie et d'Alexina Lamarche qui lui donna dix enfants, soit sept garçons et trois filles qui sont encore tous vivants. Les deux premiers nés furent des jumelles.

Adélarde est décédé le 30 mars 1981 à l'âge de quatre-vingts ans. Il a été époux et père exemplaires. C'était un bon vivant qui aimait bien taquiner les autres et leur jouer des tours. On le disait bon conteur d'histoires. Fervent du hockey, il se montrait chaud partisan de son équipe préférée.

Lortie, Rosa

Baptisée en l'église Sacré-Cœur de The Brook, Rosa est née, le 30 avril 1906, du mariage de Jean-Baptiste F. Lortie et d'Alexina Lamarche.

Elle a fréquenté l'école primaire de la septième concession.

En notre église paroissiale, le 5 avril 1926, elle épousait Adélarde, fils de Louis Lortie et d'Arthémise Bazinet. Elle en a eu dix enfants, soit trois filles et sept garçons, encore tous vivants. Sa première maternité a été double alors qu'elle est devenue mère de jumelles.

Dès leur mariage, Rosa et Adélarde élirent domicile à Hull où ils ont élevé toute leur famille. Devenue veuve en 1981, elle est restée hulloise. Continuellement active malgré les années qui s'accumulaient, elle aimait toujours jardiner, faire un peu de couture et tricoter, tout en vaquant à ses occupations journalières jusqu'à ce que la maladie l'arrête l'automne dernier. Elle est décédée le 18 décembre 1984.



Rosa Lortie

Lortie, Albert

Albert, qui est né le 22 septembre 1898, a été baptisé trois jours plus tard, soit le 25 septembre en la paroisse du Sacré-Cœur de The



Albert Lortie

Brook. Il était fils d'Aimé Lortie et d'Alphonsine Beauchamp.

Il fit ses études à l'école de la septième concession (St-Félix) et à Clarence-Creek.

Eu l'église du Sacré-Cœur de Bourget, Albert épousa Jeanne le 26 mai 1919. La mariée était fille de Napoléon Shaffer et de Delphine Fortier. Ce fut une triple cérémonie de mariage car, en même temps que lui, son frère Anthime prenait Marie Labrosse pour femme, et sa sœur Béatrice mariait Omer Labrosse. Jeanne et Albert Lortie eurent huit enfants.

Quand Albert quitta la ferme paternelle, il alla travailler quelque temps à Montréal. Son



Jeanne S. Lortie

emploi ne répondant pas aux aspirations d'un homme aussi entreprenant, il décida de se lancer en affaires. Les débuts furent difficiles. Le matin, avant d'ouvrir sa boucherie-épicerie, il abattait des animaux et allait les vendre au marché d'Ottawa puis revenait à temps pour recevoir ses clients au magasin. À mesure que le commerce prospérait, il offrait d'autres services tels que la vente de chaussures, vêtements, matériaux de construction, etc., de sorte qu'il en vint à exploiter un véritable magasin général.

Les locaux devenant trop petits, il acheta, en 1953, le commerce de M. Alfred Goulet (aujourd'hui, le magasin Serdeu) qu'il vendit par après à ses fils Fernand et Jean. Quand Fernand prit la responsabilité du magasin, vers 1938, Albert se lança dans une entreprise fort différente: il ouvrit un chantier de coupe de bois et deux scieries ainsi qu'un moulin à fariue. L'un des moulins à scie était à Peudleton et l'autre à Bourget.

Jeanne, la femme d'Albert, décéda en 1958. Il se remaria à Juliette Racicot-Potvin, le 5 septembre 1959.

Albert Lortie est décédé le 29 juin 1979.

Lortie, Jeanne S.

À Masson (Québec), le 17 décembre 1899, naissait Jeanne, fille de Napoléon Shaffer et de Delphine Fortier.

Elle fit ses études à l'école du Sacré-Cœur de Bourget.

Quand sa mère mourut, Jeanne n'avait que dix ans. Étant l'aînée des filles, on peut facilement s'imaginer toutes les responsabilités qui lui incombèrent. C'est entourée de son père, de ses frères et de ses sœurs ainsi que des religieuses du village et d'une bonne voisine, M^{me} Dessaint, affectueusement appelée «Mémère» qu'elle apprit à remplir son rôle de petite maîtresse de maison.

En 1919, par un beau 26 mai, elle épousait Albert, fils d'Aimé Lortie et d'Alphonsine Beauchamp. Ils eurent huit enfants: Fernand (époux de Jeanne Gauthier), Fernande (M^{me} Robert Laroche), Rollaude (M^{me} Lionel McAllister), Georgette (M^{me} Gilles Boileau), Gilberte (M^{me} Jean-Eudes Dicaire), Jean (époux de Gisèle Labelle), Rolland (époux en premières noces de Pierrette Gagné, et en deuxièmes de Marjolaine Gendrou) puis Claude (époux d'Hélène Ouellette).

Jeanne fut épouse et mère dévouée, d'une douceur exemplaire et toujours présente pour répondre aux besoins de chacun.

Le samedi 4 octobre 1958, elle mourut à la suite d'une longue maladie.

Lortie, Anthime

À Aimé Lortie et son épouse, Alphonsine Beauchamp, naissait, le 18 décembre 1895, un fils auquel ils donnèrent le nom d'Anthime.



Anthime Lortie

Au cours d'un triple mariage, le 26 mai 1919, Anthime prit pour épouse, Marie, fille de Delphis Labrosse et d'Éloïse Chénier. Les deux autres couples, qui échangèrent des «oui» irrévocables en même temps qu'eux, étaient celui d'Omer Labrosse et Béatrice Lortie, puis celui d'Albert Lortie et Jeanne Schaffer.

Durant sa longue carrière agricole, Anthime fut membre et directeur de la Coopérative de Bourget ainsi que membre de l'Union des Cultivateurs Franco-Ontariens. Il a aussi été commissaire d'école.

Après avoir pris sa retraite, il travailla comme journalier au Château Laurier d'Ottawa, puis au moulin à scie exploité à Pendleton par son frère Albert.

À la suite d'un accident tragique, Anthime décédait le 18 août 1947.

Lortie, Marie

Le 18 février 1898, naissait Marie, fille de Delphis Labrosse et d'Éloïse Chénier, qui fut baptisée en l'église du Sacré-Cœur de Bourget.

Ses études primaires et secondaires la conduisirent à l'école modèle d'Ottawa d'où elle sortit qualifiée comme enseignante. Elle fut d'abord institutrice à Caledonia Springs, puis à l'école de la septième concession où elle resta en poste jusqu'à son mariage.

Lors d'une triple cérémonie de mariage, qui se déroula le 26 mai 1919 en notre église paroissiale, elle épousa Anthime, fils d'Aimé Lor-



Marie Lortie

tie et d'Alphonsine Beauchamp. Sept enfants naissent de cette union dont un décède en bas âge.

Après le décès d'Anthime, elle accepta de jouer occasionnellement le rôle de remplaçante à l'école primaire de Bourget. Marie est décédée le 7 avril 1971 et ses restes mortels reposent dans notre cimelière à côté de ceux de son époux.

Nous nous permettons de dévoiler aujourd'hui que, sous pseudonyme, elle a parfois contribué des écrits bien tournés qui ont été publiés dans la revue «La Terre Ontarienne» et l'hebdomadaire «François».

Lortie, Charles Philippe

Ce fils de Léopold Lortie et de Laura Saumure naquit à Hammond le 4 février 1936.



Charles-Philippe Lortie

Il fit ses études primaires à Cheney. Dans la suite, il obtint d'abord, en 1956, une licence en menuiserie du Comité Paritaire de Hull, ce qui lui permit d'obtenir du travail comme menuisier-charpentier. Dix ans plus tard, il décrochait une licence de mécanicien du Ministère du Travail de l'Ontario. Depuis octobre 1976, il travaille pour National Grocers Co. où il est chargé de l'entretien et de la réparation des camions et remorques.

Charles Philippe, qui aimait beaucoup la terre manquait de ressources pour s'établir en agriculture; toutefois, il a déjà fait l'élevage des porcs à Hammond. C'est à cet endroit qu'il a bâti sa première maison mais, en 1974, comme cette demeure nécessitait des réparations assez importantes, trouvant un lot à acheter de son frère, René, à Bourget, il vint s'y construire le domicile qu'il habite présentement sur la rue Centre.

C'est à Hammond, le 9 juin 1956, qu'il a pris pour épouse Huguette, fille de Philippe Bresseur et de Marianne Carrière, qui lui a donné quatre enfants, soit trois garçons et une fille. Après son mariage, il a demeuré six mois à Hull et Vanier alors qu'il travaillait à la construction à Ottawa.

De tempérament sportif, Charles Philippe a déjà fait partie de l'équipe «Hammond-Flyers» en 1954-1955. Il occupait alors le poste de défenseur et devait se mesurer aux hockeyeurs de Bourget, Clarence-Creek et St-Pascal.

Il aime beaucoup les voyages et le camping. Chaque année, il monte dans le nord de la province pour y faire de la chasse et de la pêche. En outre, il adore faire de la motocyclette à trois roues (three-wheelers) et un léger accident n'a pas réussi à lui faire abandonner ce sport.

Lortie, Huguette

En l'église St-Mathieu de Hammond, fut baptisée Huguette, née le 17 septembre 1936; elle était fille de Philippe Bresseur et de Marianne Carrière.

Une fois son cours primaire terminé à Cheney, elle fit ses neuvième et dixième années à l'école du village de Hammond; ce n'est que plus tard qu'elle suivit un cours de l'école alternative de Casselman pour finir ses onzième et douzième années puis obtenir son certificat secondaire, en 1983.

Avant son mariage, elle a travaillé pendant deux ans à la Fonction publique canadienne.

Le 9 juin 1956, Huguette épousait Charles Philippe, fils de Léopold Lortie et de Laura Saumure. Le Ciel leur a envoyé quatre enfants, soit trois garçons et une fille.

Après son mariage, elle a gardé d'autres enfants à la maison en plus des siens. Elle s'occu-



Huguette Lortie

pait aussi de la porcherie pendant que son mari était à l'ouvrage en ville.

Rendue à Bourget, elle a travaillé encore deux ans à la Fonction publique fédérale, puis a gardé des enfants pendant un an. Depuis six ans, elle est cuisinière-monitrice à la garderie de Clarence-Creek.

Huguette aime bien faire de la couture et de la lecture. Les voyages lui plaisent beaucoup; elle raffole aussi du cinéma, du camping et de la navigation. Pour elle, la cuisine n'est pas une corvée. Les soirées lui sont un réel plaisir. Pour ce qui est des sports, ses goûts s'harmonisent avec ceux de Charles Philippe, la chasse exceptée.

Lortie, Claude C.

C'est dans la paroisse voisine de Hammond que naquit Claude C., le 2 mars 1952. Il était le



Claude C. Lortie

fil de Léopold Lortie et de Laura Saumure. Après ses études élémentaires à Bourget, il continua au niveau secondaire à Casselman où il mérita son certificat de douzième commerciale.

En 1971, Claude C. fut employé à la comptabilité au bureau de la compagnie Gulf à Bourget. En 1972, il obtint une position de commis au gouvernement fédéral. En 1974-1975, il travailla comme commis caissier à la Caisse Populaire St-Charles. En 1976, il devient gérant de la Caisse Populaire St-Pascal-Baylon, poste qu'il occupe encore aujourd'hui. Depuis deux ans, il est l'un des directeurs du Chapitre des Caisses Populaires. Membre du Club Optimiste de St-Pascal-Baylon, il fait aussi partie d'un des comités qui organisent les fêtes du centenaire de la paroisse de Bourget.

Claude C. a suivi des cours d'art dramatique pendant quatre ans (1967-1971). Une idylle commencée en ces années-là le conduisit au pied de l'autel avec une artiste qui avait été sa compagne d'études. Le 8 juin 1974, il épousa donc Lise, fille de Jean-Marie Gossé et de Rosette Lacroix, qui lui a donné trois enfants: deux filles et un garçon.

Avec son épouse, il a donné des cours de préparation au baptême pendant quatre ans. Depuis leur mariage, Claude C. et Lise se sont bâti deux maisons dans la troisième concession.

Le fils de Léopold et de Laura se débarrasse du stress que lui occasionnent les chiffres en faisant golf, chasse et pêche.

Lortie, Lise D.

En la paroisse St-Charles de Vanier, le 2 octobre 1953, naissait Lise, fille de Jean-Marie



Lise D. Lortie

Gossé et de Rosette Lacroix. Elle vint demeurer à Bourget avec ses parents en 1966.

Après ses premières classes, elle compléta ses études secondaires à Casselman (1966-1970), y obtenant son diplôme de douzième année commerciale.

Le 8 juin 1974, en l'église Sacré-Cœur de Bourget, elle épousa Claude C., fils de Léopold Lortie et de Laura Saumure. Leur union a été bénie par la venue de trois enfants: Josanne (8 ans), Sylvain (6 ans) et Maryse (4 ans).

De 1970 à 1975, Lise a été employée à la succursale de la Banque Royale sur la rue Rideau à Ottawa. Depuis janvier 1977, elle est assistante à temps partiel au bureau de poste de Bourget.

Avant son mariage, elle a suivi un cours d'art dramatique pendant quatre ans, et a obtenu un trophée à titre de meilleure actrice lors d'un gala régional en 1971.

Lise fait partie de l'Union Culturelle des Franco-Ontariennes; elle a donné des cours préparatoires au baptême pendant quatre ans.

Pour occuper agréablement ses loisirs, elle a recours au golf, au badminton et à la lecture.

Lortie, Claude J.

Né du mariage d'Albert Lortie et de Jeanne Shaffer, Claude J. vit le jour à Bourget le 14 octobre 1937.

Après avoir complété ses cours primaires à l'école de notre village, il poursuivit ses études au niveau secondaire comme élève du Petit Séminaire d'Ottawa, puis ensuite de l'Université d'Ottawa. Après, il continua au niveau universitaire à la même institution, y obtenant les diplômes de Bachelier en Commerce (B. Comm.) et de Comptable Général Licencié (C.G.A.).

Présentement, Claude est Directeur des services administratifs pour la Conférence des évêques catholiques du Canada.

À l'exception de quelques années, il a coulé toute sa vie, jusqu'ici, à Bourget.

À titre de Directeur du Bureau National des Finances, il a collaboré à la préparation de la visite du pape, en septembre 1984.

L'un des fondateurs du Club Optimiste de Bourget, Claude a aussi été le président fondateur du Club de Motoneigistes «Étoile du Nord».

Il aime bien agrémenter ses loisirs par la chasse, la pêche et le ski de fond.

À un certain moment, sur le chemin de la vie, Claude a rencontré Héléne Ouellette qu'il a conduit à l'autel et qui lui a donné deux en-



Claude J. Lortie

fants. Son épouse est fille de Charles-Fernand Ouellette et de Laureda Rouleau.

Lortie, Héléne

Outaouaise de naissance, Héléne arriva sur terre le 9 mai 1939, pour égayer le foyer de ses parents: Charles-Fernand Ouellette et Laureda Rouleau. Elle a été baptisée en la paroisse du Sacré-Cœur d'Ottawa.

D'abord élève de l'école élémentaire Saint-Pierre d'Ottawa, elle s'orienta ensuite vers le pensionnat Notre-Dame de Lourdes. Ayant fait ses études post-secondaires à l'École Normale de l'Université d'Ottawa, puis à l'Université de Toronto, elle détient un diplôme en enseignement.

Mariée à Claude, en la paroisse du Sacré-Cœur d'Ottawa, le 3 août 1959. Son conjoint



Héléne Lortie

était le fils d'Albert Lortie et de Jeanne Shaffer. Deux enfants sont nés de leur mariage: Pierre et José.

Hélène est Bourgelaine depuis dix-sept ans. Elle aime occuper ses loisirs par la lecture et le ski de fond; aussi, ce qui doit être bien agréable à sa famille, en cuisinant.

Signalons qu'elle faisait partie du groupe qui a accompagné le pape à Rome, lors du retour après son voyage au Canada, en septembre 1984.

Lortie, Conrad

Né à Bourget, le 17 août 1910, Conrad était le fils de Jean-Baptiste F. Lortie et d'Alexina Lamarche.

Il commença son cours primaire à l'école St-Félix puis vint deux ans à celle du village alors que le gardait un oncle dans la cinquième concession, puis il retourna à sa première école de la «Sept».

Conrad apprit les rudiments de l'agriculture avec son père et son grand-père. Ayant quitté l'école, il reste sur la ferme familiale jusqu'à l'âge de dix-huit ans, alors qu'il alla travailler aux États-Unis deux hivers de suite. Il était engagé à l'aluminerie de Messina. Son contre-maitre le trouvait si bien musclé qu'il chercha à le pousser vers la boxe, mais Conrad revint plutôt continuer sa lutte pour la vie au Canada.

À vingt ans, on le trouve à l'emploi de E. B. Eddy à Hull (Québec). Au plus fort de la crise économique, il revient au foyer paternel pour y passer un an. Ensuite, il va travailler quelques mois pour un cultivateur de Huntingdon (Québec). Après, il est, pendant trois ans et demi, serveur du bar de l'Hôtel Meunier de Cartierville.



Conrad Lortie

De retour à Bourget en 1936, il se porte acquéreur du patrimoine des Lortie puis, le 27 décembre 1937, il échange les vœux du mariage avec Rollande, fille de Bénonie Yelle et de Clara Deneault qui lui a donné quatre enfants. Devenu veuf en janvier 1979, il prenait Juliette Racicot pour deuxième épouse, le 14 mars 1980. Cette nouvelle idylle prit naissance à une soirée d'âge d'or.

Notre ami Conrad a été très impliqué dans tous les genres d'activités de notre paroisse. Ainsi, il fut commissaire dans la «Sept» pour le devenir ensuite au village, en 1948, lorsque son école n° 18 a été la première à s'unir avec la n° 6 portant le nom de Sacré-Cœur; en tout, il a siégé une dizaine d'années en cette capacité. Il a aussi jadis été directeur de la Coopérative Laitière de Bourget.

En 1968 et 1969, Conrad a été conseiller pour le Canton de Clarence. De 1969 à 1978, il y a aussi occupé le poste de sous-préfet, avec privilège de siéger au conseil des comtés-unis de Prescott-Russell. Il a fait partie du Comité du Centre d'Accueil Roger Séguin et de plusieurs autres aussi. Enfin, il a été président du Club d'Âge d'Or de Bourget, de 1979 à 1984.

Lortie, Rollande

Rollande est une des premières Bourgetaines authentiques puisqu'elle a vu le jour chez nous le 30 octobre 1910, alors que The Brook est devenu officiellement Bourget cette même année-là. Cette nouvelle-née de la «Sept» était la fille de Bénonie Yelle et de Clara Deneault.

Elle a fréquenté l'école St-Félix jusqu'à la huitième année puis est restée chez ses parents, se contentant d'aller occasionnellement travailler à l'extérieur pour dépanner des maîtres en besoin d'aide.

Un jour, elle décida de quitter Bourget pour aller travailler à Montréal; au bout de quelque temps, elle fit un stage comme employée à l'usine de soie de Cornwall, mais retourna bientôt s'engager dans la métropole canadienne.

Un ancien copain de la septième concession qui ne l'avait jamais perdue de vue, Conrad Lortie, alla l'épouser en la cathédrale de Montréal, le 27 décembre 1937, puis la ramena au pays natal. Elle lui a donné quatre enfants: Maurice (époux de Suzanne Drouin) né en 1939; Denis (époux de Denise Malbœuf) né en 1940; Antonine (M^{me} Lucien Fredette) née en 1944 et Jean-François (époux de Jeannine Gendron) né en 1950.

Rollande aimait beaucoup jouer aux cartes et appréciait grandement les soirées de famille. Elle était excellente jardinière et une cuisinière remarquable; on échange encore ses recettes pour confitures, marinades, etc.



Rollande Lortie

Dieu vint la chercher subitement en la Fête des Rois, le 6 janvier 1979.

Lortie, Fernand

Le 26 février 1920, naissait Fernand, fils d'Albert Lortie et de Jeanne Shaffer, qui fut baptisé à l'église de Bourget.

Il étudia à l'école du village et son père l'initia dès son jeune âge, aux rouages de l'entreprise familiale, le magasin général A. Lortie. Grâce à l'apport de chacun des membres de la famille, le commerce se développa rapidement. Dès l'âge de dix-huit ans, Fernand se voyait confier la gérance du magasin par son père.

Le 17 juin 1946, en l'église du Sacré-Cœur de Bourget, il épousait Jeanne, fille d'Antoine Gauthier et de Cordélia Lefebvre. Ils eurent



Fernand Lortie

quatre enfants: Guy, Richard, Bernard et Nicole.

Fernand a été membre de la Chambre de Commerce de Bourget et de la Ligue du Sacré-Cœur de notre paroisse.

Après trente-huit ans de travail ardu, il vendit le magasin à Denis Bélanger et Serge Lortie (un petit cousin) qui l'exploitent sous le nom de «Serden».

Maintenant «semi-retraité», Fernand occupe ses journées à faire des travaux de rembourrage et à bricoler.

Lortie, Jeanne G.

Baptisée à Smooth-Rock-Falls, Jeanne y est née le 24 mai 1926, du mariage d'Antoine Gauthier et de Cordélia Lefebvre.

Après avoir fait les deux premières années du cours primaire à Bourget, elle alla compléter son cours à Brownsburg où ses parents avaient déménagé.

Revenue à Bourget en 1942, elle fut, pendant quatre ans, à l'emploi de la Clarence Telephone Company au poste d'opératrice.

Le lundi 17 juin 1946, elle épousait à Bourget, Fernand, fils d'Albert Lortie et de Jeanne Shaffer. Tout en élevant ses quatre enfants, elle a su épauler son mari au magasin général.

Membre de l'Union Culturelle des Franco-Ontariennes, elle a été élue à la présidence en 1976. Son ambition était d'obtenir un local pour le cercle de l'UCFO; elle concentra donc tous ses efforts vers cet objectif et se vit accorder une classe portative excédentaire du conseil scolaire ainsi qu'une subvention du Secrétariat d'état pour aménager un centre de réunions qui est fort apprécié par la communauté.



Jeanne G. Lortie

Jeanne a été responsable des cours d'éducation permanente pour adultes de la paroisse pendant plusieurs années.

Elle occupe ses journées en donnant des cours et en faisant de l'artisanat. Elle œuvre activement aussi comme bénévole au sein de la communauté.

Enfin, Jeanne connaît les joies d'être grand-maman d'une délicieuse petite-fille, Caroline.

Lortie, François

À St-Stanislas (Québec), le 28 septembre 1846, naissait François, fils de Jean-Baptiste Lortie qui, lui-même était natif de St-Louis de Gonzague dans la même province.



François Lortie

Le 4 août 1874, il épousait, en l'église St-Stanislas-de-Kotska, Zoé, fille de Joseph Leduc et de Zoé Potvin-Montpetit qui lui donna sept enfants. Signalons que sur son certificat de mariage, on le désigne sous le nom de François Ortie.

François arrivait à The Brook avec ses parents l'année même de ses épousailles; ses père et mère sont décédés chez nous. Ensemble les Lortie défrichèrent et cultivèrent leur terre. À quatre-vingt-deux ans, le chef du «clan», digne patriarche, allait encore aux champs et lançait même le foin sur la «waguine» pour le rentrer dans la grange.

On se souvient que, même en son vieil âge, ce Bourgetain faisait preuve d'un esprit pétillant. Ainsi, certain jour, un voyageur de commerce, qui voulait le convertir à ses idées politiques, s'aperçut que le «Père François» semblait assez bien renseigné; il lui demanda où il formait ses opinions? «Dans notre journal Le Droit» répondit-il. — «Pouah, de commenter l'interlocuteur, ce papier-là, moi je ne m'en

sers qu'aux bécosses!» — Et notre fin vieillard de riposter du tac au tac: «Ça doit être pour ça, mon pauvre monsieur, que vous semblez avoir plus d'esprit dans le fond de votre pantalon que derrière votre front!»

Quand Conrad était petit gars, sa grand-mère disait qu'il était le choucou de son grand-papa. Lorsque rendu octogénaire, l'aïeul devint aveugle, Conrad s'improvisa barbier et coiffeur pour lui rendre service. Le cher vieillard, trouvant peut-être que le rasoir tirait plus qu'il ne coupait, lui demanda: «Où as-tu appris ton métier?» — «Aux États-Unis!» répondit-il. «Ça ne me surprend pas: les Américains ont toujours été plus pressés qu'expérimentés!»

Le grand-père François Lortie mourut le 19 septembre 1935. Ça fait cent onze ans cette année qu'il arrivait à The Brook, et son hien est encore aux mains de descendants du même nom.

Lortie, Zoé

Originaire de St-Stanislas (Québec), Zoé, fille de Joseph Leduc et de Zoé Potvin-Montpetit, vit le jour en juillet 1847.

À son église paroissiale, le 4 août 1874, elle épousait François, fils de Jean-Baptiste Lortie. La bénédiction nuptiale leur fut donnée par M. le curé J. S. O. Perrault. De leur mariage naquirent sept enfants: Jean-Baptiste F. (époux d'Alexina Lamarche); Moïse (époux de Léonie Gauthier); Domithilde (M^{me} Amédée Aubry); Gloria (M^{me} Joseph Brazeau); Émerisa (M^{me} Dalvida Bonhomme); Odile (M^{me} Napoléon Laroché) et Rebecca (M^{me} Wenceslas Bélanger).

Accompagnant son époux et ses beaux-parents, elle arriva à The Brook dès après son mariage. Aide énergique de son mari, elle apporta sa contribution au défrichement et à la



Zoé Lortie

culture de leur terre dans la septième concession, tout en se montrant mère consciencieusement préoccupée de la formation de ses nombreux enfants.

Lorsque les Lortie se furent bâti une confortable maison en belle brique de Bourget, elle était si fière de son «château» qu'elle défendait à ses petits enfants d'y faire rebondir leurs balles par crainte de l'endommager. Ces anciens petits Lortie maintenant devenus grands, et peut-être même vieux, se rappellent que, pour les ramener à l'ordre, elle les meuaçait de la formule magique: «Je vais le dire à ton père!»

Zoé Leduc-Lortie est décédée le 3 octobre 1919 à l'âge de soixante-douze ans.

Lortie, Gaston

Gaston, l'aîné des fils d'Anthime Lortie et de Marie Labrosse, naquit à Bourget le 22 février 1920.

Il laissa l'école après la sixième année pour prêter main forte à son père, cultivateur.

Le 29 juillet 1945, il épousait en l'église paroissiale, Jeannette, fille d'Arthur-France Délisle et d'Adeline Saumure. Six enfants sont nés de leur union.

Habilement secondé par son épouse, Gaston a été exploitant agricole jusqu'en 1980. Il avait pris la ferme paternelle en 1945. Il a déjà, à temps partiel (durant l'automne et l'hiver) travaillé comme journalier à l'hôpital des vétérans, pendant six ans.

Bien qu'ayant pris sa retraite, Gaston n'a pas arrêté pour autant. Il est chargé de l'entretien de l'aqueduc depuis février 1981. Il a même failli s'y noyer, mais la Providence le jugeant sans doute irremplaçable l'a rescapé à un poil de la mort. Il est gardien de la marmaille de l'école, sur l'heure du midi, depuis le premier

avril 1981. Gaston aime beaucoup les enfants, surtout les petits; c'est peut-être pour cela que ses fils l'ont rendu grand-papa cinq fois; ainsi, il peut gâter à son aise: Stéphane, Mélanie, Patrick, Sébastien et Étienne.

Présentement, il fait, deux fois par jour, le trajet Bourget-Casselman pour permettre à deux adolescentes de suivre des cours à l'Annexe Beauséjour.

La fiche d'activités de Gaston fait preuve d'un impressionnant civisme. Il a été commissaire d'école pendant deux ans, à la fin des années «cinquante». Il a siégé alors avec Lucien Lavigne, René Drouin et Laurent Lefebvre. Lorsqu'il a abandonné ce poste, c'est Charles-Auguste Hurtubise qui l'a remplacé.

Il était marguillier lorsque M^{re} Cbarette entreprit la réuovation de l'église. Il a aussi été membre de l'Association des laboureurs, directeur de l'Union des cultivateurs franco-ontariens et, pendant onze ans, directeur de l'Exposition de Clarence.

Lortie, Jeannette

Née à Bourget, le 29 juillet 1926, Jeannette était la fille d'Arthur-France Délisle et d'Adeline Saumure. Son baptême a été célébré en l'église du Sacré-Cœur de Bourget.



Jeannette Lortie

Elle a fait les huit années du cours primaire à la petite école de la quatrième concession.

Gaston ayant déjà été employé sous les ordres du père de Jeannette, celui-ci pouvait certifier qu'il était bon travaillant. Joignant cette recommandation à l'inclination de son cœur, la fille d'Arthur-France répondit favorablement aux approches de Gaston et l'accompagna à l'autel du Seigneur, le 29 juillet 1945 pour y échanger les serments du mariage. Son

époux était fils d'Anthime Lortie et de Marie Labrosse. Ils ont eu six enfants: André, Robert, Gilles, Paul, Sylvie et Sylvain.

Jeune fille, Jeannette a beaucoup aidé aux travaux sur la ferme familiale. Une fois mariée, elle a continué à partager les tâches de l'exploitation agricole de son époux.

Maintenant, Jeannette est à sa retraite avec Gaston dans une belle résidence au village.

Elle a fait partie, pendant trente-cinq ans, du Cercle des dames fermières et de l'Union culturelle des franco-ontariennes; elle a même déjà été secrétaire de la première de ces organisations.

Jeannette a suivi différents cours, entre autres, ceux de céramique, petits-points, arrangements floraux, macramé, etc. Elle fait beaucoup de marche.

Lortie, Gérard

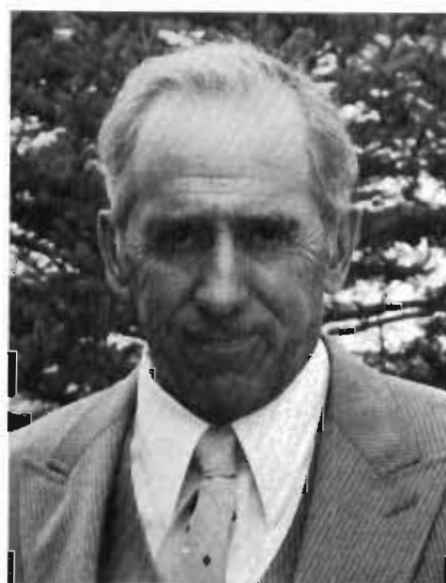
À Anthime Lortie et son épouse, Marie Labrosse, naissait, le 2 novembre 1921, un deuxième fils auquel ils donnèrent le nom de Gérard.

Dès qu'il fut en âge, il accompagna son frère aîné, Gaston, à l'école où il fit sept années du cours primaire.

En quittant l'école, il travailla environ deux ans à la forge de son oncle Zénon Tassé. Ensuite, il fit le fromage, avec Albert Bélanger, au cours de deux étés. Après, il s'engagea comme aide à la boulangerie de Moïse Aubé, à Vars. Il revint alors, durant la guerre, travailler avec son père sur la ferme paternelle, puis chez Patrick Schnupp pendant environ un an et demi. Au cours des quelques hivers qui suivirent, il transporta du bois de Pendleton au moulin à scie de son oncle Albert Lortie. Il fut aussi, à



Gaston Lortie



Gérard Lortie

l'occasion, journalier ici et là. Enfin, en 1947, il s'installe sur la ferme où il réside encore et qu'il achète de sa mère en 1958. Depuis 1951, il travaille à la Forêt Larose et y occupe aujourd'hui le poste de technicien forestier.

Travailler, c'est bien! Aimer, c'est encore mieux! Un beau jour, Gérard «tomba en amour» et sut si bien plaider sa cause que, le 27 janvier 1947, il liait sa vie par des liens matrimoniaux en l'église Ste-Félicité de Clarence-Creek. Son épouse était Antoinette, fille d'Élie Rochon et de Léa Lalande, qui lui donna sept enfants, soit quatre filles et trois garçons.

Gérard aime beaucoup bricoler. Il rêve à sa retraite qui s'en vient, espérant bien passer le meilleur de son temps dans son atelier.

Naguère, pendant environ dix ans, il a entretenu, près de sa maison, une belle patinoire (avec des «bandes», s'il-vous-plait!) pour y distraire sainement ses enfants et leurs petits voisins. Il organisait même des parties contre une équipe de jeunes Piché et Boileau de la deuxième concession... mais, maintenant, c'est au tour de ces anciens jeunes de s'ingénier à amuser leur progéniture.

Lortie, Antoinette

Le premier août 1927, naissait à Clarence-Creek, Antoinette, fille d'Élie Rochon et de Léa Lalande, qui fut baptisée en l'église de sa paroisse.

Elle fit sept années du cours primaire, après quoi elle travailla, comme ménagère, dans des «maisons privées»; elle «relevait» aussi des mamans qui venaient d'avoir leur bébé.

Avant son mariage, elle travaillait pour M^{me} Napoléon Drouin, puis était employée chez M^{me} Zénon Tassé lorsqu'elle y rencontra son



Antoinette Lortie

neveu, Gérard Lortie. Ensuite, elle alla travailler chez Isaïe Labrosse, un oncle du même Gérard, qui tout ce temps-là ne la perdait pas de vue.

Gérard se décida bientôt à faire la grande demande. Antoinette l'agréa et lui donna rendez-vous au pied de l'autel de sa paroisse où fut béni leur mariage, le 27 janvier 1947. L' élu de son cœur était fils d'Anthime Lortie et de Marie Labrosse. Depuis cet heureux jour, sept enfants sont venus égayer leur foyer: Michèle, Pierre, Daniel, Yvon, Jacinthe, Chantal et Guy-laine.

Bourgetaine depuis 1945, Antoinette peut vraiment affirmer que sa profession est celle de «Reine du Foyer». Gérard pourrait dire, comme son frère Gilbert: «Ma femme, c'est une frotteuse!» En plus de tenir sa maison luisante comme un sous-neuf, elle trouve le temps de faire beaucoup de couture, de piquer des couvre-pieds et de peindre; elle excelle particulièrement dans cette dernière tâche.

Lortie, Gilbert

Né à Bourget, le 8 mars 1923, Gilbert y fut baptisé à l'église paroissiale. Ses parents étaient Anthime Lortie et Marie Labrosse.

Il reçut son certificat d'entrée (Entrance) à la fin de la huitième année de son cours primaire. De là, il s'inscrivit à l'École Technique de Hull pour y suivre, durant un an, un cours abrégé de machiniste.

De 1943 à 1945, Gilbert a conduit des tramways dans la capitale canadienne pour l'Ottawa Electric Railway. Il n'oubliera jamais le soir de la signature de l'armistice entre les alliés et l'Allemagne. Les gens déliraient de joie; le désordre dans la gaieté régnait partout dans les rues de la ville et il n'était pas question de faire payer les gens pour se promener dans les «p'tits chars» durant ces heures de célébration.

C'est à cette époque-là que Gilbert commença à faire de l'œil à Yvette. Serait-ce hasard ou préméditation? en tout cas, cette jolie Bourgetaine se trouvait souvent à voyager sur son tramway. Selon la vieille expression, «cela a fini par une basse-messe». En effet, le 18 juin 1949, Gilbert et Yvette unissaient irrévocablement leur vie, pour le mieux ou le pire. L'épouse était fille de Narcisse Éthier et de Lydia Sarrazin. Leur postérité est assurée par trois rejetons.

De 1945 à 1950, Gilbert travailla au magasin Alfred Goulet. Depuis trente-cinq ans, il est employé de la firme appartenant maintenant à Provigo mais qui antérieurement a été la propriété, d'abord de Freedman Cash and Carry, puis ensuite celle de M. Loeb. Il y occupe le poste de vérificateur d'épicerie qui consiste à vérifier les factures à l'égard des commandes



Gilbert Lortie

lorsque les camions quittent l'entrepôt pour livrer leur charge.

Tout en voyageant à son travail, Gilbert a aussi conduit, pendant quinze années et à temps partiel, les Autobus Capital Coach, le matin en allant à Ottawa, et le soir au retour.

Il fut l'un des trois Chevaliers de Colomb qui formèrent le premier groupe de cette association à Bourget; ses deux compagnons étaient Donat Goulet et Émilien Auger; ils avaient été parrainés par Alfred Auger (vers 1947).

Au temps où Gilbert était employé au magasin Alfred Goulet, il était loin de se douter que son fils Serge en deviendrait un jour le propriétaire.

Lortie, Yvette

Un certain jour de juin, les cloches de l'église de Bourget annoncèrent l'arrivée sur terre d'Yvette, fille de Narcisse Éthier et de Lydia Sarrazin.

Elle fréquenta l'école primaire et y obtint son certificat d'entrée mais dut bientôt laisser ses études pour raison de santé.

Le 18 juin 1949, Yvette se rendait à l'église où Gilbert lui avait donné un solennel rendez-vous; ils en ressortirent unis pour toujours. L' élu de son cœur était fils d'Anthime Lortie et de Marie Labrosse. Au cours des années qui suivirent, ils furent bénis par la venue de trois enfants: Serge, Francine et Michel.

Yvette a déjà été coiffeuse, pour une intéressante clientèle, pendant sept ans, et a en outre cousu pour les autres pendant une dizaine d'années. Elle fait encore beaucoup de couture pour elle-même et pour ses enfants. Ce lui est très agréable de garder son petit-fils lorsque ses



Yvette Lortie

parents travaillent et elle admet même le gâter peut-être un peu: on est grand-mère ou on ne l'est pas!

Selon Gilbert, son Yvette est aussi une grande frotteuse; ça reluit donc chez-elle. Pour résumer, disons qu'elle est bonne ménagère.

Lortie, Jean-Baptiste F.

À François Lortie et son épouse, Zoé Leduc, naissait, le 11 novembre 1877, un fils auquel ils donnèrent le nom de son grand-père: Jean-Baptiste. On le fit baptiser à Clarence-Creek.

Il se maria à Bourget le 7 novembre 1898. Son épouse, Alexina, fille d'Étienne Lamarche et de Georgina Pigeon lui donna quatorze enfants.

En plus de cultiver la terre, Jean-Baptiste F. fut, pendant plusieurs années, forgeron pour

Philippe Tassé. En fait, il était homme de tous les métiers: il excellait à poser des semelles, à faire des souliers de bœuf, des manches de hache, des baculs et des grand'sleighs (traîneaux de chantier).

Les jeunes de son temps l'avaient surnommé «Baptiste Zoune» pour le différencier de son cousin «Baptiste Laure»; ce dernier était désigné ainsi parce que époux de Laure Paul.

Vivant avec son père avec qui il partageait les travaux de la ferme, Jean-Baptiste F. devint le propriétaire du bien de famille en 1923.

Les paroissiens du Sacré-Cœur rendirent hommage à ce bon chrétien en l'élisant à la marguillierie de la fabrique.

La mort vint le chercher le 27 janvier 1944, et il repose maintenant avec trois autres générations de Lortie dans notre cimetière paroissial.

Lortie, Alexina

Alexina est originaire de Wendover où elle naquit le 5 août 1879. Elle était fille d'Étienne Lamarche et de Georgina Pigeon.

En l'église du Sacré-Cœur de The Brook, le 7 novembre 1898, elle épousait Jean-Baptiste F., fils de François Lortie et de Zoé Leduc. Leur mariage fut béni par la naissance de quatorze enfants, dont trois décédés très jeunes. Les survivants étaient: Conrad (époux, en premières noces, de Rollande Yelle, et en deuxièmes, de Juliette Racicot); Lucien (époux de Marie-Jeanne Potvin); Élise (M^{me} Oscar Saumure); Ligouri (époux, en premières noces, d'Agnès Mainville et, en deuxièmes, de Colombe Legros); Rosa (M^{me} Adélarde Lortie); Lucienne (M^{me} Joseph Saumure); Laurette (M^{me} Joseph Lanoix); Omer (époux de Noëlla Morin); Gabrielle (épouse, en premières noces, de



Jean-Baptiste F. et Alexina Lortie

Georges Young et, en deuxièmes, d'Henri Kipp); Agathe (M^{me} Euclide Daoust) et Simone (M^{me} Raymond Daoust).

Les enfants et petits-enfants d'Alexina se rappellent «en se léchant lese babines» quelle cuisinière dépareillée elle était; ils gardent encore le souvenir des merveilleux beignes et des belles galettes dont elle les régalaient. C'était une tricoteuse qui n'arrêtait pas, une travailleuse extraordinaire.

Le Ciel mit fin à ses activités terrestres le 3 avril 1959.

Lortie, Jean-Charles

À Bourget, le vingt-quatre septembre 1928, naissait Jean-Charles, fils d'Albert Lortie et de Jeanne Shaffer. Il a été baptisé en l'église du Sacré-Cœur.

Après ses études primaires à l'école du village, il travailla au magasin de son père.



Jean-Charles Lortie

En cnurs de route, dans le domaine des activités communautaires, Jean-Charles a été chargé des présidences de la Chambre de Commerce, pendant six ans, de la Société St-Jean-Baptiste, pendant cinq ans, et du Centre Récréatif, également pendant cinq ans. Il a aussi été chef de la brigade des pompiers volontaires durant vingt ans.

À un certain moment, il a quitté le magasin général de la famille Lortie pour prendre la direction d'une meunerie et d'un moulin à scie. Aujourd'hui, il est en charge du magasin Home Hardware.

En marge de ses occupations régulières, Jean-Charles a été, pendant vingt ans, vendeur de voitures d'occasion pour le garage Chamberland de Rockland.

Le 9 juin 1952, en l'église du Sacré-Cœur de Bourget, Jean-Charles a épousé Gisèle, fille de Napoléon Labelle et de Marie-Rose Éthier qui lui a donné sept enfants.

Le couple Lortie est très enthousiaste pour tout ce qui se rapporte aux sports de la moto-neige et du camping.

Lortie, Gisèle

Au village de Bourget, naissait, le 7 juillet 1930, Gisèle, fille de Napoléon Labelle et de Marie-Rose Éthier, qui fut baptisée en l'église du Sacré-Cœur.



Gisèle Lortie

Lorsqu'elle quitta l'école primaire du village, ce fut pour travailler au restaurant de ses parents, puis elle s'engagea chez M. Ubald Parent qui était notaire dans le temps.

En notre église paroissiale, Gisèle épousa Jean-Charles le 9 juin 1952. Le marié était fils d'Albert Lortie et de Jeanne Shaffer. Leur union a été bénie par la naissance de sept enfants: Lise (M^{me} Michel Casselman), Roger (époux de Johanne Paquette), Hélène, Lucie, Raymond, Rachel et Denise.

Jean-Charles et Gisèle Lortie ont aussi deux petits-enfants: Mélissa et Sonia.

Gisèle est une ardente partisane de nombreux sports. On a rarement vu mère de famille se faire «supporter» aussi assidu des épreuves sportives auxquelles participent ses enfants.

Lortie, Léopold

Fils de Louis Lortie et d'Arthémise Bazinet, Léopold est né à Bourget le 26 mars 1909. En plus des parents, la famille se composait de six garçons et d'une fille, laquelle, à quatre-vingt-quatre ans, est la seule survivante aujourd'hui.



Léopold Lortie

En l'église St-Viateur de Limoges, le 4 mars 1935, Léopold épousait Laura, fille de Philippe Saumure et d'Alexina Charette. Après son mariage, Léopold amène sa femme vivre avec lui chez ses parents qui se sont «donnés» à lui et dont le jeune couple prend bien soin jusqu'à leur mort; le père est décédé à quatre-vingt-quatre ans et la mère à quatre-vingt-quatorze. Le jeune couple Lortie a eu six enfants.

Tout en étant cultivateur, Léopold exerce le métier de menuisier à Ottawa. Dans la suite, il se fait maçon à Bourget, construisant cheminées et solages de maison en blocs de béton. Ayant déménagé au village, en 1966, il s'y construisit une maison sur la rue Centre, en 1970.

Léopold aimait à dire qu'il était homme à tout faire comme le «père Ovide» du téléroman «Un homme et son péché». De fait, il était très habile, pliait le fer, ferrait les chevaux, etc., etc.

Homme jovial, Léopold aimait jouer des tours et s'amusait à blaguer. Très plaisant, il était l'ami de tous et tous lui étaient des amis.

Musicien, il jouait du violon; on se souvient entre autres, qu'il a été le violonneux à la noce de Simone Potvin-Gagnier.

Léopold est décédé le 9 janvier 1974.

Lortie, Laura

Dans le «Trou-Snack», rang de Limoges jadis malfamé pour ses affreux ventres-de-bœuf au printemps et aux périodes de grandes pluies, naissait, le 23 novembre 1912, Laura, fille de Philippe Saumure et d'Alexina Charette.

La petite Saumure a fréquenté l'école primaire jusqu'à la huitième année. Cette école a une histoire qui est très reliée à la famille des

Saumure. En effet, les geus du «Trou-Suack» devaient marcher deux milles pour aller à l'école des Laplante; ce faisant, ils étaient obligés de traverser deux ponts qui, étant parfois inondés pendant plus d'un mois, les empêchaient de s'y rendre. Un jour, l'école est détruite par un incendie. Les gens du «Rang des Saumure» exigent alors que la nouvelle soit construite à mi-chemin entre les deux ponts, mais, comme ils ne peuvent pas gagner leur point, Philippe Saumure fait des démarches et réussit à obtenir la construction d'une autre école près de chez lui.

Léopold dut passer par l'église St-Viateur de Limoges pour épouser Laura et la ramener chez lui. Le conjoint était fils de Louis Lortie et d'Arthémise Bazinet. Leur mariage a donné six enfants: trois garçons et trois filles. Leur ferme se trouvait dans les limites de la paroisse de Hammond depuis 1912, mais Léopold et Laura revinrent «aux sources», à Bourget, en 1966.



Laura Lortie

Dame joviale et serviable, Laura vit pour aider ses semblables. Le cercle de ses amis est très nombreux. Tout travail l'intéresse et elle s'accommode de tout. Fort débrouillarde, sa participation est très appréciée par les organisations de la paroisse. Présentement, elle est vice-présidente du Club d'Âge d'Or et fait partie de son Comité des voyages. Laura possède un excellent répertoire de chanteuse.

Lortie, Ligouri

Né à The Brook, le 13 mai 1904, Ligouri était le fils de Jean-Baptiste F. Lortie et d'Alexina Lamarche.

Au cours de ses études primaires et dans les années qui suivirent, il se familiarisa avec les travaux de la terre auprès de son père. À l'âge de dix-huit ans, il quitta Bourget pour aller



Ligouri et Agnès Lortie

travailler dans une usine de Massena, N.-Y. aux États-Unis.

À Ste-Agnès au Québec, le 15 juillet 1924, Ligouri épousait Agnès, fille d'Israël Mainville et d'Élisabeth Carrière qui lui a donné quatre enfants, soit trois filles et un garçon.

La jeune famille Lortie vint s'établir à Bourget en 1929 pour y exploiter une ferme pendant quelques années. Par la suite, en octobre 1934, elle alla demeurer à Godmanchester, route 4, comté de Huntingdon (aujourd'hui route 138) au Québec.

Devenu veuf en 1962, Ligouri épousait, en secondes noces, M^{me} Colombe Legros. Leur mariage a été célébré le 15 décembre 1973, et ils demeurent à Valleyfield.

Lortie, Agnès

Fille d'Israël Mainville et d'Élisabeth Carrière, Agnès vit le jour à Williamstown (Ontario) le 31 août 1903.

Le 15 juillet 1924, à Ste-Agnès au Québec, elle épousait Ligouri, fils de Jean-Baptiste F. Lortie et d'Alexina Lamarche, dont elle a eu quatre enfants: Antoinette (M^{me} Réal Bissonnette) née le 5 septembre 1926 à Massena, N.-Y.; Pauline (M^{me} Mac Grégoire Blachford) née le 23 décembre 1930 à Bourget; Laurent (époux de Marguerite Turgeon) né à Bourget le 17 mars 1934, et Claudette (M^{me} Roger Poirier) née le 2 septembre 1941 à St-Anicet (Québec).

La femme de Ligouri résida à Bourget pendant cinq ans lorsque son mari vint y exploiter une ferme.

Agnès décédait à Valleyfield le 9 juillet 1962. Ses quatre enfants, tous mariés, demeurent respectivement à Massena, N.-Y., Huntingdon et

Côteau-du-Lac (Québec), puis Springfield, Mass., aux États-Unis.

Lortie, Lucien

Issu du mariage de Jean-Baptiste Lortie avec Alexina Lamarche, Lucien est né le 15 décembre 1922.

Il a fréquenté l'école primaire St-Félix (septième concession) jusqu'à la quatrième année et a fait son apprentissage agricole sur la ferme paternelle. Dans la suite, il a travaillé aux chantiers pendant deux ans, puis à la mine Dome pendant une période de même durée alors qu'il a demeuré à Timmins.

De retour à sa paroisse natale, avec le temps, il est devenu propriétaire d'une belle ferme située sur le chemin entre Bourget et Cheney;



Lucien Lortie

aujourd'hui, c'est son fils Donald qui en a pris la relève.

Excellent menuisier, Lucien exerce son métier au Centre hospitalier des Forces armées du Canada où il est employé à l'entretien depuis vingt-cinq ans.

Notre ancien Bourgetain a déjà été marguillier de la fabrique St-Mathieu de Hammond et commissaire à l'école St-Cuillaume de Cheney.

Sur la route de la vie, il a remarqué Marie-Jeanne qui a répondu favorablement à ses avances et qu'il a épousée, en notre église du Sacré-Cœur, le 23 juin 1945. Sa conjointe est fille de Donat L. Polvin et de Blanche Duquette. Leur mariage a été béni par la venue de neuf enfants, soit six fils et trois filles.

Lucien a fait partie du Comité de l'exposition du Canton de Clarence pendant neuf ans. Il a été président du comité des loisirs au Club d'Âge d'Or de Hammond.

Il a beaucoup voyagé avec son épouse. Entre autres, ils ont visité la Grèce, l'Italie, l'Espagne et la Hollande. Ils ont aussi fait deux croisières: la première dans la mer des Caraïbes avec plusieurs escales aux îles, et la deuxième qui les a condamnés jusqu'à Panama et à la Colombie.

Notre ami Lucien passe une bonne partie de ses loisirs à bricoler pour lui et les siens dans un bel atelier qu'il s'est construit près de sa maison.

Lortie, Marie-Jeanne

Marie-Jeanne naquit à Bourget, le 7 mai 1924, du mariage de Donat L. Polvin avec Blanche Duquette.

Elle fréquenta l'école du village jusqu'à la huitième année puis travailla à l'entretien des chambres au Château Laurier de 1939 à 1943.

En l'église de sa paroisse, elle épousa, le 23 juin 1945, Lucien, fils de Jean-Baptiste F. Lortie et d'Alexina Lamarche. Ils ont eu neuf enfants dont deux, Diane (M^{me} Richard Bessette) et Jacques restent à Bourget. Un troisième est marié à une Bourgetaine (Mario, époux de Denise Marcil). Les autres sont: Vianney, Donald, Jean-Pierre, Louis, Lucie et Lyne.

Madame Marie-Jeanne a toujours été très impliquée dans l'Union Culturelle des Franco-Ontariennes; elle a été présidente du cercle local pendant deux ans, et directrice régionale pendant six ans. Elle a aussi fait partie du Comité d'organisation de l'Exposition agricole du Canton de Clarence pendant douze ans.

Cette excellente mère de famille fait toute sa couture et consacre beaucoup de temps à la



Marie-Jeanne Lortie

broderie comme au tricot. Elle aime beaucoup créer des arrangements floraux.

Lortie, Marie-Laure

À Clarence-Creek, fut baptisée Marie-Laure, née à The Brook, le 14 février 1873, du mariage de Clément Paul et de Rose Daoust.

Le 8 janvier 1894, en l'église du Sacré-Cœur de The Brook, elle épousait Jean-Baptiste L. Lortie, veuf d'Alexina Gauthier et né du mariage de Louis Lortie avec Denise Varin. Neuf enfants naquirent de leur union, Cléophas (époux d'Étiennette Bourdeau), Horsidas, Hermas (époux d'Eva Lee), Bertha (M^{me} Joseph Bédard), Napoléon (époux de Florida Laurin), Bernadette (religieuse), Albertine (M^{me} Albert Marleau), Wilfrid (époux d'Emma Leroux) et Germaine (M^{me} René Gendron).



Marie-Laure Lortie

Marie-Laure aimait conter qu'elle se rendait à pied à Clarence-Creek, lorsqu'elle «marchait au catéchisme», car il n'y avait pas encore de chapelle à The Brook. Pour ménager ses chaussures, elle y allait même nu-pieds, ne se rechaussant qu'en arrivant au village.

C'était une femme forte, tant moralement que physiquement, et qui, comme il en était coutume alors, consacrait autant de temps à aider son mari à l'extérieur qu'à vaquer aux soins de sa maison.

Cette Bourgetaine de toujours est décédée le 8 novembre 1943.

Lortie, Maurice

Conrad Lortie et son épouse, Rollande Yelle, donnèrent le nom de Maurice à leur fils premier-né, qui vit le jour à Bourget, le 21 février 1939, et y fut aussitôt fait chrétien.



Maurice Lortie

Suite à ses études primaires à Bourget, il entreprit des études spécialisées au Collège d'Agriculture de Ste-Martine (Québec) et en revint diplômé.

Employé à la Fonction publique du Canada, Maurice est répartiteur à la Chambre des communes depuis 1965.

Le 28 juillet 1962, Maurice convolait en justes noces, à Bourget, avec Suzanne, fille de René Drouin et de Noémie Tassé. Ils sont les heureux parents de quatre enfants: deux filles et deux garçons.

Maurice Lortie, comme son père Conrad, sait mettre ses talents au service de la communauté: il a été membre de la chorale paroissiale pendant quinze ans; il a aussi agi comme président de l'Association des parents et instituteurs ainsi que du mouvement scout.

Lortie, Suzanne

À Bourget, le 11 juillet 1940, naissait à René Drouin et Noémie Tassé, une fille qui, à son baptême, reçut le nom de Suzanne.



Suzanne Lortie

Elle fit ses études primaires à l'école du village, ses neuvième et dixième années au couvent Notre-Dame-de-Lourdes (Vanier) puis ses onzième et douzième années à l'École Secondaire Privée de Bourget. Le cycle de ses études se termina par un cours commercial au Collège Larocque d'Ottawa.

Secrétaire de profession, Suzanne a été employée à ce titre pendant trois ans à la Commission des écoles séparées d'Ottawa. Depuis 1975, elle est la secrétaire du greffier-administrateur du Canton de Clarence.

À l'église du Sacré-Cœur de Bourget, le 28 juillet 1962, Suzanne s'unissait par les liens du mariage à Maurice, fils de Conrad Lortie et de Rollande Yelle. Leur union a été bénie par la naissance de quatre enfants: Judith, Renée, Pierre et Stéphane.

Lortie, Reynald

C'était un nouveau fils qu'accueillaient Anthime Lortie et son épouse Marie Labrosse, le 18 mars 1929; ils le firent baptiser, à l'église du Sacré-Cœur de Bourget, sous le nom de Reynald.

Comme les autres membres de sa famille, il a fait son cours primaire à Bourget. Fils de cultivateur, il s'est d'abord initié à l'agriculture. Dans la suite, il a travaillé comme aide-agricole, pendant deux étés chez Conrad Lortie. Il a aussi été «passeur» de pain pendant une période semblable pour le boulanger Drouin. Après quoi, il a été employé à l'hôtel



Reynold Lortie

de Rhéal Gagné pendant cinq à six années, y remplissant les fonctions de serveur au bar ainsi que de chauffeur de taxi et d'autobus scolaire. Dans ce temps-là, il occupait un logis, au-dessus du garage de l'hôtel, qui se trouvait à peu près à l'endroit où a été construite la maison de Marcel Forget, mais plus près du trottoir.

Reynald a aussi été chauffeur d'autobus pour Capital Coach Line pendant une dizaine d'années. On le retrouve ensuite à l'emploi de Roland Leduc de Bourget qui le met en charge de la moulange mobile servant à mouder les grains des cultivateurs sur leur ferme. Plus tard, alors qu'il est engagé chez Lalonde et Fils de Hammond, il exploite en même temps un restaurant avec son épouse.

Il a été gérant de magasins «Excel» pour P. Daoust Ltée pendant quatre ans, sur le territoire de Hull.

Revenu à Bourget, il y travaille pour Perron-Gulf, distributeur d'huile et d'essence pendant quatre mois au service d'Aldéo Perron, il le devient ensuite pour Gulf, pendant un an, après quoi, il fait son entrée au bureau à titre d'expéditeur. Promu gérant pendant une couple d'années, il devient ensuite agent mais, depuis le 1^{er} avril 1984, il est propriétaire de l'entreprise.

Signalons que Reynald a été le meilleur vendeur d'huile à moteur de Gulf pour l'Ontario en 1983. Il peut montrer une plaque et toutes sortes d'autres témoignages pour le prouver.

Lorsque jeune, il s'est beaucoup occupé de sports et a même été président de la Ligue de hockey Prescott-Russell pendant cinq ans. Il fut l'un des fondateurs du Centre Récréatif de Bourget avec Armand Legault dont il était le bras droit. Il a aussi été membre des Optimistes et des Chevaliers de Colomb.

Aujourd'hui, les meilleurs loisirs de Reynald sont ceux qu'il passe immergé dans la piscine de son chalet. Il aime aussi la pêche. En 1983, sans fusil et sans permis, il a participé à sa première expédition de chasse; il a tellement aimé ça qu'il est désormais décidé à se procurer arme et licence pour être reconnu chasseur en fait comme en loi.

Reynald déplore que ses amis l'appellent le «Grogneux» parce qu'il se plaît à les taquiner d'un ton bourru. Il sait qu'ils s'en amusent et réalisent qu'il n'existe pas d'homme moins rancunier que lui.

Il faut bien constater qu'au cours de sa vie Reynald n'a pas souvent piétiné sur place; il a cependant pris le temps d'arrêter un certain 2 juillet 1951 pour épouser une demoiselle Lucille qui était fille de Louis-Philippe Goudreau et de Jeanne Longtin. Sa conjointe lui a donné deux garçons.

Lortie, Lucille

C'était une nouvelle paroissienne pour Hammond qui naissait le 18 mai 1929. Ses parents, Louis-Philippe Goudreau et Jeanne Longtin lui donnèrent le nom de Lucille.

Elle a fréquenté l'école primaire, dans sa paroisse natale jusqu'à la huitième année.

Le 2 juillet 1951, Lucille comblait les vœux de Reynald en lui répondant «oui» au pied de l'autel de sa paroisse. Le jeune marié était fils d'Anthime Lortie et de Marie Labrosse. Leur union a été bénie par la naissance de deux fils: Roch et Marc.

Lucille a suivi son époux dans ses pérégrinations et l'a continuellement secondé dans ses entreprises. C'est ainsi, par exemple, qu'on la trouve à la direction d'un restaurant à Ham-



Lucille Lortie

mond pendant que Reynald travaille ailleurs et vient prendre la relève de son épouse après sa journée faite.

M^{me} Reynald Lortie a été à l'emploi du Nursing Home de Bourget, dès 1967, pour y travailler comme cuisinière pendant six ans. Présentement, elle occupe le poste de secrétaire pour l'entreprise Lortie-Gulf de son époux.

La femme de Reynald fait beaucoup de travail. Elle aime grandement jouer aux cartes et, selon son mari, elle adore magasiner.

Lortie, Serge

Né à Bourget, le 23 juillet 1950, Serge a été baptisé en l'église du Sacré-Cœur. Ses parents étaient Gilbert Lortie et Yvette Éthier.



Serge Lortie

Après avoir fait ses premières classes à l'école du village, il fréquenta l'École Secondaire de Casselman puis le Collège St-Laurent de Cornwall. Il prit ensuite des cours au Collège Algonquin. Une fois ses études terminées, il se trouvait en possession des diplômes suivants: douzième année secondaire, mécanicien général, mécanicien en Diesel, mécanicien en machines agricoles et hydrauliques, mécanicien en réfrigération (2 ans) et expert en coupe des viaudes.

Associé à Denis Bélanger, Serge est propriétaire du magasin d'alimentation «Serden».

Doué d'un tempérament de musicien, il a fait partie d'un orchestre dont le groupe se nommait «United». Il a aussi été guitariste à l'église de Bourget sous la direction de Sœur Rose Cécile et du curé Ladouceur.

Dans les sports, il s'est signalé au hockey alors qu'il faisait partie de la Ligue de Bourget, en 1967-1968.

Mais le réellement important dans sa vie a été la fondation d'un foyer. Le 14 mai 1977, en l'église St-Joseph de Hull, il épousait donc Élise Bourgeois qui lui a donné un fils, Martin, maintenant âgé de quatre ans.

Lortie, Élise

À St-Rédempteur de Hull, le 23 juillet 1953, naissait Élise, fille d'Eugène Bourgeois et de Florence Albert.



Élise Lortie

Après ses premières classes, elle fréquenta l'École Secondaire St-Joseph de Hull jusqu'à la douzième scientifique, puis devint opératrice.

À un merveilleux jour de son existence, elle fit la rencontre d'un gentil Bourgetain qui répondait à son idéal. Serge obtint un acquiescement d'emblée lorsqu'il fit la grande demande,



Zénon Lortie

si bien qu'ils se trouvèrent tous deux au pied de l'autel, le 14 mai 1977, pour prononcer un oui solennel les engageant pour la vie. Son compagnon de route est fils de Gilbert Lortie et d'Yvette Éthier. De leur union est né un garçon, Martin.

Organiste et accordéoniste, Élise participait au Concours des Raftsmen, en 1973, et elle y fut élue Princesse. C'est cette semaine-là qu'elle rencontra Serge pour la première fois.

Bien entendu, l'orgue et l'accordéon comptent parmi les passe-temps favoris de cette artiste qui est Bourgetaine depuis 1977. Elle aime aussi le crochet et le tricot.

Lortie, Zénon

Zénon est né à The Brook, le 27 mars 1907, et a été baptisé le lendemain à l'église Sacré-Cœur. Ses parents étaient Louis Lortie et Arthémise Bazinet.

Lorsque fut fondée la paroisse St-Mathieu de Hammond, une partie du territoire de Bourget, comprenant la ferme des Lortie, y fut rattachée.

Zénon se maria à Bourget le 30 décembre 1929; il unissait alors sa destinée à Eulalie, fille d'Isaïe David et d'Angéline Lalonde, qui lui donna dix enfants, soit cinq filles et cinq garçons.

Les David ont demeuré à Massena (N.-Y.) de 1930 à 1932, puis ils revinrent résider à Bourget, de 1932 à 1942. Enfin, en 1942, ils s'installèrent définitivement à Beauharnois.

Très bon boxeur, Zénon a participé à des matches à plusieurs endroits aux États-Unis, entre autres à Malone (N.-Y.). Lorsqu'il resta à Bourget, il a boxé pendant deux ans à Pendleton; on se rappelle qu'Anatole Gendron participait à ces rencontres.

Bon sang ne ment pas: Un des fils de Zénon, le soldat Émilien Lortie (à l'âge de vingt-et-un ans) remportait le championnat de boxe poids léger de la deuxième brigade d'infanterie canadienne en Allemagne. Cette victoire fut obtenue par un knockout technique, en une ronde, et lui valut une médaille d'or. Signalons que ce soldat sportif a déjà été cruellement éprouvé par la perte de deux enfants morts au cours d'un incendie en 1960.

Zénon Lortie est décédé le 4 mars 1976.

Lortie, Eulalie

Fille d'Isaïe David et d'Angéline Lalonde, Eulalie est née à The Brook le 6 juin 1908 et y a été baptisée le lendemain.

Le 30 décembre 1929, elle prenait pour époux Zénon, fils de Louis Lortie et d'Arthé-



Eulalie Lortie

mise Bazinet dont elle a eu dix enfants: Madeleine (M^{me} Léon Lefort); Germaine (épouse en premières noces de Roger Tessier et, en secondes, de Louis-Georges Huot, tous deux décédés); Germain (décédé, époux d'Aimée Bayard); Émilien (époux de Berthe Bayard); Jeannette (M^{me} Léo-Paul Délisle); Jacques (célibataire); André (époux de Françoise McIntyre); Aline (M^{me} Serge Myre); Jeannine (M^{me} Charles St-Pierre) et Gérard (célibataire).

Eulalie, qui est grand-maman de dix-neuf petits-enfants et de quinze arrières petits-enfants, demeure à Beauharnois (Québec).

Maheux, Paulette

Le 25 juin 1935, naissait à Albert Marleau (décédé le 29 avril 1936) et à Albertine Lortie (décédée le 16 mars 1965) une fille qui, portée



Paulette Maheux

sur les fonts baptismaux de l'Église du Sacré-Cœur de Bourget, reçut le nom de Paulette.

Elle fréquenta l'école du village de notre paroisse puis, lorsque déménagée en ville, elle gradua en treizième année au Couvent de la rue Rideau.

Paulette accéda ensuite à la Fonction Publique fédérale, ce qui ne l'empêcha pas de fonder un foyer avec Lucien, fils de Roméo Maheux et d'Irène Méthol. Leur mariage fut célébré en l'église St-Charles de Vanier, le 15 août 1959. Depuis, ils sont devenus les heureux parents de quatre enfants: Marie-Andrée, Robert, Luc et François.

Cette maman, qui a été notre concitoyenne pendant seize ans, trouve toujours beaucoup de plaisir à revenir à Bourget. Ses passe-temps favoris sont le ski de fond, la lecture et l'observation des oiseaux.

Maisonneuve, Mathias

Mathias est né le 5 juin 1898, à Curran, du mariage de Thaddée Maisonneuve et de Lézi-ma Cérome.

Issu d'une famille de cultivateurs, il a commencé, dès son jeune âge, l'apprentissage de l'agriculture et, lorsque établi à son compte, il a exploité la terre toute sa vie durant.

Il acheta une ferme à Bourget en 1938 puis, le 8 mai 1939, en l'église de St-Pascal-Baylon, il épousait Célestine, fille de Wilfrid Tessier et de Délia Careau, qui lui donna deux enfants: Paul-André et Marguerite.

Mathias était on ne peut plus serviable. Même s'il avait beaucoup à faire, il laissait tout là pour répondre aux voisins qui lui demandaient un coup de main. Il avait la tête solide et ne se faisait pas prier pour monter au faite



Mathias Maisonneuve

lorsqu'il y avait corvée en vue de «lever» une grange. C'était aussi un bon marcheur qui parcourait souvent à pied les deux milles qui le séparait du village.

L'ami Mathias avait la réputation de «faire passer» l'eczéma. Fait cocasse, une dame de Montréal s'amène un jour en demandant à voir Mathias Barnabé, le guérisseur. Il était bon chanteur et conteur d'histoires. Aux soirées, son répertoire de chansons et sa résistance à la fatigue pouvaient lui faire tenir un auditoire en haleine jusqu'au petit jour.

Mathias Maisonneuve est décédé le 2 mars 1976.

Maisonneuve, Paul-André

À la Ste-Catherine (25 novembre) 1941, Paul-André naissait à Bourget où on le fit baptiser à l'église paroissiale. Il était fils de Mathias Maisonneuve et de Célestine Tessier.



Paul-André Maisonneuve

Il fréquenta l'école primaire et apprit, avec ses parents, le métier de cultivateur.

En l'église St-Pascal-Baylon, le 30 octobre 1965, il épousait Jacqueline, fille d'Aurèle Dion et de Maximillienne Parent. Deux enfants sont nés de leur mariage: Donald et Jean-Cilles.

Paul-André a travaillé comme journalier à la Forêt Larose puis comme camionneur à Ottawa. En 1970, il commença à conduire un camion-malaxeur pour Bertrand-Frères, fabricants de béton. Il est aussi devenu chauffeur d'autobus scolaires.

Bûcheron à ses heures libres, il vend du bois jusqu'à Ottawa. Comme à-côté, il lui arrive de commercer sur les vieilles voitures qu'il livre aux «cimetières» de récupération de ferrailles.

Maisonneuve, Rémi

Rémi, fils de Wilfrid Maisonneuve et de Régina Jérôme naquit à St-Pascal, le 28 mars 1940. Il fréquenta la petite école rurale sise non loin de la voie ferrée, sur la route de Bourget-Curran.



Rémi Maisonneuve

Il s'initia aux travaux agricoles sur la ferme paternelle mais opta bientôt pour une autre profession: le travail du bois. Il apprit d'abord à démolir lorsque la Défense nationale décida de démanteler des bâtisses à l'aéroport de Pendleton. Ensuite, il fit son apprentissage comme ouvrier à la Place Ville-Marie (Montréal). Après (en 1963), il s'en vint travailler à Ottawa et y reçut, du Collège Algonquin, un certificat de contracteur général (en 1965), puis un autre de compétence en menuiserie générale (en 1972). Il est maintenant sous-contracteur en menuiserie, si consciencieux et d'une compétence tellement reconnue qu'il ne manque jamais d'ouvrage.

Arrivé à Bourget en 1971, Rémi s'y est bâti une belle et confortable maison.

Quelques années plus tôt, soit le 7 août 1965, en l'église St-Paul de Plantagenet, M. l'abbé Roger Bouchard bénissait son mariage avec Irène, fille de Conrad Lamarche et de Jeanne d'Arc Cadieux. Ils sont aujourd'hui les parents de deux filles.

Cédant à une forte impulsion philanthropique, à la demande de la Société de l'Aide à l'enfance, Rémi et Irène ont accepté de faire de leur chez-eux un foyer nourricier, en 1974, puis un foyer d'accueil, de 1975 à 1982.

Pour le grand nombre d'enfants qui y ont été accueillis, «mon oncle Rémi», sans jamais punir, a toujours été l'autorité incontestée et même très estimée.

En décembre 1978, les Maisonneuve ont reçu; des attestations de succès à la suite d'un cours de Communication Parents-Enfants» offert par le Collège Algonquin.

De la part de la Société de l'Aide à l'enfance de Prescott-Russell, ils ont aussi reçu des «certificats de mérite» bien mérités.

On dit qu'un bon ami est une perle rare. Pour quantité de gens, Rémi et Irène sont donc des perles très précieuses.

Rémi est un mordu du camping mais ça ne cause pas de problèmes dans la famille car Irène et leurs enfants le sont encore plus que lui.

Maisonneuve, Irène

Le 20 avril 1944, Conrad Lamarche et Jeanne d'Arc Cadieux devenaient les heureux parents d'une petite Irène qui fut baptisée en l'église St-Paul de Plantagenet.

Elle fit les deux premières années du cours primaire à Témiscamingue (Québec) puis les autres à Plantagenet. Elle poursuivit ensuite au palier secondaire dans le même village.

Le 7 août 1965, Irène épousa, dans l'église de sa paroisse natale, Rémi, fils de Wilfrid Maisonneuve et de Régina Jérôme. Leur famille est maintenant complétée par deux enfants: Lyne et Josée.

À sa sortie de l'école, Irène a d'abord travaillé au magasin Albert Chénier de Plantagenet (jusqu'en 1965). Une fois mariée, elle s'en alla à Ottawa où elle a été à l'emploi du magasin I.C.A.-Joanisse jusqu'en 1969.

La belle saison que les Maisonneuve se sont bâtie à Bourget a, pendant huit ans, eu une belle carrière de dépannage pour les enfants-problèmes de la Société de l'Aide à l'enfance.



Irène Maisonneuve

Durant cette période, ils en ont hébergé plus de six cents et de tous les âges. La Société leur en amenait à n'importe quelle heure, parfois même une demi-douzaine à la fois en plein milieu de la nuit. Pour tous ces enfants, c'était la «bonne ma tante Irène». Elle pourrait garnir tout un mur avec les nombreux certificats qu'elle et Rémi ont récoltés depuis une quinzaine d'années.

Grâce à son cours de décoration de gâteaux, elle réussit des chefs-d'œuvre surtout pour les mariages. Elle a aussi suivi des cours de tissage-haute-lisse, de courtes-pointes, etc.

Dame Irène est une dépanneuse sans pareille pour ses amies. Son foyer est une véritable «maison du bon Dieu», toujours pleine de visiteurs parce que ouverte à tous et sans cesse accueillante.

Marcil, Albert

Albert Marcil naquit à Bourget le 26 août 1915. Son père était Joseph Marcil, fils, et sa mère Fabiola Marleau; tous deux sont maintenant décédés.

De l'école du village, Albert passa au Petit Séminaire d'Ottawa et obtint plus tard son Baccalauréat ès Arts de l'Université d'Ottawa. Il fréquenta après l'École Normale et devint instituteur à Bourget en 1938. Il enseigna ensuite à Blezard Valley (Val Caron) dans le nord de la province, puis s'engagea à Wendover pour revenir encore à Bourget 1942.

Le 10 août 1940, Albert épousa M^{me} Eva Martel qui lui donna dix enfants.

En 1945, il fréquenta le Manual Training College à Hamilton et en obtint un certificat qui lui permit d'enseigner le cours «Arts et Métiers» pendant près de vingt ans. Albert fut, pendant douze ans, le directeur de l'école de Bourget d'où il prit sa retraite en 1975.

Au cours de sa carrière, il exerça plusieurs responsabilités dont la charge de secrétaire du Club Lapointe, de la Coopérative Laitière, du Comité municipal des bibliothèques et de l'École secondaire privée. À la demande de ses concitoyens, il occupa aussi plusieurs autres postes de confiance.

On sait qu'Albert et Eva Marcil sont les parents de Gilles, un de nos missionnaires canadiens au Brésil.

Marcil, Eva

Fille de Napoléon Martel et d'Éliza Corbeil, Eva vit le jour à Bourget le 12 janvier 1922. Elle fit ses études primaires à l'école du Sacré-Cœur où elle obtint son certificat d'entrée (Entrance).



Albert Marcil

Le 10 août 1940, elle épousait à Bourget, Albert, fils de Joseph Marcil, fils, et de Fabiola Marleau. Leur mariage a donné dix enfants.

Eva s'acquitte consciencieusement de ses devoirs d'épouse et de mère de famille. Elle trouve en plus le temps de s'occuper de quantité d'œuvres paroissiales et autres. Elle a été présidente de l'Union Catholique des Fermières durant quatre ans. Elle a aussi été membre du Comité du bingo de la paroisse pendant plusieurs années. Elle participe à la petite chorale qui se charge du chant aux funérailles de nos défunts. En outre, elle est secrétaire du Club de l'Âge d'Or depuis cinq ans.

Née musicienne, Eva joue surtout du piano, de l'orgue et de l'accordéon. Ses talents sont souvent mis à contribution lors de diverses soirées récréatives et des fêtes offertes aux vieillards du «Nursing Home»



Eva Marcil

Marcil, André

Fils d'Ubalde Marcil et de Rollande Martel. André est né à Bourget le 11 mars 1940. Il y a fait son cours primaire à l'École Sacré-Cœur puis a poursuivi ses études à l'École Secondaire Privée.



André Marcil

À l'Université d'Ottawa, dans la suite, il a obtenu un Baccalauréat en Sciences Appliquées, puis un autre Baccalauréat en Sciences du Génie Électrique. Ses qualifications d'ingénieur lui ont ouvert les portes de l'Hydro-Québec où il détient une position intéressante.

En l'église Ste-Trinité de Rockland, le 29 juillet 1967, il épousait Marjolaine, fille de Gérard Savage et de Jeanne-d'Arc Vinette qui lui a donné deux enfants: Éric et Line.

André, qui a passé plus de la moitié de sa vie



Bernard Marcil

à Bourget, aime venir s'y retremper occasionnellement dans la chère ambiance de ses jeunes années.

Marcil, Bernard

Bernard est né à Bourget le 3 septembre 1953, du mariage de Jean-Louis Marcil et d'Émérilda Yelle.

Il a fait son cours primaire complet à Bourget puis ses neuvième et dixième années à l'École Secondaire de Plantagenet.

À l'église Sacré-Cœur de Bourget, le 7 août 1976, il a épousé Florence, fille de Maxime Lafrance et d'Alice Guindon qui lui a donné deux enfants: une fille et un garçon.

Après avoir été Bourgetain depuis sa naissance, en 1979, Bernard est déménagé avec sa jeune famille sur le chemin de frontière de Curran (R.R. #1).

Bernard, qui est poseur de tapis, exerce ce métier depuis treize ans. Il est Chevalier de Colomb et utilise le meilleur de ses loisirs à faire de la pêche, de la chasse et du camping. Il sait contribuer de sa personne pour agrémenter les veillées en contant des histoires et en conduisant des chansons à répandre.

Marcil, Florence

Native de St-Eugène (Onario), Florence y a vu le jour le 7 novembre 1952. Ses parents étaient Maxime Lafrance et Alice Guindon.

Après avoir fréquenté les écoles primaires de St-Pascal et de Curran, elle poursuit ses études au palier secondaire à Plantagenet.

Florence a reçu la bénédiction nuptiale en l'église Sacré-Cœur de Bourget, le 7 août 1976, alors que Bernard, fils de Jean-Louis Marcil et d'Émérilda Yelle l'accompagnait à l'autel. Deux enfants sont issus de leur union: Mélanie et Jean-Louis le jeune.

Caissière compétente, M^{me} Bernard Marcil a acquis son expérience aux épiceries Armand Legault, François Lalonde et Serden: présentement, elle est employée en cette capacité par le magasin de la Régie des liqueurs de Bourget.

Après avoir résidé en notre paroisse de 1975 à 1979, Florence a amené Bernard s'établir près de la maison paternelle des Lafrance sur la route rurale n° 1 de Curran. Comme son mari, elle aime beaucoup le camping.



Florence Marcil

Marcil, Gérard

En 1929, le vingt-cinquième jour du mois de septembre, naissait Gérard, fils cadet d'une famille de dix enfants. Ses parents étaient Léonard Marcil et Alida Cbevalier.

Après avoir fréquenté l'école primaire du village, Gérard aida son père aux travaux de la ferme. Durant les périodes où la besogne était le moins pressante, il allait travailler à l'extérieur: à la Forêt Larose, à la culture des patates chez Paul-Émile Castonguay, à la construction pour Aldéric Sicard, etc.

En l'église du Sacré-Cœur de Bourget, il épousa, le 25 juillet 1953, Cécile, fille d'Adrien Paul et de Bernadette Lagrois. Leur union a été bénie par la venue de six enfants dont cinq les accompagnent encore sur le chemin de la vie.

Devenu propriétaire de la ferme paternelle,



Gérard Marcil